



## Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

## Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

## Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



11. Θ.

153.











**JOURNAUX**  
**DES SIÈGES**

**FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS**

**DANS LA PÉNINSULE,**

**DE 1807 A 1814.**

7 177 8 11 12  
8 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

---

**TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES ET C<sup>ie</sup>,**  
**IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,**  
**RUE JACOB, N<sup>o</sup> 56.**



# JOURNAUX DES SIÈGES

FAITS OU SOUTENUS PAR LES FRANÇAIS

DANS LA PÉNINSULE,

DE 1807 A 1814;

RÉDIGÉS, D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT,

SUR LES DOCUMENTS EXISTANT AUX ARCHIVES DE LA GUERRE  
ET AU DÉPÔT DES FORTIFICATIONS.

PAR J. BELMAS,

CHEF DE BATAILLON DU GÉNIE.

**Tome Quatrième.**

---

PARIS,  
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES ET C<sup>ie</sup>,  
RUE JACOB, N<sup>o</sup> 56.

M DCCC XXXVII.



---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

|  | Pages. |
|--|--------|
| <b>SIÈGE DE TARIFA</b> .....                 | 11     |
| <b>Siège de Sagonte</b> .....                | 81     |
| <b>Siège de Valence</b> .....                | 149    |
| <b>Siège de Péniscola</b> .....              | 236    |
| <b>Défense de Ciudad-Rodrigo</b> .....       | 261    |
| <b>Défense de Badajoz</b> .....              | 309    |
| <b>Défense des forts de Salamanque</b> ..... | 427    |
| <b>Défense de Burgos</b> .....               | 465    |
| <b>Siège de Castro-Urdiales</b> .....        | 557    |
| <b>Défense de Saint-Sébastien</b> .....      | 587    |
| <b>Défense de Pampelune</b> .....            | 755    |
| <b>Défense du fort de Monzon</b> .....       | 831    |

---



**SIÈGE**  
**DE TARIFA,**  
**PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DU MIDI,**  
**EN 1811 ET 1812.**





---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|   | Pages. |
|---|--------|
| Préparatifs pour le siège de Tarifa. — Trois colonnes françaises des premier et quatrième corps s'avancent contre Ballesteros, qui est obligé de se retirer sous le canon de Gibraltar..... | 13     |
| L'équipage de siège est réuni à Vejer. — Reconnaissance des routes qui conduisent à Tarifa.....   | 13     |
| Le matériel et les troupes quittent Vejer, se dirigeant sur Tarifa. — Obstacles qui retardent leur marche. — Situation critique où se trouve l'armée.....                                   | 14     |
| Ballesteros attaque la colonne de gauche. — Il est battu et obligé de rentrer à Gibraltar.....  | 17     |
| L'armée continue sa marche, et arrive en vue de Tarifa. — Combat sous les murs de cette place.....  | 19     |
| Nos troupes forcent le passage au défilé de Torre-Peña. — Arrivée du matériel.....  | 20     |
| La garnison de Tarifa fait plusieurs sorties qui sont repoussées. — Reconnaissance de la place.....   | id.    |
| Choix du front d'attaque. — Ouverture de la tranchée..  | 22     |
| On dirige deux cheminements contre l'enceinte. — Construction des batteries.....  | 23     |
| La pluie retarde beaucoup les travaux. — L'escadre anglaise est obligée de s'éloigner.....  | 25     |
| On répare les dégats occasionnés par les pluies. — On arme les batteries avec beaucoup de peine.....  | 26     |
| Sortie infructueuse des assiégés.....   | id.    |
| Le maréchal Victor établit son quartier général devant la place. — Notre artillerie ouvre son feu et commence la brèche.....  | 27     |

X TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

|   | Pages. |
|---|--------|
| On continue les cheminements malgré la pluie. — La brèche paraît praticable. — Une sommation est adressée au gouverneur, qui refuse de se rendre..... | 28     |
| La pluie inonde les tranchées, et force de suspendre tous les travaux.....  | id.    |
| Assaut donné à la ville. — Nos troupes sont repoussées.   | 29     |
| Le temps devient affreux. — Les eaux interrompent toutes les communications. — Situation critique où se trouve l'armée.....                           | 32     |
| On fait de vains efforts pour continuer le siège. — Une violente tempête met le comble aux maux qui accablent l'armée.....                            | 34     |
| Le maréchal Victor se décide à lever le siège. — On est obligé d'abandonner la plus grande partie du matériel. — L'armée commence sa retraite.....    | 35     |
| L'ennemi cherche à harceler nos colonnes. — Efforts de nos soldats dans cette pénible retraite. — On parvient à sauver les blessés.....               | 37     |
| État des pertes de l'armée dans l'expédition contre Tarifa.....   | 38     |

FIN DE LA TABLE.

---

# SIÈGE DE TARIFA,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DU MIDI,  
EN 1811 ET 1812.

---

**TARIFA**, situé sur la côte entre Cadix et Gibraltar, était fort utile aux Espagnols et aux Anglais comme point de débarquement, soit pour agir sur les derrières du premier corps, posté devant Cadix, soit pour protéger les mouvements de Ballesteros dans les montagnes de Gibraltar et de Ronda. Cette place les rendait aussi maîtres du passage du détroit, les vaisseaux étant obligés de raser de très-près la presqu'île de la ville, et elle leur permettait d'intercepter les convois de vivres que l'armée du Midi, menacée d'une disette complète en Andalousie, était obligée de faire venir des côtes d'Afrique. Ces motifs déterminèrent le maréchal Soult à faire assiéger Tarifa. Le maréchal Victor, comman-

dant du premier corps, fut chargé de diriger cette opération.

Dans les premiers jours du mois de novembre, le général d'Aboville, commandant de l'artillerie au premier corps, réunit en secret à Puerto-Réal un équipage de siège de quatre pièces de 16, de quatre de 12, et de quatre obusiers, avec un approvisionnement de cinq cents coups par pièce, en tout cent quatre voitures. A défaut d'autres moyens de transport, trois cent soixante chevaux de l'artillerie de campagne du premier corps et cent chevaux du train des équipages militaires furent choisis pour conduire ce matériel. Le général Garbé, commandant du génie, fit également préparer plusieurs fourgons d'outils et d'ustensiles divers.

Avant de marcher sur Tarifa, le maréchal Victor voulut mettre Ballesteros dans l'impossibilité d'agir pour secourir cette place. Dans ce but, le général Barrois, commandant la deuxième division du premier corps, cantonnée à Zaharra et Ronda, se porta, le 21 novembre, sur los Barrios et Algé-ciras; tandis que la brigade du général Pecheux, détachée du camp devant Cadix, se portait sur la droite au col d'Ojen et à Pedregosa, pour surveiller la garnison de Tarifa. En même temps, le général Leval, qui avait remplacé le général Sébastien dans le commandement du quatrième corps, cantonné sur les frontières de Grenade et de Mur-

cie, s'avança de Malaga sur Gibraltar avec environ trois mille hommes d'infanterie, cinq cents dragons, et une batterie d'artillerie de montagne. Ces mouvements combinés forcèrent Ballesteros à se retirer sous le canon de Gibraltar.

Le 2 décembre, le maréchal Victor se rendit, avec trois bataillons d'infanterie et deux escadrons du deuxième régiment de dragons, à Vejer, petite ville située à huit lieues de Cadix et à sept de Tarifa, afin d'être à portée de surveiller à la fois le blocus de Cadix et le siège de Tarifa. L'équipage de siège fut aussitôt mis en mouvement pour se rendre à Vejer. Le général Garbé fut envoyé à Fascina avec les officiers du génie et les sapeurs pour étudier le pays, et reconnaître les communications. Ce général s'assura que deux chemins conduisaient à Tarifa; l'un très-mauvais, passant par Puerto-Llano et Virgen de la Luz, qui ne pouvait être rendu praticable à l'artillerie sans de grands travaux; l'autre beaucoup meilleur, passant par el Valle, las Casas de Perro et Torre Peña, mais que l'ennemi, qui depuis longtemps s'attendait à être attaqué, avait coupé à Torre Peña, dans un long défilé où le chemin, situé à quelques toises au-dessus du niveau de la mer, se trouve resserré entre le rivage et le pied escarpé de la Sierra del Medio. Une division de sa flotte, composée de deux frégates, d'une goëlette et de cinq chaloupes ca-

nonnières, était mouillée à petite portée de canon de cette coupure, qu'il était impossible de tourner en se jetant dans la montagne, parce qu'elle ne présentait que des rochers à pic. Néanmoins, le général Garbé pensa qu'en établissant deux batteries au bord de la mer près de la coupure, on pourrait éloigner les bâtiments ennemis, rétablir le chemin, et passer de nuit. Ayant soumis ce projet au maréchal Victor, qui l'approuva, il s'occupa aussitôt de le mettre à exécution.

Le 8 décembre, l'équipage de siège se trouvant réuni à Vejer, le maréchal Victor se mit en mesure de marcher sur Tarifa. Les troupes du quatrième corps formèrent la première division, qui fut mise sous les ordres du général Barrois pour couvrir l'opération. Le général Leval, qui avait le commandement de toutes les troupes, prit en particulier celui de la deuxième division, chargée de faire le siège, et vint rejoindre au col d'Ojen et à Pedregosa la brigade du général Pecheux, qui devait faire partie de cette division. Un bataillon du huitième régiment et deux bataillons du cinquante-quatrième restèrent à los Barrios pour renforcer la première division, et surveiller Algéciras, qui fut évacué.

Le 9, le général Leval se mit en marche sur Tarifa avec les troupes et l'artillerie. Toute la journée, le temps fut fort mauvais. Quelques voitures



de munitions traversèrent dans la nuit la Laguna de Janda ; mais les pièces ne dépassèrent Vejer que d'une lieue. La marche de l'infanterie fut lente et pénible, et le général Leval n'arriva que le soir à Tayvilla, petit hameau en deçà de Fascina. A minuit, le temps devint affreux, et pendant quarante-huit heures la pluie ne cessa de tomber par torrents. Tout le pays compris entre Vejer et Fascina fut couvert d'eau ; la Laguna de Janda, que devait traverser l'artillerie, n'était plus qu'un lac impraticable ; on ne distinguait plus les chemins, et des officiers, que le général Leval envoya à Vejer pour prendre les ordres du maréchal Victor, coururent plusieurs fois le danger de se noyer. Des bêtes de somme chargées, et des chevaux de dragons, périrent sous les eaux. Les troupes, réfugiées sur les hauteurs, restèrent deux jours dans cette pénible situation, sans vivres et sans possibilité d'en recevoir (1).

La première division, qui était restée à Saint-Roch et à los Barrios, se trouvait dans une position non moins critique. Les eaux l'empêchaient de communiquer, soit avec Malaga, soit avec le premier corps. Le maréchal Victor envoya au général Barrois, commandant de cette division, l'ordre de se porter au col d'Ojen et à Pedregosa pour se

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

lier avec la deuxième. Mais trois officiers, chargés successivement de la mission avec une escorte de cinquante hommes, furent arrêtés par les eaux. Ce fut alors que le capitaine Saint-Albin, adjoint à l'état-major du quatrième corps, se dévoua, et parvint à porter l'ordre (1). Le temps s'améliorant, le général Barrois put se mettre en marche le 12, et arriver dans la matinée du 13 au camp de Pedregosa. L'armée se trouvait sans vivres dans un désert au milieu des eaux et de la boue. Le maréchal Victor fut obligé de tirer des subsistances de ses magasins, établis sous Cadix, et de former un dépôt à Vejer, quoiqu'il n'eût qu'un très-petit nombre de chevaux et de bœufs pour les transports.

Le 14 décembre, le matériel de siège se remit en marche sous l'escorte de la brigade Pecheux; mais la journée suffit à peine pour arriver à Tavilla. Il fallut atteler jusqu'à quarante et cinquante chevaux à chaque pièce de siège pour la sortir de la boue. Ce ne fut que le 18, après avoir mis quatre jours à faire moins de quatre lieues d'Espagne, que les douze bouches à feu et les munitions se trouvèrent réunies à el Valle, petit hameau entre Fascina et Torre Peña. Près de cent mille cartouches, portées dans les gibernes et dans les sacs des soldats, se trouvèrent avariées. On fit venir de

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

Puerto Réal un nouveau convoi d'artillerie et de munitions. Les sapeurs qui avaient travaillé à réparer la route, en commencèrent une nouvelle par la montagne de Reting, afin d'éviter les marais de Janda, et d'avoir en tout temps une bonne communication.

Cependant Ballesteros, informé de nos projets contre Tarifa, voulut tenter un effort pour secourir cette place. Il s'avança avec une de ses divisions à los Barrios, et, dans la journée du 17, il poussa des partis jusqu'en vue du col d'Ojen, qu'il attaqua le 18, à onze heures et demie du matin, avec deux mille hommes de troupes d'élite : le bataillon du huitième régiment qui s'y trouvait se retira par échelons et en bon ordre sur le camp de Pedregosa. Le général Barrois se porta aussitôt avec les troupes du quatrième corps à la rencontre de l'ennemi, le culbuta, et le poursuivit jusqu'au delà de la Venta d'Ojen en lui faisant éprouver une perte considérable. Les Espagnols se sauvèrent en désordre à travers les rochers, et leur épouvante fut telle, que ce jour-là même ils atteignirent leurs lignes sous Gibraltar. Nous fîmes une vingtaine de prisonniers, et Ballesteros lui-même faillit d'être pris. Nous n'eûmes que deux hommes de tués et quinze de blessés.

L'attaque de Ballesteros se combinait avec une sortie que fit la garnison de Tarifa sous les ordres

du général Copons, et qui s'avança jusqu'à Virgen de la Luz sur le chemin de Porto-Llano; mais elle fut contenue par la brigade du général Chasseraux, et rentra ensuite dans la place.

Le 19 décembre, nos deux divisions se rapprochèrent de Tarifa. Le général Pecheux laissa le bataillon du quatre-vingt-quatorzième à el Valle pour la garde de l'artillerie, et, tournant, avec le seizième léger, le défilé de Torre Peña par la Sierra del Medio, il déboucha dans la plaine de Tarifa. Les troupes de la première division s'avancèrent par le chemin de Puerto-Llano sur Virgen de la Luz, où elles prirent position. Le bataillon du huitième resta en observation au col d'Ojen, et fut soutenu par un bataillon du soixante-troisième et vingt-cinq dragons établis à Fascina. Ces troupes furent commandées par le colonel Saint-Clair, qui fut chargé d'assurer les communications. Un autre bataillon du soixante-troisième, et deux escadrons du deuxième régiment de dragons, restèrent à Vejer pour couvrir les derrières.

Le 20 décembre au matin, le général Leval continua son mouvement sur Tarifa. Les voltigeurs réunis sous les ordres du colonel Lacoste, du vingt-septième léger, formaient l'avant-garde, soutenus par le seizième de dragons et soixante chevaux du vingt et unième. La première division, aux ordres du général Barrois, marchait ensuite,

et elle était suivie des trois brigades de la deuxième division. L'ennemi, qui s'était porté sur les hauteurs avec deux pièces de canon et quelque infanterie, fut repoussé sous les murs de la place par la cavalerie et les voltigeurs. Là, s'engagea une action vive que l'ennemi soutint du feu de ses remparts et de l'escadre anglaise, composée de deux frégates, de dix corvettes, de trois bricks et de quarante et une chaloupes canonnières ou bombardes, qui bordaient la plage. Le général Leval fit alors avancer quatre obusiers de montagne, dont le feu bien nourri et bien dirigé força l'ennemi de se retirer dans les faubourgs (1). Les troupes de la première division occupèrent, d'un bord de la mer à l'autre, la presqu'île à l'extrémité de laquelle se trouve la ville, et à quatre heures du soir l'investissement était complet. Nous eûmes dans cette journée quatre hommes de tués, dont un officier, et vingt-sept de blessés. Un caporal de grenadiers anglais fut fait prisonnier.

Le soir même, la deuxième division releva la première, qui alla s'établir avec le seizième régiment de dragons à Virgen de la Luz sur la route d'Algéciras, afin de couvrir le siège et d'observer les mouvements de Ballesteros.

Cependant le matériel, les canonniers et les sa-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 3.

peurs avaient quitté el Valle le 19, et étaient arrivés le même jour à las Casas del Perro. Dans la nuit, on commença sur la côte, près de Torre Peña, une batterie de quatre pièces de 12 et de deux obusiers, qui fut masquée pour ne pas donner l'éveil à la station ennemie sur nos projets de passage. Les sapeurs travaillèrent à détruire les obstacles qui barraient la route, et à combler en partie le fossé de la coupure. Ces travaux furent continués les nuits suivantes, et le 22 l'équipage de siège défila sans accidents sous le feu de la croisière ennemie, et arriva au parc, établi au pied d'un mamelon situé à la droite de nos lignes devant Tarifa.

La garnison avait fait le 21 décembre une sortie infructueuse sur la brigade de gauche, commandée par le général Cassagne. Le 22, à huit heures du matin, elle en fit une nouvelle contre les brigades Pecheux et Chasseraux qui se trouvaient à la droite et au centre; en même temps, l'escadre se rapprocha de la côte, et fit une vive canonnade. L'ennemi fut repoussé par les voltigeurs du cinquante et unième de ligne et du seizième léger; mais il revint deux heures après avec du canon et de la cavalerie qui essaya de déborder notre droite le long de la plage. Cette nouvelle tentative ne lui réussit pas mieux que la première; il fut repoussé avec perte par le seizième léger, secondé par le feu de sept pièces de montagne de l'artillerie po-



lonaise (1). Nous eûmes trois hommes de tués et vingt-trois de blessés ; parmi ces derniers se trouvaient un officier de l'état-major et trois officiers du seizième léger.

Dans la nuit, une partie de l'escadre anglaise mit à la voile, paraissant se diriger vers Cadix. Nous pensâmes que c'était pour y prendre des troupes afin d'opérer un débarquement sur nos derrières ; mais elle reparut à la pointe du jour, et s'approcha de la côte. Deux déserteurs anglais, échappés de la place, nous donnèrent quelques renseignements sur ce qui s'y passait. Le reste du matériel arriva sous Tarifa ; les sapeurs se mirent à faire des gabions et des fascines ; les ouvriers de la marine jetèrent des ponts sur les principaux torrents, et les officiers du génie s'occupèrent des reconnaissances et du choix du front d'attaque.

Tarifa est une ville de douze mille âmes entourée d'une antique muraille, de deux mètres cinquante centimètres d'épaisseur, et surmontée d'un mur crénelé ; elle était flanquée de tours dont quelques-unes étaient assez grandes pour être armées d'artillerie. Des hauteurs qui l'entourent et la dominent, elle était vue jusqu'au pied ; mais ses abords étaient protégés par l'escadre anglaise et par le couvent retranché de Saint-François,

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 4.

situé à soixante-dix mètres de l'enceinte sur la route de Xerès. La place était armée de trente bouches à feu. Sa garnison se composait de quinze cents Anglais, sous les ordres du colonel Skerret, et de trois mille Espagnols, commandés par le général Copons. A huit cents mètres en arrière de la ville, se trouve une petite île tenant à la pointe de la presqu'île de Tarifa par une langue de sable escarpée sur presque tout son pourtour, et garnie du côté de terre de retranchements et de batteries : cette île était pour la garnison un excellent réduit après la prise de la ville. A la tête de la langue de sable qui la rattache à la ville se trouve, sur le petit monticule de Sainte-Catherine, un fort casematé servant de cavalier, dont la communication à la place est couverte par un ouvrage et des retranchements.

Des trois plateaux sur lesquels nos lignes s'étendaient, celui du centre fut jugé le plus favorable aux attaques, en ce que les cheminements s'y trouvaient naturellement défilés des feux de la mer et de ceux de l'île; en ce que notre artillerie n'aurait à combattre que celle de deux tours de l'enceinte, et qu'un vallon à gauche et une haie d'aloës à droite permettaient de s'approcher à couvert à moins de quatre cents mètres de la place. Tout fut donc disposé pour ouvrir la tranchée sur ce plateau.

1<sup>re</sup> NUIT, du 23 au 24 décembre.

A six heures du soir, le major du génie le Gentil, avec deux cents travailleurs d'infanterie et cent cinquante sapeurs, mineurs ou marins, ouvrit une première parallèle à l'attaque de droite, à une distance de deux cent quatre-vingts mètres de la place; il entreprit ensuite, à cent cinquante mètres en avant, une portion de la deuxième, ainsi qu'une communication pour y arriver. Un bataillon du seizième léger forma la garde de la tranchée sous les ordres du général Cassagne; un autre bataillon fut tenu en réserve. L'ennemi ne s'aperçut de nos travaux qu'à sept heures du matin, lorsque déjà les travailleurs étaient couverts. Il fit sans beaucoup d'effet un feu très-vif de son artillerie, et à midi, il montra quelques troupes en avant des retranchements de Sainte-Catherine, sans cependant oser déboucher. Nous eûmes trois hommes de tués et quatre de blessés.

2<sup>e</sup> NUIT, du 24 au 25 décembre.

A l'entrée de la nuit, on ouvrit sur le plateau de gauche une portion de première parallèle où furent placés des voltigeurs armés de fusils de rempart pour tirer aux embrasures des tours qui se trouvaient en face. L'ennemi ne s'aperçut de ces travaux qu'au jour; tous ses feux avaient été dirigés sur le plateau du centre, où néanmoins la deuxième parallèle fut prolongée vers la gauche.

L'escadre tira aussi beaucoup, mais au hasard, et sans nous faire aucun mal. Dans la journée, elle ne put agir, le vent qui s'éleva ayant rendu la mer houleuse.

Nous eûmes quatre hommes de tués et vingt-cinq de blessés.

3<sup>e</sup> NUIT, du 25 au 26 décembre.

A l'attaque de droite, on prolongea la deuxième parallèle dans le vallon de gauche pour gagner l'emplacement de la batterie n<sup>o</sup> 2, reconnu dans la journée à cent quarante mètres de la muraille. L'artillerie entreprit cette batterie, qui devait être armée de quatre pièces de 16, destinées à battre en brèche la muraille vers la porte del Retiro, et de deux pièces de 12, pour ruiner les défenses de l'enceinte, et éteindre les feux de deux pièces placées dans la tour de Jésus. On entreprit en même temps en arrière la batterie n<sup>o</sup> 1 de deux pièces de 12 et de quatre obusiers, afin de soutenir la première et d'éloigner les bâtiments mouillés dans la rade.

A l'attaque de gauche, on prolongea vers la droite la première parallèle.

Dans la journée, le vent du S. O. souffla avec violence et força l'escadre ennemie de gagner le large. Le feu de la place ne cessa pas d'être très-vif, et nous incommoda beaucoup dans les tranchées.

Nous eûmes un homme de tué et treize de blessés.

4<sup>e</sup> NUIT, du 26 au 27 décembre.

A l'attaque de droite, on prolongea la deuxième parallèle jusqu'au ruisseau qui traverse Tarifa, et l'on élargit les communications afin de les rendre propres au passage de l'artillerie. On forma dans plusieurs parties de la parallèle des banquettes et des créneaux où furent placés, avec des fusils de rempart, cinquante hommes des meilleurs tireurs de l'armée pour viser aux embrasures des tours.

A l'attaque de gauche, on perfectionna la première parallèle.

Cent cinquante travailleurs de la ligne et plusieurs détachements de canonniers furent employés à l'achèvement des batteries et au transport des projectiles, des fascines, des gabions, et des plates-formes confectionnées avec les bois provenant de la démolition du couvent de Virgen de la Luz.

Le vent du S. O. continuant de souffler avec violence, força l'escadre ennemie de se réfugier au cap Carnero, où elle jeta l'ancre. La pluie tomba avec abondance et nuisit aux travaux.

Nous eûmes huit hommes de blessés, dont un sergent d'artillerie.

5<sup>e</sup> NUIT, du 27 au 28 décembre.

Aux attaques de droite et de gauche on débou-

cha, malgré le vent et la pluie, par deux boyaux pour se rapprocher de l'enceinte. Celui de droite fut terminé par une place d'armes faisant face à la tour de Corchula; celui de gauche, partant du ruisseau qui traverse Tarifa, s'élevait insensiblement sur le revers du plateau jusqu'à un monticule, où il se terminait par une place d'armes d'où l'on plongeait sur les terre-pleins de l'enceinte et même dans la ville. On jugea ces travaux indispensables pour garantir la batterie de brèche contre les sorties.

Nous eûmes cinq hommes de blessés, dont un officier.

6<sup>e</sup> NUIT, du 28 au 29 décembre.

On travailla à réparer les tranchées que la pluie, qui ne cessait de tomber depuis deux jours, avait remplies d'eau et de boue. L'armement des batteries se fit avec beaucoup de peine. Le terrain, détrempe par les pluies, était en outre très-accidenté, et l'on ne put faire arriver les pièces qu'en les tirant à bras d'hommes.

Le 29 au matin, l'ennemi s'étant aperçu que nos batteries étaient armées, voulut tenter une sortie pour s'en emparer. Il fit paraître quelques tirailleurs sur notre gauche, et se porta sur notre droite avec cinq ou six cents hommes; mais, repoussé avec perte par le seizième léger, il fut contraint de regagner la place. Nous eûmes dans cette

affaire un homme de tué et onze de blessés, parmi lesquels un officier du seizième léger.

Le duc de Bellune voulant suivre de près les opérations du siège, porta son quartier général à Virgen de la Luz. A onze heures du matin, notre artillerie ouvrit son feu avec douze pièces réparties dans les batteries n<sup>os</sup> 1 et 2. La batterie n<sup>o</sup> 2 commença une brèche à l'enceinte près de la porte del Retiro, point fort mal choisi, puisqu'il était flanqué par la partie de la muraille attenant à la tour de Jésus. L'ennemi risposta vivement de la place et de ses bouches à feu, dont deux mortiers, qu'il avait dans l'île. Il lança des boulets creux de la tour de Carchula, et il tira des tours du château avec des pièces de petit calibre. Un brick et quatre autres bâtiments de l'escadre qui, malgré le mauvais temps, tenaient le mouillage, lancèrent aussi des bombes et des obus. A trois heures après midi, nous avons démonté les deux pièces de la tour de Jésus, et la brèche était en bon train. L'artillerie eut un homme de tué et trois de blessés, dont un soldat auxiliaire du cinquante-quatrième.

7<sup>e</sup> NUIT, du 29 au 30 décembre.

On continua de faire écouler les eaux des tranchées, d'enlever les boues qui les obstruaient, et de réparer les éboulements des parapets; mais dans la nuit, qui fut des plus orageuses, les tranchées furent de nouveau remplies. On commença cepen-

dant à l'attaque de droite un boyau de quatre-vingts mètres de longueur pour se rapprocher de la place. A celle de gauche, on poussa une tête de sape en avant de la place d'armes la plus avancée, et l'on entreprit sur le penchant de la montagne une portion de troisième parallèle, d'où l'on pût tirer sur la brèche que les Anglais essayaient de réparer et de retrancher.

Le 30, à la pointe du jour, l'artillerie reprit son feu avec vivacité et démonta une pièce que l'ennemi avait amenée sur la tour de Jésus. Celui-ci fit, du rempart, une vive fusillade dirigée particulièrement sur la batterie de brèche (1). Quatre canonniers et trois soldats auxiliaires furent blessés.

A midi, la brèche paraissant praticable sur une étendue de dix à douze mètres, le général Leval envoya un de ses aides de camp sommer le gouverneur de se rendre; mais le général espagnol Copons et le colonel anglais Skerret refusèrent toute capitulation. Le feu reprit avec vigueur.

Les pluies forcèrent de suspendre entièrement les travaux. Il restait encore à perfectionner les ouvrages entrepris la veille, et à exécuter une sape debout pour arriver au pied de la brèche; mais on ne pouvait creuser le sol sans y être noyé d'eau.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 5.



La position de l'armée était d'ailleurs des plus critiques ; les communications avec Vejer étaient coupées par la crue des torrents ; les vivres n'arrivaient plus ; et les soldats, se trouvant sans abri, sans moyens de se sécher, ni de cuire leurs aliments, demandaient hautement à monter à l'assaut pour mettre un terme à leurs misères. Voulant profiter de cet enthousiasme, le général Leval fixa le moment de l'assaut au lendemain matin à la pointe du jour.

Notre perte dans les vingt-quatre heures fut de cinq hommes blessés, dont un officier du cinquante et unième.

8<sup>e</sup> NUIT, du 30 au 31 décembre.

Pendant la nuit, le général Leval fit reconnaître la brèche par les capitaines Merlis du génie, Marconnier et Vernon des sapeurs, lesquels devaient le lendemain guider les colonnes : leur rapport confirma que la brèche était praticable. L'artillerie continua d'y lancer des obus pour en éloigner l'ennemi et l'empêcher d'y travailler. Toutes les compagnies de grenadiers et de voltigeurs se rassemblèrent en arrière de la première parallèle. On en forma quatre bataillons dont deux de grenadiers, sous les ordres du colonel Combelle, du quatre-vingt-quatorzième de ligne, et deux de voltigeurs sous les ordres du colonel Lacoste, du vingt-septième léger.

Il ne cessa de pleuvoir pendant toute la nuit, et les troupes ne purent arriver qu'au jour dans les tranchées, en sorte que l'ennemi apercevant nos mouvements se mit en mesure de se défendre. La population quitta la ville pour se réfugier dans l'île, et la garnison occupa le mur d'enceinte ainsi que les terrasses des maisons ayant vue sur la brèche. Vingt bâtiments de guerre anglais, dont deux frégates, arrivèrent en toute hâte et reprirent leur mouillage pour protéger la place.

Malgré toutes ces circonstances défavorables, on ne voulut pas ajourner l'assaut, et à neuf heures du matin, après plusieurs décharges de notre artillerie, les grenadiers s'élancèrent de la batterie de brèche et s'avancèrent sous une grêle de balles et de mitraille le long du ruisseau qui traverse la place. Les voltigeurs, soutenus par la brigade du général Cassagne, engageaient en même temps une vive fusillade sur la gauche pour occuper l'ennemi, tandis que le général Pecheux, avec sa brigade, faisait des démonstrations sur la droite. Le fond du vallon par où s'avancait la colonne d'assaut était formé d'une terre grasse détrempée par les pluies, dans laquelle on enfonçait jusqu'aux genoux. Cet obstacle et le débordement des eaux du ruisseau arrêtèrent l'élan de nos troupes. Plusieurs soldats se mirent à tirailler, de sorte que la colonne n'arriva qu'en désordre au pied de la brèche.

che, dont le talus lui-même n'était qu'un amas de boue et de pierres où l'on pouvait à peine se tenir. Cependant quelques braves parvinrent à le gravir, et arrivèrent jusque sur le terre-plein du rempart; mais ils ne purent aller plus loin. Le mur d'enceinte, qui n'avait été battu qu'à moitié de sa hauteur, formait du côté de la ville un ressaut de cinq à six mètres qu'il était impossible de franchir. Nos troupes, après avoir résisté quelques moments contre le feu terrible que faisait l'ennemi, principalement du grand flanc attendant à la tour de Jésus, et n'ayant plus d'espoir de vaincre des obstacles qui étaient réellement insurmontables, furent obligées de se retirer.

Cet assaut malheureux nous coûta quarante-huit hommes tués et cent cinquante-neuf blessés, dont quinze officiers. Un détachement de cinquante sapeurs, mineurs ou marins, qui marchait en tête de la colonne, eut quarante-trois hommes hors de combat. Le capitaine de sapeurs Vernon, qui le commandait, eut la cuisse traversée d'une balle au pied de la brèche, et le capitaine de marine Maubras, qui le remplaça, fut blessé mortellement sur la brèche, où il resta au pouvoir de l'ennemi.

Toute la journée la pluie tomba avec violence, et ne permit de faire aucun travail. En peu d'heures les rivières qui se jettent dans la mer

près de Tarifase trouvèrent impraticables par la crue extraordinaire de leurs eaux; les ravins eux-mêmes se changèrent en torrents impossibles à franchir.

9<sup>e</sup> NUIT, du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier.

La nuit et le jour furent affreux, et la situation de l'armée devint de plus en plus critique. Toute communication était interrompue non-seulement avec Fascina et Vejer, mais encore entre les camps du siège. L'artillerie, dont les approvisionnements ne s'élevaient qu'à deux cents coups par pièce, avait consommé ses munitions, et les cartouches de l'infanterie étaient presque toutes avariées dans les gibernes ou dans les sacs des soldats. Un tiers des chevaux de l'artillerie étaient morts de fatigue et de faim, un autre tiers se trouvait hors de service, et le restant était obligé d'aller à quatre lieues chercher de la paille qui commençait à manquer. L'eau qui coulait par torrents dans les tranchées les rendait inhabitables. Les batteries étaient dans le plus triste état; les terres en étaient tellement détrempées qu'on ne pouvait plus y travailler, et les pièces s'y enfonçaient par leur propre poids. Depuis quatre jours, les soldats manquaient de pain, les transports envoyés à Fascina ne pouvant revenir, et ils n'avaient pas de bois pour cuire leur viande. Épuisés de fatigue et de faim, recevant sur le corps une pluie froide chassée par un vent violent, dans la boue jusqu'aux genoux,

n'ayant aucun moyen de se sécher ou de se procurer le plus faible abri, ils ne pouvaient dormir ni le jour ni la nuit. Ils se trouvaient sans souliers, et leurs vêtements n'étaient plus que des haillons pourris. Tant de souffrances firent que la plupart tombèrent dans un état d'égarément qui ressemblait à de la folie. On les voyait errer en chancelant dans les bivouacs, sans savoir où ils allaient. Les moins affaiblis se répandaient dans les campagnes à une ou deux lieues à la ronde, cherchant quelque abri ou des broussailles pour tâcher, malgré la pluie, d'allumer du feu. Les maladies exerçaient en outre de grands ravages, et tout faisait craindre une dissolution totale de l'armée (1).

Le maréchal Victor, tout en appréciant la malheureuse situation des troupes, répugnait à l'idée de lever le siège. Il ordonna aux officiers de redoubler d'efforts pour soutenir le courage des soldats, espérant que quelques jours de beau temps suffiraient pour rétablir les communications, recevoir des vivres et des munitions, et permettre de reprendre les travaux (2).

10<sup>e</sup> NUIT, du 1<sup>er</sup> au 2 janvier.

La pluie ne cessa de tomber par torrents. Dans la journée, un canonnier s'étant hasardé de mon-

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 6, 7, 8 et 9.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 10.

ter dans une embrasure de la batterie de brèche pour la réparer, s'enfonça dans l'argile jusqu'à la ceinture; il fallut employer des leviers et des cordes pour le retirer.

11<sup>e</sup> NUIT, du 2 au 3 janvier.

Le temps fut un peu moins mauvais, et les batteries tirèrent une cinquantaine de coups. Au jour, quelques cavaliers ennemis sortirent de la place pour reconnaître si nous occupions encore nos positions. La pluie cessa, et le temps sembla devoir être plus favorable.

Le maréchal Victor, jugeant que la brèche qui avait été faite à l'enceinte était très-mal située, prescrivit au général Leval de s'entendre avec les commandants du génie et de l'artillerie pour diriger une nouvelle attaque contre la tour de Jésus, et de faire brèche à cette tour par le canon ou par la mine. Le général Leval lui exposa la triste situation de l'armée, et l'impossibilité où l'on était de reprendre les travaux; mais le maréchal insistant<sup>(1)</sup>, on employa quelques hommes à faire écouler les eaux des tranchées, et l'on reconnut le pied de la tour de Jésus pour y attacher le mineur. Nous tirions fort peu, ainsi que l'ennemi. A trois heures du soir, un officier du seizième léger fut envoyé en parlementaire dans la place pour visiter nos blessés

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 11, 12 et 13.

faits prisonniers sur la brèche. L'amélioration du temps, et l'arrivée de quelques subsistances, rendirent un peu de force à nos soldats; on les vit rentrer aux camps, s'occuper de sécher leurs effets et de réparer leurs armes; enfin ils semblaient reprendre courage, lorsque les apparences du beau temps s'évanouirent de nouveau.

12<sup>e</sup> NUIT, du 3 au 4 janvier.

Une tempête affreuse s'éleva dans la nuit, et la pluie recommença à tomber avec violence: il fallut renoncer à toute espèce de travaux, et évacuer les tranchées.

La journée du 4 fut plus mauvaise encore, et mit le comble à tout ce que les troupes avaient déjà souffert. Pénétré de la position critique où le retour des pluies mettait les troupes, le maréchal Victor jugea enfin indispensable de lever le siège avant que la crue des eaux interrompit encore une fois les communications, et amenât de nouveaux malheurs. En conséquence, le général d'Aboville prit les mesures nécessaires pour sauver tout ce qu'il pourrait d'artillerie et en détruire le reste; le général Garbé réunit le peu de matériaux dont il pouvait disposer, pour construire des ponts sur les torrents.

Dans la soirée du 4, une felouque anglaise, venant de Tanger, fut jetée à la côte par la tempête. Le capitaine et un matelot furent sauvés; nos

soldats, malgré le feu de la ville, se portèrent au lieu du naufrage, où ils recueillirent des bois et quelques subsistances.

13<sup>e</sup> NUIT, du 4 au 5 janvier.

On travailla à désarmer les batteries ; et, malgré les efforts de plus de deux cents hommes, on n'en put tirer qu'une pièce de 12 et deux obusiers de six pouces, à chacun desquels il fallut attacher ensuite quarante chevaux pour les conduire au delà de Torre Peña. Ces chevaux revinrent au parc, et emmenèrent encore une forge, une voiture de cartouches et deux voitures de blessés ; ce fut tout ce que l'on put sauver. On noya les poudres ; les projectiles furent jetés au fond d'un ravin boueux ; on mit le feu aux voitures, et l'on détruisit les pièces et les affûts. La nuit, qui fut des plus affreuses, rendit ces travaux très-pénibles.

La retraite eut lieu le 5, à trois heures du matin (1). Elle fut couverte par le général Barrois avec la première division, qui prit position sur les hauteurs en avant de Virgen de la Luz et près du Rio Salado. A six heures du matin, les trois brigades de la deuxième division se trouvèrent réunies sur la droite. Celle de gauche se joignit à la division du général Barrois, et se retira avec elle sur Torre del Rayo ; les deux autres se retirèrent par éche-

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 14.



lons sur Torre Peña, couvertes par les compagnies de voltigeurs du seizième léger.

L'ennemi nous suivit avec sa cavalerie jusqu'au Rio Salado, où il s'arrêta devant la contenance encore imposante de nos malheureux soldats. Une frégate anglaise, mouillée à demi-portée de canon de la plage, tira plusieurs bordées à mitraille, mais sans atteindre nos colonnes. A dix heures du matin, toutes nos troupes avaient passé le défilé de Torre Peña sans avoir éprouvé d'autres pertes que celle d'un voltigeur tué et de deux blessés. Une compagnie du seizième léger resta à Torre Peña jusqu'à l'évacuation des blessés et des voitures d'artillerie qui se trouvaient à el Valle. La brigade du général Pecheux occupa las Casas del Perro; celle du général Chasseraux resta à el Valle; le général Barrois, avec la première division et la brigade de gauche, prit position en arrière de Virgen de la Luz.

Le 6 janvier, l'évacuation du matériel et des blessés continua sur Tayvilla, avec un renfort de cent chevaux, venu au-devant de nous de Vejer, où il avait amené quatre pièces et un convoi de munitions. Malgré ce renfort, on ne put emmener de ce qui restait, que les deux obusiers de six pouces et les deux voitures de blessés. La pièce de 12, et les fourgons chargés de munitions, demeurèrent enterrés dans les boues avec une partie de leurs attelages.

Le 7, les troupes atteignirent Vejer, et s'établirent autour de cette ville, à l'exception de la brigade du général Pecheux, qui resta en position dans les bois à une lieue et demie en arrière.

Le plus grand ordre régna dans cette pénible retraite, bien que le mauvais temps ne discontinuât pas. C'était avec des peines infinies que les soldats parvenaient à s'arracher des fondrières creusées par les pluies sous leurs pas. On ne distinguait plus les chemins, et tout le terrain de Fascina à Vejer n'était qu'un borbier impraticable. On eut cependant la consolation de ramener tous les blessés, grâce aux efforts des officiers et de la cavalerie, qui offrit avec empressement ses chevaux pour les transporter.

Les troupes restèrent quelques jours à Vejer pour se remettre de leurs fatigues; celles du quatrième corps se portèrent ensuite par Xerès sur Moron pour y attendre des ordres (1).

Ainsi se termina cette expédition, qui, par les fatigues, la misère et les maladies, fut une des plus malheureuses de la guerre de la Péninsule.

L'artillerie eut cinq hommes de tués et onze de blessés; elle perdit deux cent quinze chevaux ou mulets, et la plus grande partie de son matériel (2).

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 15.

(2) Voir pièces justificatives, n° 16.

Le génie eut cinquante et un hommes mis hors de combat, dont deux officiers; il perdit presque tous ses outils, quatre caissons et huit chevaux.

La perte de l'infanterie, après la rentrée de tous les hommes que le mauvais temps avait éloignés de leurs régiments, se trouva être de quatre cent cinquante hommes. La cavalerie perdit aussi un grand nombre de chevaux; mais en définitive la perte totale qu'éprouva l'armée fut beaucoup moindre que celle à laquelle on s'était attendu d'après les maux qu'elle avait éprouvés.

## ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÈGE DE TARIFA.

## ÉTAT-MAJOR.

Le maréchal Victor, commandant en chef le premier corps.  
Le général Leval, commandant en chef le quatrième corps et les troupes du siège.

## INFANTERIE ET CAVALERIE.

1<sup>re</sup> DIVISION ( formée des troupes du quatrième corps ),  
général Barrois.

|          |   |     |               |  |
|----------|---|-----|---------------|--|
| Brigade. | { 43 <sup>e</sup> de ligne.....                 | }   | 3000 h. prés. |  |
|          | { 7 <sup>e</sup> de la Vistule.....             |     |               |  |
|          | { 9 <sup>e</sup> de la Vistule.....             |     |               |  |
| Brigade. | { 16 <sup>e</sup> régiment de dragons.....      | 500 | 500 ch.       |  |
|          | { 21 <sup>e</sup> régiment de dragons. (Det.).. | 85  | 85            |  |

2<sup>e</sup> DIVISION ( formée des troupes du premier corps ),  
général Leval.

|                          |                                 |        |   |      |
|--------------------------|---------------------------------|--------|---|------|
| 1 <sup>re</sup> brigade. | { 16 <sup>e</sup> léger.....    | 3 hat. | } | 6000 |
|                          | { 94 <sup>e</sup> de ligne..... | 1      |   |      |
| 2 <sup>e</sup> brigade.  | { 51 <sup>e</sup> de ligne..... | 2      |   |      |
|                          | { 96 <sup>e</sup> id.....       | 1      |   |      |
| 3 <sup>e</sup> brigade.  | { 54 <sup>e</sup> de ligne..... | 2      |   |      |
|                          | { 27 <sup>e</sup> léger.....    | 1      |   |      |

TOTAL..... 9585 h. 585 ch.

NOTA. Indépendamment de ces troupes, trois bataillons des huitième et soixante-troisième de ligne, et deux escadrons du deuxième régiment de dragons, étaient restés à Fascina et Vejer pour couvrir les communications.

## ARTILLERIE.

## ÉTAT-MAJOR.

D'Aboville, général de brigade, commandant l'artillerie au premier corps et au siège.

Marilhac, major, chef de l'état-major.

Legay, chef de bataillon, commandant l'équipage de siège.

Javerzac, capitaine.

Fraissignes, capitaine.

Noailles, id.

Marcot, id.

Forget, id., aide de camp du général d'Aboville.

Colson, id.

Averos, lieutenant.

Hamelin, capitaine.

Romagnies, id.

## TROUPES.

|   |  |   |      |            |                   |
|---|--|---|------|------------|-------------------|
| Artillerie à pied....   | { 1 <sup>er</sup> régiment.....                    | 7 <sup>e</sup> compagnie... 2                   | off. | 44         | hom. prés.        |
|   | { 6 <sup>e</sup> régiment.....                     | { 19 <sup>e</sup> compagnie... 2                |      | 67         |                   |
|   |  | { 21 <sup>e</sup> comp <sup>e</sup> . (dét.). 1 |      | 20         |                   |
| Ouvriers.....   | " "   8 <sup>e</sup> comp <sup>e</sup> . (dét.). " |   |      | 17         |                   |
| Train d'artillerie...   2 <sup>e</sup> bataillon principal.   " "   " "   3 |  |   |      | 243        | 360 ch.           |
| Train des équipages.   " "   " "   1  |  |   |      | 69         | 98                |
|   |  |   |      | <hr/>      | <hr/>             |
|   |  |   |      | TOTAL..... | 9 off. 480 h. 458 |

NOTA. Indépendamment de ces troupes, deux compagnies des huitième et neuvième régiments d'artillerie à pied, et un certain nombre de chevaux et de mulets, servaient deux batteries d'artillerie de montagne, faisant partie des divisions d'infanterie.

## GÉNIE.

## ÉTAT-MAJOR.

Garbé, général de brigade, commandant le génie au premier corps et au siège.

Le Gentil, major.

Barabino, capitaine.

Foucault, id.

De Merlis, id., major de tranchée.

Gibou, lieutenant de marine, aide de camp du général Garbé.

## TROUPES.

|                            |                             |                              |                            |        |        |     |
|----------------------------|-----------------------------|------------------------------|----------------------------|--------|--------|-----|
| Mineurs...                 | " "                         | Détachement...               | Renard, capitaine....      | 1 off. | 25 h.  |     |
|                            |                             | { 2 <sup>e</sup> compagnie.. | Marconnier, capitaine..    | 1      | 60     |     |
| Sapeurs...                 | 2 <sup>e</sup> bataillon... | { 4 <sup>e</sup> compagnie.. | { Jabouille, capitaine.... | { 2    | 50     |     |
|                            |                             | { 8 <sup>e</sup> compagnie.. | { Dupuis, id.....          | { 1    | 70     |     |
|                            |                             |                              | Vernon, capt. (blessé).    | 1      | 70     |     |
| Marins...                  | 4 <sup>e</sup> bataillon... | " "                          | { Bérard, capitaine....    | { 2    | 70     |     |
|                            |                             |                              | { Maubras id. (tué)...     | { 1    | 30     |     |
| Ouvriers de la marine..... | " "                         | Vauquelin, lieutenant..      | 1                          |        | 30     |     |
| TOTAL.....                 |                             |                              |                            |        | 8 off. | 305 |

**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**





---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

N° 1.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au maréchal Sault, duc de Dalmatie.*

Vejer, le 11 décembre 1811.

Monsieur le maréchal,

En vous adressant ma lettre du 9 de ce mois, j'espérais que nous serions bientôt en possession de Tarifa. Tout était préparé pour attaquer et réduire promptement cette place; les troupes et l'artillerie étaient en marche, et elles allaient arriver au terme de leur entreprise, quand le temps, qui l'avait jusque-là favorisée, s'y est tout à coup opposé avec une violence extraordinaire. La pluie tombe ici par torrents, depuis quarante-huit heures, et tout l'espace de Vejer à Fascina est couvert d'eau. On ne distingue plus les chemins; ce n'est qu'en courant plusieurs fois le risque de se noyer, que les officiers qui me sont envoyés du camp peuvent arriver jusqu'à moi. Cette circonstance extrêmement fâcheuse a forcément suspendu notre mouvement sur Tarifa, et elle a placé nos soldats dans une situation d'autant plus pénible, qu'ils sont obligés d'attendre où ils se trouvent que

le temps se rétablisse. En ce moment, ils ne peuvent faire un pas en arrière sans compromettre l'artillerie, qui est dans l'impossibilité physique de rétrograder. Elle est au delà de la Laguña de Janda, qui, praticable il y a deux jours, n'est plus aujourd'hui qu'une fondrière inaccessible. Il faut donc se résoudre, et supporter avec patience un mal inévitable, en tâchant d'en diminuer les effets. Je viens de prescrire à M. le général Leval d'établir la deuxième division de son corps le plus commodément possible dans les bois de Reting, et d'attendre dans cette position que le temps se rétablisse. La première division se trouvant trop isolée à San-Roque, un officier est parti pendant la nuit dernière pour aller la chercher et l'amener, s'il est possible, près du général Leval : les troupes expéditionnaires ainsi réunies n'auront à craindre que la continuation du mauvais temps ; elles pourront se chauffer et vivre. Je vais faire tous mes efforts pour qu'elles ne manquent pas de pain ; et dès que je verrai la possibilité de leur faire continuer leur marche, je leur en donnerai l'ordre.

Votre Excellence sentira que les secours de l'administration me sont très-nécessaires dans cette occasion pénible. Dix mille hommes vont être réunis dans un désert, au milieu de l'eau et des boues, où ils ne peuvent vivre que des provisions qui doivent leur être envoyées. Ces provisions n'existent plus que sur la ligne du blocus de Cadix, d'où il faut les transporter jusqu'aux bivouacs ; c'est donc des bêtes de somme que l'administration doit nous fournir. Le nombre dispo-

nible en étant ici très-insuffisant, j'ai écrit à ce sujet à M. l'ordonnateur du premier corps et à M. le gouverneur de Xerès; mais ils n'ont pas un sou, et je prévois d'avance la réponse qu'ils me feront : elle ne peut être que négative. Le blé va bientôt manquer au premier corps; il est également instant d'en envoyer de Séville à San Lucar.

Il n'y a rien de nouveau sur la ligne de Cadix. La garnison de Tarifa est composée de trois mille Espagnols et de deux mille Anglais. Ballesteros a embarqué la moitié de son monde; une partie de l'autre moitié est dans les forêts de Castellar, Gancia, Cortez, etc.; l'autre partie est encore sous le canon de Gibraltar. On dit que Ballesteros est de sa personne à Cortez. Je le crois, d'après ce qui s'est passé il y a quelques jours à Estepona. Un convoi venant de Malaga pour le général Leval, y a été attaqué et pris par douze ou quinze cents insurgés.

*Signé* : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

~~~~~

N° 2.

*Lettre du général Leval, commandant du quatrième corps, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

A Maria-Teresa, le 13 décembre 1811.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que j'avais, par ordre de M. le maréchal duc de

Bellune, rappelé de San Roque et d'Algéciras M. le général Barrois et les troupes du quatrième corps. Aujourd'hui, à dix heures du soir, ce général est arrivé à Puerto d'Ojen, où il a pris position et où il doit rester jusqu'à nouvel ordre.

Je dois informer Votre Excellence que l'officier d'état-major, ancien capitaine, M. de Saint-Aubin, chargé de porter l'ordre de mouvement à M. le général Barrois, a été obligé, par une nuit affreuse, de passer plusieurs torrents que divers officiers, envoyés pour le même objet, n'avaient jamais osé traverser. M. de Saint-Aubin, pénétré de l'importance de l'ordre dont il était porteur, renvoya cinquante hommes d'infanterie qui lui servaient d'escorte, et se précipita à cheval dans le Palmones. Arrivé près de los Barríos, il lui fallut passer encore ce torrent, seul et sans espoir de secours. Il arriva enfin le matin à sa destination, où il remit ses dépêches à M. le général Cassagne, qui a bien voulu me faire connaître la conduite vraiment distinguée de cet intrépide officier. Ce n'est pas la première fois, Monseigneur, que M. de Saint-Aubin a dû fixer par son zèle et son courage l'attention de ses supérieurs. Il n'est pas décoré, et je puis assurer à Votre Excellence qu'il mérite de l'être. Je la prie donc de prendre cet officier sous sa protection, afin de lui faire obtenir la décoration.

Dans la nuit du 11 au 12, il est arrivé à nos avant-postes vingt-trois déserteurs, qui ont unanimement assuré que Ballesteros avait perdu, depuis qu'il était sous Gilbratar, cinq cents chevaux morts de faim, et

que toute sa troupe était dans le plus grand découragement. J'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence l'état des régiments qui composent sa division.

*Signé* : LEVAL.

~~~~~  
N° 3.

*Lettre du général Leval, commandant du quatrième corps, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Au bivouac devant Tarifa, le 21 décembre 1811.

Monseigneur,

Je reçois la lettre de Votre Excellence, en date du 17 de ce mois; je pense qu'elle aura reçu celle que je lui ai adressée le 13, dans laquelle j'avais l'honneur de lui rendre compte de l'arrivée de M. le général Barrois et des troupes qu'il commande, au Puerto d'Ojen, ainsi que de la conduite de M. de Saint-Aubin, officier d'état-major.

Le 14 et les jours suivants, il ne m'a pas été possible de correspondre avec Votre Excellence, les communications étant entièrement interceptées par le débordement des eaux. Le 18, Ballesteros est venu attaquer avec son armée un bataillon du huitième régiment qui gardait le Puerto d'Ojen : ce bataillon s'est replié sur les troupes du quatrième corps que j'avais placé à Pedrejosa; aussitôt, le quarante-troisième régiment et les Polonais se sont portés en avant et ont

*Tome IV.*

4

attaqué les Espagnols avec tant de vigueur, qu'ils ont été dispersés en un instant et obligés de fuir de toutes parts. Ballesteros, abandonné des siens, a été au moment d'être pris, ce qui aurait eu lieu infailliblement s'il s'était trouvé quelqu'un à cheval pour le poursuivre dans les rochers.

Ayant toujours été en marche depuis ce moment, je n'ai pas encore reçu le rapport de M. le général Barrois sur cette affaire; je vous en donnerai dans ma prochaine lettre des détails circonstanciés. L'ennemi a perdu beaucoup de monde, et nous lui avons fait une vingtaine de prisonniers. Nous n'avons eu que quelques hommes de blessés et deux de tués.

Le 19, je suis arrivé à Virgen de la Luz, où j'ai pris position après avoir refoulé les postes ennemis. Le 20, j'ai marché sur Tarifa. Les approches de cette ville étaient défendues par la division Copons et par quinze cents Anglais. Tout a été culbuté par nos troupes; à midi, l'ennemi était rentré dans la place, et nos tirailleurs étaient établis dans les faubourg.

La nuit prochaine, l'artillerie débouchera de Torre-Pêna, et la nuit suivante j'espère pouvoir faire ouvrir la tranchée à cent cinquante toises de la place, malgré le feu de soixante-trois bâtiments de guerre, tels que vaisseaux de ligne, frégates, bombardes et chaloupes canonnières, qui n'ont cessé de tirer tous les jours sur nous, mais sans nous faire souffrir de leurs feux. Notre perte n'a été jusqu'ici que de trois hommes tués, dont un officier, et de vingt-sept blessés. J'aurai incessamment l'honneur d'adresser à Votre Excellence le jour-

nal de nos opérations depuis notre départ de San Roque.

J'ai laissé au Puerto d'Ojen un bataillon du huitième régiment, et à Fascina, un bataillon du soixante-troisième et cinquante chevaux, pour couvrir nos communications. M. le général Barrois, avec les troupes du quatrième corps et le seizième de dragons, est à Virgen de la Luz, prêt à se porter, soit sur Puerto d'Ojen ou sur le Rio Guadelmeri, vers Algéciras, si l'ennemi voulait venir inquiéter les opérations du siège.

Il m'arrive à l'instant un déserteur qui m'assure que Ballesteros, depuis l'affaire du 18, est retourné dans ses lignes. Je pousse journellement des reconnaissances sur Algéciras.

J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence que Ballesteros ni Copons n'ont embarqué de troupes, et qu'ils ont conservé avec eux toutes leurs forces.

*Signé* : LEVAL.

~~~~~  
N° 4.

*Lettre du colonel Skerrët, commandant les troupes anglaises à Tarifa, au major général Cook.*

Tarifa, le 24 décembre 1811.

Monsieur, ●

J'ai l'honneur de vous informer que, le 20 de ce mois, l'ennemi a investi cette ville avec quatre ou cinq

4.

mille hommes d'infanterie et deux ou trois cents hommes de cavalerie. Comme la prudence ne permettait pas de combattre des forces aussi supérieures, je n'ai tenu tête à l'ennemi que pendant une heure, avec la cavalerie et l'infanterie formant les piquets espagnols et anglais de la garnison, renforcés d'une compagnie du quatre-vingt-quinzième et de deux pièces de campagne du calibre de 6, de la brigade du capitaine Hughes.

Le 21, le capitaine Wren, du onzième, a détruit avec sa compagnie un petit piquet de l'ennemi.

Le 22, à la demande du général Copons, dont les troupes se sont réunies aux miennes, j'ai fait une sortie dans l'intention de m'assurer des forces de l'ennemi, en l'engageant à déployer ses colonnes. Ses troupes légères ont considérablement souffert de nos obus. L'ennemi s'approche actuellement à la distance d'une bonne portée de fusil de la ville; mais le terrain qu'il occupe nous domine tellement et lui est si favorable, que nos petits canons ne produisent que peu ou point d'effet sur lui.

J'ai l'honneur, etc.

*Signé* : SKERRET.



## N° 5.

*Lettre du colonel Skerret, commandant les troupes anglaises à Tarifa, au major général Cook.*

Tarifa, le 30 décembre 1811.

Monsieur ,

J'ai eu l'honneur de vous annoncer, dans ma dernière dépêche, que l'ennemi avait investi cette ville le 20 du courant ; depuis cette époque, il a rapidement ouvert une parallèle et des approches régulières contre la place ; il me semble qu'il fait, par cette mesure, beaucoup d'honneur à la garnison. J'ai plusieurs fois cru nécessaire de repousser l'ennemi dans ses mouvements en avant et d'interrompre ses travaux , ce qui a donné lieu à quelques engagements où nous avons fait une légère perte , tandis que l'ennemi, se trouvant exposé au feu de quelques petits canons que nous avons dans les tours, a considérablement souffert. Ce n'est véritablement que dans ces occasions que nous lui avons fait quelque mal, le rempart de la ville étant tellement commandé, qu'il ne lui a fallu qu'un travail de quelques heures pour se couvrir de tous côtés beaucoup mieux que nous ne le sommes nous-mêmes. L'ennemi a commencé hier son feu à dix heures et demie, et n'a pas cessé de battre en brèche, d'une distance de près de trois cents verges , avec quatre pièces de 16, du côté du rempart de l'est, près de la porte du Retiro, tandis que le feu de quatre obusiers et d'autres pièces de petit calibre était dirigé sur l'île et sur la chaussée.

Il a fait à l'enceinte une brèche praticable, qu'il a continué aujourd'hui à élargir; et je pense qu'il ne tentera pas un assaut avant qu'il l'ait étendue jusqu'à la tour qui est de chaque côté ( ce qui fait environ quarante verges ). J'ai barricadé les rues, et pris la seule mesure au moyen de laquelle on puisse encore défendre la place, qui est de tenir les maisons. On porte les forces de l'ennemi employées au siège à dix mille hommes; mais il est probable que ce calcul est exagéré. Le feu de mousqueterie est très-soutenu de part et d'autre. J'ai à regretter particulièrement les services du lieutenant Guanter, sous-aide quartier maître général, officier plein de bravoure et d'intelligence, qui a été grièvement blessé. Je joins ici un état des hommes tués et blessés, depuis ma dernière dépêche.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : SKERRET.

---

N° 6.

*Lettre du général Leval au maréchal Victor, duc de Bellune.*

Au camp devant Tarifa, le 1<sup>er</sup> janvier 1812.

Monseigneur,

• Après avoir surmonté tous les obstacles qui se présentaient pour le siège de Tarifa, nos batteries étaient parvenues, le 31 décembre, à ouvrir et à rendre la brè-

che praticable. Les soldats, que la rigueur du temps et le manque de vivres avaient plongés dans un grand abattement, voulaient apporter une fin à leur misère, et me demandaient hautement à monter à l'assaut. J'ai cru devoir profiter de leur enthousiasme et céder à leurs désirs. Mais ces braves ont été arrêtés par les grandes crues d'eau qui inondaient les chemins et la vallée par où ils sont passés. Leur valeur n'a pu vaincre des difficultés qui surpassent les forces humaines.

Maintenant nos communications sont coupées. L'artillerie ne peut plus faire usage de ses pièces, faute de bois pour refaire les plates-formes qui sont brisées; les bouches à feu s'enterrent; les gargousses et les cartouches d'infanterie sont gâtées par les eaux, et les ouvrages sont inondés de toute part. Les troupes endurent les plus grandes souffrances : plusieurs soldats atteints de la fièvre errent dans les champs et y cherchent en vain un asile. Depuis un mois ils supportent tous les maux possibles sans proférer la moindre plainte; mais il est un terme à tout. La troupe n'a point de souliers : elle ne peut dormir ni jour ni nuit. Le soldat est obligé d'aller à deux lieues dans les montagnes à la recherche de quelques broussailles, seul combustible qu'il puisse se procurer pour cuire ses aliments; et encore les grandes pluies rendent ses peines inutiles, car il ne peut point allumer de feu. Outre cela, depuis quatre jours, la troupe ne reçoit qu'un quart de ration de pain, la difficulté des communications empêchant l'arrivée des vivres. D'un autre côté, il ne faut pas espérer de pouvoir continuer

les ouvrages commencés : la mauvaise saison et la nullité de nos moyens ne le permettent pas.

J'aurai l'honneur de représenter à Votre Excellence que si l'on avait eu une parfaite connaissance du pays et des difficultés qu'on y rencontre, on n'aurait pas songé à entreprendre le siège de Tarifa, dans une saison où nous ne devons pas espérer un temps sec pendant un intervalle déterminé. Ensuite il est reconnu qu'il nous faut d'autres moyens que ceux qui ont été mis à ma disposition pour réduire cette place où se trouvent des forces supérieures. En supposant que la ville tombât en notre pouvoir, il faut envisager que la situation de l'île et la défense dont elle est susceptible demandent infiniment plus d'artillerie que nous n'en avons pour la battre, s'en emparer et éloigner les nombreux bâtiments qui nous assiègent. Les Anglais attachent trop d'intérêt à conserver ce point pour ne pas en pousser la défense jusqu'à la dernière extrémité.

Je ne crois pas devoir omettre d'informer également Votre Excellence qu'on ne peut plus rien trouver pour faire vivre les chevaux, et que si l'on n'y remédie promptement, ils seront tous morts dans peu de temps. Déjà plus de soixante de ceux que j'ai amenés avec moi ont péri; le même sort attend ceux de l'artillerie.

D'après ces considérations, je n'hésite pas d'avoir l'honneur de faire connaître à V. Exc. qu'il s'agit du salut de l'armée ou de la perte de sa presque totalité, si elle est maintenue dans cette situation pénible.

Jose attendre que V. Exc. sera convaincue que ce n'est ni la crainte ni le défaut de persévérance qui me

dictent les observations que j'ai cru devoir lui faire. Je me croirais coupable aux yeux de S. M. I. et R. , si, par une apathie répréhensible , je laissais ignorer à mes chefs l'état affreux où sont plongées les troupes que je commande.

J'ai l'honneur, etc.

Le général commandant les troupes  
impériales devant Tarifa.

*Signé* : LEVAL.

*P. S.* Au moment où je termine cette lettre, je reçois le rapport que les soldats quittent la tranchée et les ouvrages, et courent de tous côtés; ce qui me fait craindre encore de plus grands malheurs.

Ci-joint une lettre que je reçois du commandant du cinquante-unième régiment de ligne.

---

N° 7.

*Lettre du major du cinquante-unième de ligne, au général Leval, commandant le corps expéditionnaire devant Tarifa.*

Au camp devant Tarifa, le 1<sup>er</sup> janvier 1812.

Mon général,

Bien que j'aie fourni à M. le général de brigade Chasseraux le rapport du jour, je croirais manquer à mon devoir, au bien du régiment et à celui de l'armée, si je ne vous retraçais, dans un rapport particulier,

le tableau aussi affligeant que fidèle de l'extrême détresse à laquelle se trouve réduit le régiment que j'ai l'honneur de commander. Je ne vous parlerai point de la perte qu'il a éprouvée dans la journée d'hier, quoiqu'elle s'élève à sept officiers et quatre-vingt-un sous-officiers et soldats des compagnies d'élite, mis hors de combat. L'excès de notre cruelle position nous force à la regarder comme légère, comparée aux désastres qui nous environnent.

La troupe manque de cartouches ; presque toutes sont avariées par la pluie, et, quoique l'ordre ait été donné de s'en procurer de nouvelles, je n'ai pas cru prudent de les envoyer prendre, parce que toutes auraient été mouillées avant d'arriver au camp. Les fusils sont hors d'état de faire feu. Le plus grand nombre des soldats sont nu-pieds, accablés par la pluie et enfoncés dans la boue. Les hommes de service dans la tranchée sont dans l'eau jusqu'à la ceinture. La fièvre et les maladies, funestes conséquences de la rigueur du temps, exercent des ravages affreux : vingt-cinq hommes sont encore entrés ce matin à l'hôpital, et il en tombe à chaque instant un nombre considérable, accablés par la fatigue ou par la faim ; car je ne dois pas vous laisser ignorer, mon général, que les corvées qui depuis quatre jours sont allées aux vivres à Fascina, n'ont pu encore rentrer, parce que les chemins, coupés par de profonds torrents, sont devenus impraticables ; en outre, la plupart des bêtes de somme que le régiment avait à sa suite pour cet objet, ont péri par la faim, la fatigue ou l'intempérie de la saison.

Croyez, mon général, que cette peinture déplorable n'a rien d'exagéré, et que malheureusement l'état moral du soldat offre des caractères non moins inquiétants. Un grand nombre d'hommes sont plongés dans une apathie et un engourdissement qui absorbent toutes les facultés. Ceux qu'un peu plus d'énergie ou de force soutient encore, ne la conservent que pour s'exhaler en invectives et en murmures, et il faut toute la fermeté et la constance que déploient MM. les officiers pour prévenir les conséquences les plus funestes, et encore leurs efforts suffisent à peine pour retenir à leur poste les soldats qui courent de toutes parts pour chercher un asile.

La responsabilité du commandement qui m'est confié m'imposait, mon général, le devoir de vous dire la vérité; je vous l'ai dévoilée tout entière, sans crainte et sans déguisement. Quoi qu'il en soit, j'ose me flatter que vous rendrez au cinquante-unième régiment la justice de croire qu'il supportera autant qu'il est humainement possible de le faire les rudes épreuves qu'il doit soutenir, et que son courage, aidé du zèle et de l'exemple de ses chefs, bravera avec autant d'intrépidité les éléments contraires que les efforts et les tentatives de l'ennemi.

J'ai l'honneur, etc.

Le major du cinquante-unième régiment.

*Signé* : GUARCHE.

## N° 8.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Virgen de la Luz, devant Tarifa, le 2 janvier 1812.

M. le maréchal,

Il semble que nous soyons arrivés à l'époque d'un nouveau déluge, et notre expédition contre Tarifa est menacée d'être ensevelie dans les eaux et dans les boues. Notre camp offre en ce moment le tableau le plus triste de la désolation et de la mort. Les troupes sont dans un abattement et un découragement qui tiennent de la stupidité, et je ne suis pas sans craintes sur les suites de notre déplorable situation. Je ne crois pas qu'il y en ait jamais eu de plus malheureuse; on ne peut s'en faire une juste idée qu'en la voyant : le soldat, couvert de haillons pourris sur son corps, sans abri, sans nourriture depuis quatre jours, enterré pour ainsi dire dans son bivouac, et exposé au temps le plus horrible qu'on ait jamais vu, paraît dénué de tout sentiment et attendre une mort qu'il croit ne pouvoir plus éviter. Les officiers ont beau chercher à l'encourager, il reste sourd à leur voix : rien ne le touche en ce moment; il paraît même insensible à l'état de misère où il est réduit. Toutes les munitions sont perdues, les fusils hors de service. Nos chevaux meurent par centaines; enfin, notre situation est très-affligeante, et chacun ne voit de salut que dans la levée du siège. Je m'y oppose dans l'espoir que la fortune, qui nous traite



avec tant de rigueur dans ce moment, nous sera bientôt favorable, et que nous pourrons alors réparer les maux que nous souffrons.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

---

N° 9.

*Rapport du général d'Aboville, commandant l'artillerie,  
au général Leval.*

Au bivouac devant Tarifa, le 2 janvier 1812.

Mon général,

Je n'ai pas besoin de vous dire que depuis deux jours il a été impossible d'exécuter aucuns travaux relatifs à l'artillerie. Les épaulements des batteries ne sont aujourd'hui que des tas de boue. Un canonnière, qui s'est hasardé de monter dans une embrasure pour la réparer, s'est enfoncé dans l'argile jusque par-dessus les reins ; il a fallu le concours de leviers et de cordes pour l'en retirer, et cette opération l'a tellement mutilé qu'on a été obligé de le transporter presque mort à l'ambulance. Tous les soldats d'infanterie donnés à l'artillerie pour auxiliaires nous ont quittés, sans doute dans l'espoir de se soustraire à l'affreuse position qui est le partage de toute l'armée. Le peu de canonnières restés pour le service sont dans un état d'abattement tel qu'il y a peu à compter sur eux : la plupart des officiers ont la fièvre par suite des grandes fatigues et des misères

qu'ils ont éprouvées. Une compagnie du train, forte, il y a trois jours, de quatre-vingt-dix chevaux, en a aujourd'hui quarante hors de service, et vingt sont morts la nuit dernière, car, depuis deux jours, on ne peut aller chercher de la paille pour les faire vivre, et bien certainement, sous vingt-quatre heures, pareil sort attend tous les autres. Il y a trois jours qu'il restait au parc cent mille cartouches d'infanterie ; il n'y en a plus dans ce moment que quarante mille, et vous savez, mon général, que toutes celles qui se trouvaient dans les sacs et gibernes sont avariées.

Les munitions du calibre de 16 manquent, et la plus forte partie de notre approvisionnement en poudre a été consommée. Quels seront donc les moyens de pouvoir faire les remplacements, puisque nous avons déjà perdu une bonne partie des attelages, et que la nature des chemins ne laisse aucun espoir de pouvoir continuer les transports ?

Je n'ai pas besoin d'insister, mon général, pour vous faire apprécier l'état de désorganisation dans lequel nous nous trouvons ; chaque instant ne fait que l'augmenter, et il ne nous reste aucun espoir que notre position puisse s'améliorer, lors même que la pluie viendrait à cesser. Il y a un terme aux efforts des hommes, et il n'y a point de doute que nous ne l'ayons atteint.

Fort inquiet la nuit dernière relativement aux batteries sur lesquelles je craignais une attaque de la part de l'ennemi, j'ai envoyé un des officiers de mon état-major pour savoir comment elles étaient gardées. Au lieu des deux compagnies d'infanterie qui auraient dû se trou-

ver à la batterie de brèche, il ne restait que les cadres de ces compagnies; tous les soldats s'étaient répandus au loin pour y chercher des abris. Certainement, si quelques tirailleurs ennemis se fussent présentés, la batterie eût été enlevée.

Veuillez, je vous prie, mon général, agréer, etc.

Signé : D'ABOVILLE.



N<sup>o</sup>. 10.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au général Leval.*

Virgen de la Luz, le 1<sup>er</sup> janvier 1812, à minuit.

M. le général,

Les tristes nouvelles que vous me donnez sur l'état de misère extrême où le mauvais temps a réduit nos troupes étaient pressenties; mon âme les prévoyait, et il est difficile de vous exprimer la peine qu'elle en éprouve. Notre situation est affreuse, et cependant nous ne pouvons la quitter pour en chercher une plus commode sans nous déshonorer aux yeux de toute l'Europe; rien ne pourrait excuser l'abandon et la perte de notre artillerie et des autres moyens que nous avons conduits devant Tarifa avec tant de peine et de dépenses; chacun nous condamnerait, et les braves régiments que vous commandez perdraient dans un instant la gloire dont ils jouissent, et qu'ils ont acquise par vingt années de travaux et de sacrifices. Si le temps se rétablit,

les vivres arriveront, et nos troupes pourront se maintenir, et sauver leur honneur et le nôtre; s'il continue à être mauvais, nous serons réduits à l'extrémité que je redoute, et alors nous pourrions au salut de nos braves et trop malheureux soldats. Attendons donc un jour ou deux; engagez MM. les officiers à rester constamment avec la troupe; dites à tout votre monde que de notre conduite dans cette pénible circonstance dépend l'honneur de toute notre vie.

Agréez, etc.

*Signé* : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

---

N° 11.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au général Leval.*

Virgen de la Luz, devant Tarifa, le 3 janvier 1812.

M. le général,

J'attends ici le résultat de la conférence qui a dû avoir lieu entre vous et MM. les généraux Garbé et d'Aboville, concernant la nouvelle attaque que nous devons former contre Tarifa. Je ne quitterai Virgen de la Luz que lorsque je serai instruit du projet que vous devez arrêter. J'ai eu l'honneur de vous marquer hier ma pensée à cet égard, en vous priant de la saisir et de la communiquer à MM. les généraux Garbé et d'Aboville. J'ai dit que l'emplacement de la brèche actuelle la rend impraticable; cela est vrai et incontestable, et nous de-

vons regarder cette brèche comme un hors-d'œuvre qui ne peut nous être d'aucune utilité. Il s'agit maintenant de réparer l'erreur qui a été commise, et de faire des dispositions telles que notre artillerie n'opère plus infructueusement : c'est donc une nouvelle brèche qu'il faut ouvrir aussi promptement que le temps et nos moyens le permettront. Ce serait une nouvelle erreur de croire qu'il suffira de ruiner les défenses qui commandent et qui couvrent de leur feu la brèche existante pour y faire arriver l'infanterie ; car, outre que cette issue est derrière un terrain marécageux que les troupes ne peuvent franchir sans se désunir, les ennemis pourraient toujours y rassembler leurs forces et leurs moyens de résistance si nous ne les abordions pas sur d'autres points. Ainsi nos tentatives, nos efforts même, seraient d'un effet peu assuré, et nos pertes certaines, si nous voulions renouveler l'assaut par la brèche dont il s'agit, quand même les obstacles qui en défendent l'approche seraient détruits. Ceci admis, il faut se ménager de nouveaux moyens pour nous rendre maîtres de la place, et à ce sujet faire exécuter les dispositions suivantes :

1° Élever le plus près possible de la tour de gauche, par rapport à la brèche existante, une batterie assez fortement armée et assez judicieusement établie pour détruire cette fortification, et y ouvrir un passage pour l'infanterie.

2° Élever et armer une autre batterie en face de la tour de droite pour en ruiner les défenses, en chasser l'ennemi, et l'empêcher de s'y loger.

3° Ne laisser dans chacune des batteries existantes qu'une ou deux bouches à feu, dont le service aura pour objet d'empêcher l'ennemi de réparer la première brèche, et de l'inquiéter sur tous les points où il se montrera.

4° Enfin, employer le mineur, lorsque la tranchée sera assez près du mur, pour rendre l'accès de la place plus facile.

Lorsque ces opérations seront terminées, l'infanterie sera dirigée sur les diverses issues qui auront été faites, et chassera cette fois l'ennemi de la place sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qu'elle peut vaincre. S'il arrivait cependant qu'elle fût encore arrêtée, on lui ferait un logement sur la tour, où l'on établirait une pièce de 12 qui achèverait de déloger l'ennemi. Le petit canon de montage serait aussi d'un bon effet dans cette hypothèse.

Le temps est toujours affreux ; j'en souffre beaucoup pour nos malheureux soldats. Lorsqu'il permettra de reprendre les travaux, faites-les recommencer avec une nouvelle activité pour faire les établissements dont je viens de vous entretenir. Tout avis qui y serait contraire, tout prétexte avancé pour s'y opposer, doivent être mis de côté ; nulle défiance, nulle considération particulière, ne doivent en empêcher l'exécution. Prononcez-vous, je vous prie, à ce sujet, et usez de toute votre autorité pour parvenir au but que nous désirons.

Agréez, etc.

Signé : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

## N° 12.

*Lettre du général Leval au maréchal Victor, duc de Bellune.*

Au camp devant Tarifa, le 3 janvier 1812.

Monseigneur,

Je viens de recevoir la lettre de V. Exc. en date du 2 du courant; je me suis empressé de la communiquer à M. le général d'Aboville, qui, comme moi, ne voit pas la possibilité de continuer une opération semblable à celle que nous avons entreprise dans la plus déplorable saison. Cet officier général vient encore de me donner la certitude que ce ne serait pas d'un mois qu'il pourrait réparer son matériel et faire venir tout ce qui lui manque, afin de continuer le siège. Il me dit qu'une partie de ses officiers sont malades, et que plus de la moitié des chevaux de son artillerie sont morts ou hors d'état de service.

Quant à ce qui regarde l'infanterie, elle se trouve dans un état déplorable. Les deux tiers des hommes sont sans souliers; beaucoup sont malades, et tous sont dégoûtés en raison de la certitude qu'ils ont que la moindre pluie les privera de tout moyen de subsistance. Enfin, Monseigneur, je puis vous assurer que la misère du soldat est affreuse. Il est inutile que je vous fasse connaître les détails affligeants qui me sont donnés journellement par les officiers supérieurs, ils fatigueraient la bonté de votre cœur.

Il ne faut plus compter sur les chevaux ni sur les

mulets des régiments pour aller chercher les vivres ; ils sont morts en grande partie. J'avais réuni pour le même objet tout ce qui me restait de cavalerie ; mais M. le chef d'escadron Lenourry, que j'avais chargé de cette opération, me rend compte qu'il n'y a ni pain ni biscuit à Fascina : j'ai l'honneur de vous envoyer le rapport de cet officier.

Il n'est plus possible de trouver de paille nulle part, à moins d'envoyer à quatre ou même six lieues à la ronde ; mais il faut deux jours pour faire ce voyage, et s'il tombe de la pluie pendant six heures, personne ne peut plus revenir.

Je ne vous dissimule pas, Monseigneur, que si nous sommes assez malheureux pour que les pluies continuent, nous perdrons plus de la moitié des troupes qui sont devant Tarifa.

Il n'y a presque plus d'outils ; ils ont été ou noyés ou perdus dans la tranchée. Le général d'Aboville me prévient également qu'il est parvenu cette nuit à retirer des batteries deux obusiers et une pièce de 12. Il suspendra ce travail jusqu'à nouvelle décision de V. Exc.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : LEVAL.



## N° 13.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au général  
Leval.*

Au quartier général de Virgen de la Luz,  
le 3 janvier 1812.

M. le général,

Je sens toute la misère que le temps a fait souffrir à nos troupes ; je sens combien peuvent être grandes les pertes auxquelles notre cavalerie est exposée ; mais je sens encore plus vivement que si nous renoncions à notre entreprise, nous serions aussitôt exposés à la censure universelle, au blâme de tous les hommes, et à des peines bien plus cuisantes que celles que nous éprouvons dans ce moment. Je ne me déciderai donc à permettre la levée du siège de Tarifa qu'à l'extrémité la plus désespérée ; le temps paraît nous en préserver, et j'espère que notre entreprise réussira malgré toutes les contrariétés qu'elle éprouve.

Des officiers sont en course pour faire venir des vivres. Puisque les moyens de transport sont diminués, il faut y suppléer par la cavalerie. Ordonnez à tout ce qui la compose, à l'exception des piquets que vous devez conserver à l'armée pour votre correspondance avec MM. les généraux, de se rendre à Chiclana. Là, elle pourra vivre pendant quelques jours, et transporter à Vejer le blé qui nous est nécessaire. J'écris à ce sujet au général Vialle et au commissaire des guerres chargé de nous approvisionner. Ce qui nous reste de bêtes de somme fera

ensuite le transport de Vejer à Fascina. On y adjoindra les mulets de l'artillerie de montagne. Il y a encore de la paille du côté de Boloño qui servira à les nourrir, ainsi que les chevaux du train d'artillerie : les officiers ne doivent garder près d'eux qu'un cheval, et renvoyer les autres à Moron.

Huit jours de beau temps nous rendront maîtres de la place de Tarifa, si nos troupes se conduisent avec le courage qui ne doit jamais manquer à des Français. Les difficultés que prévoit M. le général d'Aboville sont exagérées ; elles doivent disparaître dans quelques jours. Si plusieurs de ses officiers sont malades, engagez-le à en faire venir de la ligne de Cadix. Les chemins seront praticables dans quelques jours, pour peu que le beau temps continue, et alors les moyens d'artillerie qui nous manquent arriveront si M. le général d'Aboville a l'attention, comme je le crois, de faire ses dispositions en conséquence. Je lui ai écrit ce matin de faire venir deux cent mille cartouches d'infanterie ; invitez-le à pourvoir au reste à mesure que les moyens le permettront. Il n'est pas nécessaire qu'il conserve un grand nombre de chevaux près de lui ; dès que ses voitures seront de retour, les chevaux doivent être renvoyés sur les derrières pour continuer les approvisionnements : très-peu suffisent pour le service du siège ; les hommes suppléeront, et feront mieux et plus vite au besoin.

Il est un seul moyen de faire cesser d'un seul coup et très-promptement tous nos embarras, toutes nos alarmes, et de prendre Tarifa sans tant de peines pour l'artillerie et sans l'incertitude des ressources qui lui

sont nécessaires. M. le général du génie Garbé le tient dans son arme; il doit l'employer, et je l'ordonne très-positivement; c'est, lorsque le temps en permettra l'usage, de s'approcher de la tour de gauche par la sape, d'y attacher le mineur, de la faire sauter, et de nous y loger. Les bois pour cette opération ne manquent que parce qu'on ne sait pas en trouver : les soldats qui ont cherché un abri dans un des faubourgs de la ville indiquent assez que c'est là où le génie peut se pourvoir de ce dont il a besoin.

Agréé, M. le général, etc.

*Signé* : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.



N° 14.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Virgen de la Luz, devant Tarifa, le 5 janvier 1812.

M. le maréchal,

Le siège de Tarifa a été levé aujourd'hui. Le temps, qui maîtrise tout, ne nous a pas permis d'achever la conquête de cette place, quoique quatre beaux jours nous eussent suffi pour l'obtenir. Ma lettre du 2 a dû vous instruire de la situation affligeante de nos troupes. En vous l'adressant, j'avais encore quelque espoir, mais il a été bientôt déçu; le déluge que je vous ai annoncé s'est accru au point que, vingt-quatre heures encore devant Tarifa, et nos soldats étaient perdus. J'ai chargé

MM. les généraux Leval et Barrois de nous les ramener : nous serons très-heureux s'il n'en reste qu'un cinquième dans les précipices qu'ils doivent traverser. J'aurai l'honneur d'instruire V. Exc., avec plus de détails, de nos misères ; en ce moment je ne puis que les déplorer.

Agréez, je vous prie, etc.

*Signé* : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

---

N° 15.

*Lettre du maréchal Victor, duc de Bellune, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Vejer, le 7 janvier 1812.

M. le maréchal,

Nos troupes commencent à arriver à Vejer, et demain elles y seront réunies en totalité ; le 9, elles en partiront pour se rendre aux diverses destinations que je leur ai provisoirement assignées, en attendant les ordres de V. Exc. Celles qui font partie du quatrième corps se dirigent sur Moron par Xerès, les routes de la montagne étant aujourd'hui impraticables et n'offrant pas de ressources pour les subsistances. La deuxième division du premier corps restera momentanément à Vejer et à Medina. Toutes ces troupes sont extrêmement fatiguées ; leurs vêtements sont en lambeaux, et il est indispensable qu'en leur donnant quelques jours de repos on leur fournisse de quoi s'habiller.

Nos pertes ne sont pas aussi considérables que les

circonstances l'ont d'abord fait croire. Notre retraite a été faite lentement et avec beaucoup d'ordre, et les soldats que le mauvais temps avait éloignés en grand nombre des régiments y sont rentrés. L'ennemi n'a pas osé nous suivre plus loin que le Rio Salado, où il s'est arrêté, surpris de la contenance encore imposante de nos malheureux et braves soldats : c'est avec des peines infinies qu'ils sont parvenus à s'arracher des fondrières que les pluies avaient creusées sous leurs pas. Il n'existe plus de chemins, et tout le terrain de Vejer à Fascina n'est plus aujourd'hui qu'un cloaque impraticable. Il était devenu impossible à nos convois d'arriver, et il y avait déjà cinq jours que nos soldats éprouvaient la plus affreuse disette; leurs besoins étaient tels, que ne pouvant faire de feu, et mourant de faim, ils mangeaient de la viande crue. Cette circonstance seule justifierait la levée du siège de Tarifa, s'il n'en existait pas d'autres encore plus impérieuses; V. Exc. pourra s'en faire une idée en lisant les copies ci-jointes des lettres qui m'ont été adressées le 1<sup>er</sup> et le 3 de ce mois. J'ai résisté aux instances qui m'y étaient faites, autant par l'espoir que j'avais du retour prochain du beau temps que par la nécessité de sauver l'honneur de nos armes. Un jour encore, il n'était plus possible de se maintenir devant Tarifa; les officiers y auraient été abandonnés. Le soldat était exténué, désespéré; il avait fait jusque-là tout ce que les forces humaines et le dévouement le plus déterminé peuvent permettre; en exigeant de lui de nouveaux sacrifices, c'eût été se résoudre à sa perte et à notre honte.

On s'occupe dans ce moment de la rédaction du journal de nos opérations; dès qu'il sera terminé, je m'empresserai de l'adresser à V. Exc.

L'état de délabrement où est maintenant la deuxième division du premier corps, joint à la nécessité de la rallier et de lui donner quelque repos, m'engage à proposer à V. Exc. de la faire remplacer, pour le service dont elle était chargée dans les provinces de Ronda et d'Antequera, par la première division, dont les régiments sont mieux tenus, moins fatigués et plus instruits. Si vous consentez, M. le maréchal, à cette proposition, dont l'effet ne peut être qu'avantageux au service, j'opérerai ce remplacement, et je rappellerai à la deuxième division les détachements qu'elle a laissés à Ronda et ailleurs.

J'ai l'honneur, etc.

*Signé* : MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.

## N° 16.

*État des principaux objets d'artillerie consommés pour le siège de Tarifa, et de ceux ramenés à Puerto-Real devant Cadix.*

| NOMENCLATURE.         |                             | Tirés de Puerto-Real. | CONSOMMÉS     |                         |         | Retirés devant Cadix. |
|-----------------------|-----------------------------|-----------------------|---------------|-------------------------|---------|-----------------------|
|                       |                             |                       | sur l'ennemi. | abandonnés ou détruits. | TOTAUX. |                       |
| Bouches à feu.        | Canons... de 16.....        | 6                     | »             | 4                       | 4       | 2                     |
|                       | de 12.....                  | 6                     | »             | 3                       | 3       | 3                     |
|                       | Obusiers... de 8 p....      | 2                     | »             | 2                       | 2       | »                     |
|                       | de 6 p....                  | 2                     | »             | »                       | »       | 2                     |
| Projectiles...        | Boulets... de 16.....       | 1,850                 | 834           | 431                     | 1,265   | 585                   |
|                       | de 12.....                  | 1,800                 | 444           | 1,294                   | 1,738   | 62                    |
|                       | Obus... de 8 p....          | 700                   | 124           | 242                     | 366     | 234                   |
|                       | de 6 p....                  | 700                   | 468           | 232                     | 700     | »                     |
|                       | Grenades à main.....        | 500                   | »             | 400                     | 400     | 100                   |
|                       | à canon... de 16.....       | 9                     | »             | 6                       | 6       | 3                     |
|                       | de 12.....                  | 9                     | »             | 5                       | 5       | 4                     |
| Affûts.....           | d'obusiers.. de 8 p....     | 3                     | »             | 3                       | 3       | »                     |
|                       | de 6 p....                  | 3                     | »             | 1                       | 1       | 2                     |
|                       | à canon.....                | 6                     | »             | 4                       | 4       | 2                     |
| Chariots.....         | à munitions.                | 26                    | »             | 23                      | 23      | 3                     |
|                       | Charrettes.....             | 12                    | »             | 7                       | 7       | 5                     |
| Voitures...           | Fourgons.....               | 11                    | »             | 8                       | 8       | 3                     |
|                       | Forges outillées.....       | 2                     | »             | »                       | »       | 2                     |
| Armes portatives..... | Fusils de rempart.....      | 25                    | »             | 25                      | 25      | »                     |
|                       | Poudre de guerre (kil.)..   | 11,150                | 4,657         | 4,493                   | 9,150   | 2,000                 |
| Munitions...          | Cartouches. { d'infanterie. | 330,300               | 325,080       | 5,220                   | 330,300 | »                     |
|                       | de rempart.                 | 9,178                 | 270           | 8,908                   | 9,178   | »                     |
|                       | Pierres à feu.....          | 16,500                | 8,511         | 7,989                   | 16,500  | »                     |
| Outils.....           | à pionniers. { Pelles.....  | 208                   | »             | 204                     | 204     | 4                     |
|                       | Pioches.....                | 208                   | »             | 204                     | 204     | 4                     |
|                       | Haches.....                 | 32                    | »             | 32                      | 32      | »                     |
|                       | Serpes.....                 | 100                   | »             | 100                     | 100     | »                     |

Le 20 janvier 1812.

Le général commandant l'artillerie du premier corps.

Signé : D'ABOVILLE.





**SIÈGE**  
**DE SAGONTE,**  
**PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,**  
**EN 1811.**



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                            | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Le maréchal Suchet reçoit l'ordre de marcher sur Valence. — Il fait les préparatifs nécessaires pour cette expédition..... | 81     |
| L'armée se met en marche. — Elle arrive à Murviedro.                                                                       |        |
| — Investissement du fort de Sagonte.....                                                                                   | 82     |
| Description de ce fort.....                                                                                                | 84     |
| Une tentative d'escalade est repoussée.....                                                                                | 85     |
| Dispositions pour commencer le siège. — Arrivée de la grosse artillerie.....                                               | 88     |
| Deux divisions espagnoles manœuvrent sur nos flancs. — Combats de Ségorbe et de Benaguadil.....                            | 89     |
| On ouvre la tranchée devant le fort de Sagonte. — Construction des premières batteries.....                                | 90     |
| Une brèche est ouverte à la première enceinte. — On donne un assaut qui est repoussé.....                                  | 92     |
| On continue les travaux de cheminements. — On élève de nouvelles batteries plus rapprochées de l'enceinte.....             | 96     |
| Les Espagnols font des efforts sur nos flancs et sur nos derrières pour nous faire lever le siège.....                     | 98     |
| Blake s'avance au secours de la place avec une armée de trente mille hommes.....                                           | 99     |
| Le maréchal Suchet se porte à la rencontre de l'armée espagnole et la met en déroute.....                                  | Id.    |
| Le gouverneur du fort de Sagonte se décide à capituler.                                                                    | 105    |

FIN DE LA TABLE.



---

# SIÈGE DE SAGONTE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1811.

---

L'ARAGON était tranquille, et la basse Catalogne venait d'être pacifiée : le maréchal Suchet, commandant l'armée d'Aragon, reçut l'ordre de tourner ses armes victorieuses contre Valence. Après avoir pourvu à la sûreté du pays qu'il devait laisser sur ses derrières, il lui restait encore vingt-deux mille hommes présents sous les armes. Les places de Méquinenza et de Tortose lui donnaient des points d'appui sur l'Èbre. En avant, il occupait le fort de Morella, le château d'Alcañiz et le poste de Teruel, et il embrassait la frontière du royaume de Valence, sur une étendue de plus de trente lieues; il se trouvait donc en mesure d'agir avec succès contre cette province.

*Tome IV.*

6

Le maréchal partit de Tortose le 15 septembre avec la division Habert, la brigade Robert servant de réserve, la cavalerie du général Boussard et l'artillerie de campagne de toute l'armée. Ils s'avancèrent par la grande route de Valence qui longe la mer, tandis qu'une autre colonne, formée de la division italienne du général Palombini et de la division napolitaine du général Compère, marchait de Morella sur San Mateo, et que le général Harispe, avec sa division, se dirigeait de Teruel sur Villafamès, à travers les montagnes de Ruvielos.

Le général en chef masqua par quelques troupes la petite place de Péniscola, située au bord de la mer, non loin de la grande route; il tourna le fort d'Oropesa qui défendait le passage sur la route même; et, ayant réuni toutes ses troupes en arrière de ce fort, il vint camper le 23 septembre en vue de Murviedro.

Le général Blake avait pris position avec vingt-cinq mille hommes sur la rive droite du Guadalaviar, sous la protection de Valence et de son vaste camp retranché. En avant, il avait fait mettre en état comme poste d'observation le fort de l'antique Sagonte, situé sur un rocher escarpé, au pied duquel s'étend la petite ville de Murviedro, à l'embranchement des deux grandes routes de Barcelone et de Saragosse à Valence. Ce fort, armé de dix-sept bouches à feu, était bien approvisionné

et défendu par trois mille hommes sous les ordres du brigadier Andriani; son canon battait les deux grandes routes qui viennent se croiser en arrière de la ville.

Le maréchal Suchet jugea indispensable de déloger l'ennemi de ce point important. Déjà il avait laissé sur ses derrières la petite place de Péniscola et le fort d'Oropesa; sa ligne d'opération de Tortose à Valence avait trente lieues d'étendue, et, sur cette distance, il avait besoin d'un point d'appui intermédiaire pour abriter ses malades, ses blessés, et mettre en sûreté tous ses approvisionnements.

Dès le 23 septembre, le général Habert, dont la division formait l'avant-garde, s'empara de la ville de Murviedro et fit l'investissement du fort de Sagonte par la gauche. En même temps la division Harispe, tournant du côté opposé, passait la rivière à gué, serrait le fort par des postes de voltigeurs, et, se rabattant de là vers la route de Valence, au sud de Sagonte, se liait avec la division Habert. La division italienne, à droite du général Harispe, s'établit à Pétrès et à Gillet, sur la route de Ségorbe, achevant ainsi l'investissement du côté ouest de la place. Les réserves restèrent sur la route en arrière de Murviedro, et occupèrent le village d'Almenara. Une avant-garde fut chargée de pousser des reconnaissances jusqu'à Alvalate, à

une lieue et demie de Valence, pour avoir des nouvelles de l'armée espagnole. Le maréchal Suchet établit son quartier général à Pétrès.

Les nuits suivantes, on forma des communications dans la ville de Murviedro, et l'on s'établit dans les maisons voisines du fort, de manière à renfermer la garnison dans son enceinte. Ces travaux, qui se firent sous le feu de l'ennemi, coûtèrent la vie à plusieurs sapeurs et au lieutenant du génie Raffard.

Le siège de Sagonte offrait de grandes difficultés : le rocher, jadis teint du sang d'Annibal, isolé de toutes part et très-élevé, dont ce fort couronne les sommités longues et étroites, tombe à pic sur presque tout son pourtour, et ne présente de pentes un peu accessibles que du côté de l'ouest, mais d'autant plus difficiles aux cheminements et à l'établissement des batteries que le sol y est presque entièrement dépourvu de terre. De ce côté, le fort se termine en pointe par une grosse tour, dite de Saint-Pierre, flanquée par deux branches, et ne présente qu'un front d'attaque très-resserré. Cette partie, quoique liée au reste de l'enceinte, n'est réellement qu'une avancée du fort principal appelé San-Fernando et situé sur le sommet le plus élevé. C'était là que les Espagnols avaient arboré leur pavillon. Ce fort lui-même est divisé par une coupure formant le réduit dit de la



Mer, dont le canon voyait plus particulièrement la grande route.

Ces difficultés locales faisaient craindre un siège long et meurtrier dans le voisinage d'une armée de secours nombreuse; c'est ce qui fit naître la pensée de l'éviter en enlevant le fort d'un coup de main. Le major Chulliot, qui commandait momentanément le génie devant Sagonte, avait remarqué qu'il existait, dans la partie de la muraille faisant face à la ville de Murviedro et près de la porte d'entrée du fort qui conduit à la place du Gouvernement, deux anciennes brèches qui n'avaient pas été réparées complètement. Les Espagnols y avaient suppléé en partie par des retranchements en bois qu'on distinguait pendant le jour, et derrière lesquels la garnison travaillait la nuit à reconstruire le mur en maçonnerie. Les deux brèches étaient peu distantes; on pouvait communiquer extérieurement de l'une à l'autre, et il se trouvait à portée et près des ruines d'un grand amphithéâtre antique creusé à mi-côte dans le rocher, un couvert où il paraissait facile de former les colonnes d'attaque. Le maréchal, après avoir reconnu lui-même la possibilité de surprendre le fort par ces anciennes brèches, adopta le projet du major Chulliot, et donna des ordres pour son exécution. Une tentative semblable lui avait réussi au fort de Balaguer, et l'inconvénient d'une sur-

prise manquée ne lui parut pas pouvoir balancer l'avantage de gagner du temps, et d'éviter un siège dangereux, à quatre lieues d'une armée de secours réunie et supérieure en nombre.

Le 28 septembre, à trois heures du matin, deux colonnes de trois cents hommes d'élite chacune, soutenues par une troisième colonne d'égale force, munies d'échelles et guidées par quelques sapeurs et deux officiers du génie, eurent l'ordre de se porter au pied des deux brèches pour les escalader, tandis que six compagnies italiennes, appuyées par un bataillon, feraient une diversion, en attaquant du côté de la tour Saint-Pierre; une réserve de deux mille hommes était prête à marcher partout où le cas l'exigerait. Le général Habert fut chargé de diriger les mouvements de toutes ces troupes (1).

Dans la nuit même où l'on faisait ces préparatifs, une sortie du fort pénétra jusqu'à nos premiers postes établis en avant de la ville, soit que l'ennemi soupçonnât quelque mouvement, soit par un pur hasard. Elle fut repoussée, et tout rentra dans un calme momentané; mais l'éveil était déjà donné. Nos propres soldats, qui, depuis Tarragone, regardaient comme une fête d'aller à l'assaut, ne pouvaient contenir leur impatience, et ils se portè-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

rent avec ardeur vers le grand amphithéâtre. Là, avant l'heure fixée pour agir, un coup de fusil fut tiré sur quelques Espagnols qu'on crut apercevoir. Cette imprudence fut doublement funeste; les Espagnols avertis ripostèrent du haut des remparts, et nos colonnes s'élançèrent dès qu'elles entendirent le feu, sans qu'on eût le temps ou la possibilité de les retenir. Le terrain, couvert de figuiers d'Inde qui formaient un fourré très-épais, était extrêmement difficile à parcourir, et nos soldats n'arrivèrent qu'en désordre au pied du fort. Peu s'en fallut cependant que leur intrépidité ne réparât l'effet de leur imprudence, et ne surmontât les obstacles que leur opposaient des rochers presque impraticables et un mur élevé. Ils dressent les échelles, et quoiqu'elles se trouvent trop courtes de six pieds, ils s'élancent à l'envi pour y monter : un officier de sapeurs et quelques grenadiers et voltigeurs parviennent au sommet de la muraille; mais ils y rencontrent une résistance opiniâtre, et sont tués ou renversés, pendant que les balles et les grenades de verre pleuvent sur la masse des assaillants qui se pressent au pied de l'enceinte.

Les autres colonnes s'étaient mises en mouvement de divers côtés, en entendant le feu. Tout le rempart du nord et de l'ouest se couvrit d'Espagnols poussant des cris, au milieu d'une vive fusillade qui avait lieu de part et d'autre. Le brave

colonel Gudin saisit ce moment pour renouveler l'escalade avec les grenadiers du seizième et du cent dix-septième ; il est blessé à la tête par une grenade ; d'autres officiers le remplacent et sont renversés ; les échelles sont brisées , et les Espagnols restent vainqueurs sur les brèches. Malgré les efforts de nos officiers et l'ordre du chef, les soldats ne pouvaient se décider à quitter le pied des remparts et à redescendre en ville. Cependant le jour approchait ; tout espoir de succès s'étant évanoui, il fallut bien songer à la retraite. Le général Habert eut beaucoup de peine à faire rentrer tout son monde. Notre perte fut de deux cent quarante-sept hommes tués ou blessés, parmi lesquels plusieurs officiers (1).

Après cette affaire, il fallut s'occuper des préparatifs d'un siège régulier. On reconnut avec soin et en détail les approches du fort, vers la tour Saint-Pierre, le seul point où il fût possible de pousser des cheminements et d'établir des batteries de brèche. Le colonel du génie Henri, pour premier travail, traça et fit ouvrir dans les anfractuosités du rocher un chemin propre à l'artillerie, défilé du fort depuis les bords de la rivière jusqu'à la naissance du plateau de l'avancée de San-Fernando. L'artillerie reçut l'ordre de faire arriver

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

l'équipage de siège réuni à Tortose; mais il fallait s'emparer d'abord du fort d'Oropesa qui interceptait la grande route. La division napolitaine fut chargée de faire ce petit siège : on ouvrit une portion de parallèle où l'on établit une batterie de quatre pièces, et, le 10 octobre, après huit heures de feu, le fort se rendit. Le lendemain la garnison de la tour du Roi, qui, située au bord de la mer, défendait une petite rade près du fort d'Oropesa, parvint à s'embarquer sur quelques bâtiments espagnols, malgré les efforts de l'artillerie légère italienne et ceux des grenadiers de la Vistule qui s'étaient portés sur la plage. Notre perte à Oropesa fut de trente-un hommes, dont six tués. L'occupation de ce fort rendit la route libre, et ouvrit le passage à toute l'artillerie destinée au siège de Sagonte (1).

L'ennemi avait déjà fait un mouvement sur notre flanc droit. Une division espagnole, sous les ordres du général Obispo, s'était portée à Ségorbe et se trouvait échelonnée par une autre division, sous les ordres de Charles O'Donnell, vers Liria et dans les montagnes de la Chartreuse de Porta-Cæli. Le maréchal Suchet détacha contre Obispo le général Palombini avec la brigade italienne du général Balathier, la brigade du général Robert,

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 3.

servant de réserve, et le régiment des dragons Napoléon. L'ennemi, attaqué à la fois de front et sur ses flancs, fut culbuté et dispersé dans les montagnes au delà de Ségorbe, laissant quelques prisonniers et bon nombre de morts et de blessés.

A peine cette opération était-elle achevée que le maréchal fit rentrer au camp devant Sagonte les troupes du général Palombini, et se mit en mouvement dans la nuit du 1<sup>er</sup> octobre avec la division Harispe, la brigade du général Robert, et la cavalerie du général Boussard, pour attaquer Charles O'Donell vers Liria. L'ennemi avait pris une assez forte position à la Puebla de Benaguadil, derrière un canal d'irrigation. Nos voltigeurs franchirent cet obstacle; les Espagnols furent forcés d'abandonner leur position, et se retirèrent sur le Guadalaviar, qu'ils repassèrent en désordre, poursuivis par le général Boussard à la tête du quatrième de hussards et du treizième de cuirassiers. Cette affaire et celle de Ségorbe coûtèrent à l'ennemi quatre cents hommes et deux cents chevaux.

1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> NUITS, du 5 au 12 octobre.

Dès le 5 octobre, les officiers du génie débouchèrent d'un grand ravin qui servait de parallèle pour abriter les troupes à trois cent cinquante mètres du fort, du côté de la partie accessible,

et commencèrent les approches par de petites portions de communication au travers des rochers, en profitant de tous les couverts que présentaient les accidents du terrain; ils parvinrent ainsi à loger quelques postes d'infanterie, à cent cinquante mètres de la tour Saint-Pierre. Le général Valée, commandant l'artillerie, en attendant l'arrivée du matériel, fit entreprendre successivement cinq batteries pour écraser le fort par des feux courbes et y faire une brèche, savoir :

Le n° 1, de deux obusiers de six pouces.

Le n° 2, de deux mortiers de huit pouces.

Le n° 3, de quatre pièces de 24, établi sur un mamelon à trois cents mètres de l'avancée du fort, devait battre en brèche la tour Saint-Pierre.

Le n° 4, de deux mortiers de huit pouces.

Le n° 5, de trois obusiers.

Le général Rogniat, commandant le génie, qui, ainsi que le général Valée, avait été en France après le siège de Tarragone, arriva sur ces entre-faites. La batterie n° 3 lui parut trop éloignée du point qu'elle devait battre pour faire une brèche praticable; toutefois les travaux étant commencés, rien ne fut changé aux dispositions qui avaient été prises avant son arrivée.

8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> Nuits, du 12 au 16 octobre.

Dans la nuit du 12 au 13, le général Rogniat fit ouvrir une portion de parallèle à cent trente

mètres de la tour Saint-Pierre, sur un petit tertre propre à l'établissement d'une batterie de brèche qui y fut établie plus tard, avec une communication en arrière pour y arriver d'un couvert que formait la naissance du plateau que commande l'avancée du fort. La nuit suivante, on déboucha de cette parallèle, et l'on s'avança successivement sur la droite à travers les rochers, jusqu'à environ soixante-dix mètres de la tour Saint-Pierre, derrière un pli du rocher qui offrait un point de rassemblement pour les troupes destinées à l'assant. Ce travail se fit avec beaucoup de peines et de dangers, en profitant des veines de terre qu'on put rencontrer, et en se servant de sacs à terre et de gabions. Le major du génie Chulliot, qui dirigea avec beaucoup de bravoure une partie de ces cheminements, fut blessé grièvement.

12<sup>e</sup> NUIT, du 16 au 17 octobre.

On perfectionna les cheminements qui avaient été entrepris. L'artillerie arma ses batteries; et, au point du jour, elle ouvrit son feu avec quatre pièces de 24, et neuf mortiers ou obusiers. La brèche fut commencée à la tour Saint-Pierre; mais la maçonnerie de cette tour, construite du temps des Maures, résistait aux boulets comme le rocher le plus dur. La brèche ne fit pas de grands progrès ce jour-là, quoique chacune des quatre pièces de 24 eût tiré contre elle cent cinquante coups.



13<sup>e</sup> NUIT, du 17 au 18 octobre.

A la pointe du jour, notre artillerie reprit son feu avec une nouvelle activité. Dans l'après-midi, on jugea que la brèche était accessible, et le maréchal Suchet ordonna l'assaut pour cinq heures du soir.

Une colonne composée de quatre cents hommes d'élite, sous les ordres du colonel Matis, des cinquième léger, cent quatorzième, cent dix-septième régiments, et de la division italienne, fut réunie dans les premiers boyaux en avant de la parallèle; d'autres colonnes disposées en arrière devaient soutenir la première, dès qu'elle serait arrivée sur la brèche.

Du haut du clocher de la ville, nous avons remarqué que la communication de l'intérieur du fort à l'avancée se faisait le long du profil de droite de la plate-forme supérieure du réduit de San-Fernando, au moyen d'un sentier coupé par un petit fossé qu'on franchissait sur un pont mobile donnant à peine passage à deux hommes de front. Il fut réglé que la première colonne, si elle parvenait à s'emparer de la brèche et à en chasser les défenseurs, se mettrait immédiatement à leur poursuite, qu'elle les pousserait l'épée dans les reins jusqu'à ce fossé, s'efforçerait de gagner le pont et d'entrer pêle-mêle avec eux, ce qui aurait décidé la possession de San-Fernando, et peut-

être celle du fort entier. Si cette tentative manquait, on devait au moins enlever le pont, et rendre par là impossible un retour offensif des assiégés; dans ce dernier cas, tous nos efforts devaient se borner à assurer le logement sur la brèche et dans l'intérieur de la première enceinte.

Au signal donné, nos troupes s'élancent et courent à la brèche aussi vite que la roideur de la pente du terrain pouvait le permettre. En tête de la colonne, avec le colonel Matis qui la commande marche le colonel du génie Henri avec plusieurs officiers et quelques intrépides sapeurs. Les plus agiles parviennent aux deux tiers de l'éboulement; mais la brèche, pratiquée dans un angle rentrant formé par la tour Saint-Pierre et la portion de courtine latérale, se rétrécissait vers le haut, de manière qu'à peine deux hommes de front pouvaient y passer, et il s'y trouvait un ressaut dans la muraille qui achevait de la rendre presque impraticable. Les assaillants, accablés par la fusillade, les grenades, les obus et les pierres que les Espagnols roulent sur eux, font d'inutiles efforts pour gagner le sommet de la brèche. En vain les plus braves officiers s'élancent à la tête de la colonne, s'efforcent, sous une grêle de projectiles, de lui frayer un passage au travers des décombres roulants, et d'écartier avec leur épée les piques de l'assiégé qui hérissaient la brèche; en vain le capitaine du

génie Lamezan, se cramponnant à une pierre du sommet de la tour, donne l'exemple de la plus rare intrépidité jusqu'au moment où il tombe au pied de la brèche sous le poids d'une grave blessure; les soldats renversés, découragés et en désordre, ne font plus que tirailler au pied de la brèche au lieu de tenter de nouveaux efforts. Dès lors tout espoir de succès fut perdu, et le maréchal fit rentrer les troupes dans la tranchée. Notre perte fut de quarante-trois hommes tués et de cent trente blessés; parmi ces derniers se trouvèrent le chef de bataillon Laplane du cent quatorzième, les capitaines du génie Lamezan et Maillard, et le capitaine d'artillerie d'Esclaibes (1).

Cet assaut, manqué après une malheureuse tentative d'escalade, était un échec grave qui pouvait jeter le découragement dans l'armée. Lorsque de braves soldats ont fait tous les efforts possibles pour enlever une place, et que cependant ils ont échoué, alors ils s'imaginent que la place est imprenable; et, lorsque ensuite on veut les ramener à tenter des coups de vigueur, ils n'agissent plus avec la confiance qui fait naître le succès. Le général Rogniat persuada aisément le général en chef que désormais il ne fallait rien donner au

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 4 et 5.

hasard, et qu'il était temps de remplacer les actions de vigueur qui nous avaient mal réussi par des travaux méthodiques qui conduiraient au but, avec lenteur, il est vrai, mais avec certitude. En conséquence, il fut arrêté que l'artillerie placerait sa batterie de brèche sur le petit tertre où l'on avait ouvert une parallèle, à cent trente mètres de la tour Saint-Pierre; que les officiers du génie chemineraient jusqu'au pied de la brèche en formant les parapets des tranchées avec des sacs à terre, puisque le rocher n'offrait point de terre, et qu'au lieu de tenter un nouvel assaut, les sapeurs s'avanceraient pied à pied à la sape sur la brèche, qu'ils couronneraient de la même manière.

De son côté la garnison, par ce qui venait de se passer, avait repris une nouvelle confiance. Le rocher de Sagonte, isolé dans la plaine de Murviedro, à quatre mille mètres du rivage, était, quoique entouré par nos camps, en communication de signaux avec les bâtiments qui tenaient la mer. Par cette voie, le gouverneur Andriani reçut de Valence des encouragements et des récompenses pour sa troupe, et pour lui sa nomination au grade de maréchal de camp.

14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> Nuits, du 18 au 20 octobre.

Le colonel du génie Henri, chef d'attaque, fit déboucher du troisième boyau une tête de sape vers la brèche. On fut obligé de tailler des escaliers dans

le rocher derrière lequel on se trouvait, afin de pouvoir le gravir.

L'artillerie commença trois nouvelles batteries, savoir :

Le n° 6, de cinq pièces de 24, dans la parallèle même, pour battre en brèche.

Le n° 7, de deux mortiers de dix pouces.

Le n° 8, de deux mortiers de six pouces.

16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> Nuits, du 20 au 24 octobre.

On continua à tailler des escaliers dans le roc pour gagner le dernier plateau, qui se trouvait au pied de la brèche, et l'on chemina sur ce plateau à l'aide de quelques zigzags en sacs à terre, que l'on termina par une portion de parallèle. Tous ces travaux furent exécutés sur un rocher entièrement nu, avec des peines infinies et avec perte de plusieurs braves sapeurs. On était obligé d'apporter des terres de fort loin, et de donner aux parapets, formés entièrement de sacs à terre, jusqu'à deux mètres cinquante centimètres de hauteur pour se couvrir des vues plongeantes de l'ennemi. Le canon du fort, à une si grande hauteur et à une si courte distance, ne pouvait presque plus tirer, mais les Espagnols faisaient une fusillade très-vive; ils lançaient des grenades et des pierres, et chaque jour ils nous mettaient hors de combat quinze ou vingt hommes.

D'un autre côté, l'ennemi du dehors faisait toujours des efforts sur nos flancs et sur nos derrières pour nous forcer à lever le siège. Les bandes de Mina et de l'Empecinado menaçaient de nouveau l'Aragon, et le maréchal Suchet ne pouvait porter des secours dans cette province sans compromettre toutes ses opérations. Néanmoins la crainte de perdre Teruel, vivement inquiété par Obispo, le détermina, le 21, à envoyer le général Palombini dans cette direction, avec la réserve et une partie de la cavalerie. Ce général repoussa les troupes ennemies, qui tenaient la route de Segorbe; mais, d'après l'ordre qu'il avait reçu du maréchal Suchet, il fit en sorte de ne point trop s'éloigner, afin de pouvoir revenir rapidement devant Sagonte dès que sa présence y serait nécessaire. L'événement justifia cette précaution; et le 24 octobre, il rentra au camp avec la plus grande célérité.

Deux espions sortis du fort de Sagonte après le dernier assaut, et arrêtés avec leurs dépêches, nous avaient fait connaître le besoin où était la garnison d'être secourue. Les bruits du pays et l'approche d'un corps de troupes de l'armée de Murcie, sous les ordres du général Mahy, étaient des indices d'une action prochaine. Blake, en effet, ne pouvait plus différer d'agir. Après avoir laissé prendre Oropesa, et battre deux de ses divi-

sions presque sous ses yeux, il s'exposait à perdre la confiance de son armée et de la nation espagnole, s'il abandonnait sans secours, au hasard d'un troisième assaut, un fort qui couvrait Valence, et une garnison qui avait fait une belle défense. Il se déterminait donc à livrer bataille : ayant été rejoint par le corps du général Mahy, il sortit de ses lignes avec trente mille hommes, et se mit en marche sur Sagonte, laissant la capitale et le camp retranché sous la protection de la garde civique et des habitants, dont le zèle était excité par l'image protectrice de N. D. de los Desamparados, nommée généralissime des Valenciens.

Le 24, dans la journée, l'armée de Blake se forma en bataille à moitié chemin entre Valence et Murviedro : son centre, sur la grande route à la chartreuse d'Ara Christi; sa droite, à la mer, appuyée par une flottille espagnole et par une corvette anglaise; sa gauche sur le chemin qui conduit à Betera, et flanquée au loin par la division Obispo, dans la direction de Naquera. Elle avait pour réserve le corps du général Mahy.

Le maréchal Suchet n'hésita point à accepter le combat en avant de Murviedro. Il choisit sa ligne de bataille à trois quarts de lieue de la ville, en un point où la plaine se resserre beaucoup entre les hauteurs du Val-de-Jesu et de Santi-Spiritu. La division Harispe se porta à la droite, au pied des

montagnes, avec le quatrième de hussards; la division Habert prit poste à la gauche, vers la mer. Derrière elles se trouvaient en seconde ligne, sur la grande route, le général Palombini, avec une partie de la division italienne, et le général Bousard en réserve, avec le treizième de cuirassiers et le vingt-quatrième de dragons. Le général Robert avec sa brigade et les dragons Napoléon, et le général Chlopiski à la tête du quarante-quatrième de ligne, furent chargés d'assurer l'extrême droite dans les montagnes de Santi-Spiritu, et de couvrir la route de Ségorbe. Le général Compère avec les Napolitains occupa Petrès et Gilet.

Le maréchal Suchet, ne voulant pas laisser à la garnison de Sagonte l'opinion que la bataille le forçait à interrompre le siège, fit continuer les travaux. Les sapeurs achevèrent de se loger à six mètres du pied de la brèche. L'artillerie termina et arma les nouvelles batteries. Quatre bataillons italiens et deux du cent dix-septième furent laissés devant le fort, sous le commandement du général Bronikowski.

Le 25 octobre au matin, la nouvelle batterie de brèche n° 6 commença à tirer, ainsi que toutes les autres batteries; la brèche entreprise sur les flancs de la tour fit bientôt de rapides progrès : en vue, à peu de distance de là, notre armée rangée



en ligne attendait tranquillement l'armée espagnole qui venait à elle.

Le maréchal Suchet s'était porté en avant de la ligne pour mieux découvrir les mouvements de l'ennemi au milieu des oliviers et des caroubiers qui couvrent, comme une forêt, ces plaines d'une riche culture. Il en sortait à peine, lorsqu'à huit heures du matin notre première ligne de tirailleurs fut obligée de se replier devant les divisions ennemies en mouvement. Il avait remarqué sur la droite, en avant du Val-de-Jesu, un mamelon isolé qui commandait le terrain où devait combattre la division Harispe : décidé à l'occuper sans délai, il s'y rendit au galop avec cinquante hussards qui formaient son escorte, et fit avancer la division Harispe pour y établir sa droite ; mais la division espagnole du général Lardizabal, qui était déjà arrivée au pied de ce mamelon, le gravit et s'établit au sommet, malgré plusieurs charges du onzième de hussards. D'autres colonnes s'avançaient en même temps par la grande route, ainsi qu'à la droite et à la gauche, pour déborder nos ailes. A la vue de l'armée qui devait la secourir, la garnison de Sagonte crut toucher au moment de sa délivrance. Les soldats poussèrent des cris de joie et jetèrent leurs shakos en l'air. Ils ne songeaient plus à notre canon dont les détonations couvraient

leurs voix, et quoique, pendant toute la durée de la bataille, notre artillerie ne discontinuât pas de battre les remparts, ils ne parurent pas s'inquiéter des progrès de la brèche.

Le général Harispe arriva devant le mamelon, dont l'ennemi s'était emparé; il le fit attaquer par le septième régiment, qui s'en rendit maître par une charge brillante à la baïonnette, dans laquelle le général Pâris fut grièvement blessé. Les Espagnols mis en fuite se reformèrent dans la plaine, sous l'appui de la division Miranda qui, avec celle de Lardizabal, formait le centre de leur ligne, et soutenus par leur cavalerie, commandée par le général Caro, frère du marquis de la Romana, ils s'avancèrent pour reprendre le mamelon. Le chef d'escadron Duchand, commandant l'artillerie de la division Harispe, alla au-devant des masses de l'artillerie espagnole, les arrêta un moment par le feu de la mitraille; mais le quatrième régiment de hussards, en voulant le soutenir, fut chargé et ramené : la batterie fut sabrée et quelques pièces tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Le cent seizième fit à propos un changement de direction et repoussa la charge par un feu des mieux nourris, exécuté avec sang-froid. Le maréchal Suchet s'avancait à la tête du treizième de cuirassiers pour repousser l'ennemi, lorsqu'une balle vint le frapper à l'épaule. La blessure heureusement n'était pas grave;

il resta à cheval, et, sans le moindre retard, il fit porter le général Boussard sur la cavalerie espagnole. Déjà le général Palombini, en s'avancant par la droite de la grande route, se trouvait placé de manière à prendre de revers cette cavalerie qui se croyait victorieuse. Les cuirassiers la chargèrent et la renversèrent sur l'infanterie. Les généraux Harispe et Palombini, qui se portèrent en avant, achevèrent la déroute des Espagnols. Le centre de Blake fut totalement enfoncé; sa cavalerie s'échappa avec peine, fort maltraitée : le général Caro, qui la commandait, blessé et fait prisonnier avec un brigadier et deux autres officiers, fut présenté au maréchal Suchet pendant l'action; nos soldats prirent aussi quatre drapeaux et cinq bouches à feu.

Après ce coup décisif sur le centre de l'ennemi, il fallait encore compléter le succès sur les ailes. Le général Habert attaqua la division Zayas, qui formait la droite de l'ennemi, la força de battre en retraite, s'empara du village de Pouzol, et y fit huit cents prisonniers. Le colonel Delort, s'élançant à propos sur la grande route avec le vingt-quatrième de dragons, refoula les fuyards, en sabra un bon nombre et prit deux pièces de canon. Zayas s'était retiré avec une partie de ses troupes sur les hauteurs de Puig, où le général Blake était resté pendant l'action avec une réserve d'artillerie. Le

général Habert l'attaqua de front, pendant que le général Palombini s'avavançait sur la droite : l'ennemi fut débusqué, mis en fuite, et perdit cinq pièces de canon.

D'un autre côté, notre aile droite avait obtenu un égal succès; le général Robert avait repoussé plusieurs attaques de la division Obispo, qui s'était avancée, par le chemin de Naguera, vers le défilé de Santi-Spiritu; le général Chlopiski eut aussi un engagement vif avec le corps de Mahy et la division de Villacampa, qui formaient l'aile gauche de Blake : le colonel Zchiazzeffi, à la tête des dragons Napoléon italiens, chargea l'ennemi, le mit en déroute, se lia par sa gauche au général Harispe, et continua la poursuite des Espagnols. Dans la soirée l'armée de Blake repassa le Guadalaviar, et les troupes françaises prirent position à Puig, à Alvalate et à Betera.

Notre perte totale fut de cent vingt-huit tués et de cinq cent quatre-vingt-seize blessés; celle de l'ennemi s'éleva à un millier d'hommes hors de combat, quatre mille six cent quatre-vingt-un prisonniers, dont deux généraux et deux cent trente officiers; quatre drapeaux, quatre mille deux cents fusils, presque tous anglais, et douze pièces de canon avec leurs caissons (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 6.

Cette journée décidait du sort de Sagonte. L'armée espagnole était hors d'état de faire de longtemps aucun mouvement offensif; d'ailleurs les progrès du siège n'avaient pas été ralentis, et la brèche faite par notre artillerie à la tour Saint-Pierre et aux deux flancs qui la défendaient, offrait un large passage par où plusieurs hommes de front auraient pu monter à l'assaut. Le soir même, le maréchal Suchet envoya sommer le gouverneur de rendre la place, en lui annonçant la défaite de Blake, et l'impossibilité où se trouvait ce général de venir désormais le délivrer. Il lui offrit de recevoir à son quartier général un officier de la garnison, s'il voulait en envoyer un jouissant de sa confiance, et de le mettre en relation avec les prisonniers, pour qu'il se convainquit par lui-même de l'exactitude des faits (1).

Le 26 au matin, un lieutenant-colonel d'artillerie vint apporter la réponse du général Andriani. On le conduisit chez les généraux Caro et Al-moya; on lui montra les prisonniers, les drapeaux, les canons. Toutes ces preuves, et le témoignage de ses compatriotes, lui démontrèrent sans réplique le résultat de la bataille perdue. D'après le rapport de cet officier, le gouverneur

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

se décida le jour même à traiter. La capitulation fut signée à neuf heures du soir (1) : à l'heure même, au clair de la lune, la garnison sortit prisonnière de guerre, et, comme on l'avait stipulé, elle défila par la brèche qui était encore d'un accès si difficile que nos sapeurs furent obligés d'y pratiquer une rampe pour que les Espagnols pussent descendre. Elle comptait encore deux mille cinq cent soixante-douze hommes. Nous prîmes possession du fort, où nous trouvâmes dix-sept bouches à feu, six drapeaux, deux mille quatre cents fusils, huit cent mille cartouches, dix milliers de poudre, des vivres et des munitions (2).

Ainsi fut terminé le siège de Sagonte, après vingt et un jours de tranchée ouverte. L'examen des lieux fit voir qu'on ne s'était trompé ni sur le choix du point d'attaque, ni sur la nature des difficultés qu'il présentait. On reconnut la réalité de toutes celles qu'on n'avait pu juger que de loin. La prise de l'avancée ne nous aurait point assuré celle du réduit. Il eût fallu en faire le siège si la garnison, découragée par la défaite de l'armée de secours, ne se fût rendue. Plus habile que Henri O'Donnell à Margalef, Blake avait marché au secours de la place au moment où les travaux de

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 8.

(2) Voir pièces justificatives, n° 9, 10, 11, 12 et 13.

siège étaient avancés, et il avait placé son adversaire sur un champ de bataille désavantageux, entre deux places fortes. La fortune lui fut contraire; mais il resta en position de défendre Valence avec son armée encore nombreuse, quoique affaiblie par la perte de plusieurs milliers d'hommes, et surtout par celle de Sagonte, ville qui devint pour l'armée française un utile point d'appui.

## ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÈGE DE SAGONTE.

## ÉTAT-MAJOR.

Le maréchal comte Suchet, commandant en chef.

Le baron Saint-Cyr-Nugues, général de brigade, chef de l'état-major.

Grange, adjudant commandant, sous-chef de l'état-major.

|                               |                                 |
|-------------------------------|---------------------------------|
| Meyer, colonel, aide de camp. | Passelac, chef d'escadron.      |
| Ricard, chef d'escadron, id.  | D'Eschalard, chef de bataillon. |
| Antoine de St-Joseph, id. id. | Feuchères, capitaine.           |
| Desaix, id. id.               | Castres, id.                    |
| De Rigny, id. id.             | Ricou, id.                      |
| Auvray, id. id.               | .                               |

## INFANTERIE.

1<sup>re</sup> DIVISION.....

|                                           |                                      |            |               |
|-------------------------------------------|--------------------------------------|------------|---------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade, général Robert.  | { 114 <sup>e</sup> de ligne.....     | 3 bataill. | 1637 h. prés. |
|                                           | { 1 <sup>er</sup> de la Vistule..... | 2          | 863           |
| 2 <sup>e</sup> brigade, général Ficatier. | { 121 <sup>e</sup> de ligne.....     | 3          | 1170          |
|                                           | { 2 <sup>e</sup> de la Vistule.....  | 2          | 1129          |

2<sup>e</sup> DIVISION, général Harispe.

|                                            |                                     |   |      |
|--------------------------------------------|-------------------------------------|---|------|
| 1 <sup>re</sup> brigade, général Pâris.    | { 7 <sup>e</sup> de ligne.....      | 4 | 1639 |
|                                            | { 116 <sup>e</sup> id.....          | 3 | 1117 |
| 2 <sup>e</sup> brigade, général Chlopiski. | { 44 <sup>e</sup> de ligne.....     | 2 | 1206 |
|                                            | { 3 <sup>e</sup> de la Vistule..... | 2 | 760  |

3<sup>e</sup> DIVISION, général Habert.

|                                              |                                  |   |      |
|----------------------------------------------|----------------------------------|---|------|
| 1 <sup>re</sup> brigade, général Montinaria. | { 5 <sup>e</sup> léger.....      | 2 | 802  |
|                                              | { 16 <sup>e</sup> de ligne.....  | 3 | 1317 |
| 2 <sup>e</sup> brigade, général Bronikowski. | { 117 <sup>e</sup> de ligne..... | 3 | 1340 |

|                 |       |
|-----------------|-------|
| A reporter..... | 12940 |
|-----------------|-------|



## DIVISION ITALIENNE, général Palombini.

|                          |                                |                |         |
|--------------------------|--------------------------------|----------------|---------|
|                          | Report....                     | 12940 h. prés. |         |
| 1 <sup>re</sup> brigade, | { 2 <sup>e</sup> léger.....    | 2              | 1218    |
| général Saint-Paul.      | { 4 <sup>e</sup> de ligne..... | 2              | 904     |
| 2 <sup>e</sup> Brigade,  | { 5 <sup>e</sup> de ligne..... | 2              | 930     |
| général Balsthier.       | { 6 <sup>e</sup> id.....       | 2              | 845     |
| Cavalerie,               | { Dragons Napoléon.....        | 2 escadr.      | 157     |
| colonel Schinatti.       |                                |                | 169 ch' |

## DIVISION NAPOLITAINE, général Compère.

|                          |                                     |            |     |     |
|--------------------------|-------------------------------------|------------|-----|-----|
| 1 <sup>re</sup> brigade, | { 1 <sup>er</sup> léger.....        | 1 bataill. | 446 |     |
| général Fovrier.         | { Régiment du roi.....              | 1          | 560 |     |
|                          | { Id. de la reine.....              | 1          | 385 |     |
|                          | { 1 <sup>er</sup> de chasseurs..... | 1 escadr.  | 103 | 108 |
|                          | { 2 <sup>e</sup> de chasseurs.....  | 1          | 66  | 71  |

## CAVALERIE.

|                   |                                       |   |     |     |
|-------------------|---------------------------------------|---|-----|-----|
| Brigade,          | { 4 <sup>e</sup> de Hussards.....     | 4 | 270 | 270 |
| général Bouscard. | { 24 <sup>e</sup> de dragons.....     | 2 | 436 | 458 |
|                   | { 13 <sup>e</sup> de cuirassiers..... | 4 | 554 | 557 |

TOTAL..... 19634 h. 1683 ch.

NOTA. La brigade Ficatier fut détachée, tout le temps du siège, à Amenara, Oropesa et Tortose, pour couvrir la ligne et assurer les communications.

## ARTILLERIE.

## ÉTAT-MAJOR.

Le baron Valée, général de division, commandant l'artillerie.  
 Raffron, colonel, chef de l'état-major.  
 Riccy, colonel du troisième régiment d'artillerie à pied.  
 Brouet, major, directeur du parc de siège.

|                                                |                                                        |
|------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|
| Ocher, chef de bataillon.                      | D'Esclaibes, capitaine, aide de camp du général Valée. |
| Charrue, id.                                   |                                                        |
| Duchand, chef d'escadron.                      | Henroux, capitaine.                                    |
| Capelle, chef de bataillon.                    | Dumoulin, id.                                          |
| Joliclerc, id., directeur du parc de campagne. | Doyer, id.                                             |
| Jonez, id., sous-inspecteur du train.          | Lieffroy, id.                                          |
|                                                | Baudart, id.                                           |
|                                                | Letourneur, id.                                        |
| Natali, id., Italien.                          | Beffa, id., Italien.                                   |

## TROUPES.

|                           |   |                                            |                                                                                |
|---------------------------|---|--------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|
| Artillerie à pied.....    | { | 1 <sup>er</sup> régiment.....              | 20 <sup>e</sup> compagnie.                                                     |
|                           |   | 3 <sup>e</sup> régiment.....               | { 14 <sup>e</sup> compagnie.                                                   |
|                           |   |                                            | { 18 <sup>e</sup> compagnie.                                                   |
|                           |   |                                            | { 21 <sup>e</sup> compagnie.                                                   |
|                           |   |                                            |                                                                                |
|                           |   | 6 <sup>e</sup> régiment.....               | 14 <sup>e</sup> compagnie.                                                     |
|                           |   | 7 <sup>e</sup> régiment.....               | 11 <sup>e</sup> compagnie.                                                     |
|                           |   | 1 <sup>er</sup> régiment italien.....      | 9 <sup>e</sup> compagnie.                                                      |
| Artillerie à cheval.....  | { | 5 <sup>e</sup> régiment.....               | 7 <sup>e</sup> compagnie.                                                      |
|                           |   | 1 <sup>er</sup> régiment italien.....      | 1 <sup>re</sup> compagnie.                                                     |
| Ouvriers d'artillerie.... |   | " "                                        | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                      |
| Pontonniers.....          |   | 1 <sup>er</sup> bataillon.....             | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                      |
|                           |   |                                            |                                                                                |
| Train.....                | { | 1 <sup>er</sup> bataillon <i>bis</i> ..... | 2 <sup>e</sup> , 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> compagnies.                  |
|                           |   | 4 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> .....  | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                      |
|                           |   | 9 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> .....  | 1 <sup>re</sup> compagnie.                                                     |
|                           |   | 12 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> ..... | 1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> et 3 <sup>e</sup> compagnies.                 |
|                           |   | 3 <sup>e</sup> bataillon principal.....    | 2 <sup>e</sup> , 4 <sup>e</sup> , 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> compagnies. |
|                           |   | 1 <sup>er</sup> bataillon italien.....     | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                      |

NOTA. Le total des troupes d'artillerie s'élevait à dix-huit cent un hommes et treize cent dix-huit chevaux.

## GÉNIE.

## ÉTAT-MAJOR.

Le baron Rogniat, général de division, commandant le génie.  
 Henri, colonel, chef de l'état-major, chef d'attaque.  
 Chulliot, major (blessé).  
 Chantegai, major, commandant les sapeurs, directeur du parc.  
 Plagniol, chef de bataillon.  
 Tardivy de Caille, id.  
 Thiebault, id., aide de camp du général Rogniat.  
 Michaud, chef de bataillon.

|                                                            |                           |
|------------------------------------------------------------|---------------------------|
| Roux la Mazelière, capitaine.                              | Morvan, capitaine.        |
| Vallantin, id.                                             | Berthois, id.             |
| Maillard d'Ontot, id. (blessé).                            | Becquerel, lieutenant.    |
| Clerget Saint-Léger, id.                                   | Raffard, id. (tué).       |
| Dupau, id.                                                 | Vacani, id., Italien.     |
| Ordinaire, id.                                             | Guaragnoni, id., Italien. |
| Lamezan, id., aide de camp du<br>général Rogniat (blessé). |                           |

## TROUPES.

|                    |                           |                                         |                                                                               |                |                      |
|--------------------|---------------------------|-----------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------|----------------|----------------------|
| Mineurs.           | 2 <sup>e</sup> bataillon. | 4 <sup>e</sup> compagnie.               | { Guillemain, capitaine.<br>Wacrenier, lieutenant.<br>Courvoisier, id. .... } | 3 off.         | 73 h. prés.          |
| Sapeurs.           | 2 <sup>e</sup> bataillon. | 7 <sup>e</sup> comp <sup>e</sup> . dét. | { Defranc, lieutenant... }                                                    | 2              | 55                   |
|                    |                           |                                         | { Guenot, id. .... }                                                          |                |                      |
|                    | 4 <sup>e</sup> bataillon. | 4 <sup>e</sup> compagnie.               | { Valessie, capitaine... }                                                    | 3              | 93                   |
|                    |                           |                                         | { Lallemand, lieutenant... }                                                  |                |                      |
|                    |                           | 6 <sup>e</sup> compagnie.               | { Legros, capitaine... }                                                      | 2              | 83                   |
|                    |                           | Sapeurs ital.                           | { Ronselli, capitaine... }                                                    | 1              | 98                   |
| Train...           | " "                       | 4 <sup>e</sup> compagnie.               | { Tribehou, capitaine...<br>Ribette, lieutenant... }                          | 2              | 98 79 ch.            |
| <b>TOTAUX.....</b> |                           |                                         |                                                                               | <b>13 off.</b> | <b>500 h. 79 ch.</b> |



**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**

***Tome IV.***

**8**



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Ordre du jour du 27 septembre pour l'escalade de Sagonte.*

Demain 28, à trois heures du matin, l'escalade du fort de Sagonte sera tentée de la manière suivante : six compagnies d'élite de la division Habert, pourvues d'échelles, avec un officier du génie et vingt-cinq sapeurs, se réuniront de nuit dans les maisons de Murviedro, sous le commandement du major du génie Chulliot, qui aura avec lui les chefs de bataillon Amicot et Peyroux. Une réserve sera réunie dans la ville, sous les ordres du colonel Gudin; le général Habert en réglera la force et les mouvements. Le général Palombini donnera à un officier de son choix le commandement de six compagnies italiennes, soutenues elles-mêmes par une réserve sous les ordres d'un colonel. Le général Harispe redoublera ses postes dans la partie méridionale du fort; il tiendra sous les armes la brigade du général Paris, sur la route de Valence, et enverra sur cette route et sur celle de Ségorbe plusieurs détachements de hussards pour reconnaître au dehors le terrain et l'attitude de l'ennemi.

A trois heures bien précises, les six compagnies italiennes se porteront avec un cri général vers la pointe la plus saillante du fort, profitant des plis de la montagne, et faisant un feu vif de mousqueterie pour attirer l'attention de l'ennemi. Le commandant du génie n'omettra pas d'adjoindre à cette colonne un officier du génie et quelques sapeurs munis d'échelles, afin que, dans le cas imprévu où l'on pourrait faire une attaque réelle sur ce point, les moyens permettent d'en profiter.

A la même heure, les troupes de la division Habert devront gravir avec résolution la brèche qui s'appuie à la tour Sainte-Madeleine et sur la muraille blanche à gauche, qui est surmontée de poutres. Le major Chuliot aura soin de rassembler ses troupes derrière la grande citerne, qui se trouve près du grand amphithéâtre vers la moitié de la pente de la hauteur, afin de donner le temps aux soldats de reprendre haleine, et de se mettre en ordre. Il fera attaquer à l'arme blanche les petits détachements qui se trouveraient en dehors de l'enceinte, derrière le retranchement démantelé, et il fera en sorte que sa colonne ne se serve dans l'attaque que de la baïonnette. Aussitôt qu'il aura pénétré dans le fort, il aura soin de s'y retrancher de manière à s'en assurer la possession. S'il arrivait que le feu de l'ennemi, au moment de l'assaut, jetât de l'hésitation parmi les troupes, le général Habert accourrait avec les réserves pour tenter, par un nouvel effort, de se rendre maître d'un poste si important. Le commandant du génie aura soin que les colonnes soient munies d'échelles et d'outils. Le commandant de l'artillerie devra faire



placer à portée du point d'attaque quatre obusiers pour faire feu en cas de besoin.

Le commandant en chef sera au quartier général du général Harispe pour être promptement informé du résultat de l'événement. Il est persuadé que si l'ennemi faisait une tentative pour se retirer sur Valence, les soldats de Tarragone ne le laisseraient pas échapper. Les dragons Napoléon se tiendront à cheval auprès du général en chef, pour se porter partout où il sera nécessaire.

---

N° 2.

*Rapport du maréchal Suchet au major général, sur l'assaut du 28 septembre.*

Au camp devant Murviedro, le 29 septembre 1811.

Monseigneur,

Pénétré de la recommandation que Votre Altesse Sérénissime m'a faite, au nom de l'Empereur, de ne pas perdre un moment pour soumettre le royaume de Valence, parce que les instants sont précieux, j'ai pressé l'investissement des forts de Sagonte, et j'ai fait reconnaître avec soin tous les ouvrages de la montagne et la difficulté d'en approcher; j'ai reconnu moi-même de loin plusieurs parties faibles, où se trouvent des pans de murailles non achevés. Je me suis décidé, le 28, à faire une tentative d'escalade sur ces points. Six compagnies de la division Habert, postées dans Murviedro, six compagnies de la division italienne pla-

cées à la droite de la ville, et autant en réserve aux deux divisions, avaient été commandées pour cette expédition, pour laquelle soixante échelles étaient prêtes. A deux heures du matin, une heure avant le signal de l'attaque, trois cents hommes de la garnison, descendus à la faveur de l'obscurité, pénétrèrent dans les premières maisons de Murviedro, où ils enlevèrent quelques armes d'un de nos postes avancés. Nos colonnes saisirent ce moment pour s'élançer sur les Espagnols, qui rentrèrent précipitamment et avec perte dans les forts; mais l'espoir que j'avais de surprendre l'ennemi fut entièrement perdu. Les grenadiers et les voltigeurs, avec une intrépidité digne d'éloge, arrivèrent sous une grêle de grenades jusqu'au pied des murailles, contre lesquelles ils dressèrent plusieurs échelles. Le feu d'artillerie et de mousqueterie n'aurait pu arrêter ces braves, mais des fossés qu'on n'avait pu reconnaître, l'insuffisance des échelles, qui, sur plusieurs points, se trouvèrent trop courtes, et le hasard qui avait mis la garnison sous les armes, rendirent inutile tant d'audace. Pendant deux heures, les troupes restèrent exposées au feu de l'ennemi; mais à la pointe du jour, n'ayant plus d'espoir de les voir réussir, je jugeai convenable de les faire rentrer, ne laissant que des postes avancés qui resserrèrent les forts à portée de pistolet, et ne leur laissèrent aucune communication avec l'extérieur. Notre perte dans cette tentative s'élève à deux cent quarante-sept hommes tués ou blessés, suivant l'état que j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse Sérénissime.

Le colonel Gudín, frère du général de ce nom et

commandant du seizième de ligne, a eu trois dents cassées par un éclat d'obus, et n'a pas voulu quitter son régiment. Les deux chefs de bataillon du cinquième léger ont été blessés : l'un d'eux, le commandant Anicot, est mort ; c'est un brave par excellence que je regrette beaucoup.

Le fort de Sagonte a une garnison de deux mille cinq cents hommes, et est armé de dix-sept bouches à feu. Je suis convaincu que nous y serions entrés sans l'événement imprévu de la sortie de l'ennemi.

Je fais commencer de suite les travaux du génie pour nous approcher de la muraille et élever des batteries. Le terrain opposé de grandes difficultés aux chemins. On ne pourra se couvrir qu'à l'aide de sacs à terre, le rocher étant entièrement nu, et la terre devant être apportée des bords de la rivière.

J'ai fait investir le fort d'Oropesa par la petite division napolitaine. Je vais presser la ruine de ce fort pour me rendre maître de la route royale, la seule par laquelle je puisse espérer de faire arriver de la grosse artillerie devant Sagonte. Les boulets et projectiles nous sont amenés à dos de mulets par la route de San-Mateo.

Il paraît bien décidé que le vieux marquis de Palacio, fanatique et partisan des Anglais, et le frère de la Romana, veulent défendre Valence, où se sont réunis tous les paysans de la province formant une milice nombreuse, tandis que Blake s'est porté à Detera avec son armée, et tient une division à Soneja près de Ségorbe. Après la prise du fort de Sagonte, j'aurais l'espoir de réduire Valence,

si j'avais assez de forces pour en faire le vaste investissement. Je vous ai fait connaître que, pour la réussite de cette entreprise, il faudrait une plus grande réunion de forces, et plus je m'avance, plus je suis convaincu que de cette disposition dépend un prompt succès. Les hommes sensés du pays sont persuadés que les Valenciens ne se rendront qu'après y avoir été forcés par du canon. De grands travaux ont été faits autour de cette ville; plusieurs forts ont été élevés en avant, et un large fossé creusé au pied de la muraille doit être rempli d'eau. L'ennemi compte beaucoup sur ces inondations. Je les crains moins que les immenses faubourgs et villages qui font de Valence une ville de trois à quatre cent mille âmes, présentant une surface de maisons crénelées, qui a quatre lieues de tour.

Quelques bandes de paysans de mille à douze cents hommes se sont formées à Val de Uxo. J'ai envoyé contre elles le colonel Millet du cent vingt-unième avec trois cents hommes de son régiment et cinquante cuirassiers. Elles ont été battues et dispersées. On leur a tué quarante hommes dont un curé, et on leur a pris quatre cents fusils et deux cents cartouches.

Le fanatisme règne dans cette province avec plus de force encore qu'en Catalogne et en Aragon. Les prêtres y sont puissants et remuent le peuple à leur volonté.

J'ai l'honneur, etc.

Le maréchal d'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.

## N° 3.

*Rapport du maréchal Suchet au major général, sur la prise du fort d'Oropesa.*

Au camp devant Murviedro, le 13 octobre 1811.

Monseigneur,

Le lieutenant général Compère, commandant la petite division napolitaine, après avoir investi le fort d'Oropesa, a pressé les travaux préparatoires nécessaires pour l'attaque de ce fort. Le 6 octobre au soir, une parallèle de quatre-vingts toises de longueur a été ouverte à cent toises du fort par deux cents travailleurs, sous la direction du chef de bataillon du génie Michaud. Une batterie de brèche de trois pièces de 24 a été entreprise aussitôt à la gauche de cette parallèle par le chef de bataillon d'artillerie Charru. La résolution et le zèle des travailleurs ont mérité des éloges. La garnison tant du fort que d'une tour qui s'en trouve à trois cent soixante toises près du bord de la mer, a été constamment contenue par les troupes du camp et par des compagnies d'élite placées dans le village, aux ordres du maréchal de camp Ferrier. Le 9, la batterie de brèche a été armée, et un mortier a été placé à la droite, à cent cinquante toises du fort.

Je me rendis sur les lieux le 10, et à la pointe du jour je fis commencer le feu. En peu d'heures notre artillerie parvint à réduire au silence quatre pièces qui armaient le fort, et à renverser la muraille extérieure.

Déjà, les grenadiers et les voltigeurs napolitains placés dans le village étaient parvenus à s'introduire dans un corps de garde dépendant de l'enceinte, et l'assaut allait être donné, lorsqu'à trois heures du soir, l'ennemi arbora le pavillon blanc. Cent quatre-vingts hommes, trente canonniers, un lieutenant-colonel, et quatre officiers furent faits prisonniers de guerre.

La tour qui se trouvait au bord de la mer, résistait encore. En partant pour le camp de Murviedro j'ordonnai au général Compère de faire ouvrir dans la nuit une tranchée à quatre-vingts toises de ce fort. Ce travail fut exécuté, et, dans la journée du 11, deux pièces y furent mises en batterie. Un vaisseau anglais et huit chaloupes canonnières s'efforcèrent sans succès de troubler nos travaux, qui, le 12 au matin, se trouvèrent entièrement achevés. Notre artillerie commença son feu avec le jour, et fit taire celui de la tour. Elle se mit alors à battre la porte qui était couverte par un tambour en maçonnerie. Les chaloupes ennemies vinrent se poster de manière à prendre notre batterie à revers. Le capitaine d'artillerie légère Alessandri fut envoyé contre elles avec deux pièces de 4, qui, établies sur le rivage, firent un feu si vif et si bien ajusté, que les chaloupes virent aussitôt de bord. Le vaisseau anglais prit alors leur place et lâcha ses bordées, mais sans nous faire de mal. A la faveur de ce feu, les chaloupes s'approchèrent du pied de la tour, et de petits canots recueillirent la garnison qui, au même moment, se sauvait au moyen de cordes et d'échelles, et s'élançait à la mer. Le major Mikalowski se porta audacieusement sur la plage

avec les grenadiers et les voltigeurs du deuxième de la Vistule, qui firent sur l'ennemi une vive fusillade; une grande partie des Espagnols qui s'échappaient de la tour furent noyés, plusieurs furent blessés ou tués, et les Anglais s'éloignèrent avec précipitation.

La prise d'Oropesa, en nous ouvrant le passage sur la grande route, a mis en notre pouvoir, outre la garnison, six bouches à feu, cent mille cartouches, douze cents quintaux de poudre, de biscuit, etc. Elle nous a coûté six hommes, et trente-neuf de blessés, dont six officiers.

Le canonnier Rapagnol a pointé avec une étonnante justesse. Le sergent Signorelli des grenadiers du régiment de la Reine a reconnu la brèche avec le plus grand sang-froid, sous une fusillade très-vive. J'ai été satisfait de la conduite des soldats napolitains, et j'espère en tirer parti.

Le général Compère, qui a dirigé avec succès cette utile opération, se loue du général Ferrier, du major Mikalowski, des chefs de bataillon Michaud et Charru, Pompei et Garnier, ainsi que de mon aide de camp Auvray et des capitaines Bonnot, Bessa, d'Esclaibes, Filleul et Lefranc des sapeurs.

Je mets sous vos yeux quelques demandes que forme le général Compère et je les appuie avec empressement. J'aurai bientôt à en faire une en faveur de cet officier général qui aspire à rentrer au service de l'Empereur.

Les travaux de Murviedro se continuent avec activité, et surpassent en difficultés tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour : le chemin fait pour l'artillerie est

tout creusé dans le roc vif. J'espère, sous peu de jours, pouvoir faire ouvrir le feu.

Je suis avec respect, etc.

Le maréchal d'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.



N° 4.

*Rapport du maréchal Suchet au major général, sur l'assaut du 18 octobre.*

Au camp devant Murviedro, le 20 octobre 1811.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de faire connaître à Votre Altesse Sérénissime toutes les difficultés qu'offraient les approches des forts de Sagonte. Il n'y a pas de choix sur le point d'attaque, et la partie sur laquelle nous avons dû cheminer offre de tels obstacles, que ce n'est qu'à l'aide du pétard et de la masse qu'il a été possible de se frayer une route. Les batteries ont offert les mêmes difficultés, et il a fallu aller prendre au loin la terre nécessaire pour les former. Enfin le 16 au soir, grâce au zèle des travailleurs de la ligne et de l'artillerie, et surtout à l'activité du chef de bataillon Capelle, une batterie de trois pièces de 24, deux batteries de mortiers et une batterie d'obusiers se trouvèrent prêtes à tirer.

Je fis ouvrir le feu le 17, à la pointe du jour; l'artillerie que l'ennemi avait sur le front attaqué, fut démon-



tée en peu d'instants, et les premières heures de tir firent espérer que l'on parviendrait bientôt à faire brèche. Mais, après avoir détruit la maçonnerie qui formait le revêtement de la tour battue en brèche, on rencontra un ancien mur des restes de Sagonte, contre lequel les boulets ricochaient sans produire de décombrés. On chercha alors à élargir la brèche à la droite de la tour; mais au soir cette brèche n'était pas encore praticable, quoique chaque pièce eût tiré contre elle cent cinquante coups. Les batteries d'obusiers et de mortiers firent éprouver à l'ennemi beaucoup de pertes.

Le lendemain 18, le feu recommença dès la pointe du jour. Les bouches à feu que l'ennemi avait remises sur la brèche, et d'autres qui, placées sur les ouvrages en arrière, nous avaient beaucoup incommodés la veille, furent bientôt démontées par une pièce de 24, qui avait été ajoutée à l'armement de la batterie de brèche. A onze heures, on jugea que la brèche était praticable, quoique toujours difficile par suite de la hauteur du mur. L'ennemi fit dès lors une fusillade des plus vives, à la faveur de laquelle il travailla avec acharnement à réparer la brèche avec des sacs à terre. Chaque coup de canon de notre batterie détruisait l'ouvrage des Espagnols, et leur emportait des travailleurs, qui sur-le-champ étaient remplacés par d'autres.

Persuadé par ce que je voyais et par l'opinion des généraux Rogniat, Habert et Valée, que la brèche était praticable, quoique difficile, je me déterminai à cinq heures du soir à faire donner l'assaut, en partant des cheminements les plus avancés, qui, poussés avec une

grande activité par le génie à travers des rochers escarpés, se trouvaient encore à plus de soixante toises du pied de la muraille.

Au signal donné, quatre cents voltigeurs et grenadiers de la division Habert, soutenus par une égale réserve de la division italienne, s'élançèrent avec résolution vers la brèche, où ils parvinrent avec rapidité, malgré le feu de l'ennemi. Ils gravirent les deux tiers de la rampe; mais, soit que cette brèche fût trop escarpée, soit qu'ils fussent essouffés par suite des efforts qu'ils avaient déjà faits, ils ne purent aller plus loin, et le général Habert ordonna la retraite. Cette tentative, quoique malheureuse, ne nous coûte que cent soixante-treize hommes tués ou blessés, ainsi que Votre Altesse le verra par l'état ci-joint : deux aides de camp se trouvent parmi les morts. J'attribue la non réussite de cet assaut à la circonstance qui nous a forcés de former la brèche dans un rentrant, quoiqu'elle eût été commencée à un saillant prononcé.

Bien loin de perdre un pouce de terrain, le génie, par des efforts inouïs, a continué dans la même nuit à cheminer à la sape pour se rapprocher de la brèche, dont il se trouve déjà à une si petite distance que l'ennemi jette des pierres dans les tranchées. J'espère que nous parviendrons ainsi jusqu'au pied de la brèche.

Je fais élever une nouvelle batterie de six pièces de 24, afin de ruiner la tour qui empêche que la brèche ne soit complètement praticable, et de favoriser le logement qui doit être fait sur cette brèche. Je crains qu'après cette opération, il ne me faille encore attaquer le

réduit qui se trouve en arrière au point culminant du fort.

Deux déserteurs arrivés dans la nuit du 19 rapportent que l'ennemi a déjà eu quarante hommes de tués et deux cents de blessés.

Une flotte anglaise se rapproche fréquemment de la côte, et semble correspondre par des signaux avec les forts.

Je suis informé qu'un vaisseau de ligne, une frégate, et un brick venant de la Catalogne, sont à la hauteur de Péniscola ; j'ignore s'ils ont à bord des troupes de débarquement.

Les événements de la Catalogne me font craindre de ne pouvoir plus me servir de l'Èbre pour le transport des vivres nécessaires à l'armée. D'un autre côté, je suis condamné à laisser en Aragon la division Severoli, pour combattre les bandes de la Castille, tandis que l'on m'annonce que Mina avec trois mille hommes cherche à pénétrer dans les Ciuco-Villas. Les circonstances me portent à prier Votre Altesse d'obtenir de l'Empereur un renfort de troupes qui, en assurant la tranquillité de l'Aragon, me permette d'appeler à moi la division Severoli. Je sollicite, Monseigneur, un ordre positif; car, bien que je sois instruit que les troupes qui se trouvent en Navarre doivent, d'après les ordres de l'Empereur, se porter en Aragon, il n'est pas moins vrai que la brigade Bourke, qui était arrivée le 5 à Calatayud, en est repartie le lendemain pour retourner en Navarre.

Blake attend d'un jour à l'autre quatre mille hommes de troupes de Murcie, avec beaucoup de cavalerie. Il a fait rompre tous les ponts du Guadalaviar, et couper

les arbres qui se trouvaient à une portée de canon des murs de Valence.

Je suis avec respect , etc.

Le maréchal d'Empire, *Signé* : COMTE SUCHET.

N° 5.

*État sommaire des officiers, sous-officiers et soldats tués et blessés à l'assaut du fort de Sagonte, le 18 octobre 1811.*

| DÉSIGNATION DES CORPS.                                      | Tués       |          | Blessés.   |          | TOTAL. |
|-------------------------------------------------------------|------------|----------|------------|----------|--------|
|                                                             | Officiers. | Troupes. | Officiers. | Troupes. |        |
| État-major (4 <sup>e</sup> division).....                   | 2          | »        | »          | »        | 2      |
| 5 <sup>e</sup> léger (4 <sup>e</sup> bataillon).....        | »          | 10       | 3          | 18       | 31     |
| 16 <sup>e</sup> de ligne.....                               | »          | 3        | »          | 7        | 10     |
| 117 <sup>e</sup> id.....                                    | 1          | 13       | 1          | 60       | 65     |
| 114 <sup>e</sup> id.....                                    | »          | »        | 1          | 2        | 3      |
| 2 <sup>e</sup> léger italien.....                           | »          | 2        | »          | 6        | 8      |
| 4 <sup>e</sup> de ligne.....                                | »          | 3        | 1          | 12       | 16     |
| 5 <sup>e</sup> id.....                                      | »          | 8        | 2          | 17       | 27     |
| 6 <sup>e</sup> id.....                                      | »          | 1        | »          | 7        | 8      |
| 4 <sup>e</sup> comp. du 4 <sup>e</sup> bataill. de sapeurs. | »          | »        | »          | 2        | 2      |
| 5 <sup>e</sup> id. de sapeurs italiens.....                 | »          | »        | »          | 1        | 1      |
| TOTAUX.....                                                 | 3          | 40       | 8          | 122      | 173    |

Certifié conforme aux états fournis par les corps.

Le général de brigade, baron de l'Empire, chef de l'état-major général.

*Signé* : SAINT-CYR NUGUES.

## N° 6.

*Rapport du maréchal Suchet au major général, sur la bataille livrée le 25 octobre 1811 sous les murs de Sagonte.*

Au camp devant Murviedro, le 26 octobre 1811.

Monseigneur,

Votre Altesse Sérénissime a été informée, par mes rapports précédents, des difficultés qu'ont éprouvées les cheminements devant Sagonte. Nous étions parvenus cependant, après vingt jours de peines et de fatigues, à rendre la brèche praticable; mais le général Blake avait eu le temps d'attirer à lui six mille hommes de l'armée de Murcie, sous les ordres du général Mahy, pour renforcer l'armée de Valence, qui, formée de la division dite d'Albuhera, aux ordres de Lardizabal de Zayas, des divisions de Villa-Campa et d'Obizpo, commandées par O'Donell et Miranda, et de plusieurs bandes de guérillas, comptait déjà plus de vingt mille hommes d'infanterie et de trois mille de cavalerie. Le 24 octobre le général Blake vint s'établir avec toute son armée sur les hauteurs del Puig, appuyant sa gauche à Liria, et sa droite à la mer, où il se trouvait soutenu par une escadre anglaise. Apprenant que Sagonte était sur le point de succomber, il marcha à moi pour me livrer bataille.

Je chargeai les généraux Balathier et Bronikowski de continuer les travaux du siège avec six bataillons, et je laissai le général Compère sur la route de Ségorbe

*Tome IV.*

9

avec quinze cents hommes pour observer cette route, et servir de réserve aux troupes des généraux Chlopiski et Robert, destinées à former ma droite et à agir par le défilé qui conduit de Gilet à Betera.

Le lendemain 25, à sept heures du matin, je reconnus la position de l'ennemi : les hauteurs del Puig et celles qui couvrent la route de Bettera étaient garnies d'artillerie et d'infanterie. A huit heures nos tirailleurs furent brusquement ramenés, et je fus convaincu dès lors que je n'avais pas affaire seulement à des troupes valenciennes. De fortes colonnes débordaient ma gauche sous la protection des bordées que tirait l'escadre anglaise, et d'autres troupes occupaient en force le village de Puzol, que je venais de quitter, tandis que six mille hommes attaquaient ma droite qui se trouvait à une grande lieue de moi. Me trouvant ainsi débordé par mes deux flancs, je résolus d'enfoncer le centre de l'ennemi. A peine je quittais une hauteur que j'avais reconnue propre à favoriser mon attaque, que six mille hommes d'infanterie espagnole et mille de cavalerie avec de l'artillerie vinrent m'y remplacer ; c'est en vain que les hussards du quatrième chargèrent avec valeur, trois fois ils revinrent à la charge, et trois fois ils furent repoussés. A cette vue, les défenseurs de Sagonte, malgré le feu de neuf pièces de 24, qui battaient en brèche le fort, ne purent contenir leur enthousiasme, et criaient déjà victoire en jetant leurs schakos en l'air.

Ce premier effort de l'ennemi fut aussitôt arrêté par notre infanterie, qui arriva en colonnes sur la ligne de bataille. Le général Harispe ayant reçu l'ordre d'atta-

quer, se porta avec le général Paris à la tête du septième de ligne, en arrière duquel venaient le cent seizième et le troisième de la Vistule, qui, l'arme au bras, se déployèrent avec ordre et comme des troupes accoutumées à vaincre, sous le feu le plus vif de mousqueterie et de mitraille. Le brave septième enlève à la baïonnette le mamelon qu'occupait l'ennemi, sur lequel s'établit aussitôt notre artillerie; mais l'ennemi revient à la charge. Nos canonniers sont entourés et sabrés; le général Boussard et le chef d'escadron Saint-Georges, à la tête du treizième de cuirassiers, et soutenus par le quatrième de hussards, chargent vigoureusement un corps de cavalerie de quinze cents chevaux, que dirigeait avec résolution le général Caro, frère de la Romana. La mêlée fut longue, mais la valeur des hussards et des cuirassiers l'emporta, et l'ennemi fut mis en déroute. Les généraux Caro et Almoja furent blessés et faits prisonniers par les maréchaux des logis Bazin et Vachelot, des hussards; on prit six pièces de canon.

Pendant ce temps l'ennemi faisait des progrès sur notre gauche, et quelques pelotons de nos dragons furent obligés de se replier devant la cavalerie espagnole; mais le général Palombini, à la tête de quatre bataillons des deuxième léger et quatrième de ligne italiens reçut avec calme cette cavalerie dont la charge fut repoussée, et qui laissa sur le champ de bataille un grand nombre de morts. Appelant alors la division Harispe au centre, je chargeai le général Habert de se porter par la grande route sur le village de Puzol. Ce général rencontra la division d'Albuhera qu'il fit atta-

quer d'abord par deux bataillons du cinquième léger, soutenus par le seizième de ligne. Une fusillade très-vive s'engage, l'ennemi défend avec acharnement les maisons de Puzol, tandis qu'un corps de cavalerie s'avance par la grande route pour tourner nos troupes. Le général Delort, à la tête du vingt-quatrième de dragons, charge aussitôt cette cavalerie avec une haute valeur, la pousse jusqu'au delà d'Albalate, sans être arrêté par le feu de plusieurs bataillons embusqués, et enlève sur la route un obusier, une pièce de 4 et trente canonniers. Cependant l'ennemi, quoique débordé très au loin, se défendait encore dans Puzol, et n'avait point abandonné les hauteurs del Puig. Le seizième de ligne attaqua le village à la baïonnette, poursuivit l'ennemi de rue en rue, et l'obligea à se retirer; sept cents hommes de gardes walones, entourés par le cinquième léger, furent obligés de mettre bas les armes.

Le général Chlopiski, à qui j'avais confié ma droite, sentant de bonne heure la nécessité de ne pas se laisser déborder, chargea le général Robert d'attaquer et de poursuivre les troupes d'Obizpo et de Miranda. Ce général fit exécuter avec succès plusieurs charges à la baïonnette par le cent quatorzième et le premier de la Vistule, qui se battirent bien, et ne tardèrent pas à repousser l'ennemi. Dès lors le général Chlopiski put venir au centre avec le quarante-quatrième et les dragons Napoléon prendre une part glorieuse à de nouveaux succès; en arrivant sur le champ de bataille, le colonel Schiazetti, des dragons Napoléon, à la tête de son brave régiment, chargea trois bataillons espagnols, les mit en



déroute, et fit huit cents prisonniers. Les hussards, les cuirassiers et les dragons Napoléon se trouvèrent réunis; ils culbutèrent tous les corps de la cavalerie ennemie, enfoncèrent les carrés de l'infanterie, et ramassèrent deux mille prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent cent cinquante officiers. Les généraux Harispe, Bousard et Chlopiski poussèrent l'ennemi sans relâche jusqu'à un profond ravin en arrière de Betera, où ils s'arrêtèrent pour donner le temps d'arriver à l'infanterie, qui n'avait pu suivre la marche rapide de la cavalerie.

Après avoir donné quelques moments de repos aux troupes des généraux Habert et Palombini, j'ordonnai à ce dernier de tourner dans la plaine le village et les hauteurs del Puig avec les Italiens et le troisième de la Vistule, tandis que le général Habert, à la tête de la division, attaquerait de front ces hauteurs où Blake lui-même avait pris position avec sa réserve et cinq pièces de canon. Le chef de bataillon Passelac, avec un bataillon du cent dix-septième, parvint le premier sur le plateau, et bientôt après la position fut enlevée. Les Espagnols s'enfuirent en désordre, abandonnant leur artillerie. Les vaisseaux anglais, dont le feu soutint quelque temps leur retraite, se retirèrent ensuite sur le Grao de Valence.

L'ennemi a perdu plus de six mille cinq cents hommes tués, blessés ou prisonniers; de notre côté, nous avons eu cent vingt-huit hommes de tués et cinq cent quatre-vingt-seize de blessés. Au nombre de ces derniers se trouve le général Paris, qui a eu la jambe traversée d'une balle; le chef d'escadron Barbe, du qua-

trième de hussards; les aides de camp Périidon, du général Harispe, Brard, du général Habert. Le jeune Debilly, aide de camp du général Montmarie, a eu le bras emporté; c'est un brave officier sur lequel j'appellerai les bontés particulières de l'Empereur. M. Troquerou, aide de camp du général Paris, a été grièvement blessé. J'ai été également atteint d'une balle à l'épaule. Le général Montmarie a eu plusieurs contusions et a reçu des coups de fusil dans ses habits. Le général Harispe a eu deux chevaux tués sous lui. Les colonels Christophe et Mesclop ont eu également leurs chevaux tués sous eux. Le brave colonel Gudin, du seizième de ligne, quoique ayant été grièvement blessé sous Sagonte, a toujours marché à la tête de son régiment. Toutes les troupes de l'armée, monseigneur, ont rivalisé entre elles à qui servirait le mieux l'Empereur dans cette journée; elles ont combattu sept heures, et poursuivi l'ennemi jusqu'à la nuit close. J'ai été particulièrement satisfait du zèle constant avec lequel mes aides de camp et les officiers de mon état-major ont servi.

Je ne m'étendrai point en éloges particuliers sur la conduite des généraux et des corps. Je crois en avoir dit assez à V. A. S. en lui faisant connaître ce qu'ils ont fait sur le champ de bataille.

En résultat, la victoire de Sagonte met au pouvoir de l'Empereur quatre mille six cent trente-neuf prisonniers, dont deux cent trente officiers, quarante colonels ou lieutenants-colonels, deux maréchaux de camp, seize

pièces de canon, huit caissons, quatre mille deux cents fusils anglais et quatre drapeaux.

J'ai l'honneur de remettre à V. A. l'état nominatif des officiers faits prisonniers, et l'état sommaire par régiment des sous-officiers et soldats.

Je prie V. A. d'appeler les bontés de l'Empereur sur les militaires en faveur desquels je sollicite des récompenses; j'ose vous garantir, monseigneur, qu'ils s'en sont rendus dignes.

Je suis avec respect, etc.

Le maréchal de l'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.

N° 7.

*Lettre du maréchal Suchet au brigadier Andriani, gouverneur du fort de Sagonte.*

Au camp devant Murviedro, le 25 octobre 1811 au soir.

Monsieur le gouverneur du fort de Sagonte, vous avez été témoin de la bataille qui a eu lieu aujourd'hui. Trois drapeaux, vingt pièces de canon, quatre mille cinq cents prisonniers, parmi lesquels se trouve le général Caro, sont tombés au pouvoir de l'armée française.

Je vous offre de vous en convaincre par l'envoi de quelques officiers; après cela je consens à vous accorder une capitulation qui, en vous conservant les honneurs de la guerre, vous assure le droit de défilé par

la brèche, de déposer les armes hors du fort, et je consens à conserver à tous les officiers leurs armes et leurs bagages.

Je vous demande une réponse dans une heure.

Le général en chef de l'armée d'Aragon,  
marechal de l'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET,

---

N<sup>o</sup> 8.

*Capitulation du fort de Sagonte.*

ARTICLE I<sup>er</sup>. La garnison sortira prisonnière de guerre par la brèche, avec les honneurs de la guerre, défilera avec armes et bagages, et déposera les armes hors du fort.

ART. II. Les officiers conserveront leurs armes, équipages, chevaux, et les soldats leurs sacs.

ART. III. Les non-combattants seront libres, et pourront à l'instant retourner chez eux.

ART. IV. Deux compagnies de grenadiers français occuperont, aussitôt après la signature des présents articles, l'une la porte du fort, et l'autre le réduit de San-Fernando.

ART. V. Des officiers d'artillerie et du génie, et des commissaires français et espagnols, constateront immédiatement, par procès-verbaux, l'état des magasins et de l'armement.

ART. VI. Les blessés et malades sont sous la protection de la générosité française.

**ART. VII.** Si quelqu'un des présents articles donnait matière à discussion, il sera interprété en faveur de la garnison.

Les officiers supérieurs chargés par M. le maréchal comte Suchet, commandant en chef l'armée française d'Aragon, de conclure la présente capitulation.

Au camp devant le fort de Sagonte, le 26 octobre 1811.

*Signé* : ANTHOINE.

*Signé* : TUARS.

Les plénipotentiaires chargés par le général brigadier don Luis Maria Andriani, gouverneur du fort de Sagonte, de conclure la présente capitulation.

Au camp devant Sagonte, le 26 octobre 1811.

*Signé* : JOAQUIN DE MIGUEL.

*Signé* : JOSÉ GUERRERA DE LUNA.

Approuvé : le brigadier gouverneur.

*Signé* : LUIS MARIA ANDRIANI.

Approuvé : le maréchal de l'Empire, commandant en chef l'armée d'Aragon,

*Signé* : COMTE SUCHET.

---

N° 9.

*Rapport du maréchal Suchet au major général, sur la prise de Sagonte.*

Au camp devant Murviedro, le 27 octobre 1811.

**Monseigneur,**

Après la bataille de Sagonte, je laissai l'armée à une lieue de Valence, et je rentrai dans la nuit au camp de

Murviedro. Notre artillerie n'avait pas cessé pendant la bataille de tirer sur la brèche, et il ne suffisait plus que de quelques heures de feu pour achever de la rendre complètement praticable; mais il importait de profiter de la victoire gagnée sous les yeux de la garnison entière, car V. A. sait que le fort de Sagonte s'élève sur des hauteurs isolées qui dominent toute la plaine. J'écrivis au gouverneur la lettre ci-jointe dans laquelle, lui rappelant ce dont il avait été témoin pendant la journée, je lui offris d'envoyer deux officiers pour se convaincre des résultats qu'avait obtenus l'armée française. Ma dépêche fut reçue le 26 à sept heures du matin, et bientôt un lieutenant-colonel d'artillerie vint m'apporter la réponse; il sortit avec peine, toutes les issues du fort se trouvant murées. Je le fis conduire chez les généraux Caro et Almoja et au milieu de tous les prisonniers, ce qui ne lui permit plus de douter de la perte de la bataille. Il rentra ensuite dans le fort, et à cinq heures du soir, il vint, avec le colonel du régiment de don Carlos, me faire connaître la résolution où était le gouverneur d'accepter mes propositions. La capitulation ci-jointe fut aussitôt rédigée; et à neuf heures du soir, le brigadier Andriani, huit officiers supérieurs, et deux mille cinq cent soixante-douze soldats, défilèrent par la brèche, déposèrent les armes et six drapeaux, et furent conduits prisonniers à Murviedro.

Nous avons trouvé dans la place dix-sept bouches à feu, huit cent mille cartouches, dix mille livres de poudre anglaise, six mille boulets, deux mille cinq cents fusils anglais, etc, etc. J'ai l'honneur d'en adresser à

V. A. les états détaillés, ainsi que ceux des approvisionnements.

Le génie a vaincu de grandes difficultés pour creuser dans le roc une route à l'artillerie, et faire quelques approches sur le seul point accessible des forts de Sagonte. L'artillerie a eu aussi beaucoup de peine à établir ses batteries sur des pointes de rocher et en apportant la terre de très-loin. Tous ces travaux exécutés sous un feu très-vif font honneur au colonel du génie Henri, qui a déployé une constance et une activité soutenues, ainsi qu'aux chefs de bataillon d'artillerie Capelle et Charrue, qui y ont pris part.

J'ai l'honneur de vous remettre les vues et les plans des forts et un rapport détaillé sur les travaux extraordinaires qui ont été faits pour ouvrir une route. La tâche a été bien pénible; elle l'eût été bien davantage si l'ennemi eût eu le temps d'armer les forts de pièces de 24.

Ainsi, en réunissant à la garnison de Sagonte les prisonniers faits à la bataille du 25, je fais partir pour la France, en trois colonnes, sept mille deux cent onze prisonniers, dont plus de trois cent soixante-neuf officiers, etc.

Je suis avec respect, etc.

Le maréchal de l'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.

## N° 10.

*État nominatif des officiers supérieurs espagnols faits prisonniers dans le fort de Sagonte.*

## ÉTAT-MAJOR.

Luis Maria Andriani, brigadier, gouverneur.  
 Juan Sanchez Cisneros, colonel.  
 José Maria Lopez, lieutenant-colonel.  
 Antonio Fernandez, lieutenant-colonel, major de place.  
 Domingo Cuesta, colonel d'artillerie.  
 Joaquin de Miguel, lieutenant-colonel d'artillerie.  
 Lorenzo Medrano, lieutenant-colonel du génie.  
 Benito Zabalza, aumônier.

## INFANTERIE.

|                             |   |                                                                                                                                                                 |
|-----------------------------|---|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Régiment de Savoya. . . .   | { | Francisco Cebellino, lieutenant-colonel,<br>Joaquin Esteban Garcia, id.<br>José Alemany, id.<br>Antonio Marfil, id.                                             |
| Régiment de don Carlos.     | { | José Ortega, colonel.<br>Diego Torrealba, lieutenant-colonel.<br>José Guerrero de Luna, id.<br>José Dias, id.<br>Francisco Garcia, id.<br>Antonio Gonzalès, id. |
| Régiment d'Orihuella. . . . | { | Francisco Verges, lieutenant-colonel,<br>Francisco Caturla, id.                                                                                                 |



## N° 11.

*État sommaire de la garnison du fort de Sagonte, faite prisonnière de guerre le 26 octobre 1811.*

| NOMS DES RÉGIMENTS.       | Officiers. | Troupes. | TOTAL. | OBSERVATIONS. |
|---------------------------|------------|----------|--------|---------------|
| État-major.....           | 7          | »        | 7      |               |
| Artillerie.....           | 5          | 100      | 105    |               |
| Sapeurs.....              | 1          | 57       | 58     |               |
| Régiment de Savoya.....   | 35         | 841      | 876    |               |
| — d'Origuella.....        | 29         | 572      | 601    |               |
| — de don Carlos.....      | 55         | 606      | 751    |               |
| Aux hôpitaux du fort..... | 7          | 167      | 174    |               |
| TOTAUX.....               | 139        | 2433     | 2572   |               |

Au fort de Sagonte, le 27 octobre 1811.

L'inspecteur aux revues.

*Signé* : OLIVIER.

Certifié conforme.

Le général de brigade, baron de l'Empire,  
chef de l'état-major général.

*Signé* : SAINT-CYR NUGUES.

## N° 12.

*État des principaux objets d'artillerie existant dans  
le fort de Sagonte, le 26 octobre 1811.*

|                               |                             |         |
|-------------------------------|-----------------------------|---------|
| Bouches à feu en bronze.      | { de 12.....                | 3       |
|                               | { de 8.....                 | 3       |
|                               | { de 4.....                 | 8       |
|                               | { Obusiers de 6 pouces..... | 3       |
| TOTAL des bouches à feu.....  |                             | 17      |
| Projectiles.....              | { de 12.....                | 580     |
|                               | { de 8.....                 | 600     |
|                               | { de 4.....                 | 2,100   |
|                               | { Obus de 6 pouces.....     | 510     |
| Boîtes à balles.....          | { de 12.....                | 100     |
|                               | { de 8.....                 | 215     |
|                               | { de 4.....                 | 740     |
|                               | { d'obus.....               | 450     |
| Grenades chargées.....        |                             | 900     |
| Cartouches d'infanterie.....  |                             | 760,000 |
| Poudre anglaise (livres)..... |                             | 10,000  |
| Fusils.....                   |                             | 2,300   |

Au quartier général de Murviedro, le 27 octobre 1811.

Le général de division, commandant en chef  
l'artillerie de l'armée.

Signé : VALÉE.

## N° 13.

*État approximatif des denrées trouvées dans les magasins du fort de Sagonte.*

| ARROBAS. |          |      |        |        | CANTAROS.   |      | OBSERVATIONS. |
|----------|----------|------|--------|--------|-------------|------|---------------|
| Farine.  | Biscuit. | Riz. | Morue. | Huile. | Eau-de-vie. | Vin. |               |
| 1800     | 20       | 2300 | 1250   | 300    | 86          | 1800 |               |

Plus neuf caisses de cigares et dix surons de tabac.

Certifié conforme à l'état qui nous a été présenté par M. Girard, commissaire des guerres espagnol.

Au quartier général de Murviedro,  
le 27 octobre 1811.

L'ordonnateur en chef de l'armée d'Aragon.

*Signé* : BONDURAND.



**SIÈGE**  
**DE VALENCE,**  
**PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON.**  
**EN 1811 ET 1812.**

*Tome IV.*

10



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                                | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Le maréchal Suchet se porte sur la rive gauche du Guadalaviar, en vue de Valence.....                                                                                                          | 149    |
| L'armée de Blake occupe la rive droite du fleuve. — Traux de défense des Espagnols.....                                                                                                        | 150    |
| Nos troupes s'emparent des faubourgs de la rive gauche et se fortifient au débouché des ponts, pour arrêter les sorties de l'ennemi.....                                                       | 153    |
| Le général Reille vient, avec quatorze mille hommes, renforcer l'armée française devant Valence.....                                                                                           | 154    |
| Le maréchal Suchet prend l'offensive, et force le passage du Guadalaviar à quatre lieues au-dessus de la ville.....                                                                            | 155    |
| Nos troupes se portent sur les derrières de l'armée de Blake, qui est obligé de se jeter dans Valence.....                                                                                     | 157    |
| Investissement de la place. — Un corps est détaché en observation sur la route d'Alicante.....                                                                                                 | 158    |
| Blake tente de s'échapper par les ponts du Guadalaviar; mais il est repoussé et obligé de rentrer dans la place.....                                                                           | 160    |
| Les assiégés font, sans plus de succès, une nouvelle tentative de sortie.....                                                                                                                  | 162    |
| Description des fortifications de Valence — Choix du point d'attaque.....                                                                                                                      | Id.    |
| Ouverture de la tranchée. — Construction des premières batteries.....                                                                                                                          | 165    |
| L'ennemi, effrayé de la rapidité de nos cheminements, abandonne son camp retranché. — Nos troupes occupent ce camp, et se logent dans les maisons des faubourgs qui touchent à l'enceinte..... | 168    |
| Le maréchal Suchet fait bombarder la ville. — On che-                                                                                                                                          |        |

**TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.**

|                                                                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| mine à travers les maisons des faubourgs pour gagner le pied de la muraille.....                                          | 169 |
| Une sommation est adressée au général Blake, qui refuse de se rendre. — Continuation des travaux de siège.....            | 170 |
| L'artillerie entreprend de nouvelles batteries. — Nos mineurs passent sous le fossé, et se logent au pied de la muraille. | 171 |
| Blake se décide à capituler.....                                                                                          | 173 |
| Nos troupes prennent possession de la place.....                                                                          | 174 |
| Arrivée tardive du général Montbrun à Almanza sur les derrières de l'ennemi, avec quinze mille hommes.....                | 175 |
| Le maréchal Suchet prend des mesures pour rétablir la tranquillité dans Valence.....                                      | Id. |
| Une partie des troupes se portent au delà du Xucar, sur la route d'Alicante.....                                          | 177 |
| La ville de Valence est mise en état de défense. — On y établit un réduit contre les habitants.....                       | 178 |
| L'armée reçoit de brillantes récompenses, et le maréchal Suchet est nommé duc d'Albufera.....                             | 179 |

**FIN DE LA TABLE.**



---

# SIÈGE DE VALENCE,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1811 ET 1812.

---

**A**PRÈS la défaite de Blake et la chute de Sagonte, le maréchal Suchet, profitant de ses succès, se mit en marche sur Valence : il arriva en vue de cette place le 3 novembre. La division Habert s'empara d'une partie du faubourg de Seranos, sur la rive gauche du Guadalaviar, et occupa le village du Grao, situé à l'embouchure de ce fleuve, ainsi qu'un petit fort qui s'y trouvait pour la défense du port. La division Harispe couvrit la droite à Paterna. La brigade de réserve du général Robert, la division Palombini, et la cavalerie du général Boussard, furent cantonnées en seconde ligne.

Valence était un des derniers boulevards qui restaient aux Espagnols. Les habitants, exaltés au plus haut degré, avaient commencé la révolution par le massacre de trois cents Français. Deux fois, en 1808 et 1810, ils avaient vu échouer devant leurs murs le troisième corps de l'armée française, et depuis ils avaient fait de grands préparatifs de défense. La ville renfermait plus de cent mille âmes; deux mille moines y entretenaient le feu de la révolte, et le consul anglais Tupper excitait les esprits en répandant avec profusion l'argent et les nouvelles les plus fausses.

Blake avait repris ses positions sous les murs de cette place et se trouvait encore à la tête de plus de vingt mille hommes; c'était tout ce qui restait à l'Espagne de ses meilleures troupes. Cette armée défendait la rive droite du Guadalaviar, sur une étendue de trois lieues. Sa gauche était appuyée aux villages retranchés de Manissés et de Quarte, son centre à Valence et sa droite à la mer : toute cette ligne était hérissée de retranchements et de batteries. Indépendamment des paysans qui avaient pris les armes et des milices organisées dans l'intérieur de la ville, Blake avait appelé à lui divers détachements, ainsi que les troupes que le général Freyre commandait en Murcie, et sous peu de temps son armée devait offrir un total de trente mille hommes et de trois mille chevaux.

Le maréchal Suchet était loin de pouvoir lui opposer des forces égales. De vingt-deux mille hommes que comptait l'armée française en partant de Tortose, il fallait déduire les troupes qui étaient restées sur les derrières pour couvrir la grande route et repousser les bandes qui se trouvaient dans les montagnes. Le cent vingt-unième de ligne et le premier léger napolitain étaient à Ségorbe. D'autres troupes se trouvaient vers Morella. Un bataillon bloquait Péniscola. Des garnisons occupaient Sagonte, Oropesa, et les principaux points de la route. Enfin, deux mille hommes avaient été envoyés en Catalogne pour l'escorte des prisonniers. Tous ces détachements réduisaient l'armée à moins de quinze mille hommes. Cependant, il ne s'agissait pas seulement de livrer bataille en rase campagne à l'armée ennemie; il fallait passer le Guadalaviar devant elle, l'attaquer dans ses retranchements, et la forcer dans la ville qui était son dernier réduit. En présence de ces difficultés, le maréchal Suchet dut rester sur la défensive jusqu'à l'arrivée des renforts qui lui étaient annoncés.

L'Empereur, dont les vues se portaient déjà sur la Russie, voulant terminer la guerre d'Espagne par un grand succès, résolut d'anéantir l'armée de Blake sous Valence. A cet effet, il prescrivit au maréchal Marmont, commandant l'armée de Portugal, alors en Estramadure, de faire avancer le

général Montbrun, avec quinze mille hommes, à travers la Castille et la Manche, pour couper à Blake sa retraite sur Alicante. Le roi Joseph devait détacher à Valence une division de l'armée du Centre. Le maréchal Soult reçut l'ordre de diriger de Grenade une colonne sur Llorca pour faire une diversion en Murcie. Enfin les divisions de réserve Reille et Sévéroli, qui se trouvaient en Navarre, durent rejoindre l'armée d'Aragon devant Valence.

En attendant ces renforts, le maréchal Suchet fit fortifier sa ligne et resserrer les postes de l'ennemi sur la rive gauche du Guadalaviar. Les Valenciens avaient coupé deux des cinq ponts qui traversent le fleuve, et ils avaient couvert les trois autres par des têtes de pont. On attaqua les Espagnols dans les maisons qu'ils occupaient encore au faubourg de Seranos, et où ils disputèrent le terrain pied à pied. Le couvent de Sainte-Claire, bâtiment élevé qui dominait toutes les rues adjacentes, nous ayant opposé une vive résistance, il fallut s'en approcher par la sape, et y pratiquer deux fourneaux pour le faire sauter. L'explosion produisit une brèche considérable par laquelle nos troupes s'introduisirent, culbutèrent les Espagnols, et les obligèrent à repasser la rivière. Ce couvent devint un des appuis de notre position. Nos tirailleurs s'y établirent; les débouchés des rues du

faubourg furent barricadés, et l'on ouvrit des créneaux dans les maisons du quai, de manière à avoir des feux de mousqueterie sur tout ce qui paraîtrait hors de l'enceinte de la ville. Le général Rogniat, commandant le génie, fit aussi élever une ligne de contrevallation sur la rive gauche du fleuve, afin de resserrer l'ennemi dans ses têtes de pont et de repousser ses sorties. Cette ligne fut formée de trois fortes redoutes, liées entre elles par des abattis, des deux couvents fortifiés des Capucins et de l'Espérance, et des maisons crénelées du faubourg : le village de Campanar, situé à la droite dans un rentrant du fleuve et enveloppé des feux de l'ennemi, ne put être compris dans cette ligne, ni être occupé par nos troupes. Ces travaux furent constamment inquiétés par le feu de l'ennemi ; ils nous coûtèrent plusieurs sapeurs et le lieutenant du génie Lallemand.

De son côté, le général Valée, commandant l'artillerie, s'occupait de réunir à Murviedro, qui, depuis la prise de Sagonte, offrait une place de dépôt sûre et commode, tout le matériel d'artillerie préparé à Tortose pour le siège de Valence. Les transports s'effectuèrent par la grande route, sous la protection des batteries établies à Benicarlo, à Oropesa et à Benicassi, jusqu'à ce qu'enfin on eût rassemblé à Murviedro un équipage de soixante bouches à feu, dont trente-six pièces de gros cali-

bre et vingt-quatre mortiers ou obusiers, avec un approvisionnement de sept cents coups.

L'armée resta ainsi en observation pendant près de deux mois sur la rive gauche du Guadalaviar; on reconnut tous les points favorables à un passage offensif, et les sapeurs préparèrent les matériaux nécessaires pour jeter plusieurs ponts de chevalets. L'ennemi tenta plusieurs sorties pour reprendre le Grao et rétablir sa communication avec la mer; mais le général Bronikowski le repoussa en lui faisant éprouver des pertes. Nos troupes tenaient constamment les Espagnols en éveil par de petits combats d'avant-postes, et les généraux Harispe et Boussard firent même quelques reconnaissances sur la rive droite du Guadalaviar, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et ramenèrent des prisonniers. Toutefois ce délai leur fut plus profitable qu'à nous; ils en profitèrent pour achever leur camp retranché et grossir leurs rangs de nouvelles recrues.

C'était avec la plus grande impatience que nous attendions les secours qui devaient nous permettre de commencer nos opérations. Enfin, le 14 décembre, le général Reille arriva avec sa division à Teruel, où la division Sévéroli l'avait devancé de plusieurs jours. Il fut obligé de s'y arrêter quelque temps pour observer les mouvements du marquis de Montijo et du général Freyre, qui por-

taient leurs forces vers les montagnes de Cuenca ; mais la division Darmagnac , envoyée de Madrid , dégagea ce point , et le général Reille put continuer sa marche : il arriva le vingt-quatre décembre à Ségorbe. Les deux divisions Reille et Sévéroli formaient un corps de réserve de vingt-deux bataillons et de six escadrons avec quarante bouches à feu , et présentaient une force de quatorze mille hommes. Déjà le maréchal Suchet avait été rejoint par le général Musnier et les troupes de la première division qui étaient restées sur les derrières. Il se trouva ainsi à la tête d'environ trente-trois mille hommes de toutes armes ; mais , sans notions précises sur l'époque et la direction du corps du général Montbrun , il ne put s'en aider dans ses combinaisons. Satisfait de savoir l'apparition du général Darmagnac vers Cuenca , il jugea que le moment d'agir était venu. Freyre n'avait pas encore rejoint Blake dans son camp. Celui-ci ne pouvait manquer d'être informé promptement de nos mouvements de troupes ; il fallait donc ne pas lui laisser le temps de se préparer contre les dispositions que l'arrivée d'un renfort si longtemps attendu nous permettait enfin d'exécuter. Le général Reille reçut l'ordre de se porter par une marche forcée à Liria et de là en face de Ribaroya , à une lieue au-dessus de Manissès , où le maréchal Suchet comptait effectuer son principal passage.

La plaine de Valence depuis la mer jusqu'à Manissès est un terrain bas et arrosé, coupé en tous sens d'un nombre infini de canaux d'irrigation, et couvert d'une quantité innombrable de maisons, de jardins, de haies et d'oliviers. Au-dessus de Manissès, le terrain s'élève, les irrigations cessent jusqu'à Torriente et Catarroja, et les montagnes se rapprochent de la mer de manière à former avec le lac d'Albufera, situé sur la côte, un défilé assez étroit que traverse la route de Murcie. En passant le fleuve au-dessus de Manissès, on évitait donc le labyrinthe des canaux de la rive droite, on se rendait maître du point supérieur où ils prennent naissance, ce qui permettait de les mettre à sec, et l'on pouvait facilement couper à l'ennemi sa retraite dans le défilé. Tout fut préparé dans les camps pour l'opération du passage : outre trente-six pièces de canon, qui devaient marcher avec les divisions, vingt pièces furent mises en position sur la ligne, y compris quelques pièces de gros calibre et quelques mortiers qui furent placés au port du Grao pour éloigner deux vaisseaux anglais, deux frégates et des chaloupes canonnières qui croisaient à l'embouchure du fleuve.

Dans la nuit du 25 au 26 décembre, le capitaine du génie Dupau fit construire un pont sur chevalets à une lieue au-dessus de Manissès. Deux cents voltigeurs en croupe derrière des hussards passè-



rent à gué pour protéger la construction de ce pont et éloigner les postes espagnols. Ceux-ci se replièrent comme ils avaient déjà fait, et pendant toute la nuit ils parurent ne pas soupçonner nos préparatifs. Au jour, les divisions Harispe, Musnier, le corps de réserve du général Reille et la cavalerie du général Boussard, passèrent sur ce pont et firent replier la cavalerie espagnole, en se dirigeant sur Torriente, pour venir ensuite déboucher à Catarroja sur la route de Murcie.

Tandis que par ce mouvement hardi le maréchal Suchet tournait et enveloppait toute la ligne ennemie, la division Palombini occupait les Espagnols de front, en passant la rivière entre Quarte et Mislata. Le deuxième léger italien de cette division passa le premier sur l'estacade d'un moulin, et, un peu au-dessous, les sapeurs jetèrent un pont sur chevalets malgré le feu le plus vif de l'ennemi : le capitaine du génie Ordinaire fut tué en dirigeant ce travail. Les pontonniers firent un peu plus bas un pont de bateaux pour le passage de l'artillerie. Bientôt après, une attaque des plus vives eut lieu contre le village retranché de Mislata que défendait la division Zayas.

L'ennemi voyant se dessiner notre mouvement sur Torriente, abandonna précipitamment la position de Manissès, pour éviter d'être enveloppé, et se retira en désordre sur Catarroja, où la divi-

sion Harispe ne put arriver assez tôt pour fermer le passage à toute l'armée ennemie. Le général Mahy eut le temps de s'échapper par la route de Murcie avec les divisions Obispo et Villacampa, mais en fuyant et en abandonnant son artillerie. Nos troupes continuèrent leur marche, enfermant entre elles et la place tout ce qui n'avait pas encore pu s'échapper, et ne s'arrêtèrent qu'aux lieux qui formaient la limite extrême du champ de bataille sur les bords du lac d'Albufera. Blacke se trouva ainsi rejeté dans la place avec le reste de l'armée espagnole forte encore de vingt mille hommes.

Le général Ferrier était resté avec onze cents Napolitains sur la rive gauche du Guadalaviar pour défendre le faubourg retranché de Seranos et la ligne de circonvallation qui empêchait l'ennemi de déboucher de ses têtes de pont sur notre gauche. La division Habert força le passage du fleuve près de son embouchure, après une vive canonnade tant sur la flotte que sur les lignes ennemies. Une centaine de cavaliers ayant des voltigeurs en croupe passèrent à gué, tournèrent les retranchements le long de la plage, en dehors du lazaret, et les prirent par la gorge pendant que l'infanterie les attaquait de front. Les Espagnols furent culbutés, mis en fuite, et le même jour l'immense investissement de Valence se trouva complété sur tous les points.

Le général Delort fut détaché à la poursuite du

général Mahy avec le vingt-quatrième de dragons et cinq cents voltigeurs vers Alcira, où les Espagnols avaient une tête de pont sur le Xucar. Le colonel Christophe se portait en même temps sur Cullera à l'embouchure de cette rivière avec trois cents hussards du quatrième régiment. Nos troupes forcèrent ces deux points sans beaucoup d'efforts, et l'ennemi se retira sur Alicante. Le général Delort se porta jusqu'à Saint-Philippe, à quinze lieues au delà de Valence, tant pour assurer le front de l'armée en avant du Xucar et couvrir le siège que pour profiter des ressources d'un pays riche et fertile. Il trouva dans la ville de Saint-Philippe un million de cartouches et de grands approvisionnements de riz.

Le résultat de la journée du 26 fut la prise de vingt-quatre pièces de canon, de quelques centaines de prisonniers, et l'investissement d'une grande place renfermant une armée; elle nous coûta près de quatre cents hommes tués ou blessés, presque tous de la division Palombini, parmi lesquels une quarantaine d'officiers. Le colonel Barbieri périt glorieusement à la tête de son régiment. Le général Bussard fut grièvement blessé dans une charge de la cavalerie et resta un moment entre les mains de l'ennemi, mais il fut ensuite délivré. Le maréchal lui-même, qui était monté dans le clocher de l'église de Chirivella, pour jeter un coup d'œil rapide sur

le champ de bataille, faillit être pris par un bataillon espagnol qui se retirait dans cette direction ; mais les officiers de son état-major, à la tête d'une trentaine de hussards et de cuirassiers qui lui servaient d'escorte, firent une charge impétueuse qui obligea l'ennemi à rebrousser chemin (1).

Les troupes du siège campèrent autour de la place, à douze cents mètres des ouvrages. La division Habert, formant l'extrême droite, s'appuyait au Guadalaviar près de la mer. A sa gauche était la division Harispe, liée avec elle par des postes intermédiaires, et s'étendant jusqu'à la grande route de Murcie. De l'autre côté de la route, la ligne était continuée par le corps du général Reille, dont la brigade Bourke formait la droite ; la division Sévéroli, à gauche de celle-ci, se liait à la division Palombini, placée à cheval sur le Guadalaviar, une brigade à Mislata et l'autre à Campanar. Pour assurer la rive gauche qui était dégarnie depuis la bataille, les troupes de la division Musnier furent envoyées le 27 décembre au faubourg de Seranos et sur la grande route de Murviedro.

Le général Blake, dès qu'il se vit renfermé dans Valence, conçut le projet d'en sortir avec quinze mille hommes, pour se jeter dans les montagnes et revenir ensuite troubler les opérations du

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

siège (1). Dans la nuit du 28 décembre il passa le pont supérieur dit de Saint-Joseph et s'avança sur la rive gauche. Environ trois cents hommes de cavalerie et d'infanterie formaient son avant-garde, sous les ordres du brigadier Michelena. Elle culbuta nos premiers postes, mais donna l'éveil à toute la ligne. Comme elle s'avancait par un chemin encaissé, bordé d'un canal, les premiers pelotons accourus dans le village de Marcialenes, qui était crénelé et retranché, arrêtrèrent facilement le gros de la colonne qui voulait déboucher. L'avant-garde parvint seule à gagner la campagne. Le reste fut refoulé, repassa le pont et rentra en ville avec quelque perte. Cette tentative échouée jeta le découragement dans la garnison; et, dès le lendemain, les déserteurs commencèrent à arriver dans nos camps en assez grand nombre.

Le maréchal jugea convenable de renforcer les troupes de la rive gauche. La brigade Pannetier, que le général Reille avait été obligé de laisser en arrière quand il avait quitté l'Aragon, venait d'arriver à Murviedro; elle fut de suite mise en ligne, et placée derrière Campanar, entre Beniferri et Benimamet. Le quatrième de hussards vint camper près de Bujasot, village où le quartier général fut établi.

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 2, 3 et 4.

Les Valenciens avaient compté beaucoup sur leurs canaux d'irrigation pour couvrir par une inondation les approches de la place et pour remplir d'eau les fossés du camp retranché ; mais le jour même de la bataille, le chef de bataillon du génie Pinot s'était porté avec une compagnie de sapeurs à toutes les prises d'eau et les avait coupées. On commença à élever des redoutes à huit cents mètres de la place, sur les routes de Quarte et de Murcie ; et le couvent de Jésus, situé sur la route de Madrid, fut crénelé et occupé par un bataillon : c'étaient les seuls points par lesquels l'armée ennemie aurait pu déboucher.

Dans la nuit du 30 au 31 décembre, deux mille Espagnols avec deux pièces de canon firent une sortie entre les faubourgs de Quarte et de Saint-Vincent et se présentèrent devant la division Sévéroli. Le premier de ligne italien les reçut à bout portant, marcha droit à eux, les repoussa et les fit rentrer dans leurs ouvrages.

Pendant que nos troupes formaient leurs camps et resserraient l'ennemi, les officiers du génie s'occupaient des reconnaissances de la place.

Valence est entourée d'un mur de trente pieds de hauteur et de dix d'épaisseur, au sommet duquel se trouve un chemin de ronde. Les Espagnols avaient suppléé au défaut de terrassement de ce mur par de fortes charpentes, élevées de distance

en distance, sur lesquelles ils avaient mis du canon en batterie; et, en avant des bastions de Sainte-Catherine et de Ruzafa, ils avaient construit un chemin couvert et un petit fossé en partie rempli d'eau : la plupart des portes étaient en outre couvertes par des ouvrages en terre armés de canon. La citadelle, qui couvre la ville du côté de la mer, avait été mise en état de défense. Elle renfermait des magasins à l'épreuve de la bombe et une caserne défensive pouvant loger cinq cents hommes. Cette citadelle était entourée d'un fossé revêtu de huit pieds de profondeur. Le couvent del Remedio, situé en avant et hors de la ville, avait été crénelé et relié à l'enceinte par une caponnière.

Mais la force de la place consistait principalement dans un vaste camp retranché, formé d'une ligne continue d'ouvrages en terre, tracés en redans, en crémaillères, ou bastionnés, d'environ huit mille mètres de développement, qui non-seulement entourait la ville, mais encore renfermait les trois faubourgs de Ruzafa, de Saint-Vincent et de Quarte. Les contrescarpes avaient partout douze pieds de haut, et les escarpes de dix-huit à vingt pieds : les talus étaient assez roides pour ne pouvoir pas être gravis sans échelles. En avant, les Espagnols avaient rasé tous les oliviers et détruit tous les couverts à la distance de deux cents mètres.

Ce camp retranché formait du côté d'Olivette

une pointe assez dégarnie de feux et assez mal appuyée; c'était évidemment la partie la plus faible, d'autant plus qu'elle pouvait être prise de revers par la rive gauche : elle fut donc choisie pour point d'attaque. Mais, comme l'ennemi pouvait faire des retranchements intérieurs entre le fleuve et Ruzafa, et que même il avait déjà commencé quelques ouvrages pour isoler ce faubourg du reste de la ligne, on se détermina à faire une seconde attaque contre la pointe du faubourg Saint-Vincent, sur les routes de Murcie et de Madrid. Du côté du faubourg de Quarte, il suffisait de rester sur la défensive, sous l'appui de la grande redoute qui y avait été construite pour empêcher l'ennemi de déboucher par la route. Blake ne pouvait d'ailleurs s'échapper par la rive gauche, où quelques compagnies, retranchées dans les maisons à la sortie de chaque pont, lui fermaient tout passage. La tentative qu'il avait déjà faite dans la nuit du 28 décembre devait lui ôter tout espoir de s'échapper de ce côté. Il ne lui restait plus que quelques portes dans sa ligne continue d'ouvrages que nos travaux d'attaque allaient bientôt lui fermer. Il était donc prisonnier dans ses lignes; tandis que, s'il eût simplement fait élever en avant de l'enceinte de la place quelques forts croisant entre eux leurs feux de canon, il fût resté maître de ses mouvements sous l'appui de ces



forts, et il eût pu déboucher sur plusieurs colonnes, soit pour s'échapper en se frayant un passage les armes à la main, soit pour prendre en flanc nos travaux dans le cas où nous eussions entrepris le siège de l'un des forts.

1<sup>re</sup> NUIT, du 1<sup>er</sup> au 2 janvier 1812.

Trois mille travailleurs conduits par le général Pannetier, commandant de tranchée, et sous la direction du colonel du génie Henri et du chef de bataillon Plagniol, ouvrirent deux parallèles; l'une devant le faubourg de Saint-Vincent, à cent vingt mètres des ouvrages, s'appuyant par la gauche aux maisons de Patrix où l'on fit une communication; l'autre devant l'Olivette, à cent quatre-vingts mètres des ouvrages, avec une communication en arrière : ces deux parallèles se trouvaient à peu près à la lisière que formaient les oliviers et les haies qui n'avaient pas été coupés. Les Espagnols n'ayant pas de chemins couverts, on n'avait pas à craindre leurs sorties, et ce fut un motif de plus pour ouvrir la tranchée aussi près des ouvrages. Nos travailleurs eurent peu à souffrir du feu de l'ennemi; mais nous eûmes le malheur de perdre le colonel du génie Henri, atteint d'un coup mortel, en achevant le tracé de la parallèle de Saint-Vincent. Nous perdîmes en lui un ingénieur remarquable par ses talents et son activité, qui s'était concilié au plus haut degré la confiance de l'armée, et qui avait

montré constamment une si rare intrépidité dans sept sièges consécutifs, où il avait été chef d'attaque, que les soldats témoins de sa valeur brillante qui allait jusqu'à la témérité, disaient de lui : *La mort n'en veut pas.*

Au jour, on était partout à couvert, et, malgré le feu de l'ennemi, on perfectionna les travaux commencés. Notre artillerie, qui avait fait venir son matériel à San-Miguel de los Reyes, se hâta de transporter des pièces sur la rive droite du Guadalaviar, à portée des points d'attaque. Elle commença sur la rive gauche la batterie dite des Capucins, à côté du couvent de ce nom, de huit mortiers de douze pouces pour bombarder la ville.

2<sup>e</sup> NUIT, du 2 au 3 janvier.

La parallèle de Saint-Vincent fut perfectionnée, et l'on commença à la droite une communication.

A l'attaque de l'Olivette, on ouvrit une parallèle sur la rive gauche du fleuve afin de resserrer l'ennemi sur cette rive et de battre de revers le camp retranché. La parallèle déjà construite sur la rive droite avait été fort inquiétée par un poste ennemi établi dans une maison, à cent quatre-vingts mètres en avant des ouvrages. Le capitaine du génie Morlaincourt attaqua ce poste avec un détachement de voltigeurs, blessa et prit l'officier espagnol, ainsi que plusieurs soldats, et s'empara de la maison, qui servit de point d'appui à la parallèle.

L'artillerie termina et arma la batterie de mortiers des Capucins destinée à bombarder la ville; deux mortiers de huit pouces et deux obusiers de six pouces furent également placés pour le même objet dans la redoute n° 3.

3<sup>e</sup> NUIT, du 3 au 4 janvier.

A l'attaque de Saint-Vincent, on ajouta trois nouveaux zigzags à la communication de droite, et l'on coupa la route de Murcie, afin d'étendre la parallèle vers la droite.

A l'attaque de l'Olivette on poussa en avant de la parallèle deux cheminements, dont l'un, celui de gauche, composé de trois zigzags, avait environ cent vingt mètres de développement, et dont l'autre, celui de droite, avait cent mètres.

L'artillerie commença trois batteries dans la parallèle.

Le n° 1, de quatre pièces de 24 et deux obusiers de huit pouces.

Le n° 2, de trois pièces de 16 et un obusier de six pouces.

Le n° 7, sur la rive gauche du Guadalaviar, de deux mortiers de huit pouces et d'un obusier de six pouces, pour battre à revers le front d'attaque.

Le temps était très-mauvais, et les pluies qui détrempaient le terrain rendaient fort difficiles les arrivages du matériel.

4<sup>e</sup> NUIT, du 4 au 5 janvier.

La parallèle de Saint-Vincent fut prolongée de deux cents mètres sur la droite, jusqu'à une maison brûlée où elle fut appuyée. On déboucha de cette parallèle par deux cheminements, qui, malgré un feu très-vif de mitraille que dirigea l'ennemi, furent poussés avec beaucoup de fermeté par les capitaines du génie Berthois et Guillemain jusqu'à cinquante mètres de la contrescarpe.

A l'attaque de l'Olivette, les deux cheminements entrepris la nuit précédente en avant de la parallèle, se trouvaient à quatre-vingts mètres de la contrescarpe; et, comme l'ennemi n'avait ni chemin couvert, ni places d'armes qui fissent craindre de sorties, on poussa ces cheminements sans faire de nouvelle parallèle jusqu'à dix-huit mètres de la contrescarpe.

L'artillerie entreprit quatre nouvelles batteries sur le front de Saint-Vincent :

Le n° 3, de quatre pièces de 24.

Le n° 4, de six pièces de 24.

Le n° 5, de trois pièces de 24 et deux mortiers de dix pouces.

Le n° 6, de quatre pièces de 24 et deux obusiers de six pouces.

Au jour, l'ennemi, effrayé de la rapidité de nos travaux et de la proximité de nos postes, craignit d'être enlevé d'assaut dans son camp retranché, et

l'abandonna précipitamment, nous laissant quatre-vingts pièces de canon. Le colonel Belotti, à la droite, et le général Montmarie, à la gauche, pénétrèrent aussitôt dans les lignes, et s'établirent dans les maisons des faubourgs, où l'on commença des communications pour arriver à couvert.

Dès lors la place était à nous, car l'ennemi ne pouvait pas songer à se défendre à outrance dans la ville, où rien n'avait été préparé pour la guerre de maisons, et dont les abords étaient obstrués par les faubourgs de Saint-Vincent et de Quarte, qui s'avançaient jusqu'à vingt ou trente mètres du mur d'enceinte (1).

5<sup>e</sup> NUIT, du 5 au 6 janvier.

Toute l'armée espagnole était renfermée dans la ville, où se trouvait aussi une immense population, et il était aisé de nous figurer le trouble qui régnait parmi les assiégés. Pour l'augmenter encore, le maréchal Suchet fit commencer le feu de la batterie de mortiers des Capucins, qui fut continué jour et nuit jusqu'à la fin du siège, à raison de mille bombes par vingt-quatre heures. Nos troupes se tinrent sous les armes dans les camps pour être prêtes à repousser la garnison, si le désespoir la portait à faire de nouvelles sorties.

On perça des communications dans l'intérieur

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 5 et 6.

des maisons du faubourg de Saint-Vincent, et l'on arriva promptement à couvert jusqu'à vingt mètres de la muraille de la ville. Le capitaine du génie Psaldi et le lieutenant de sapeurs Guénot furent blessés dans ces travaux.

L'artillerie entreprit sur le front Saint-Vincent deux nouvelles batteries :

Le n° 8, près du village de Ruzafa, de deux mortiers de douze pouces et de quatre obusiers, dont deux de huit pouces.

Le n° 9, à la droite du faubourg Saint-Vincent, de deux mortiers de dix pouces et de trois obusiers de huit pouces.

Ces deux batteries avaient pour objet de bombarder la ville en croisant leurs feux avec ceux de la batterie des Capucins, et d'inquiéter principalement l'ennemi dans la partie de la ville où la brèche devait être faite.

Dans la journée le maréchal Suchet envoya une lettre au général Blake, pour lui proposer de capituler, en lui exprimant le désir d'éviter la ruine d'une grande cité (1). Ce général répondit négativement, en faisant entendre cependant qu'il consentirait à évacuer la ville à de certaines conditions (2). Mais le maréchal Suchet ne pouvait con-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 7.

(2) Voir pièces justificatives, n° 8.

sentir à laisser échapper l'armée espagnole; il voulait la faire prisonnière, et c'était le but qu'il avait eu constamment en vue dans son plan de campagne.

6<sup>e</sup> NUIT, du 6 au 7 janvier.

L'ennemi s'était obstiné à défendre quelques maisons dans la partie gauche du faubourg de Quarte. Pour l'en déloger, nos sapeurs percèrent successivement toutes les maisons du faubourg et s'avancèrent ainsi très-près du couvent des Urselines.

Au faubourg de Saint-Vincent, nous essayâmes de déboucher d'une maison voisine de la porte de la ville, pour attacher le mineur à la muraille; mais l'ennemi dirigea du canon sur notre débouché, nous tua trois mineurs, et nous força de nous retirer. Nous commençâmes alors, dans la cave d'une maison à trente-trois mètres de la muraille, une galerie souterraine qui devait passer sous le fossé plein d'eau.

L'artillerie entreprit trois nouvelles batteries, dont deux de brèche, savoir :

Le n<sup>o</sup> 10, dans le faubourg Saint-Vincent, de dix pièces de 24, devant ouvrir la muraille près de la porte Saint-Vincent.

Le n<sup>o</sup> 11, de neuf pièces de 24, près du faubourg de Quarte, en arrière du couvent des Capucins.

Le n<sup>o</sup> 12, sur la rive du Guadalaviar, de quatre obusiers de six pouces, destiné à prendre de revers les fronts de Quarte et de Saint-Vincent.

7<sup>e</sup> NUIT, du 7 au 8 janvier.

A l'attaque de Saint-Vincent, les mineurs passèrent sous le fossé pour atteindre les fondations du mur d'enceinte. L'eau ne filtra que très-peu dans la galerie et n'empêcha point de continuer les travaux.

On termina les cheminements dans le faubourg de Quarte. On délogea l'ennemi de toutes les maisons qu'il occupait encore, et l'on s'empara de vive force du couvent des Urselines. Cette opération périlleuse coûta la vie au capitaine du génie Leviston. L'ennemi battit en brèche ce couvent sans pouvoir nous en chasser.

Cette même nuit, les batteries n<sup>os</sup> 6 et 9 commencèrent à jeter des bombes et des obus dans la ville, concurremment avec la batterie de mortiers des Capucins, qui continuait nuit et jour le bombardement.

Pendant le jour nos mineurs se logèrent sous les fondations de la muraille de Saint-Vincent. L'ennemi était fort inquiet de ce travail, et nos postes aperçurent, près de la porte Saint-Vincent, deux moines qui écoutaient le bruit que faisaient nos mineurs et qui examinaient les travaux de nos nouvelles batteries. Dans la soirée, Blake convoqua une assemblée générale de toutes les autorités civiles et militaires pour discuter sur la situation de la place(1), et il envoya au maréchal Suchet deux

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 9.



officiers porteurs d'une demande de sortir de Valence, lui et son armée, avec armes et bagages, pour se retirer à Alicante ou à Carthagène. Ces propositions furent rejetées par le maréchal Suchet, qui fixa les bases d'une capitulation pure et simple où il insérait la proposition d'échanger deux mille prisonniers français retenus dans l'île de Cabrera, à Alicante et à Cadix.

8<sup>e</sup> NUIT, du 8 au 9 janvier.

Le feu avait cessé pendant les négociations; mais les travaux avaient été continués. Nos mineurs terminèrent, après soixante heures de travail, la galerie souterraine qui passait sous le fossé et sous les fondations du mur d'enceinte près de la porte Saint-Vincent. Nos sapeurs se logèrent dans le couvent des Dominicains, et firent un boyau pour y communiquer.

L'artillerie acheva les batteries n<sup>os</sup> 10, 11, 12, et se prépara à les armer.

On continua les pourparlers pour la reddition de la place. Le général Zayas sortit de Valence et vint annoncer l'acceptation des bases proposées par le maréchal Suchet. Il rentra dans la ville, accompagné du général Saint-Cyr Nugues, chef de l'état-major, pour conclure la capitulation, qui fut signée le 9 janvier au matin, et ratifiée aussitôt après (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 10.

Le général Robert, nommé gouverneur de Valence, et le chef de bataillon Bugeaud, nommé commandant d'armes, entrèrent dans la ville avec douze cents grenadiers et voltigeurs, et prirent possession de la citadelle, des portes et des magasins. Ils firent les préparatifs nécessaires pour la sortie de l'armée espagnole, pour l'entrée et le logement de l'armée française, et pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité.

La prise de Valence mit en notre pouvoir dix-huit mille deux cent dix-neuf prisonniers de guerre, parmi lesquels huit cent quatre-vingt-dix-huit officiers, vingt-trois généraux, et à leur tête le capitaine général Blake; en outre, vingt et un drapeaux, deux mille chevaux de cavalerie ou d'artillerie, trois cent quatre-vingt-treize pièces de canon, quarante-deux mille fusils, cent quatre-vingts milliers de poudre, etc. L'état des malades et blessés qui se trouvaient dans les hôpitaux s'éleva à onze cent soixante-deux (1).

L'armée espagnole sortit le 10 janvier par le pont Saint-Joseph; et, après avoir déposé les armes, elle fut dirigée en deux colonnes sur la frontière de France, sous l'escorte de la brigade Pannetier; deux mille hommes furent envoyés à Saint-Philippe, où l'on espérait effectuer leur

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 11, 12 et 13.

échange, mais ils durent ensuite rétrograder. Quant au général en chef Blake, dès qu'il eut signé la capitulation, il désira s'éloigner immédiatement; et le lendemain même, il prit avec ses aides de camp la route de Saragosse et de Pau. L'adjudant commandant napolitain Pépé fut chargé de l'accompagner jusqu'à la frontière.

Le jour même où Blake capitulait, le général Montbrun, détaché de l'armée de Portugal avec quinze mille hommes, arrivait à Almanza sur la route de Madrid à Valence. Dix jours plus tôt il aurait pris les débris de l'armée espagnole en retraite sur Alicante.

Le maréchal Suchet fit partir pour Paris le colonel Meyer, son premier aide de camp, pour annoncer au major général la prise de Valence (1). Il fit son entrée dans la place le 14 janvier, à la tête de l'armée, par la porte neuve de Saint-Joseph, tandis que le général Reille, à la tête de douze mille hommes, entra par la porte de Saint-Vincent. L'accueil des habitants surpassa ce qu'on pouvait attendre. La confiance et la soumission s'établirent sans peine, et la tranquillité publique ne fut pas troublée un seul instant (2).

Le premier acte du maréchal fut la confirmation

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 14, 15 et 16.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 17.

du tribunal des prud'hommes, qui jugent journellement les différends relatifs aux cours d'eau, et dont la sentence est toujours exécutoire à l'instant même. Rien ne pouvait être d'un intérêt plus vif pour un pays dont la fertilité, qui surpasse toute croyance, tient presque uniquement à ses irrigations. Cette disposition fut accueillie avec reconnaissance.

On opéra avec la plus grande facilité le désarmement des habitants et des milices qui avaient été organisées pour concourir à la défense. Le maréchal ordonna la formation d'une garde civique composée des principaux propriétaires pour maintenir la tranquillité. Quelques agents de troubles, des espions et des provocateurs furent arrêtés et envoyés en France, ainsi que quinze cents moines, qui furent traités comme prisonniers : cette mesure ne contribua pas peu à la soumission du pays. La ville et la province furent imposées, par ordre du gouvernement français, d'une contribution extraordinaire de 53 millions de francs. Sur cette somme, qui fut acquittée en moins d'un an, 3 millions furent envoyés à Madrid pour alimenter l'armée du centre; le reste servit à l'entretien de l'armée d'Aragon.

Les travaux de siège dont l'issue offrit de si grands résultats furent conduits et exécutés avec une rapidité remarquable. En moins de huit jours le camp

retranché, ainsi que les deux faubourgs qu'il couvrait, furent enlevés à la sape, et le mineur fut attaché au mur d'enceinte de la ville.

L'artillerie établit ses batteries dans un terrain inondé par des pluies continuelles, et eut les plus grandes peines à y conduire les pièces et leurs approvisionnements. Elle bombarda la ville pendant trois jours, mais elle ne tira pas un seul coup de canon.

L'infanterie ne perdit que quelques hommes, ce qu'on doit attribuer à la promptitude avec laquelle le siège fut terminé.

Les divisions Harispe et Habert se portèrent en avant du Xucar pour renforcer, à Saint-Philippe, la brigade du général Delort. Alcoy fut occupé ainsi que Gandia, et le petit port de Denia protégé par un fort en assez bon état et armé de soixante-six bouches à feu. L'avant-garde se porta à Castella, à six lieues d'Alicante.

L'Empereur avait prescrit au maréchal Suchet de se mettre en communication avec le maréchal Soult, qui de Grenade avait détaché une colonne à Llorca. Mais la fièvre jaune faisait des ravages affreux en Murcie, et, en moins d'une année, quarante-cinq mille individus y avaient péri par ce fléau. D'ailleurs, la ville de Murcie se trouvant à quarante-cinq lieues de Valence, et Llorca à vingt

lieues plus loin, il aurait fallu envoyer huit à dix mille hommes pour cette expédition, et l'armée était trop faible pour faire ce détachement : deux mille hommes étaient partis pour conduire les prisonniers en France; une division s'était portée devant Péniscola pour assiéger cette place qui gênait encore les communications, et le général Reille dut se rendre en Catalogne avec le corps de réserve pour secourir Tarragone que l'ennemi menaçait. Le maréchal Suchet se borna donc à couvrir Valence et la côte.

On rasa les ouvrages du camp retranché pour rendre à l'agriculture une grande étendue de terrain qui était perdu pour les propriétaires. La citadelle fut agrandie du côté de la place de Santo-Domingo, par un mur crénelé précédé d'un fossé plein d'eau, et l'on relia ce retranchement au grand bâtiment de la douane, qui lui-même fut rendu défensif. On obtint ainsi un réduit assez grand pour mettre en sûreté, en cas d'émeute, les dépôts et les approvisionnements. Du côté opposé, on fit sauter le saillant du grand bastion de la citadelle, et l'on rattacha à l'enceinte le couvent del Refugio qui servit d'hôpital et de poste avancé pour communiquer au pont de la mer, qui lui-même fut couvert d'une double tête, afin d'assurer le passage sur les deux rives. Les tours des portes de Seranos, de Saint-Joseph et de Quarte

furent aussi mises en état de défense et armées d'obusiers pour contenir la ville; elles reçurent chacune une garnison de quarante à cinquante hommes, et des vivres pour quinze jours.

L'armée ne tarda pas à recevoir de l'Empereur des éloges et des récompenses pour la campagne qu'elle venait de faire. Par décret impérial du 24 janvier, le maréchal Suchet fut nommé duc, et eut la propriété du beau domaine d'Albufera, produisant un revenu annuel évalué à 400,000 francs, don considérable et le plus riche que l'on pût faire en Espagne. Par un autre décret du même jour, une valeur en biens-fonds de 200 millions de francs fut réunie au domaine extraordinaire d'Espagne pour récompenser les généraux, officiers et soldats de l'armée d'Aragon.

---

# ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÈGE DE VALENCE.

---

## ÉTAT - MAJOR.

Le maréchal comte Suchet, commandant en chef.  
Le baron Saint-Cyr-Nugues, général de brigade, chef de l'état-major.  
Grange, adjudant commandant, sous-chef de l'état-major.

Meyer, colonel, aide de camp. D'Eschalard, chef de bataillon.  
Ricard, chef d'escadron, id. Feuchères, capitaine.  
Antoine de St-Joseph, id. id. Castres, id.  
Desaix, id. id. D'Héronville, id.  
De Rigny, id. id. Pascal, id.  
Auvray, id. id. Servat de Laisle, id.

## INFANTERIE.

### 1<sup>re</sup> DIVISION, général Musnier.

|                                            |                                      |            |               |
|--------------------------------------------|--------------------------------------|------------|---------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade, général Robert.   | { 114 <sup>e</sup> de ligne.....     | 3 bataill. | 1136 h. prés. |
|                                            | { 1 <sup>re</sup> de la Vistule..... | 2          | 906           |
| 2 <sup>e</sup> brigade, général Ficattier. | { 121 <sup>e</sup> de ligne.....     | 3          | 1080          |
|                                            | { 2 <sup>e</sup> de la Vistule.....  | 2          | 646           |

### 2<sup>e</sup> DIVISION, général Harispe.

|                                            |                                     |   |      |
|--------------------------------------------|-------------------------------------|---|------|
| 1 <sup>re</sup> brigade, général Paris.    | { 7 <sup>e</sup> de ligne.....      | 3 | 1367 |
|                                            | { 46 <sup>e</sup> id.....           | 3 | 1118 |
| 2 <sup>e</sup> brigade, général Chlopiski. | { 44 <sup>e</sup> de ligne.....     | 2 | 1333 |
|                                            | { 3 <sup>e</sup> de la Vistule..... | 2 | 1181 |

### 3<sup>e</sup> DIVISION, général Habert.

|                                              |                                  |   |      |
|----------------------------------------------|----------------------------------|---|------|
| 1 <sup>re</sup> brigade, général Montmarie.  | { 5 <sup>e</sup> léger.....      | 2 | 766  |
|                                              | { 16 <sup>e</sup> de ligne.....  | 3 | 1196 |
| 2 <sup>e</sup> brigade, général Bronikowski. | { 117 <sup>e</sup> de ligne..... | 3 | 1309 |

---

A reporter..... 12107



## DIVISION ITALIENNE, général Palombini.

|                                                  |                                |                |     |
|--------------------------------------------------|--------------------------------|----------------|-----|
|                                                  | Report....                     | 12107 h. prés. |     |
| 1 <sup>re</sup> brigade,<br>général Deslathiers. | { 2 <sup>e</sup> léger.....    | 3              | 968 |
|                                                  | { 4 <sup>e</sup> de ligne..... | 3              | 862 |
| 2 <sup>e</sup> brigade,<br>général Saint-Paul.   | { 5 <sup>e</sup> de ligne..... | 2              | 876 |
|                                                  | { 6 <sup>e</sup> id.....       | 2              | 922 |

## DIVISION NAPOLETAINE.

|                                              |                                     |            |     |        |
|----------------------------------------------|-------------------------------------|------------|-----|--------|
| 1 <sup>re</sup> brigade,<br>général Ferrier. | { 1 <sup>er</sup> léger.....        | 1 bataill. | 360 |        |
|                                              | { Régiment du roi.....              | 1          | 478 |        |
|                                              | { Id. de la reine.....              | 1          | 318 |        |
|                                              | { 1 <sup>er</sup> de chasseurs..... | "          | 65  | 60 ch. |
|                                              | { 2 <sup>e</sup> de chasseurs.....  | "          | 86  | 50     |

## CAVALERIE.

|                             |                                       |           |     |     |
|-----------------------------|---------------------------------------|-----------|-----|-----|
| Brigade,<br>général Dubaut. | { 4 <sup>e</sup> de hussards.....     | 4 escadr. | 488 | 504 |
|                             | { 13 <sup>e</sup> de cuirassiers..... | 4         | 610 | 651 |
|                             | { Dragons Napoléon.....               | 8         | 409 | 384 |
|                             | { 24 <sup>e</sup> de dragons.....     | 2         | 410 | 434 |

TOTAL..... 16606 h. 2083 ch.

## CORPS DE RÉSERVE.

1<sup>re</sup> DIVISION, général Reille.

|                                                |                                 |            |      |
|------------------------------------------------|---------------------------------|------------|------|
| 1 <sup>re</sup> brigade,<br>général Fannetier. | { 10 <sup>e</sup> de ligne..... | 4 bataill. | 1809 |
|                                                | { 81 <sup>e</sup> id.....       | 3          | 2028 |
| 2 <sup>e</sup> brigade,<br>général Bourke.     | { 20 <sup>e</sup> de ligne..... | 4          | 2003 |
|                                                | { 60 <sup>e</sup> id.....       | 2          | 3080 |

## DIVISION ITALIENNE, général Sévéroti.

|                                                    |                                              |           |      |     |
|----------------------------------------------------|----------------------------------------------|-----------|------|-----|
| 1 <sup>re</sup> brigade, gé-<br>néral Mazzuchelli. | { 1 <sup>er</sup> léger.....                 | 3         | 1774 |     |
|                                                    | { 1 <sup>er</sup> de ligne.....              | 3         | 1534 |     |
| 2 <sup>e</sup> brigade,<br>général Bertholetti.    | { 7 <sup>e</sup> de ligne.....               | 2         | 1080 |     |
| Cavalerie.....                                     | { 9 <sup>e</sup> de hussards.....            | 3 escadr. | 554  | 540 |
|                                                    | { 1 <sup>er</sup> de chasseurs italiens..... | 3         | 283  | 296 |
| Artillerie et train.....                           |                                              |           | 728  | 458 |
| Génie.....                                         |                                              |           | 126  | "   |

TOTAL..... 14073 h. 1291 ch.

## ARTILLERIE.

## ÉTAT-MAJOR.

Le baron Valée, général de division, commandant l'artillerie.

Raffron, colonel, chef de l'état-major.

Riccy, colonel du troisième régiment d'artillerie à pied.

Brouet, major, directeur du parc de siège.

|                                                        |                      |
|--------------------------------------------------------|----------------------|
| Ocher, chef de bataillon.                              | Decamain, capitaine. |
| Charrue, id.                                           | Dumoulin, id.        |
| Capelle, chef de bataillon.                            | Doyer, id.           |
| Joliclerc, id.                                         | Liéffroy, id.        |
| Jonez, id.                                             | Baudart, id.         |
| Natali, id., Italien.                                  | Lefèvre, id.         |
| D'Esclaibes, capitaine, aide de camp du général Valée. | Beffa, id., Italien. |

## TROUPES.

|                          |   |                                           |                                                                                    |                           |
|--------------------------|---|-------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|
| Artillerie à pied.....   | { | 1 <sup>er</sup> régiment.....             | 20 <sup>e</sup> compagnie.                                                         |                           |
|                          |   | 3 <sup>e</sup> régiment.....              | 14 <sup>e</sup> , 18 <sup>e</sup> , 21 <sup>e</sup> et 22 <sup>e</sup> compagnies. |                           |
|                          |   | 6 <sup>e</sup> régiment.....              | 14 <sup>e</sup> compagnie.                                                         |                           |
|                          |   | 7 <sup>e</sup> régiment.....              | 11 <sup>e</sup> compagnie.                                                         |                           |
|                          |   | 1 <sup>er</sup> régiment italien..        | 9 <sup>e</sup> compagnie.                                                          |                           |
| Artillerie à cheval..... | { | 5 <sup>e</sup> régiment.....              | 7 <sup>e</sup> compagnie.                                                          |                           |
|                          |   | 1 <sup>er</sup> régiment italien..        | 1 <sup>re</sup> compagnie.                                                         |                           |
| Ouvriers.....            |   | »                                         | »                                                                                  | 2 <sup>e</sup> compagnie. |
| Pontonniers.....         |   | 1 <sup>er</sup> bataillon.....            | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                          |                           |
| Train.....               | { | 1 <sup>er</sup> bataillon <i>bis</i> .... | 2 <sup>e</sup> , 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> compagnies.                      |                           |
|                          |   | 4 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> ....  | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                          |                           |
|                          |   | 12 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> .... | 1 <sup>re</sup> , 2 <sup>e</sup> , 3 <sup>e</sup> et 4 <sup>e</sup> compagnies.    |                           |
|                          |   | 3 <sup>e</sup> bataillon principal.       | 2 <sup>e</sup> , 4 <sup>e</sup> , 5 <sup>e</sup> et 6 <sup>e</sup> compagnies.     |                           |
|                          |   | 1 <sup>er</sup> bataillon italien..       | 2 <sup>e</sup> compagnie.                                                          |                           |

NOTA. Ces troupes offraient une force totale de dix-huit cent trois hommes et de douze cent trente chevaux.

## GÉNIE.

## ÉTAT-MAJOR.

Le baron Rogniat, général de division, commandant le génie.  
 Henri, colonel, chef de l'état-major (tué).  
 Chantegai, major, commandant les sapeurs, directeur du parc.  
 Plagniol, chef de bataillon, chef d'attaque.  
 Tardivy de Caille, id.  
 Thiébault, id., aide de camp du général Rogniat.  
 Michaud, id., chef d'attaque.  
 Pinot, id., chef d'attaque.

|                                       |                                                      |
|---------------------------------------|------------------------------------------------------|
| Léon, capitaine.                      | Lamezan, capitaine, aide de camp du général Rogniat. |
| Descroix, id.                         | Morvan, capitaine.                                   |
| Roux-Lamazelière, id.                 | Berthois, id.                                        |
| Vallantin, id.                        | Becquerel, lieutenant.                               |
| Maillard, id.                         | Vacani, capitaine du génie italien.                  |
| Clerget Saint-Léger, id. (blessé).    | Psaldi, id. id. (blessé).                            |
| Dupau, id.                            | Guaragnoni, lieutenant du génie italien.             |
| Morlincourt (François), id. (blessé). |                                                      |
| Leviston, id. (tué).                  |                                                      |
| Ordinaire, capitaine (tué).           |                                                      |

## TROUPES.

|                                                    |                              |                                                          |                                             |                                 |
|----------------------------------------------------|------------------------------|----------------------------------------------------------|---------------------------------------------|---------------------------------|
| Mineurs.....                                       | 2 <sup>e</sup> bataillon.... | 4 <sup>e</sup> compagnie..                               | { Guillemain.<br>Wacrenier.<br>Courvoisier. |                                 |
| Sapeurs.....                                       | }                            | 2 <sup>e</sup> bataillon...   7 <sup>e</sup> compagnie.. | { Defranc.<br>Guénot, lieutenant (blessé).  |                                 |
|                                                    |                              | 4 <sup>e</sup> bataillon... {                            | 4 <sup>e</sup> compagnie..                  | Valesie.                        |
|                                                    |                              |                                                          | 6 <sup>e</sup> compagnie..                  | Lallemant, lieutenant (blessé). |
|                                                    |                              |                                                          | 5 <sup>e</sup> compagnie..                  | Legros, capitaine.              |
|                                                    |                              |                                                          | 7 <sup>e</sup> compagnie..                  | Mallard, lieutenant.            |
| Sapeurs italiens.                                  |                              | Ronzelli.                                                | "                                           |                                 |
|                                                    |                              | Baglioni                                                 | "                                           |                                 |
|                                                    |                              | "                                                        | "                                           |                                 |
| Train du génie.   " "   4 <sup>e</sup> compagnie.. | { Ribette, lieutenant.       |                                                          |                                             |                                 |
|                                                    |                              | "                                                        | "                                           |                                 |

NOTA. Ces troupes offraient une force totale de cinq cent vingt-deux hommes et cent six chevaux.



**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Lettre du maréchal Suchet au prince Berthier, major général.*

Au camp de Valence, le 29 décembre 1811.

Monseigneur,

Dès l'instant qu'une partie du corps du général Reille fut arrivée à Ségorbe le 24, je m'y rendis pour en passer la revue, et, par une marche forcée de trente heures, je le fis arriver sur les bords du Guadalaviar le 26 au matin. Dans la nuit du 25 au 26, deux ponts de chevalets avaient été établis par le génie sur ce fleuve, tandis qu'un pont de bateaux y avait été jeté par l'artillerie en une heure.

A huit heures du matin, la division Harispe, la brigade Robert et la cavalerie étaient avec moi sur l'autre rive, sans avoir éprouvé une vive résistance. J'aspirais à couper de l'armée de Blake les corps de Freyre et de Bassecourt, qui se trouvaient vers Requena, à déborder entièrement l'ennemi sur la grande route de Murcie, et à forcer les camps retranchés qu'il avait à Manissés et à Quarte. Dès que la troupe du général Reille eut commencé à passer le fleuve, le général Harispe se porta sur Torriente, qui est couvert par un ravin profond et difficile, en avant duquel était

réunie la cavalerie ennemie. Soixante de nos hussards s'étant trop avancés, furent ramenés par mille chevaux, et le général Boussard fut blessé dangereusement : son aide de camp Robert périt en voulant le secourir ; mais bientôt le quatrième de hussards et le treizième de cuirassiers mirent en déroute cette cavalerie, et délivrèrent leur général, qui était prisonnier.

Cependant les troupes espagnoles ne quittant pas leurs camps retranchés, j'ordonnai au général Musnier de s'approcher de Manissès. J'entendis alors le feu de la division Palombini que j'avais laissée sur la rive gauche, et que j'avais chargée d'attaquer Mislata en opérant un passage du fleuve sous la protection de six pièces de gros calibre. Ce mouvement, qui ne devait être que secondaire, donna lieu à une action très-chaude, dans laquelle la valeur italienne s'est déployée avec éclat. Le général Balathier, à pied et à la tête des deuxième léger et quatrième de ligne, a passé le fleuve sur une digue, malgré un feu meurtrier de mitraille et de mousqueterie que faisait l'ennemi ; il a franchi plusieurs canaux, et s'est maintenu avec constance contre des forces très-supérieures. Dans le même temps, le général Palombini faisait passer le fleuve à gué à sa seconde brigade, composée des cinquième et sixième de ligne ; ces troupes éprouvèrent une vive résistance, mais la valeur des soldats et des officiers triompha de tous les efforts que tenta l'ennemi pour les rejeter dans le fleuve. Pendant l'action le colonel du génie Henri fit établir un pont et traça des ouvrages pour le couvrir. Le combat se prolongeait avec opiniâtreté devant cette



division, soutenue par les dragons Napoléon qui, malgré les difficultés du terrain, firent plusieurs charges heureuses, lorsque le général Robert, à la tête de cent quatorzième de ligne et du premier de la Vistule, se jeta sur les retranchements de Manissès et de Quarté, et s'en empara. Dans le même temps, mes aides de camp Meyer, Richard, Antoine, les officiers d'état-major Visconti et d'Hérouville, avec cinquante lanciers de mon escorte, enlevaient cinq pièces de canon attelées, et le général Reille, à la tête de la division Sévéroli et de la brigade Bourke, forçait sa marche pour couper à l'ennemi sa retraite par Aldaya. Les hussards du neuvième régiment firent une centaine de prisonniers, et le général Reille ayant rejoint le général Palombini déterminina la retraite des Espagnols dans Valence.

A midi, le général Habert, après avoir battu les retranchements ennemis et éloigné par des bombes les bâtiments anglais qui croisaient à l'embouchure du Guadalaviar, fit passer sur la rive droite du fleuve cent chasseurs napolitains, ayant chacun un voltigeur en croupe, et bientôt après traversant lui-même le fleuve avec trois mille hommes, il s'empara du lazaret, prit cinq pièces à l'ennemi, et fit sabrer trois cents paysans. Les Anglais soutinrent la canonnade pendant plus de trois heures avec deux vaisseaux, deux frégates et plusieurs canonnières contre seize de nos bouches à feu, établies en partie sur le môle du Grao.

Dès que ces mouvements furent prononcés, le général Harispe se porta de Torriente à Cartorroja sur la route de Murcie, et, avant la nuit, toutes nos divi-

sions, par un mouvement spontané, enveloppèrent la place de manière à forcer l'ennemi de se jeter dans son vaste camp retranché.

L'ennemi a perdu dans cette journée cinq cents hommes tués et cinq cents prisonniers, un drapeau, quatorze pièces de canon et seize caissons. Une partie des corps qui ont pu s'échapper par la route de Murcie, se sont jetés dans les marais d'Albufera.

Notre perte a particulièrement porté sur la division du général Palombini ; elle a eu huit officiers et quarante et un soldats de tués ; vingt-six officiers et trois cent vingt-neuf soldats de blessés. Parmi les hommes tués se trouvent le brave colonel Barbieri du deuxième léger, justement regretté, et le capitaine du génie Ordinaire, et parmi les blessés les colonels Saint-André et Peyre. Notre perte totale s'élève à cinq cent vingt et un hommes, suivant l'état ci-joint.

Par suite de notre passage du Guadalaviar, les corps de Freyre et de Bassecourt, qui étaient à Requena, se trouvent coupés de l'armée principale, et j'ai lieu de penser qu'ils seront poursuivis par les troupes que l'Empereur a envoyées par Cuenca dans la Manche. Blake renfermé dans Valence fera sans doute de grands efforts pour en sortir, mais nous en ferons aussi pour l'en empêcher.

J'ai l'honneur de remettre à V. A. S. le plan du camp retranché qu'il faut forcer avant d'arriver aux murs de la ville, et un croquis des ouvrages qui ont été enlevés dans la journée du 26.

Le général de cavalerie Delort, que j'avais mis à la

poursuite de l'ennemi avec cinq cents voltigeurs et mille chevaux, est arrivé le 27 au soir aux portes d'Alcira, sur le Xucar. Les généraux Mahy et Obispo, qui s'y trouvaient avec trois ou quatre mille soldats, ont fui précipitamment pendant la nuit, après avoir coupé les ponts, abandonnant dix pièces de canon. Les habitants se sont hâtés de rétablir le passage et ont reçu nos troupes avec empressement. Villa-Campa, qui occupait Cullera avec quinze cents hommes, s'est enfui à l'approche de trois cents chevaux que conduisait le colonel Christophe.

La place est maintenant plus resserrée encore que le 26; et, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier, j'espère faire ouvrir la tranchée. L'armée n'a qu'un seul désir, celui de donner, au renouvellement de l'année, des preuves nouvelles de dévouement et d'amour à l'Empereur.

Je suis avec respect, etc.

*Signé* : MARÉCHAL COMTE SUCHET.

P. S. Je compte que les troupes du général Palombini seront rendues au camp le 1<sup>er</sup> janvier.



## N° 2.

*Délibération des autorités militaires de Valence, relative à la tentative de sortie de l'armée espagnole.*

Valence, le 26 décembre 1811.

Voulant connaître l'avis de MM. les généraux et officiers d'état-major des deuxième et troisième armées

réunies, sur le changement survenu dans la situation de ces armées et de la place de Valence, le très-excellent seigneur D. Joaquin Blake, général en chef, les a convoqués, aujourd'hui 26 décembre 1811, à six heures du soir, dans le couvent de Los Remedios, savoir : D. Carlos O'Donell, maréchal de camp, second commandant général du deuxième corps, et gouverneur de la place de Valence ; D. Joseph Miranda, commandant général de la première division du quatrième corps d'armée ; D. Ramon Perez, chef d'état-major du deuxième corps d'armée ; D. Francisco Marco del Ponte, sous-inspecteur de l'infanterie du même corps, et D. José Lardizabal, commandant général de l'avant-garde du quatrième corps ; D. Joaquin de Zea, brigadier, sous-inspecteur de la cavalerie du deuxième corps ; D. Antonio Burriel, brigadier, chef d'état-major du corps expéditionnaire ; le colonel D. Juan Zapatero, commandant général des ingénieurs.

S. Exc. le général en chef a posé les questions de savoir si Valence pouvait ou non se défendre, et si l'armée devait ou non demeurer dans ses lignes. Après avoir mûrement délibéré sur ces questions, et avoir pris connaissance de la quantité de vivres existant dans les magasins, tous les membres, à l'exception du maréchal de camp D. José Miranda, ont décidé que l'armée devait sortir de ses lignes et s'ouvrir un chemin au travers des ennemis.

S. Exc. le général en chef a demandé ensuite quel jour et à quelle heure il serait convenable de faire cette opération. MM. les généraux ont décidé qu'at-

tendu l'impossibilité de l'effectuer cette nuit même, faute de temps pour distribuer les rations et pourvoir aux autres besoins du soldat, et dans l'ignorance où l'on était de la position des ennemis, l'exécution devait en être remise à l'époque la plus prochaine.

Les principales raisons sur lesquelles les membres de l'assemblée ont motivé leur vote, sont les suivantes :

1° Que le général Mahy s'est retiré avec ses troupes, et qu'on est dans l'ignorance de son sort; que la communication avec ce général est coupée de façon qu'il est impossible de concerter aucune opération avec lui.

2° Que Valence ne peut se défendre par son camp retranché, qui, vu sa trop grande étendue, ne peut soutenir un siège en règle, et que l'armée en y restant n'a aucun espoir de recevoir des secours.

3° Que d'après l'état des vivres présenté par l'intendant de l'armée, il n'y a dans la place que deux cent mille rations de pain, trois cent quatre-vingt-dix-huit mille six cent quatre-vingt-six rations de légumes, quatre cent cinquante-deux mille cinq cent soixante de merluches et sardines, trente-six mille cinq cents de vin, cent dix-sept mille d'eau-de-vie, et soixante-huit mille de sel; c'est-à-dire, qu'en évaluant la consommation journalière à vingt ou vingt-deux mille rations, il y a en magasin pour neuf ou dix jours de pain, dix-neuf ou vingt jours de légumes, vingt ou vingt-trois jours de merluches, deux jours de vin, cinq ou six d'eau-de-vie, et trois ou quatre de sel; en sorte qu'en compensant une chose par une autre, l'armée pourrait subsister encore seize ou dix-huit jours.

4° Qu'il est moins désavantageux à la nation de perdre Valence, que de conserver cette ville seize ou dix-sept jours de plus en sacrifiant à sa défense tout un corps d'armée, qui peut se recruter, assurer la conservation des places d'Alicante et de Carthagène, et préparer même les moyens de reconquérir le royaume de Valence; tandis que ces troupes une fois perdues, les places le seront aussi.

5° Que si la sortie est retardée, les inconvénients augmenteront, parce que les ennemis commenceront leurs travaux et fermeront les chemins.

S. Exc. ayant ensuite proposé la question de savoir si l'on devait emmener l'artillerie, l'avis unanime de MM. les généraux a été pour la négative, attendu les difficultés nombreuses qui en résulteraient, et qu'il fallait se borner à mettre ces pièces hors d'état de servir, et les abandonner, pour éviter de faire connaître à l'ennemi le mouvement de l'armée, et de compromettre le peuple de Valence.

( *Suivent les signatures.* )



### N° 3.

*Lettre du général Blake au général O'Donnell, commandant à Valence.*

Des lignes sous Valence, le 27 décembre 1811.

Après de mûres réflexions sur l'état critique de Valence et l'avis motivé de MM. les généraux et comman-

dants d'armes de l'armée; convaincu que cette place, tant par la nature de ses ouvrages que par la pénurie de ses approvisionnements, ne pourrait tenir que peu de jours encore, que cet intervalle serait insuffisant pour amener un changement de circonstances propres à faire lever le siège, et qu'une prolongation de résistance ne servirait qu'à l'exposer à tous les maux qu'une attaque et une défense opiniâtres peuvent entraîner avec elles ainsi qu'à toutes les horreurs d'un assaut; considérant en même temps combien il importe à la chose publique de conserver, pour la continuation de la guerre, l'armée qui forme la garnison de la ligne extérieure; j'ai résolu de faire un effort pour la sauver. La garnison qui est actuellement dans la place y restera, afin que, sous l'ombre de cette force, le gouverneur puisse capituler; et, s'il faut que Valence succombe et reçoive le joug ennemi, que du moins cette cité, modèle de patriotisme et de dévouement, soit à l'abri des calamités inséparables d'une invasion de vive force.

Je communique ma résolution à V. S., pour qu'elle soit à portée d'agir en conséquence, et je l'assure en même temps que jamais le regret de n'avoir pu conserver à Valence un destin digne d'elle, ne s'éteindra dans mon cœur.

Que Dieu conserve, etc.

*Signé* : JOAQUIN BLAKE.

## • N° 4.

*Lettre du général Blake au général O'Donnell, commandant à Valence.*

Des lignes sous Valence, le 28 décembre 1811.

L'évacuation de la ligne ou camp retranché que l'armée occupe, ayant été résolue, comme Votre Seigneurie le sait, dans les assemblées d'officiers généraux qui ont eu lieu hier et avant-hier, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en instruire préalablement la commission du district et l'administration municipale de la ville, par les dépêches ci-jointes que Votre Seigneurie voudra bien transmettre cette nuit même où doit s'exécuter l'opération concertée.

✓ Votre Seigneurie verra par ces lettres que mon intention n'est point d'exiger que Valence se défende avec obstination. Je ne m'opposerai point à ce qu'elle ne se défende qu'autant qu'il sera nécessaire pour se faire respecter de l'ennemi, et obtenir une capitulation honorable, capable d'assurer aux habitants l'exercice de leur religion, la sécurité de leurs personnes et de leurs propriétés, avec tous les avantages enfin qu'il sera possible d'obtenir : toutefois Votre Seigneurie aura ce point important à examiner avec les autorités que je lui indique et avec les autres personnes auxquelles il pourrait appartenir d'en connaître. Quel que soit le parti qu'embrasse Valence, je recommande à Votre Seigneurie, comme une chose sacrée, de s'appliquer à



conserver la tranquillité du peuple et de n'épargner aucun soin pour adoucir l'amertume du sort que nous n'avons pu lui éviter.

Que Dieu conserve, etc.

Signé : JOAQUIN BLAKE.

N° 5.

*Rapport du maréchal Suchet au prince Berthier, major général, sur la prise du camp retranché de Valence.*

Au camp devant Valence, le 8 janvier 1812.

Monseigneur,

J'ai omis dans mon rapport du 29 décembre de rendre compte à V. A. S. de la sortie que l'ennemi a tentée dans la nuit du 28 au 29. Blake, avec douze mille hommes, a entrepris de percer nos lignes; mais les compagnies d'élite du premier régiment de la Vistule l'ont repoussé avec vigueur, et la presque totalité de cette colonne a été refoulée dans la ville par le pont supérieur: à peine deux ou trois cents hommes ont pu gagner les montagnes en profitant de l'obscurité de la nuit; plus de quatre cents ont été tués ou se sont noyés dans les canaux. Dès ce moment, il nous vient beaucoup de déserteurs: en quatre jours nous en avons reçu près de cinq cents.

Du 30 au 31, les avant-postes de la division Séveroli resserrèrent de très-près la place. Les Espagnols firent alors une sortie avec deux mille hommes et deux pièces de canon; mais un bataillon du premier de ligne

italien s'avança contre eux sous le feu de la mitraille, les culbuta, et les força de rentrer. Les chefs de bataillon Ponti-Provasi, aide de camp du ministre de la guerre d'Italie, et Bouilli, aide de camp du général Sévéroli, se sont distingués : le dernier a été blessé d'un coup de biscaïen à la jambe.

Le 29 décembre, notre avant-garde est entrée à Saint-Philippe, où elle a pris un million de cartouches et un grand approvisionnement en riz. Les habitants de cette ville, qui compte quinze mille âmes, sont venus à notre rencontre et se conduisent bien. Je fais fortifier Alcira sur le Xucar; c'est une position fort avantageuse à l'opération actuelle. Les troupes de l'armée de Blake, qui se sont échappées lors de l'affaire du 26 décembre, cherchent à se reformer entre Alicante et Alcoy.

Dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier, la tranchée a été ouverte par trois mille hommes, à quatre-vingts toises des ouvrages de Saint-Vincent et d'Olivette. Le général comte Pannetier, arrivé le même jour au camp avec sa brigade, a été porté par son ancienneté au commandement de la tranchée. Le travail a été poussé avec vigueur, et le résultat en eût été fort heureux si le colonel du génie Henri n'eût été mortellement blessé : cet officier supérieur emporte les regrets de l'armée; dans l'espace de deux ans, il a été chef d'attaque à sept sièges différents, dans lesquels il a déployé autant de bravoure que de talent. Malgré un feu soutenu de la part de l'ennemi, nos travaux ont été continués jour et nuit jusqu'au 5 au matin; déjà l'artillerie était parvenue à élever cinq batteries et à en armer deux à soixante toi-

ses des ouvrages, tandis que les travaux du génie étaient déjà à quinze toises du fossé. La marche rapide de ces travaux, l'étonnante désertion qu'éprouvait l'ennemi, l'ont déterminé à abandonner son camp retranché. Il a couvert ce mouvement par un feu meurtrier. A la pointe du jour, le colonel Belotti, commandant de tranchée à l'attaque d'Olivette, fit escalader les fossés de ce fort par trois cents grenadiers qui s'emparèrent de vingt pièces de canon. En même temps, le général Montmarie attaquait Saint-Vincent, s'emparait du faubourg, et repoussait dans la ville les postes ennemis. Bientôt après, le général Palombini attaqua également le faubourg de Quarte, dont il s'empara. Je ne tardai pas à me convaincre moi-même de toute l'importance des vastes ouvrages que l'ennemi nous avait abandonnés avec quatre-vingt-une pièces de canon. Voulant profiter du désordre qu'un pareil événement devait entraîner dans une ville si considérable, j'ordonnai de commencer le bombardement, qui fut prolongé toute la nuit.

Le 6 au matin, je pensai que la retraite de Blake dans la ville, avec une armée qui venait d'abandonner des ouvrages aussi forts, armés de quatre-vingt-une pièces de canon, et l'effet terrible du bombardement sur une population immense, auraient amené ce général à une capitulation. Je chargeai donc le colonel Meyer, mon premier aide de camp, de lui porter mes propositions, et de lui témoigner le désir que j'éprouvais d'épargner la ruine d'une grande ville; mais le colonel Meyer ne put entrer dans la ville ni voir le général Blake. Aujourd'hui, à midi, j'ai reçu la réponse

de ce général, qui me fait connaître son aveuglement, ou sa soumission aux conseils de la junte et des moines.

Je me vois donc contraint à continuer avec vigueur mes opérations contre la place, où sont renfermées tant de victimes du fanatisme.

Le génie ouvre ses travaux devant les murailles; l'artillerie élève des batteries formidables, et, malgré des pluies affreuses qui rendent les communications en quelque sorte impraticables, elle va être sous peu de jours en état de faire brèche à la dernière enceinte. L'armée attend l'assaut avec ardeur; et si nous avons, comme à Saragosse, une guerre de maisons à faire, je tâcherai de la rendre courte par l'ensemble de nos opérations et l'habileté de nos mineurs. Mais, avant d'en être réduit à cette extrémité, j'espère encore pouvoir épargner à une ville florissante et peuplée les dernières horreurs de la guerre. J'adresse à V. A. S. le plan des ouvrages pris, ma lettre au général Blake avec sa réponse, et l'état de l'artillerie tombée entre notre pouvoir.

Je suis avec respect, etc.

*Signé* : MARÉCHAL COMTE SUCHET.

## N° 6.

*État des bouches à feu prises dans les lignes de Valence ,  
le 5 janvier 1812.*

|                  |            |           |                         |
|------------------|------------|-----------|-------------------------|
| Bouches à feu... | en fer...  | de 16.... | 14 , dont 12 enclouées. |
|                  |            | de 12.... | 29 , id. 23 id.         |
|                  |            | de 8....  | 9 , id. 6 id.           |
|                  |            | de 6....  | 13 , id. 8 id.          |
|                  |            | de 4....  | 12 , id. 8 id.          |
|                  | en bronze. | de 4....  | 4                       |
| TOTAL.....       |            |           | 81                      |

Au quartier général à Benimamet , le 6 janvier 1812.  
Le général de division , commandant en chef l'artillerie  
de l'armée.

*Signé : BARON VALÉE.*

## N° 7.

*Lettre du maréchal Suchet au général Blake.*

Au camp devant Valence, le 6 janvier 1812.

M. le général,

Les lois de la guerre assignent un terme aux malheurs des peuples; ce terme est arrivé. Aujourd'hui l'armée impériale est à dix toises des corps de votre place; dans quelques heures, plusieurs brèches peuvent être ouvertes, dès lors un assaut général doit précipiter dans Valence les colonnes françaises.

Si vous attendez ce terrible moment, il ne sera plus en mon pouvoir d'arrêter la fureur des soldats, et vous seul répondrez devant Dieu et devant les hommes des maux qui accableront Valence.

Le désir d'épargner la ruine totale d'une grande ville me détermine à vous offrir une capitulation honorable. Je m'engage à conserver aux officiers leurs équipages, et à faire respecter les propriétés des habitants; je n'ai pas besoin de dire que la religion que nous professons sera révéérée.

J'attends votre réponse dans deux heures, et vous salue avec une très-haute considération.

Le maréchal de l'Empire.

*Signé* : COMTE SUCHET.

## N° 8.

*Réponse du général Blake à la lettre précédente.*

Valence, le 6 janvier 1812.

Monsieur le général,

J'ai reçu cette après-midi la lettre de V. Exc. Peut-être qu'hier, avant midi, j'aurais consenti à changer la position de mon armée, en évacuant cette ville, pour éviter à ses habitants les malheurs d'un bombardement; mais les premières vingt-quatre heures que V. Exc. a employées à l'incendier m'ont fait connaître combien je peux compter sur la constance de ce peuple, et sur sa résignation à tous les sacrifices qui seront nécessaires pour que l'armée soutienne l'honneur du nom espagnol. Que V. Exc. continue donc ses opérations; et quant à la responsabilité devant Dieu et les hommes des malheurs qu'occasionne la défense d'une place, et de tous ceux que la guerre entraîne, elle ne retombera jamais sur moi, mais sur celui qui a entrepris et qui soutient une aussi injuste agression.

*Signé : JOAQUIN BLAKE.*

## N° 9.

*Délibération des autorités militaires de Valence, relative à la reddition de cette place.*

Valence, le 8 janvier 1812.

Dans la place de Valence, le 8 janvier 1812, le  
Très-Excellent Seigneur don Joaquin Blake, capitaine

général des armées du royaume, et général en chef des deuxième et troisième corps d'armée, a convoqué en conseil MM. les maréchaux de camp don Carlos O'Donell, don José Miranda, don José Zayas, don Ramon Pirez, don Francisco Marco del Ponte, et don Joseph Lardizabal; MM. les brigadiers don Joaquin de Zea, don Venceslas Prieto, don Antonio Burriel, et don Manuel Velasco; MM. les colonels don Francisco de Arze, commandant général de l'artillerie; don Juan Zapatero, commandant général des ingénieurs; et, en qualité de secrétaire sans droit de suffrage, le colonel adjudant général de l'état-major, don Joseph de Lavangos.

Tous les membres ci-dessus désignés étant réunis, S. Exc. leur a fait connaître la sommation qui lui a été faite par le général ennemi, le 6 de ce mois, dont l'original est ci-joint sous le n° 1, avec la réponse sous le n° 2, et il a témoigné son désir d'avoir l'avis de chacun d'eux sur ce qu'il fallait faire dans les circonstances critiques où se trouvait la place. Le conseil a pris en considération tout ce que les habitants ont souffert depuis trois jours par le bombardement; les cris du peuple demandant la fin de ses maux; l'impossibilité de prolonger le siège d'une manière utile à la patrie, sans exposer les habitants à toutes les horreurs d'un assaut que l'ennemi ne manquerait pas de livrer avec des chances de succès, attendu le mauvais état des troupes en général, la faiblesse du mur d'enceinte de la ville, bon tout au plus pour résister à un coup de main, et nullement à une batterie qui pourrait le détruire en quelques heures.



D'après tous ces motifs, S. Exc. s'est décidée à envoyer au général ennemi deux officiers, avec une lettre, dont copie est ci-jointe, contenant les conditions honorables auxquelles il consentait à traiter de l'évacuation de la place. En attendant la réponse, le conseil est resté assemblé. On a longuement discuté sur l'état de la place, et l'on est généralement convenu de l'impossibilité de prolonger sa défense, vu la proximité de l'ennemi; que le peuple non-seulement n'était pas disposé à y contribuer et à seconder les troupes, mais, qu'au contraire, il était dans la consternation, et demandait à capituler; qu'on manquait entièrement de matériaux et d'outils pour construire des blindages et former de nouveaux retranchements; que la muraille pouvait être ouverte en quelques heures, et que la ville était exposée à être mise à feu et à sang, d'autant plus que la troupe elle-même n'était pas disposée à remplir ses devoirs. La vérité de ces faits reconnue, et fortifiée par le témoignage des commandants respectifs des divers corps, tous les membres de l'assemblée ont néanmoins décidé qu'avant tout il fallait connaître la réponse de l'ennemi; et que si, se prévalant de ses avantages, il voulait imposer des conditions honteuses, il fallait, plutôt que d'y souscrire, s'ensevelir sous les ruines de Valence.

Au retour de leur mission, les officiers envoyés au général ennemi ont présenté un simple papier contenant quelques notes, dans lesquelles ce général fait connaître les conditions qu'il met à la capitulation (les originaux sont annexés à la présente délibération). Ces

conditions ayant été entendues et discutées, on a recueilli les voix, et la majorité a prononcé :

Qu'attendu l'état de la place, la lassitude des troupes, l'éloignement du peuple pour la prolongation de la défense, ses clameurs et ses plaintes ; qu'attendu surtout l'impossibilité de résister plus longtemps sans attirer sur la ville les plus grands malheurs, et les autres raisons indiquées dans les votes respectifs dont les originaux sont ci-joints, il fallait traiter de la sortie de l'armée aux termes proposés par le Seigneur général en chef, et que, si on ne pouvait obtenir leur acceptation, il faudrait souscrire à ceux que demandait le général ennemi.

Ensuite de quoi le Très-Excellent Seigneur général en chef a proposé de discuter le vœu du maréchal de camp don Francisco Marco del Ponte, qui a opiné qu'il fallait se frayer un chemin, les armes à la main, au travers de l'ennemi. Cette proposition a été rejetée d'une voix unanime comme impraticable, inutile et préjudiciable, ainsi qu'il résulte de la pièce originale qui est ci-jointe.

( *Suivent les signatures.* )

N<sup>o</sup> 10.

*Capitulation conclue entre S. Exc. le maréchal de l'Empire comte Suchet, commandant en chef l'armée impériale d'Aragon, et S. Exc. le général en chef Blake, commandant les deuxième et troisième armées espagnoles, pour l'occupation de la ville de Valence.*

**ARTICLE I<sup>er</sup>.** La ville de Valence sera livrée à l'armée impériale; la religion sera respectée; les habitants et les propriétés seront protégés.

**ART. II.** Il ne sera fait aucune recherche pour le passé contre ceux qui auraient pris une part active à la guerre ou à la révolution. Il sera permis à ceux qui voudraient sortir, d'ici à trois mois, de s'en aller, avec l'autorisation du commandant militaire, pour transporter ailleurs leurs familles et leurs fortunes.

**ART. III.** L'armée sortira avec les honneurs de la guerre par la porte Seranos, et déposera les armes au delà du pont, sur la rive gauche du Guadalaviar. Les officiers conserveront leurs épées ainsi que leurs chevaux et équipages, et les soldats leurs sacs.

**ART. IV.** M. le général en chef Blake offrant de rendre les prisonniers français ou alliés des Français qui se trouvent à Majorque, Alicante et Carthagène, un pareil nombre de prisonniers espagnols restera dans les places au pouvoir des Français jusqu'à ce que l'échange puisse être consommé homme pour homme et grade pour grade. Cette disposition sera applicable aux commissaires et autres employés militaires, prisonniers des deux côtés. L'échange se fera successivement, et

commencera dès l'arrivée des premières colonnes de prisonniers français.

ART. V. Aujourd'hui, 9 janvier, dès que la capitulation aura été signée, la porte de la Mer et la citadelle seront remises à des compagnies de grenadiers de l'armée impériale, commandées par des colonels. Demain, à huit heures du matin, la garnison sortira de la place par la porte Seranos, tandis que deux mille hommes sortiront par la porte Saint-Vincent, pour se rendre à Alcira, où ils seront détenus jusqu'à l'arrivée d'un pareil nombre de Français venant d'Alicante.

ART. VI. Les officiers en retraite qui se trouvent en ce moment dans Valence, seront autorisés à y rester s'ils le désirent, et il sera pourvu aux moyens d'assurer leur existence.

ART. VII. Les généraux commandant l'artillerie et le génie, et le commissaire général de l'armée, remettront aux généraux et commissaires français, chacun dans sa partie, l'inventaire de tout ce qui dépend de leur service.

Fait à Valence, le 9 janvier 1812.

Le général de brigade, chef de l'état-major  
de l'armée d'Aragon,

*Signé* : SAINT-CYR NUGUES.

Le général de division,

*Signé* : JOSÉ ZAYAS.

Approuvé, le général en chef, capitaine général,

*Signé* : JOAQUIN BLAKE.

Approuvé, le maréchal de l'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.

## N° 11.

*État des généraux et brigadiers renfermés dans Valence  
le jour de la reddition de cette place, le 9 janvier  
1812.*

S. Exc. don Joaquin Blake, capitaine général en chef des deuxième et troisième armées.

## MARÉCHAUX DE CAMP.

Don Carlos O'Donell, deuxième commandant général de la deuxième armée, et gouverneur de la place de Valence.

Don José Zayas, commandant la quatrième division expéditionnaire de Cadix.

Don José Lardizabal, commandant la division d'avant-garde expéditionnaire de Cadix.

Don José Miranda, commandant la première division de la deuxième armée.

Don Francisco Marco del Ponte, sous-inspecteur d'infanterie de la deuxième armée.

Don Ramon Pirez, chef d'état-major de la deuxième armée.

Le comte Rouré, à la suite, à Valence.

## BRIGADIERS.

Don Manuel Velasco, deuxième commandant général de la place de Valence.

Don José Gasimir Lavalle, deuxième commandant de la première division de la deuxième armée.

Don Joaquin Zea, sous-inspecteur de cavalerie idem.

Don Antonio Burriel, chef d'état-major du corps expéditionnaire.

Don Venceslas Prieto, sous-inspecteur d'infanterie du corps expéditionnaire, et deuxième commandant d'avant-garde.

Don Ramon Polo, deuxième commandant général de la quatrième division expéditionnaire.

Don Sébastian Lerea, lieutenant du Roi, à Valence.

Don Francisco, du corps royal d'artillerie.

*Tome IV.*

14

Don Francisco Munoz, colonel du régiment d'infanterie de Murcie.

Don Ignace Balanzat, colonel des volontaires de la patrie.

Don Francisco Dotregat, capitaine des gardes wallones.

Don Francisco Ustavir, id.

Le marquis de la Roca, chef d'état-major de la quatrième division du corps expéditionnaire.

Don Francisco Arce, commandant général de l'artillerie de la deuxième armée.

Don Juan Zapatero, commandant général du génie.

Murviedro, le 11 janvier 1812.

*Signé* : RAMON PIREZ.

**Nota.** En sus des officiers portés dans cet état, il y avait encore dans Valence soixante-trois officiers en retraite, dont neuf généraux ou brigadiers.

## N° 12.

*État de situation des troupes espagnoles composant la garnison de Valence, au 9 janvier 1812.*

| DÉSIGNATION DES CORPS.                                                   | Chefs. | Capitaines. | Lieutenants<br>et<br>sous-lieutenants. | Aumôniers. | Chirurgiens. | Armuriers. | Sergents. | Tambours<br>et trompettes. | Caporaux<br>et soldats. | Total<br>des présents. | Chevaux. |
|--------------------------------------------------------------------------|--------|-------------|----------------------------------------|------------|--------------|------------|-----------|----------------------------|-------------------------|------------------------|----------|
| <i>Infanterie.</i>                                                       |        |             |                                        |            |              |            |           |                            |                         |                        |          |
| Régiment de Valence..                                                    | 4      | 14          | 44                                     | 3          | 3            | »          | 59        | 55                         | 1605                    | 1719                   | 21       |
| — de Castille..                                                          | 3      | 12          | 55                                     | 3          | »            | »          | 58        | 34                         | 1511                    | 1603                   | 10       |
| — d'Avila.....                                                           | 4      | 12          | 50                                     | 3          | 2            | 1          | 53        | 38                         | 1395                    | 1496                   | 22       |
| 1 <sup>er</sup> et 4 <sup>e</sup> bataillons des<br>gardes espagnoles... | 1      | »           | 2                                      | »          | »            | »          | 8         | 4                          | 208                     | 220                    | 3        |
| 1 <sup>er</sup> bataillon des gardes<br>walones.....                     | »      | 2           | 6                                      | »          | »            | »          | 13        | 9                          | 125                     | 147                    | 8        |
| Bataillon de chasseurs.                                                  | 1      | 2           | 6                                      | »          | »            | »          | 7         | 6                          | 161                     | 174                    | 3        |
| Volontaires de la patrie.                                                | 3      | 5           | 20                                     | »          | »            | »          | 15        | 18                         | 222                     | 255                    | 6        |
| Infant don Carlos....                                                    | »      | 5           | 17                                     | »          | »            | »          | 19        | 13                         | 537                     | 569                    | 9        |
| Imperial de Tolède....                                                   | 2      | 2           | 19                                     | »          | »            | »          | 13        | 22                         | 223                     | 258                    | 10       |
| Ciudad-Rodrigo.....                                                      | 2      | 4           | 13                                     | »          | »            | »          | 17        | 6                          | 198                     | 221                    | 5        |
| Légion étrangère....                                                     | 2      | 3           | 9                                      | »          | 3            | »          | 13        | 1                          | 169                     | 183                    | 7        |
| 3 <sup>e</sup> bataillon de chas-<br>seurs de Valence....                | 4      | 12          | 21                                     | 1          | 1            | 1          | 31        | 23                         | 854                     | 908                    | 13       |
| Régiment de Savoie ..                                                    | 3      | 7           | 29                                     | 3          | 2            | »          | 52        | 23                         | 1055                    | 1239                   | 9        |
|                                                                          | 29     | 80          | 291                                    | 13         | 11           | 2          | 358       | 252                        | 8263                    | 8992                   | 126      |
| <i>Avant-garde.</i>                                                      |        |             |                                        |            |              |            |           |                            |                         |                        |          |
| Afrique.....                                                             | 1      | 5           | 24                                     | 1          | 1            | 1          | 33        | 27                         | 433                     | 493                    | 7        |
| Murcie.....                                                              | 3      | 7           | 30                                     | 1          | 1            | 1          | 27        | 36                         | 452                     | 515                    | 8        |
| Léon.....                                                                | 3      | 4           | 16                                     | 1          | 1            | »          | 25        | 17                         | 432                     | 474                    | 10       |
| Badajoz.....                                                             | 2      | 7           | 38                                     | 2          | 1            | »          | 44        | 31                         | 905                     | 980                    | 18       |
| Campo-Mayor.....                                                         | »      | »           | 6                                      | 1          | »            | »          | 16        | 4                          | 238                     | 258                    | 3        |
| Tirailleurs de Cuenca.                                                   | 2      | 5           | 12                                     | 1          | 1            | 1          | 20        | 26                         | 615                     | 665                    | 24       |
| Compagnies des Cana-<br>ries.....                                        | »      | »           | 1                                      | »          | »            | »          | 2         | 3                          | 30                      | 35                     | 1        |
| 1 <sup>er</sup> de chasseurs de Va-<br>lence.....                        | 1      | 5           | 13                                     | 1          | 1            | 1          | 12        | 10                         | 259                     | 281                    | 9        |
| 2 <sup>e</sup> id.....                                                   | 1      | 12          | 16                                     | 1          | 1            | »          | 24        | 16                         | 651                     | 695                    | 11       |
|                                                                          | 42     | 125         | 447                                    | 22         | 18           | 6          | 564       | 422                        | 12378                   | 13388                  | 217      |
| <i>Cavalerie.</i>                                                        |        |             |                                        |            |              |            |           |                            |                         |                        |          |
| Alcantara.....                                                           | 1      | 3           | 6                                      | »          | »            | »          | 19        | »                          | 19                      | 68                     | 80       |
| Cuenca.....                                                              | 2      | 4           | 8                                      | »          | »            | »          | 23        | »                          | 152                     | 171                    | 163      |
| Numance.....                                                             | 3      | 6           | 22                                     | »          | »            | »          | 29        | »                          | 345                     | 377                    | 376      |
| Hussards espagnols...                                                    | »      | 4           | 8                                      | »          | »            | »          | 10        | »                          | 47                      | 57                     | 66       |
| — de Grenade....                                                         | »      | 2           | 5                                      | »          | »            | »          | 9         | »                          | 59                      | 69                     | 77       |
| Chasseurs de montagne.                                                   | »      | 1           | 2                                      | »          | »            | »          | 2         | 1                          | 73                      | 76                     | 61       |
| A reporter.....                                                          | 6      | 20          | 46                                     | »          | »            | »          | 92        | 1                          | 695                     | 818                    | 822      |

*Suite de l'état de situation des troupes espagnoles composant la garnison de Valence, au 9 janvier 1812.*

| DÉSIGNATION DES CORPS.                              | Chefs. | Capitaines. | Lieutenants et sous-lieutenants. | Amouñiers. | Chirurgiens. | Armuriers. | Sergents. | Tambours et trompettes. | Caporaux et soldats. | Total des présents. | Chevaux. |
|-----------------------------------------------------|--------|-------------|----------------------------------|------------|--------------|------------|-----------|-------------------------|----------------------|---------------------|----------|
| D'autre part. ....                                  | 6      | 20          | 46                               | »          | »            | »          | 92        | 1                       | 695                  | 818                 | 822      |
| Ordonnances du général en chef. ....                | »      | »           | 1                                | »          | »            | »          | 2         | »                       | 25                   | 27                  | 29       |
| Id. du sous-inspecteur.                             | »      | 1           | »                                | »          | »            | »          | »         | »                       | 5                    | 5                   | 9        |
| Id. de la 4 <sup>e</sup> division. ...              | »      | »           | »                                | »          | »            | »          | »         | »                       | 8                    | 8                   | 8        |
|                                                     | 6      | 21          | 52                               | »          | »            | »          | 94        | 1                       | 763                  | 858                 | 866      |
| <i>Artilleris.</i>                                  |        |             |                                  |            |              |            |           |                         |                      |                     |          |
| 1 <sup>er</sup> escadron. ....                      | 2      | 3           | 6                                | »          | »            | »          | 6         | 4                       | 135                  | 145                 | 164      |
| 3 <sup>e</sup> id. ....                             | 2      | 2           | 6                                | »          | »            | »          | 11        | 4                       | 214                  | 229                 | 123      |
| 3 <sup>e</sup> compagnie. ....                      | »      | 1           | 2                                | »          | »            | »          | 2         | 1                       | 56                   | 59                  | 56       |
| 2 <sup>e</sup> régiment dans la place. ....         | 3      | 4           | 4                                | »          | 1            | »          | 29        | 11                      | 564                  | 604                 | 3        |
| Id. à l'armée. ....                                 | 2      | 2           | 11                               | 1          | »            | »          | 10        | »                       | 228                  | 238                 | 5        |
| Brigade de marche. ....                             | »      | 2           | 6                                | »          | »            | »          | 6         | 3                       | 168                  | 177                 | »        |
| Parc général. ....                                  | 1      | 2           | 2                                | »          | »            | »          | »         | »                       | »                    | 129                 | 187      |
|                                                     | 10     | 16          | 37                               | 1          | 1            | »          | 64        | 29                      | 1365                 | 1581                | 538      |
| <i>Ingénieurs et sapeurs.</i>                       |        |             |                                  |            |              |            |           |                         |                      |                     |          |
| Ingénieurs et sapeurs du 2 <sup>e</sup> corps. .... | 7      | 9           | 18                               | »          | »            | »          | 17        | 11                      | 332                  | 360                 | 46       |
| Id. du 3 <sup>e</sup> corps. ....                   | »      | »           | 1                                | »          | »            | »          | 1         | 1                       | 21                   | 23                  | 1        |
| 4 <sup>e</sup> division expéditionnaire. ....       | 2      | »           | »                                | »          | »            | »          | »         | »                       | »                    | »                   | 2        |
| Avant-garde id. ....                                | »      | 1           | »                                | »          | »            | »          | »         | »                       | »                    | »                   | 1        |
|                                                     | 9      | 10          | 19                               | »          | »            | »          | 18        | 12                      | 353                  | 383                 | 50       |
| <i>État-major.</i>                                  |        |             |                                  |            |              |            |           |                         |                      |                     |          |
| 2 <sup>e</sup> armée. ....                          | 6      | 2           | 1                                | »          | »            | »          | 5         | »                       | 9                    | 14                  | 7        |
| Corps expéditionnaire.                              | 3      | 2           | »                                | »          | »            | »          | »         | »                       | 6                    | 6                   | 15       |
| Avant-garde id. ....                                | 1      | »           | 1                                | »          | »            | »          | »         | »                       | »                    | »                   | 4        |
| 4 <sup>e</sup> de id. ....                          | 2      | »           | »                                | »          | »            | »          | »         | »                       | »                    | »                   | 3        |
|                                                     | 12     | 4           | 2                                | »          | »            | »          | 5         | »                       | 15                   | 20                  | 29       |
| État-major de la place.                             | 14     | 22          | 10                               | »          | »            | »          | 6         | »                       | 38                   | 44                  | 99       |



*Suite de l'état de situation des troupes espagnoles composant la garnison de Valence, au 9 janvier 1812.*

## RÉSUMÉ.

| DÉSIGNATION DES CORPS.  | Chefs. |     | Lieutenants et sous-lieutenants. |    | Annóniers. | Chirurgiens. | Armuriers. | Sergents. | Tambours et trompettes. | Caporaux et soldats. | Total des présents | Chevaux. |
|-------------------------|--------|-----|----------------------------------|----|------------|--------------|------------|-----------|-------------------------|----------------------|--------------------|----------|
| Infanterie.....         | 42     | 125 | 447                              | 22 | 18         | 6            | 564        | 431       | 12378                   | 13384                | 218                |          |
| Cavalerie.....          | 6      | 21  | 52                               | »  | »          | »            | 82         | 13        | 763                     | 858                  | 866                |          |
| Artillerie.....         | 10     | 16  | 37                               | 1  | 1          | »            | 64         | 29        | 1385                    | 1581                 | 538                |          |
| Ingénieurs et sapeurs.. | 9      | 10  | 19                               | »  | »          | »            | 18         | 12        | 353                     | 383                  | 50                 |          |
| État-major de l'armée.  | 12     | 4   | 2                                | »  | »          | »            | 5          | »         | 15                      | 20                   | 29                 |          |
| État-major de la place. | 14     | 22  | 10                               | »  | »          | »            | 6          | »         | 38                      | 44                   | 99                 |          |
| TOTAL GÉNÉRAL.....      | 93     | 198 | 567                              | 23 | 19         | 6            | 739        | 475       | 15532                   | 16270                | 1800               |          |

Valence, le 9 janvier 1812.

Le brigadier, chef de l'état-major général,

*Signé* : RAMON PIREZ.

## N° 13.

*État approximatif des principaux objets d'artillerie existant dans la place de Valence, à l'époque de sa reddition, le 9 janvier 1812.*

|                              |                               |           |     |
|------------------------------|-------------------------------|-----------|-----|
| Bouches à feu...             | Canons en bronze.....         | de 24...  | 41  |
|                              |                               | de 16...  | 4   |
|                              |                               | de 12...  | 9   |
|                              |                               | de 8...   | 21  |
|                              |                               | de 4...   | 54  |
|                              | Canons en fer.....            | de 3...   | 16  |
|                              |                               | de 24...  | 23  |
|                              |                               | de 18...  | 11  |
|                              |                               | de 16...  | 21  |
|                              |                               | de 12...  | 54  |
| Obusiers en fer.....         | de 8...                       | 30        |     |
|                              | de 6...                       | 19        |     |
|                              | de 4...                       | 33        |     |
|                              | de 3...                       | 4         |     |
| Mortiers en bronze.....      | de 8 p.                       | 9         |     |
|                              | de 6 p.                       | 17        |     |
| Pierrier.....                | de 12 p.                      | 5         |     |
|                              | de 10 p.                      | 1         |     |
|                              |                               | de 8 p.   | 1   |
| TOTAL des bouches à feu..... |                               |           | 374 |
| Projectiles.....             | Boulets de tous calibres..... | 26,000    |     |
|                              | Bombes et obus.....           | 800       |     |
| Poudre (livres).....         |                               | 180,000   |     |
| Cartouches d'infanterie..... |                               | 3,000,000 |     |
| Fusils.....                  |                               | 12,000    |     |

Au quartier général à Benimanet, le 10 janvier 1812.

Le général de division, commandant en chef  
l'artillerie de l'armée,

Signé : BARON VALÉE.

## N° 14.

*Lettre du maréchal Suchet au prince Berthier, major général, sur la prise de Valence.*

Au quartier général de Valence, le 11 janvier 1812.

Monseigneur,

Je prie Votre Altesse Sérénissime d'annoncer à S. M. l'Empereur que ses ordres sont exécutés; Valence est soumis à ses armes.

Les mouvements rapides du 26 décembre ont forcé l'ennemi à se retirer dans ses lignes, où il a été aussitôt bloqué. La poursuite jusqu'à Saint-Philippe, des troupes échappées de Valence, a ôté à Blake tout espoir d'être secouru. L'armée, avide de gloire, cherchait les dangers, et a repoussé trois sorties avec une haute valeur.

La hardiesse des travaux du génie, qui, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier, a ouvert la tranchée à soixante-dix et quatre-vingts toises des ouvrages de l'ennemi, et qui, en quatre jours et quatre nuits, a porté ses sapes jusqu'à quatre toises du fossé; les efforts surprenants de l'artillerie, qui a élevé ses batteries à soixante toises, et qui est parvenue à les armer malgré des pluies et des chemins affreux; la constance de l'infanterie à partager tous ces travaux, ont entraîné l'abandon des lignes ennemies armées de quatre-vingt-une pièces de canon.

Ces lignes ont quatre mille toises de développement: Valence a dépensé douze millions de réaux pour les

élever, et des milliers de bras y ont travaillé pendant deux ans.

Après avoir fait bombarder la ville le 5, j'ai offert, le 6, une capitulation qui a été rejetée. J'ai alors fait redoubler le feu, et, en trois jours et trois nuits, deux mille sept cents bombes sont tombées dans Valence, et y ont causé plusieurs incendies considérables. Au moment de la reddition, l'artillerie, par une louable émulation, était parvenue à élever deux batteries de dix pièces de 24 chacune, pour faire brèche à la dernière enceinte, et le génie, avec son activité ordinaire, était arrivé à se loger dans les dernières maisons des faubourgs et à attacher le mineur sous deux portes principales de la ville. Mais le général en chef Blake, craignant les suites terribles et prochaines d'un assaut, a accepté la capitulation suivante, qui met au pouvoir de l'Empereur la ville de Valence, trois cent soixante-quatorze bouches à feu, cent quatre-vingts milliers de poudre, trois millions de cartouches, seize mille cent trente et un prisonniers de ligne, suivant l'état ci-joint, remis par le général chef d'état-major espagnol; dix-neuf cent cinquante malades aux hôpitaux, dix-huit cents chevaux de cavalerie et d'artillerie, et vingt et un drapeaux. Parmi les prisonniers se trouvent huit cent quatre-vingt-treize officiers et vingt-deux généraux ou brigadiers; au nombre de ces derniers, on distingue le capitaine général Blake, Charles O'Donell, gouverneur de Valence; Zayas et Lardizabal, commandant les divisions expéditionnaires; Miranda, Marco del Ponte, Zea, le marquis de Rocca, etc.; enfin quatre lieutenants gé-

néraux et six maréchaux de camp, se disant en retraite.

Dans cette circonstance, les insurgés font une perte irréparable ; ils perdent cinquante bons officiers d'artillerie sortant de l'école de Ségovie ; trois cent quatre-vingt-trois mineurs et sapeurs, et quatorze cents vieux artilleurs, dont une partie forment quatre belles compagnies d'artillerie à cheval, servant trente pièces de bataille attelées.

Votre Altesse Sérénissime s'apercevra par la lecture de l'article IV de la capitulation, que j'ai saisi l'occasion de remplir les volontés bienfaisantes de l'Empereur, en obtenant la très-prochaine rentrée à l'armée de deux mille Français ou alliés qui sont prisonniers, et l'espérance d'un échange plus considérable encore.

Les généraux d'artillerie et du génie Valée et Rogniat ont dirigé leurs armes avec leur talent accoutumé.

Le général comte Reille, à la tête de son corps, a déployé la plus grande activité ; les généraux Palombini et Sévéroli le plus entier dévouement.

Les généraux Harispe, Habert, Musnier et Saint-Cyr Nagues, chef d'état-major, ont servi avec le zèle soutenu qui n'a cessé de les animer depuis leur entrée en Espagne.

J'aurai l'honneur d'adresser très-prochainement à Votre Altesse Sérénissime l'état des grâces que je sollicite des bontés de l'Empereur pour son armée ; j'ose vous prier, monseigneur, de les soumettre à Sa Majesté.

Je suis avec respect, etc.

Le maréchal de l'Empire, commandant en chef  
l'armée d'Aragon.

*Signé* : COMTE SUCHET.

## N° 15.

*Lettre du maréchal Suchet au prince Berthier, major général.*

Au quartier général de Valence, le 12 janvier 1812.

Monseigneur,

Le 10 janvier au matin, la garnison de Valence a défilé devant une partie de l'armée; la marche a duré jusqu'à la nuit. Le général en chef Blake avait demandé la permission de sortir des premiers et d'être conduit à Murviedro; c'est un homme de soixante ans, très-bien conservé et d'une grande taille; il paraît doué d'un sens droit, et passait, avec raison, pour le premier organisateur militaire de l'Espagne. On peut croire qu'il n'aime réellement pas les Anglais. Il s'est opposé autant qu'il l'a pu à l'influence qu'ils cherchent à prendre dans toutes les affaires d'Espagne; sa perte sera vivement sentie par les Espagnols. Je le fais conduire à Pau, où il doit attendre les ordres de Votre Altesse Sérénissime, pour le lieu de sa résidence. Il est parti ce matin avec six de ses aides de camp, sous bonne escorte, accompagné par le colonel napolitain Pépé. Les autres généraux partiront le 13; j'aurai le soin de faire connaître à S. Exc. le ministre de la police mon opinion sur ceux qui méritent le plus particulièrement d'être surveillés. Des officiers espagnols munis de passeports sont partis pour Alicante et Cadix, afin de faire arriver les prisonniers français qui doivent être échangés.

Je dirige par Terruel environ sept mille prisonniers, sous l'escorte de quatre bataillons; le général comte

Pannetier couvre ce mouvement avec quatre autres bataillons, quatre cents hussards et quatre pièces de canon. Une autre colonne d'environ quatre mille prisonniers avec tous les généraux part pour Tortose. Comme le pays est extrêmement épuisé dans cette direction, je prie le général comte Caffarelli d'assurer la marche de cette colonne jusqu'en France, soit par Jaca, soit par la Navarre. Deux mille cinq cents prisonniers ont été dirigés sur Alcira, pour être échangés.

Pour connaître exactement le nombre des prisonniers, je leur ai fait passer une revue de rigueur, afin de faire rechercher ensuite dans Valence ceux qui se seraient soustraits à mes ordres. Je crois cependant pouvoir déjà assurer qu'il entrera en France sept cents officiers et de onze à douze mille soldats ou sous-officiers, sans compter ceux qui ont été dirigés sur Alcira avec cent officiers.

J'ai fait opérer le désarmement des miliciens. Les chefs coupables (car en consentant l'article II de la capitulation, je n'ai eu d'autre vue que d'en finir promptement) seront détenus, et tous les assassins seront punis.

J'ai nommé commandant de la ville le général Robert, dont je connais la délicatesse, les talents et la fermeté; il y est entré le 9, avec quelques troupes d'élite, pour établir l'ordre. L'ordonnateur de l'armée, des officiers supérieurs d'artillerie et du génie, et le receveur central, ont été chargés de prendre possession des magasins et des caisses. Je me propose de n'entrer dans Valence, avec les troupes, que le 14, afin de prévenir

tout désordre, et ménager les ressources que le bombardement peut avoir épargnées.

Aujourd'hui, à dix heures du soir, un officier de l'armée de Portugal m'a remis une dépêche du général Montbrun, qui m'écrit d'Almanza le 9, pour m'annoncer son arrivée, et les ordres formels qu'il a reçus du duc de Raguse de retourner du 15 au 20. L'opération de Valence étant achevée, je m'empresse de lui faire savoir que, conformément à ses ordres, il peut rejoindre le maréchal.

J'ai envoyé à Saint-Philippe la division du général Harispe, avec deux régiments de cavalerie. Le général Habert s'est porté sur le Xucar; il occupera Alcira, Cullera et Denia où je me propose de faire un établissement. La division du général Musnier occupera Valence jusqu'à Tortose, resserrant Péniscola que je me propose de faire bombarder. Les divisions italiennes et la brigade Bourke resteront momentanément dans Valence, et feront de nombreux détachements dans le pays pour faire rentrer les contributions en argent et surtout en denrées, car ce n'est pas sans une vive inquiétude que je vois le long espace de temps qui doit s'écouler jusqu'à la nouvelle récolte; la disette se fait également sentir sur tous les points, et je sollicite de nouveau auprès de Votre Altesse Sérénissime la permission de faire arriver des blés de France.

Je suis avec respect, monseigneur, etc.

Le maréchal de l'Empire, commandant en chef  
l'armée d'Aragon.

*Signé* : COMTE SUCHET.



## N° 16.

*Rapport du général Blake au conseil de guerre, sur la reddition de Valence.*

Valence, le 9 janvier 1812.

Quoique la perte de Valence fût depuis longtemps prévue et annoncée, il m'est impossible de prendre la plume pour en faire part à V. S. sans éprouver la plus profonde douleur. On a dû craindre et on a craint ce funeste événement, depuis qu'on a vu succomber la place de Tarragone. La brillante défense de Sagonte, la réunion de forces à laquelle ce siège avait donné lieu, les énergiques dispositions que manifestaient les officiers et les soldats, leur serment de combattre en braves, avaient fait concevoir des espérances fondées et flatteuses : elles ont duré jusqu'au 25 octobre. Depuis ce jour, tout avait pris un aspect d'abattement et de tristesse. Une révolution politique, ou tout autre événement extraordinaire qui eût privé le maréchal Suchet des secours et des renforts qu'il attendait, pouvait retarder un moment la destinée de Valence, et mon plan était de soutenir cette place aussi longtemps qu'il serait possible, sans compromettre entièrement le sort de la petite armée qui composait sa garnison. La sûreté de ces troupes dépendait de la manière dont elles défendraient la position de Quarte et de Manissès. Appuyé sur cette position et soutenu par ma cavalerie, je pouvais à mon gré et suivant les circonstances, choisir et lier une affaire générale, en tirant de Valence les

troupes qui s'y trouvaient, ou évacuer cette place en n'y laissant qu'une petite garnison pour capituler, et sauver l'armée. Les forces nombreuses de l'ennemi et le grand circuit qu'il avait fait par son flanc droit nous avaient empêchés de profiter du vieux chemin de Madrid, qui est la route la plus grande dirigée sur cette capitale, et il était impossible que nous n'approchassions pas des deux routes de Cullera, qui bordent la rive droite et la rive gauche du lac Albufera. Le 25 décembre, les ennemis passèrent le fleuve entre Manissès et Ribaroya, et menacèrent de couper les troupes de Quarte. Mais la division Zayas, qui était à Mislata, s'opposa à ce mouvement et en annula l'effet. Je ne puis assurer si ce fut par la crainte de ce mouvement ou de toute autre combinaison que les retranchements de Quarte et de Manissès ont été évacués sans avoir été attaqués. Ceux de Manissès seulement soutinrent un feu assez léger. La cavalerie eut toute liberté d'agir, et l'artillerie ne s'étant pas retirée, fut abandonnée, à l'exception de cinq pièces qui furent conduites à Valence. Dans cet intervalle de temps, on envoya à Quarte un renfort de deux bataillons du régiment des volontaires de Castille; mais ces bataillons trouvant Quarte déjà évacué, prirent position auprès de Chirivella; les troupes de Milastà furent renforcées d'un bataillon de la division d'avant-garde avec quelques pièces d'artillerie, et deux autres bataillons se tenaient prêts à exécuter le même mouvement, lorsqu'on vit que le corps de Quarte avait quitté ce poste, et fuyait en désordre vers Chirivella, poursuivi par

l'ennemi. La division Zayas n'ayant plus alors d'intérêt à occuper Mislata , exécuta sa retraite pied à pied sur Valence , en se faisant respecter de l'infanterie et de la cavalerie ennemies.

Il est aisé de concevoir l'embarras dans lequel nous nous sommes trouvés à Valence , embarras qu'il n'eût pas été difficile d'éviter, si , ne nous occupant que de notre conservation particulière , nous n'eussions pas songé à d'autres considérations. Voulant sortir de la ville avec le plus grand nombre de troupes possible sans exposer les habitants à de trop grands malheurs , et considérant que cette entreprise devait , par son extrême importance , être mûrement réfléchie , il me parut convenable de la soumettre à la délibération des généraux réunis en conseil. Tous furent d'avis qu'il fallait tenter une sortie pour se faire jour les armes à la main , et l'on convint que cette sortie aurait lieu par la porte Saint-Joseph dans la nuit du 28 au 29. Les dispositions qui devaient précéder ce mouvement furent exécutées à la faveur du silence et des ombres de la nuit ; mais à peu de distance de la place les troupes qui se trouvaient en tête rencontrèrent quelques obstacles résultant de la nature du terrain. Les avant-postes de l'ennemi prirent l'alarme , un feu très-vif s'engagea de part et d'autre , et ainsi échoua cette entreprise , qui ne pouvait réussir qu'à la condition d'être ignorée par les ennemis jusqu'à l'entière sortie des colonnes. L'armée retourna alors prendre ses anciennes positions du côté de Quarte. Mon projet avait été de faire une nouvelle tentative quelques jours après , mais un mouvement

du peuple me fit renoncer à cette idée et me contraignit de me restreindre à la courte défense dont Valence était susceptible.

Les ennemis entreprirent avec la plus grande vigueur une attaque en règle contre nos lignes, du côté de Saint-Vincent et de Mont-Olivette; le 4, ils étaient déjà à peu de distance du fossé. L'opinion des généraux et des chefs de l'armée réunis en conseil fut alors d'abandonner les lignes et de se retirer dans la ville. Cette retraite s'exécuta pendant la nuit sans désordre ni confusion, et sans que l'ennemi s'en aperçût, quoique dans certains endroits les sentinelles d'observation ne fussent qu'à huit ou dix pas du fossé; on entra en ville l'artillerie de campagne et quelques pièces de gros calibre; les autres furent enclouées. Dans la journée vers deux heures de l'après-midi, le bombardement commença et fut continué nuit et jour, les 6, 7 et 8. Ses ravages sur les édifices et parmi les habitants furent terribles; la dévastation s'étendit de toutes parts, et les gémissements du peuple allaient toujours croissant: sa situation était en effet d'autant plus cruelle, que la ville de Valence n'avait aucun abri à l'épreuve de la bombe.

Je reçus, le 6 à midi, une sommation du maréchal Suchet, que je rejetai. Mais, le 8, le peuple était dans une telle consternation, et moi-même j'étais tellement étonné de me voir sans ressources et sans espoir de secours, pressé vivement par les travaux de l'ennemi, et n'ayant à lui opposer qu'une faible muraille, que je résolus d'entrer en négociation pour l'évacuation de la

place. Il paraissait impossible que quarante-huit heures s'écoulassent sans que de larges brèches fussent ouvertes, et dès lors la place pouvait être livrée à toutes les horreurs imaginables. Je frémissais à l'idée de continuer sans aucune utilité la défense pendant quatre ou cinq jours, au prix de si grands et de si terribles sacrifices.

Le général ennemi n'ayant point adhéré à mes propositions, j'assemblai en conseil les chefs de l'armée pour en proposer de nouvelles; et c'est d'après la délibération de ce conseil et à la majorité des suffrages qu'a été conclue la capitulation dont la copie est ci-jointe. En vertu de cette capitulation les Français prennent cette nuit même possession de la citadelle et de la porte de Mer; les troupes espagnoles sortiront demain.

J'espère que V. A. voudra bien ratifier l'échange convenu des prisonniers, et envoyer en conséquence ses ordres à Majorque. Pour ce qui me touche, l'échange des officiers de mon grade, l'époque où il pourrait avoir lieu étant extrêmement reculée, je me crois condamné à la captivité pour le reste de ma vie, et je regarde le moment de mon expatriation comme celui de ma mort. Mais si mes services ont été agréables à la patrie, et si jusqu'à ce moment je n'ai cessé de bien mériter d'elle, je supplie instamment V. A. de daigner prendre sous sa protection ma nombreuse famille.

Que Dieu garde, etc.

*Signé* : JOAQUIN BLAKE.

*Tome IV.*

15

## N° 17.

*Lettre du maréchal Suchet au prince Berthier, major général.*

Au quartier général à Valence, le 17 janvier 1813.

Monseigneur,

J'ai la satisfaction d'annoncer à V. A. S. que les troupes de l'Empereur sont entrées dans Valence le 14, quatre jours après la reddition de cette place, et que, par suite des dispositions que j'avais ordonnées, la plus grande discipline a été observée : l'armée espagnole en était déjà sortie, et j'avais fait opérer le désarmement général ; le nombre des fusils réunis s'élève à près de vingt mille.

J'ai fait enlever tous les moines ; cent quarante-huit qui se trouvent trop vieux pour voyager vont être réunis dans un couvent à dix lieues de Valence. Cinq cents environ sont déjà partis pour la France, et cinq des plus coupables, qui promenaient dans les rues la bannière de la foi et qui prêchaient sur les places publiques au moment de la capitulation pour exciter encore les habitants, ont été fusillés. Je continuerai à faire faire des recherches pour tâcher d'en arrêter un plus grand nombre.

Sur trois mille paysans armés des environs de Valence, qui avaient pris les armes, j'en ai fait arrêter quatre cent quatre-vingts, comme suspects ; ils partent liés pour la France. Parmi eux se trouve un assez grand nombre de chefs de guérillas ; plusieurs ont été

fusillés ou vont l'être. Dans sa fureur, le marquis de Palacio était parvenu à organiser en milice dix mille habitants, et les hommes de soixante-dix à quatre-vingts ans avaient des postes assignés dans la défense de la ville. Je les ai tous fait réunir aujourd'hui; toute la ville tremblait de voir les chefs de famille enlevés. Le général Robert a eu de la peine à obtenir des officiers qu'ils fissent connaître les plus coupables; j'espère cependant finir par les découvrir; trois des plus furieux sont au château et seront fusillés. Trois cent cinquante étudiants servant d'auxiliaires à l'artillerie, et tous fort exaltés, ont été enlevés et seront conduits en France. J'ai ordonné la dissolution de tous ces corps, que je me propose de remplacer par une garde civique moins nombreuse et formée particulièrement d'hommes choisis parmi les pères de famille et les propriétaires. Tous les assassins des Français seront recherchés et punis; déjà plus de six cents ont été exécutés par la fermeté du juge espagnol Marescot, que j'espère voir bientôt.

Il existe plus de douze cents invalides dans le pays entre Saint-Philippe et Valence; j'espère leur faire donner une demi-solde, tant qu'ils se conduiront bien.

J'ai envoyé chercher l'archevêque de Valence, qui était à Gandia; il est venu avec empressement. C'est un vieillard de soixante-dix-huit ans qui paraît animé d'un bon esprit.

Sous peu de jours, j'aurai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le plan des forts destinés à servir de réduit à la garnison et à contenir la ville.

La petite place de Péniscola ayant hésité à se rendre, je l'ai fait bloquer par terre; déjà les moyens d'artillerie nécessaires pour la réduire sont prêts à Benicarlo. Je crois, comme j'ai déjà eu l'honneur de le marquer à Votre Altesse, n'en obtenir raison que par le bombardement.

Je viens d'être informé que les généraux Lascy, d'Éroles et Sarsfield, se sont réunis à Reus et menacent Tarragone. Ils sont appuyés par deux vaisseaux anglais, deux frégates et vingt-trois canonnières qui ont débarqué dans le port de Salao du canon, des vivres et des échelles. J'ai ordonné aussitôt au général Lafosse, commandant de Tortose, de se porter avec sa garnison sur Reus; je le fais soutenir par le général Musnier avec deux mille cinq cents hommes. J'espère que ces troupes arriveront à temps pour repousser l'ennemi. Je n'aurais aucun sujet d'inquiétude, si les régiments que l'Empereur avait ordonné de laisser en basse Catalogne y fussent restés; mais leur absence a forcé le gouverneur de Tarragone à laisser manger un approvisionnement que j'avais fait compléter à sept mois pour douze cents hommes, et auquel j'avais défendu, sous peine de mort, que personne ne touchât; c'est ainsi que, par des mesures accidentelles, on compromet le sort des places qui ont coûté tant de peine à prendre.

Je viens enfin de recevoir des nouvelles du général Darmagnac, dont je n'avais pas entendu parler depuis le 24 décembre, et qui a envoyé un bataillon du soixante-quinzième à Requena; je l'engage à laisser un



poste sur ce point pour se lier avec ceux que j'ai déjà établis en arrière jusqu'à Valence, afin que la communication avec Madrid devienne facile.

Je suis forcé d'employer seize bataillons pour l'escorte des prisonniers ; ces troupes mettront douze jours pour se rendre à Saragosse, et je prévois à regret qu'elles seront forcées d'aller jusqu'à Pau, ce qui m'en privera pendant quarante jours.

Je remets à V. A. S. le rapport que m'adresse le général Caffarelli sur l'événement affligeant arrivé à Huesca. Les dispositions qui avaient été prises pour la sûreté de ce poste étaient si bonnes, que j'étais fondé à en attendre un tout autre résultat. J'engage le général Caffarelli à rechercher la cause de cet événement, qui a permis à Mina de s'emparer de la garnison et de l'emmener sans être inquiété, ce qui paraîtra inconcevable à tout homme qui, comme moi, connaîtra les localités. Cette fausse manœuvre, cette lenteur dans les opérations, continuent de nous priver de nos relations avec la France. Les dernières lettres que j'ai reçues sont du 14 décembre, et je ne doute pas que l'Empereur conçoive des inquiétudes, tandis que j'ai tout fait pour les prévenir, ayant envoyé à V. A. de fréquents rapports, et ayant fait partir trois de mes aides de camp.

Je suis avec respect, etc.

Le maréchal de l'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.



**SIÈGE**  
**DE PÉNISCOLA,**  
**PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON**  
**EN 1812.**



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                                                 | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Description de la petite place de Péniscola.—Difficultés que présentait le siège.....                                                                                                                           | 235    |
| Les assiégés font une sortie qui est repoussée. — Ils détachent un poste à la tour de Torre Nueva, située sur la côte, à une lieue de Péniscola. Le maréchal Suchet fait attaquer ce poste, qui est enlevé..... | 237    |
| Une sommation est faite au gouverneur de Péniscola, qui refuse de se rendre. — Ouverture de la tranchée. — Établissement des premières batteries.....                                                           | 239    |
| On saisit des dépêches qui font connaître les dispositions des assiégés. — Le gouverneur consent à capituler.....                                                                                               | 241    |
| Péniscola reçoit une garnison française. — Cette place est mise en état de défense.....                                                                                                                         | Id.    |

FIN DE LA TABLE.



---

# SIÈGE DE PÉNISCOLA,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE D'ARAGON,

EN 1812.

---

**PÉNISCOLA** est situé en mer, sur un rocher escarpé qui ne se rattache à la côte que par un isthme de sable de deux cents mètres de longueur et qui lui-même est couvert d'eau dans les hautes marées. Cette petite place, éloignée d'une lieue de la grande route de Tortose à Valence, ne pouvait avoir d'action sur cette route que par les excursions de sa garnison; mais, sous le rapport maritime, son importance était bien plus grande, l'ennemi y trouvant un bon point d'appui sur la côte et un endroit où ses bâtiments venaient faire de l'eau.

Du côté de la terre, la ville est défendue par un front bastionné, assis sur le roc vif taillé à pic, et qui domine l'isthme de quinze à vingt mètres. Sur

tout le reste de l'enceinte, le rocher, baigné par une mer profonde, s'élève verticalement à plus de trente mètres de hauteur. La crête en est couronnée d'un mur crénelé, avec des batteries dirigées sur la pleine mer. Un vieux château de Templiers, bâti sur le point culminant du rocher, à cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, sert de réduit à la ville; on y trouve des logements à l'épreuve pour huit cents hommes et tous les accessoires nécessaires à la défense, et un escalier taillé dans le roc conduit à un embarcadère où les chaloupes peuvent arriver dans les temps calmes. La place renfermait deux mille habitants et une garnison de mille hommes sous les ordres du brigadier Garcia Navarro. Elle avait des vivres pour six mois, trois moulins à manège, des souterrains à l'épreuve de la bombe, des munitions considérables et soixante-six bouches à feu en batterie. Du sein même du rocher sur lequel la ville est située, jaillissent plusieurs sources d'eau douce, qui fournissaient aux besoins de la garnison et à ceux des habitants.

La difficulté des cheminements sur le front de la presqu'île se trouvait augmentée par l'existence d'un vaste marais, occupant tout le bas fond du terrain compris entre la mer et le pied des montagnes, lequel avait été inondé au moyen d'un barrage élevé sur le canal qui le traverse. Quatre cha-



loupes canonnières défendaient les abords de la plage, et une escadre anglaise croisait à une petite distance.

Au mois de septembre 1811, dans son mouvement offensif sur Sagonte et Valence, le maréchal Suchet, pour contenir la garnison de Péniscola et protéger la marche des convois, avait laissé à Benicarlo un bataillon du cent quatorzième et vingt-cinq dragons, et à Torre Blanca un poste du deuxième de la Vistule. Il avait ajourné, jusqu'après la prise de Valence, le siège de cette petite place qui, par la force de sa position, avait reçu des soldats le nom de petit Gibraltar. Les Espagnols n'étant bloqués que de fort loin, firent plusieurs excursions. Le 1<sup>er</sup> octobre, une colonne de cinq à six cents hommes sortit de Péniscola avec une pièce de canon et vint attaquer un poste du cent quatorzième qui occupait une maison crénelée, au point où le chemin de Péniscola rejoint la grande route de Tortose. Le chef de bataillon Ronfort, commandant à Benicarlo, se porta aussitôt à la rencontre des Espagnols, les attaqua et leur prit un officier et huit soldats; mais il ne put les empêcher de faire sauter la maison crénelée dont ils s'étaient emparés, ni de rentrer dans Péniscola avec la pièce de canon qu'ils avaient amenée. Au mois de novembre, la garnison de Péniscola tenta deux fois de s'établir dans une tour dite Torre

Nueva, située sur la côte à plus d'une demi-lieue de la place du côté de Valence; elle en fut chassée avec perte par les commandants de Benicarlo et de Torre Blanca, mais au mois de décembre, elle parvint à s'y loger et y mit quatre-vingts hommes, dont quarante sapeurs sous les ordres d'un officier du génie.

Le maréchal Suchet ne voulant pas laisser à l'ennemi le temps de former un établissement solide à Torre Nueva, ordonna d'attaquer cette tour avec du canon et de la raser. Dans la nuit du 6 au 7 décembre, le chef de bataillon Ronfort s'y porta, et plaça deux cents hommes d'élite du cent quatorzième sur le chemin de Péniscola, tandis que le capitaine d'artillerie Bonafous établissait une batterie de deux pièces de huit à cent vingt mètres de la tour. Au jour, ces deux pièces commencèrent à tirer, mais elles firent peu d'effet, la porte de la tour se trouvant couverte par un parapet en terre. Déjà plusieurs de nos canonniers avaient été blessés, et six chaloupes sorties de Péniscola s'avançaient au secours de la tour, lorsque pour en finir, le chef de bataillon Ronfort se porta avec ses grenadiers à vingt pas de la tour et fit un feu de mousqueterie des plus vifs. En même temps, le capitaine d'état-major Delaveine, le lieutenant Mabire et quelques soldats se précipitèrent sous une grêle de balles et de pierres jusqu'à la

porte de la tour et y placèrent deux barils de poudre. A cette vue, la garnison épouvantée arbora le drapeau blanc et se rendit. Les chaloupes espagnoles arrivèrent peu de temps après, mais nos pièces furent mises en batterie au bord de la mer et les forcèrent à prendre le large. La poudre trouvée dans la tour servit à la faire sauter. Nous eûmes deux hommes de tués et sept de blessés.

La chute de Valence, qui eut lieu le 9 janvier, permit au maréchal de diriger sur Péniscola la division Musnier pour en faire le siège; mais les événements appelant cette division en Catalogne, le général Sévéroli vint la remplacer le 20 janvier avec deux bataillons du premier régiment de ligne italien, deux bataillons du cent quatorzième, un bataillon du premier de la Vistule, deux compagnies d'artillerie et deux compagnies de sapeurs. Ces troupes furent placées sur les hauteurs et sur la plage voisine de la place, savoir : les Italiens, à la droite; le bataillon de la Vistule, l'artillerie, les sapeurs et le parc de siège au centre; et un bataillon du cent quatorzième à la gauche, où l'on fit quelques retranchements entre l'inondation et le rivage pour contenir les sorties de la garnison.

Le siège de Péniscola offrant de grandes difficultés, le général Sévéroli voulut tenter de s'en rendre maître par la voie des négociations; mais les propositions qu'il fit au gouverneur ayant été re-

jetées, il résolut de faire entreprendre les opérations du siège en commençant par bombarder la ville. Le général Valée, commandant de l'artillerie à l'armée d'Aragon, vint fixer l'emplacement de la batterie n° 1, de quatre mortiers de douze pouces, qui fut construite à près de douze cents mètres de la place, derrière un mamelon, et un peu au-dessus du chemin de Benicarlo qui, dans cette partie, longe le pied de la montagne. Cette batterie commença son feu le 28 janvier et le continua jour et nuit.

1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Nuits, du 31 janvier au 3 février.

Dans la nuit du 31 janvier au 1<sup>er</sup> février, le chef de bataillon du génie Plagniol ouvrit, avec mille travailleurs, en arrière de l'inondation, une portion de parallèle, dirigée au sud vers la plage. Cette parallèle fut prolongée les nuits suivantes en serrant de plus en plus l'isthme et le front d'attaque. Le colonel d'artillerie Raffron établit aussitôt sur les hauteurs et dans la parallèle cinq batteries pour contrebattre celles de la place, savoir :

Le n° 2, de deux pièces de 24 et de trois obusiers de six pouces.

Le n° 3, de quatre pièces de 24.

Le n° 4, de quatre pièces de 24.

Le n° 5, de quatre pièces de 24 et d'un obusier de six pouces.

Le n° 6, de quatre mortiers.

A peine le siège était-il commencé qu'un bâtiment que nous avions armé dans le port de Denia saisit en mer un bateau porteur de dépêches du gouverneur de Péniscola au général commandant à Alicante. Par la présence d'esprit d'un voltigeur qui était à bord du bâtiment, la dépêche fut retirée de l'eau au moment où l'on venait de l'y jeter. Cette dépêche fit connaître au maréchal Suchet la mésintelligence qui régnait entre la garnison et les Anglais. Le général Garcia-Navarro s'exprimait avec indignation sur ses alliés, qui exigeaient de lui la remise de la place, et il déclarait qu'il préférerait se soumettre aux Français, comme avait fait Valence et le reste de l'Espagne. La connaissance de ces dispositions détermina le général en chef à faire offrir de nouveau une capitulation au gouverneur (1). Le lieutenant d'état-major Prunel fut envoyé dans la place et arrêta avec le général Garcia-Navarro les bases d'une convention par laquelle la forteresse serait remise à l'armée française, sous la condition que la garnison se retirerait où elle voudrait. Cette convention fut acceptée et la capitulation signée (2). Le résultat de cette négociation fut très-heureux, car la situation de la

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 1 et 2.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 3.

place en rendait le siège fort difficile et aurait exigé beaucoup de temps et de grands sacrifices.

Le 4 février, nous prîmes possession de Péniscola, où nous trouvâmes soixante-quatorze bouches à feu et des magasins de vivres assez bien fournis. Cette conquête ne nous coûta qu'une soixantaine d'hommes tués ou blessés (1).

Cette place nous devint fort utile pour la défense de la côte, par la protection qu'y trouvèrent les corsaires et les autres bâtiments poursuivis par l'ennemi. On mit en état ses fortifications; on entreprit dans le bastion de gauche du front de terre un retranchement intérieur garni d'artillerie, et l'on prépara des obstacles aux débouchés des rues et dans les maisons afin de pouvoir au besoin défendre le terrain pied à pied jusqu'au château.

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 4, 5 et 6.

# ÉTAT

DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÈGE DE PÉNISCOLA.

## ÉTAT-MAJOR.

Sévérioli, général de division.

Montebruno, adjudant-commandant, chef de l'état-major.

## INFANTERIE.

110<sup>e</sup> de ligne..... 2 bataillons.  
1<sup>er</sup> de ligne Italien..... 2 id.  
2<sup>e</sup> de la Vistule..... 1 id.

## ARTILLERIE.

### ÉTAT-MAJOR.

Raffron, colonel.

Avit, chef de bataillon italien.

Tantesio, capitaine italien.

### TROUPES.

|                                                        |                                           |                                |              |
|--------------------------------------------------------|-------------------------------------------|--------------------------------|--------------|
| Artillerie à pied.   1 <sup>er</sup> régiment italien. | 8 <sup>e</sup> compagnie.....             | 3 off.                         | 96 hom.      |
|                                                        | 10 <sup>e</sup> compagnie.....            | 3                              | 88           |
| Train.....                                             | 4 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> ..... | 6 <sup>e</sup> compagnie.....  | 1 98 139 ch. |
|                                                        | 4 <sup>e</sup> bataillon italien..        | 1 <sup>re</sup> compagnie..... | 2 80 98      |

## GÉNIE.

## ÉTAT-MAJOR.

Plagniol, chef de bataillon.

Pinot, id.

Rouz la Mazelière, capitaine.

Morlaincourt ( François ), id.

Menard, capitaine ( blessé ).

Morvan, id.

Becquerel, lieutenant.

|              |   |                                                       |   |               |   |                |
|--------------|---|-------------------------------------------------------|---|---------------|---|----------------|
| Sapeurs..... | { | 2 <sup>e</sup> bataillon.   7 <sup>e</sup> compagnie. | { | De franc..... | } | 2 off. 70 hom. |
|              |   | Italiens.....   7 <sup>e</sup> compagnie.             |   | Belgion.....  |   |                |



**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Lettre du marechal Suchet au brigadier Garcia-Navarro,  
gouverneur de Péniscola.*

Valence, le 2 février 1812.

Monsieur le général,

Je réponds à la proposition de capitulation que vous avez faite au général comte Sévéroli, et je me détermine à en accepter les principales bases, parce que je vois avec plaisir que vous et la junta militaire conservez les principes de tout bon Espagnol.

Je vous promets également de vous traiter de manière à vous prouver le cas que je fais des militaires espagnols justement ennemis du ministère anglais.

J'autorise le général de division comte Sévéroli à vous recevoir et à vous laisser aller, ainsi que vos officiers, soit à Valence, soit à Tortose ou ailleurs, si vous le désirez.

Je connais parfaitement votre position actuelle, puisqu'une partie de vos lettres adressées au général Mahy sont tombées en mon pouvoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le maréchal de l'Empire,

*Signé* : COMTE SUCHET.

N<sup>o</sup> 2.*Réponse du brigadier Garcia-Navarro à la lettre précédente.*

Péniscola, le 3 février 1812.

Monsieur le maréchal,

La lettre que V. Exc. m'a écrite, en date du 2, m'a été fort agréable, et je ne désire que l'occasion de vous prouver la sincérité des principes que j'ai manifestés. J'ai suivi avec zèle, je puis dire avec fureur, le parti que j'ai cru juste; mais aujourd'hui que je reconnais la nécessité de nous unir à notre Roi, pour rendre moins malheureuse notre patrie, je vous offre de le servir avec le même enthousiasme.

V. Exc. doit être bien sûre de moi; la remise d'une place forte, qui a des vivres et tout ce qui est nécessaire pour une longue défense, ne peut être que l'effet d'une pleine conviction, et sert de garant à mes promesses.

Je vous salue avec le plus grand respect.

*Signé* : GARCIA-NAVARRO.

## N° 3.

*Capitulation de Péniscola.*

Le gouverneur et la junte militaire de la place de Péniscola, persuadés que les vrais Espagnols sont ceux qui, s'unissant au roi Joseph Napoléon, cherchent à rendre moins infortunée leur malheureuse patrie, offrent de livrer la place aux conditions suivantes :

## RÉPONSE.

ARTICLE 1<sup>er</sup>. La garnison de la place ne sera pas considérée comme prisonnière de guerre, et tous ceux qui la composent seront libres de se retirer partout où ils voudront, soit par mer, soit par terre.

La garnison de Péniscola sortira de la place avec les honneurs de la guerre, et déposera les armes hors du fort; les officiers conserveront leurs armes et les soldats leurs sacs.

Les officiers, sous-officiers et soldats seront libres de rentrer dans leurs familles ou de prendre du service en Espagne dans les troupes de S. M. Catholique.

Accordé.

ART. II. On respectera les propriétés, non-seulement des militaires, mais encore des habitants de la ville, qui ne devront payer aucune contribution, ni être recherchés pour les opinions qu'ils ont manifestées dans la guerre actuelle.

ART. III. Toutes les autorités, tant civiles que militaires, conserveront leurs emplois respec-

Accordé en tant que les membres des autorités civiles et militaires posséderont les qualités

tifs; car, comme à l'article I<sup>er</sup> on laisse la faculté de sortir de la place à tous ceux qui le désireront, ceux qui resteront devront être considérés comme dévoués aux principes exprimés ci-dessus.

ART. IV. Cette capitulation sera ratifiée par S. Exc. M. le maréchal de l'Empire, et, douze heures après la ratification, les troupes françaises prendront possession de la place.

ART. V. Pendant que les dispositions qu'exige l'article précédent s'exécuteront, les troupes qui assiègent la place ne pourront avancer leurs travaux, et tant celles-ci que celles de la place occuperont la position qu'elles tiennent aujourd'hui; bien entendu que la moindre infraction à cette condition suffira pour faire recommencer les hostilités.

propres aux emplois qu'ils occupent.

Cet article est consenti; l'approbation du commandant en chef de l'armée est dès ce moment apposée à la présente capitulation pour en hâter l'exécution, ou, dans le cas de refus, pour recommencer le feu.

Il devient superflu d'y répondre.

Péniscola, le 2 février 1812.

Comme président,

*Signé* : PEDRO GARCIA-NAVARRO.

Le général de division comte de l'Empire,  
commandant le siège,

*Signé* : SEVEROLI.

Approuvé par le maréchal commandant en chef  
l'armée d'Aragon,

*Signé* : COMTE SUCHEFF.

## N° 4.

*Rapport du maréchal duc d'Albufera au prince Berthier, major général.*

Au quartier général de Valence, le 7 février 1812.

Monsieur,

Le fort de Péniseola, qui, pendant le siège de Sagonte et de Valence, m'avait forcé à faire un détachement sur mes derrières, pour couvrir les communications de l'armée, a été aussitôt après l'objet de mon attention principale. Je m'étais jusque-là borné à l'observer, ne pouvant le bloquer à cause de sa position naturelle. Il est situé sur un rocher isolé de la mer, près de la grande route, à une lieue de Benicarlo, et ne se lie au continent que par une langue de sable de trente toises de large et soixante de long. Un vieux château de Templiers, bâti sur le sommet, est entouré de la ville, qui renferme deux mille habitants, et d'une fortification assez étendue, armée de plusieurs rangs de batteries. Quatre canonnières concouraient à la défense et battaient la plage des deux côtés, ce qui rendait presque impossibles les approches déjà si difficiles sur un pareil terrain. Une garnison de mille hommes défendait la place, sous les ordres du brigadier Garcia-Navarro, homme exalté, que j'avais déjà fait prisonnier à Falset, l'année dernière, et qui était parvenu à s'échapper. Cinq voiles anglaises croisaient au large, et communiquaient avec la place, qui recevait ainsi des secours continuels du dehors.

Des la chute de Valence, je fis serrer Péniscola. Vers le 20 janvier, le général de division Sévéroli, avec deux bataillons du cent quatorzième, deux du premier de ligne italien, et un bataillon du deuxième de la Vistule, commença, par mon ordre, les opérations du siège. Le général d'artillerie Valée alla fixer l'emplacement des batteries, et fit commencer, le 28, un bombardement qui s'est soutenu avec activité pendant cinq jours. Dans la nuit du 31 janvier au 1<sup>er</sup> février, la tranchée fut ouverte par mille travailleurs, sur une longueur de deux cent quinze toises. On éleva aussitôt les batteries d'attaque, afin de pouvoir éteindre les feux de l'ennemi, et établir ensuite plus près les batteries destinées à faire brèche. Le génie continua ses approches, servant le bastion de gauche. Dix-huit pièces de canon furent mises en batterie; les mortiers continuèrent de tirer jour et nuit, et coulèrent une canonnière : l'ennemi répondait par un feu des plus vifs de boulets et de mitraille.

Le 2 février, le lieutenant Prunel, officier de mon état-major, que j'avais envoyé avec des instructions, ayant été admis dans la place, rapporta une réponse et des propositions qui me furent envoyées immédiatement. Le préambule en était remarquable et de nature à annoncer la soumission de la place. Le gouverneur, dans un entretien fort animé, exprima ses véritables sentiments et sa haine contre les Anglais, qui le pressaient avec menaces de leur remettre le fort; il n'hésitait point à préférer les Français, et reconnaissait le gouvernement actuel comme le seul propre à mettre



un terme à l'agonie de sa patrie. Je renvoyai promptement la capitulation proposée, avec mes réponses en marge, et j'y joignis une lettre au gouverneur. Dans l'intervalle les travaux avaient continué, et le feu avait recommencé; mais vingt-quatre heures après, la capitulation modifiée, que j'avais eu soin d'approuver d'avance, et que le gouverneur accepta, mit un dernier terme aux hostilités. Le 4 à midi, Péniscola a été remis aux troupes de l'Empereur : nous y avons trouvé soixante-six bouches à feu, des vivres pour deux mois, et des munitions considérables, surtout en projectiles.

J'ai l'honneur d'adresser à V. A. S. la capitulation et les lettres, l'état de l'artillerie, celui des magasins, et le plan avec une vue de Péniscola.

Pendant la durée des travaux et du feu, nous avons eu un petit nombre de blessés et de tués; parmi ces derniers, se trouve le capitaine d'artillerie Baillot. M. le général comte Sévéroli a déployé une activité rare : il se loue beaucoup de l'ardeur et du courage des troupes, et de tous les officiers, particulièrement du colonel d'artillerie Raffron et du chef de bataillon du génie Plagniol, chefs d'attaque, du colonel Areli, du premier de ligne italien, et du chef de bataillon Ronfort, du cent quatorzième.

Les circonstances qui accompagnent la reddition de Péniscola, et la soumission du gouverneur Garcia-Navarro, sont une conquête d'opinion dont j'espère les meilleurs effets. Tout ici (excepté Alicante, dont un général anglais nommé Rosch a pris le commandement) tend à la fin de la guerre; on la regarde déjà comme

254

**SIÈGE DE PÉNISGOLA.**

terminée. Jusqu'aux portes d'Alicante les habitants se montrent animés d'un bon esprit.

Je suis avec respect, etc.

*Signé* : **MARQUIS DUC D'ALBUFERA.**

## N° 5.

État des bouches à feu et munitions de guerre existant dans la place de Péniscola, le 4 février 1812, jour de sa reddition.

| NOMENCLATURE.                |                                | Composition.   |
|------------------------------|--------------------------------|----------------|
| Bouches à feu.....           | Canons de siège en bronze..... | de 24... 9     |
|                              |                                | de 16... 11    |
|                              |                                | de 8... 1      |
|                              |                                | de 4... 6      |
|                              | Canons de siège en fer.....    | de 16... 8     |
|                              |                                | de 12... 3     |
|                              |                                | de 8... 2      |
|                              |                                | de 4... 2      |
|                              | Obusiers.....                  | de 8 p. 2      |
|                              |                                | de 6 p. 3      |
|                              |                                | de 12 p. 4     |
|                              | Mortiers.....                  | de 10 p. 2     |
| de 8 p. 2                    |                                |                |
| de 6 p. 3                    |                                |                |
| Grenades.....                | de 36... 2                     |                |
| TOTAL DES BOUCHES À FEU..... |                                | 66             |
| Projectiles.....             | Boulets.....                   | de 36... 200   |
|                              |                                | de 24... 1,900 |
|                              |                                | de 16... 1,000 |
|                              |                                | de 12... 4,000 |
|                              | Bombes.....                    | de 8... 1,000  |
|                              |                                | de 4... 2,000  |
|                              |                                | de 12 p. 400   |
|                              |                                | de 10 p. 800   |
|                              |                                | de 8 p. 2,000  |
|                              |                                | de 6 p. 1,000  |
| Grenades à main.....         | 200                            |                |
| Munitions.....               | Poudre de guerre (livres)..... | 110,000        |
|                              | Plomb en saumons (livres)..... | 8,000          |
|                              | Cartouches d'infanterie.....   | 130,000        |
| Armes portatives.....        | Fusils espagnols.....          | 1,000          |

A Péniscola, le 4 février 1812.

Le général de division, commandant l'artillerie  
de l'armée,

Signé : BARON VALÉE.

## N° 6.

*État des approvisionnements trouvés dans la place de Péniscola, le 4 février 1812, jour de sa reddition.*

Deux cent soixante-dix barils de farine de première qualité, pesant l'un sept arrobas.

Huit sacs de farine non blutée, pesant l'un quatre arrobas.

Cent trente sacs de biscuit anglais, brisé et en mauvais état, pesant l'un quatre arrobas et demi.

Dix-huit sacs de biscuit id., pesant l'un deux arrobas et demi.

Cinquante sacs de biscuit de Catalogne, pesant l'un trois arrobas.

Soixante sacs de riz, pesant l'un cinq arrobas.

Quinze cents arrobas de morue de diverses qualités.

Quatre grands tonneaux de thon salé.

Six arrobas de sel.

Deux pipes d'huile contenant l'une 450 pintes.

Demi-pipe de vin, contenant deux cents pintes, pour le service de l'hôpital.

Deux arrobas de kina, et autres approvisionnements de la pharmacie.

Benicarlo, le 4 février 1812.

Le commissaire des guerres,

*Signé* : TAVINI.

NOTA. L'arroba pèse vingt-cinq livres.

**DÉFENSE**  
**DE CIUDAD-RODRIGO,**  
**PAR LES TROUPES FRANÇAISES,**  
**EN 1812.**

*Tome IV.*

17



# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

|                                                                                                                                                    | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Lord Wellington fait des préparatifs pour assiéger Ciudad-Rodrigo. — Investissement de cette place.....                                            | 262    |
| Le gouverneur complète ses moyens de défense.....                                                                                                  | 263    |
| L'ennemi fait arriver son matériel de siège, et ouvre la tranchée sur le grand Teso, après s'être emparé de la route Renaud.....                   | 265    |
| Le gouverneur envoie deux émissaires à Salamanque..                                                                                                | 267    |
| L'ennemi construit ses premières batteries.....                                                                                                    | Id.    |
| Les Anglais cheminent en avant de la première parallèle.                                                                                           | 268    |
| L'ennemi attaque le couvent de Santa-Crux et s'y loge. — Il fait une amorce de la deuxième parallèle sur le petit Teso.....                        | 269    |
| Nos troupes font une sortie, reprennent le couvent de Santa-Crux, et se portent jusque dans la première parallèle..                                | 270    |
| L'ennemi achève ses batteries, et bat en brèche la muraille de la ville et le couvent de San-Francisco.....                                        | Id.    |
| Le gouverneur évacue le couvent de Santa-Crux. — Les assiégés se logent dans ce couvent et dans celui de San-Francisco.....                        | 271    |
| L'ennemi continue son tir en brèche.....                                                                                                           | Id.    |
| Les assiégés construisent un retranchement en arrière de la brèche.....                                                                            | 272    |
| Lord Wellington adresse une sommation au gouverneur qui refuse de se rendre.....                                                                   | 273    |
| L'ennemi débouche de la deuxième parallèle par un cheminement dirigé vers la contrescarpe. — Notre artillerie parvient à raser ce cheminement..... | 274    |
| Les Anglais font une nouvelle brèche pour tourner le retranchement élevé par la garnison derrière la brèche principale.....                        | 275    |

**260 TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.**

|                                                                                                                                                  |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le gouverneur se prépare à repousser l'assaut. ....                                                                                              | 275 |
| Les Anglais attaquent les deux brèches. — Ils sont repoussés à la brèche principale, mais ils pénètrent dans la ville par la petite brèche. .... | 277 |
| État de la place. — Perte des assiégeants. — Lord Wellington fait réparer les brèches, et se retire à Fuente-Guinaldo. ....                      | 279 |
| Le maréchal Marmont rassemble ses troupes à Salamanca. ....                                                                                      | 280 |
| Lord Wellington se porte contre Badajoz. ....                                                                                                    | 281 |

**FIN DE LA TABLE.**



---

# DÉFENSE

## DE CIUDAD-RODRIGO,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1812.

---

À la fin du mois de septembre 1811, le maréchal Marmont, commandant de l'armée de Portugal, et le général Dorsenne, commandant de l'armée du Nord, agissant de concert, avaient ravitaillé Ciudad-Rodrigo et avaient obligé lord Wellington, qui bloquait cette place, à se retirer sur la Coa. Depuis cette expédition, le maréchal Marmont était resté dans une entière sécurité sur le sort de Ciudad-Rodrigo, qu'il croyait pouvoir toujours secourir avec un égal succès, si les Anglais s'en rapprochaient, et il ne craignit pas d'aller reprendre ses cantonnements dans la vallée du Tage, ni de détacher le général Montbrun avec trois divisions pour coopérer à l'expédition du maréchal Suchet contre Valence, laissant ainsi lord Wellington à peu près maître de ses opérations. Au mois de décembre, par suite de nouvelles dispositions de

l'Empereur, le général Dorsenne reçut l'ordre de se placer en deuxième ligne à Burgos, et de laisser au maréchal Marmont les divisions Souham et Bonet, qui occupaient le royaume de Léon et les Asturies. Bientôt après, une partie de l'armée du Nord fut elle-même obligée de se rapprocher de la Biscaye et de la Navarre pour contenir ces provinces qui étaient dans la plus grande fermentation.

Lord Wellington, qui n'avait pas renoncé à son projet d'assiéger Ciudad-Rodrigo, faisait travailler avec activité à relever les brèches d'Almeida, afin d'avoir un point d'appui pour ses opérations. Il fit arriver dans cette place un équipage de siège, confectionner des gabions et des fascines, et préparer des bois pour les plates-formes, et un équipage de pont de dix-huit chevalets. Afin d'augmenter encore la sécurité du maréchal Marmont, relativement à Ciudad-Rodrigo, en lui faisant croire que la masse des forces anglaises était restée sur la rive gauche du Tage, il ordonna au général Hill, qu'il avait laissé à Portalegre avec quinze cents hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, de pousser une pointe sur la route de Séville, pour jeter l'alarme en Andalousie.

Ses préparatifs de siège n'étaient pas encore terminés, lorsqu'il apprit le départ des trois divisions que le maréchal Marmont avait détachées sur Valence, et le mouvement rétrograde de l'armée du

Nord. Profitant alors du moment favorable, il se détermina à agir immédiatement avec la plus grande promptitude. Il mit son armée en mouvement le 4 janvier. Toutes les voitures du pays et près de cinq mille bœufs furent mis en réquisition pour transporter ses approvisionnements et sa grosse artillerie, et lui-même parut le 7 janvier en vue de Ciudad-Rodrigo, à la tête de quarante mille hommes.

Le général Barrié, qui commandait dans la place, en remplacement du général Renaud, pris par les guérillas dans une sortie, y était entré le 7 novembre, en même temps qu'un dernier convoi de vivres et de munitions que le général Thiébault, qui commandait à Salamanque, avait réussi à faire passer. La garnison ne comptait que dix-huit cents hommes (1) ; l'étendue des ouvrages en eût exigé trois fois autant (2). Les magasins renfermaient pour un mois de vivres, tant en farine qu'en légumes. On manquait de viande; mais quelques sorties faites à propos procurèrent une centaine de porcs, et le gouverneur fit alterner la distribution de viande avec celle de légumes.

La place était en assez bon état de défense. La

---

(1) Voir à la fin de la relation l'état du personnel.

(2) Lors du siège de 1810, la garnison espagnole était forte de six mille hommes.

brèche du front nord était réparée, et tout ce front qui, depuis l'attaque faite par le maréchal Masséna en 1810, était considéré comme le plus faible, avait été perfectionné. On avait construit sur la hauteur du grand Teso qui lui fait face, la lunette Renaud, ouvrage en terre, palissadé, armé de deux pièces et d'un obusier, et défendu par cinquante hommes. Pour protéger cette lunette, on avait construit une batterie de deux pièces sur la terrasse du couvent fortifié de San-Francisco, qui s'en trouvait à moins de quatre cents mètres ; et, au pied du glacis à gauche, se trouvait le couvent de Santa-Crux, crénelé et converti en un poste pour l'infanterie. Le front nord de la place situé en arrière était armé de quarante-huit bouches à feu, dont un grand nombre de mortiers et d'obusiers ; il battait tous les cheminements qu'aurait pu entreprendre l'ennemi en partant du grand Teso. Le reste de l'enceinte était armé de soixante-onze bouches à feu. Les magasins étaient d'ailleurs bien approvisionnés de poudre et de projectiles. On avait conservé les mauvais retranchements en terre que les Espagnols avaient élevés autour du faubourg de San-Francisco, et, sous l'appui des couvents de San-Francisco, de Santo-Domingo et de Santa-Clara, ces retranchements pouvaient être regardés comme à l'abri d'un coup de main.

Le 7 janvier, lord Wellington fit jeter un pont

de chevalets sur l'Agueda à Marialva, deux lieues au-dessous de la ville, tandis qu'une division de troupes légères passait à gué au-dessus et près du couvent de la Caridad, situé au nord de la place, à une distance de dix-huit cents mètres. Le même jour, il se porta sur la rive droite, et forma l'investissement de la ville. Les troupes anglaises se cantonnèrent dans les villages environnants. Le temps était très-froid, et la terre était couverte de neige.

Le matériel du génie arriva le 8 et fut parqué au couvent de la Caridad. Ce matériel se composait de deux mille deux cents outils, de onze cents gabions, de six cents fascines, de trente mille sacs à terre et d'autres menus approvisionnements. Le matériel de l'artillerie, qui avait été réuni à Gallegos, arriva quelques jours après. Il se composait de trente-quatre pièces de 24 et de quatre pièces de 18, avec un approvisionnement à huit cents coups : huit mortiers et vingt-deux obusiers qui faisaient partie de l'équipage de siège restèrent en arrière et ne furent pas employés.

Après avoir fait la reconnaissance de la place, lord Wellington se détermina, à l'exemple de Masséna, à attaquer du côté du nord. Il y trouvait l'avantage que, des hauteurs du grand et du petit Teso, il pouvait battre immédiatement en brèche la muraille; tandis que, en attaquant sur les fronts opposés, il aurait été obligé de cheminer jusqu'à

la crête du glacis pour venir y établir ses batteries de brèche.

1<sup>re</sup> NUIT, du 8 au 9 janvier.

Lord Vellington, voulant ouvrir immédiatement la tranchée sur la hauteur du grand Teso, donna des ordres pour enlever de vive force la lunette Renaud. A neuf heures du soir, une colonne anglaise de trois cents hommes se porta sur la contrescarpe de cette lunette, jeta des fascines sur les palissades, sauta dans le fossé, gravit l'escarpe en terre, et arriva dans le terre-plein, en même temps qu'une autre colonne forçait la porte de la gorge. Les cinquante hommes qui gardaient cet ouvrage firent une vive fusillade et jetèrent des grenades dans le fossé; mais, accablés par le nombre, ils durent mettre bas les armes. Quatre hommes seulement parvinrent à se sauver dans la place et trois autres furent tués. La perte des Anglais fut de six hommes tués et de dix blessés, parmi lesquels trois officiers.

L'artillerie de la place et celle du couvent de San-Francisco tirèrent toute la nuit sur la lunette, dans la présomption que l'ennemi travaillait à s'y loger; mais les Anglais, se tenant un peu en arrière sur le sommet de la hauteur, ouvrirent avec sept cents travailleurs une portion de première parallèle d'environ trois cents mètres de longueur, avec une communication pour y arriver.

Au jour, notre artillerie apercevant cette parallèle, dirigea contre elle tous ses feux; mais l'ennemi, qui se trouvait à couvert, ne cessa pas de travailler.

Le gouverneur engagea les habitants qui redoutaient le siège à quitter immédiatement la ville.

2<sup>e</sup> NUIT, du 9 au 10 janvier.

Le gouverneur fit partir deux émissaires pour Salamanque, afin d'annoncer au général Thiébault, commandant de cette place, que le siège était commencé. Notre artillerie lança des pots à feu pour découvrir les points où l'ennemi travaillait, et les postes qui occupaient les couvents de San-Francisco et de Santa-Crux firent de petites sorties. Néanmoins, les Anglais continuèrent d'étendre la première parallèle à leur droite. Ils construisirent en avant la batterie n<sup>o</sup> 1, de sept pièces de 24, le n<sup>o</sup> 2, de sept pièces de 24 et deux de 16, et le n<sup>o</sup> 3, de onze pièces de 24. Mais s'étant aperçus le lendemain que les cinq pièces de droite de la batterie n<sup>o</sup> 1 se trouvaient masquées par la lunette Renaud, ils les transportèrent à la gauche de la batterie n<sup>o</sup> 2, qui fut agrandie et contiut alors seize pièces : deux des pièces de la batterie n<sup>o</sup> 1 furent dirigées contre le couvent de San-Francisco. Pour faire plus rapidement ces batteries, les Anglais les enfoncèrent de trois pieds dans le terrain naturel, et couvrirent par une gabionnade les travailleurs qui excavaient le fossé extérieur.

Au jour, notre artillerie fit un feu très-vif sur les travaux de l'ennemi et dirigea particulièrement des bombes sur les batteries commencées; trente fusils de rempart furent en outre répartis sur le front d'attaque pour tirer sur les travailleurs. On vit l'ennemi transporter beaucoup de sacs à terre dans sa parallèle, soit pour remplir le coffre de ses batteries, soit pour faire des créneaux sur les parapets de ses tranchées.

3<sup>e</sup> NUIT, du 10 au 11 janvier.

L'ennemi fit des communications pour arriver à ses batteries, il forma un crochet à chacune des extrémités de la première parallèle pour s'opposer aux sorties de nos postes des couvents de Santa-Cruz et de San-Francisco, et embusqua des tirailleurs dans des trous creusés près de ce dernier couvent, afin d'inquiéter nos canonniers; mais au jour, il fut obligé de les retirer.

Le général Barrié envoya un nouvel émissaire à Salamanque pour instruire le général Thiébault de l'état de la place.

4<sup>e</sup> NUIT, du 11 au 12 janvier.

L'ennemi déboucha de l'extrémité droite de la première parallèle, et fit avec des gabions qu'il remplit de sacs à terre une branche de zigzag, dirigée vers la place. Au jour, il perfectionna ce travail en s'enfonçant.

Nos mortiers continuèrent à lancer des bombes



sur les travaux de l'ennemi, principalement sur les batteries, dont elles détruisirent des portions de parapet et forcèrent les travailleurs à abandonner les fossés. L'une des deux pièces du couvent de San-Francisco étant tombée du haut de la terrasse, fut remplacée par un obusier, qui fut placé dans le jardin du couvent, de manière à enfler la batterie n° 1.

5° NUIT, du 12 au 13 janvier.

L'ennemi avança peu vers la place, mais il travailla avec activité à ses batteries. L'excessive rigueur du froid l'obligeait à relever deux fois par nuit ses travailleurs qui, ainsi, ne restaient pas plus de six heures sur le terrain.

Notre artillerie fit un feu continu, et les postes des couvents de Santa-Cruz et de San-Francisco ne cessèrent pas de faire une fusillade des plus vives.

6° NUIT, du 13 au 14 janvier.

A l'entrée de la nuit, l'ennemi attaqua le couvent de Santa-Cruz, dont les feux arrêtaient ses cheminements. Il s'en rendit maître et s'y logea. Le poste de cinquante hommes qui s'y trouvait parvint à se jeter dans le fossé de la place après avoir éprouvé quelques pertes. L'ennemi reprit alors le cheminement qu'il avait commencé à la droite de la première parallèle, et le poussa jusque sur le petit Teso, où il fit l'amorce de la deuxième

parallèle. Nous lançâmes sur ce travail des pots à feu qui gênèrent beaucoup l'ennemi.

A onze heures du matin, le général Barrié ordonna une sortie de cinq cents hommes, qui reprirent le couvent de Santa-Crux et comblèrent la plus grande partie des tranchées ouvertes pendant la nuit. Nos troupes atteignirent même la première parallèle, menaçant de détruire toutes les batteries. Le moment de cette sortie avait été bien choisi. L'ennemi relevait alors ses gardes de tranchée; et, comme celles qui devaient être relevées s'en allaient dès qu'elles apercevaient de loin le détachement qui venait les remplacer, les parallèles se trouvaient un moment désertes. Nos troupes rentrèrent dans la place, quand les réserves anglaises se furent avancées.

Dans la journée, l'ennemi acheva l'armement et l'approvisionnement de ses batteries. Lord Wellington, qui appréhendait toujours que le maréchal Marmont ne vînt au secours de la place, donna l'ordre de battre immédiatement en brèche la muraille, pensant pouvoir donner ensuite l'assaut, si l'armée de secours s'avancait, sans être obligé de renverser la contrescarpe.

A quatre heures et demie du soir, vingt-trois pièces de 24, réparties dans les batteries n<sup>os</sup> 1, 2 et 3, commencèrent donc à battre le saillant nord de la muraille; en même temps, deux pièces de

16 tirèrent contre le couvent de San-Francisco.

7<sup>e</sup> NUIT, du 14 au 15 janvier.

Le soir, le général Barrié fit rentrer le poste qui avait réoccupé le couvent de Santa-Cruz, dans la crainte qu'il ne fût enlevé pendant la nuit.

L'ennemi fit attaquer le couvent de San-Francisco par une colonne qui escalada la muraille extérieure, tandis qu'une autre colonne pénétrant dans le faubourg se présentait à la gorge; nos troupes firent leur retraite, après avoir encloué l'artillerie. L'ennemi se retrancha aussitôt dans ce couvent, fit un fossé en avant, et y ouvrit une communication partant de la batterie n° 1. Il put alors étendre d'environ deux cent trente mètres à la gauche la deuxième parallèle, qu'il avait amorcée sur le petit Teso, à cent quatre-vingts mètres de la place. Nous jetâmes des pots à feu pour éclairer ces travaux, mais les sapeurs anglais en éteignirent plusieurs en les couvrant de sacs à terre.

Au jour les batteries ennemies recommencèrent à battre le saillant nord de la muraille et l'endommagèrent beaucoup. Nous avions sur le front d'attaque quarante-huit pièces qui firent un feu très-vif; mais l'ennemi n'y riposta pas par un seul coup de canon, et ce jour-là, comme les jours suivants, il concentra tous ses feux sur le saillant nord qu'il voulait ouvrir : dans aucun siège peut-

être, l'assiégeant n'avait à ce point négligé d'éteindre le feu de la place. La brèche fit des progrès effrayants, bien que les batteries s'en trouvassent à cinq cents mètres; mais cette partie de la muraille, déjà ouverte en 1810, avait été fraîchement reconstruite en pierres de taille maçonnées seulement sur une partie de son épaisseur avec un mortier de terre grasse, faute de chaux qui était très-rare dans le pays.

8° NUIT, du 15 au 16 janvier.

Le commandant du génie fit déblayer le pied de la brèche et étendre les décombres dans le terre-plein de la fausse braie. Il fit aussi commencer sur le terre-plein du rempart un retranchement intérieur en arrière de la brèche. Une circonstance particulière facilitait la construction de ce retranchement : le rempart était soutenu, du côté de la ville, par un mur qui formait une contrescarpe de six mètres; en sorte qu'il suffit de faire, de chaque côté de la brèche, une coupure appuyée à cette contrescarpe, pour empêcher l'ennemi qui aurait gravi la brèche de se répandre dans la ville.

De leur côté, les Anglais, prévoyant que nous ferions un retranchement en arrière de la brèche, cherchèrent les moyens de le tourner. Dans ce but, ils commencèrent entre la redoute Renaud et le couvent de San-Francisco, sur la pente du grand Teso, une batterie n° 4, de sept pièces de 24, desti-

née à ouvrir une nouvelle brèche à une petite tour située sur la courtine du front est de la place, près de la porte del Conde, dite de Salamanque. Cette tour, formée d'une mauvaise maçonnerie, était vue jusqu'au pied par-dessus la fausse braie. L'ennemi pensait que quelques salves suffiraient pour la renverser, et qu'alors il pourrait donner l'assaut avant que nous eussions eu le temps de faire un retranchement. Ce point était en effet d'autant mieux choisi que la muraille était basse, le parapet sans épaisseur, et que la tour était le seul endroit d'où nous pouvions flanquer par de l'artillerie la brèche principale. L'ennemi ajouta cinq pièces de 24 à ses batteries n<sup>os</sup> 1 et 2 ; et il continua à étendre à gauche sur la crête du petit Teso sa deuxième parallèle, où il plaça des tirailleurs qui inquiétèrent beaucoup nos canonniers.

Au jour, l'ennemi reprit son feu contre la brèche avec vingt-huit pièces de 24 et deux pièces de 18. Dans la matinée, un brouillard épais l'obligea de suspendre son tir, mais favorisa ses travaux.

Lord Wellington, jugeant que la brèche serait bientôt praticable, somma le gouverneur de se rendre : le général Barrié répondit que lui et sa garnison s'enseveliraient plutôt sous les décombres de la place. Il répartit ses troupes sur les remparts du corps de place et de la fausse braie, et fit faire de fréquentes patrouilles dans les fossés.

9° NUIT, du 16 au 17 janvier.

La garnison resta sur pied toute la nuit dans l'attente de l'assaut. On travailla avec activité au retranchement intérieur et au déblaiement du pied de la brèche; des poutres furent placées sur les parapets pour être jetées sur les assiégeants, s'ils tentaient l'escalade.

L'ennemi ayant achevé sa deuxième parallèle, y construisit une nouvelle batterie n° 5, de six pièces de 24, pour aider au perfectionnement de la brèche. Il déboucha de la droite de cette parallèle par un cheminement pour se rapprocher de la contrescarpe. Mais, au jour, notre artillerie, qui n'était pas contre-battue, fit un feu si vif et si bien dirigé sur ce cheminement, qu'elle renversa une partie des gabions déjà placés et obligea les travailleurs à se retirer : elle fit aussi éprouver des dommages aux batteries ennemies, principalement à la batterie n° 2, où deux affûts et une pièce de 24 furent mis hors de service par un boulet.

10° NUIT, du 17 au 18 janvier.

L'ennemi dirigea de sa deuxième parallèle un feu très-vif sur la brèche pour nous empêcher d'y travailler, et plaça dans le même but une ligne de tirailleurs dans un ravin situé au pied du petit Teso, ainsi que quelques pièces de campagne, derrière une gabionnade près du couvent de Santa-Cruz; mais notre artillerie réduisit ces pièces au silence.

A neuf heures du matin, la batterie n°4 commença à battre en brèche, avec sept pièces de 24, la vieille tour voisine de la porte del Conde, et vingt-cinq pièces des batteries n° 1, 2 et 3 continuèrent leur feu sur la grande brèche. A la fin de la journée, cette vieille tour s'éroula comme une avalanche, et cette nouvelle brèche, que nous croyions devoir nous faire gagner du temps, devint au contraire pour nous un grand sujet d'alarme. Notre feu arrêta une seconde fois la tête de sape que l'ennemi cherchait à pousser en avant de la deuxième parallèle pour se rapprocher de la contrescarpe et soutenir de plus près ses colonnes d'assaut.

11° NUIT, du 18 au 19 janvier.

La garnison fut sur pied toute la nuit et fit un feu continuel. Le commandant du génie fit entreprendre des coupures en arrière de la nouvelle brèche, mais sans espoir de les voir terminées à temps.

L'ennemi cessa tous ses travaux de cheminement. Il arma sa batterie n° 5 d'un obusier et d'une pièce de 6 qui tirèrent toute la nuit sur la grande brèche pour en éloigner les travailleurs, et au jour, il reprit son feu de toutes ses batteries, tant sur cette brèche que sur celle qui en était voisine.

Le général Barrié, voyant s'approcher l'instant de l'assaut, fit ses dernières dispositions de défense et adressa une allocution énergique à la garnison.

Il plaça trois compagnies à la grande brèche qui avait plus de vingt mètres de large, et dont le talus était très-doux. Deux pièces de 24 démontées, qui se trouvaient au sommet, furent chargées à mitraille pour recevoir l'ennemi. On fit des approvisionnements d'obus et de grenades pour rouler sur les assaillants; des sachets remplis de poudre, reliés par des saucissons, furent disposés sous les décombres de la brèche, et l'on profita d'une ancienne poterne qui existait sous le rempart, pour préparer un fourneau de mine que les défenseurs devaient faire sauter s'ils étaient obligés de se retirer; de plus la fausse braie fut garnie de troupes pour la défense du fossé. Une compagnie de voltigeurs fut chargée de défendre la petite brèche, dont on chercha à fermer le mieux qu'on put les issues du côté de la ville avec des voitures et des bois. Les autres troupes se tinrent à portée des brèches, ou furent réparties sur le pourtour de la place pour repousser les tentatives d'escalade. Le gouverneur se posta entre les deux brèches avec son état-major et une soixantaine d'hommes formant sa réserve.

Dans l'après-midi, lord Wellington fit avec soin la reconnaissance de la place, et se disposa à livrer l'assaut (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 1.



12<sup>e</sup> NUIT, du 19 au 20 janvier.

A six heures et demie du soir, une vive fusillade s'engagea sur presque tout le développement du front d'attaque entre les troupes de l'ennemi, réparties dans les tranchées, et les défenseurs de la fausse braie. Bientôt après, un détachement d'infanterie anglaise traversa le pont de l'Agueda, et attaqua deux pièces qui, placées près de la porte d'Almeida, battaient l'entrée du fossé. En même temps, un régiment anglais, débouchant de la droite du couvent de Santa-Crux, força la porte qui donnait entrée dans le fossé au point de jonction de la contrescarpe avec l'escarpe, et donna l'escalade à la fausse braie, tandis qu'un autre régiment, débouchant de la gauche du couvent de Santa-Crux, attaquait aussi cette fausse braie en un point plus rapproché de la grande brèche. A la nouvelle de cette attaque, le gouverneur accourut avec sa réserve sur le point menacé : il fit rouler des bombes et des obus et lancer des grenades sur l'ennemi ; mais, voyant qu'il ne pouvait empêcher l'escalade de la fausse braie, il revint animer par sa présence les défenseurs des brèches. Les troupes anglaises s'avancèrent alors par le terre-plein de la fausse braie jusqu'au pied de la grande brèche. Une autre colonne, munie d'échelles, formée de la brigade du général M'Kinnon, et suivie du reste de la division Picton dont elle

faisait partie, s'était portée directement de la deuxième parallèle sur la contrescarpe en face de la brèche. En tête de cette colonne marchaient cent cinquante sapeurs, portant chacun deux sacs de bruyère qu'ils jetèrent dans le fossé, et dont ils réduisirent ainsi la profondeur de quatre mètres à deux mètres cinquante centimètres. Les Anglais sautèrent sur les sacs ou descendirent avec leurs échelles, et se mirent à gravir la brèche de la fausse braie, au sommet de laquelle ils rencontrèrent les deux régiments arrivés par le terre-plein de la fausse braie dont ils avaient escaladé l'escarpe. Toutes ces troupes se ruèrent en masse sur la brèche du corps de place, mais elles y trouvèrent la plus vive résistance. Deux fois elles furent repoussées, laissant le rempart et la brèche couverts de leurs morts.

Tandis que ceci se passait à la grande brèche, la division légère du général Crawford avait débouché du couvent de San-Francisco pour assaillir la petite brèche. Parvenue sur la contrescarpe, cette division sauta dans le fossé, après y avoir jeté des sacs de foin; et malgré la vive fusillade avec laquelle elle fut accueillie, et la perte du général Crawford blessé mortellement, elle s'empara sans beaucoup d'efforts de la brèche, qui n'était défendue que par une compagnie de voltigeurs. Aussitôt les Anglais se formèrent sur le rempart

et commencèrent à se répandre dans la ville. Les défenseurs de la grande brèche, entendant tirer derrière eux, jugèrent que toute résistance devenait inutile, et ils se retirèrent en mettant le feu à la mine préparée sous la poterne du rempart. L'explosion fut meurtrière pour les assaillants : le général anglais M'Kinnon, qui s'était mis à la tête des colonnes, en fut victime. Nos soldats se retirèrent de maison en maison jusque sur la place du château où se trouvait parqué l'équipage de siège de l'armée de Portugal. Ils se rendirent prisonniers ainsi que le gouverneur, qui était parvenu avec quelques hommes à se jeter dans le château. La ville devint alors le théâtre du plus affreux désordre. Les vainqueurs se livrèrent au pillage, et aucune maison ne fut épargnée; ils mirent le feu en plusieurs endroits, et le sac dura toute la nuit.

Le jour vint éclairer les horreurs de cette scène. Lord Wellington ne parvint à faire cesser le désordre qu'en faisant évacuer la ville, où il ne laissa que quelques postes de garde pour rétablir la tranquillité et arrêter les progrès de l'incendie, qui dura six jours et menaça de consumer toute la ville (1).

Les Anglais eurent, la seule nuit de l'assaut,

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

cent quarante-six hommes de tués et cinq cent soixante de blessés; leur perte totale pendant le siège fut de deux cent vingt-six hommes tués et de mille quatre-vingt-quatre blessés, dont sept ingénieurs. Ils avaient tiré neuf mille cinq cent quinze coups de canon, et consommé soixante-quinze mille cent soixante livres de poudre. Ils trouvèrent dans la place cent soixante-trois bouches à feu, dont cent dix-neuf étaient en batterie sur les remparts, une immense quantité de boulets, de bombes et de cartouches d'infanterie, un dépôt considérable d'armes et un arsenal bien approvisionné.

Lord Wellington laissa provisoirement à Ciudad-Rodrigo le général Leith avec la cinquième division pour combler les tranchées et réparer les brèches, et il se retira à Fuente-Guinaldo.

Le maréchal Marmont s'était rendu à Valladolid, le 13 janvier, avec une division pour prendre des mains du général Dorsenne le commandement des troupes qui, d'après la nouvelle délimitation faite par l'Empereur, devaient faire partie de l'armée de Portugal, et pour appuyer le général Dorsenne dans l'escorte d'un convoi que ce général avait fait préparer pour Ciudad-Rodrigo. Ce n'est que le 15 janvier au soir qu'il apprit que cette place était assiégée. Il donna aussitôt des ordres pour rassembler ses troupes, mais elles étaient si dis-

persées qu'il ne put les réunir à Salamanque qu'à la fin du mois de février, lorsque déjà Ciudad-Rodrigo avait été remis en état de défense et approvisionné. Lord Wellington, n'appréhendant rien du maréchal Marmont, qui n'avait ni point d'appui ni magasins, et qui avait laissé prendre son équipage de siège à Ciudad-Rodrigo, remit la place aux troupes espagnoles; puis, ne laissant en observation sur l'Agueda qu'une division d'infanterie et une brigade de cavalerie, il se mit en marche, les premiers jours de mars, pour aller faire le siège de Badajoz.

---



GÉNIE.

ÉTAT-MAJOR.

Cathala, capitaine, commandant le génie.  
 Vincenot, id.  
 Jaubert, id.

TROUPES.

Un détachement de sapeurs..... 12 hom.

ADMINISTRATION.

Landy, commissaire des guerres.  
 Officiers de santé et employés, 36.

RÉSUMÉ.

|                                                              |            |
|--------------------------------------------------------------|------------|
| État-major.....                                              | 3          |
| Infanterie.....                                              | 1562       |
| Artillerie.....                                              | 168        |
| Génie.....                                                   | 15         |
| Administration et employés.....                              | 37         |
| Malades à l'hôpital.....                                     | 163        |
|                                                              | <hr/>      |
|                                                              | TOTAL..... |
|                                                              | 1938       |
| A déduire, les déserteurs et les morts.....                  | 120        |
|                                                              | <hr/>      |
| Reste pour l'effectif de la garnison au moment du siège..... | 1818       |





**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**



---

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

## N° 1.

*Ordre du jour du 19 janvier, donné par lord Wellington, pour l'assaut de Ciudad-Rodrigo.*

L'attaque de Ciudad-Rodrigo aura lieu à sept heures du soir.

Au soleil couchant, la compagnie d'infanterie légère du quatre-vingt-troisième régiment se réunira auprès du lieutenant-colonel O'Toole.

Dix minutes avant sept heures, le lieutenant-colonel O'Toole, avec le deuxième chasseurs et la compagnie d'infanterie légère du quatre-vingt-troisième régiment, passera le pont de l'Agueda, et attaquera l'ouvrage avancé situé devant le château. L'objet de cette attaque est de chasser de l'ouvrage les canonnières de deux pièces, qui, placées au pied du château, à gauche de la porte d'Almeida, tirent sur l'entrée du fossé, à la jonction de la contrescarpe avec le mur principal de la place. Si le lieutenant-colonel O'Toole parvient à s'emparer de cet ouvrage, il est bon qu'il détruise les pièces en question. Le major Sturgeon indiquera ce point d'attaque à cet officier supérieur. Six échelles, chacune

de douze pieds de long, seront envoyées du parc du génie au moulin de l'Agueda pour ce détachement.

Le cinquième régiment attaquera l'entrée du fossé à l'endroit indiqué plus haut. Le major Sturgeon lui montrera également son point d'attaque. Il doit sortir de la droite du couvent de Santa-Cruz : il aura avec lui douze haches pour abattre la porte qui ferme l'entrée du fossé, à la jonction de la contrescarpe avec le corps de place. Le régiment aura aussi douze échelles d'escalade, de vingt-cinq pieds de long. Immédiatement après qu'il sera entré dans le fossé, il escaladera la fausse braie, et la longera sur sa gauche, afin d'en chasser les postes ennemis.

Le soixante-dix-septième régiment sera tenu en réserve à la droite du couvent de Santa-Cruz, à l'effet de soutenir le premier détachement qui aura pénétré dans le fossé.

En même temps, deux colonnes, formées à la gauche du couvent, et composées chacune de cinq compagnies du quatre-vingt-quatorzième régiment, devront descendre dans le fossé à la droite de la brèche : chaque colonne aura trois échelles de douze pieds pour lui servir à descendre dans le fossé, et dix haches pour abattre les palissades qui empêcheraient la communication dans le fossé.

Lorsque le détachement du quatre-vingt-quatorzième régiment sera descendu dans le fossé, il se dirigera sur sa gauche vers la brèche principale.

Le cinquième régiment sortira du couvent de Santa-Cruz dix minutes avant sept heures.

Dans le même temps, un détachement de cent quatre-vingts sapeurs, portant des sacs de foin, partira de la deuxième parallèle : ces sapeurs seront protégés par le feu que le quatre-vingt-troisième régiment entretiendra contre les ouvrages de la place. Ils jetteront leurs sacs dans le fossé, afin d'aider aux troupes à descendre pour arriver à la brèche. Ils seront immédiatement suivis par la colonne destinée à monter à l'assaut sur la grande brèche. Cette colonne sera composée des troupes de la brigade du général major M'Kinnon. Cette brigade sera assemblée dans la première parallèle et dans ses communications avec la deuxième, prête à se porter à la brèche immédiatement après les sapeurs. Le détachement, montant à l'assaut de la grande brèche, sera pourvu de six échelles d'escalade de douze pieds de haut et de dix haches.

Une colonne, composée de trois compagnies du quatre-vingt-quinzième régiment, et partie de la droite du couvent de San-Francisco, entrera également dans le fossé sur la gauche de la grande brèche. Cette colonne sera pourvue de trois échelles, pour descendre dans le fossé au point qui lui sera désigné par le lieutenant Wright. Lorsqu'elle sera parvenue dans ce fossé, elle tournera sur la droite, et s'avancera vers la brèche principale : elle aura avec elle dix haches, pour détruire les obstacles que l'ennemi aurait élevés pour gêner la communication dans le fossé sur la gauche de la brèche.

Une autre colonne, formée de la brigade du général major Vandeleur, partira de la gauche du couvent de

San-Francisco, et attaquera la petite brèche pratiquée à la gauche de la brèche principale. Cette colonne aura douze échelles de douze pieds de long, qui lui serviront à descendre dans le fossé au point qui lui sera désigné par le capitaine Ellicombe. A son arrivée dans le fossé, elle tournera sur la gauche, pour monter à la brèche de la petite demi-lune de la fausse braie, et de là à la brèche de la tour du corps de place. Aussitôt que cette colonne aura atteint le sommet de la brèche de la fausse braie, elle enverra un détachement de cinq compagnies sur la droite, pour protéger l'attaque de la brigade du général major M'Kinnon sur la brèche principale, et, une fois parvenue au haut de la tour, elle devra tourner à droite sur le rempart de la grande brèche, pour y établir une communication, et ensuite elle s'efforcera d'ouvrir la porte de Salamanque.

La brigade portugaise de la troisième division sera formée dans la communication de la première parallèle et derrière le grand Teso; elle se portera à l'entrée de la deuxième parallèle, pour être prête à soutenir la brigade du général major M'Kinnon.

On formera la brigade du colonel Barnard derrière le couvent de San-Francisco, pour être prête à soutenir celle du général major Vandeleur.

Toutes ces colonnes détacheront des tirailleurs pour entretenir le feu de mousqueterie sur les défenseurs pendant l'opération.

Les hommes chargés de porter les échelles, les haches et les sacs n'auront pas d'armes; ceux qui sont destinés à l'attaque ne devront pas faire feu.

Le brigadier général Pack fera avec sa brigade une fausse attaque sur l'ouvrage avancé de la porte de San-Yago et sur les ouvrages situés vers la Caridad.

Les différents régiments et brigades enverront des détachements au dépôt du génie pour y recevoir les échelles qui leur seront destinées.

---

## N° 2.

*Rapport du général Barrié, gouverneur de Ciudad-Rodrigo, sur la défense de cette place, adressé au ministre de la guerre.*

Le 8 août 1812.

La garnison de Ciudad-Rodrigo se croyait au moment d'être ravitaillée, lorsque l'ennemi se présenta sous les murs de la place. Elle n'avait du pain que jusqu'au 2 février, et la viande lui aurait manqué depuis longtemps, sans la prévoyance du gouverneur qui, par des sorties faites à propos, parvint à se procurer une centaine de porcs, et fit alterner à temps la distribution de viande avec celle de légumes.

L'ennemi n'avait encore fait aucune démonstration inquiétante. Il s'était borné à occuper les villages et les hameaux des environs de la place, et à faire de fréquentes patrouilles pour intercepter nos communications avec Salamanque. Un assez grand nombre de déserteurs qui nous étaient arrivés, se contredisaient dans leurs renseignements sur la position et les mou-

vements des divers corps de l'armée anglaise; mais tous s'accordaient à assurer que cette armée manquait complètement de vivres, et que plusieurs divisions avaient été obligées de repasser la Coa pour trouver des subsistances. J'étais cependant certain que lord Wellington avait fait arriver à Almeida beaucoup de grosse artillerie, qu'il était très-fâché d'avoir laissé échapper le petit convoi avec lequel j'étais entré à Ciudad-Rodrigo, et qu'il ferait tous ses efforts pour s'emparer de celui qui nous était annoncé.

Dès les premiers jours du mois de décembre, l'ennemi s'occupa de la construction de ponts sur l'Agueda, et en fit un assez solide pour faire passer de la grosse artillerie, entre Gallegos et San-Felices, à deux lieues au-dessous de la place. En même temps, il fit requérir toutes les voitures et toutes les bêtes de somme du pays pour effectuer des transports que je crus être ceux des projectiles et des approvisionnements nécessaires pour alimenter au besoin son armée, lorsqu'elle se porterait sur la rive droite de l'Agueda. J'ai donné avis de tous ces mouvements à M. le général en chef comte Dorsenne, par mes lettres des 8 et 30 décembre, adressées au général Thiébault, commandant à Salamanque.

Enfin, le 8 janvier, toujours dans l'attente du convoi que nous devons recevoir, nous aperçûmes l'armée anglaise en mouvement vers le couvent de la Caridad au sud de la place. De nombreuses colonnes vinrent prendre position sur la route de Salamanque, et d'autres se jetèrent dans les ravins au nord de la place.



Vers trois heures, une reconnaissance poussée de ce côté rapporta qu'on apercevait beaucoup de voitures, et que l'ennemi déchargeait des gabions et des fascines. Je n'eus alors aucun doute sur ses projets contre la place. Je fis de suite renforcer la garde de la petite redoute Renaud, où il n'y avait que dix hommes d'infanterie et cinq canonniers, et j'y envoyai cinquante hommes d'infanterie commandés par un officier et huit canonniers avec un officier d'artillerie. Le commandant d'artillerie y fit porter des munitions pour les trois bouches à feu qui s'y trouvaient, et s'y rendit lui-même avec le commandant du génie pour prescrire les moyens de défense. On approvisionna également les deux pièces placées dans le couvent de Saint-François, et le poste de ce couvent eut l'ordre d'observer les mouvements que l'ennemi pourrait faire de ce côté, sur la redoute Renaud, et de la secourir au besoin.

Ces dispositions étaient à peine achevées, lorsque entre sept et huit heures du soir une fusillade très-vive nous annonça que la redoute était attaquée. Au feu des pièces de canon, nous vîmes succéder le jet des grenades, et bientôt après, nous entendîmes un hurra qui se prolongea jusqu'à ce que le feu ayant entièrement cessé, nous pûmes juger que la redoute avait été enlevée. En ce moment, commença le feu de toutes les pièces de la place qui avaient vue de ce côté, et il continua toute la nuit. Au jour, nous vîmes que l'ennemi avait ouvert sur le plateau du grand Teso une parallèle appuyée à la redoute Renaud, ainsi qu'une communication. Nous lançâmes beaucoup de

bombes, et la batterie de Saint-François inquiéta les travailleurs de la parallèle. Je fis donner l'ordre aux habitants qui désiraient quitter la place de sortir immédiatement; et, dès ce moment, toute communication cessa avec le dehors.

Dans la nuit du 9 au 10, je fis partir pour Salamanque deux émissaires chargés d'annoncer au général Thiébault la prise de la redoute Renaud et le commencement du siège. L'artillerie continua son feu sur le terrain occupé par l'ennemi, et lança des pots à feu qui nous firent découvrir quelques-uns de ses travaux. La batterie de Saint-François tira toute la nuit, et de petites sorties faites de ce poste et du couvent de Santa-Crux inquiétèrent l'ennemi qui, néanmoins, prolongea sa parallèle vers la droite en suivant la pente du terrain, et entreprit deux grandes batteries. Au jour, nous remarquâmes un grand transport de sacs à terre : plusieurs parties des coffres de ses batteries en étaient pleines, ainsi que la parallèle et ses communications. Un grand nombre de travailleurs tiraient des terres du dehors et du dedans des batteries, et formaient une place d'armes en arrière de la redoute Renaud. Le feu de la place fut dirigé sur les points où les travaux paraissaient les plus imparfaits, et les mortiers lancèrent des bombes sur les batteries commencées. Trente fusils de rempart répartis sur le pourtour de la place firent feu sur tous les travailleurs qui se montrèrent.

Dans la nuit du 10 au 11, un nouveau message fut envoyé à Salamanque pour faire connaître la situation

de la place. L'ennemi forma un crochet à la droite de la parallèle, et un autre à la gauche pour s'opposer aux tentatives du poste que nous avions au couvent de Saint-François; il plaça même des tirailleurs dans des trous creusés près de ce couvent pour inquiéter nos canonniers. Au jour il continua ses travaux et élargit le crochet commencé la nuit à la droite de la première parallèle. On aperçut des voitures de paysans dans les batteries et dans les tranchées. La place continua son feu, et le poste du couvent de Saint-François parvint à déloger de leurs trous les tirailleurs ennemis embusqués près de ce couvent.

Dans la nuit du 11 au 12, l'ennemi déboucha par un zigzag de l'extrémité de la première parallèle, en s'avancant vers la place. Il fit ce travail à la sape volante, et y employa des sacs à terre. Au jour, ce cheminement était imparfait, et il travailla toute la journée à s'y enfoncer. Il continua aussi les travaux de ses batteries. La place mit tous ses mortiers en jeu, et entretenit son feu comme les jours précédents. Une des deux pièces de la batterie Saint-François tomba de la terrasse où elle se trouvait; on la remplaça par un petit obusier placé au pied de cette terrasse.

Dans la nuit du 12 au 13, l'ennemi avança peu; mais il travailla beaucoup à ses batteries, dont il prépara les plates-formes, et il acheva le zigzag qu'il avait commencé en avant de la première parallèle. Notre artillerie ne cessa de tirer toute la nuit, et un feu continu de mousqueterie fut dirigé des postes de Saint-François et de Santa-Cruz sur les travaux de l'ennemi.

Le 13, vers huit heures du soir, le couvent de Santa-Crux fut attaqué par des forces supérieures. Les cinquante hommes qui s'y trouvaient furent contraints de se replier avec quelque perte et se jetèrent dans le fossé de la place. L'ennemi entreprit alors deux longs zigzags qui furent conduits jusqu'au pied du petit Teso.

Le 14 au matin, une sortie de la place détruisit ces travaux, reprit le couvent de Santa-Crux, et ne rentra dans la ville qu'à l'arrivée des réserves de l'ennemi, laissant un poste dans le couvent. Vers trois heures du soir, les Anglais démasquèrent leurs embrasures et commencèrent leur feu avec vingt pièces de 24, réparties dans deux grandes batteries. A la nuit, ils cessèrent leur tir, et nous fîmes rentrer dans la place le poste de Santa-Crux.

Dans la nuit du 14 au 15, le couvent et le faubourg de Saint-François furent attaqués de toutes parts. Les cent cinquante hommes qui gardaient le couvent firent leur retraite sur le glacis, après avoir encloué leurs deux pièces. L'ennemi fit une communication de la redoute Renaud au couvent qu'il entourra d'un fossé, et il entreprit de ce même côté une nouvelle batterie. La place fit un feu continu d'artillerie et de mousqueterie sur tout le front d'attaque. Au jour, l'ennemi reprit le sien avec vingt-six pièces de 24, réparties dans ses deux grandes batteries, et le dirigea principalement sur le point de jonction de la brèche faite en 1810 avec l'ancienne maçonnerie. Cette partie de la muraille, reconstruite en pierres de taille sans chaux ni ciment,

fut démolie avec une rapidité étonnante, bien que les batteries en fussent éloignées de cent cinquante toises. A la nuit, l'amoncellement des décombres s'élevait déjà à dix ou douze pieds au-dessous du parapet.

Dans la nuit du 15 au 16, la garnison commença de chaque côté de la brèche des coupures appuyées au mur intérieur du rempart, qui formait un escarpement du côté de la ville. Des corvées furent employées par le génie à déblayer le pied de la brèche et à étendre les décombres sur le terre-plein de la fausse braie. De son côté, l'ennemi répara ses batteries, et poussa un cheminement jusque sur le petit Teso, qu'il couronna de sacs à terre. Il travailla à force à la nouvelle batterie qu'il avait commencée près de Saint-François. Le feu de ses deux autres batteries fut très-nourri, tant sur la brèche que sur nos défenses, et des tirailleurs qu'il plaça sur le petit Teso inquiétèrent beaucoup nos canonniers. Dans la journée, un brouillard très-épais favorisa l'ennemi, qui en profita pour continuer ses travaux. Je fis garnir de troupes la fausse braie pour défendre le fossé, où circulaient constamment des patrouilles. Lord Wellington me somma de lui rendre la place; je lui répondis que la garnison et moi nous péririons sous ses décombres plutôt que de la livrer.

Toute la nuit du 16 au 17, la garnison fut sur pied et occupée, soit à faire feu sur les cheminements et les batteries de l'ennemi, soit à retrancher la brèche et à en enlever les décombres. Au jour, nous vîmes que l'ennemi avait continué à force à travailler à la batterie qu'il avait commencée près du couvent de Saint-Fran-

çois, et qu'il avait étendu sur le petit Teso sa deuxième parallèle, dont il travaillait à épaissir le parapet avec des sacs à terre. Il perfectionna la communication qui y aboutissait, voulant sans doute partir de cette parallèle pour s'avancer sur le glacis. Il continua avec succès son feu contre la brèche. Celui de la place ne fut pas ralenti, et deux nouvelles embrasures furent ouvertes pour contre-battre la nouvelle batterie que faisait l'ennemi près de Saint-François. Nous continuâmes à préparer les moyens de défense de la brèche, et nous plaçâmes des poutres sur le parapet du corps de place, afin de les jeter sur les assaillants s'ils tentaient l'escalade.

Dans la nuit du 17 au 18, l'ennemi jeta des obus sur la brèche, et tira à mitraille d'une batterie de campagne, qu'il établit derrière une gabionnade, près du couvent de Santa-Cruz. Il plaça aussi des tirailleurs au pied du petit Teso, dans le ravin le plus voisin du glacis; il perfectionna ses ouvrages et acheva sa nouvelle batterie. Nous fîmes une vive fusillade sur le petit Teso et sur les tirailleurs qui s'étaient établis en avant, et notre artillerie réduisit au silence la batterie de campagne voisine du couvent de Santa-Cruz. Le génie continua ses défenses sur le rempart et derrière la brèche, dont il essaya encore de débayer les débris qui s'élevaient jusqu'au niveau du terre-plein. Aujourd'hui, nous aperçûmes que l'ennemi n'avait pas fait de cheminement en avant du petit Teso; seulement, il avait débouché de sa communication de droite par un boyau qu'il chercha à pousser à la sape pleine; mais notre

artillerie ayant arrêté et bouleversé ce travail, il s'en-terra et ne fit plus un pas en avant. Il continua à tirer sur la brèche, dont il augmenta beaucoup les ruines. Vers neuf heures, il démasqua à sa nouvelle batterie sept pièces de 24, qui commencèrent leur feu sur la partie du rempart contiguë à la face gauche d'une vieille tour, située à peu près à moitié distance de la brèche déjà faite et de la porte del Conde. Ce point était unique dans la place pour la facilité avec laquelle on pouvait y faire brèche, et par la difficulté de s'y défendre; c'est l'endroit où le mur est le plus bas, le parapet le plus mince, le terre-plein du rempart et de la fausse braie le plus étroit; enfin c'était là que se trouvait la seule pièce de canon qui pouvait flanquer la brèche déjà faite. La muraille de la vieille tour, battue très-bas, s'éroula bientôt comme une avalanche, et cette nouvelle brèche, dont la formation semblait devoir nous faire gagner du temps, puisque les cheminements de l'ennemi en étaient encore à plus de cent toises, devint pour nous à la fin du jour une grande cause d'alarme, et précipita notre perte.

Pendant la nuit du 18 au 19, la garnison resta sur pied et fit un feu continuel sur l'ennemi. On commença des coupures pour la défense de la nouvelle brèche. Au jour, nous aperçûmes que les Anglais avaient suspendu leurs travaux : ils continuèrent leur feu sur les deux brèches. La première se trouvait praticable comme une grande route, depuis le fossé jusqu'au haut du rempart, et la seconde fit des progrès effrayants : cependant la contrescarpe était intacte par-

tout. Nous vîmes dans l'armée anglaise de grands mouvements qui nous firent craindre une attaque prochaine. Je fis tout disposer pour soutenir l'assaut, et je ranimai le courage de la garnison par une adresse énergique. Notre feu d'artillerie et de mousqueterie reprit une nouvelle activité sur tous les points du front d'attaque. Deux pièces de 24 démontées, qui étaient restées sur la brèche principale, furent disposées à portée de cette brèche pour rouler sur les assaillants, et des sachets de poudre furent préparés sous les décombres. Je plaçai trois compagnies d'élite au sommet et sur les flancs de cette brèche; d'autres troupes occupèrent la fausse braie pour défendre les approches du fossé. La seconde brèche était praticable, quoique encore étroite et peu aisée, et les travaux entrepris pour sa défense n'avaient pu être achevés. Je plaçai à cette brèche une compagnie de voltigeurs, qui devait en garnir aussi les flancs. D'autres troupes étaient postées et retranchées derrière le rempart. Les artilleurs et les soldats auxiliaires furent répartis pour le service des pièces, et devaient jeter sur l'ennemi des poutres, des obus et des grenades, s'il tentait l'escalade.

Tel était l'état des choses, lorsque vers six heures du soir, il s'engagea une vive fusillade sur tout le développement du front d'attaque. Bientôt après, on vint m'annoncer que les Anglais escaladaient la fausse braie près de la porte d'Almeida. J'accourus sur ce point avec une réserve de soixante hommes que j'avais placés entre les deux brèches, et je vis en effet que l'ennemi, après s'être jeté dans le fossé, escaladait la fausse braie.



Ne pouvant l'en empêcher, j'ordonnai qu'on roulât sur lui des bombes et des obus, et je revins à la grande brèche raffermir les troupes qui s'y trouvaient. L'alerte y avait été donnée, et M. Husson, commandant d'artillerie, y attendait l'ennemi avec les moyens de défense qu'il avait fait préparer. Le feu faiblit bientôt dans la fausse braie, et le bruit se répandit que l'ennemi escaladait la muraille du côté du sud, près de l'hôpital. Je courus sur ce point avec une partie de ma réserve; mais je reconnus avec plaisir que la nouvelle était fautive : ce qui y avait donné lieu, c'est que quelques hommes de garde dans la fausse braie étaient rentrés dans la place à l'approche de l'ennemi en montant le long des chaînes du pont-levis de la porte San-Yago. Je retournai aussitôt à la grande brèche où tout était en feu. L'ennemi était parvenu sur le rempart, mais il y était criblé par le feu de nos retranchements. Peu d'instants après, des coups de fusil et des cris se firent entendre de l'intérieur même de la place. Des hommes qui conduisaient des blessés donnèrent l'alarme, et l'ennemi se trouva dans la place. Le désordre se répandit alors parmi les troupes que personne ne put plus retenir, et tout fut perdu. Ce qui suit est trop douloureux à décrire.

J'ai appris depuis que les voltigeurs postés à la petite brèche, après avoir résisté au premier choc de l'ennemi, avaient plié ensuite, et que les Anglais, parvenus sur le rempart, n'avaient pu s'étendre sur leur droite, où ils avaient été repoussés par le feu de notre retranchement; mais qu'ayant porté leurs efforts à la gauche,

ils y avaient forcé nos voltigeurs , et de là s'étaient répandus dans la ville.

J'ignore quelle aura été notre perte : celle des Anglais paraît avoir été considérable, à en juger par leurs regrets.

Le général de brigade,

*Signé* : BARON BARRIÉ.

**DÉFENSE**  
**DE BADAJOZ,**  
**PAR LES TROUPES FRANÇAISES,**  
**EN 1812.**



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                                                 | Pages |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Les Anglais font des préparatifs pour assiéger Badajoz. — Lord Wellington se porte avec son armée sur la rive gauche du Tage, et arrive à Elvas.....                                                            | 309   |
| La place de Badajoz, déjà abandonnée à elle-même, ne peut être complètement approvisionnée. — État de ses fortifications. — Travaux de défense.....                                                             | 310   |
| Lord Wellington s'avance contre Badajoz, dont il fait l'investissement. — Il détache à Santa-Martha un corps d'observation pour couvrir le siège.....                                                           | 317   |
| Le gouverneur Philippon nomme des commandants pour les forts, et répartit les troupes de la garnison sur les différents points de la place.....                                                                 | 319   |
| L'ennemi ouvre la tranchée devant la lunette Picurina. — Préparatifs de défense des assiégés.....                                                                                                               | 320   |
| Les Anglais construisent leurs premières batteries. — La garnison fait une sortie vigoureuse, et détruit une partie des travaux de l'ennemi.....                                                                | 322   |
| De nouvelles batteries sont élevées dans la première parallèle, qui, elle-même, est prolongée sur la droite jusqu'à la Guadiana.....                                                                            | 324   |
| La garnison entreprend de nouveaux travaux de défense. — Le gouverneur fait sortir de la tête de pont deux pièces de 12, qui, placées sur la rive droite de la Guadiana, enfilent la parallèle de l'ennemi..... | 326   |
| Le mauvais temps contrarie les opérations des assiégeants.                                                                                                                                                      | 327   |
| Une division anglaise vient renforcer la ligne d'investissement sur la rive droite de la Guadiana.....                                                                                                          | 328   |
| L'ennemi ouvre son feu contre la lunette Picurina. —                                                                                                                                                            |       |

|                                                                                                                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Il donne l'assaut à cette redoute , et s'en empare.....                                                                                                                                      | 328 |
| L'artillerie de la place contre-bat avec avantage les batteries de l'ennemi. — Elle est obligée de réduire son feu pour épargner les munitions.....                                          | 332 |
| Les Anglais élèvent des batteries sur le plateau de Picurina pour battre en brèche le front 6-7 du corps de place, et poussent leurs cheminements contre la lunette Saint-Roch. ....         | 333 |
| L'ennemi entreprend une ligne de contrevallation sur la rive droite de la Guadiana.....                                                                                                      | 334 |
| Le gouverneur fait des préparatifs pour repousser l'assaut.....                                                                                                                              | Id. |
| Trait de bravoure du caporal Stoll, qui change la direction d'un des boyaux de l'ennemi.....                                                                                                 | 336 |
| Quatre cents hommes , sortis de la tête de pont , tentent de raser une partie des travaux de l'ennemi sur la rive droite de la Guadiana.....                                                 | 337 |
| L'ennemi ouvre son feu contre le front 6-7, et y fait deux brèches. — Le gouverneur fait élever des retranchements en arrière de ces brèches.....                                            | Id. |
| Enthousiasme que montre la garnison pour repousser les Anglais.....                                                                                                                          | 340 |
| L'ennemi essaye de faire sauter un des batardeaux qui soutiennent l'inondation du Rivillas dans le fossé de la lunette Saint-Roch. — Il échoue dans cette entreprise.....                    | 342 |
| Les assiégés travaillent avec activité à déblayer le pied des brèches.....                                                                                                                   | 343 |
| Une partie des troupes anglaises se portent à la rencontre du maréchal Soult , qui s'avance au secours de Badajoz. — Les assiégés font de nouveaux préparatifs pour repousser l'assaut.....  | 344 |
| Les Anglais ouvrent une troisième brèche sur la courtine du front 6-7, afin de tourner les retranchements qu'ils supposent avoir été faits par la garnison derrière les deux premières. .... | 347 |
| Une partie des troupes anglaises qui couvraient le siège se rapprochent de la place.....                                                                                                     | Id. |
| Lord Wellington visite la tranchée, et fait ses dernières dispositions pour donner l'assaut.....                                                                                             | 348 |
| Les Anglais font une attaque générale. — Ils sont repous-                                                                                                                                    |     |

DES MATIÈRES.

307

|                                                                                                                                                      |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| sés avec des pertes énormes aux brèches du front 6-7 et en donnant l'escalade au bastion 9.....                                                      | 350 |
| Le château est pris par surprise. — Le gouverneur fait d'inutiles efforts pour le reprendre.....                                                     | 354 |
| Les Anglais s'emparent par escalade du bastion 1, dont une partie des troupes avaient été retirées par le gouverneur pour réattaquer le château..... | 356 |
| L'ennemi se répand dans la ville. — Le gouverneur parvient à se retirer au fort San-Cristoval avec une partie de son état-major.....                 | 358 |
| Les défenseurs des brèches se trouvent pris à dos, et sont obligés de mettre bas les armes. — Le gouverneur capitule.....                            | Id. |
| Affreux excès auxquels se livrent les Anglais.....                                                                                                   | 359 |
| Perte des assiégeants et des assiégés.....                                                                                                           | 361 |
| Le maréchal Soult apprend près de Santa-Martha la chute de Badajoz. — Il rentre en Andalousie.....                                                   | 362 |

FIN DE LA TABLE.





---

# DÉFENSE DE BADAJOZ

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1812.

---

Dès le mois de janvier 1812, et avant même la chute de Ciudad-Rodrigo, lord Wellington avait fait commencer secrètement les préparatifs nécessaires pour tenter une troisième fois le siège de Badajoz. Le corps du général Hill, qu'il avait laissé dans l'Alentejo, s'était porté sur la Guadiana, et occupait Mérida, d'où il poussait ses courses jusque sur la grande route de Séville. Le général Drouet avait été obligé de se retirer à Llerena, avec les troupes du cinquième corps, pour couvrir les défilés de la Sierra-Morena. La place de Badajoz se trouvait donc livrée à elle-même, ne communiquant plus que très-difficilement avec Séville.

Au mois de février, le général Philippon, gouverneur de Badajoz, apprit par ses espions et par des lettres interceptées que les Anglais faisaient d'immenses approvisionnements de vivres et de munitions à Elvas, ville forte de Portugal, à cinq lieues de Badajoz, et que deux mille ouvriers y étaient employés sans relâche à confectionner des gabions, des fascines et d'autres objets de siège. Bientôt après, il reçut avis que l'ennemi avait fait arriver de Lisbonne dans cette place un équipage de siège de soixante-dix-huit bouches à feu. D'un autre côté, le général Drouet fut informé que lord Wellington avait traversé le Tage à Villa-Velha, le 9 mars, et était en marche sur Elvas avec son armée. On ne pouvait donc plus douter que Badajoz ne dût être bientôt assiégé, et l'ennemi se flattait même ouvertement de se rendre maître de la place avant qu'elle pût être secourue.

Badajoz avait des vivres pour quarante ou cinquante jours; mais ses magasins ne renfermaient qu'un très-petit nombre de projectiles creux et cent cinquante mille livres de poudre seulement. Le colonel Picoteau, directeur de l'artillerie, avait demandé avec instance qu'il lui fût envoyé de Séville cinq ou six mille bombes et deux cent mille livres de poudre. Deux fois un convoi de ces objets était parti pour Badajoz; mais à chaque fois le général Hill l'avait fait rétrograder, de sorte que

la place ne put être suffisamment approvisionnée.

La garnison était forte de cinq mille hommes, y compris trois cents hommes à l'hôpital, et à peu près autant de non-combattants (1). Or, le développement de la place et des ouvrages extérieurs exigeait au moins sept mille hommes, et, lors du siège de 1811, les Espagnols en avaient neuf mille; mais les difficultés d'approvisionner une garnison de plus de cinq mille hommes avaient été un obstacle à son augmentation. La population de la ville, qui était de dix-sept mille âmes en temps ordinaire, se trouvait réduite à la moitié par la fuite des habitants. Les fermes et les moissons avaient été brûlées par les Anglais lors des premières attaques (2), et les paysans s'étaient enfuis, de sorte que les terres étaient restées sans culture. Le général Philippon avait pris le parti de faire la-

---

(1) Voir à la fin de la relation l'état du personnel.

(2) Au mois de mai 1811, à la suite d'un feu de joie allumé par des artilleurs portugais qui campaient près de Badajoz sur la rive gauche de la Guadiana, la flamme gagna les champs et les buissons voisins, et s'étendit avec une telle violence que, dans l'espace de trois jours, elle arriva près de Mérida; cette ville elle-même ne se trouva préservée de la plus horrible catastrophe que par sa position sur la droite du fleuve. L'incendie dura quinze jours, et dévora des maisons, des bois, des pâturages, les moissons déjà presque mûres, et enfin tout ce qu'il rencontra.

bourer les terres dans un rayon de trois mille mètres autour de la place, au moyen des bœufs destinés à l'approvisionnement du siège, et de les faire ensemercer par les soldats. Les jardins abandonnés avaient été répartis entre les corps et les officiers de l'état-major; et, dans la prévoyance de l'interruption présumée des communications avec le dehors, rien de ce qui pouvait mettre la garnison en état de se suffire à elle-même n'avait été négligé.

La place était en assez bon état de défense, et l'on estimait qu'elle pouvait résister de vingt à vingt-cinq jours de tranchée ouverte. Dans les deux premiers sièges, l'ennemi avait battu en brèche le château, et afin de prendre cette brèche de revers, il avait attaqué en même temps le fort de San-Cristoval qui le domine. Ce fut aussi sur ces deux points qu'eurent lieu les principaux perfectionnements. On construisit la lunette Verley, cotée 36, à trois cent soixante mètres en avant du fort San-Cristoval, sur l'emplacement même où les Anglais avaient établi leur batterie de brèche contre ce fort. Les fossés de cette lunette furent taillés dans le roc, à l'aide du pétard, sur une profondeur de quatre mètres cinquante centimètres. On en releva de beaucoup les glacis, afin de couvrir les escarpes, et la gorge de l'ouvrage fut fermée par un bon mur crénelé. Cette lunette,

bien qu'éloignée du fort San-Cristoval, était à l'abri d'un coup de main. Elle dominait tous les environs, si ce n'est du côté de la hauteur d'Atalaya; mais elle était bien défilée de ce point par une traverse sous laquelle on avait construit un magasin à poudre et un logement blindé pour cinquante hommes. Telle fut l'activité des travaux, qu'en moins de quatre mois cet ouvrage fut achevé et armé.

Les deux brèches faites par les Anglais au fort San-Cristoval avaient été réparées, les fossés approfondis dans le roc, les contrescarpes relevées en maçonnerie, et les glacis exhausés de manière à couvrir les escarpes, qui, précédemment, étaient vues jusqu'au pied. On avait aussi amassé des matériaux dans l'intérieur du fort pour y construire un magasin à poudre, une citerne et une caserne à l'épreuve de la bombe.

La tête de pont, ruinée dans le dernier siège, avait été réparée, ainsi que sa communication avec le fort San-Cristoval. Tous les ouvrages de la rive droite de la Guadiana se trouvèrent ainsi dans un bon état de défense.

Le château, situé au nord de la ville sur un rocher élevé de quarante-quatre mètres au-dessus du niveau des eaux de la Guadiana, était un excellent réduit pour la garnison. Il renfermait une partie des vivres et des munitions, et l'unique magasin à

poudre de la place. Son antique muraille, flanquée de tours, et d'une hauteur qui variait de sept à quatorze mètres, avait été réparée avec soin, ainsi que la brèche que les Anglais y avaient faite. Dans la partie du château qui fait face au fort San-Cristoval, on avait élevé une batterie dirigée contre ce fort et un retranchement extérieur qui en défilait en partie le terre-plein. On avait remis en état les anciennes batteries, et l'on avait escarpé davantage le rocher du côté de la campagne, où le ruisseau le Rivillas, flanqué par la lunette Saint-Roch, formait un autre obstacle. Tout cela faisait regarder le château comme le point le plus sûr de la place.

Pour augmenter la force de la ville, on éclusa le pont du Rivillas, situé à la gorge de la lunette Saint-Roch, ouvrage revêtu et entouré d'un bon fossé qui assurait bien le barrage, et l'on fit encore un batardeau en maçonnerie à l'extrémité du fossé de la face gauche. Les eaux remplirent les fossés du front 7-8, et refluèrent jusqu'à douze cents mètres dans le vallon, de manière à couper les communications de l'ennemi devant la place, ou à le forcer de rejeter ses attaques sur les fronts les mieux défendus.

Le fort de Pardeleras avait été relevé de ses ruines, et fermé à la gorge par un mur crénelé. On fit une double caponnière pour y communiquer

de la porte del Pilar. On creusa plus profondément ses fossés pour donner plus de hauteur à l'escarpe, et l'on rehaussa le front de droite, qui aurait pu prendre de revers les approches de l'ennemi le long de la basse Guadiana. On construisit dans ce fort un magasin à poudre et une caserne à l'épreuve. Le chemin couvert fut réparé et palissadé à neuf.

Les fronts 1-2, 2-3, et 3-4, qui étaient regardés comme les plus faibles de la place, furent renforcés par un système de mines composé de trèfles en demi-galerie pratiqués aux arrondissements de la contrescarpe, pour porter au besoin des fourneaux sous les emplacements présumés des batteries de brèche de l'ennemi. On fit, dans le fossé des deux premiers fronts, une cunette d'un mètre soixante-dix centimètres de largeur, et d'un mètre soixante centimètres de profondeur, laquelle fut remplie d'eau, au moyen d'une source très-abondante, située près de l'angle d'épaule droite du bastion 3. La demi-lune du front 2-3, qui avait été ébauchée par les Espagnols, fut revêtue et reformée en entier. Celle du front 1-2 fut massée en terre, et eut un commandement de trois pieds sur la crête de son chemin couvert; son revêtement fut élevé de cinq pieds au-dessus des fondations. On remit en état la demi-lune en terre du front 3-4, et l'on répara la brèche faite en 1811 à la courtine. Les casernes

avaient été mises en état et agrandies, ainsi que l'hôpital militaire.

Tous ces travaux, dirigés par le colonel du génie Lamare et les officiers sous ses ordres, offrirent de grandes difficultés. Les troupes de la garnison étaient, pour ainsi dire, les seuls travailleurs dont on pût disposer, et la ville se trouvait dépourvue de toute espèce de matériaux. La forêt qui fournissait les bois était éloignée de trois lieues, on n'avait aucun moyen de transport, et les demandes faites à Séville pour en avoir avaient été sans résultat; toutes les ressources en ce genre, qui se trouvaient en Estramadure et en Andalousie, avaient été épuisées. Il fallut extraire la pierre des carrières et fabriquer la chaux, et l'on ne put même s'en procurer une quantité suffisante. Pour faire le charbon, on en était réduit à arracher les racines des oliviers qui avaient été brûlés dans les sièges précédents. Le manque de bois ne permit de faire aucun blindage, ni de remplacer les palissades du chemin couvert qui avaient aussi été en grande partie détruites pendant ces sièges.

L'artillerie, dont les ressources avaient été augmentées du matériel pris à Campo-Mayor, mit en batterie plus de cent quarante bouches à feu. Elle fit des traverses dans les bastions et sur les courtines; elle ouvrit de nouvelles embrasures et en ferma d'autres; et, de concert avec le génie, elle



prépara tous les moyens destructifs nécessaires pendant la durée du siège et au moment des assauts.

Cependant lord Wellington était arrivé à Elvas, le 11 mars, avec son armée. Le général Drouet, commandant des troupes du cinquième corps, instruit du danger qui menaçait Badajoz, envoya au gouverneur le chef de bataillon du génie Truilhier, qui faisait partie de son état-major, le capitaine du génie Meynhart, Hollandais, et le lieutenant Vallon, avec cinquante sapeurs, deux compagnies du soixante-quatrième régiment de ligne, fortes ensemble de cent trente hommes, deux cents chasseurs à cheval du vingt-et-unième régiment, commandés par le lieutenant Raulet, et un convoi de cinquante à soixante mulets chargés de farine.

Le 16 mars, les Anglais jetèrent un pont de pontons sur la Guadiana, à deux lieues au-dessous de Badajoz, et y effectuèrent immédiatement leur passage. Trois mille hommes de troupes légères, postés à une demi-lieue en amont sur la Caya pour couvrir ce mouvement, poussèrent des reconnaissances le long de la rive droite de la Guadiana jusqu'en vue de Badajoz, où elles parurent à neuf heures du matin. Le général Veiland fut envoyé par le gouverneur pour les reconnaître, avec cent soixante-dix hommes d'infanterie et vingt-cinq che-

vaux. Bientôt après, on vit déboucher par la route d'Olivenza les divisions anglaises, qui investirent la place du côté de l'ouest et du sud jusqu'à la route d'Albuera.

A l'approche des Anglais, un grand nombre d'habitants de toutes classes abandonnèrent la ville pour se soustraire aux dangers du siège. On vit alors des vieillards, des femmes et des enfants, chargés d'effets, fuir de tous côtés, versant des larmes, et tournant douloureusement leurs regards sur leur malheureuse ville, qui, pour la quatrième fois, allait être livrée à toutes les calamités de la guerre : il ne resta dans la place que quatre ou cinq mille âmes, principalement des indigents.

Lord Wellington se trouvait à la tête de quarante-cinq mille hommes, y compris les troupes du général Hill, qui se trouvait à Mérida avec deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie. Il détacha encore le général Graham à Santa-Marta, avec trois divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie, pour observer la grande route de Séville, et réserva pour le siège la division légère du colonel Barnard, la troisième division du général Picton, et la quatrième division du général Colville, au total environ seize mille hommes. La cinquième division, commandée par le général Leith, était restée provisoirement en réserve à Campo-Mayor.

Le 17 mars, à l'aube du jour, la place se trouva complètement investie : la troisième division anglaise occupait la droite et gardait tout le terrain compris entre les routes de Talavera et d'Albuera; la quatrième division était placée au centre, et une partie de la division légère occupait à la gauche les bords de la Guadiana en aval de la ville, tandis que l'autre partie, restée sur la rive droite, bloquait la tête de pont et le fort San-Cristoval. Dans la journée même, lord Wellington fit plusieurs reconnaissances avec ses ingénieurs, et dès le lendemain il se trouva en mesure de commencer le siège, ayant déjà seize pièces de 24, vingt pièces de 16, seize obusiers de 24 en fonte, avec un approvisionnement considérable, et trois mille outils, quatre-vingt mille sacs à terre, douze cents gabions et sept cents fascines.

De notre côté, les travaux de défense furent poussés avec activité. Le gouverneur renforça les postes extérieurs, et préposa des chefs à la défense de chaque ouvrage : le colonel Pineau eut le commandement du fort de Pardaleras; le colonel Gaspard-Thiery, celui de la lunette de Picurina; le colonel Koller, commandant des Hessois, celui du château, et le capitaine de grenadiers Vilain, celui du fort San-Cristoval. La garnison fut distribuée sur le pourtour de la place, afin qu'en cas d'alerte chaque corps connût bien son poste. Les bastions 1 et 2 furent as-

signés au bataillon du neuvième régiment léger, les bastions 3 et 4 au bataillon du vingt-huitième léger, le bastion 5 au bataillon du cinquante-huitième de ligne, les bastions 6 et 7 au bataillon du cent troisième, les bastions 8 et 9 et le château au régiment étranger de Hesse-Darmstadt. Le détachement espagnol, au service du roi Joseph, fut placé à la porte de las Palmas, avec deux compagnies d'éclaireurs, formées de tous les employés civils et militaires renfermés dans la place. Le bataillon du quatre-vingt-huitième et la cavalerie restèrent en réserve sur la place Saint-Jean. Les deux compagnies du soixante-quatrième furent mises à la disposition de l'artillerie, dont le personnel était insuffisant; de plus, les sapeurs devaient, en cas d'alerte, être distribués dans les batteries pour secourir les canonniers. Le général Veiland forma, des meilleurs tireurs de la garnison, une compagnie qui eut pour chefs le lieutenant Michel, du neuvième léger, et le sous-lieutenant Leclerc de Ruffey, du cinquante-huitième de ligne, officiers braves et intelligents. Cette compagnie fut chargée spécialement d'inquiéter les travailleurs de l'ennemi, en tirant continuellement sur les têtes de sapes.

**1<sup>re</sup> NUIT, du 17 au 18 mars.**

**L'ennemi ouvrit, avec dix-huit cents travailleurs, une parallèle d'environ six cents mètres de déve-**

loppement, à trois cents mètres environ de la lunette Picurina, ainsi qu'une communication. La nuit était très-noire; le vent soufflait avec violence et la pluie tombait par torrents, en sorte que ce travail fut dérobé à la place : ce ne fut qu'à la pointe du jour que notre artillerie y dirigea son feu; mais déjà l'ennemi était couvert.

Le point d'attaque se trouvant ainsi connu, le gouverneur porta tous les travaux de défense sur les fronts 6-7, 7-8 et 8-9. La lunette Picurina, qui se trouvait particulièrement menacée, était située sur un plateau à trois cent cinquante mètres du front 6-7. Elle n'était pas revêtue; et son escarpe, taillée presque à pic dans une espèce de terre de pipe très-dure, était surmontée d'une fraise, mais n'avait que trois mètres cinquante centimètres de hauteur. Le colonel du génie Lamare fit approfondir le fossé de cette lunette, et afin de la flanquer, il fit creuser sous le chemin couvert, à l'arrondissement de la contrescarpe, une casemate à feux de revers pour vingt-quatre hommes, qui fut fermée sur le devant par un mur en briques. Une espèce de réduit en gabions, et palissadé, fut construit près du saillant dans l'intérieur de l'ouvrage, et la gorge fut protégée par deux rangs de palissades précédées d'un fossé. Enfin des fougasses furent préparées aux trois angles du chemin couvert pour faire sauter l'ennemi au mo-

ment de l'assaut. On arma cette lunette de quatre bouches à feu, et l'on mit en batterie dans celle de Saint-Roch, qui la protégeait, deux pièces et un obusier. Le nombre des pièces qui armaient le front de la place, ayant vue sur l'attaque, fut porté à vingt-deux, savoir : sept pièces au château; trois pièces de 24 au bastion 8; deux pièces de 24, deux de 16, un mortier de dix pouces, et un obusier de huit pouces, monté sur un affût de mortier, au bastion 7; trois pièces au bastion 6; et trois pièces au bastion 5.

2<sup>e</sup> NUIT, du 18 au 19 mars.

L'ennemi poussa sa parallèle d'environ quatre cents mètres vers la droite, jusqu'auprès de la redoute de Talavera. Il s'étendit aussi par sa gauche jusqu'au bord de l'inondation du Rivillas, et prolongea ses communications en arrière. Il entreprit deux nouvelles batteries :

Le n<sup>o</sup> 1, de trois pièces de 18 et de trois obusiers de cinq pouces et demi, pour battre la lunette Picurina.

Le n<sup>o</sup> 2, de quatre pièces de 24, pour détruire les palissades du chemin couvert et enfler la communication de la lunette avec la place.

Le 19 au matin, le général Philippon, voyant que la droite de la parallèle ennemie n'était pas appuyée, ordonna une sortie sous les ordres du général Veiland. La colonne se composait de deux

bataillons, forts chacun de cinq cents hommes; d'un détachement de cent sapeurs ou mineurs, commandés par le capitaine Lenoir; de quarante cavaliers, commandés par le lieutenant Delavigne, du vingt-neuvième de dragons; et d'une pièce de canon. Le général Veiland sortit à midi par la porte de la Trinité. Il forma ses troupes dans le chemin couvert qui lie la lunette de Picurina à celle de Saint-Roch, et, débouchant à gauche de cette dernière, il se porta avec son infanterie droit sur la parallèle ennemie. La cavalerie tourna au galop la droite de cette parallèle, et elle passa jusque dans les bivouacs anglais, à plus de mille mètres en arrière, où elle mit le désordre parmi les troupes qui gardaient le parc de siège : un détachement de cent hommes, sorti de la lunette Picurina, attaquait en même temps la gauche de la parallèle. Surpris par ces attaques, que favorisait un brouillard assez épais, les travailleurs ennemis, au nombre de dix-huit cents, et quinze cents hommes de tranchée, s'enfuirent avec précipitation jusque sur les hauteurs de Saint-Michel. Nos sapeurs détruisirent une grande partie de la parallèle, où ils ramassèrent cinq cent quarante-cinq outils. C'était là tout ce qu'on pouvait attendre de cette sortie hasardée à une grande distance de la place; et les Anglais ne se rallièrent qu'au bout d'une heure : mais alors ils reprirent l'offensive, et bientôt nos

troupes eurent à lutter contre toute la division du général Picton qui avait pris les armes. La prudence commandait de se retirer; cependant on voulut résister, ce qui fit payer l'avantage qu'on avait obtenu. Toutefois, le général Veiland opéra sa retraite en bon ordre. Nous eûmes vingt hommes de tués et cent soixante de blessés, dont treize officiers. L'ennemi eut près de cent cinquante hommes mis hors de combat, au nombre desquels se trouva le lieutenant-colonel du génie Fletcher qui dirigeait le siège.

Pour empêcher à l'avenir notre cavalerie de jeter le désordre dans ses camps, lord Wellington plaça quelques escadrons et quelques pièces d'artillerie derrière les hauteurs de Saint-Michel, et porta son équipage de siège à quinze cents mètres plus en arrière.

3<sup>e</sup> NUIT, du 19 au 20 mars.

L'ennemi répara sa parallèle, et la prolongea d'environ six cents mètres sur la droite jusqu'auprès de la Guadiana, en face du château. Mais la pluie, reprenant avec une nouvelle force, et le terrain se trouvant assez bas, cette partie de la parallèle se remplit d'eau. Il était resté dans cette parallèle une lacune d'une vingtaine de mètres sur la route de Talavera, où la dureté du terrain n'avait pas permis à l'ennemi de s'y enfoncer. Au jour, notre artillerie dirigea son feu sur ce point, et y intercepta la



communication jusqu'à ce que l'ennemi y eût fait un masque en sacs à terre.

4<sup>e</sup> NUIT, du 20 au 21 mars.

L'ennemi entreprit, à la droite de sa parallèle, trois nouvelles batteries :

Le n<sup>o</sup> 4, de six pièces de 24 et d'un obusier de cinq pouces et demi, pour enfler la face droite du bastion de la Trinité 7.

Le n<sup>o</sup> 5, de quatre pièces de 18, ricochant le flanc droit du bastion de San-Pedro 8.

Le n<sup>o</sup> 6, de trois obusiers de 24, pour enfler la face droite de la lunette Saint-Roch.

Au jour, lorsque nous aperçûmes les travaux de ces batteries, nous crûmes que l'ennemi voulait battre en brèche le front 8-9, dont l'escarpe était fort mauvaise et vue jusqu'au pied, qui n'avait pas de fossé ni de chemin couvert, et dont la courtine, resserrée par les maisons de la ville, était sans parapet. On se hâta donc de renforcer ce front. Le colonel du génie Lamare fit commencer, en avant de la courtine, un retranchement en terre pour en couvrir les maçonneries, et il fit raser dans la ville les maisons qui resserraient le plus le rempart.

Il tomba beaucoup de pluie dans la journée, et l'inondation du Rivillas, tendue à sa plus grande hauteur, baignait les fossés du front 7-8 jusqu'à la moitié de la face droite du bastion 7. La lunette Saint-Roch, prenant par sa position des revers

avantageux sur les cheminements de l'ennemi, on jugea nécessaire d'en assurer la communication; mais au lieu de construire un parapet en terre, qui eût exigé plus de huit jours de travail, on se contenta de tendre, à partir de la porte de la Trinité, de simples rideaux de toile soutenus par des perches : nos troupes purent alors passer derrière sans être aperçues, ce qui fit le désespoir des tirailleurs anglais. Trois nouvelles pièces de 24 furent placées sur la courtine du front 7-8. Le bastion 8, outre ses trois pièces de 24, reçut deux mortiers de douze pouces, quatre obusiers de 8, dont deux montés sur affûts de mortiers, et sept mortiers éprouvettes. Comme la place ne se trouvait pas très-resserrée sur la rive droite de la Guadiana, le gouverneur fit sortir de la tête de pont deux pièces de 12 allongées, qui furent mises en batterie au bord du fleuve près de l'embouchure de la Gevora, afin d'enfiler la parallèle de l'ennemi. Ces deux pièces firent beaucoup de mal aux Anglais, qui furent obligés de changer la direction de la partie droite de leur parallèle.

5<sup>e</sup> NUIT, du 21 au 22 mars.

L'ennemi continua ses travaux, auxquels il employait journellement quatorze cents hommes qu'il relevait de six en six heures. Il entreprit une nouvelle batterie n° 3, de quatre pièces de 18, pour contre-battre de plein fouet la face droite de la lu-

nette Saint-Roch, devant suppléer à la batterie n° 6, qui, construite dans un terrain bas, ne pouvait ricocher efficacement cette face. La pluie ne cessa de tomber toute la nuit, et rendit impraticable toute la partie droite de la première parallèle.

De notre côté, nous poussâmes activement nos travaux de défense, auxquels huit cents hommes étaient employés constamment. Déjà le massif en terre, entrepris pour couvrir la courtine du front 8-9, avait un assez grand relief. On fit un épaulement sur la rive droite de la Guadiana pour les deux pièces qui y avaient été placées, et dont les boulets balayaient la première parallèle sur une longueur de douze cents mètres. Ce fut alors que lord Wellington se décida à faire venir de Campó-Mayor la cinquième division, commandée par le général Leith, pour resserrer la garnison sur la rive droite de la Guadiana. La pluie, qui tomba par torrents à quatre heures après midi, remplit de nouveau les tranchées de l'ennemi. Le pont de pontons qu'avaient les Anglais sur la Guadiana, à deux lieues en aval de la place, fut emporté, et leur armée se trouva sans communications avec Elvas. Lord Wellington, éprouvant la plus grande difficulté à recevoir des vivres, à armer et à approvisionner ses batteries, appréhenda sérieusement d'être obligé de lever le siège.

6° NUIT, du 22 au 23 mars.

L'ennemi arma les batteries n<sup>os</sup> 1 et 2 : ses travailleurs s'occupèrent à faire écouler les eaux qui remplissaient les tranchées.

Le temps parut se remettre au beau dans la matinée; mais à trois heures après midi la pluie recommença à tomber par torrents, et continua ainsi jusqu'à sept heures du soir.

7° NUIT, du 23 au 24 mars.

L'ennemi ne fit aucun progrès; le terrain était tellement détrempé par les eaux qu'il ne put armer ses batteries.

Le temps se remit au beau dans la journée. Les troupes de la division Leith vinrent compléter l'investissement de la place sur la rive droite de la Guadiana.

8° NUIT, du 24 au 25 mars.

La nuit fut belle; l'ennemi en profita pour terminer et armer toutes ses batteries.

A la pointe du jour, notre artillerie, s'étant aperçue que l'ennemi avait dégorgé les embrasures de ses batteries, y dirigea son feu. L'ennemi ouvrit le sien à onze heures avec vingt-neuf pièces, réparties dans les batteries n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5 et 6. La canonnade fut très-vive de part et d'autre, et dura jusqu'à la nuit. L'ennemi parvint à démonter les pièces de la lunette Picurina et à endommager for-

tement le parapet de cet ouvrage, qui n'avait que quatre mètres d'épaisseur.

9<sup>e</sup> NUIT, du 25 au 26 mars.

Dès que la nuit fut venue, on se mit à réparer le parapet de la lunette Picurina avec des ballots de laine et des fascines. On disposa sur ce parapet des bombes et des barils foudroyants pour jeter sur les assaillants au moment de l'assaut. Deux cents fusils chargés furent aussi rangés sur la banquette, afin que chaque défenseur eût plusieurs coups prêts à tirer. La galerie à feux de revers, entreprise à l'arrondissement de la contrescarpe pour flanquer le fossé de la lunette, se trouvait achevée, et il n'y avait plus qu'à placer des augets aux trois fougasses disposées sous la crête du glacis. Encore quelques heures de travail, et les défenses de l'ouvrage eussent été amenées à perfection : mais l'ennemi, averti par un déserteur espagnol qui travaillait à la galerie de contrescarpe, se hâta de livrer l'assaut.

En conséquence, le général Kempt, qui commandait la tranchée, réunit dans la parallèle, entre les batteries n<sup>os</sup> 1 et 3, deux détachements de deux cents hommes chacun, ayant en tête six charpentiers munis d'outils, six mineurs avec des pinces, et douze sapeurs avec des échelles. Une réserve de cent hommes se tenait à la batterie n<sup>o</sup> 2.

Le temps était beau, et l'on n'entendait que le

bruit des travailleurs qui piochaient la terre et la voix de quelques sentinelles, lorsqu'à dix heures un coup de canon, tiré de la batterie ennemie n° 4, donna le signal de l'assaut. Le détachement de gauche tourna le flanc droit de l'ouvrage, pour forcer la gorge; celui de droite marcha directement sur la communication de la lunette avec la ville; cent hommes y furent laissés pour intercepter les secours, et le reste se porta aussi sur la gorge de l'ouvrage.

A l'approche de l'ennemi, le colonel Gaspard-Thierry, qui gardait la lunette avec deux cents hommes, fit partir deux fusées, signal convenu en cas d'attaque. L'artillerie de la place ouvre alors un feu très-vif. L'ennemi s'efforce en vain de couper les palissades de la gorge sous la fusillade des nôtres, et, après deux ou trois tentatives, il est obligé de renoncer à son projet. Une partie des assaillants se jette alors dans le fossé du flanc gauche de la lunette, applique des échelles contre l'escarpe et donne l'escalade. Le général Kempt, qui s'était avancé avec sa réserve, se dirige sur le saillant de la lunette et gravit le parapet. Ce dernier effort détermine la prise de l'ouvrage. Nos soldats, au lieu de se tenir dans le réduit, s'étaient portés vers la gorge, abandonnant les parapets que l'ennemi put escalader sans beaucoup de peine. Le combat dura trois quarts d'heure. Le colonel Gas-

pard-Thierry fut pris, avec quatre-vingts hommes; un officier et trente hommes du régiment de Hesse parvinrent à se sauver, et le reste fut tué à la baïonnette ou se noya dans l'inondation. La perte de l'ennemi fut de cinquante-quatre hommes tués et de deux cent soixante-cinq blessés.

Le bataillon du cent troisième régiment, sous les ordres du commandant Lurat, était sorti, mais trop tard, pour venir au secours de la lunette. Il essuya un feu très-vif de la colonne ennemie posée dans la communication, perdit une cinquantaine d'hommes, et rentra dans la place.

Le gouverneur et le général Veiland témoignèrent hautement leur mécontentement de la faible défense qu'avaient faite les défenseurs de la lunette (1), qui, en effet, négligèrent de faire rouler sur l'ennemi les bombes et les barils foudroyants disposés sur les parapets, moyens qui avaient été si efficacement employés en 1811 au fort San-Cristoval. Le capitaine Salomiac, qui commandait l'artillerie de la lunette, avait été blessé dans la journée et remplacé par un autre officier qui montra peu d'assurance. Cet incident et le grand isolement de la lunette contribuèrent sans doute au succès des assaillants.

L'ennemi travailla toute la nuit à s'établir dans

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 1.

l'ouvrage qu'il venait de prendre. Il fit un logement dans le terre-plein et une brèche au saillant, d'où il ouvrit avec sa première parallèle une communication, qu'il soutint à gauche par une portion de deuxième parallèle appuyée à l'inondation.

Nous tirâmes toute la nuit sur ces travaux, tant de la place que du fort de Pardaleras, et notre artillerie, ayant armé le flanc droit du bastion 8 de six pièces de 24 ou de 16, fit au jour un feu si vif sur la lunette Picurina que l'ennemi fut forcé d'en retirer ses travailleurs. D'un autre côté, les feux plongeants du château bouleversèrent complètement la batterie n° 6, où deux obusiers furent démontés; et, dans l'après-midi, la plupart des batteries de l'ennemi se trouvèrent réduites au silence. Mais ce résultat n'avait pu être obtenu que par un feu très-vif, dans lequel notre artillerie consumma une grande quantité de projectiles creux et douze mille livres de poudre. L'approvisionnement de la place se trouva réduit de moitié, et nous fûmes obligés les jours suivants de diminuer notre feu, afin de ménager les munitions.

10° NUIT, du 26 au 27 mars.

L'ennemi, qui du plateau de Picurina voyait jusqu'au pied les escarpes du front 6-7, choisit ce point pour y faire brèche. A cet effet, il commença sur le plateau trois batteries, savoir :

Le n° 7, à la gorge de la lunette Picurina, pour



battre en brèche, avec 12 pièces de 24, la face droite du bastion de la Trinité 7.

Le n° 9, de huit pièces de 18, également à la gorge de la lunette Picurina, pour ouvrir le flanc gauche du bastion de Santa-Maria coté 6, lequel pouvait battre la brèche que la batterie n° 7 devait faire au bastion de la Trinité.

Le n° 10, de trois obusiers de 24, dans la première parallèle, pour enfler le fossé au pied de la brèche du bastion de la Trinité, afin de nous empêcher d'en enlever les décombres et d'y créer des obstacles.

L'ennemi, jugeant de plus qu'il aurait de l'avantage à s'emparer de la lunette Saint-Roch, afin de pouvoir saigner l'inondation du Rivillas, ce qui lui aurait permis de rapprocher ses cheminements du front 6-7, prolongea vers cette lunette la droite de sa seconde parallèle. Cependant il ne put l'étendre au delà de la route de Talavera, tant à cause de la dureté de cette route que de la blancheur du terrain qui faisait découvrir ses travailleurs.

Le 27 au matin, notre artillerie démasqua une batterie de huit pièces de 24 qu'elle avait commencée la veille dans le bastion 9, pour plonger le logement de l'ennemi dans la lunette Picurina. Celui-ci travailla toute la journée à ses batteries de brèche, malgré le feu de notre artillerie, et désarma sa batterie n° 6, qui avait été bouleversée par

les feux plongeants du château. Le soir, il s'approcha de la lunette Verley 36, située sur la rive droite de la Guadiana, et engagea la fusillade avec les défenseurs de cette lunette, pour protéger la construction d'une redoute sur la hauteur d'Atalaya qui s'en trouvait à quatre cents mètres.

L'attaque contre le front 6-7 se trouvant dessinée, le gouverneur fit suspendre les travaux du front 8-9, et employa les travailleurs à relever la contre-garde ébauchée du bastion 7, qui ne couvrait l'escarpe de ce bastion que sur une hauteur de sept pieds. En même temps, il fit garnir de tirailleurs tout le chemin du front attaqué.

11<sup>e</sup> NUIT, du 27 au 28 mars.

Pour ne laisser aucun débouché à la garnison sur la rive droite de la Guadiana, l'ennemi entreprit sur cette rive une ligne de contrevallation, appuyée, d'une part, à la redoute commencée la veille sur la hauteur d'Atalaya, et de l'autre, à une batterie qu'il construisit en face de la tête de pont. Il continua son cheminement contre la lunette Saint-Roch; mais, au jour, notre artillerie dirigea un feu si vif sur ce cheminement que l'ennemi fut obligé de l'abandonner.

On se prépara dans la place à repousser l'assaut, bien que la muraille n'eût pas encore été battue en brèche. On fit à l'arsenal des barils foudroyants avec de gros tonneaux bourrés de paille goudron-

née, de poudre, de grenades et de dix-huit ou vingt boulets creux de 24. On construisit des chevaux de frise avec des lames de sabres de cavalerie, implantées dans des poutres. On plaça sur les remparts, aux points d'attaque présumés, des bombes, de vieux boulets, des essieux de voitures et de grosses pièces de bois, pour être jetés sur l'ennemi. Le chef de bataillon Billon, du neuvième régiment léger, chargé de la défense du bastion 1, eut l'idée de faire creuser dans le parapet et au bord de l'escarpe une tranchée en guise de chemin de rondes, afin de découvrir le fossé, et de repousser plus avantageusement toute tentative d'escalade. Le même travail fut fait par les autres chefs de corps sur presque tout le développement de la place.

12<sup>e</sup> NUIT, du 28 au 29 mars.

A l'extrême gauche de son logement sur le plateau de Picurina, l'ennemi commença une nouvelle batterie de brèche n° 8, de six pièces de 18, devant agir concurremment avec la batterie n° 7 contre la face droite du bastion de la Trinité 7. Il fit à la sape volante la portion de sa deuxième parallèle qui traversait la route de Talavera, et il poussa son cheminement sur la lunette Saint-Roch jusqu'à environ quarante mètres du chemin couvert de cet ouvrage.

Au jour, il essaya de continuer ce dernier che-

minement; mais notre artillerie emportant ses gabions à mesure qu'il les plaçait, il fut obligé de retirer ses travailleurs. On remarqua du rempart que l'officier du génie anglais qui dirigeait ce travail, en avait indiqué le tracé sur le terrain au moyen d'un cordeau blanc, qui était resté tendu, soit par oubli, soit pour demeurer prêt à diriger les travailleurs, dès que l'obscurité de la nuit leur permettrait de revenir. Le général Veiland eut l'idée de faire changer la direction de ce cordeau en le plaçant dans l'alignement d'une des batteries du château, ce qui pouvait faire perdre à l'ennemi le travail d'une nuit. Le caporal Stoll, de la deuxième compagnie du deuxième bataillon de mineurs, se chargea de l'exécution. A la nuit tombante, un moment avant le retour des travailleurs de l'ennemi, il passe entre les palissades du chemin couvert de la lunette, se glisse à plat ventre sur le glacis jusqu'au cordeau, en arrache le piquet, et l'enfonce plus à droite dans la direction du château; ensuite, il rentre dans le chemin couvert, sans avoir été aperçu des gardes de tranchée, qui n'étaient pas à plus de vingt mètres. Pour récompenser sa bravoure et son intelligence, le gouverneur lui accorda une gratification de deux cents francs, et mit son nom à l'ordre du jour (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

13<sup>e</sup> NUIT, du 29 au 30 mars.

A la chute du jour, l'ennemi reprit les travaux de sa ligne de contrevallation sur la rive droite de la Guadiana. Ces travaux n'étaient pas inquiétants, puisque le fleuve couvrait la place; néanmoins le gouverneur ordonna une sortie pour les détruire. A dix heures du soir, quatre cents hommes, sous les ordres du chef de bataillon Billon, du neuvième régiment léger, débouchèrent de la tête de pont, et se portèrent avec rapidité jusque dans les lignes de l'ennemi; mais les Anglais, qui se trouvaient en force, les obligèrent de rentrer sans leur laisser prendre aucun avantage. Le lieutenant Duhamel, aide de camp du gouverneur, qui avait proposé cette sortie inutile, fut tué à la tête des troupes. Nous perdîmes cinq hommes.

L'ennemi commença une nouvelle batterie n° 11, qui devait être armée de six bouches à feu arrivées d'Elvas, et qui était destinée à battre la lunette Saint-Roch et à ouvrir la courtine du front 7-8.

Le 30, à la pointe du jour, la batterie de brèche n° 9 commença à tirer contre le flanc gauche du bastion 6, tandis que la batterie d'obusiers n° 10 enfilait la face droite du bastion 7. L'ennemi, pour répondre au feu de mousqueterie de nos chemins couverts, qui inquiétait beaucoup ses canonniers à la batterie n° 9, plaça des tirailleurs dans de petites portions de tranchées faites en avant de cette batterie.

14<sup>e</sup> NUIT, du 30 au 31 mars.

Le tir de l'ennemi contre le flanc gauche du bastion de Santa-Maria coté 6, et la direction de ses deux batteries n<sup>os</sup> 7 et 8 contre la face droite du bastion 7, ne nous laissèrent plus de doute sur les deux points où il voulait faire brèche. C'est pourquoi, à la chute du jour, le colonel Lamare, commandant du génie, fit commencer, en arrière du front 6-7, un retranchement en terre de trois cents mètres de développement, qui fut appuyé, d'un côté à la face droite du bastion 6, et de l'autre, à une caserne située dans le terre-plein du bastion 7. En arrière de ce retranchement, on prépara encore une seconde ligne de défense, au moyen des maisons et de barricades élevées au débouché des rues.

Les Anglais poussèrent leur cheminement sur la lunette Saint-Roch, et ils armèrent leurs batteries n<sup>os</sup> 7 et 8, qui, à la pointe du jour, commencèrent à battre en brèche, avec dix-huit pièces de 24 ou de 18, la face droite du bastion de la Trinité 7 : la contre-garde de ce bastion n'avait pu être portée encore qu'à une hauteur de dix pieds, en sorte qu'elle laissait vingt et un pieds de l'escarpe exposés au feu de l'ennemi. En même temps, la batterie n<sup>o</sup> 10 ricocha de nouveau avec ses trois obusiers la face droite du même bastion, pour en ruiner les défenses et nous empêcher de déblayer le pied

de la brèche. La batterie n° 9 continua à battre le flanc gauche du bastion 6.

Malgré le feu de l'ennemi, nous ne cessâmes de travailler aux retranchements commencés en arrière des brèches. Le chef de bataillon du génie Truilhier fut tué en dirigeant ce travail ; sa perte fut vivement sentie de toute la garnison. Notre artillerie riposta avec vigueur aux batteries de l'ennemi, et y démonta plusieurs pièces : elle tira dans la journée plus de quatre mille coups de canon. La fusillade, qui fut aussi très-vive, se continua bien avant dans la nuit.

15<sup>e</sup> NUIT, du 31 mars au 1<sup>er</sup> avril.

A la chute du jour, il existait beaucoup de décombres au pied des deux brèches ; on employa des détachements de la garnison à les enlever. Ces braves troupes exécutèrent ces travaux périlleux avec un courage héroïque, exposées qu'elles étaient à la mitraille de l'ennemi et aux balles de ses boulets creux, et cette opération difficile se répéta chaque nuit, malgré les pertes qu'on y faisait. La ville souffrait beaucoup, et la désolation était générale parmi les habitants. Frappés de terreur, ils se réfugiaient dans les caves et dans les églises, qu'ils croyaient à l'épreuve de la bombe, et beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort sous ces frêles abris. La garnison elle-même n'avait aucune espèce de logements voûtés ni blindés ; néanmoins ses pertes

jusqu'au 1<sup>er</sup> avril ne s'élevaient qu'à sept cent quatre-vingt-treize hommes.

L'ennemi ouvrit une communication entre ses deux batteries n<sup>os</sup> 10 et 11. Il détruisit un petit batardeau en terre, que nous avions construit sur le Rivillas au moulin ruiné du pied du château, afin d'établir une inondation inférieure dans le vallon de ce ruisseau.

Au matin, les batteries de l'ennemi recommencèrent leur feu, et à la fin du jour une partie de l'escarpe s'était écroulée, entraînant le parapet, tant à la face droite du bastion 7 qu'au flanc gauche du bastion 6. On fit aussitôt un nouveau parapet au sommet des deux brèches avec des sacs à terre et des ballots de laine; mais on eut bien de la peine à le maintenir contre les boulets de l'ennemi. Notre artillerie ne pouvait plus agir avec la même vigueur qu'auparavant, à cause du manque de poudre, qui nécessita d'en réduire la consommation journalière à six mille livres, et encore n'en restait-il que pour dix jours. On n'avait aussi que peu de projectiles creux et de mitraille. Bien que ce dénûment, qui ne pouvait être caché aux troupes, dût leur faire prévoir la chute de la place avant qu'elle pût être secourue, la garnison ne donna jamais le moindre signe d'inquiétude ni de découragement; on la vit au contraire redoubler de zèle et d'ardeur à mesure que le danger aug-



mentait, et son enthousiasme était tel qu'il n'était pas un seul soldat qui ne s'indignât à la seule pensée de capituler avant d'avoir repoussé plusieurs assauts. Le gouverneur, de son côté, ne négligeait rien pour entretenir ces bonnes dispositions.

16<sup>e</sup> NUIT, du 1<sup>er</sup> au 2 avril.

L'ennemi continua à se rapprocher de la lunette Saint-Roch. Ses batteries n<sup>os</sup> 7, 8 et 10 firent toute la nuit un feu continu de mitraille, de bombes et d'obus pour empêcher nos travailleurs de déblayer les décombres du pied de la brèche du bastion de la Trinité 7. Les contre-forts de l'escarpe soutenaient encore le terre-plein du rempart de ce bastion, et, à la brèche du flanc gauche du bastion 6, des voûtes de casemates encore subsistantes offraient une grande résistance à l'artillerie ennemie.

Au jour, les batteries de brèche recommencèrent à tirer avec activité.

17<sup>e</sup> NUIT, du 2 au 3 avril.

Toute la nuit, l'ennemi lança des bombes et des obus sur les brèches pour nous empêcher d'y travailler. Il songeait à s'emparer de la lunette Saint-Roch, afin de pouvoir rompre les digues qu'elle couvrait et qui retenaient l'inondation du Rivillas, ce qui lui aurait permis de pousser ses chemine-ments jusque sur les glacis du front battu en brèche, et aurait été favorable à la marche de ses colonnes d'assaut; il eût aussi été rassuré contre

toute manœuvre d'eau que nous eussions pu diriger contre lui au pied des brèches. Mais, comptant peu sur l'expérience de ses sapeurs pour couronner le chemin couvert de la lunette, il tenta de faire sauter à la dérobée le batardeau qui se trouvait à l'extrémité du fossé du flanc gauche de cet ouvrage. A la faveur de la nuit, un ingénieur anglais s'avança, suivi de vingt hommes portant quatre barils de poudre de quatre-vingt-dix livres et des sacs à terre, en même temps qu'un autre détachement de trente hommes se dirigeait en aval du batardeau de la lunette pour protéger l'opération. L'eau déversait par-dessus ce batardeau, qui était soutenu d'un massif en terre, dont le talus obligea l'ingénieur anglais à placer ses poudres assez loin du pied du batardeau. Il allait les couvrir de sacs à terre, lorsque nos factionnaires, ayant donné l'alarme, il n'eut que le temps de mettre le feu au saucisson et de se sauver. L'explosion lézarda la contrescarpe, mais n'endommagea que peu le sommet du batardeau. Nous conservâmes ainsi l'inondation que l'ennemi avait tant d'intérêt à détruire.

Au jour, la batterie n° 11 ouvrit son feu contre la courtine du front 7-8; mais après quelques coups, elle le dirigea contre l'épaule droite de la lunette Saint-Roch. Quarante bouches à feu, auxquelles nos batteries ne répondaient que faiblement faute de poudre, tiraient sans interruption

contre le front d'attaque; les brèches commençaient à devenir praticables, et les efforts que nous faisons pour en enlever les débris devenaient insuffisants. La mort planait sur toutes les parties de la ville. Le gouverneur assembla le conseil de défense pour délibérer sur les mesures à prendre dans ces circonstances difficiles : sept cents hommes d'élite, choisis dans les différents corps de la garnison, furent chargés spécialement de la défense des brèches, sous les ordres des chefs de bataillon Barbot et Maistre; ils eurent pour réserve le bataillon du cent troisième, qui fut placé dans les retranchements commencés en arrière. On continua d'employer jour et nuit six cents travailleurs au perfectionnement de ces retranchements, deux cents travailleurs aux déblais des débris des brèches, et cent à détruire les rampes et les escaliers des chemins couverts. Les généraux Philippon et Veiland se tenaient constamment au milieu des travailleurs pour les encourager : le premier fut blessé à l'épaule, et le second reçut, ainsi que ses deux aides de camp, plusieurs coups dans ses habits.

18<sup>e</sup> NUIT, du 3 au 4 avril.

L'ennemi entreprit à l'extrême droite de la première parallèle une batterie n° 12, de quatorze obusiers, pour contre-battre le château et le bastion 9, qui avaient des vues sur la brèche du bas-

tion 7; mais cette batterie ne devait tirer qu'au moment de l'assaut.

Le 4, vers dix heures du matin, nous remarquâmes un grand mouvement dans le camp des assiégeants. Lord Wellington ayant appris que le maréchal Soult avait quitté l'Andalousie pour venir au secours de la place, et s'avancait avec vingt et un mille hommes par Guadalcanal et Fuente del Maestro, fit des dispositions pour l'arrêter. La cinquième division, sous les ordres du général Leith, quitta les hauteurs de la rive droite de la Guadiana, où elle fut remplacée par quelques escadrons de cavalerie portugaise, et alla renforcer l'armée d'observation. Une autre division quitta la rive gauche, de sorte qu'il ne resta que dix mille hommes devant la place. Dans l'après-midi, nous vîmes arriver au camp des Anglais une longue suite de chariots chargés d'échelles, et faire d'autres dispositions qui nous annonçaient un prochain assaut. Le gouverneur prit dès le soir même des mesures pour le repousser. Des chevaux de frise à lames de sabre furent placés en ligne en avant du parapet artificiel, construit au sommet de chaque brèche, et l'on disposa, en avant de cet obstacle, un chapelet de bombes de quatorze pouces et de barils foudroyants, que des canonniers, postés en arrière pour y mettre le feu, devaient faire rouler dans le fossé à l'approche de l'ennemi. Le sommet

des brèches était en outre bordé par l'infanterie, couverte par le parapet artificiel, et l'on donna trois fusils à chaque soldat pour que le feu fût plus nourri au moment de l'assaut. L'ennemi ne s'étant pas présenté, on enleva à la pointe du jour tous ces moyens de défense pour qu'il n'en eût pas connaissance et empêcher que son artillerie ne pût les détruire; une semblable manœuvre eut lieu les nuits suivantes.

On continua à travailler au grand retranchement en terre commencé depuis quatre jours en arrière du front d'attaque; mais son fossé, qui n'avait encore que cinq ou six pieds de profondeur sur autant de largeur, n'était pas un obstacle sur lequel on pût compter pour arrêter l'ennemi.

19<sup>e</sup> NUIT, du 4 au 5 avril.

La brèche du bastion 6 et celle du bastion 7 étaient très-praticables; quelques-uns de nos sous-officiers de sapeurs y étaient descendus et remontés avec armes et bagages: la première avait près de vingt-quatre mètres de large et la seconde près de quarante. Il n'était plus possible d'en enlever les décombres, tant ils étaient considérables; d'ailleurs l'ennemi, tirant sans cesse sur les travailleurs, nous en faisait perdre un grand nombre. Quant à la contrescarpe, elle était restée intacte, l'ennemi n'ayant fait aucune disposition pour la renverser et se préparer une descente du fossé. Le colonel du

géné Lamare profita de cette circonstance pour faire disposer dans le fossé un chapelet de soixante bombes de quatorze pouces de diamètre. Ces bombes, placées à environ quatre mètres l'une de l'autre, étaient couvertes de trois à quatre pouces de terre, et reliées entre elles par des saucissons en toile remplis de poudre, et renfermés dans une ligne de tuiles creuses qui aboutissait au rempart d'où l'on devait donner le feu.

Un grand bateau, qui dans la journée avait été amené à la porte de la Trinité, fut lancé à la nuit tombante dans la partie du fossé plein d'eau du bastion 7, et placé au saillant de ce bastion perpendiculairement à sa face droite. Ce bateau reçut la compagnie de tirailleurs, qui se trouva ainsi avantageusement placée pour flanquer la brèche à une très-courte distance.

L'ennemi termina sa batterie n° 12, et fit des dispositions pour donner l'assaut. Les soldats anglais, déjà excités par le pillage et le sac de Ciudad-Rodrigo, attendaient avec la plus vive impatience ce moment décisif, et regardaient Badajoz comme une proie assurée. Mais lord Wellington, étant venu à cinq heures du soir visiter la tranchée, jugea que la garnison avait pris de trop bonnes mesures pour qu'il pût espérer de le livrer avec succès, et, bien que l'approche de l'armée du maréchal Soult lui fit désirer de hâter le moment de

la prise de la place, il crut devoir, pour rendre la réussite plus certaine, ouvrir une nouvelle brèche à la courtine. Il pensait que dans les huit jours que ses batteries avaient mis à faire les brèches des bastions 6 et 7, le gouverneur avait eu le temps de faire construire des retranchements en arrière de ces brèches, et il espérait qu'en ouvrant la courtine, dont la maçonnerie ancienne et fort mauvaise lui paraissait pouvoir être détruite en quelques heures, il tournerait ces retranchements, et que les assiégés n'auraient pas le temps d'en faire d'autres; c'est ainsi qu'il avait fait à Ciudad-Rodrigo. Mais, comme cette opération exigeait de nouvelles dispositions, il ajourna l'assaut au lendemain.

Par suite de la marche du maréchal Soult, le corps d'observation du général Hill, après avoir fait sauter les ponts de Medelin et de Mérida pour empêcher qu'aucun détachement de l'armée de Portugal ne vint renforcer l'armée du Midi, se rapprocha de Badajoz, et prit position à Talavera la Real; les troupes qui avaient été détachées du siège pour le renforcer se rapprochèrent aussi de la place, afin de concourir à l'assaut.

Le 5<sup>e</sup> Nurr, du 5 au 6 avril.

L'ennemi changea la direction des embrasures de ses batteries de brèche, et, à la pointe du jour, quatorze pièces commencèrent à battre la courtine du front 6-7 par la trouée qui se trouvait en

tre la demi-lune non-terminée et la contre-garde du bastion 7. L'escarpe, vue jusqu'au pied, n'avait que vingt-trois pieds de hauteur, et était si mauvaise qu'elle fut renversée en deux heures. Bientôt la brèche devint praticable sur une largeur de plus de quinze mètres. La batterie n° 5 continuait à ricocher le flanc droit du bastion Saint-Pierre 8; mais, bien qu'elle tirât depuis dix jours, elle n'avait pu démonter les pièces de flanc, qui, par leur position élevée, se dérobaient en partie à ses ricochets.

Cette journée fut des plus meurtrières. Lord Wellington, connaissant la situation de la garnison, s'attendait qu'elle demanderait à capituler, et il ne lui fit aucune sommation, parce qu'il voulait l'obliger à se mettre d'elle-même à sa discrétion, et avoir ainsi satisfaction du non-succès des deux premiers sièges. Le gouverneur, de son côté, prit l'héroïque résolution de s'exposer à tout perdre plutôt que de demander à capituler. Il fit mettre la nouvelle brèche dans le même état de défense que les deux autres, malgré le feu épouvantable de mitraille et de boulets creux qu'y dirigeait l'ennemi, et il y plaça une compagnie de grenadiers hessois, qui fut tirée imprudemment du château.

A quatre heures de l'après-midi, lord Wellington vint visiter la tranchée. Reconnaissant que les brèches étaient praticables, il donna ses ordres pour



livrer l'assaut le soir même (1). La division légère, commandée par le colonel Barnard, et la quatrième division, sous les ordres du général Colville, toutes deux munies d'échelles pour descendre dans le fossé et de sacs de foin pour y sauter, furent chargées de l'attaque des brèches. La cinquième division, sous les ordres du général Leith, dut attaquer le fort de Pardaleras et tenter l'escalade de la ville. La troisième division, commandée par le général Picton, fut chargée d'escalader le château, tandis que trois cents hommes de la garde de tranchée devaient assaillir la lunette Saint-Roch. La brigade portugaise du général Power fut chargée de faire une diversion du côté du fort San-Cristoval.

21<sup>e</sup> NUIT, du 6 au 7 avril.

A la chute du jour, l'ennemi fit sur les trois brèches un feu extrêmement vif de mitraille, de bombes et d'obus. Le gouverneur fit ses dernières dispositions pour soutenir l'assaut. Seize compagnies d'élite étaient chargées de la défense des brèches, et se tenaient derrière les parapets élevés sur le terre-plein du rempart; elles étaient soutenues par le bataillon du cent troisième, qui occupait le retranchement construit en arrière. La compagnie de tirailleurs était montée dans le bateau placé au

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 3.

piéd du bastion 7. Le bataillon du quatre-vingt-huitième se tenait en réserve à la porte de la Trinité, et la cavalerie sur la place.

A dix heures moins un quart, une vive fusillade s'engagea à la lunette Saint-Roch, que l'ennemi fit assaillir par un détachement de la garde de tranchées. En même temps, la troisième division, commandée par le général Picton, débouchant de la première parallèle, traversa le Rivillas au-dessous du barrage de Saint-Roch, pour escalader le château par la droite. Elle se jeta dans les chemins couverts du front 8-9, et elle appliqua ses échelles contre l'escarpe du bastion 9. Il lui fut d'autant plus facile d'arriver jusque-là que les palissades du chemin couvert étaient brisées, et qu'il n'y avait pas de fossé. Le chef de bataillon Weber, qui défendait le rempart avec trois cents Hessois et quelques canonniers, reçut cette attaque avec vigueur. La nuit était très-obscuré; mais l'ennemi lança des pots à feu et d'autres matières combustibles qui éclairèrent le rempart et les environs jusqu'au Rivillas. Les défenseurs firent tomber du haut du parapet sur les assaillants une grêle de bombes, de grenades et de pierres, et ils firent un feu si vif de mousqueterie et de mitraille, qu'après une heure de combat, le général Picton, ayant perdu plus de six cents hommes, se désista de cette attaque. La lunette Saint-Roch, ayant été escaladée

par la gorge, l'ennemi employa aussitôt des travailleurs à détruire le barrage du Rivillas.

Une demi-heure s'était à peine écoulée, lorsque la division légère et la quatrième division débouchèrent par le chemin de Valverde, le long du bord occidental de l'inondation : l'une, par la place d'armes rentrante de droite ; l'autre, par la place d'armes rentrante de gauche. Favorisés par une nuit très-obscurc, les Anglais pénétrèrent dans le chemin couvert et se jetèrent dans le fossé, quoique la contrescarpe eût douze pieds de haut. Au cliquetis des armes, et au bruit subit et confus des assaillants, un cri général s'éleva parmi les défenseurs : *Les voilà ! les voilà !* La fusillade s'engage ; elle éclaire le fossé et laisse voir le désordre où se trouvaient les Anglais. Le lieutenant de mineurs Mallhet, saisissant le moment favorable, met le feu au chapelet de bombes enfoui dans le fossé ; l'explosion fait un ravage épouvantable. Néanmoins les Anglais, pleins d'intrépidité, se forment et s'avancent, lorsqu'ils rencontrent la cunette du fossé, profonde de six pieds et toute remplie d'eau ; et ce n'est que par le grand nombre des hommes qui s'y noient que le passage en est permis aux autres. Cependant les troupes de la quatrième division, entrées par la place d'armes rentrante de gauche, arrivent au pied du massif informe de la demi-lune, qu'elles gravissent croyant monter à la brèche de

bastion 7, et elles y rencontrent la division légère, qui, venue par la place d'armes rentrante de droite, s'était postée aussi sur le même massif. Ces deux divisions, amoncelées sur un si petit espace et en prise à nos coups, se trouvaient dans une position extrêmement critique. Les talus de la demi-lune étaient fort roides à la gorge, et il y existait un reste de contrescarpe qui augmentait encore les difficultés de la descente. Les Anglais hésitent quelques moments; enfin, entraînés par leurs officiers, ils descendent ou ils sautent, et abordent les brèches. Mais là, ils sont renversés par la mitraille des pièces de flanc du bastion 7, par les bombes et les barils foudroyants qui sont roulés sur eux, par la fusillade des compagnies d'élite qui garnissent les parapets en arrière des chevaux de frise, et par le feu terrible des tirailleurs placés dans le bateau. Deux fois les assaillants renouvellent leur attaque, et deux fois ils sont repoussés. Le carnage fut affreux, et depuis l'invention de la poudre peut-être, aucun rassemblement d'hommes n'avait été exposé à ses plus désastreux effets. Le fossé était comme un volcan, et le feu qui jaillissait des bombes et des barils foudroyants faisait trembler le sol avec un bruit épouvantable. Des gerbes de flammes, d'une lumière plus vive que celle du jour, qui soudain était suivie de l'obscurité la plus profonde, augmentaient encore aux yeux des assaillants les dangers

de cette scène d'horreur. Resserrés dans l'espace étroit que présentait le fossé et retenus par la contrescarpe, les Anglais ne pouvaient pas même se retirer, et ils restèrent ainsi pendant deux heures exposés à une mort presque certaine; aussi eurent-ils dans cette nuit terrible, sur ce seul point, trois mille hommes hors de combat. De notre côté, nous ne perdîmes que vingt hommes, au nombre desquels se trouva le brave lieutenant Maillet qui avait mis le feu aux fougasses (1).

Pendant ce conflit sanglant, les généraux Philippon et Veiland se tenaient avec les officiers de l'état-major et une faible réserve sur une petite place, à deux cents mètres en arrière du front d'attaque. Tout à coup le chef de bataillon Rio, de l'artillerie espagnole, vint leur annoncer que l'ennemi pénétrait par la brèche du bastion 6. A cette nouvelle, le gouverneur se porta sur les lieux, mais il reconnut bientôt que les braves qui défendaient ce bastion n'avaient pas bougé, et que l'alerte donnée par l'officier espagnol n'était que l'effet d'une terreur panique qui s'était emparée de lui au moment de l'explosion des fougasses.

---

(1) Le colonel anglais Napier a fait, dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*, un tableau de l'assaut de Badajoz qui peut passer pour un des beaux morceaux de la littérature anglaise. Voir pièces justificatives, n° 4.

Le fort de Pardaleras fut assailli en même temps que les brèches; mais ses défenseurs repoussèrent l'ennemi, qui laissa les fossés et les glacis jonchés de morts et de blessés.

Ailleurs la fortune était favorable aux Anglais. Le général Picton, sans se laisser ébranler par le non-succès de l'attaque qu'il avait faite au bastion 9, ranime le courage de ses troupes en leur rappelant que jamais elles n'avaient été vaincues, et il les dirige un peu plus à droite au pied même des murailles du château. Un officier qui marchait en tête reconnaît, entre deux tours très-rapprochées, un endroit où l'escarpe n'avait que sept mètres de hauteur en contre-bas des embrasures d'une batterie qui ne se trouvait pas armée; il fait aussitôt dresser deux échelles en ce point, monte le premier, et, suivi des siens, parvient sans aucune opposition sur la muraille. Le colonel des Hessois Koller, qui gardait le château, n'avait plus avec lui que quatre-vingts hommes de son régiment, dont vingt-deux musiciens, vingt-cinq fantassins français, et quelques canonniers. Cette troupe, trop faible pour garder un ouvrage aussi étendu, eût néanmoins suffi pour empêcher l'escalade si elle se fût bien gardée; mais comptant trop sur la force de sa position, elle se laissa surprendre, et fut en partie égorgée. Au nombre des morts se trouvèrent le chef de bataillon Smalcalder, l'adjudant-major Schultz, des Hes-

sois, et le capitaine d'artillerie d'André Saint-Victor. Le colonel Koller, blessé légèrement à la main, n'obtint la vie qu'en montrant la porte du château à un Anglais qui s'était saisi de lui.

Lord Wellington s'était porté avec son état-major sur la hauteur des carrières, près du ruisseau le Calamon. Instruit du désastre de ses troupes à l'attaque des brèches, il venait de donner l'ordre de les faire retirer, lorsqu'un aide de camp du général Picton lui apporta la nouvelle de la prise du château. Aussitôt, il commanda à la division légère et à la quatrième division de tenir ferme, en attendant qu'il fit tourner les brèches par une colonne détachée du château et par la cinquième division du général Leith, qui devait escalader le bastion Saint-Vincent coté 1.

Cependant le gouverneur était revenu à son premier poste sur la petite place en arrière des brèches, après s'être rassuré sur leur défense, lorsqu'il vit arriver au galop le lieutenant de dragons Lavigne, qui lui annonça que l'ennemi avait escaladé le château. La fausse nouvelle qu'il avait reçue de la prise des brèches lui fit aussi douter de l'exactitude de celle-ci. On avait toujours pensé que le château était inattaquable, tant par sa position que par la hauteur de ses murailles, et, avant de croire à un revers qui paraissait impossible, on perdit un temps précieux dont l'ennemi profita pour se re-

connaître au milieu du dédale de traverses et de retranchements qui encombraient cet ouvrage, et se mettre en mesure de s'y défendre. Toutefois le général Philippon envoya de ce côté quatre compagnies sous les ordres du lieutenant Saint-Vincent, aide de camp du général Veiland, la seule réserve qu'il eût à sa disposition. Ces troupes se dirigèrent sur la porte du château qui donne dans le bastion 9, mais il était trop tard; déjà l'ennemi avait fermé cette porte, et il reçut nos compagnies par une vive fusillade. Le lieutenant Saint-Vincent fut blessé, ainsi que plusieurs autres officiers, et sa troupe dispersée. Le gouverneur avait aussi donné l'ordre à deux compagnies du bataillon du neuvième régiment léger, de garde aux bastions 1 et 2, d'attaquer le château par la seconde porte, située près des fronts de la Guadiana. Mais par suite d'un malentendu et par une fatalité inouïe, ces deux compagnies se rendirent aux brèches, où elles restèrent inutiles. La perte inattendue du château, qui formait le réduit de la place, et la dispersion des quatre compagnies de réserve, ébranlèrent quelques officiers; et le désordre commença.

Il était minuit, lorsque la brigade Walker de la cinquième division, longtemps retardée pour avoir attendu l'arrivée des échelles d'escalade, attaqua le bastion Saint-Vincent 1. Les Anglais, s'étant dirigés sur le saillant de ce bastion, franchirent la



barrière du chemin couvert, descendirent dans le fossé, et plantèrent leurs échelles contre la face gauche du bastion. L'escarpe avait neuf mètres quinze centimètres de hauteur; mais à six mètres trente centimètres elle présentait une retraite large de deux mètres qui facilitait l'escalade. Les défenseurs, bien qu'affaiblis par le départ de deux compagnies, résistèrent vigoureusement. Cependant, le général Walker parvint sur la muraille avec le quatrième régiment, et s'empara du bastion. Il forma ses troupes dans le terre-plein, et s'avança le long des remparts pour prendre à dos les défenseurs des brèches; mais les deux bataillons du vingt-huitième et du cinquante-huitième qui gardaient les bastions 3 et 4 l'arrêtèrent, et braquèrent contre lui une pièce de campagne qui se trouvait sur la courtine du front 4-5. Un canonnier qui servait cette pièce, ayant allumé une lance à feu, il en résulta une lumière si vive que les Anglais crurent que nous mettions le feu à une mine. Aussitôt une terreur panique les saisit, ils fuient sans combattre, et les nôtres les poursuivent l'épée dans les reins jusqu'au bastion 1, faisant nombre de prisonniers, parmi lesquels était le général Walker lui-même, grièvement blessé. La fortune semblait vouloir nous sourire, et peu s'en fallut que l'ennemi ne fût chassé de la place; mais le général Leith avait eu la prévoyance de placer en réserve

dans le bastion 1 un bataillon du trente-huitième régiment, qui arrêta les fuyards. Les Anglais se reformèrent alors, et renforcés de nouvelles troupes qui leur arrivèrent, ils se divisèrent en deux colonnes, dont l'une reprit le chemin des brèches, tandis que l'autre se porta sur la place d'armes, où elle fit sonner ses cors. Ceux du château lui répondirent, et vinrent la rejoindre; dès lors le sort de la place fut décidé. Le gouverneur ne pouvait plus faire parvenir d'ordres; on se fusillait dans les rues; on n'entendait que des cris de victoire et des gémissements affreux; la confusion était au comble, et la nuit ajoutait encore à l'horreur de cette situation. Au milieu de ce désordre, le gouverneur Philippon et le général Veiland rassemblèrent une centaine d'hommes et quelques cavaliers, avec lesquels, suivis des officiers de leur état-major, ils parvinrent à gagner la porte de las Palmas et le fort de San-Cristoval : il était une heure après minuit.

Les troupes qui défendaient les brèches n'avaient pas bougé. Le capitaine Grasse de l'état-major, qui leur avait été envoyé par le gouverneur pour les faire retirer, n'avait pu arriver jusqu'à elles. Voyant que l'ennemi était dans la ville, et ne recevant plus d'ordres, ces braves, couverts de sang, accablés par le nombre, mais non vaincus, cessèrent leur résistance, et s'abandonnèrent à leur destinée; quelques-uns se retirèrent au fort de

Pardaleras et dans diverses maisons de la ville, où ils tombèrent successivement au pouvoir des Anglais. A six heures du matin, le gouverneur, qui n'avait pas les moyens de se défendre dans le fort de San-Cristoval, fit arborer un mouchoir blanc au bout d'une baïonnette, et s'abandonna à la discrétion du vainqueur.

La malheureuse ville de Badajoz fut livrée au plus affreux pillage, et, pendant trois jours que dura le sac, elle fut dévastée de fond en comble. Les églises ; les couvents, les boutiques, les magasins de vins et de liqueurs, les maisons particulières et les palais, tout fut saccagé; rien ne fut épargné. Les soldats se livrèrent aux actes de la licence la plus effrénée. Ils s'arrachaient leur butin les armes à la main, et on les voyait par centaines, couchés dans les rues, ivres morts au milieu des cadavres. Un grand nombre d'entre eux qui s'étaient enivrés à loisir dans un vaste souterrain de la cathédrale, s'y trouvèrent submergés par le liquide même qui coulait des tonneaux percés de leurs balles (1).

---

(1) Un officier anglais, témoin des événements, et auteur d'une relation insérée dans le recueil anglais *The united service journal*, rend ainsi compte de l'état de la place après l'assaut :

« Le 7 avril, avant six heures du matin, tout ordre avait disparu parmi les troupes assaillantes pour faire place à une scène de pillage et de violence telle qu'il serait difficile

Ainsi tomba Badajoz après vingt et un jours de tranchée ouverte. Si cette place eût été convena-

---

« d'en citer d'autre exemple. L'armée, si belle encore le jour  
 « précédent, se trouvait alors transformée en une horde de  
 « brigands, renforcée d'une multitude de vagabonds espagnols  
 « ou portugais soupirant après le pillage. On peut dire que pen-  
 « dant deux jours et deux nuits les malheureux habitants de la  
 « riche et belle cité de Badajoz furent à la merci de vingt mille  
 « furieux armés, qui s'y livrèrent à toute espèce de désordres.  
 « Le premier parti qui pillait une boutique en enlevait les  
 « objets les plus riches, et celui qui venait ensuite prenait ce  
 « qui restait; d'autres survenants ne trouvaient plus que des dé-  
 « gâts à commettre. Ni l'âge ni le sexe des habitants ne furent  
 « respectés; aucune maison ne resta intacte, et aucune femme  
 « ne put se soustraire aux insultes et aux mauvais traitements.

« Le 8, les soldats, abrutis par l'ivresse, faisaient feu dans  
 « les rues sur toute espèce de personnes, même sur leurs ca-  
 « marades. Quelques-uns, s'étant établis dans les meilleurs  
 « magasins, en débitaient les marchandises; d'autres les en  
 « chassaient, s'ils étaient les plus forts. Les troupes restées  
 « dans les camps fournirent des détachements pour rétablir  
 « l'ordre, mais ceux-ci furent gagnés par l'exemple. Cepen-  
 « dant sur la fin de la journée, les prévôts de chaque division,  
 « secondés d'une brigade nouvellement entrée dans la ville,  
 « parvinrent à faire reconnaître leur autorité.

« Le 9 fut un jour de marché dans le camp; rempli du butin  
 « fait dans la ville. Le nombre des acheteurs était considé-  
 « rable. Le pillage de Ciudad-Rodrigo n'était rien en compa-  
 « raison de celui de Badajoz. Quelques soldats réalisèrent jus-  
 « qu'à 250 livres sterling (plus de 6,000 francs); d'autres  
 « moins, mais tous sortirent de Badajoz avec des valeurs qui

blement approvisionnée de munitions, et si elle eût eu une garnison suffisante, il est probable que les Anglais eussent vu une troisième fois leurs efforts se briser contre ses murs. La victoire de lord Wellington ne fut en effet que le résultat d'un coup de fortune; car ses assauts avaient été repoussés aux brèches, et il n'avait aucune chance de les renouveler avec plus de succès, puisque la contrescarpe était restée intacte. Si donc il s'empara de la place par escalade, c'est un événement sur lequel il ne pouvait pas compter; autrement le siège eût été une opération inutile, et il eût pu tenter cette escalade dès la première nuit de l'investissement.

Les Anglais trouvèrent dans la place cent quarante bouches à feu et un équipage de pont, mais ni bombes ni obus, et seulement douze mille livres de poudre. D'après leurs rapports, la perte totale qu'ils éprouvèrent s'élève à quatre mille neuf cent vingt-quatre hommes, dont trois mille six cent soixante et un dans la seule nuit de l'assaut; et, d'après les renseignements pris sur les lieux ainsi qu'en Angleterre par les officiers de la garnison emmenés prisonniers, elle devrait être

---

• payaient largement la bravoure qu'ils avaient déployée dans  
• l'assaut. Seulement on doit regretter qu'ils aient souillé leur  
• victoire par des traits de barbarie dont on ne retrouve pas  
• d'exemple dans les annales d'aucune armée. •

évaluée à plus de six mille hommes (1). Au nombre de leurs blessés se trouvèrent les généraux Picton, Colville, Kempt, Walker et Bowes. De dix-neuf ingénieurs qu'ils comptaient, quatre furent tués et neuf furent blessés. Leur artillerie tira trente et un mille huit cent soixante et un boulets et lança trois mille quatre cent quatre-vingt-cinq bombes, obus ou boîtes de mitraille : elle consumma deux cent vingt-sept mille livres de poudre.

La garnison perdit treize cents hommes ; et le lendemain de l'assaut elle comptait deux mille sept cent cinquante hommes présents sous les armes et sept cent cinquante non-combattants ou malades ; total trois mille cinq cents hommes qui furent faits prisonniers.

Le chef de bataillon Nieto, le capitaine Romero, les lieutenants Gambari, Olize, Guevora et quelques soldats espagnols au service du roi Joseph furent livrés aux partisans de Ferdinand VII et fusillés à l'instant. Le capitaine d'artillerie Farinas, qui connaissait mieux ses ennemis, se plaça sur la bouche d'un mortier et se fit sauter.

Le 7 avril, le maréchal Soult était arrivé avec vingt et un mille hommes à Fuente del Maestro et Villalba, et le 8 il était en marche sur Santa-Martha lorsqu'il apprit par quelques cavaliers échappés

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 5 et 6.

de Badajoz que cette place venait de succomber. Se trouvant trop faible pour risquer une bataille contre lord Wellington, et n'ayant plus d'espoir d'être secouru par le maréchal Marmont qui avait reçu l'ordre de l'Empereur de faire une diversion en Portugal par la province de Beira, il se décida à rentrer en Andalousie, où déjà les Espagnols avaient profité de son absence pour menacer Séville et chercher à nous faire lever le blocus de Cadix. Le général Drouet resta avec deux divisions à l'entrée des défilés de la Sierra-Morena.

---

---

# ÉTAT

DES TROUPES COMPOSANT LA GARNISON DE BADAJOZ.

---

## ÉTAT-MAJÓR.

Le baron Philippon, général de division, gouverneur.  
Le baron Veiland, général de brigade, commandant en second.  
Charpentier, major, commandant de la place.  
Gaspard Thiéry, colonel d'état-major.  
Pineau, id.  
Duhamel, lieutenant, aide de camp du général Philippon,  
(tué). Saint-Vincent, lieutenant, id.  
De Grasse, capitaine d'état-major.  
Desmeuve, lieutenant, id. Denisot, lieutenant, id.  
Massot, capitaine, aide de camp du général Veiland.

## INFANTERIE.

|                                  |                   |                |
|----------------------------------|-------------------|----------------|
| 9 <sup>e</sup> léger.....        | I bataillon ..... | 580 hom. prés. |
| 28 <sup>e</sup> id.....          | I id.....         | 597            |
| 58 <sup>e</sup> de ligne.....    | I id.....         | 450            |
| 88 <sup>e</sup> id.....          | I id.....         | 600            |
| 103 <sup>e</sup> id.....         | I id.....         | 540            |
| 64 <sup>e</sup> de ligne.....    | 2 compagnies..... | 130            |
| Régiment de Hesse-Darmstadt..... |                   | 910            |
| Troupes espagnoles.....          | I compagnie.....  | 54             |
| TOTAL.....                       |                   | 3861           |

## CAVALERIE.

|                                                     |         |              |
|-----------------------------------------------------|---------|--------------|
| Un détachement du 21 <sup>e</sup> de chasseurs..... | 20 hom. | 20 ch.       |
| Un détachement du 26 <sup>e</sup> de dragons.....   | 22      | 22           |
| TOTAL.....                                          |         | 42 h. 42 ch. |



ARTILLERIE.

ÉTAT-MAJOR,

Picoteau, colonel, commandant l'artillerie.  
 Lespagnol, chef de bataillon.  
 Rio, chef de bataillon espagnol.  
 Guiraud, capitaine (tué).  
 D'André Saint-Victor, id. (tué).  
 Dubois, id.  
 Horré, capitaine espagnol.

TROUPES.

|                        |                                          |                                |            |
|------------------------|------------------------------------------|--------------------------------|------------|
| Artillerie à pied..... | { 1 <sup>er</sup> régiment.....          | 12 <sup>e</sup> compagnie..... | } 213 hom. |
|                        | { 5 <sup>e</sup> id.....                 | 1 <sup>re</sup> id.....        |            |
|                        | { Allemands ( dét. ).....                |                                | } 30       |
| Ouvriers.....          | " " 4 <sup>e</sup> compagnie (dét.)..... |                                | } 18       |
| Total.....             |                                          |                                | 261        |

GÉNIE.

ÉTAT-MAJOR.

Lamare, colonel, commandant le génie.  
 Truilhier, chef de bataillon ( tué ).  
 Lefavre, capitaine.  
 Meynhart, capitaine hollandais.  
 Henneberg, adjudant ( blessé ).

TROUPES.

|                                                                                                       |            |                                                         |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|---------------------------------------------------------|
| Mineurs...   2 <sup>e</sup> bataillon.   2 <sup>e</sup> compagnie... { Lenoir, capitaine (blessé)...  | } 210 hom. |                                                         |
|                                                                                                       |            | { Maillet, lieutenant (tué)....                         |
| Sapeurs...   2 <sup>e</sup> bataillon { 1 <sup>re</sup> compagnie... { Martin, capitaine (blessé).... | } 50       |                                                         |
|                                                                                                       |            | { 5 <sup>e</sup> comp. (dét.)   Vallon, lieutenant..... |
| Total.....                                                                                            |            | 260 h.                                                  |

ADMINISTRATION.

Pasius, sous-inspecteur aux revues.  
 Vienné, commissaire des guerres.  
 Médecins et chirurgiens..... 4  
 Employés, cantiniers, marchands, etc..... 260

## RÉSUMÉ.

|                                    |             |
|------------------------------------|-------------|
| État-major.....                    | 11          |
| Infanterie.....                    | 3222        |
| Cavalerie.....                     | 42          |
| Artillerie.....                    | 268         |
| Génie.....                         | 265         |
| Administration, employés, etc..... | 268         |
| Malades à l'hôpital.....           | 262         |
| <b>TOTAL de la garnison.....</b>   | <b>5003</b> |

**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

N<sup>o</sup> 1.

*Ordre du jour du 26 mars, donné par le général Philippon.*

Badajoz, le 26 mars 1812.

L'ennemi s'est rendu maître de la lunette Picurina hier dans la nuit, après trois attaques de vive force. Le général gouverneur ne peut attribuer cet événement qu'au peu de sang-froid des défenseurs, qui ont oublié qu'il fallait continuer à résister pour se couvrir de gloire et pour sauver leur existence.

Une terreur panique a vraisemblablement paralysé le mouvement des bras qui devaient, sans contredit, rejeter dans les fossés d'un ouvrage bien formé tout homme assez audacieux pour monter avec des échelles; il n'y a pour cela qu'à se bien pénétrer qu'un homme qui monte ainsi ne peut se servir de son arme que lorsqu'on le laisse parfaitement libre, et comme la tête paraît toujours la première, il n'y a nul doute qu'un militaire attentif doit détruire autant d'hommes qu'il s'en présente. Cette défense, qui aurait dû être très-glorieuse et causer une perte considérable à l'ennemi, augmente au contraire son audace.

Le général gouverneur mettra sous les yeux de la  
*Tome IV.*

brave garnison actuelle de Badajoz la conduite des intrépides défenseurs du fort de San-Cristoval pendant le dernier siège : ce fort, qui avait deux brèches praticables, et qui n'était défendu que par soixante-quinze hommes, a résisté à seize cents hommes de troupes d'élite, qui ont fui, laissant dans les fossés leurs échelles et une très-grande quantité de morts et de blessés. La seconde attaque de ce même fort ne fut pas moins vigoureuse, bien qu'une partie des murailles eussent été détruites ainsi que les palissades. Donc il ne faut que du sang-froid pour repousser un assaut ; la plupart de messieurs les officiers de la garnison en sont bien pénétrés, et la troupe doit y réfléchir.

La garnison de Badajoz sera sauvée, nous ne pouvons en douter, mais il faut de l'énergie, du courage et de la bonne volonté ; avec cela elle se couvrira de gloire, honorera l'armée française, et ne sera pas exposée à un esclavage qui est mille fois pire que la mort.

Il y a dans la place des braves qui ont été faits prisonniers par les Anglais ; ils ont dû raconter à leurs camarades les maux qu'ils ont soufferts sur les pontons.

Le général gouverneur se fait un devoir de parler ainsi aux braves qu'il commande, bien persuadé qu'ils sentiront la nécessité de se défendre dans une circonstance où ils ont infiniment d'avantages sur leurs ennemis.

Enfin, que chacun fasse son devoir, sans s'écarter des principes d'honneur que doit avoir tout militaire français, et nous verrons l'ennemi fuir devant

nous après avoir arrosé de son sang les alentours de la place.

Déjà s'avancent les colonnes françaises qui doivent nous secourir; or, les efforts de l'ennemi seront inutiles si chaque soldat s'arme de patience et se pénètre bien de ses devoirs. Bientôt nous aurons la joie de voir arriver les mêmes braves qui, il y a un an, nous délivrèrent au moment où l'ennemi, quoique ayant fait trois brèches, prit la fuite honteusement.

A compter de ce soir, à huit heures, toutes les troupes devront sortir de leurs quartiers pour se rendre aux postes qui leur ont été assignés : l'intention du général gouverneur est que l'on couche sur les remparts jusqu'à nouvel ordre, pour prévenir les événements.

---

N° 2.

*Ordre du jour du 9 mars, donné par le général Philippon.*

Badajoz, le 9 mars 1812.

Le général gouverneur s'empresse de témoigner sa grande satisfaction aux braves canonniers, qui, ces jours-ci, ont écrasé les batteries de l'ennemi par leur feu, et lui ont fait éprouver une perte considérable.

Les tirailleurs sont aussi très-dignes d'éloges; ces braves gens inquiètent si bien l'ennemi qu'il lui est impossible de travailler ni le jour ni la nuit. Le sieur Stoll,

caporal de mineurs, a aussi fait un trait de bravoure bien digne d'être cité; ce militaire, à la nuit tombante, a été déranger de place le cordeau que le génie ennemi avait placé le jour pour le travail de la nuit. Le général gouverneur a ordonné qu'il recevrait une récompense pécuniaire de 200 francs, et que sa belle conduite serait soumise à S. Exc. le maréchal duc de Dalmatie.

Le bon esprit et le zèle de la garnison de Badajoz dégoûtent l'ennemi, qui, jusqu'à présent, n'a encore rien fait qui puisse nuire à la place.



### N° 3.

#### *Ordres de lord Wellington, du 6 avril, pour l'assaut de Badajoz.*

1° La forteresse de Badajoz sera attaquée ce soir, à dix heures.

2° L'attaque aura lieu sur trois points : le château, la face du bastion de la Trinité et le flanc du bastion de Santa-Maria.

3° L'attaque du château se fera par escalade; celle des deux bastions en donnant l'assaut aux brèches.

4° Les troupes composant la troisième division d'infanterie, qui sont destinées à l'attaque du château, partiront de la droite de la première parallèle un peu avant dix heures.



5° Elles passeront le Rivillas au-dessous du pont rompu ; elles attaqueront la partie du château qui est sur la droite en regardant les tranchées et en arrière de la grande batterie construite par l'assiégé pour faire feu dans l'intérieur du bastion de la Trinité.

6° Parvenues dans le château, et lorsqu'elles s'en seront assuré la possession, elles enverront des détachements qui longeront le rempart sur la gauche, pour tomber sur les derrières des troupes défendant la grande brèche dans le bastion de la Trinité, et pour communiquer avec la droite de l'attaque de ce bastion.

7° Les troupes désignées pour cette attaque devront se munir de toutes les longues échelles du parc du génie et de six des longues échelles d'ingénieurs ; elles seront suivies par douze charpentiers armés de haches et par six mineurs portant des pinces, etc.

8° La quatrième division, à l'exception de la garde des tranchées, montera à la brèche de la face droite du bastion de la Trinité, et la division légère à celle du flanc du bastion de Santa-Maria.

9° Ces deux divisions se formeront, à neuf heures, en colonnes serrées par divisions : la division légère la gauche en tête, la quatrième division, avec son avant-garde, ayant également la gauche en tête ; le reste avec la droite en tête. La quatrième division se tiendra sur la rive droite du ruisseau près du piquet qu'elle fournit, et la division légère sur la rive gauche.

10° La division légère jettera cent hommes en avant dans les carrières, près du chemin couvert du bastion de Santa-Maria : ces hommes devront, aussitôt que la

garnison aura eu l'éveil, éteindre par leur feu celui de la face du bastion de Santa-Maria et celui du chemin couvert.

11° L'avant-garde des deux divisions consistera en cinq cents hommes, ayant douze échelles; les hommes du détachement destiné à monter à l'assaut porteront des sacs remplis de matières légères qu'ils jetteront dans le fossé pour en faciliter la descente.

12° L'avant-garde de la division légère devra précéder celle de la quatrième division; elles se tiendront toutes deux aussi près de l'inondation qu'il sera possible.

13° L'avant-garde des deux divisions se partagera en détachements de tirailleurs et en détachements pour l'assaut. Les tirailleurs s'étendront le long de la crête du glacis pour faire taire le feu de l'assiégé; pendant ce temps, les hommes destinés à l'assaut et portant les sacs entreront dans le chemin couvert par la place d'armes sous la face du bastion de la Trinité où la brèche a été faite; ceux de la quatrième division par la droite, ceux de la division légère par la gauche en venant des tranchées ou du camp.

14° La colonne d'assaut de l'avant-garde de la division légère descendra dans le fossé, et, tournant sur sa gauche, elle attaquera la brèche faite dans le flanc du bastion de Santa-Maria, tandis que le détachement d'assaut de la quatrième division descendra également dans le fossé et attaquera la brèche pratiquée dans la face du bastion de la Trinité.

Les tirailleurs devront suivre immédiatement les détachements d'assaut de leurs divisions respectives.

15° Les têtes des deux divisions suivront leurs avant-gardes se tenant l'une près de l'autre; elles ne devront pas avancer au delà du couvert qu'offrent les carrières situées sur la gauche de la route, jusqu'à ce qu'elles aient vu les têtes des colonnes d'assaut montant aux brèches; alors elles se porteront à l'attaque au pas de charge.

16° Si la division légère trouve un retranchement dans le bastion de Santa-Maria, elle tournera ce retranchement par sa droite en se portant le long du parapet du bastion. La quatrième division en fera autant à l'égard du retranchement que l'on aperçoit sur la face gauche du bastion de la Trinité.

17° Aussitôt que la division légère sera maîtresse du rempart de Santa-Maria, elle tournera sur sa gauche, et s'avancera le long du rempart, ayant soin de tenir toujours une réserve à la brèche.

18° L'avant-garde de la quatrième division doit prendre sur sa gauche et établir une communication avec la division légère; la quatrième division se dirigera sur sa droite, et communiquera avec la troisième division par le bastion de San-Pedro et le demi-bastion de San-Antonio, ayant soin de laisser une réserve au bastion de la Trinité.

19° La quatrième division et la division légère laisseront chacune mille hommes dans les carrières.

20° La quatrième division tâchera d'ouvrir la porte de la Trinité, et la division légère celle dite del Pilar.

21° Les soldats laisseront leurs havre-sacs au camp.

22° Afin de faciliter ces opérations, et aussitôt que

le major Dickson remarquera que l'assiégé est averti de l'attaque, les obusiers de la batterie n° 12 feront feu sur les batteries construites par l'ennemi pour tirer sur la brèche, et continueront de tirer jusqu'au moment où l'on verra que la troisième division s'est emparée du château.

23° L'officier qui commande dans les tranchées attaquera la demi-lune de Saint-Roch avec deux cents hommes de la garde des tranchées; il partira de la droite de la deuxième parallèle, et, tournant la demi-lune à droite, il forcera les barrières et portes de la gorge, pendant que deux cents hommes, également de la garde des tranchées, se porteront de la droite de la sape sur l'angle saillant du chemin couvert de la demi-lune, et tireront contre ses faces : ces derniers ne devront quitter les boyaux que quand le détachement chargé d'attaquer la gorge de la demi-lune aura tourné cet ouvrage; celui qui doit se porter dans le chemin couvert de la demi-lune ne devra pas aller plus loin que l'angle d'épaule.

24° Le reste de la garde de tranchées sera tenu en réserve dans les boyaux; les travailleurs devront rejoindre leurs régiments à sept heures et demie.

Douze charpentiers, munis de haches, et dix mineurs, portant des pinces, seront attachés à la quatrième division et à la division légère. Un détachement de vingt artilleurs, commandés par un officier, sera également attaché à chaque division.

25° La cinquième division sera répartie comme il suit : Une brigade sur le terrain occupé par le qua-

rante-huitième régiment, une brigade à la Sierra del Viento, et une brigade sur le terrain bas qui s'étend vers la Guadiana et qui est occupé maintenant par les piquets de la division légère.

26° Les piquets des brigades de la Sierra del Viento et ceux du terrain bas vers la Guadiana inquiéteront l'assiégé durant l'attaque, en tirant sur le fort de Pardaleras et sur les défenseurs postés dans le chemin couvert des ouvrages situés vers la Guadiana.

27° Le commandant en chef de l'armée recommande aux officiers généraux commandant les divisions et brigades, aux officiers commandant les régiments et les compagnies, d'imprimer dans l'esprit de leurs soldats la nécessité de se tenir réunis et de se former militairement après l'attaque pendant la nuit : non-seulement le succès de l'opération et l'honneur de l'armée, mais encore la sûreté de chaque soldat, exigent que les troupes soient en mesure de repousser les attaques de l'assiégé et de vaincre toute résistance de sa part, jusqu'à ce que la garnison ait été complètement soumise.

*Signé* : WELLINGTON.

Par supplément aux instructions ci-dessus, le lieutenant général Leith reçut ordre d'employer une brigade de la cinquième division à escalader le bastion de Saint-Vincent, coté 1, ainsi que la courtine et le flanc entre le bastion et le pont de la Guadiana, et le général-major Colville fut chargé de fournir une partie de l'avant-garde de la quatrième division pour attaquer la brèche

de la courtine entre les bastions de Santa-Maria et de la Trinité.

---

N° 4.

*Relation de l'assaut donné par les Anglais à Badajoz, dans la nuit du 6 au 7 avril 1812.*

(Extraite de l'ouvrage anglais du général Napier.)

Le temps, qui était couvert, ajoutait au sombre de la nuit, et les exhalaisons humides des eaux épaississaient l'air. Un calme inaccoutumé régnait dans la place et dans les tranchées; cependant un sourd murmure s'élevait de nos lignes, et l'on voyait des lumières courir çà et là sur les remparts de Badajoz, tandis que par intervalles des voix retentissantes se passaient le cri de veille : *Sentinelles, prenez garde à vous !* Les Français, confiants dans la terrible habileté de Philippon, épiaient du sommet de leurs orgueilleuses murailles l'approche de ces ennemis dont ils avaient déjà confondu deux fois les efforts, et qu'ils espéraient chasser une troisième fois, épuisés et abattus. Pour les Anglais, formés en colonnes profondes, ils étaient aussi impatients de se mettre aux prises avec la destruction que leurs adversaires de la déployer contre eux : les deux partis étaient d'ailleurs également redoutables par leur énergie, leur discipline et les passions éveillées dans des âmes intrépides.

Nous avons de plus à venger de précédents échecs;

mais les chefs étaient tels de l'un et de l'autre côté qu'une faiblesse n'aurait point eu d'excuse à l'heure de l'épreuve. La possession de Badajoz était devenue un point d'honneur personnel pour les soldats de chaque nation ; toutefois, à un ardent désir de gloire, se mêlait chez les Anglais une animosité née de vieilles rançunes. De récentes fatigues, une vie dure, comme sans dédommagement, ainsi que la vue continuelle du sang, avaient inspiré à plusieurs une férocité incroyable ; car les choses qui redoublent chez les esprits généreux l'horreur de la cruauté, endurent au contraire les esprits vulgaires. Un certain nombre d'hommes, assez semblables à ce centurion de César qui ne pouvait oublier le sac d'Avaricum, étaient échauffés par le souvenir de Ciudad-Rodrigo, et avaient soif du pillage : c'est ainsi que chacun se trouvait excité par une cause différente. Mais le pouvoir merveilleux de la discipline maintenait encore l'ensemble comme avec des liens de fer ; il n'y avait personne après tout qui ne crût, dans son orgueil militaire, pouvoir renverser tous les obstacles opposés à sa furie.

A dix heures, le château, la lunette de San-Roque, les brèches, le fort de Pardaleras, le bastion éloigné de Saint-Vincent, et la tête de pont de l'autre rive de la Guadiana, devaient être simultanément assaillis, et l'on espérait que la fermeté de l'ennemi faillirait au milieu de cette ceinture de feu. Mais les désappointements sont fréquents à la guerre : un accident imprévu retarda l'attaque de la cinquième division ; une carcasse allumée, lancée du château, trahit les hommes de la troisième

division en venant tomber près de l'endroit où ils étaient rangés, et les obligea de devancer le signal d'une demi-heure. Tout l'ordre de l'assaut étant ainsi troublé, les doubles colonnes de la quatrième division et de la division légère s'ébranlèrent en silence, et marchèrent rapidement contre les brèches, tandis que les gardes de tranchées, se portant en avant avec de bruyantes acclamations, entourèrent la lunette San-Roque de leurs feux, et s'y précipitèrent ensuite avec un élan si impétueux que les défenseurs purent à peine faire quelque résistance.

Cependant une clarté soudaine et le râlement de la mousqueterie indiquaient le commencement d'un combat plus opiniâtre au château. Le général Kempt, car Picton, qu'une chute avait laissé dans le camp, et qui ne présumait pas un changement dans l'heure de l'attaque, était absent; le général Kempt, dis-je, conduisait la troisième division; il avait passé le pont étroit du Rivillas sur une seule file et sous une fusillade terrible. Se reformant au débouché et gravissant les rudes pentes de la hauteur, il atteignit le pied du château, où il tomba frappé de plusieurs coups. On le rapporta dans la tranchée. En route, il rencontra Picton, qui arrivait en toute hâte pour reprendre le commandement. Pendant ce temps, les soldats, se répandant le long du front, dressaient leurs lourdes échelles, quelques uns contre l'escarpement élevé du château, quelques autres contre le front adjacent sur la gauche; puis, avec une indicible audace, ils tentaient d'escalader le parapet au milieu d'un orage d'énormes pierres,



de pans de bois et d'éclats de bombes, tandis que des flancs les ennemis dirigeaient sans relâche un feu meurtrier de mousqueterie, et que sur le front ils renversaient les échelles ou égorgeaient à coups de pique et de baïonnette les premiers assaillants. Cette lutte était accompagnée de clameurs assourdissantes, du craquement des échelles qui se brisaient et des cris plaintifs des soldats qui répondaient au bruit sourd et lugubre de leurs chutes. Pourtant ces vétérans indomptés, se pressant autour des échelles restées debout, se disputaient encore l'honneur de monter les premiers jusqu'à ce que, tous ayant échoué, les Français crièrent : *Victoire!* Trompés dans leurs efforts, mais non rebutés, les Anglais reculèrent de quelques pas, et se mirent à l'abri sous les ressauts de la hauteur. Quand leurs rangs rompus furent à peu près reformés, l'héroïque colonel Bridge, s'élançant en avant, invita d'une voix de Stentor ses hommes à le suivre, et saisissant une échelle, la dressa contre le château, à la droite de la précédente attaque, à un endroit où la muraille était plus basse et où une embrasure facilitait l'escalade. Une deuxième échelle fut aussitôt placée à côté de la première par l'officier de grenadiers Canch, et presque au même instant lui et Bridge se trouvèrent sur le rempart, suivis de leurs troupes qui se pressaient derrière eux. La garnison étonnée, et en quelque sorte surprise, fut chassée, après un combat, par la double porte jusque dans la ville, et laissa ainsi le château aux assiégés. Un secours, détaché de la réserve des Français, arriva dans ce moment : une action très-vive s'ensuivit, les deux

partis échangeant une fusillade à travers les portes ; mais enfin les ennemis se retirèrent. Bridge était tombé, et personne ne périt avec plus de gloire dans cette nuit fatale où plus d'un guerrier périt, et plus d'un avec une riche moisson de gloire.

Pendant ces événements, le tumulte sur les brèches était tel, que l'on aurait cru que la terre s'entr'ouvrait, et que le feu central s'échappait de ses entrailles.

Les deux divisions avaient atteint le glacis à l'instant où l'engagement avait commencé au château. La lueur d'un fusil déchargé dans le chemin couvert en guise de signal nous montra que les Français étaient prêts à nous recevoir ; néanmoins l'on n'entendait aucun mouvement, et une obscurité épaisse couvrait les brèches. Quelques sacs de foin furent bientôt jetés et quelques échelles dressées ; les enfants perdus (1) et les soldats de la division légère, commandés pour l'assaut, environ cinq cents hommes en tout, descendirent dans les fossés sans aucune opposition, quand soudain une large flamme, rayonnant dans les airs, laissa voir toutes les horreurs de la scène qui se déployait : d'un côté, les remparts couronnés de sombres figures et d'armes étincelantes ; de l'autre, les colonnes rouges des Anglais, profondes et épaisses, roulant vers la place comme un

---

(1) Le nom d'*enfants perdus* vient de ce que ces volontaires se sacrifiaient pour le salut de l'armée. Au siège de Saint-Jean d'Acre, Bonaparte avait formé un corps de trois cents enfants perdus, qui, étant entrés par la brèche dans la ville, mais n'ayant pas été suivis, périrent tous, à la réserve d'un seul, après une lutte héroïque.

torrent de laves brûlantes. Cette flamme sembla la touche de la baguette redoutable de quelque magicien, car au même instant l'on entendit comme le brisement du tonnerre. Les assaillants avaient été anéantis par l'explosion d'une centaine de bombes et de barils de poudre! Pendant quelques moments, la division légère resta sur le bord du fossé, pétrifiée par ce terrible spectacle; puis, tout à coup, avec un cri qui égala presque le fracas de l'explosion, les soldats coururent vers les échelles, ou, dédaignant leur aide, sautèrent dans l'abîme, sans en mesurer la profondeur. Presqu'au même instant, au milieu des lueurs de la mousqueterie qui éblouissait les yeux, la quatrième division se précipitait en avant avec une non moindre furie; mais il n'y avait que cinq échelles pour les deux colonnes qui se touchaient, et une profonde coupure, pratiquée dans le fond du fossé, aussi loin que la contre-garde de la Trinité, se trouvait remplie des eaux de l'inondation. La tête de la quatrième division tomba dans ce piège, et l'on dit que plus de cent hommes des fusiliers y périrent. Ceux qui les suivirent, sans se déconcerter, et comme s'ils avaient prévu ce désastre, tournèrent à gauche, et arrivèrent ainsi à la face de la demi-lune, non terminée, qu'ils prirent, à cause de l'aspect des ruines qu'elle offrait, pour la brèche. A l'instant elle fut couverte d'hommes; mais un large et profond espace s'étendait encore entre eux et les remparts, d'où partait un feu meurtrier qui décimait leurs rangs. Ayant ainsi échoué, ils engagèrent une vive fusillade, et le désordre s'ensuivit. De leur côté, les hommes de la

division légère, qui avait eu de bonne heure son ingénieur mis hors de combat, et qui était arrêtée sur son flanc gauche par un fossé inachevé, dont le but était d'isoler le bastion de Santa-Maria, s'élançèrent vers les brèches de la courtine et de la Trinité; elles se présentaient à la vérité devant eux, mais l'assaut en avait été réservé à la quatrième division. La confusion devint extrême, car la demi-lune était alors couronnée par les hommes des deux colonnes, et tandis que quelques-uns continuaient à tirer, d'autres sautaient en bas et couraient vers la brèche; plusieurs passaient entre la demi-lune et la contre-garde de la Trinité. Les deux divisions se mêlèrent entièrement, et les réserves, qui auraient dû rester aux carrières, accoururent également vers le fossé, l'encombrant jusqu'à ce qu'il fût entièrement rempli, la queue refoulant la tête, et toute cette masse s'excitant avec violence à l'attaque. Le délire gagnait les imaginations au milieu des bruyantes et terribles acclamations de l'ennemi, de l'éclat des bombes et des grenades, du rugissement des canons qui tiraient des flancs, et auxquels répondaient les obusiers de fer des batteries de la parallèle, au milieu du lourd roulement et de l'horrible explosion des barils de poudre, du sifflement des flammèches et des débris ardents qui volaient dans toutes les directions, des cris d'exhortation des officiers et du continuel claquement de la fusillade. Cependant une multitude d'hommes roulait vers la grande brèche, comme entraînée par un tourbillon; mais sur le sommet étincelait une rangée de lames d'épées affilées, tranchantes des deux côtés, et fixées dans

de pesantes poutres qui étaient enchaînées ensemble et enfoncées au milieu des décombres. A quelques pas en avant du front, la montée était couverte de planches branlantes, garnies de pointes de fer aiguës; aussi le pied manqua aux soldats qui étaient en tête, et ces malheureux, tombant sur les pointes, roulaient ensuite sur les rangs en arrière. Alors les Français, applaudissant au succès de leurs stratagèmes et se jetant en avant, pressaient leur fusillade avec une rapidité d'autant plus terrible que chaque homme était muni de plusieurs mousquets, et que chaque mousquet contenait, outre sa charge ordinaire, un petit cylindre de bois bourré de plombs que la décharge dispersait comme une grêle. De nouveau, les assaillants s'élançèrent sur la brèche, et de nouveau les lames d'épées, comme une muraille infranchissable, arrêtaient court leur ardeur, tandis que les bombes et les barils de poudre sautaient incessamment au milieu de leurs masses.

Des centaines d'hommes avaient vu leur chute, et des centaines d'autres tombaient encore; pourtant nos héroïques officiers ne cessaient de demander des volontaires pour de nouvelles tentatives, et, tantôt suivis par une troupe nombreuse, tantôt par quelques braves seulement, ils recommençaient à gravir les ruines. La fureur des assaillants était telle, que dans une de ces charges les hommes de la queue firent un effort pour pousser les plus avancés sur les lames d'épées, voulant se faire un pont de leurs corps brisés; mais les autres en tombant trompèrent ce dessein, et les victimes, sous les coups de feu, arrivaient si pressées qu'il

était difficile de reconnaître ceux qui descendaient volontairement et ceux qui étaient frappés ; plusieurs se baissèrent, sans être blessés ; qui ne se relevèrent plus. On n'eût, du reste, obtenu aucun résultat en se faisant jour à travers les lames d'épées, car la tranchée et le parapet entrepris derrière la brèche étaient terminés, et les assaillants, resserrés dans un espace encore plus étroit que le fossé, n'auraient pas encore pu se mesurer corps à corps avec leurs ennemis ; la tuerie se fût seulement prolongée.

Au début de cette effrayante lutte, le colonel Andrew Barnard, commandant de la division légère, était parvenu, après de prodigieux efforts, à séparer sa division de l'autre et à rétablir quelque ordre militaire ; mais maintenant le tumulte était grossi à un point que le commandement ne pouvait plus être entendu distinctement que de ceux qu'on avait sous la main : les cadavres mutilés qui étaient entassés les uns sur les autres, et les blessés qui se débattaient pour éviter d'être foulés aux pieds, brisaient toutes les formations. Plus de direction possible ! On voyait des officiers de tout grade, suivis par plus ou moins de monde, courir comme s'ils étaient atteints d'une folie subite et s'élan- cer sur la brèche, qui, béante et étincelante d'acier, ressemblait à la gueule de quelque énorme dragon vomissant de la fumée et des flammes. Dans une de ces tentatives, le colonel Macléod, du quarante-troisième, jeune homme dont le corps délicat n'aurait pu résister aux travaux de la guerre s'il n'avait été soutenu par une âme forte et invincible, fut tué. Dès qu'ils

entendaient sa voix, ses soldats accouraient en masse; et c'est avec une si énergique résolution qu'il marcha à leur tête vers les fatales ruines, que, se sentant les reins percés par la baïonnette d'un homme qui venait de tomber derrière lui, il ne proféra aucune plainte et poursuivit sa route jusqu'à ce qu'une balle l'eût renversé mort à une verge des lames d'épées. Des chefs intrépides et des volontaires acharnés ne cessent de se relever : deux heures perdus en inutiles efforts convainquent enfin les soldats que la brèche de la Trinité est imprenable. Comme la trouée de la courtine, quoique moins redoutable, était dans un rentrant, et que les approches étaient défendues par de profondes cavités ou des coupures pratiquées dans le fossé, les troupes en tinrent peu de compte, après l'échec partiel d'une attaque qui avait été tentée auparavant. Rassemblées en groupes sinistres, appuyées sur le canon de leurs fusils, elles contemplaient avec un sombre désespoir le bastion de la Trinité, tandis que leurs ennemis, se montrant sur les remparts et visant à la lueur des balles de feu leurs victimes, s'écriaient en les voyant tomber : « Pourquoi donc n'entrez-vous pas dans Badajoz ? » Au milieu de cette terrible situation, tandis que les morts s'accumulaient par monceaux et que d'autres tombaient continuellement, que les blessés se traînaient sur leurs mains pour chercher un abri contre les coups de leurs impitoyables ennemis, et que les cœurs défailaient à l'odeur de la chair brûlée des cadavres, le capitaine des ingénieurs Nicholas fut aperçu par M. Shaw, du quarante-troisième, faisant d'incroyables efforts

pour se frayer, avec un petit nombre d'hommes, un chemin jusque dans le bastion de Santa-Maria. Shaw, ayant réuni environ cinquante soldats de divers régiments, le rejoignit. Une profonde coupure s'étendait le long du pied de la brèche, cependant elle se trouva franchie en un instant, et ces deux jeunes officiers, à la tête de leur vaillante troupe, s'élançèrent sur la rampe des décombres; mais à peine avaient-ils atteint les deux tiers de la montée, qu'un feu concentré de mousqueterie et de mitraille nettoya presque entièrement le sol : Nicholas fut mortellement blessé, et l'intrépide Shaw resta seul debout. Aucun effort ne fut plus tenté sur aucun point après celui-ci, et les troupes restèrent passives, mais inébranlables, sous les coups de l'ennemi qui tirait sans interruption : car des riflemen (1) placés sur les glacis, beaucoup avaient sauté dans le fossé et avaient pris part à l'assaut; les autres, balayés par un feu croisé de mitraille dirigé des bastions éloignés, dans l'impossibilité de viser à cause de la fumée et des flammes des explosions, et d'ailleurs en trop petit nombre, avaient entièrement renoncé à inquiéter la mousqueterie française.

Vers minuit, lorsque deux mille de nos braves gens étaient déjà tombés, Wellington, qui était sur une hauteur près des carrières, envoya des ordres pour que les débris, après s'être retirés, se reformassent pour un second assaut; il venait d'apprendre que le château était emporté, et pensant que l'ennemi tiendrait en-

---

(1) Tirailleurs.



core dans la ville, il avait pris le parti de faire assaillir de nouveau les brèches. Cette retraite du fossé ne put toutefois s'effectuer sans de nouvelles pertes et une grande confusion, car le feu des Français ne se ralentissait pas, et un cri s'éleva que l'ennemi faisait une sortie par les flancs éloignés, ce qui fut cause qu'on se rua vers les échelles : alors les gémissements et les lamentations des blessés, qui ne pouvaient se remuer et qui s'attendaient à être tués, redoublèrent. Cependant beaucoup d'officiers qui n'avaient pas entendu l'ordre de la retraite, s'efforcèrent de retenir leurs soldats, et quelques-uns auraient sans doute renversé les échelles s'ils avaient eu assez de puissance pour se faire jour à travers la foule.

Durant tout ce temps, la troisième division était restée enfermée dans le château, et, soit par la crainte de compromettre la possession d'un point qui assurait la prise de la place, soit que le débouché fût trop difficile, elle ne fit aucune tentative pour chasser l'ennemi des brèches. La cinquième division avait, de son côté, commencé une fausse attaque contre le fort de Pardaleras ; et, sur la rive droite de la Guadiana, les Portugais étaient vivement engagés à la tête de pont. Ainsi la ville était cernée sur tout son pourtour par les feux des assiégeants, car la brigade du général Walker, pendant la fausse attaque de Pardaleras, s'était mise en mouvement et avait escaladé le bastion éloigné de Saint-Vincent. Ses troupes s'avancèrent le long du bord de la rivière, et atteignirent le corps de garde français de la barrière sans avoir été découvertes, car le murmure

des eaux amortissait le bruit de leurs pas. Mais au même instant eut lieu l'explosion des brèches; la lune se montra, et les sentinelles françaises, apercevant les colonnes, firent feu. Les troupes anglaises s'élançent immédiatement en avant sous une vive fusillade, et commencent à abattre la barrière du chemin couvert, tandis que les Portugais, frappés d'une terreur panique, jettent de côté leurs échelles; cependant les officiers les entraînent de nouveau à l'attaque, et, après avoir rompu la barrière, sautent dans le fossé; mais l'ingénieur qui servait de guide avait été tué. Une cunette embarrassait la colonne, et quand les hommes de la tête voulurent dresser les échelles, on trouva qu'elles étaient trop courtes, car les murailles étaient généralement hautes de plus de trente pieds. Le feu des Français était meurtrier; une petite mine avait sauté sous les pieds de nos soldats; des blocs de bois et des bombes à mèches allumées roulaient sur leurs têtes; une grêle de mitraille partie des flancs opposés balayait le fossé, et hommes sur hommes retombaient des échelles.

Par bonheur, quelques-uns des défenseurs ayant été appelés à prêter main-forte pour la reprise du château, les remparts se trouvèrent mal garnis, et les assaillants, ayant reconnu un angle du bastion où l'escarpe n'avait qu'une hauteur de vingt pieds, placèrent trois échelles sur ce point, sous une embrasure qui n'était point armée et qu'on s'était borné à boucher avec un gabion. Quelques hommes réussirent dans l'escalade, mais avec difficulté, car les échelles étaient trop cour-

tes ; le premier qui gagna le sommet fut hissé par ses camarades et leur tendit à son tour la main. Quoiqu'on tirât sans relâche contre eux des deux flancs et d'une maison sur le front, ils formèrent bientôt une masse, et se maintinrent dans le bastion. La moitié du quatrième régiment entra dans la ville pour déloger l'ennemi des maisons, tandis que l'autre partie passait le long du rempart, et s'emparait successivement de trois bastions à la pointe de la baïonnette.

Dans le dernier des combats que celle-ci livra ainsi, le général Walker, s'élançant en avant l'épée à la main au moment où un des canonniers ennemis mettait le feu à une pièce, tomba couvert de tant de blessures que c'est merveille qu'il ait pu survivre. Immédiatement après, quelques soldats, apercevant une mèche allumée sur le sol, s'écrièrent : *Une mine!* A ce mot, tel est le pouvoir de l'imagination, ces troupes, que n'avaient pu arrêter ni la forte barrière du chemin couvert, ni la profondeur du fossé, ni la hauteur des murailles, ni le feu meurtrier de l'ennemi, furent ébranlées par une chimère qui était leur propre ouvrage. Au milieu du désordre, une réserve française, sous les ordres du général Veiland, les chargea vigoureusement, et, faisant sauter quelques hommes par-dessus les murailles, en tuant d'autres sur la place, nettoya de nouveau les remparts jusqu'au bastion Saint-Vincent. Leith avait mis en réserve sur ce point le colonel Nugent avec un bataillon du trente-huitième, et quand les Français arrivèrent avec des cris de victoire, et faisant main

basse sur tout ce qu'ils rencontraient, ce bataillon, fort d'environ deux cents hommes, les arrêta court, et d'une seule décharge les anéantit.

La terreur panique ayant cessé, les soldats se portèrent de nouveau en colonne serrée le long des murailles vers les brèches; mais les Français, quoique tournés par leurs deux flancs et abandonnés par la fortune, ne demandaient point merci. Le détachement du quatrième régiment, qui avait pénétré dans la ville après la prise du bastion Saint-Vincent, s'était trouvé dans une position étrange, car les rues étaient vides et brillamment illuminées, quoiqu'on n'aperçût personne. Cependant l'on entendait de sourds bourdonnements courir dans toutes les directions; de temps en temps les persiennes s'entr'ouvraient doucement, et des coups de feu, tirés par les Espagnols, partaient de dessous les portes. Nos soldats continuèrent à s'avancer au son du cornet vers la grande place de la ville. En gagnant ainsi du terrain, ils se saisirent de plusieurs mules qu'on conduisait avec des munitions aux brèches; mais la grande place était elle-même aussi vide et aussi silencieuse que les rues, et les maisons resplendissaient également de l'éclat des lampes : on semblait être sous l'empire de quelque terrible enchantement, car on ne voyait que des lumières, et l'on n'entendait tout autour de soi que des murmures indistincts, tandis que le tumulte des brèches ressemblait au retentissement du tonnerre. De ce côté, en effet, le combat était encore dans toute sa fureur; le détachement du quatrième régiment quitta la grande place pour essayer

de prendre la garnison de revers en attaquant les remparts du côté de la ville, mais il fut reçu par un feu roulant de mousqueterie et repoussé avec perte; il reprit alors sa marche à travers les rues.

A la fin, les brèches furent abandonnées par les Français; des forces plus considérables entrèrent dans la place; des combats partiels et isolés eurent lieu cependant encore sur divers points jusqu'à ce que le général Veiland et le général Philippon qui était blessé, voyant tout perdu, eurent passé le pont et se furent retirés dans le fort de San-Cristoval. Ils se rendirent le lendemain matin sur la sommation de lord Fitzroy-Somerset, qui les avait poussés avec une grande vivacité à travers la ville jusqu'au pont-levis, de manière à ne pas leur laisser le temps d'organiser une résistance ultérieure. Au moment de la catastrophe même et avant la nuit, l'illustre gouverneur avait songé à expédier du fort quelques cavaliers pour porter des nouvelles à l'armée de Soult: ils arrivèrent assez tôt pour que le maréchal pût prévenir de plus grands désastres.

Maintenant se développe une scène hideuse de crimes où vient se ternir le lustre de l'héroïsme de nos soldats. Tous, il est vrai, ne se montrèrent pas les mêmes, car des centaines risquèrent et plusieurs perdirent la vie en s'efforçant d'arrêter une violence effrénée; mais la démence prévalait généralement, il faut le dire, et comme en de pareils cas la pire espèce d'hommes dirige les autres, toutes les passions les plus détestables de la nature humaine s'assouvirent au grand jour. Une rapacité sans pudeur, une brutale intempérance, une

luxure sauvage, la cruauté, le meurtre, des cris de douleur et de pitoyables lamentations, des gémissements, des cris de joie, des imprécations, le rugissement des flammes qui dévoraient les maisons, le fracas des portes et des fenêtres brisées, le bruit des fusils qui servaient d'instruments à la violence; voilà le spectacle qu'offrirent les rues de Badajoz pendant deux jours et deux nuits! Enfin le troisième jour, quand le sac de la ville fut consommé, quand les soldats eurent été mis à bout par leurs propres excès, le tumulte s'éteignit de lui-même avant d'avoir pu être maîtrisé : on songea alors à visiter les blessés et les morts.

Cinq mille hommes, tant soldats qu'officiers, périrent durant ce siège, et sur ce nombre, dans lequel sont compris sept cents Portugais, trois mille cinq cents furent mis hors de combat pendant l'assaut; soixante officiers et plus de sept cents hommes restèrent sur la place; les cinq généraux Kempt, Harvey, Bowes, Colville et Picton furent blessés, les trois premiers très-grièvement; environ six cents hommes succombèrent à l'escalade du bastion Saint-Vincent, autant au château, et plus de deux mille sur les brèches, où chaque division perdit plus de douze cents hommes. On peut juger par le fait suivant combien la lutte fut meurtrière sur le front entre le bastion de la Trinité et celui de Santa-Maria : les quarante-troisième et cinquante-deuxième régiments, qui faisaient partie de la division légère, perdirent à eux seuls plus de monde que les sept régiments de la troisième division à l'attaque du château.

Représentez-vous maintenant que cet épouvantable

**carnage dut trouver place dans un étroit espace de cent verges carrées.** Considérez que les victimes ne mouraient pas toutes immédiatement ni d'un seul genre de mort, mais que les uns périssaient par l'acier, les autres par un coup de feu, plusieurs par l'eau; que ceux-ci étaient écrasés et mis en pièces par la chute des débris, que ceux-là étaient foulés aux pieds, qu'il y en eut de réduits en atomes par les explosions, que nos troupes restèrent sans reculer, exposées pendant des heures à cette destruction multiforme, et que la place fut à la fin emportée; et l'on devra reconnaître qu'une armée anglaise porte avec elle une redoutable puissance. Ce serait une calomnie que de prétendre que les Français furent des hommes faibles, car la garnison se comporta dignement : sa discipline fut belle, son attitude comme sa défense également vaillantes; il n'y a de reproches mérités d'aucun côté. Mais qui rendra assez de justice à la bravoure des soldats, à la noble émulation des officiers? Qui mesurera ce qui est dû de gloire à Ridge, à Macleod, à Nicholas, ou à cet O'Harre, du quatre-vingt-quinzième, qui tomba sur la brèche à la tête des assaillants, et qui vit périr avec lui presque tous les volontaires appelés à ce périlleux service? Qui dépeindra la valeur brillante de ce grenadier portugais qui fut tué le premier sur la brèche du bastion Santa-Maria, ou la furie martiale de ce soldat du quatre-vingt-quinzième, qui, dans sa détermination de vaincre, se précipita en désespéré sous les chaînes des lames d'épées, où il laissa briser sa tête à coups de crosse plutôt que de céder? Qui honorera dignement l'intrépidité de

Walker, de Shaw, de Clanch, ou la résolution de ce Farguson, du quarante-troisième, que l'on vit, après avoir reçu dans les premiers assauts deux profondes blessures, et ayant ses plaies encore ouvertes, conduire de nouveau la colonne d'attaque de son régiment? C'est la troisième fois qu'il marchait comme volontaire, et pour la troisième fois il fut blessé. Je n'ai point cité ces exemples comme les plus saillants : les traits d'un dévouement sans bornes furent communs, quelques-uns sont connus, et d'autres ne le seront jamais; car au milieu du tumulte un grand nombre passèrent inaperçus, et souvent les témoins tombaient eux-mêmes avant d'avoir pu donner acte de ce qu'ils avaient vu. Mais aucun siècle, aucun peuple, n'a jamais envoyé dans les combats des troupes plus braves que celles qui donnèrent l'assaut de Badajoz.

Quand lord Wellington eut appris toute l'étendue du désastre de la nuit, sa fermeté d'homme et son orgueil de vainqueur cédèrent un moment, et la douleur qu'il éprouvait de la perte de tant de vaillants soldats éclata avec une pénible émotion.

---

N° 5.

*Journal de la défense de Badajoz, du 16 mars au 7 avril 1812, adressé au ministre de la guerre par le colonel du génie Lamare.*

En prison au château de Lisbonne, le 14 avril 1812.

Le 16 mars 1812, vers les neuf heures du matin, la tour du château de Badajoz signala l'armée anglaise sur



la route d'Elvas ; M. le général de brigade Veiland sortit de la place par la porte de las Palmas, avec cent soixante-dix hommes d'infanterie et vingt-cinq chevaux, à l'effet de la reconnaître. A midi, trois mille hommes campèrent derrière la Caya à deux lieues de la ville ; immédiatement après, l'on vit sur la rive gauche de la Guadiana une colonne forte d'environ quinze mille hommes avec de l'artillerie, qui traversa la route d'Olivenza, prit position derrière la hauteur del Viento, et s'étendit jusqu'à la route d'Albuera ; des détachements s'avancèrent très-près de la place et commencèrent l'investissement.

Le 17, l'ennemi fit passer son artillerie de siège sur un pont de bateaux qu'il avait établi sur la Guadiana, à deux lieues en aval de la place, et compléta l'investissement. Quelques officiers du génie anglais firent des reconnaissances. Les travaux de défense prirent une nouvelle vigueur, et l'inondation du Revillas, que nous avions pratiquée pour la première fois pendant le siège de 1811, fut tendue à sa plus grande hauteur.

Dans la nuit du 16 au 18 mars, l'ennemi ouvrit, à la faveur d'un petit rideau, une parallèle sur la hauteur de Saint-Michel, à deux cents toises environ de la lunette Picurina, cotée 13. Elle fut continuée pendant la journée du 18, malgré le feu de l'artillerie, et prolongée du côté de la route de Talavera avec une extrême activité ; en même temps, il fit un boyau de communication en arrière, et commença une batterie de protection sur la hauteur que nous venons d'indiquer. Ces approches furent poussées avec une opiniâtreté qui

dut faire éprouver de grandes pertes à l'ennemi. La première attaque paraissait décidée sur ce point; nous fîmes des dispositions pour mettre la lunette Picurina à l'abri d'un coup de main : M. le général Philippon, gouverneur, donna le commandement de cette lunette à M. le colonel Gaspard Thierry.

Le 19, l'ennemi avait coupé la route de Talavera et poussé sa parallèle à quatre-vingts toises environ du saillant de la lunette Saint-Roch, cotée 14. Le gouverneur, voulant retarder sa marche rapide et augmenter les pertes que ses attaques irrégulières devaient nécessairement lui faire éprouver, ordonna une sortie. M. le général Veiland, avec cent hommes de troupes du génie, mille d'infanterie, quarante chevaux et une pièce de canon, sortit de la place à midi par la porte de la Trinité, déboucha dans la plaine par la gauche de la lunette Saint-Roch, et attaqua les assiégeants par le flanc. Nos troupes étaient divisées en deux colonnes; à peine furent-elles déployées que l'ennemi abandonna ses ouvrages avec précipitation jusqu'à la hauteur de San-Michel; la cavalerie, commandée par M. Lavigne, lieutenant du vingt-sixième dragons, tourna au galop la parallèle, et chargea les fuyards jusque dans leur camp avec vigueur, tandis que l'infanterie combattait et détruisait les ouvrages. L'attaque dura plus d'une heure: l'artillerie de la place et celle de la lunette Picurina firent un grand effet sur l'ennemi; cependant il se rallia, et recevant sept à huit mille hommes de renfort, il reprit l'offensive. Le but qu'on s'était proposé étant rempli, et les forces des assiégeants trop supérieures, M. le géné-

ral Veiland ordonna la retraite, qui s'exécuta dans le meilleur ordre; cette opération fut heureuse et bien dirigée, et nos troupes se distinguèrent par leur bravoure accoutumée. M. le chef de bataillon Perret, du vingt-troisième régiment d'infanterie légère, officier de mérite, fut mortellement blessé; treize officiers furent blessés, trente soldats tués et cent quatre-vingt-quatorze blessés. L'ennemi perdit plusieurs officiers et plus de cinq cents soldats; la cavalerie fit aussi des prisonniers, et nous primes dans les tranchées cinq cent quarante-sept outils qui nous furent très-utiles.

Le 20 au matin, l'ennemi avait à peu près rétabli le mal qu'on lui avait fait par la sortie de la veille, et en outre il avait prolongé sa parallèle vers la rive gauche de la Guadiana, à deux cents toises environ du château. Ses travaux présentaient un grand développement, et plus de deux mille travailleurs y étaient employés; ils n'eurent pas le temps de se couvrir avant le jour, et ils souffrirent beaucoup du feu de nos batteries. Les travaux de défense se continuèrent sans interruption: nous fîmes planter un double rang de palissades à la gorge de la lunette Picurina, approfondir son fossé, et commencer l'établissement de trois fougasses en avant des angles. L'ennemi fit une fusillade des plus fortes pendant toute la journée.

Le 21, trois batteries se montrèrent en face des fronts 8-9. La gauche de la parallèle était continuée jusqu'au ruisseau de Rivillas; une quatrième batterie était entreprise à soixante toises environ de la lunette Picurina parallèlement à la face droite de cet ouvrage; le

feu de la place commença avec le jour et avec une ardeur qui dut faire éprouver de très-grandes pertes aux assiégeants. Les trois batteries qu'ils préparaient contre les bastions 8 et 9 paraissaient nous démontrer qu'ils connaissaient les défauts de ce front, dont les maçonneries sont mauvaises et vues jusqu'au pied, sans contrescarpe, et ayant une courtine sans parapet qu'il est impossible de retrancher. Ces défauts multipliés et ces démonstrations d'attaque ne laissèrent pas que de nous donner quelques inquiétudes ; mais la suite des opérations nous prouva que les ennemis ignoraient les avantages qu'ils pouvaient tirer de la faiblesse de ce front, puisqu'ils tournèrent, comme on le verra plus loin, leur véritable attaque sur un point formidable, où ils auraient été infailliblement arrêtés pendant plus de vingt-cinq jours, si la garnison avait été plus forte et les magasins approvisionnés de cent milliers de poudre de plus. Nous fîmes élever en avant de cette mauvaise courtine un retranchement sur un terrain qui avait été massé autrefois pour une demi-lune, dans le dessein de la couvrir et de la défendre ; nous fîmes aussi entreprendre une communication pour aller de la porte de la Trinité à la lunette Saint-Roch, et l'on continua de renforcer le barrage du pont et celui du batardeau de ladite lunette, afin de soutenir l'inondation que les assiégeants paraissaient avoir intention de détruire.

Les 22, 23 et 24, l'ennemi continua le perfectionnement de ses ouvrages, et ceux de défense le furent également avec huit cents travailleurs.

Le 25 au matin, vingt-huit embrasures étaient ou-

vertes aux batteries dont nous avons parlé; le feu commença à neuf heures de la batterie de la hauteur Saint-Michel et de celle qui était établie vis-à-vis la face droite de Picurina; à midi les autres les suivirent, de sorte qu'il s'engagea de part et d'autre une canonnade des plus vives qui continua jusqu'à la nuit. Les fronts 7-8 et 8-9, la lunette Saint-Roch et celle de Picurina furent fortement dégradés; ce dernier ouvrage, qui n'avait qu'un simple parapet en terre de douze à quinze pieds d'épaisseur, sans revêtement en maçonnerie et sans contrescarpe, souffrit considérablement du feu, ce qui détermina sans doute l'ennemi à l'attaquer de vive force. A neuf heures du soir, douze à quinze cents hommes de troupes ennemies attaquèrent cette lunette, dont la garnison était de deux cents hommes pris par détachements dans différents corps. L'attaque dura près d'une heure, et la défense fut opiniâtre; mais les ennemis l'emportèrent par leur supériorité, et pénétrèrent dans l'ouvrage par le saillant qui avait été battu: la garnison fut tuée ou faite prisonnière. Cependant nous vîmes avec regret que l'on n'avait pas tiré tout le parti possible des bombes chargées et des artifices que nous avions fait disposer, dont l'effet avait été si heureux aux deux assauts de la brèche du fort San-Cristoval en 1811, et que le sergent d'artillerie Brete avait utilisés avec tant d'intelligence.

Le 26, l'ennemi s'établit dans la lunette Picurina, et fit des communications de cette lunette à la parallèle. Une deuxième sortie eût été nécessaire pour reprendre ce poste et gagner du temps, mais la garnison était trop faible pour employer ces sortes de chicanes. Les batte-

ries qui étaient dirigées sur ce point tirèrent, et le feu de la mousqueterie fut aussi très-vif. L'ennemi ne put nous cacher ses pertes, et nous vîmes qu'elles étaient considérables. Pendant la nuit, il entreprit trois batteries de brèche à la gorge de cet ouvrage, l'une dirigée contre le flanc gauche du bastion 6 dit de Santa-Maria, et les deux autres contre la face droite du bastion 7 dit de la Trinité. Jusqu'à ce moment, il avait été impossible de pénétrer ses véritables intentions, car il n'avait fait que tâtonner. Les batteries qu'il avait entreprises contre le front 8-9, et qu'il abandonna ensuite, sont une nouvelle preuve de cette assertion, et nous étions d'autant plus éloignés de croire qu'il songeait sérieusement à l'attaque des bastions 6 et 7, contre lesquels il faisait en même temps des dispositions, que nous les considérions comme des plus forts de la place. La prise de la lunette Picurina le détermina sans doute, et cet avantage même eût servi à le faire échouer, si nous avions eu assez de poudre pour alimenter plus de quatre-vingts bouches à feu, qu'il était possible de réunir contre cette seule attaque, des bastions 5, 6, 7, 8 et 9, du château, de la lunette Saint-Roch et du fort Pardaleras.

Le 27, l'ennemi avait poussé un boyau à la sape volante en avant de sa parallèle pour se rapprocher de la lunette Saint-Roch. Le soir, il fit un mouvement sur la rive droite de la Guadiana, et s'approcha de la lunette Verley, cotée 36, nouvellement construite. Il engagea une fusillade qui avait pour but de détourner l'attention et de faciliter la construction d'une redoute carrée qu'il

entreprit sur la hauteur d'Atalaya, à deux cent trente toises de la lunette.

Le 28, l'ennemi commença une ligne de contrevallation sur la rive droite pour ne nous laisser aucune issue de ce côté de la place. Il continua à la sape le boyau commencé en avant de la lunette Saint-Roch, traversa encore la route de Talavera, et s'approcha à vingt-cinq toises environ de la crête du glacis de cette lunette. La place fit un feu continuel d'artillerie et de mousqueterie sur la tête de cette sape, où l'ennemi perdit tant de monde qu'il l'abandonna.

Le 29, il fit un feu extraordinaire et reprit le travail de la sape; mais il lui fut impossible, malgré son feu opiniâtre, d'avancer de plus d'une ou deux toises dans la journée, et il l'abandonna de nouveau. Le soir, il continua sa ligne de contrevallation de la rive droite jusque sur un petit mamelon, en face de la tête de pont.

M. le gouverneur envoya M. Duhamel, son aide de camp, avec un détachement d'infanterie, pour reconnaître cette ligne; mais ce jeune officier fut tué. Il était plein de mérite et de bravoure, et fut très-regretté.

Le 30, dès que le jour parut, la première des trois batteries de brèche commença son feu contre le flanc du bastion 6. Les points d'attaque étant déterminés par le feu de cette batterie et par la direction des deux autres qui se préparaient, nous fîmes entreprendre des retranchements dans les bastions, que nous disposâmes comme il est indiqué sur le plan que nous avons fait de mémoire, et que nous joignons à ce rapport. Pen-

dant cette opération, M. le chef de bataillon du génie Truilhier fut blessé mortellement : la perte de cet officier distingué dans l'arme par ses talents et son dévouement fut vivement sentie de toute la garnison.

Le 31 au matin, les trois batteries de brèche, armées ensemble de trente-six pièces de canon, firent un feu des plus vifs contre la face droite du bastion 7 et le flanc du bastion 6, tandis que toutes les autres batteries nous jetaient des obus, des boulets creux remplis d'artifices, et ricochaient nos ouvrages. L'artillerie de la place riposta avec vigueur, et se distingua par son adresse : on tira de part et d'autre pendant cette journée plus de dix mille coups de canon, et le feu de mousqueterie se continua avec acharnement. L'ennemi eut plusieurs pièces de démontées. Quelques magasins à poudre de ses batteries sautèrent, et notre artillerie, malgré son infériorité, parvint néanmoins à retarder le feu des Anglais. La ville souffrit beaucoup ; la désolation était générale chez les habitants, qui se réfugiaient dans les souterrains et les églises pour se soustraire à la mort. Notre perte, depuis le 16 mars jusqu'à ce jour, s'élevait à sept cent quatre-vingt-treize hommes, officiers compris. Dans la nuit du 31, l'ennemi détruisit une petite digue en terre qui avait été faite au moulin ruiné sous le château pour retenir les eaux et prolonger l'inondation.

Le 1<sup>er</sup> avril, l'ennemi continua son feu comme la veille, et il entreprit encore une nouvelle batterie de quatre pièces à la droite de la route de Talavera contre le bastion 7 pour ricocher la face battue en brèche. Il



**fut impossible de lui répondre avec la même vivacité** que les jours précédents : la poudre commençait à manquer, malgré tout le soin que l'on avait eu de la ménager. On fut donc forcé d'en réduire la consommation, et de la fixer à six milliers par jour, ce qui ne pouvait mener la défense plus loin que le 8 avril. L'ennemi a eu la preuve de notre manque de poudre, car il n'en a trouvé que dix à douze milliers dans la place. On manquait aussi de projectiles creux. Malgré cet état de dénûment, que chacun connaissait, et qui devait faire présager la perte de Badajoz avant qu'il fût possible aux armées françaises de venir à son secours, l'on doit dire à l'avantage de la garnison que jamais elle ne donna le moindre signe d'inquiétude ou de mécontentement. On la vit, au contraire, redoubler de zèle et de courage à mesure que le danger augmentait : tandis qu'une moitié était de garde, l'autre était aux travaux de défense; et nous osons affirmer qu'il n'y a peut-être pas de circonstances où les troupes françaises aient donné des preuves d'un plus noble dévouement.

Le 2, les attaques se continuèrent. Pendant la nuit, l'ennemi essaya de rompre le batardeau de la lunette Saint-Roch pour détruire l'inondation du Rivillas, mais il fut chassé par la garde de cette lunette, commandée par le capitaine Saint-Torin, du cinquante-huitième.

Le 3, l'ennemi tira de sa nouvelle batterie, et l'on compta trente-neuf ou quarante pièces de gros calibre dont le feu ne discontinuait pas. Comme nous l'avons déjà dit, les batteries de la place ne pouvaient répondre que faiblement. Pour inquiéter les canonniers ennemis,

on plaça dans les chemins couverts et dans des trous que nous avons fait creuser de bons tireurs chargés de pointer dans les embrasures, ce qui fit un excellent effet. Cependant les remparts commençaient à s'ébouler, et, malgré les efforts que nous faisons toutes les nuits pour déblayer les décombres, les brèches faisaient de très-grands progrès. Le conseil de défense fut assemblé, et des dispositions furent prises pour repousser l'assaut : sept cents hommes, pris dans les troupes d'artillerie et du génie, dans les grenadiers et dans les voltigeurs, furent choisis pour occuper les brèches, et le général gouverneur les mit sous les ordres de M. Barbot, chef de bataillon du quatre-vingt-huitième régiment de ligne, et de M. Maistre, chef de bataillon du régiment de Hesse. M. Lurac, chef de bataillon du cent troisième, eut le commandement d'un bataillon mis en réserve derrière les retranchements des brèches. Les travaux de défense se multipliaient avec les progrès des assiégeants. Six cents travailleurs étaient employés jour et nuit aux retranchements, deux cents l'étaient à déblayer les décombres des brèches, cent à détruire les rampes des chemins couverts dans les fossés, cent à fermer le château qui devait servir de réduit et de retraite à la garnison. Le général gouverneur fut légèrement blessé à l'épaule en visitant les brèches, où M. le général Veiland reçut trois coups de mitraille dans ses habits.

Le 4, les batteries ennemies avaient rasé les parapets des bastions 6 et 7, et les brèches étaient praticables. Nous les déblayâmes pendant la nuit, et nous fîmes

faite de nouveaux parapets en ballots de laine et en sacs à terre, qui furent également rasés par le feu de l'ennemi pendant la journée du 5.

A dix heures du matin, on signala une nouvelle division anglaise qui arrivait par le pont de bateaux. Elle bivouaqua dans la forêt de Valverde; ce renfort élevait alors les forces des assiégeants à plus de dix-huit mille hommes.

Le 5, les brèches étaient praticables à tel point qu'il eût été possible d'y faire passer un escadron de cavalerie: on ne pouvait plus en déblayer le pied, tant les décombres étaient considérables. L'ennemi tirait à mitraille sans discontinuer, et nous ne perdions jamais à ce travail moins de cinquante travailleurs par nuit. Nous fîmes rassembler sur les brèches tous les obstacles que l'art et la nécessité pouvaient nous faire inventer: chevaux de frise en bois et à lames de sabres, ballots de laine, sacs à terre, fascines, cordages, bateaux, haquets, barils foudroyants, chapelet de bombes de quatorze pouces; enfin sept cents hommes, l'élite de la garnison, armés chacun de trois fusils, attendaient le moment de l'assaut. L'ennemi, intimidé par ces préparatifs, crut qu'il était indispensable pour mieux assurer le succès de son entreprise de faire une troisième brèche.

Le 6, dès la pointe du jour, il dirigea toutes ses batteries sur la courtine des deux bastions battus, et y fit brèche en douze heures. Dans la nuit et pendant la journée, nous fîmes les plus grands efforts pour retrancher cette brèche comme les deux autres, et l'on prit pour la

défendre la dernière compagnie de grenadiers qui était placée au château. Cette journée fut la plus meurtrière du siège : l'acharnement était à son comble. Le gouverneur ne fut pas sommé, comme il est d'usage de le faire chez les nations civilisées, et l'ennemi ne fut pas assez généreux pour lui offrir des conditions honorables. Lord Wellington connaissait la situation de la place, et voulait forcer la garnison à lui demander grâce ; mais convenait-il à des Français, à des soldats accoutumés à vaincre, de s'abaisser à des soumissions humiliantes ? Quoiqu'elle fût bien persuadée que le succès du combat n'était pas égal, et que l'ennemi tenterait la chance de plusieurs assauts, qu'elle ne devait plus avoir l'espoir d'être secourue, qu'une victoire même ne pouvait la sauver de la captivité ou de la mort, elle résolut de tout sacrifier ; et le gouverneur renouvela les ordres de résister partout avec vigueur et de manière à faire payer cher à l'ennemi la prise d'une place qui ne pouvait plus lui échapper.

L'assaut commença vers les neuf heures du soir. Une division attaqua d'abord le château, qui était défendu par cent hommes du régiment de Hesse et vingt-cinq Français. Une autre division se porta sur la demi-couronne de Pardaleras. Trois divisions attaquèrent les brèches, et à la faveur d'une nuit sombre, les colonnes d'attaque arrivèrent jusqu'au pied des murailles sans être aperçues. Un cri s'éleva : *Les voilà ! les voilà !* Aussitôt le feu terrible des défenseurs, la clarté des barils foudroyants, l'explosion du chapelet de bombes établi dans le fossé renversèrent ces masses ;

trois fois elles se rallièrent et revinrent à l'assaut, et trois fois elles furent culbutées dans le plus grand désordre : les fossés étaient remplis de morts et de blessés. Pendant ce conflit, qui dura plus de trois heures et qui fut si glorieux pour les défenseurs des brèches, on vint annoncer que l'ennemi escaladait les murs du château. Le général Veiland y envoya trois compagnies du quatre-vingt-huitième, la seule réserve qui restait disponible, mais elles arrivèrent trop tard; l'ennemi avait pénétré dans le château et s'était déjà emparé d'une porte qui communique au bastion 9. Ces compagnies reprirent la porte, et firent des prisonniers; mais M. Saint-Vincent, aide de camp, qui les conduisait, fut blessé ainsi que le commandant et plusieurs officiers, et l'ennemi reprit la porte. Le chef de bataillon Schmalcalder et l'adjutant-major Schulz, du régiment de Hesse, furent tués. Une compagnie du cent troisième, que l'on prit aux retranchements des brèches, et trois du neuvième, que l'on tira des bastions 1 et 2, furent aussi envoyées au château. Cette dernière disposition fut à peine exécutée, que l'ennemi, comme s'il eût deviné que l'on venait de dégarnir ce front, fit une quatrième attaque contre le bastion 1 et l'escalada : il n'était resté que vingt ou trente hommes dans ce bastion pour le défendre. Dès lors l'ennemi se répandit dans la ville, gagna la place d'armes, fit sa jonction avec ceux du château, et tout fut désespéré. Dans cet état de choses, le gouverneur ne put communiquer avec les troupes, et fut obligé de gagner, avec son état-major et cent cinquante hommes environ, le fort de San-

Cristoval, où il entra à une heure et demie. Les troupes des brèches mirent bas les armes à deux heures. Quelques détachements, qui s'étaient retirés dans les maisons, continuèrent à se défendre, et l'on entendit la fusillade jusqu'au jour. Le gouverneur se rendit à discrétion, le 7, à six heures du matin, le fort San-Cristoval n'ayant plus que trente coups de canon à tirer.

Nous terminerons par dire que Badajoz, qui fut assiégé par une armée de dix-huit à vingt mille hommes et avec des moyens extraordinaires en artillerie, résista pendant vingt et un jours de tranchée ouverte, et coûta à l'ennemi plus de huit mille hommes. Nous espérons avoir fait connaître que la défense de cette place a été poussée jusqu'au dernier degré de vigueur, et qu'elle eût résisté plus longtemps si la garnison avait été plus forte; enfin l'on reconnaîtra que l'ennemi n'a pu pénétrer par les brèches, malgré les efforts réitérés de ses meilleures troupes, et qu'il ne doit la prise de la ville qu'à une circonstance heureuse, dont il eût pu profiter avec le même succès dès le premier jour de l'investissement.

Nous ne nous arrêterons pas à faire connaître les suites de l'assaut de Badajoz. Cette malheureuse ville, qui supporta trois sièges en quatorze mois, fut dans celui-ci livrée aux flammes, au sac et au pillage, et vit périr la plupart de ses habitants. Nous ne devons pas omettre de rendre compte du zèle et de la bravoure des officiers du génie qui ont servi dans la place, et nous devons citer particulièrement le capitaine Lefèvre, qui s'est distingué par son dévouement et ses connais-

sances militaires, le capitaine de mineurs Le Noire, qui a été blessé aux travaux des brèches, et le lieutenant Maillet, qui a eu un bras emporté au moment de l'assaut : ces officiers sont dignes de la bienveillance de Sa Majesté l'Empereur.

Le colonel du génie,

Signé : LAMARE.

N° 6.

*Rapport du général Philippon, gouverneur de Badajoz, sur la défense de cette place, du 16 mars au 7 avril 1812.*

Depuis le commencement du mois de mars, tous les rapports des espions et même des habitants de Badajoz qui voyageaient en Portugal s'accordaient à dire que l'ennemi avait l'intention d'assiéger prochainement Badajoz, et qu'à cet effet il réunissait à Elvas une immense quantité de vivres et de munitions. Le général de division Philippon, gouverneur, transmet fidèlement tous ces rapports à Son Excellence le duc de Dalmatie.

Vers le 10 mars, le gouverneur fut informé qu'il existait à Elvas soixante-dix-huit pièces de gros calibre prêtes à être mises en route pour le siège. Cette nouvelle lui fut confirmée le 12, et il sut de plus que toute l'armée de lord Wellington se concentrait entre

Portalègre, Estremos et Villaviciosa. Il écrivit, le 12, à Son Excellence le duc de Dalmatie qu'il n'y avait plus aucune espèce de doute que Badajoz ne dût être assiégé incessamment; que même l'intention de l'ennemi était d'employer de tels moyens et de pousser le siège avec tant de rapidité qu'il se flattait de se rendre maître de la place avant que les armées françaises pussent la secourir.

Le 13 et le 14, de pareilles dépêches furent adressées à Son Excellence, lui confirmant les détails que renfermaient celles du 12 et lui donnant une nouvelle certitude d'un siège prochain.

En effet, le 15, une colonne ennemie, d'environ trois mille hommes, vint camper derrière la Caya, à deux lieues de Badajoz, et le 16, vers deux heures après midi, on vit paraître une forte colonne longeant les hauteurs d'Olienza. Cette colonne, qui s'étendait jusqu'à un pont que l'ennemi avait jeté sur la Guadiana, à environ deux lieues de Badajoz, fit l'investissement de la place. Dès lors toute communication avec l'armée française fut interceptée; mais les troupes de l'aile droite, sous les ordres du général Drouet, qui étaient à Santa-Martha et Almendralejos, connurent très-bien les dispositions de l'ennemi par la retraite que son mouvement les obligea de faire sur Zafra.

Depuis longtemps la place de Badajoz était menacée d'un siège. Le gouverneur Philippon avait fait parvenir à Son Excellence le duc de Dalmatie l'état général de tous les postes intérieurs et extérieurs, ainsi que la distribution des troupes en cas d'attaque. Cet état prouvait



évidemment qu'en raison de six ouvrages extérieurs à garder, la garnison n'était pas assez forte pour défendre avec sûreté le corps de place : elle ne comptait que quatre mille combattants, quoique les états de situation présentassent un complet de cinq mille hommes ; il y avait six cents hommes à l'hôpital, et l'on devait déduire les administrations.

On avait retiré de la place les anciennes troupes, qui furent toutes remplacées par des quatrièmes bataillons, composés la plupart d'hommes malingres et de conscrits, n'ayant que peu ou point fait la guerre. Vers la fin du siège, il ne restait que deux mille neuf cents hommes en état de porter les armes.

Dans la nuit du 16 au 17, l'ennemi commença ses travaux contre la lunette Picurina, à environ cent soixante mètres de cet ouvrage. Sa tranchée s'étendait vers la Guadiana. La nuit suivante, il perfectionna ses travaux, allongea ses boyaux, et ouvrit une nouvelle tranchée à la gauche de la première, dans la direction de la route d'Albuera, embrassant ainsi la lunette Picurina.

Le 19 au matin, on s'aperçut que l'ennemi avait élevé une batterie percée de quatre embrasures sur la hauteur qui domine la lunette Picurina ; on jugea dès lors que son intention était d'attaquer cet ouvrage. A une heure après midi, le gouverneur ordonna que l'on fit une sortie pour détruire les travaux de l'ennemi. Le général de brigade Veiland déboucha à la tête d'environ douze cents hommes et quarante chevaux, chassa l'ennemi de ses retranchements, et s'empara de ses outils. La cavalerie parvint jusqu'au camp de l'ennemi, et sabra les of-

ficiers qui s'y trouvaient seuls, les régiments étant aux travaux. L'attaque fut vigoureuse, mais on n'eut pas le temps de détruire les tranchées, comme on se l'était proposé, parce que l'ennemi, qui devait s'attendre à une semblable entreprise, se mit de suite en mouvement pour reprendre ses ouvrages. La place fit un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie. L'ennemi eut six cents hommes tués ou blessés, et la garnison deux cent soixante-treize.

Le gouverneur, ne doutant pas que le siège serait poussé avec vigueur, ordonna qu'on travaillât jour et nuit aux travaux de défense dans les parties que l'ennemi menaçait. Il prescrivit de ne tirer chaque jour qu'un nombre déterminé de coups de canon, à moins d'un cas extraordinaire, afin de ménager la poudre, dont l'approvisionnement n'excédait pas cent mille livres. Pendant les premiers jours du siège, la consommation avait été très-grande, par la nécessité de faire un feu très-vif sur les ennemis qui travaillaient à découvert : on avait tiré jusqu'à trois mille deux cents coups de canon dans un jour, tous de gros calibre.

Le 20, le gouverneur voyant la lunette Picurina menacée d'une attaque, en donna le commandement au colonel Gaspard Thierry, adjoint à l'état-major, et porta sa garnison à deux cents hommes en sus des canonniers nécessaires. Cette lunette était approvisionnée de projectiles creux et chargés, disposés sur les parapets pour les faire rouler dans les fossés au moment de l'attaque, et de deux cents fusils de rechange, afin que chaque homme eût plusieurs coups à tirer.

Les 21, 22, 23 et 24, l'ennemi continua ses travaux.

Il ouvrit plusieurs tranchées et éleva quatre nouvelles batteries, dont une menaçait le flanc droit de la lunette Picurina; les trois autres avaient pour but d'éteindre les feux de la place depuis le château jusqu'au bastion n° 7. Ces batteries firent un feu très-vif dès qu'elles furent armées.

Le 25, les batteries dirigées contre la lunette Picurina ne cessèrent de tirer; elles mirent hors de combat quelques hommes, et détruisirent une partie des merlons qu'on s'efforça de réparer avec des ballots de laine.

Bien que le dommage fait à cette lunette ne fût pas encore très-grand, l'ennemi y donna l'assaut, à huit heures du soir. Son attaque fut très-vive. La garnison se battit vaillamment et repoussa les assaillants, qui eurent beaucoup à souffrir du feu roulant que fit l'artillerie de la place; mais quelques moments après ce premier assaut, l'ennemi en livra un second, et pénétra dans la lunette sans rencontrer aucun obstacle.

Le gouverneur n'a pas été content de la défense de cet ouvrage, qui, d'après la manière dont il avait été armé, pouvait faire beaucoup de mal à l'ennemi. Aucune des bombes disposées sur les parapets ne fut lancée; on ne fit pas usage des deux cents fusils de rechange qui avaient été préparés, et les soldats ne furent point maintenus à leur poste. La garnison fut faite prisonnière, moins trente hommes et un officier du régiment de Hesse qui parvinrent à s'échapper.

Le 26, au point du jour, on s'aperçut que l'ennemi avait tracé deux grandes batteries en avant de Picurina,

pour battre en brèche la face gauche du bastion 6 et la face droite du bastion 7.

Le vrai point d'attaque étant bien connu, on travailla à faire un retranchement en arrière du front menacé, et l'on n'abandonna pas ce travail qu'il ne fût terminé. L'ennemi, présumant bien que l'on travaillait sur ce point, ne cessa d'y jeter des boulets creux, dans lesquels on trouva jusqu'à deux cents balles : ces boulets faisaient beaucoup de mal lorsqu'ils éclataient au milieu des travailleurs. Le gouverneur et le général Veiland se trouvaient au bastion 7 pour examiner les progrès de la brèche du bastion 6, quand un boulet creux éclata à quatre ou cinq pas d'eux, les blessa, ainsi que l'aide de camp Desmeuves, mais légèrement, et tua quatre travailleurs.

Le 27, l'ennemi fit un feu très-vif de toutes ses batteries. La place, devant économiser la poudre, ne pouvait déjà plus riposter que faiblement. A la fin de chaque journée, deux cents hommes étaient employés à déblayer le pied des brèches, mais la mitraille de l'ennemi faisait beaucoup de mal aux travailleurs. Les ouvriers de l'arsenal étaient employés à faire des chevaux de frise avec d'anciennes lames de sabres, dont il se trouvait une grande quantité dans la place. Ces chevaux de frise devaient être placés au sommet des brèches au moment de l'assaut; ils s'attachaient les uns aux autres au moyen d'anneaux et de chaînes de fer, et, une fois placés, il n'était plus possible à l'ennemi de les enlever : ils furent d'un grand effet, et l'ennemi dans ses rapports s'en plaignit beaucoup. Indépendamment de ces dispo-

sitions, le gouverneur fit placer sur les parapets des projectiles creux chargés, de vieux boulets, des essieux de voitures et des pièces de bois pour jeter dans les fossés au moment de l'assaut.

Le 28, on vit arriver plusieurs colonnes de l'ennemi, venant d'Elvas. Les troupes anglaises campées sur la Caya avaient aussi quitté leur position pendant la nuit, et étaient venues se poster derrière les hauteurs de la rive droite de la Guadiana, en face de la tête de pont.

Le 29 au matin, on s'aperçut que l'ennemi avait travaillé pendant la nuit à élever une espèce de redoute en avant de la lunette Verley. Le même jour, on vint rendre compte au gouverneur qu'on entendait travailler à peu de distance de la tête de pont. Le général Philippon donna aussitôt l'ordre au bataillon du neuvième léger, qui se trouvait en réserve sur la place Saint-Jean, de sortir sans bruit par la tête de pont, et de tomber à l'improviste sur les travailleurs ennemis. Le lieutenant Duhamel, aide de camp du gouverneur, s'étant mis à la tête de l'avant-garde, pénétra avec la rapidité de l'éclair jusque dans les retranchements de l'ennemi; mais ce brave officier fut victime de sa bravoure; un coup de feu qu'il reçut dans la poitrine le renversa mort. Les travailleurs ennemis se sauvèrent à toutes jambes jusque dans leur camp; plusieurs qui voulurent se défendre furent massacrés. Les réserves de l'ennemi étant accourues, le bataillon rentra dans la place.

Le 4 avril, les brèches des bastions 6 et 7 paraissaient praticables. Le gouverneur, voulant s'assurer si on pouvait les gravir facilement avec armes et bagages, y en-

voya quelques sapeurs qui s'offrirent de bonne volonté, et qui effectivement montèrent sans difficulté : ces brèches étaient assez larges pour que cent vingt hommes pussent y passer de front.

L'assaut général ne devant pas être éloigné, le gouverneur commanda huit compagnies d'élite pour la défense du front d'attaque, et fit porter sur les brèches les chevaux de frise à lames de sabres qui avaient été préparés ; deux cents bombes et obus chargés furent disposés pour être roulés dans le fossé au moment de l'assaut ; plus de cent barils foudroyants étaient aussi placés de manière à ce qu'ils pussent causer à l'ennemi le plus de mal possible.

Dans la nuit du 4 au 5, l'ennemi tira peu. On était surpris de sa tranquillité ; mais le 5, au point du jour, on s'aperçut qu'il avait changé la direction de ses embrasures, et bientôt quarante-six pièces de gros calibre firent feu contre la courtine du front 6-7 pour y faire une nouvelle brèche. La muraille fut détruite si rapidement qu'à deux heures après midi la nouvelle brèche était aussi praticable que les deux autres ; deux cents hommes pouvaient monter de front à ces trois brèches.

Cependant le commandant du génie, voyant que l'ennemi ne faisait aucune approche pour faire sauter la contrescarpe, avait eu la précaution de faire couper toutes les rampes qui auraient permis à l'ennemi de descendre dans les fossés. Le conseil de défense fut assemblé à ce sujet, et il fut résolu qu'on placerait de suite au pied de la contrescarpe, vis-à-vis des brèches, deux chapelets de bombes de quatorze pouces pour faire sau-

**ter l'ennemi au moment où il se jetterait dans le fossé.**

Le gouverneur et le général Veiland s'étant transportés au pied des brèches et les ayant trouvées toutes les trois très-praticables, ne doutèrent plus que l'ennemi n'y dirigât une grande partie de ses forces. Ils renforcèrent alors de quatre compagnies d'élite les troupes qui s'y trouvaient, ce qui porta la force de ces troupes à douze compagnies.

Le 5, l'ennemi continua de tirer sur les brèches afin d'en rendre les pentes plus douces. On devait présumer qu'il tenterait l'assaut dans la nuit. Toutes les troupes étaient à leur poste, animées du meilleur esprit.

Le 6, on vit peu de mouvement dans les camps des Anglais; ils continuèrent de tirer comme la veille. La place riposta peu, car il ne lui restait alors que très-peu de poudre. A huit heures du soir, l'ennemi commença un feu très-vif de mitraille de toutes ses batteries. On pensa qu'il avait l'intention de livrer l'assaut, et que pendant cette canonnade ses colonnes étaient en mouvement. Tout à coup une très-vive fusillade se fit entendre de tous côtés. L'ennemi se présenta sur la contrescarpe, vis-à-vis des brèches, et se jeta dans le fossé. A ce moment, on fit jouer les chapelets de bombes qui étaient sous ses pieds et qu'il n'avait point découverts: tous ceux qui étaient dans le fossé furent tués ou blessés. La place ressemblait à un volcan. Deux fois l'ennemi tenta de gravir les brèches, mais deux fois il fut repoussé: il laissa plus de deux mille hommes dans ce lieu de carnage.

Le gouverneur était sur la place Saint-Jean, à peu près au centre de la ville, lorsque le chef de bataillon

Rio, de l'artillerie espagnole, vint lui annoncer que l'ennemi avait pénétré dans le bastion 6. On pouvait croire à un tel rapport d'après les cris effroyables qui se faisaient entendre de ce côté; mais le gouverneur, voulant s'en assurer par lui-même, s'y porta aussitôt, et eut la satisfaction d'apprendre que l'ennemi, après un dernier effort qu'il avait tenté, venait d'être repoussé.

La fusillade continuait toujours au château. Le gouverneur, regardant ce point comme le plus fort, avait donné l'ordre aux commandants des bataillons de s'y retirer, en cas que l'on fût forcé dans la ville, afin d'y obtenir une capitulation; lui-même y avait envoyé ses bagages, ainsi que ceux des officiers. Il fut donc très-surpris lorsqu'un officier vint lui rendre compte que l'ennemi en avait escaladé les murailles. Le gouverneur envoya aussitôt au secours du château quatre compagnies de réserve, fortes ensemble d'environ deux cents hommes; mais ces troupes ne purent y rentrer; l'ennemi, déjà maître d'une partie de ce réduit, avait fermé la porte qui se trouve vers le bastion 9. Le gouverneur envoya encore contre le château deux autres compagnies du quatre-vingt-huitième, conduites par l'aide de camp Saint-Vincent. Ces deux compagnies arrivèrent par l'autre porte du château qui n'était point fermée, mais elles furent reçues par un feu très-vif; et perdirent en peu d'instants leur capitaine, et l'aide de camp Saint-Vincent fut blessé, ainsi qu'un grand nombre de soldats. Par l'effet d'une méprise malheureuse, les troupes du régiment de Hesse, qui défendaient le château, avaient pris cette dernière colonne pour des Anglais: les deux com-



pagnies furent mises en déroute, et le château ne put être secouru.

La garnison du château était assez nombreuse pour résister aux attaques de l'ennemi et l'empêcher de pénétrer, puisqu'il n'avait dressé que deux échelles; mais les soldats du régiment de Hesse, dont elle était composée, se laissèrent intimider, abandonnèrent leurs postes, et l'ennemi pénétra par des points où il ne trouva personne. Le colonel Koller s'était retiré dans les retranchements du château avec le peu de monde qu'il avait pu rassembler; le reste fut tué, blessé ou fait prisonnier.

Dans ce moment de crise, on vint annoncer au gouverneur que les bastions 1 et 2 étaient vivement attaqués. Il s'y transporta aussitôt : une partie du bataillon du neuvième léger et les administrations qui étaient réunies sur ce point firent une vigoureuse résistance; mais les efforts de l'ennemi furent si grands qu'il parvint à escalader les remparts. Alors une trentaine de dragons et de chasseurs qui accompagnaient le gouverneur firent une charge sur la place de las Palmas; mais presque tous leurs chevaux furent blessés ou tués, et il fut impossible d'arrêter l'ennemi : on se battit dans la ville jusqu'à trois heures et demie du matin. Ce fut avec beaucoup de peine que le gouverneur, avec une partie de son état-major, parvint à traverser le pont, au milieu d'une grêle de balles, pour se retirer au fort San-Cristoval, où il capitula au point du jour, faute de vivres et de munitions.

Le fort Pardaleras avait été attaqué en même temps

que la place. Le colonel Pineau, qui y commandait, fit une très-vigoureuse résistance, et obligea l'ennemi de se retirer : ce colonel mérite d'être cité comme extrêmement brave ; ce ne fut que le lendemain qu'il se rendit avec sa garnison.

Lord Wellington, dans son rapport, dit qu'il avait ordonné la retraite, lorsqu'il s'aperçut que ses troupes s'étaient emparées du château. Il dit avoir perdu pendant le siège cinq mille hommes, dont quatre cents officiers ; mais la perte a été réellement beaucoup plus considérable, et elle peut être évaluée de sept à huit mille hommes, d'après les renseignements qui ont été transmis au gouverneur en Angleterre par les officiers de santé et les officiers restés quelque temps à Badajoz, et emmenés ensuite comme prisonniers.

Le journal du siège se trouve entre les mains du colonel Lamare, commandant du génie, actuellement prisonnier en Angleterre, et qui a promis de faire tout ce qu'il pourrait pour le faire parvenir à Son Excellence le ministre de la guerre.

Certifié véritable, par moi, à Paris, le 12 juillet 1812.

Le général de division,

*Signé* : PHILIPPON.

DÉFENSE DES FORTS  
DE SALAMANQUE,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1812.



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                                                                                           | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Description de Salamanque. — Le maréchal Marmont, commandant l'armée de Portugal, reçoit l'ordre de fortifier cette ville.....                                                                                                                            | 427    |
| Projet d'une citadelle. — Travaux entrepris pour perfectionner le fort Saint-Vincent.....                                                                                                                                                                 | 430    |
| Construction des redoutes de la Merced et de San-Gayetano.....                                                                                                                                                                                            | 434    |
| Lord Wellington prend l'offensive, et marche vers Salamanque. — Le maréchal Marmont se retire à trois lieues au-dessus de la ville pour réunir son armée.....                                                                                             | 436    |
| Le gouverneur du fort Saint-Vincent complète ses moyens de défense.....                                                                                                                                                                                   | 437    |
| L'ennemi passe la Tormès, et fait son entrée à Salamanque. — Une division fait l'investissement du fort Saint-Vincent et des redoutes de San-Gayetano et de la Merced; le reste de l'armée anglaise prend position sur les hauteurs de San-Cristoval..... | 438    |
| Lord Wellington réunit un matériel de siège, et ouvre la tranchée contre le fort Saint-Vincent. — Construction des premières batteries.....                                                                                                               | 439    |
| L'ennemi ouvre son feu, et fait deux brèches au fort Saint-Vincent.....                                                                                                                                                                                   | 441    |
| Le maréchal Marmont se rapproche de la ligne anglaise; mais se trouvant trop faible, il rentre dans ses positions et cherche à manœuvrer.....                                                                                                             | 443    |
| L'ennemi entreprend une nouvelle batterie qui fait une brèche peu praticable à la gorge de la lunette de San-Gayetano.....                                                                                                                                | 445.   |

426 TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

|                                                                                                                                                                                                                        |     |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Anglais donnent l'escalade aux redoutes de San-Gayetano et de la Merced, mais ils sont repoussés. — Ils cheminent dans le ravin des Tanneries, et coupent la communication du fort Saint-Vincent aux redoutes..... | 446 |
| Les batteries ennemies tirent à boulets rouges sur le fort Saint-Vincent, et mettent le feu à plusieurs reprises aux bâtiments.....                                                                                    | 448 |
| Les Anglais cheminent contre les redoutes de San-Gayetano et de la Merced.....                                                                                                                                         | Id. |
| L'ennemi rend praticable la brèche qu'il avait commencée à la gorge de San-Gayetano. — Un violent incendie se déclare dans le fort Saint-Vincent, et la garnison ne peut l'éteindre.....                               | 449 |
| Les Anglais prennent d'assaut la redoute de San-Gayetano.....                                                                                                                                                          | Id. |
| Le gouverneur du fort Saint-Vincent demande à capituler. — Pendant les négociations, les Anglais parviennent à se glisser dans le fort, et forcent la garnison à se rendre.                                            | Id. |
| Le maréchal Marmont est obligé de se retirer derrière le Douro.....                                                                                                                                                    | 450 |

FIN DE LA TABLE.

---

# DÉFENSE DES FORTS DE SALAMANQUE,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1812.

---

**SALAMANQUE** est une ville de dix-huit mille âmes, située sur la rive droite de la Tormès, en arrière de Ciudad-Rodrigo, et à vingt-quatre lieues de la frontière de Portugal. Elle offrait à la fois aux armées françaises un lieu de dépôt pour l'offensive en Portugal, et un point d'appui pour la défensive à l'entrée des plaines de la Castille. Ses nombreux édifices, ses magasins, ses hôpitaux, et son magnifique pont en pierre, composé de vingt-sept arches, ajoutaient encore aux avantages de sa position. Malheureusement cette ville n'était entourée que d'un simple mur de clôture, trop faible pour pouvoir servir de défense. Dès l'année 1809, le maréchal Ney, commandant du sixième corps,

ayant senti la nécessité d'y avoir un point de résistance, avait fait retrancher, armer et approvisionner pour un mois l'immense couvent de Saint-Vincent qui, situé sur un rocher élevé et presque à pic, au bord de la Tormès et à quatre cents mètres en aval du pont, offrait un très-bon réduit.

La prise de Ciudad-Rodrigo par les Anglais, le 20 janvier 1812, fit sentir plus vivement encore toute l'importance de la position de Salamanque. Le maréchal Marmont, commandant de l'armée de Portugal, et dont les troupes étaient alors dans la vallée du Tage, reçut de l'Empereur l'ordre de se porter à Salamanque et de s'y fortifier.

« Prenez votre quartier général à Salamanque,  
 « lui écrivait le major général le 18 février; tra-  
 « vaillez avec activité à fortifier cette ville; faites-  
 « y travailler six mille hommes de troupes et six  
 « mille paysans; réunissez-y un nouvel équipage  
 « de siège qui servira à armer la ville; formez-y  
 « des approvisionnements; faites faire tous les  
 « jours le coup de fusil avec les avant-postes  
 « ennemis .....

« Appuyée à Salamanque avec autant d'artillerie  
 « et de munitions que vous voudrez, votre armée,  
 « forte de cinquante mille hommes, est inattaqua-  
 « ble..... Un camp choisi, une retraite  
 « assurée sur la place, des canons et des muni-



« tions en quantité, sont un avantage que vous  
 « savez trop bien apprécier.....

« Il n'y a *ni si, ni mais*. Il faut choisir votre  
 « position à Salamanque, être vainqueur ou périr  
 « avec l'armée française, au champ de bataille que  
 « vous aurez choisi.....

« Comme vous êtes le plus fort, et qu'il est im-  
 « portant d'avoir l'initiative, évitez de faire des  
 « travaux de camp retranché, qui n'appartiennent  
 « qu'à la défensive, et avertiraient l'ennemi. Il  
 « suffira de reconnaître les emplacements, et de  
 « travailler à force à la place. Si on prend un sys-  
 « tème de fortification serrée, et qu'on n'admette  
 « pas trop de développement, en six semaines on  
 « peut avoir une bonne place, qui mette votre  
 « quartier général, vos magasins et vos hôpitaux  
 « à l'abri de toute surprise de l'ennemi, et qui  
 « puisse servir à votre corps d'armée de point  
 « d'appui pour recevoir la bataille, ou de point  
 « de départ pour marcher sur Ciudad-Rodrigo  
 « et Almeida quand le temps en sera venu...  
 « .....

« Placez votre armée de manière qu'en quatre  
 « marches vos troupes puissent se réunir et se  
 « grouper sur Salamanque, ayez-y votre quartier  
 « général; que vos ordres, vos dispositions annon-  
 « cent à l'ennemi que la grosse artillerie arrive à  
 « Salamanque, que vous y formez des magasins,

« que tout y est dans une position offensive. . . .

« . . . . .

« Profitez du moment où vos troupes se réunis-  
 « sent pour vous bien organiser et mettre de l'or-  
 « dre dans le nord; qu'on travaille jour et nuit à  
 « fortifier Salamanque; qu'on y fasse venir de gros-  
 « ses pièces; qu'on reforme l'équipage de siège,  
 « enfin qu'on crée des magasins de subsistances.

« . . . . .

« Je donne l'ordre que tout ce qu'il sera possi-  
 « ble de fournir, vous soit fourni pour compléter  
 « votre artillerie et pour armer Salamanque (1).»

Le maréchal Marmont se porta en effet, le 3 mars, à Salamanque, et se mit en mesure d'exécuter les ordres de l'Empereur. Il fit rédiger le projet des forts détachés à construire autour de la ville, et entreprendre, à trois cents mètres du fort de Saint-Vincent, une grande citadelle, flanquée par quatre bastions irréguliers, et comprenant le couvent de San-Bernardo, l'hôpital général, l'hospice des enfants trouvés et celui de la ville, le collège des Irlandais, la petite église de San-Blaz et le couvent de San-Francisco, édifices qui, pour la plupart, servaient déjà aux besoins de l'armée. Mais on n'avait ni les vivres nécessaires pour nourrir les ouvriers, ni l'argent qu'il eût fallu pour les

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 91, tom. I<sup>er</sup>.

payer; on dut donc abandonner bientôt les travaux de la citadelle, qui fut à peine ébauchée, et se contenter de perfectionner le fort Saint-Vincent qui se trouvait plus rapproché du pont de la Tormès.

On reconstruisit en maçonnerie et l'on bastionna le mur en pierre sèche du front 1-2, qui fermait le fort du côté de la ville. On éleva sur l'escarpe un mur de cinquante centimètres d'épaisseur, derrière lequel on mit en batterie trois pièces de 4 et une vieille coulevrine de six pouces montée sur affût de côte. On démolit toutes les maisons qui se trouvaient en avant de ce front, et l'on en employa les décombres à former, au pied du fort, un chemin couvert avec glacis, qui fut tenu aussi haut que possible, afin de couvrir l'escarpe. Les bois de démolition servirent à faire des palissades, des barrières, des blindages et des herses qui, formées de chevilles plantées dans des poutres, furent placées jointives sur le glacis. On mit aussi en magasin une très-grande quantité de bois, dont une partie devait servir à former un retranchement intérieur en arrière du front 1-2, que l'on regardait comme le point d'attaque.

On couvrit par une lunette en maçonnerie la porte de la ville, dite de Saint-Vincent, servant de porte de secours. Cette lunette était percée de deux rangs de créneaux avec banquettes en char-

penne, et flanquait la partie de l'ancienne muraille qui fermait le fort du côté de l'ouest.

Sur les fronts de l'est et dans l'angle rentrant du couvent, on avait construit précédemment une batterie basse destinée à battre le ravin des Tanneries, ainsi que le plateau de San-Gayetano, situé au delà. Cette batterie, revêtue en fascines, fut armée de deux pièces et couverte par un mur crénelé, formant chemin des rondes, précédé lui-même d'un rang de fortes palissades inclinées. Une batterie à barbette pour quatre pièces fut établie plus à droite, afin de battre le plateau de San-Gayetano, et de prendre de revers le pied des hauteurs le long de la Tormès jusqu'au pont. Sur les fronts du sud, les escarpements de la rivière mettaient le fort à l'abri de toute insulte; néanmoins on y plaça un obusier, une vieille coulevrine turque de 6, et une pièce courte de 24, afin de battre les hauteurs de la rive opposée, d'où l'ennemi aurait pu inquiéter le fort.

On exécuta aussi plusieurs travaux importants dans l'intérieur même du couvent de Saint-Vincent. L'église fut percée de deux rangs de créneaux, et transformée en un réduit auquel on communiqua au moyen d'un pont-levis jeté sur un petit fossé, situé dans l'angle des bâtiments, et creusé péniblement dans le rocher. Ce réduit contenait un des magasins à poudre, qui fut blindé et couvert

de sacs à terre. Un second magasin à poudre se trouvait dans une cave à peu près au-dessous de l'endroit où fut faite la deuxième brèche. La garnison était logée dans le cloître, qui renfermait aussi l'hôpital et le magasin des vivres.

Le bâtiment avancé auquel les Anglais firent la première brèche, fut séparé du reste du couvent par des coupures pratiquées à tous les étages. On construisit sur ces coupures de petits ponts-levis percés de créneaux, et tout fut préparé pour que ce bâtiment ne pût être utilisé par l'ennemi, s'il parvenait à s'en emparer. Il fut crénelé au rez-de-chaussée, et armé au premier étage de quatre pièces de 4, dont deux tiraient au nord et deux sur le plateau de San-Gayetano. La fenêtre située au bout du corridor qui occupait le milieu du bâtiment, fut convertie en une embrasure dans laquelle on mit un orgue composé de sept à huit canons de fusil, montés sur un avant-train de charriot à munitions. Une pièce de 4 fut placée au-dessous et au rez-de-chaussée.

On avait eu le projet de raser la toiture du couvent pour le terrasser, ce qui l'aurait mis à l'abri du feu; mais le manque de temps et de bras empêcha de réaliser ce projet : le maréchal Marmont ne pouvait tenir que huit à neuf bataillons à Salamanque, faute de subsistances; ce n'était qu'à prix d'or qu'on pouvait avoir quelques scieurs

de long du pays, et les habitants étaient si hostiles que nous eûmes plusieurs factionnaires assassinés par des hommes qui s'en approchaient, couverts de leurs grands manteaux.

Le fort Saint-Vincent ne pouvait battre que très-obliquement et à une distance de quatre cents mètres le pont de la Tormès; de plus, il était à craindre que l'ennemi n'établît de prime abord contre ce fort des batteries de brèche sur le plateau de San-Gayetano, qui n'en était qu'à deux cents mètres, et qui avait sur lui un commandement de quelques mètres. On se détermina donc à occuper ce plateau par deux redoutes.

La première redoute, dite de la Merced, fut formée d'une partie du collège del Rey, qu'on isola des maisons voisines. Malheureusement les démolitions ne furent pas poussées assez loin, parce qu'on manqua de temps et de bras, et que l'on voulut ménager les habitants auxquels nos travaux avaient déjà fait éprouver bien des pertes. Les bâtiments de la redoute furent crénelés; on enleva leur toiture et l'on blinda le plancher supérieur, qui fut recouvert de terre. Cette redoute se trouvait à une distance de moins de deux cents mètres du pont qu'elle battait obliquement avec deux pièces.

La seconde redoute, dite de San-Gayetano, était située à gauche de la première et plus rapprochée du fort Saint-Vincent. Elle fut formée du cou-

vent de San-Gayetano, dont le cloître servit de fossé après qu'on en eut détruit les voûtes ; les murs latéraux furent utilisés comme revêtements d'escarpe et de contrescarpe, et l'on forma le glacis en remblayant le derrière de la contrescarpe avec de grosses pierres provenant des édifices voisins, qui furent rasés. Ce remblai permit de former, pour la défense du fossé, une galerie à feux de revers adossée à la contrescarpe, et dont le ciel fut composé de tronçons de colonnes retirés des couvents démolis. On enleva les toitures des bâtiments de la redoute, et l'on blinda le plancher supérieur au moyen de poutres jointives recouvertes d'un peu de terre. Cette redoute fut armée de quatre pièces qui furent garanties par deux rangs de sacs à terre placés sur le mur servant de parapet.

Tout le sol environnant les redoutes de la Merced et de San-Gayetano était recouvert d'une telle masse de pierres, qu'il était impossible d'y cheminer à la sape, et ces deux redoutes n'ayant rien à craindre de l'incendie, paraissaient être plus fortes que le couvent de Saint-Vincent lui-même.

La communication du fort Saint-Vincent à la redoute de San-Gayetano se faisait par un petit chemin pratiqué à travers le ravin des Tanneries, le long de l'ancienne muraille de la ville. On eut à regretter de ne pas l'avoir couvert par un retranchement tracé en crémaillère, et soutenu par un

corps de garde placé au fond du ravin. Une caponnière servait à communiquer de la redoute de San-Gayetano à la redoute de la Merced.

Les deux redoutes étaient protégées du fort Saint-Vincent par les quatre pièces de droite du front du sud et par les deux pièces placées dans le bâtiment avancé du couvent. Pour rendre le flanquement de ces pièces plus efficace, on fut obligé de baisser après coup le sol entre les deux redoutes; ce qui nécessita un travail considérable, parce que leurs glacis, qui étaient en moellons, se trouvaient déjà établis.

Tous ces travaux furent dirigés avec beaucoup d'art et une grande activité par le chef de bataillon du génie Beaufort d'Hauptoul et par le lieutenant du génie Furgole. Ils furent exécutés en moins de trois mois par cinq ou six cents soldats d'infanterie, et par quatre compagnies de sapeurs. Le temps manqua pour les terminer entièrement; néanmoins au moment du siège, le fort et les redoutes étaient fermés et en état de défense. Quant à la citadelle, on avait dû renoncer depuis longtemps à y travailler.

Lord Wellington prit l'offensive, le 12 juin, et se mit en marche sur Salamanque. Il arriva en vue de cette ville le 16, refoulant une division de cavalerie légère qui se tenait en observation sur la rive gauche de la Tormès. Le maréchal Mar-



mont n'ayant que deux divisions à Salamanque, évacua cette ville dans la nuit du 16 au 17, pour rallier le reste de ses troupes qui étaient disséminées sur une étendue de plus de quarante lieues, afin de pouvoir subsister. Il laissa pour la garde du fort Saint-Vincent et des deux redoutes qui en dépendaient, le chef de bataillon Duchemin, du soixante-cinquième de ligne, avec six cents hommes d'infanterie, une compagnie d'artillerie et un détachement de vingt-cinq sapeurs. Le 17, il vint prendre position sur les hauteurs d'Aldea-Rubia à trois lieues au-dessus de la ville, appuyant sa gauche à la Tormès près de Huerta, et sa droite à Pitiega.

Le lieutenant Furgole, commandant du génie au fort Saint-Vincent, s'empessa de faire achever le palissadement du chemin couvert et les autres travaux les plus urgents pour la mise en état de défense du fort. Le capitaine Stéphane, commandant de l'artillerie, fit approvisionner les batteries et charger des obus pour être employés comme grenades. Le gouverneur détacha une compagnie à la redoute de San-Gayetano ainsi qu'un poste de trente hommes à la redoute de la Merced, et il fit incendier les maisons situées dans le ravin des Tanneries, entre le fort Saint-Vincent et les deux redoutes. La nécessité de donner aux habitants le temps d'enlever leurs effets rendit très-

incomplète cette opération importante qu'on aurait dû exécuter plus tôt, mais qu'on avait ajournée pour ne pas exaspérer la population déjà irritée par les démolitions que nous avons faites.

Pendant la nuit, la cavalerie espagnole de don Julian Sanchez passa sur le pont de la Tormès, et entra dans la ville avant même que nous l'eussions entièrement évacuée. Ce pont était battu par la redoute de la Merced, mais en travers et non d'enfilade; d'ailleurs l'obscurité empêchait de s'opposer au passage. L'ennemi aida les habitants à éteindre l'incendie des maisons du ravin des Tanneries; et ces maisons n'ayant pu être complètement détruites, nuisirent beaucoup à la défense du fort et des redoutes.

Le 17 juin au matin, l'armée anglo-portugaise passa la Tormès au gué de Santa-Martha, situé à dix-huit cents mètres au-dessus de la ville, et au gué del Canto, qui se trouve à une lieue au-dessous. La sixième division anglaise, commandée par le général Clinton, investit immédiatement le fort et les redoutes, en occupant du côté de la ville les maisons et les ruines, à la distance de deux à trois cents mètres. Le reste de l'armée alla prendre position pour couvrir le siège sur les hauteurs de San-Cristoval, qui se trouvent à une lieue en avant de Salamanque sur la route de Toro, appuyant sa droite à la Tormès près de Cabra-

rizos, et sa gauche près de Villares de la Reyna, à un ruisseau qui tombe dans cette rivière au-dessous de la ville.

Dans la journée, lord Wellington fit du haut du clocher de la cathédrale la reconnaissance de nos ouvrages, et il les jugea beaucoup plus respectables qu'il ne le supposait, d'après les renseignements qui lui étaient parvenus. Néanmoins, s'attendant à un siège, il s'était fait suivre d'un petit équipage d'artillerie préparé à Almeida, et composé de quatre pièces de 18 et de quatre obusiers de 24, avec un approvisionnement de quatre-vingt-dix barils de poudre, de quatre cents boulets de 18, et de six cents de 24 pour les obusiers. Il tira de ses batteries de campagne deux pièces de 6 et deux obusiers de 24, fit venir d'Elvas par Alcantara six obusiers de 24 en fer, et commanda à Almeida un nouvel approvisionnement de poudre et de boulets. Il avait aussi fait arriver pour le génie quatre cents outils, vingt échelles et quelques menus approvisionnements, et il fit requérir chez les habitants une grande quantité de sacs à terre et de paniers. Se trouvant en mesure de faire commencer immédiatement le siège, il résolut de battre en brèche le front 1-2 du fort Saint-Vincent au moyen d'une batterie établie sur l'esplanade, aussi près que possible du chemin couvert, et de donner ensuite l'assaut.

1<sup>re</sup> NUIT, du 17 au 18 juin.

A dix heures du soir, l'ennemi, débouchant de la rue de l'Hôpital, entreprit sur l'esplanade, à une distance d'environ deux cents mètres du fort, une batterie n° 1 avec une communication pour y arriver. Quatre cents hommes furent employés à ce travail que la difficulté de creuser le terrain au milieu des ruines des maisons et la clarté de la lune rendaient fort périlleux. Nous y dirigeâmes toute la nuit un feu vif de mousqueterie et de mitraille. L'ennemi fut obligé d'apporter des terres dans des paniers pour former le parapet de sa batterie qui, à la pointe du jour, n'était élevée que jusqu'à la hauteur de la genouillère.

Cette nuit-là même les Anglais s'approchèrent du chemin couvert, soit pour s'y loger, soit pour essayer de renverser la contrescarpe par un puits de mine. Mais toutes les précautions qu'ils prirent pour ne pas être découverts furent rendues inutiles par le chien d'un de nos soldats qui, au moindre mouvement des Anglais, donnait l'alarme à nos postes. Ils durent renoncer à leur entreprise après avoir eu plusieurs hommes de blessés.

Au jour, l'ennemi n'étant pas à couvert dans sa batterie ne put y travailler; il perfectionna ses communications. Un bataillon d'infanterie légère de la légion royale allemande vint renforcer la division de siège, et fournit un grand nombre de

tirailleurs qui s'embusquèrent dans les ruines avoisinant le fort, et forcèrent les défenseurs à ne tirer que par les créneaux.

Dans la soirée, l'ennemi plaça deux pièces de 6 à l'étage supérieur du couvent de San-Bernardo. Ce couvent avait dû être rasé, et nous ne l'avions conservé que parce qu'il était encore habité par quelques pauvres religieuses, et que nous avions présumé que par sa proximité de l'hôpital, l'ennemi ne voudrait point attirer le feu de ce côté. Nous eûmes à regretter de ne pas avoir quelques petits mortiers pour inquiéter l'ennemi dans ce couvent et dans les décombres qui se trouvaient près du fort.

2<sup>e</sup> NUIT, du 18 au 19 juin.

L'ennemi termina sa batterie n<sup>o</sup> 1, qu'il arma de quatre pièces de 18 et de trois obusiers de 24. Il en entreprit une nouvelle n<sup>o</sup> 2, pour deux obusiers, près du couvent de Cuenca sur le plateau de San-Gayetano, qui par son commandement découvrait une plus grande partie des maçonneries du fort. Il fit aussi un épaulement sur une petite hauteur à droite du couvent de San-Bernardo pour y placer deux obusiers de campagne, destinés à ricocher le côté du fort opposé aux batteries de brèche.

A six heures du matin, la batterie n<sup>o</sup> 1 ouvrit son feu avec sept pièces contre le bâtiment avancé du couvent de Saint-Vincent. Cette batterie fut

soutenue par les deux pièces qu'avait l'ennemi à l'étage supérieur du couvent de San-Bernardo. A onze heures du matin, une partie du pignon du bâtiment que laissait voir le chemin couvert fut ruinée. Alors l'ennemi, voulant épargner ses munitions, cessa son feu de cette batterie, et le reprit de la batterie n° 2, qu'il avait armée de deux obusiers de 24. Il tira à boulet de cette batterie pour battre la partie inférieure du mur déjà en brèche. Mais notre artillerie et nos tirailleurs, embusqués dans les parties supérieures du couvent, dirigèrent tous leurs feux sur cette batterie et la réduisirent au silence ; l'ennemi eut un de ses obusiers hors de service et vingt canonniers tués ou blessés.

3<sup>e</sup> NUIT, du 19 au 20 juin.

L'ennemi travailla à agrandir sa batterie n° 2, pour y mettre en plus deux pièces de 18, qu'il tira de sa batterie n° 1 ; et, ayant reçu les six obusiers de 24 qu'il avait fait venir d'Elvas, il plaça immédiatement deux de ces obusiers à la batterie n° 2. Vers midi, cette batterie ouvrit son feu avec deux pièces de 18 et trois obusiers de 24 ; mais, au lieu de continuer la première brèche, elle en ouvrit une nouvelle un peu à droite dans l'angle rentrant du couvent. Les deux pièces de notre batterie en fascinage, située en avant de ce point, luttèrent vainement contre le feu de l'ennemi. Le lieutenant Furgole, commandant du génie, fut

tué d'un boulet dans cette batterie. On y était plongé par les tirailleurs de l'ennemi, qui s'étaient postés dans les décombres du collège de Cuenca, et son parapet n'ayant que deux mètres d'épaisseur, n'était pas à l'épreuve du boulet : nous fûmes obligés d'évacuer cette batterie. Nous maintenîmes cependant notre feu au moyen de trois pièces du couvent, et d'une vive fusillade qui fit perdre à l'ennemi dans sa batterie n° 2 un officier et quinze canonniers. Néanmoins en quelques heures cette batterie eut percé de part en part la partie inférieure de la muraille du couvent; et au choc d'un dernier boulet, une portion considérable du mur de face et de la toiture s'écroura tout à coup avec un horrible fracas : plusieurs de nos tirailleurs furent ensevelis sous les décombres. L'édifice se trouvant ouvert, l'ennemi jeta dans l'intérieur des carcasses enflammées dans l'espoir de l'incendier; en effet le feu se déclara plusieurs fois avec violence, mais nous parvînmes à l'éteindre.

Cependant le maréchal Marmont, après avoir réuni quatre divisions, s'était mis en marche, le 20 au matin, pour attaquer l'armée anglo-portugaise sur les hauteurs de San-Cristoval. Il s'empara des villages de Castellianos et de Morisco, au pied de la position, et y resta. Aussitôt l'ennemi tira de Salamanque une brigade de la sixième division, et suspendit le siège.

4<sup>e</sup> NUIT, du 20 au 21 juin.

Le maréchal Marmont fut rejoint par trois autres divisions, et l'armée de Portugal se trouva ainsi réunie, moins la huitième division, qui était dans les Asturies. Lord Wellington fit désarmer les batteries de siège pour être prêt, à tout événement, à la retraite. Sa grosse artillerie repassa la Tormès.

La journée du 21 se passa en reconnaissances, et les deux armées restèrent tranquillement en présence : celle des Anglais occupait les hauteurs ; l'armée française était dans la plaine.

5<sup>e</sup> NUIT, du 21 au 22 juin.

La nuit se passa sans événements. Au jour, lord Wellington reprit le village de Morisco, et fit occuper un mamelon en avant de sa position, où il fit placer une batterie qui prenait en flanc la ligne française, dont il menaçait même la droite par ses manœuvres. Son armée était forte de cinquante mille hommes, dont cinq mille de cavalerie. Le maréchal Marmont, qui avait à peine trente mille hommes d'infanterie et seulement deux mille chevaux, ne crut pas pouvoir forcer les Anglais. En conséquence, il se détermina à la retraite, pour reprendre ses premières positions sur les hauteurs d'Aldea-Rubia.

6<sup>e</sup> NUIT, du 22 au 23 juin.

Le maréchal Marmont effectua son mouvement



rétrograde. Lord Wellington le fit suivre par sa cavalerie, et fit des dispositions pour reprendre le siège du fort Saint-Vincent. La brigade de la sixième division anglaise, qui était venue au camp de San-Cristoval, retourna à Salamanque.

L'ennemi, jugeant que s'il pouvait s'emparer de la redoute de San-Gayetano, il aurait ensuite plus de facilité pour s'établir près du couvent Saint-Vincent, voulut essayer de faire brèche à la gorge de cette lunette avec soixante boulets de 18 et cent boulets de 24, les seuls qui lui restassent de son approvisionnement. En conséquence, il entreprit dans la nuit sur l'esplanade, à la droite de la batterie n° 1, une nouvelle batterie n° 3, pour quatre pièces, dans un emplacement d'où il voyait obliquement la gorge de la redoute de San-Gayetano, à une distance de quatre cent cinquante mètres environ.

A quatre heures du matin, lord Wellington, ayant appris que deux divisions françaises avaient passé la Tormès à quatre lieues au-dessus de Salamanque pour menacer ses communications, envoya aussitôt, sur la rive droite de cette rivière, deux divisions, qui passèrent au gué de Santa-Martha.

7° NUIT, du 23 au 24 juin.

L'ennemi, ayant fait revenir à Salamanque son matériel de siège, arma la batterie n° 3 d'une pièce de 18 et de trois obusiers de 24.

A onze heures du matin, cette batterie ouvrit son feu contre la redoute de San-Gayetano; elle fut protégée par la batterie n° 2, armée de deux obusiers, qui lancèrent des obus et tirèrent à mitraille sur le fort Saint-Vincent. La batterie n° 3 tira toute la journée et consumma ses munitions sans pouvoir faire une brèche bien praticable, les obusiers de 24 n'agissant qu'avec peu de force et de précision, et la batterie étant très-oblique à la muraille. Nous n'avions pas cru qu'il fût possible à l'ennemi de battre en brèche la redoute de San-Gayetano, et moins encore la gorge que tout autre point, car il eût été possible de la couvrir assez pour empêcher que la brèche ne pût être rendue praticable.

8<sup>e</sup> NUIT, du 24 au 25 juin.

L'ennemi, n'ayant plus de munitions, voulut tenter d'emporter par escalade les redoutes de San-Gayetano et de la Merced. A dix heures du soir, une colonne, commandée par le général Bowes, vint attaquer ces deux ouvrages. Les Anglais parvinrent à placer deux échelles contre l'escarpe de San-Gayetano; mais les défenseurs firent une si vive résistance sur tous les points que les assaillants furent repoussés, et perdirent plus de deux cents hommes tués ou blessés : au nombre des premiers se trouva le général Bowes. L'ennemi demanda une suspension d'armes pour enterrer ses morts, ce

qui lui fut accordé. Il ouvrit, à la droite de la batterie n° 3, un boyau de cent cinquante mètres, qui fut dirigé vers le fort Saint-Vincent, afin de répondre par la mousqueterie au feu de notre artillerie.

Dans la journée, le maréchal Marmont manœuvra sur la droite de l'armée anglaise, mais sans succès.

9<sup>e</sup> NUIT, du 25 au 26 juin.

L'ennemi entreprit un boyau au fond du ravin des Tanneries, pour couper la communication du fort Saint-Vincent avec les redoutes. Nous fîmes un feu très-vif pour empêcher ce travail, et l'ennemi essuya de grandes pertes; néanmoins il parvint à se loger jusque sous la gorge de la redoute San-Gayetano. C'est alors que nous eûmes à regretter de n'avoir pas construit à travers le ravin un retranchement solide qui eût assuré notre communication avec les redoutes.

Dans la matinée, l'ennemi reçut d'Almeida six cents boulets de 24 et quatre cents boulets de 18, avec un approvisionnement de poudre. Il arma immédiatement sa batterie n° 3 de quatre pièces de 18 pour achever la brèche qu'il avait commencée à la gorge de San-Gayetano. Il mit dans la batterie n° 2 quatre obusiers de 24, pour tirer à boulets rouges contre la toiture du couvent Saint-Vincent, et plaça deux pièces longues de 6 et deux obusiers de campagne dans le couvent de San-Bernardo, pour contre-battre notre artillerie.

A trois heures après midi, ces batteries commencèrent à tirer. Le feu prit plusieurs fois à la toiture du couvent Saint-Vincent, mais la garnison parvint à l'éteindre.

10<sup>e</sup> NUIT, du 26 au 27 juin.

Toute la nuit, l'ennemi continua à tirer à boulets rouges. Il poussa, jusqu'à la vieille muraille de la ville, le boyau qu'il avait commencé la veille au fond du ravin des Tanneries, et isola ainsi complètement les redoutes de San-Gayetano et de la Merced. Il ouvrit contre la première de ces redoutes une tranchée, qui, débouchant des ruines du couvent de Cuenca, s'avancait jusqu'à vingt mètres du fossé, afin d'entrer en galerie pour faire sauter l'escarpe dans le cas où le canon n'eût pas fait une brèche praticable. Il dirigea aussi une attaque contre la redoute de la Merced. Favorisé par les couverts que lui offraient les maisons voisines, il poussa une communication à travers les décombes jusqu'au pied de cette redoute, où ayant trouvé une cavité dans le roc composé d'une pierre sablonneuse très-facile à creuser, il y établit le mineur pour faire une galerie de vingt-quatre pieds de longueur qui devait le porter jusque sous la redoute.

A la pointe du jour, la batterie de brèche n° 3 reprit son feu contre la gorge de San-Gayetano, et vers dix heures du matin, la brèche se trouva

praticable. A peu près vers le même temps, l'ennemi, qui ne cessait de tirer à boulets rouges de sa batterie n° 2, mit le feu à la toiture du couvent Saint-Vincent. L'incendie, alimenté par la grande quantité de bois qui se trouvait en magasin, devint si violent qu'il fut impossible de l'éteindre, et bientôt tous les bâtiments furent embrasés. Les Anglais, ayant réuni des troupes dans les tranchées du ravin des Tanneries, se disposaient à donner l'assaut à la redoute de San-Gayetano, lorsque le commandant de cette redoute arbora un drapeau blanc et demanda une suspension d'armes de deux heures, afin de faire connaître sa situation au gouverneur et prendre ses ordres. Lord Wellington lui offrit cinq minutes pour se rendre, lui promettant dans ce cas de lui laisser ses bagages. Cette offre ayant été rejetée, les Anglais donnèrent l'assaut à la redoute, et s'en emparèrent sans que les défenseurs eussent opposé beaucoup de résistance.

Cependant le gouverneur, ne pouvant arrêter les progrès de l'incendie du fort Saint-Vincent, fit proposer à lord Wellington de se rendre dans trois heures. Mais celui-ci ne voulant pas laisser échapper l'occasion favorable de forcer la garnison à capituler, lui offrit cinq minutes pour sortir, si elle voulait obtenir les honneurs de la guerre et emmener ses bagages. On était encore à par-

lementer, lorsque des chasseurs portugais, qui occupaient les maisons du ravin des Tanneries, s'avancèrent au pied de la brèche pour causer amicalement avec nos soldats, qui, sans défiance, les laissèrent s'approcher; mais bientôt ceux-ci, se trouvant en nombre, gravirent la brèche et pénétrèrent de force dans le couvent. Le chef de bataillon Duchemin accourut pour les arrêter; mais, frappé d'un coup de baïonnette, et voyant l'ennemi maître du couvent, il fut obligé de se rendre à discrétion. Il avait éteint le feu dix-huit fois dans le couvent quand le dernier incendie se déclara. Sans ce malheureux accident, il eût pu tenir encore trois ou quatre jours.

Ce petit siège coûta à l'ennemi plus de six cents hommes, retarda ses projets de dix jours, ce qui donna au maréchal Marmont le moyen de réunir ses troupes. Les armées du Midi, du Nord et du Centre auraient pu pendant ce temps venir à son secours, et cette concentration de forces eût infailliblement amené la destruction de l'armée anglo-portugaise; mais le roi Joseph n'était pas obéi, et chaque général en chef agissait isolément et dans l'intérêt du moment sur le point qu'il était chargé spécialement de défendre, ce qui ôtait aux forces françaises cette unité d'action si nécessaire pour obtenir la victoire, et que lord Wellington, chef suprême, sut donner à toutes ses opérations.

Le maréchal Marmont était resté dans ses positions d'Aldea-Rubia. Il avait formé le projet d'opérer, avec toute son armée, sur la rive gauche de la Tormès pour menacer les communications de l'ennemi, et le forcer ainsi à lever le siège; mais, comme cette opération était délicate et dangereuse, il avait cru devoir attendre les renforts que le général Caffarelli, commandant de l'armée du Nord, lui avait annoncés à plusieurs reprises. Néanmoins, le 26, dans l'après-midi, ayant connu par le bruit du canon que le siège du fort Saint-Vincent était repris avec vigueur, et le gouverneur lui ayant fait savoir par des signaux qu'il ne pouvait tenir plus de trois jours, le maréchal prit la résolution d'agir seul, et il se disposait à passer la Tormès dans la nuit du 27 au 28, lorsque le fort se rendit. N'ayant plus alors un objet immédiat et pressant à remplir, il se retira derrière le Douro pour y attendre des renforts (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.





**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Extrait du rapport du maréchal Marmont, duc de Raguse, au duc de Feltré, ministre de la guerre.*

Tudela, le 31 juillet 1812.

Dès le mois de mai, j'étais informé que l'armée anglaise devait entrer en campagne avec des moyens puissants. J'en rendis compte au Roi, afin qu'il pût ordonner les dispositions qu'il croirait convenables, et j'en prévins également le général Caffarelli, pour qu'il pût se mettre en mesure de m'envoyer des secours lorsque le moment serait arrivé.

L'extrême difficulté des subsistances, l'impossibilité de faire vivre à cette époque les troupes rassemblées, m'empêchèrent d'avoir plus de huit à neuf bataillons à Salamanque, mais le reste de l'armée était assez près pour venir me joindre en peu de jours.

Le 12 juin, l'ennemi passa l'Agueda. J'en fus instruit, le 14 au matin, et l'ordre de rassemblement fut donné aux troupes. Le 16, l'armée anglaise arriva devant Salamanque. Dans la nuit du 16 au 17, j'évacuai cette ville, laissant toutefois une garnison dans les forts

que j'avais fait construire, et qui, par l'extrême activité qu'on avait mise à exécuter les travaux, se trouvaient en état de défense. Je me portai à six lieues de Salamanque, où, ayant réuni cinq divisions, je me rapprochai de cette ville. Je chassai devant moi les avant-postes anglais, et je forçai l'armée ennemie à montrer quelle attitude elle comptait prendre : elle parut résolue à combattre dans la forte position que présente le beau plateau de San-Cristoval. Le reste de l'armée m'ayant rejoint, je manœuvrai autour de cette position ; mais j'acquis la certitude que partout elle nous présentait des obstacles difficiles à vaincre, et qu'il valait mieux forcer l'ennemi à venir sur un autre champ de bataille, que d'engager une action avec lui sur un terrain qui lui donnait trop d'avantages. D'ailleurs, divers motifs me faisaient désirer de traîner les opérations en longueur, car je venais de recevoir une lettre du général Caffarelli qui m'annonçait qu'il réunissait ses troupes, et qu'il allait marcher pour me secourir, tandis que ma présence avait fait suspendre le siège du fort de Salamanque. Les choses restèrent dans cet état pendant quelques jours et les armées en présence, lorsque le siège du fort de Salamanque recommença avec vigueur. Le peu de distance qu'il y avait entre ce fort et l'armée française, et l'emploi de signaux convenus, me permettaient chaque jour d'être informé de la situation de la place. Ceux du 26 au 27 m'annoncèrent que la garnison pouvait tenir encore cinq jours ; dès lors je me décidai à exécuter le passage de la Tormès et à agir par la rive gauche. Le fort d'Alba, que j'avais conservé, me donnait un passage

sur cette rivière, une nouvelle ligne d'opérations et un point de dépôt important. Je fis des dispositions pour exécuter ce passage dans la nuit du 28 au 29.

Dans la nuit du 27, le feu redoubla d'intensité, et l'ennemi, fatigué d'une résistance qui lui paraissait exagérée, tira à boulets rouges sur les établissements du fort. Malheureusement les magasins renfermaient une grande quantité de bois de démolition ; ils s'enflammèrent, et en peu d'instants le fort devint le foyer d'un vaste incendie. Il fut impossible à la brave garnison qui le défendait de supporter tout à la fois les attaques de l'ennemi et l'incendie qui détruisait ses défenses, ses magasins et ses vivres, et mettait les soldats eux-mêmes dans la situation la plus épouvantable ; elle dut donc se rendre à discrétion, après avoir eu la gloire de repousser deux assauts et de faire perdre à l'ennemi au delà de treize cents hommes, c'est-à-dire plus du double des défenseurs.

Cet événement se passa le 27 à midi. L'ennemi n'ayant plus d'objet dans son opération au delà de la Tormès, et tout m'indiquant qu'il était sage d'attendre les renforts de l'armée du Nord qui m'avaient été annoncés d'une manière formelle, je me décidai à me rapprocher du Douro pour passer cette rivière avec l'armée, si l'ennemi marchait à nous, et y reprendre une bonne ligne de défense jusqu'à ce que le moment de l'offensive fût venu. Le 28, l'armée partit et prit position sur la Guarena, et le 29 sur le Trabanjos, où elle séjourna. L'ennemi ayant suivi le mouvement avec toutes ses forces, l'armée prit position sur la Zapar-

458 DÉFENSE DES FORTS DE SALAMANQUE.

dière, et, le 2, elle passa le Douro à Tordesillas, lieu que j'avais choisi pour le pivot de mes opérations, et où le fleuve m'offrait une excellente ligne.....

.....

*Signé :* MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.

DÉFENSE DU CHATEAU  
DE BURGOS,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1812.





---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                        | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Le général Clausel, qui s'était retiré à Burgos avec l'armée de Portugal, reprend l'offensive sur le Douro.....                                                                        | 465    |
| Lord Wellington quitte aussitôt Madrid, et se porte sur Valladolid. — Il est rejoint par l'armée espagnole de Galice, et oblige de nouveau l'armée française à battre en retraite..... | 466    |
| Le général Clausel évacue Burgos, laissant dans le château le général Dubreton avec deux mille hommes, et se retire à Briviesca.....                                                   | Id.    |
| Lord Wellington investit le château de Burgos avec deux divisions, tandis que le reste de son armée se porte à Monasterio pour couvrir le siège.....                                   | Id.    |
| Description du château de Burgos. — Le gouverneur fait ses préparatifs de défense.....                                                                                                 | 467    |
| Les Anglais font arriver leur matériel de siège.—Ils s'emparent de vive force de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel.                                                                   | 471    |
| Le gouverneur fait entreprendre plusieurs travaux de défense.....                                                                                                                      | 472    |
| L'ennemi construit ses premières batteries sur la hauteur de Saint-Michel.....                                                                                                         | 473    |
| Lord Wellington donne l'escalade à la première enceinte du château, mais il est repoussé.....                                                                                          | 474    |
| L'ennemi débouche du faubourg de San-Pedro, et chemine jusqu'au bord du fossé du redan <i>ax</i> , où il entreprend une galerie de mine.....                                           | 476    |
| La garnison construit un retranchement intérieur dans le terre-plein de la première enceinte, en arrière de la partie que l'ennemi paraissait vouloir faire sauter.....                | 478    |

|                                                                                                                                                                                                                      |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Anglais battent en brèche le redan 13 de la deuxième enceinte. — La garnison commence un retranchement en arrière de ce redan.....                                                                               | 479 |
| L'ennemi entreprend une nouvelle galerie de mine pour faire sauter le redan 19 de la première enceinte.....                                                                                                          | 480 |
| Le gouverneur fait des dispositions pour repousser l'assaut.....                                                                                                                                                     | 481 |
| L'ennemi fait jouer le fourneau qu'il avait préparé sous le redan 21, et donne l'assaut. — Il est repoussé.....                                                                                                      | 482 |
| Les Anglais construisent une batterie de brèche pour ouvrir l'escarpe de la première enceinte, mais notre artillerie bouleverse cette batterie.....                                                                  | 483 |
| L'ennemi fait jouer un fourneau sous le redan 13, et donne l'assaut à ce redan ainsi qu'au redan 21.—Il se loge dans le terre-plein de la première enceinte.....                                                     | 486 |
| Les assiégés font une sortie, chassent les Anglais du terre-plein de la première enceinte, et rasent leurs travaux.....                                                                                              | 487 |
| L'ennemi réoccupe la première enceinte, et y fait une parallèle. — Il entreprend une nouvelle brèche à la longue branche du demi-bastion 7.....                                                                      | 488 |
| La garnison fait de nouveaux travaux de défense.....                                                                                                                                                                 | 489 |
| L'ennemi entreprend deux galeries de mine pour faire sauter la deuxième enceinte. — Nouvelle sortie des assiégés qui rasent encore une fois les travaux des Anglais dans le terre-plein de la première enceinte..... | 490 |
| L'assiégeant pousse ses cheminements jusqu'au pied de la brèche faite à la longue branche du demi-bastion 7.....                                                                                                     | 491 |
| L'ennemi tire à boulets rouges contre l'église de la Blanca, et entreprend une galerie de mine pour faire brèche à la terrasse de l'église San-Roman.....                                                            | Id. |
| La garnison élève de nouveaux retranchements, et travaille à déblayer le pied des brèches.....                                                                                                                       | 494 |
| Les Anglais perfectionnent la brèche qu'ils avaient faite à la longue branche du demi-bastion 7, et en ouvrent une seconde sur la courtine qui se trouve en arrière.....                                             | 499 |
| L'ennemi fait jouer le fourneau qu'il avait préparé sous la terrasse de l'église San-Roman et donne un assaut général. — Il est repoussé sur tous les points.....                                                    | 500 |
| Les assiégés font jouer des fourneaux pratiqués sous le                                                                                                                                                              |     |

DES MATIÈRES.

463

|                                                                                                                                                                                             |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| clocher de l'église San-Roman, qui, en tombant, écrase trois cents Anglais.....                                                                                                             | 501 |
| Les assiégeants et les assiégés se disputent à plusieurs reprises les ruines de l'église San-Roman.....                                                                                     | 503 |
| L'armée de Portugal, accrue de nouveaux renforts et secondée par les mouvements des armées du Midi et du Centre, se rapproche de Burgos, et repousse l'avant-garde de l'armée anglaise..... | 504 |
| Lord Wellington lève le siège de Burgos et fait sa retraite sur Salamanque.....                                                                                                             | 505 |
| Résumé des pertes faites par les assiégeants et par les assiégés.....                                                                                                                       | 506 |
| Réflexions sur la belle défense de la garnison de Burgos.                                                                                                                                   | Id. |

FIN DE LA TABLE.



---

# DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1812.

---

Après la bataille des Arapiles, lord Wellington, ne laissant qu'un faible corps en observation sur le Douro, s'était porté sur Madrid. Le général Clausel, qui avait remplacé le maréchal Marmont dans le commandement de l'armée de Portugal, s'était retiré à Burgos. Profitant du répit qui lui était donné, il s'empessa de réorganiser son armée, et, avec les renforts qu'il reçut de l'armée du Nord, il se trouva, dès les premiers jours du mois d'août, à la tête de vingt mille hommes d'infanterie et de deux mille de cavalerie. Il reprit alors l'offensive, réoccupa Valladolid, et détacha le général Foy, avec deux divisions, pour secourir Astorga et retirer les garnisons des postes de Toro et de Zamora.

*Tome IV.*

30

Lord Wellington, réveillé par l'attitude offensive de cette armée, qu'il avait crue pour longtemps hors d'état de rien entreprendre, quitta Madrid le 1<sup>er</sup> septembre, laissant trois divisions en observation sur le Tage, et se porta avec le reste de ses troupes sur Valladolid. Le général Clausel évacua cette ville le 7 septembre, et se retira de nouveau sur Burgos, suivi de près par lord Wellington, qui fut renforcé, le 14, par l'armée espagnole de Galice, forte de quinze mille hommes, sous les ordres de Castaños. Le général Clausel resta en position en avant de Burgos toute la journée du 17; mais le lendemain, à trois heures du matin, il continua sa retraite sur Briviesca, où le général Souham, arrivant de France, prit le commandement de l'armée comme plus ancien en grade que le général Clausel. La ville de Burgos n'était entourée que d'un faible mur de clôture; le général Dubreton, qui y était resté avec deux mille hommes, se renferma dans le château. Lord Wellington occupa la ville le 18 à midi, et voulant s'emparer du château pour barrer le passage à nos troupes et s'assurer d'un lieu de dépôt favorable à ses opérations, il en fit l'investissement avec deux divisions; le reste de son armée alla prendre position à Monasterio pour couvrir le siège.

Burgos est situé sur la rive droite de l'Arlanzon, à l'embranchement des routes de Reynosa et de

Valladolid avec la grande route de Bayonne à Madrid. Dès le commencement de la guerre, l'Empereur, sentant l'utilité d'occuper ce point important, avait ordonné de fortifier le château pour protéger la ville, où se trouvaient les grands dépôts de l'armée; mais les travaux entrepris dans ce but n'avaient pu être achevés, faute d'argent, d'ouvriers et de moyens de transport (1). Ce château, situé sur une hauteur attenante à la ville, était bien placé pour battre les ponts de l'Aranson et les routes qui s'y croisent. Il offrait trois enceintes, dont l'une, servant de réduit, renfermait un vieux donjon et l'église de la Blanca. La première enceinte seule était revêtue : elle était surmontée d'une fraise, et avait un fossé de dix mètres de large. A deux cent cinquante mètres au nord, se trouvait, sur la hauteur de Saint-Michel qui domine le château et n'en est séparée que par un ravin profond, un grand ouvrage à cornes en terre non encore achevé, et dont l'Empereur avait lui-même arrêté le projet. Les deux branches de cet ouvrage n'avaient pas de fossé. On avait commencé un réduit à la gorge et une communication à travers le ravin, mais ces travaux étaient à peine ébauchés.

La garnison du château se composait de deux

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

bataillons du trente-quatrième de ligne, d'un bataillon du cent trentième, d'un détachement de la garde de Paris, d'une compagnie et demie du sixième régiment d'artillerie à pied, et d'une compagnie de pionniers faisant le service des sapeurs. Le matériel d'artillerie consistait en neuf pièces de gros calibre, onze pièces de campagne et six mortiers ou obusiers. Les approvisionnements de guerre étaient considérables. On avait beaucoup de blé, mais sans autres moyens de mouture que sept petits moulins à bras. On manquait de vin et de vinaigre, et l'on se trouva bientôt à court d'eau (1). On n'avait pas les bois nécessaires aux travaux du génie, et les magasins étaient dépourvus de sacs à terre, de gabions, de fascines, de charbon et de clous. Les troupes n'avaient d'autre abri qu'une caserne pouvant contenir cinquante hommes, établie dans l'église de la Blanca, où se trouvait aussi la manutention des vivres. L'ancien donjon avait été blindé, et renfermait le magasin à poudre, celui des vivres, un petit hôpital et quelques chambres pour l'état-major.

Pour suppléer à l'insuffisance du casernement, le premier soin du général Dubreton, en se renfermant dans le château, fut d'y faire construire quelques baraques avec les matériaux des maisons qui

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 2 et 3.



se trouvaient au pied du glacis ; mais l'ennemi, à son entrée dans la ville, nous priva de cette ressource. Les troupes furent donc obligées de bivouaquer dans les différents postes qui leur furent assignés. Le bataillon du cent trentième fut placé dans l'ouvrage à cornes de Saint-Michel ; une compagnie de grenadiers en fut détachée pour défendre les deux redans avancés qui éclairaient les pentes du terrain. Un bataillon du trente-quatrième occupa l'église de San-Roman, poste important attenant au château du côté de la ville : quinze hommes furent détachés de ce poste pour garder une maison crénelée qui se trouvait en avant, et d'où l'on pouvait surveiller les abords de la ville du côté de l'Arlanzon. L'autre bataillon du même régiment forma la garnison du château, ayant deux compagnies dans la première enceinte, trois dans la deuxième, et le reste dans le réduit. Le détachement de la garde de Paris fut adjoint à l'artillerie, dont le personnel était insuffisant pour le service des batteries. La compagnie de pionniers fut spécialement affectée aux travaux du génie, pour lesquels les autres corps de la garnison fournirent aussi des détachements. On éleva des masques au-devant des portes ; on construisit des merlons dans les batteries, qui presque toutes étaient à barbette ; on ferma par une ligne de palanques la gorge de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel, et l'on es-

470 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

carpa les longues branches de cet ouvrage que l'artillerie arma de neuf bouches à feu. D'autres batteries furent préparées sur divers points de l'enceinte du château, pour être armées de pièces mobiles au moment du besoin. La principale batterie dite de Napoléon, construite sur la plate-forme des bâtiments blindés du donjon, fut armée de deux pièces de 16 et de six de 12.

De son côté, lord Wellington réunissait ses moyens de siège; mais ne considérant le château de Burgos que comme une bicôque capable tout au plus de résister à des guérillas, il ne fit venir de Santander que trois pièces de 18 et cinq obusiers de 24, avec un approvisionnement à trois cents coups, quinze barils de poudre de quatre-vingt-dix livres et douze cents outils. Comme il n'avait qu'un très-petit nombre d'ingénieurs, et peu de troupes exercées aux travaux des sapes et des mines, il y suppléa par des officiers et des soldats choisis dans l'infanterie. Le 19, à onze heures et demie du matin, une forte reconnaissance, envoyée par lui sur le plateau de Saint-Michel, s'empara des deux redans situés en avant de l'ouvrage à cornes, et s'avança par le revers du plateau jusqu'à portée de pistolet de l'ouvrage lui-même. Lord Wellington, jugeant que cet ouvrage n'était pas à l'abri d'un coup de main, fit ses dispositions pour l'enlever.

1<sup>re</sup> NUIT, du 19 au 20 septembre.

A six heures et demie du soir, l'ennemi se présenta devant l'ouvrage à cornes au moment où le chef de bataillon Thomas, avec le second bataillon du trente-quatrième, venait d'y relever le bataillon du cent troisième. Une colonne, qui se porta contre la demi-lune et le demi-bastion de gauche, fut repoussée; mais deux autres, qui s'avancèrent à la droite et à la gauche, gravirent le talus en terre des longues branches et pénétrèrent dans le terre-plein. Une quatrième colonne, qui attaquait par la gorge, fut arrêtée par les palissades et perdit la moitié de son monde sous le feu du château. Cerné de toutes parts, écrasé par le nombre, le bataillon du trente-quatrième ne put se maintenir, mais il parvint à s'ouvrir un passage les armes à la main, et rentra au château, où déjà on le croyait perdu. Nous eûmes dans cette affaire cent trente-neuf hommes de tués ou de pris, et cinquante-neuf de blessés, au nombre desquels se trouva le chef de bataillon Thomas. La perte de l'ennemi fut de soixante et onze hommes tués et de trois cent quarante-neuf blessés.

Maitres de l'ouvrage à cornes, les Anglais s'établirent dans le fossé du front opposé au château, et débouchèrent de la poterne dans le terre-plein, où ils s'avancèrent en zigzag jusqu'à la gorge derrière les palissades, qui servirent à les abriter. Ils

protégèrent ces travaux par le feu de tirailleurs, embusqués tant sur la hauteur de Saint - Michel que dans les maisons de la ville voisines du château.

Notre artillerie tira toute la nuit et tout le jour sur l'ouvrage à cornes, mais ne put parvenir à détruire les palissades de la gorge qui couvraient l'ennemi. Une des pièces de 16 de la batterie Napoléon creva dans l'action, et mit hors de combat plusieurs canonnières. Le gouverneur fit placer trois pièces de 8 et un obusier sur la courtine du front 1-2, et ordonna de construire sur la plate-forme du magasin aux vivres une nouvelle batterie de deux pièces de 8 et d'un obusier, pour renforcer la batterie Napoléon. Comme le terre-plein du réduit était petit, et qu'on devait prévoir qu'il deviendrait inhabitable lorsque l'ennemi ferait jouer son artillerie, le chef de bataillon Pinot, commandant du génie, fit entreprendre, du donjon à l'église de la Blanca, une communication A-A qui pût en même temps servir de retranchement intérieur. On enterra sous le massif de ce retranchement un grand nombre de voitures, d'affûts et de caissons qui encombraient le château, et dont on ne savait que faire. On fit aussi une communication du château à l'église de San-Roman, pour y aller à couvert des tirailleurs ennemis embusqués dans les maisons de la ville. Le manque

d'eau détermina le gouverneur à réduire la ration du soldat; et, pour n'avoir pas à abreuver les bœufs, il les fit tuer et saler.

2° NUIT, du 20 au 21 septembre.

L'ennemi poussa un cheminement en dehors de l'ouvrage à cornes, et commença la batterie n° 1, de deux pièces de 18 et de trois obusiers de campagne, pour battre à la fois les trois enceintes du château du côté de l'église de la Blanca, qu'il choisit pour point d'attaque comme offrant le plus petit front; il pensait d'ailleurs que quelques heures de feu suffiraient pour ruiner les fraises et les palissades des deux premières enceintes, et qu'il pourrait ensuite tenter immédiatement l'escalade. Il fit élever des barricades dans la ville au débouché des rues du côté du château, pour arrêter au besoin nos sorties.

La garnison continua ses travaux de défense, et dans la journée elle entreprit, sur la contrescarpe des saillants 12 et 13 de la deuxième enceinte, une espèce de chemin couvert entaillé dans la contrescarpe, et assez grand pour recevoir une quarantaine d'hommes. On mit en état une casemate attenante au bastion 2, au pied du donjon, qui donnait communication aux enceintes inférieures.

Nous n'eûmes, dans les vingt-quatre heures, qu'un homme de blessé.

3<sup>e</sup> NUIT, du 21 au 22 septembre.

L'ennemi déboucha de la gorge de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel par une portion de tranchée qu'il ouvrit à la gauche de sa batterie n° 1, afin d'appuyer cette batterie : ce travail, que nous entendîmes, devint le point de mire de notre artillerie. Un caisson de munitions fit explosion dans l'une des batteries de la deuxième enceinte et nous blessa quelques hommes.

Notre feu continua toute la journée sur les travaux de l'ennemi. Nous aperçûmes plusieurs groupes d'officiers anglais qui venaient en reconnaissance sur la hauteur de Saint-Michel, et nous vîmes arriver des charriots chargés de gabions et de fascines.

Nous eûmes huit hommes de blessés.

4<sup>e</sup> NUIT, du 22 au 23 septembre.

L'ennemi entreprit une nouvelle batterie n° 2, de six pièces, pour contre-battre l'artillerie du donjon, et il arma la première qu'il avait construite. Mais, sans même attendre que cette batterie ouvrit son feu, lord Wellington, impatient de s'emparer du château, voulut, dès le soir même, donner l'escalade à la première enceinte, dont l'escarpe n'avait que vingt-trois pieds de hauteur. A onze heures du soir, quatre cents hommes munis d'échelles débouchèrent du faubourg de San-Pedro, et, favorisés par un chemin creux qui exis-

tait au pied de la muraille, ils s'approchèrent des redans 21 et 22 pour tenter l'escalade : la moitié de cette colonne se répandit en tirailleurs sur le penchant de la hauteur, afin d'empêcher les défenseurs de se présenter sur les parapets. A l'approche de l'ennemi, nos sentinelles allumèrent avec un boute-feu qu'elles tenaient à la main les obus disposés sur le parapet, et les roulèrent dans le fossé. Quelques-uns des assaillants parvinrent jusqu'au sommet de la muraille, mais ils furent renversés par les braves du trente-quatrième qui défendaient la première enceinte, et qui montèrent eux-mêmes sur le parapet pour mieux faire feu sur les Anglais entassés dans le fossé. Ceux-ci restèrent quelque temps indécis, recevant la mort sans pouvoir avancer et sans vouloir se retirer. Enfin au bout d'une heure, ils rentrèrent dans leurs positions, laissant dans le fossé une quarantaine de morts et cinq échelles qui furent enlevées par nos soldats.

Pour favoriser cette attaque, un bataillon portugais, débouchant de la ville, s'était porté contre la branche gauche du redan 17; mais cette colonne, signalée par le poste de la maison crénelée, située en avant de la demi-lune du front 10-11, fut reçue par un feu si vif des ouvrages, qu'elle s'arrêta sur la contrescarpe et regagna bientôt les maisons de la ville.

Nous eûmes neuf hommes de tués et treize de blessés.

L'ennemi, obligé d'en revenir à la marche lente des cheminements, déboucha cette nuit même du faubourg de San-Pedro; et, à la faveur d'un chemin creux qu'il rendit défensif, il s'avança jusqu'à cent dix mètres de la première enceinte.

Dans la journée, et sur la demande d'un parlementaire envoyé par lord Wellington, une suspension d'armes eut lieu pour retirer du fossé de la première enceinte les Anglais qui y avaient été tués : le gouverneur les fit porter par un détachement de la garnison à cent mètres de la contrescarpe, où ils furent reçus par les troupes assiégeantes qui les enterrèrent.

5<sup>e</sup> NUIT, du 23 au 24 septembre.

L'ennemi continua de cheminer en avant du faubourg de San-Pedro au moyen des chemins creux, et il ouvrit une portion de parallèle à cent cinquante mètres seulement du fossé des redans 20 et 21. Notre artillerie lança des pots à feu et des obus sur ce travail, mais elle ne put l'arrêter.

Au jour, l'ennemi plaça des tirailleurs dans sa parallèle, dans l'église et dans les maisons crénelées du faubourg San-Pedro, et il fit un feu si vif qu'il rendit quelque temps inhabitables nos batteries de la première enceinte; mais nous y élevâmes plusieurs traverses avec des caisses remplies de terre,



et bientôt nos canonniers purent reprendre leur tir. Le chef de bataillon Leydet, du trente-quatrième, chasseur adroit, se plaça en embuscade derrière des palissades, où, secondé par quelques hommes, il devint l'effroi des assiégeants, qui, plongés dans les tranchées, à cause du commandement considérable du château, furent obligés de les faire très-étroites et de leur donner jusqu'à six pieds de profondeur (1).

Nous eûmes quatre hommes de tués et quinze de blessés.

6<sup>e</sup> NUIT, du 24 au 25 septembre.

L'ennemi poussa un boyau en avant de sa parallèle jusqu'au bord de la contrescarpe du redan 21, où il entreprit un puits de mine pour passer sous le fossé de la face droite de ce même redan. Dans la crainte qu'il n'eût attaché immédiatement son mineur à l'escarpe, nous jetâmes toute la nuit dans le fossé des obus et des artifices. Le gouver-

---

(1) Le lieutenant-colonel du génie John Jones, dans sa relation du siège de Burgos, parle ainsi de ce fait : « Nous avons eu une grande quantité de nos soldats inexpérimentés tués par un seul tirailleur français embusqué et tirant à coup sûr. Il se tenait derrière un parapet, le bout du canon de son fusil passé dans une petite ouverture. Alors ses camarades cherchaient sur différents points à attirer l'attention de nos hommes, soit en élevant un shako, soit en jetant des pierres ou en faisant quelque bruit; ceux de nos hommes qui se montraient, oubliant le fatal fusil, étaient aussitôt atteints. »

neur fit retirer, de la première enceinte, les pièces qui n'avaient plus d'action à cause de la proximité de l'ennemi, et qui auraient pu être prises dans un assaut. Il fit établir au bord du fossé des redans 11 et 12 une ligne de palissades jointives, afin de pouvoir communiquer par la poterne du redan 11 jusqu'au petit chemin couvert des redans 12 et 13, à l'abri des feux des tirailleurs ennemis logés dans les maisons du faubourg de San-Pedro. Les batteries du réduit continuèrent à battre la gorge de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel, où l'ennemi travaillait à sa batterie n° 2.

Au jour, nous reconnûmes que l'ennemi, bien que logé sur la contrescarpe, n'avait cependant pas occupé le fossé, et nous jugeâmes à la quantité de terre qu'il avait placée sur le revers de la tranchée, ainsi qu'à sa couleur, qu'il était entré en galerie pour faire sauter le saillant du redan 21. Le commandant du génie fit aussitôt entreprendre dans le terre-plein du redan 20 un retranchement intérieur B-B, formé d'un parapet de deux mètres cinquante centimètres de relief et précédé d'un fossé, et le commandant d'artillerie fit placer dans le redan 14 une pièce de 4, dirigée sur le débouché probable de la brèche. Des obus furent disposés sur les parapets pour être jetés dans le fossé au moment de l'assaut; et comme on craignait que l'ennemi ne cherchât à s'emparer de l'église de

San-Roman pour battre de revers tout le front 11-12, le long duquel se trouvait l'unique chemin que nous avions pour communiquer avec la partie gauche de la première enceinte, huit pionniers intelligents furent chargés de creuser une petite galerie de mine dans chacun des quatre piliers du clocher de cette église, pour y placer un fourneau de deux cents livres de poudre.

Dès le matin, l'ennemi commença à tirer de sa batterie n° 1 avec une pièce de 16 et une pièce de 18 contre la branche droite du redan 13 de la deuxième enceinte, afin d'en détruire les palissades et le parapet, ce qui nous fit connaître le projet qu'il avait de pénétrer par ce point. Notre batterie du donjon lui riposta vivement, et parvint en moins d'une heure à faire taire son canon, mais sans pouvoir empêcher qu'il n'eût déjà détruit les palissades et fait ébouler le parapet sur une longueur de dix mètres. Une vive fusillade eut lieu de part et d'autre toute la journée.

Nous eûmes six hommes de tués et seize de blessés, dont un officier.

7° NUIT, du 25 au 26 septembre.

L'ennemi chemina par plusieurs zigzags sur la pente de la hauteur de Saint-Michel, pour gagner la crête d'un petit mamelon inférieur assez bien placé. Il continua la galerie de mine qu'il avait commencée contre le redan 21, laquelle avait déjà une

longueur de cinq mètres quarante centimètres, et où les terres étaient assez fermes pour qu'il pût travailler sans coffrage.

Nous entreprîmes, en arrière de la brèche ouverte à la branche droite du redan 13, un retranchement intérieur C-C, appuyé à l'escarpe du réduit. Ce fut en vain que nous essayâmes de reconnaître sur quel point du redan 21 l'ennemi dirigeait sa galerie de mine.

Nous eûmes deux hommes de tués et deux de blessés.

8<sup>e</sup> NUIT, du 26 au 27 septembre.

L'ennemi continua à cheminer sur la pente de la hauteur de Saint-Michel; et, à l'attaque de San-Pedro, il s'avança par un double zigzag jusqu'à vingt-trois mètres du redan 19, contre lequel il commença, à la pointe du jour, une galerie de mine.

La garnison entreprit un second retranchement D dans le terre-plein de la première enceinte en arrière de celui B, et l'on couvrit par une palissade la communication de ce nouveau retranchement avec la poterne du redan 11 de la deuxième enceinte.

Nous eûmes un homme de tué et deux de blessés.

9<sup>e</sup> NUIT, du 27 au 28 septembre.

L'ennemi découvrit dans la ville un dépôt d'ou-

tils que nous y avons cachés, et il reçut des poudres de Santander, ce qui lui permit de pousser ses attaques avec activité. Il entreprit un grand boyau de communication pour lier l'attaque de Saint-Michel à celle de San-Pedro, et ses mineurs continuèrent à travailler à la galerie qu'ils creusaient sous le fossé du redan 21.

Au jour, le général Dubreton, jugeant par la masse des terres qui avaient été retirées des galeries, et par le temps qui y avait été employé, que les Anglais feraient bientôt jouer leurs fourneaux, fit ses dispositions pour repousser l'assaut. Il retira les troupes de la partie du parapet du redan 21, qu'il supposait devoir sauter, et à vingt pas en arrière il plaça deux réserves, qui, au moment de l'assaut, devaient s'élançer à la baïonnette sur l'ennemi. D'autres troupes furent placées à portée pour soutenir les premières, et une section de la compagnie de pionniers se tint prête à faire une barricade au sommet de la brèche, au moyen de caissons qui étaient restés dans le terre-plein.

10<sup>e</sup> NUIT, du 28 au 29 septembre.

L'ennemi continua de travailler à la grande communication qu'il avait entreprise pour lier l'attaque de Saint-Michel à celle de San-Pedro.

Le 29, dans la soirée, les mineurs de la galerie dirigée contre le redan 21 atteignirent les fondations de l'escarpe, où ils placèrent douze barils de

poudre de quatre-vingt-dix livres. Ces mineurs avaient employé cent huit heures pour faire dix-huit mètres de galerie, c'est-à-dire à peu près le double de ce qu'il aurait fallu rigoureusement; mais ils n'étaient pas exercés, n'ayant été tirés que depuis très-peu de temps des rangs de l'infanterie. Quant à la galerie dirigée contre le redan 19, elle se trouvait encore à plus de quinze mètres du pied de l'escarpe.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, un homme de tué et quatre de blessés.

11<sup>e</sup> NUIT, du 29 au 30 septembre.

A une heure et demie du matin, l'ennemi fit jouer le fourneau établi sous la face droite du redan 21 : l'explosion fut violente, et l'escarpe fut renversée; mais les poudres n'ayant pas été placées assez avant sous le terre-plein, les terres se soutinrent à pic de manière à rendre la brèche impraticable, et le parapet resta intact, à cela près de quelques gerçures qui eurent lieu au pied de la banquette. Au signal donné par l'explosion, trois cents hommes, que l'ennemi avait réunis dans sa parallèle, se présentèrent au pied de la brèche; n'ayant pu la gravir, ils furent obligés de rentrer dans leurs logements sous le feu meurtrier du château. Une autre colonne insultait en même temps le front qui fait face à la ville, mais elle fut aussi repoussée avec perte.

Il était resté sur l'un des contre-forts attenant à la brèche un petit logement en maçonnerie, d'où l'on voyait très-bien le pied de cette brèche. On y mit trois ou quatre hommes pour rouler des obus, et l'on y fit une communication en sacs à terre; mais à la pointe du jour, l'ennemi ruina ce logement avec les pièces qu'il démasqua à sa batterie n° 1.

Dans la journée, les mines que nous préparions dans les piliers de l'église de San-Roman furent chargées, étré sillonnées et garnies de leurs saucissons.

Nous eûmes un homme de tué et neuf de blessés.

12<sup>e</sup> NUIT, du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre.

Pour suppléer à la première mine qui n'avait pas produit l'effet qu'il en attendait, l'ennemi poussa activement la deuxième galerie dirigée sous le redan 19; et, afin que le succès ne dépendît pas uniquement de cette galerie, il entreprit une nouvelle batterie de brèche n° 3 pour trois pièces de 18, qui fut établie très-près de la première enceinte et sous la plongée des feux de nos ouvrages supérieurs, ce qui le détermina à n'y faire qu'un épaulement en sacs à laine à l'épreuve de la balle.

Au jour, cette batterie se trouva terminée et armée et commença à tirer; mais nous parvîmes à la battre d'écharpe par la face droite du redan 18 que nous armâmes d'une pièce de 6 et d'un obusier : avant la fin du jour, le parapet de cette

batterie se trouva ruiné, et les affûts de deux de ses pièces furent brisés ainsi que les tourillons de la troisième.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, trois hommes de tués et quatre de blessés.

13<sup>e</sup> NUIT, du 1<sup>er</sup> au 2 octobre.

Espérant toujours pouvoir faire brèche par le canon à la première enceinte, l'ennemi retira ses pièces de la batterie n° 3 et construisit un peu plus à gauche une batterie n° 4, à laquelle il fit un épaulement à l'épreuve du canon. Il continua ses zigzags à la descente de Saint-Michel, et termina la grande communication qui liait cette attaque à celle de San-Pedro.

Au jour, nous reconnûmes à la couleur des déblais placés sur le revers de la tranchée que l'ennemi dirigeait une galerie souterraine contre le redan 19. A la fin de la journée, elle avait vingt-deux mètres de longueur, et devait être prolongée encore de quatre mètres pour atteindre les fondations de l'escarpe. A la profondeur où elle se trouvait, le travail y était devenu très-difficile par le manque d'air : souvent on ne pouvait tenir un flambeau allumé, et l'on était obligé d'interrompre le travail pour donner à l'air le temps de se renouveler.

Dans l'après-midi, la pluie tomba avec violence, et rendit presque impraticables les tranchées de l'ennemi.



Notre feu se maintint avec activité, et tourmenta tellement la batterie n° 4 que les Anglais, renonçant à l'achever, en retirèrent les pièces qu'ils ramenèrent la nuit suivante à la batterie n° 1.

Nous eûmes six hommes de tués et huit de blessés.

14<sup>e</sup> NUIT, du 2 au 3 octobre.

La pluie tomba toute la nuit, et empêcha de part et d'autre les travaux.

Dans la journée, le temps s'étant amélioré, nous terminâmes les travaux de la première enceinte. Nous nous occupâmes aussitôt des perfectionnements de la deuxième enceinte sur les fronts de la ville, afin d'assurer la retraite des postes chargés de la défense des fossés sur les fronts 7-8 et 8-9. On ferma le fossé du bastion 10 par une palanque avec barrière, et l'on fit à la tour Saint-Gil attenante au bastion 7 une petite poterne, dont le débouché fut couvert par une traverse.

Nous eûmes un homme de tué et deux de blessés.

15<sup>e</sup> NUIT, du 3 au 4 octobre.

Dans la crainte que l'ennemi n'entreprît une nouvelle attaque souterraine contre la première enceinte, nous jetâmes des pots à feu et des artifices dans le fossé. Néanmoins nous ne pûmes rien découvrir, bien que l'on pût juger par le bruit que faisaient les Anglais qu'ils ne cessaient pas de

travailler au pied de l'escarpe du redan 19. Pensant que c'était là qu'ils étaient entrés en galerie, le commandant du génie fit commencer un retranchement intérieur E-E à la gorge de ce redan.

Au jour, l'ennemi démasqua à la fois six pièces de campagne et un obusier qu'il avait placés sur la rive droite de l'Arlanzon, ainsi que sa batterie n° 1, qu'il avait réarmée de deux pièces de 18 et de trois obusiers de 24. Cette dernière batterie tira sur la brèche du redan 21 ouverte précédemment par la mine; elle en fit ébouler les terres, et ruina le parapet en sacs à terre que nous y avions élevé : le soir, cette brèche se trouva praticable sur une largeur d'environ vingt mètres.

Dès le matin, les mineurs anglais achevèrent la galerie qu'ils dirigeaient sous le redan 19; ils formèrent en retour une chambre d'un mètre vingt centimètres, où ils placèrent douze barils de poudre de quatre-vingt-dix livres : ce fourneau joua à cinq heures et demie du soir, et ouvrit au redan 19 une brèche de trente mètres de large. Aussitôt plusieurs colonnes assaillirent cette brèche et celle du redan 21, et s'y logèrent. Les défenseurs abandonnèrent le retranchement B, qui se trouvait pris à dos, ainsi que le retranchement E, qui n'était qu'ébauché, et se retirèrent, partie dans le petit chemin couvert des redans 12 et 13, partie derrière le retranchement D. L'ennemi eut dans

cet assaut trente-sept hommes de tués et cent quatre-vingt-seize de blessés; parmi ces derniers se trouva le lieutenant-colonel du génie John Jones qui dirigeait l'attaque.

Nous eûmes vingt-sept hommes de tués et quarante-deux de blessés.

16<sup>e</sup> NUIT, du 4 au 5 octobre.

L'ennemi fit un logement sur chacune des brèches de la première enceinte, et commença à cheminer de la brèche de gauche contre le redan 13, dont le parapet et les palissades étaient ruinés depuis le 25 septembre. A deux heures du matin, il s'approcha de cet ouvrage pour le reconnaître ou pour l'insulter, mais notre feu le força de se retirer. Il fit aussi une tentative contre les fronts de la ville, et il occupa sans coup férir la maison crénelée, située en avant de l'église de San-Roman, qui, on ne sait par quel malentendu, ne se trouva pas gardée. L'occupation de ce poste fut pour lui d'un grand avantage, parce qu'il s'en était trouvé jusque-là beaucoup incommodé. Il fit aussitôt une communication pour y arriver à couvert.

Au jour, le gouverneur apercevant les cheminement qu'avait faits l'ennemi dans le terre-plein de la première enceinte, les jugea trop menaçants pour les laisser continuer, et prépara une sortie pour les détruire. A la chute du jour, deux compagnies de voltigeurs et un détachement de pion-

niers débouchèrent de la deuxième enceinte, et se portèrent à la baïonnette sur les brèches des redans 19 et 21. Les Anglais furent culbutés dans le fossé, et leurs travaux furent rasés. Nos troupes rentrèrent ensuite dans la deuxième enceinte, emportant les gabions et les outils abandonnés par l'ennemi.

Nous eûmes dix-sept hommes de tués et vingt et un de blessés.

17° NUIT, du 5 au 6 octobre.

L'ennemi réoccupa les brèches des redans 19 et 21, et reconstruisit une partie de ses logements dans le terre-plein de la première enceinte. Il ouvrit l'escarpe du redan 22, et en déboucha par une portion de parallèle afin d'appuyer sa gauche.

Au jour, notre artillerie n'ayant pu pointer assez bas ses pièces pour battre la nouvelle parallèle entreprise par l'ennemi, nous y dirigeâmes une fusillade très-vive, et nous fîmes rouler sur le glacis de grosses bombes qui firent sauter les gabions, et forcèrent les travailleurs à se retirer.

A midi, l'ennemi dirigea quatre obusiers de sa batterie n° 1 contre les palissades de la face droite du redan 13; en même temps sa batterie n° 2, armée de deux pièces de 18 et d'un obusier de 24, entreprit par la trouée du fossé du redan 16 une nouvelle brèche à la longue branche revêtue du demi-bastion 7, afin de pouvoir tourner la deuxième

enceinte au moment où il l'attaquerait de front par la brèche du redan 13.

Le gouverneur fit aussitôt établir à droite de la nouvelle brèche et au pied du front 1-2 une traverse avec fossé, pour empêcher l'ennemi de s'étendre dans le demi-bastion 7, et à gauche une retirade en palanque pour isoler le redan 15. On planta aussi dans le fossé du redan 13 une palanque de chaque côté de la brèche, afin d'empêcher l'ennemi de s'étendre et d'attaquer les redans voisins. Des puits de mine furent entrepris dans l'intérieur des terre-pleins des redans 13, 14 et 15, pour les faire sauter lorsqu'on serait obligé de les abandonner.

Notre artillerie riposta vivement au feu de l'ennemi, et les brèches du redan 13 et de la longue branche du demi-bastion 7 firent peu de progrès dans la journée.

18<sup>e</sup> NUIT, du 6 au 7 octobre.

L'ennemi perfectionna ses logements dans le terre-plein de la première enceinte, et poussa un cheminement jusqu'à trente mètres du fossé du redan 13.

Dans le château, on déblaya le pied de la brèche du redan 18, et l'on continua les puits de mine commencés dans les redans 13, 14 et 15. Ce dernier travail avança peu, le terrain se trouvant très-dur et les travailleurs peu exercés; on était d'ail-

leurs si mal approvisionné que, pour faire des saucissons et des augets, il fallut employer des draps de lit de l'hôpital et arracher des planches des baraques et les clous de vieux bois de démolition.

Au jour, les batteries n<sup>os</sup> 1 et 2 continuèrent à tirer. L'escarpe, que battait cette dernière batterie par la trouée du redan 16 à la longue branche du demi-bastion 7, s'écroula à cinq heures du soir.

Nous eûmes cinq hommes de tués et neuf de blessés.

19<sup>e</sup> NUIT, du 7 au 8 octobre.

L'ennemi ouvrit une portion de parallèle au pied du château du côté de Saint-Michel. Il continua celle qu'il avait entreprise dans le terre-plein de la première enceinte, et y commença des puits de mine contre les redans 13 et 14. Le général Dubreton voulant raser ces travaux, et présumant avec raison que cette fois l'ennemi se tiendrait sur ses gardes, commanda une sortie plus forte que la première. Trois compagnies de grenadiers, deux sections de voltigeurs et un détachement de travailleurs débouchèrent à trois heures du matin des fossés de la deuxième enceinte, et se portèrent avec rapidité droit sur les brèches : tout ce qui se trouva d'ennemis entre les deux enceintes et sur les brèches fut tué à la baïonnette, hormis deux officiers et trente-six soldats qui furent faits pri-

sonniers. Après avoir effacé les ouvrages et enlevé les outils, nos troupes firent leur retraite en bon ordre. L'ennemi eut deux cents hommes de tués ou de blessés.

Au jour, les Anglais, qui avaient réoccupé le revers du parapet de la première enceinte, firent une vive fusillade; mais ils renoncèrent à cheminer dans le terre-plein. Ils continuèrent de battre en brèche la longue branche du demi-bastion 7, et dans la soirée la brèche se trouva praticable. Le manque d'espace nous empêchant de faire un retranchement en arrière de cette brèche, nous enterrâmes sous les décombres un chapelet de bombes liées par un saucisson. Nous terminâmes dans le terre-plein des redans 12, 13 et 14 les trois fourneaux, qui furent chargés chacun de deux à trois cents livres de poudre.

Nous eûmes onze hommes de tués et vingt-deux de blessés.

20<sup>e</sup> NUIT, du 8 au 9 octobre.

Malgré une pluie battante et un vent très-froid, la garnison resta sur pied jusqu'au jour dans l'attente de l'assaut. La brèche de la longue branche du bastion 7 fut couronnée d'un parapet en sacs à terre, et gardée par deux compagnies de grenadiers soutenues par une compagnie de voltigeurs. Une autre compagnie de grenadiers, soutenue également d'une compagnie de voltigeurs, fut char-

gée de défendre la brèche du redan 13. Ces brèches furent bordées de chevaux de frise faits à la hâte, et l'on y disposa des obus et des artifices qui devaient être jetés sur l'ennemi au moment de l'assaut.

L'ennemi, que les échecs qu'il avait éprouvés rendaient défiant, n'osa rien tenter. Il continua de travailler à la parallèle entreprise la nuit précédente au pied du château, et il chemina en zigzag dans le fossé du redan 22, pour gagner le pied de la brèche ouverte à la longue branche du demi-bastion 7. Il poussa dans le terre-plein du redan 19 un cheminement pour tourner le retranchement D et se rendre maître du débouché de la poterne du redan 11, par laquelle nos troupes, communiquant au petit chemin couvert des redans 12 et 13, pouvaient à chaque instant renouveler leurs sorties. Dès que nous nous fûmes aperçus de ce dernier travail, nous entreprîmes à l'extrémité gauche du retranchement D un crochet en retour, derrière lequel nous entreprîmes une fougasse pour faire sauter la tête de sape de l'ennemi.

Les Anglais tirèrent toute la journée à boulets rouges contre l'église de la Blanca et y lancèrent aussi des obus, sans toutefois mettre le feu nulle part. Les pièces de campagne qu'ils avaient sur la rive gauche de l'Arlanzon tirèrent aussi, mais sans plus d'effet.



Nous eûmes dix hommes de tués et onze de blessés.

21<sup>e</sup> NUIT, du 9 au 10 octobre.

La garnison, électrisée par ses succès, s'apprêta à repousser l'assaut, et le gouverneur prit les mêmes précautions que la veille. Un détachement de pionniers fut employé à escarper le pied de la brèche de la longue branche du demi-bastion 7. Le travail fut poussé avec une activité telle qu'à minuit on ne pouvait déjà plus monter sur la brèche sans échelles.

L'ennemi travailla de son côté à vider l'eau de ses tranchées et à réparer ses batteries. Il continua à cheminer dans le fossé du redan 22. Ses mineurs commencèrent une galerie de mine à partir des maisons de la ville les plus rapprochées de l'église de San-Roman, pour faire brèche au mur de la terrasse sur laquelle cette église est située.

Au jour, l'ennemi continua de tirer à boulets rouges sur l'église de la Blanca. Il ruina cet édifice et mit le feu dans la toiture; mais cet incendie fut bientôt éteint. Voyant que la brèche de la longue branche du demi-bastion 7 avait été escarpée, il tira dessus tout le jour pour la rendre de nouveau praticable. Il reçut ce jour-là quarante barils de poudre de Santander.

Le temps était toujours fort mauvais, et les saucissons des fourneaux que nous avions prépa-

rés dans les redans 13, 14 et 15, se trouvant avariés, il fallut les changer : ceux que l'on mit à leur place furent disposés entre des tuiles creuses ; néanmoins les pluies ayant continué, on se vit encore obligé de les remplacer à la fin de la journée.

Nous eûmes trois hommes de tués et quinze de blessés.

22<sup>e</sup> NUIT, du 10 au 11 octobre.

L'ennemi ne fit aucune attaque; il se contenta de pousser son cheminement dans le fossé du redan 22 jusqu'au tambour en palissades qui se trouvait à l'extrémité. Cette inaction de sa part nous fit penser que, comptant peu sur ses brèches et sur son artillerie pour les perfectionner, il travaillait à en ouvrir de nouvelles par la mine. En effet, maître du terre-plein de la première enceinte, il pouvait sans être vu et sans beaucoup de peine, à cause de la nature du terrain, pousser une galerie pour faire brèche à la fois aux deux redans 14 et 15 et au bastion 1 du réduit. Dans la crainte de cette attaque, le commandant du génie entreprit dans le terre-plein du réduit un nouveau retranchement G-G, pour isoler le donjon, de l'église de la Blanca. Néanmoins, afin de pouvoir défendre cette église jusqu'au dernier moment, on crénelait le mur du rez-de-chaussée, et l'on prépara sous l'édifice un système de soggasse pour le faire sauter lorsqu'on serait obligé de l'abandonner. La

pluie, qui tomba toute la nuit, fit beaucoup souffrir la garnison.

Au jour, l'ennemi, bien que contrarié aussi par le mauvais temps, tira sur les brèches et sur l'église de la Blanca.

Nous eûmes quatre hommes de tués et quatre de blessés.

23<sup>e</sup> NUIT, du 11 au 12 octobre.

La nuit fut aussi mauvaise que le jour, et la garnison qui, dans l'attente de l'assaut, resta constamment sur pied et sans abri, souffrit beaucoup. Des travailleurs continuèrent à escarper la brèche de la longue branche du demi-bastion 7. On nettoya aussi en arrière le pied de la courtine 1-2, dont l'escarpe commençait également à s'ébouler par l'effet du tir de l'ennemi.

Les Anglais, ayant poussé leur cheminement dans le fossé du redan 22 au delà du tambour en palissades, le terminèrent par un boyau parallèle à la longue branche du demi-bastion 7.

Au jour, l'ennemi recommença à tirer à boulets rouges sur l'église de la Blanca, et lança aussi quelques boulets creux sur les brèches. Il continua de pousser sa galerie de mine contre la terrasse de l'église de la Blanca. A la fin de la journée, cette galerie avait trente mètres de long, et elle devait être prolongée encore de dix-sept mètres pour atteindre le pied de la muraille. La pluie continuant

de tomber avec violence, le gouverneur fit encore renouveler tous les saucissons des fourneaux de mine et des chapelets de bombes.

Nous eûmes quatre hommes de tués et quatre de blessés.

24° NUIT, du 12 au 13 octobre.

La nuit fut passable; néanmoins l'ennemi resta dans l'inaction. Nous supposâmes qu'il continuait à pousser une galerie de mine contre les redans 14 et 15 et le bastion 1 du réduit; et comme nous n'avions pas les moyens de faire des contre-mines, il fallut nous résigner à attendre ses entreprises. On commença, au pied du front 5-6, sur la rampe aboutissant à la porte du réduit, une nouvelle coupure H, pour empêcher l'ennemi de s'étendre jusqu'à cette porte après la prise de la première enceinte.

Nous eûmes quatre hommes de tués et quatre de blessés.

25° NUIT, du 13 au 14 octobre.

L'ennemi resta dans la même inaction que les nuits précédentes, bien que la brèche de la longue branche du demi-bastion 7 fût praticable depuis cinq jours. La garnison continua de travailler à escarper le pied de cette brèche. Pendant la journée, l'ennemi ne tira que de quelques pièces de la batterie n° 1.

Nous eûmes un homme de blessé.

26° NUIT, du 14 au 15 octobre.

A l'extrême nuit, nous entendîmes le bruit d'une scie au pied du redan 22, d'où nous soupçonnions que l'ennemi poussait une attaque souterraine pour faire sauter à la fois les redans 14 et 15 et le bastion 1 du réduit. Nous supposâmes qu'il débitait des bois pour ses châssis de mine ou pour le bourrage de ses fourneaux, et le gouverneur se hâta de faire mettre en état de défense le retranchement intérieur construit dans le terre-plein du réduit, et d'où l'on pouvait voir le débouché de la brèche présumée. On perça aussi d'embrasures le mur de la fausse braie du donjon, qui dominait le même point, et l'on y plaça six bouches à feu. Deux mortiers de ce donjon furent encore dirigés vers l'église de la Blanca, pour empêcher l'ennemi de s'y loger.

Les Anglais ayant reçu de Ciudad-Rodrigo les munitions qu'ils attendaient, armèrent leur batterie n° 2 de trois pièces de 18 et d'un obusier; et commencèrent à contre-battre notre batterie du donjon dite de Napoléon; mais en moins d'une demi-heure leurs pièces furent réduites au silence. De notre côté, une pièce de 12, placée sur la courtine 1-2, creva dans l'action, et mit hors de combat quelques canonnières.

Nous eûmes un homme de tué et deux de blessés.

27<sup>e</sup> NUIT, du 15 au 16 octobre.

Même inaction de la part de l'ennemi, qui se contenta de soutenir la fusillade.

La journée fut extrêmement pluvieuse. L'ennemi dirigea les pièces de sa batterie n<sup>o</sup> 2 sur la brèche de la longue branche du demi-bastion 7. Il tira toute la journée, mais mollement, tant de cette batterie que de la batterie n<sup>o</sup> 1 et des pièces de campagne qu'il avait sur la rive gauche de l'Arlanzon.

Nous eûmes sept hommes de blessés.

28<sup>e</sup> NUIT, du 16 au 17 octobre.

A l'extrémité du boyau dirigé dans le terre-plein de la première enceinte, l'ennemi voulut entreprendre un cavalier de tranchée, pour plonger le crochet qui terminait à la gauche le retranchement D, mais ses sapeurs, qui n'étaient pas exercés, ne purent l'exécuter. Au bruit de quelques pièces de bois que nous entendîmes dans ce boyau, nous jugeâmes qu'il travaillait à quelque fourneau. A la pointe du jour, la galerie qu'il dirigeait contre le mur de la terrasse de l'église de San-Roman se trouva terminée; il s'empessa d'y établir un fourneau de neuf cents livres de poudre (1).

---

(1) Dans son journal du siège du château de Burgos, le lieutenant-colonel du génie anglais John Jones fait remarquer que dans la galerie dirigée contre la terrasse de l'église de San-Roman, bien qu'elle fût beaucoup plus longue que celles qui

A sept heures du matin, l'ennemi reprit avec une nouvelle activité le feu de ses batteries n<sup>o</sup> 1 et 2, qu'il avait renforcées de quelques-unes des pièces françaises restées dans l'ouvrage à cornes de Saint-Michel. Il chercha principalement à agrandir la brèche de la longue branche du demi-bastion 7, et en commença une nouvelle en arrière, à la courtine du front 1-2 du réduit. Nous remarquâmes des mouvements de troupes sur plusieurs points, ce qui nous fit présumer un assaut prochain.

A sept heures du soir, l'ennemi fit jouer contre le retranchement D une fougasse qui fut sans effet; seulement nous ressentîmes une forte commotion, accompagnée d'un bruit sourd semblable à celui d'une détonation lointaine. Nous crûmes que l'ennemi avait fait jouer une mine pour faire une nouvelle brèche, et qu'il allait donner l'assaut; mais il se contenta de reconnaître le retranchement D qu'il trouva intact, et il se retira après avoir échangé quelques coups de fusil.

Nous eûmes un homme de tué et quinze de blessés.

29<sup>e</sup> NUIT, du 17 au 18 octobre.

La brèche de la courtine du front 1-2 était très-

---

avaient été faites contre la première enceinte, les mineurs ne souffrirent pas de la rareté de l'air. Il attribue cette différence au peu d'enfoncement de la galerie, qui ne se trouvait qu'à six pieds de la surface du sol.

avancée; pour en rendre l'accès difficile, des travailleurs de la garnison s'occupèrent d'en escarper le pied et de former avec les décombres un nouveau parapet à la brèche de la longue branche du demi-bastion 7 qui se trouvait en avant.

L'ennemi tira toute la journée pour élargir ces deux brèches et détruire les chevaux de frise que nous avions placés au sommet. Dans l'après-midi, lord Wellington, jugeant qu'elles étaient praticables, dicta sur le terrain même ses ordres pour le dispositif de l'assaut (1).

A quatre heures du soir, l'ennemi fit jouer la mine qu'il avait préparée sous la terrasse de l'église de San-Roman : l'explosion fit une brèche considérable et fut le signal d'un assaut général pour lequel huit bataillons, divisés en trois colonnes, se trouvaient réunis dans les tranchées.

La première colonne s'élança sur la brèche de la longue branche du demi-bastion 7, la gravit avec beaucoup d'ardeur, et força les grenadiers qui la défendaient de se retirer derrière la palanque de droite. Les Anglais assaillirent alors la brèche de la courtine du front 1-2, et parvinrent jusque dans le terre-plein du réduit devant le retranchement intérieur A-G; mais là, le capitaine des voltigeurs Vellermet, à la tête de sa compagnie, s'élança sur

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 4.



l'ennemi au cri de vive l'Empereur, et l'attaque de front à la baïonnette, en même temps que les défenseurs des redans 14, 15 et 16 de la deuxième enceinte le prennent en flanc. Cette double attaque eut un plein succès, et les Anglais furent culbutés au delà des brèches avec une perte considérable.

La seconde colonne se porta contre les redans 12, 13 et 14. Elle descendit dans le fossé, et quelques hommes parvinrent jusque sur le parapet; mais ils furent tués à coup de baïonnette par les défenseurs qui roulèrent des obus dans le fossé. Cette colonne, arrêtée de front et prise en flanc par le feu du retranchement D, fut obligée de se retirer comme la première, après avoir éprouvé une perte énorme.

La troisième colonne, qui s'était avancée contre l'église de San-Roman par la brèche de la terrasse, força la compagnie qui s'y trouvait de se retirer derrière la deuxième enceinte; mais se trouvant écrasée par un feu des plus vifs d'artillerie et de mousqueterie, tant de cette enceinte que de la demi-lune du front 10-11 qui la prenait en flanc, elle se précipita dans l'église de San-Roman pour se mettre à couvert. Le chef de bataillon du génie Pinot, saisissant le moment favorable, fit mettre le feu aux fourneaux préparés sous les piliers de cette église, qui soudain s'écroula avec le plus horrible fracas, ensevelissant plus de trois cents

hommes sous ses ruines : le reste de la colonne s'enfuit épouvantée et alla se mettre à couvert derrière les maisons de la ville d'où elle avait débouché.

Au bout d'une heure, l'ennemi était rentré dans ses logements. Il soutint encore un peu la fusillade, mais les pertes qu'il avait éprouvées le dégoutèrent d'un nouvel assaut. Les défenseurs, au contraire, animés par leur triomphe, se tinrent en position sur les brèches.

Nous eûmes onze hommes de tués et trente et un de blessés.

30<sup>e</sup> NUIT, du 18 au 19 octobre.

Bien que la nuit fût très-pluvieuse, la garnison resta sous les armes dans l'attente d'un nouvel assaut. Des travailleurs furent employés à escarper la brèche de la courtine du front 1-2 et à creuser un fossé au pied. On forma aussi un nouveau parapet en arrière de la brèche de la longue branche du demi-bastion 7.

L'ennemi vint se loger dans les décombres de l'église de San-Roman que nous n'avions pas réoccupée, et fit en avant une gabionnade ainsi qu'une communication pour y arriver. De notre côté, craignant une attaque contre la courtine du front 10-11, nous entreprîmes en arrière un nouveau retranchement intérieur H-H, couvrant le débouché de la demi-lune située en avant de cette courtine, et nous plantâmes plusieurs lignes de

palissades au pied du bastion 3. Dans l'après-midi, le gouverneur, ne voulant pas laisser le temps à l'ennemi de diriger de l'église de San-Roman quelque galerie de mine contre le front 9-10, y envoya un détachement de grenadiers qui chassèrent les Anglais et rasèrent leurs travaux après leur avoir tué quelques hommes.

31<sup>e</sup> NUIT, du 19 au 20 octobre.

A dix heures du soir, l'ennemi s'approcha en silence du retranchement D situé dans le terre-plein de la première enceinte, et chercha à l'escalader; mais accueilli par une vive fusillade, il se retira, abandonnant ses échelles qu'un de nos postes alla prendre et rentra dans le château. Il revint pour s'établir dans les ruines de l'église de San-Roman; mais le gouverneur y dirigea de nouveau un détachement de voltigeurs qui l'en chassa, lui tua quelques hommes et lui fit un prisonnier. Un détachement de pionniers garda ce poste jusqu'au soir, et prépara des fougasses sous quelques pans de muraille, afin de les renverser sur les assiégeants; il rentra ensuite dans le château.

Nous aperçûmes au loin de grands mouvements de troupes et de voitures, ce qui nous fit présumer que les armées françaises s'approchaient. En effet, la résistance longue et vigoureuse de la garnison avait donné le temps à l'armée de Portugal de recevoir des renforts, et dès le 17, elle comptait

environ quarante mille hommes. Le général Souham, qui la commandait, voulant faire connaître aux troupes de Burgos qu'il était en mesure de les secourir, fit attaquer l'avant-garde anglaise par le général Maucune, et ordonna en même temps au général Foy d'emporter de vive force le poste de Poza, occupé par les troupes de Castaños. Ces deux attaques eurent un plein succès, et firent éprouver à l'ennemi une perte assez considérable. Le général Souham continua son mouvement offensif sur Burgos, tandis que les armées du Midi et du Centre, quittant le royaume de Valence, se portaient sur Madrid. Déjà lord Wellington avait retiré la plus grande partie des troupes du blocus pour renforcer son armée d'observation. Il ne restait plus devant Burgos, le 20 octobre, que la brigade du général Pack, forte de deux à trois mille hommes.

### 32° NUIT, du 20 au 21 octobre.

A l'entrée de la nuit, les Anglais ayant paru en grand nombre dans les tranchées, nous restâmes jusqu'au jour sous les armes dans l'attente d'un nouvel assaut. Nous continuâmes d'escarper les brèches et de perfectionner les retranchements intérieurs. L'ennemi revint dans les décombres de l'église de San-Roman, mais il ne s'engagea pas assez avant pour que nous fissions jouer les fougasses que nous y avions préparées.

• Au jour, un de nos détachements chassa encore une fois l'ennemi des ruines de San-Roman, lui fit cinq prisonniers, et détruisit ses logements. Nous aperçûmes du donjon de nouveaux mouvements dans l'armée assiégeante, dont plusieurs divisions prenaient position sur la route de Vitoria. Nous ne doutâmes plus de notre prochaine délivrance.

Nous eûmes un homme de tué et huit de blessés.

33<sup>e</sup> NUIT, du 21 au 22 octobre.

L'ennemi resta dans ses tranchées, mais il continua la fusillade comme de coutume jusqu'à quatre heures du matin, qu'il fit sauter un magasin à poudre à Saint-Michel, et commença sa retraite.

Au jour, le gouverneur envoya en reconnaissance quelques détachements qui trouvèrent les tranchées évacuées. Deux compagnies d'élite prirent possession de la ville. L'arsenal était en feu, et plusieurs mines, chargées de vingt barils de poudre, étaient disposées sous l'ouvrage à cornes de Saint-Michel pour le faire sauter, mais elles ne firent pas explosion.

A dix heures du matin, la tête de l'avant-garde de l'armée française parut à Villafrias, et à onze heures elle fit son entrée dans la ville. Notre cavalerie, envoyée à la poursuite des Anglais, trouva à une lieue une partie de leur artillerie de siège qu'ils avaient abandonnée, ainsi que les pièces

qu'ils nous avaient prises à l'ouvrage à cornes de Saint-Michel (1).

Pendant ce siège, qui dura trente-trois jours, les Anglais firent jouer quatre mines et tirèrent quatre mille soixante-deux coups de canon, dont neuf cent trois avec des projectiles français. Ils ouvrirent cinq brèches et livrèrent cinq assauts, mais un seul avec succès. D'après leurs rapports, ils éprouvèrent une perte de deux mille soixante-quatre hommes tués ou blessés.

La garnison fit cinq sorties, toutes heureuses : elle eut cent quatre-vingt-seize hommes de tués et quatre cent quarante-trois de blessés. Au moment où elle fut délivrée, elle comptait encore douze cents hommes sous les armes ; elle avait un réduit intact et des vivres et des munitions pour plusieurs jours. Sa belle et vigoureuse défense fit perdre à lord Wellington le fruit de la bataille des Arapiles, en donnant à l'armée de Portugal le temps de se réorganiser et aux armées du Midi et du Centre celui de se concentrer sur le Tage pour agir avec la première, ce qui décida la retraite de l'ennemi jusqu'en Portugal. Ce résultat mémorable couvrit de gloire le général Dubreton, si digne de commander à une pareille garnison (2).

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 5 et 6.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 7 et 8.

---

# ÉTAT

DES TROUPES COMPOSANT LA GARNISON DU CHATEAU DE BURGOS.

---

## ÉTAT-MAJOR.

Dubreton, général de brigade, gouverneur.  
Saint-Hilaire, major, chef de l'état-major.  
Badicati, chef de bataillon, commandant d'armes.

## INFANTERIE.

|                               |              |                |
|-------------------------------|--------------|----------------|
| 34 <sup>e</sup> de ligne..... | 2 bataillons | 986 hom. prés. |
| 130 <sup>e</sup> id. ....     | I            | 511            |
| Garde de Paris (dét.).....    | I            | 182            |
| TOTAL.....                    |              | 1679           |

## ARTILLERIE.

### ÉTAT-MAJOR.

Mauroye, capitaine, commandant de l'artillerie.  
Renivagen, id.

|                       |                                |                                     |         |
|-----------------------|--------------------------------|-------------------------------------|---------|
| Artillerie à pied.... | { 6 <sup>e</sup> régiment..... | { 5 <sup>e</sup> compagnie (dét.).. | 15 hom. |
|                       |                                | 20 <sup>e</sup> id.....             | 106     |
| Ouvriers.....         | .....                          |                                     | 6       |
| TOTAL.....            |                                |                                     | 126 h.  |

## GÉNIE.

### ÉTAT-MAJOR.

Pinot, chef de bataillon, commandant du génie.  
Dehon, capitaine.

### TROUPES.

|                 |                               |                            |                             |                 |
|-----------------|-------------------------------|----------------------------|-----------------------------|-----------------|
| Pionniers ..... | 2 <sup>e</sup> compagnie..... | { Brenanot, capitaine..... | { Wertvein, lieutenant..... | 2 off. 124 hom. |
|-----------------|-------------------------------|----------------------------|-----------------------------|-----------------|

508 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

ADMINISTRATION.

Grusse, commissaire des guerres.  
Officiers de santé, employés, etc., 10.

RÉSUMÉ.

|                                 |             |
|---------------------------------|-------------|
| État-major.....                 | 3           |
| Infanterie.....                 | 1679        |
| Artillerie.....                 | 129         |
| Génie.....                      | 128         |
| Administration et employés..... | 11          |
| Malades.....                    | 60          |
| <b>TOTAL.....</b>               | <b>3010</b> |



# PIÈCES JUSTIFICATIVES.



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

N° 1.

*Rapport du chef de bataillon du génie Pinot, au ministre de la guerre, sur la situation des travaux du fort de Burgos au 12 septembre.*

Burgos, le 13 septembre 1812.

Monseigneur,

Pour remplir les intentions de Sa Majesté, j'ai eu l'honneur, dès mon arrivée ici, d'adresser à Votre Excellence un mémoire apostillé de l'état dans lequel se trouvaient les ouvrages ordonnés et exécutés au fort de Burgos, et de l'informer que ce fort était loin d'être en état de soutenir un siège. Depuis cette époque, j'ai mis tous mes soins à réunir le plus de moyens possibles pour exécuter les travaux les plus pressants ; mais je n'ai pu faire encore que très-peu de chose, tant à cause du manque de bras que de la pénurie de matériaux de toute espèce.

La position actuelle des armées fait présumer que, sous peu de jours, Burgos sera abandonné à ses propres forces et attaqué par l'ennemi. Dans cette circonstance, Monseigneur, je crois devoir mettre sous vos

## 512 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

yeux l'état de situation actuelle dès ouvrages de ce fort, afin de vous faire juger de la durée possible de sa résistance. Votre Excellence appréciera mieux tous les efforts que devront faire les officiers du génie pour en obtenir une bonne défense.

Le fort de Burgos proprement dit est construit sur la hauteur de la Blanca. Les obstacles naturels du terrain qu'il occupe ont été augmentés par l'art, mais il ne remplit point l'objet principal de toute fortification, celui de conserver les hommes et les munitions, au moins pendant le temps nécessaire à l'ennemi pour ruiner les défenses. Dans aucune partie de ses enceintes, on ne trouve un terre-plein suffisant pour y placer les hommes en repos même à découvert et y faire les mouvements que la défense exige, et la garnison est obligée de se tenir constamment sur les banquettes. Il n'y a d'abri à l'épreuve de la bombe que le bâtiment blindé du réduit sur lequel est la batterie principale, dont la solidité a besoin d'être constatée; ce bâtiment contient à peine la place nécessaire aux munitions, à l'hôpital et à quelques autres accessoires nécessaires à la garnison, et c'est tout au plus si l'on peut loger cinquante hommes dans les autres bâtiments. La garnison sera donc obligée de bivouaquer pendant tout le siège, et le manque de matériaux m'a empêché jusqu'à ce jour de construire quelques abris provisoires.

Tous les ouvrages du fort, qui sont en terre, palissadés et fraisés, peuvent être ruinés de loin par le canon de l'ennemi, parce qu'ils sont vus pour la plu-

part jusqu'au pied, ainsi que leurs fraises et leurs palissades.

Les communications du réduit aux diverses enceintes et aux pièces extérieures seront toujours très-incertaines et fort meurtrières pendant le jour ; car celles qui se trouvent du côté de la ville sont vues de très-près des maisons et des clochers qu'on n'aurait pu démolir sans s'engager dans la destruction d'un tiers de la ville, et celles qui sont situées du côté du camp retranché sont également vues et enfilées des hauteurs voisines. Il n'y a point de poternes, de sorte que tous les mouvements de troupes doivent se faire par des portes ou passages sans traverses, fermées par de simples barrières.

L'ouvrage à cornes de Saint-Michel est loin d'être à l'abri d'un coup de main. Les masses en sont élevées et profilées provisoirement ; la construction de la poterne a obligé de laisser la courtine ouverte. On y fera une fermeture en-palissade, mais l'ennemi pourra la détruire aisément. Les fossés des deux branches de cet ouvrage sont nuls, et sur toute la longueur de ces branches on arrive immédiatement au pied de l'escarpe. Il aurait fallu former la contrescarpe tout en remblai.

La demi-lune a été élevée avec des terres rapportées, et ses fossés sont à peine ébauchés ; on peut les franchir aisément, et gravir l'escarpe, dont les talus seront promptement ruinés par le canon de l'ennemi. Il n'y a pas de chemin couvert et très-peu de moyens d'en créer un provisoire.

Le palissadement de la gorge et des branches de

#### 514 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

L'ouvrage à cornes de Saint-Michel n'est pas achevé, faute de bois, et, lorsqu'il sera terminé, l'ennemi pourra le ruiner de prime abord. Il n'y a pas de réduit dans cet ouvrage, et il n'y existe aucun abri, ni pour les hommes ni pour les munitions; le manque de bois et d'ouvriers ne permet pas d'en créer. La communication de cet ouvrage au fort principal est très-incertaine; on en a ébauché une à travers le ravin, mais elle est loin d'être en état de servir. L'ouvrage à cornes de Saint-Michel doit donc être regardé comme très-faible et comme susceptible d'être enlevé de vive force par un ennemi entreprenant. Son imperfection actuelle, et la facilité que l'ennemi aurait de s'en approcher à la faveur des accidents du terrain qui l'environne, ne doivent le faire considérer que comme capable de pouvoir tenir au plus quatre ou cinq jours, si l'ennemi ne l'enlève pas de vive force dès la première nuit de l'attaque.

Je dois ajouter qu'il n'existe maintenant au fort de Burgos aucun approvisionnement de siège, tels que bois, fers, sacs à terre, gabions, fascines, etc., et qu'il est fort difficile de s'en procurer.

De tous ces détails, Votre Excellence pourra conclure que la valeur des fortifications de Burgos sera toute dans celle des troupes qui les défendront, et que la durée de la résistance de ce poste pourra être beaucoup moindre que ce qu'elle a été annoncée jusqu'à présent, sans qu'aucun de ceux qui y coopéreront ait manqué de zèle et de dévouement.

Daignez, Monseigneur, accueillir avec bonté ce

compte rendu, comme un témoignage de mon zèle et de mon dévouement pour le service de Sa Majesté, ainsi que du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : PINOT.

N° 2.

*Lettre du général Rey, commandant à Vitoria, au duc de Feltré, ministre de la guerre.*

Vitoria, le 25 septembre 1812.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence l'état de situation de l'approvisionnement du fort de Burgos à l'époque du 18 septembre au matin. Il est fâcheux qu'un grand convoi qui était à Monasterio le 18 au soir et, qui était destiné à ce fort, n'ait pu y entrer. C'était avec la plus grande difficulté qu'on était parvenu à former cet approvisionnement, vu le manque d'argent et de moyens de transport et parce qu'il avait dû être réglé à raison de seize à dix-huit mille rations par jour. Si dans le mois d'août on n'eût enlevé d'autorité quatre-vingt-quatre chevaux pour être envoyés à l'armée de Portugal, une partie des vivres auraient pu être conduits à leur destination.

On a pu réunir au fort sept petits moulins à bras.

*Signé* : REY.

N° 3.

*État de situation des magasins du fort de Burgos, le  
18 septembre au matin.*

Quatre-vingt-onze mille trois cent quatre-vingt-quatre rations de biscuit.

Huit mille rations de pain.

Quatorze cent cinquante et un arrobas de farine (l'arroba est de vingt-cinq livres).

Deux mille deux cent soixante fanègues de blé (la fanègue est de quatre-vingt livres).

Quatre cent soixante-six fanègues d'orge.

Cinquante fanègues de légumes.

Seize quintaux vingt et un centièmes de riz.

Cinq cent quatre-vingt-sept quintaux trente et un centièmes de sel.

Quatre mille quatre cents pintes de vin.

Seize mille cinquante et une pintes d'eau-de-vie.

Vingt-trois livres vingt-trois centièmes d'huile.

Cent cinquante-cinq bœufs.

Neuf cents moutons.

Trois mille cinq cents arrobas de bois.

Dix-sept mille deux cent cinquante livres de chandelle.

Vingt livres de coton à mèche.

Cinq petits moulins à bras.

A Vitória, le 25 septembre 1812.

*Signé : FOIND.*



## N° 4.

*Ordre de lord Wellington pour l'assaut de la deuxième enceinte du fort de Burgos, le 17 octobre 1812.*

1° La seconde enceinte de l'ennemi sera attaquée cette après-midi à quatre heures et demie.

2° La mine préparée sous l'église de San-Roman jouera à cette heure, et aussitôt le lieutenant-colonel Brown commandera un officier et vingt hommes des troupes sous son commandement pour assaillir la brèche ouverte par la mine. Un officier et cinquante hommes se tiendront prêts à soutenir ce détachement.

3° Le colonel Brown reconnaîtra bien la brèche, et après y avoir établi ses troupes, s'il trouve le moyen de pénétrer dans la deuxième enceinte, il attaquera cette deuxième enceinte; il s'y établira communiquant par sa gauche avec les troupes qui attaqueront la seconde enceinte en partant de l'endroit où se trouvent les piles de boulets.

4° Si le colonel Brown ne pouvait pénétrer dans la deuxième enceinte, il dirigera sur elle un feu violent depuis l'église San-Roman.

5° Six échelles de dix-huit pieds seront envoyées au colonel Brown.

6° Les troupes de la sixième division qui sont cantonnées dans la ville de Burgos seront sous les armes pour soutenir l'attaque de la deuxième enceinte, si cela est nécessaire.

7° Quand la mine jouera à quatre heures et demie, un drapeau hissé sur la montagne à l'ouest du châ-

## 518 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

teau donnera le signal pour l'attaque des autres parties de la deuxième enceinte. Dès quatre heures, la parallèle qui se trouve le long du parapet de la première enceinte sera fortement occupée.

8° Quand le signal sera donné, un officier et vingt hommes, qui seront placés dans la sape conduisant aux palissades en face de la porte de la deuxième enceinte, se porteront en avant pour chasser l'ennemi de derrière ces palissades et le poursuivront dans le chemin couvert.

9° La sape sera immédiatement réoccupée par un officier et trente hommes, pour protéger les derrières et le flanc droit du détachement qui sera entré dans le chemin couvert.

10° Au même moment, un officier et quarante hommes, dont dix-huit porteront des échelles, marcheront en avant de la brèche de gauche de la première enceinte pour attaquer la deuxième enceinte en face des piles de boulets; ils descendront dans le fossé, ils passeront par les brèches que le canon a faites aux palissades et escaladeront la deuxième enceinte.

11° Un officier et cinquante hommes se tiendront prêts dans la tranchée de la deuxième enceinte pour s'avancer vers les piles de boulets aussitôt que le premier détachement en sera parti pour se porter en avant; le second détachement servira de réserve au premier. Il ne quittera le couvert des piles de boulets que lorsque le premier sera établi sur le parapet de la deuxième enceinte. Le second détachement aura trois échelles.

12° Cinquante hommes seront prêts à se porter aux piles de boulets aussitôt que le détachement mentionné au paragraphe 11 se sera porté en avant pour donner l'escalade. Cette colonne aura également trois échelles.

13° A mesure que les troupes se succéderont à l'escalade, elles s'étendront à leur gauche, pour communiquer avec celles qui assailliront les brèches de la deuxième enceinte.

14° Aussitôt que les colonnes auront escaladé la deuxième enceinte, trente hommes placés dans la sape se porteront sur la porte de cette enceinte pour l'enfoncer; et, s'ils y réussissent, ils communiqueront par leur gauche avec ceux qui auront donné l'escalade.

15° Trois cent cinquante hommes, sous les ordres d'un officier d'état-major, se rendront à la tranchée à trois heures. Aussitôt qu'ils arriveront, la garde de tranchée appuiera à droite, et les nouvelles troupes occuperont la gauche des tranchées du côté de l'ouvrage à cornes.

16° Quand le signal sera donné par l'explosion de la mine, un officier et vingt hommes s'élanceront des boyaux avancés pour se porter sur la brèche.

17° Cinquante hommes placés en réserve se mettront en mouvement aussitôt que la tête du premier détachement gravira la brèche.

18° Cent hommes se tiendront prêts pour soutenir les autres détachements, mais ils ne quitteront la tranchée que lorsque les premiers seront établis sur la

520 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

brèche, et seulement dans le cas où leur secours serait nécessaire.

19° Quand les troupes auront pénétré par la brèche, elles s'étendront à gauche le long du parapet, pour chasser l'ennemi de la coupure qui y est établie.

20° Les troupes, formées dans la parallèle en face de la première enceinte et dans les tranchées du côté de l'ouvrage à cornes, feront feu pendant l'assaut sur la troisième enceinte et sur le château, pour réduire au silence celui de l'ennemi.

*Signé* : WELLINGTON.

~~~~~  
N° 5.

*Lettre du général Caffarelli, commandant de l'armée du Nord, au duc de Feltre, ministre de la guerre.*

Le 23 octobre 1812.

Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence que nous attendions, d'un moment à l'autre, l'occasion favorable de marcher en avant pour dégager le fort de Burgos.

Le 20, nous fîmes une reconnaissance dont j'ai eu l'honneur de vous rendre compte. Le 22, plusieurs corps d'infanterie et de cavalerie, parmi lesquels se trouvaient le quinzième régiment de chasseurs à cheval, les lanciers de Berg et la légion de gendarmerie appartenant à l'armée du Nord, ainsi que le premier régiment

de hussards et le trente et unième régiment de chasseurs, furent placés à l'extrême droite de l'armée de Portugal ; l'infanterie de l'armée du Nord avait sa tête à Briviesca, et sa gauche à Pancorvo. Les dernières troupes de l'armée de Portugal n'étaient qu'à une demi-lieue de Briviesca, et je m'attendais d'un instant à l'autre que le général Souham se déterminerait à attaquer l'armée anglaise. Hier matin, à onze heures, nous fûmes instruits qu'elle était en pleine retraite ; nous nous sommes aussitôt mis en mouvement. Une petite affaire d'arrière-garde a eu lieu en avant de Burgos, vers cinq heures du soir, et l'on a fait quelques prisonniers. Les ennemis, en levant le siège de Burgos, ont abandonné deux pièces de 6 et un obusier qui était encloué. Je suis arrivé de ma personne à Burgos, hier au soir. Je rencontrai en route un courrier du général Souham, chargé d'aller annoncer à Votre Excellence que les ennemis étaient en retraite. Je ne me permis pas de l'arrêter pour écrire à Votre Excellence, et surtout pour lui annoncer la levée du siège de Burgos. J'aurais pu le faire si son départ eût été retardé d'une heure.

Il paraît que les ennemis se sont déterminés à rétrograder par suite de l'arrivée du secours de l'armée du Nord, et de la nouvelle qu'ils ont reçue que le général Hill avait été battu sur le Tage.

J'aurais peine à exprimer à Votre Excellence toute la joie que j'ai éprouvée à revoir la garnison du fort de Burgos et le brave général Dubreton qui y commandait. Je viens de visiter les lieux ; chaque pas laisse la preuve de ce que peuvent faire des troupes bien diri-

522 DÉFENSE DU CHÂTEAU DE BURGOS.

gées et animées d'un bon esprit. Tout ce qui était nécessaire à la défense avait été prévu, et tous les moyens possibles ont été mis en usage, parce que les ordres ont été donnés avec discernement, et que chacun s'est empressé d'y obéir par devoir, par honneur, par zèle et par dévouement à Sa Majesté. Le général Dubreton et la brave garnison qu'il commande méritent des récompenses. Je les sollicite de Votre Excellence. Le journal que j'aurai incessamment l'honneur de mettre sous vos yeux vous prouvera, Monseigneur, combien ont acquis de titre à la bienveillance de Sa Majesté les officiers et soldats de cette garnison. Je prie Votre Excellence d'appuyer mes demandes de tout son pouvoir.

J'attends ce matin l'arrivée des deux divisions d'infanterie de l'armée du Nord et de son artillerie, et je vais continuer à appuyer l'armée de Portugal, jusqu'à ce que je sache qu'elle n'a plus besoin de moi.

Je retournerai alors vers les provinces maritimes; j'espère travailler efficacement à y rétablir la tranquillité.

J'ai l'honneur d'être, etc,

*Signé* : COMTE CAFFARELLI.

## N° 6.

*Lettre du général Caffarelli, commandant de l'armée du Nord, au duc de Feltre, ministre de la guerre.*

Le 23 octobre 1812.

Monseigneur, Votre Excellence sait que le fort de Burgos est construit en terre ; qu'il n'y a pas de logement pour les troupes, et très-peu de magasins. Ce fort vient de soutenir un siège de trente-cinq jours ; et il est de fait que, s'il eût été attaqué avec des moyens convenables, et par les règles ordinaires, il aurait succombé. Les ennemis ont fait des brèches au moyen de boulets creux ; et, à la faveur des éboulements que l'explosion de ces boulets a occasionnés, ils ont tenté cinq assauts.

Le fort est en ce moment dans un état déplorable, et il faudra beaucoup de temps et d'argent pour le réparer. Je donne des ordres pour qu'il soit fermé de suite, et je charge le directeur du génie, M. le chef de bataillon Pinoz, de dresser des projets, tant pour faire une fortification solide et permanente qui embrasse le fort, le camp retranché et le mont Saint-Michel, que pour rectifier les erreurs qui ont été commises dans le premier tracé, où plusieurs ouvrages n'étaient point flanqués, ni à l'abri d'un coup de main. Je dois à la vérité de dire que la défense a été tellement opiniâtre qu'une partie des palissades du camp retranché ont été entièrement hachées par les balles, à un pied et demi de terre, et que ce n'est que par la

524 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

bravoure des troupes que cette partie la plus faible du camp retranché n'a point été enlevée par l'ennemi logé sur la crête du glacis.

M. Pinot ne perdra pas un instant pour faire ces projets. Je m'empresse de les transmettre à Votre Excellence ; mais je la supplie de vouloir bien ordonner qu'ils soient examinés le plus promptement possible, et qu'il soit envoyé de France des fonds spéciaux pour accélérer les travaux.

Un rapport sur la situation du pays fera connaître à Votre Excellence que je ne puis pas compter sur les fonds provenant des contributions pour les travaux qu'il s'agit de faire à Burgos.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : COMTE CAFFARELLI.

• ~~~~~  
N° 7.

*Lettre du général Caffarelli, commandant de l'armée du Nord, au duc de Feltre, ministre de la guerre.*

Burgos, le 6 novembre 1812.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le rapport du siège de Burgos, qui m'a été remis par le général Dubreton. J'y joins les états des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont plus particulièrement distingués, et que je crois dignes de la bienveillance de Sa Majesté. J'invoque pour eux toute la sollicitude



de Votre Excellence. Dès les premiers jours, la garnison s'est vue exposée à l'un des besoins les plus affreux, celui de l'eau; elle n'avait point d'abri, et le mauvais temps l'a forcée à être presque toujours dans la boue et dans l'humidité. Elle a tout supporté avec une patience et une fermeté dont les chefs lui ont donné l'exemple; mais c'est surtout au dévouement du général Dubreton qu'est due cette constance dans la défense, dont elle a donné la preuve. M. le major Saint-Hilaire, qui remplissait les fonctions de chef d'état-major, a parfaitement secondé le général Dubreton, ainsi que M. Pinot, chef de bataillon du génie. Ce dernier a multiplié les moyens de défense; il en a créé de nouveaux; il était partout, à toutes les heures, à tous les moments. Il a parfaitement bien servi, et je sollicite pour lui les bontés de Votre Excellence. Je donnerai aussi une part d'éloges bien méritée à M. Dehon, capitaine du génie, qui a construit la place. L'artillerie, commandée par M. Mauroy, capitaine au septième régiment, a fort bien servi et a fait beaucoup de mal à l'ennemi; elle a prouvé que le bon esprit de l'arme se conserve toujours, et se montre avec éclat dans les occasions difficiles.

M. Fondousse, colonel au trente-quatrième régiment, M. Fontenay, chef de bataillon au cent trentième, se sont montrés comme doivent le faire des chefs de corps; le premier surtout est un officier distingué. La deuxième compagnie de pionniers, commandée par le capitaine Nouailles, s'est parfaitement conduite.

526 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

Ce qui se trouvait au fort, de la garde de Paris, a été affecté au service de l'artillerie. Cette petite troupe d'excellents soldats, qui ont constamment donné des preuves de leur bonne conduite, mérite une mention particulière.

Signé : COMTE CAFFARELLI.

---

N° 8.

*Rapport du général Dubreton, sur la défense du château de Burgos en 1812.*

Au fort de Burgos, le 22 octobre 1812.

L'armée française, aux ordres du général Clausel, était campée le 17 septembre en avant de Burgos. Elle s'est mise en marche le 18, à trois heures et demie du matin, pour continuer sa retraite. Sa droite a dépassé Burgos à sept heures; sa gauche à dix heures, et son arrière-garde à dix heures et demie. L'ennemi ayant suivi ce mouvement, le fort s'est trouvé enveloppé.

La garnison a dû s'occuper à se baraquier dans les divers ouvrages extérieurs, n'ayant aucune espèce de couvert préparé à l'avance. On avait commencé la démolition des maisons avoisinant le fort tant pour se procurer des matériaux que pour se débarrasser de couverts dangereux; mais l'ennemi ayant occupé la ville par des tirailleurs, ce travail n'a pu se continuer, de sorte que la garnison s'est trouvée sans abri et dans la nécessité de bivouaquer, fâcheux débet

pour un siège, où, à l'abondance près de grains et de farines, l'on a manqué d'une infinité d'objets de première nécessité, tels que vin, vinaigre, fourrage pour la nourriture des bestiaux sur pied, grenadés, obus de calibre, affûts de rechange, outils, sacs à terre, gabions, fascines, charbon, etc. On a mis le feu aux maisons qui avoisinaient l'enceinte ; mais cette opération a eu peu de succès.

Le fort, ainsi qu'on vient de le dire, n'étant point en état de siège, la garnison a été employée à y faire les travaux les plus pressants. On a armé l'ouvrage à cornes de Saint-Michel, dont l'imperfection était telle et la position si mauvaise, qu'on ne devait pas espérer de s'y maintenir contre un ennemi nombreux et entreprenant. Pour éclairer les abords de cet ouvrage, on a commencé sur la gauche un petit redan qui, gardé par un poste, pût éloigner l'ennemi des couverts situés à moins de dix toises du saillant du demi-bastion de gauche. Un pareil redan a été commencé dans le même but en avant de la demi-lune. Ces deux redans ont été occupés par la compagnie de grenadiers du cent trentième régiment.

Le palissadement entrepris à la gorge de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel n'étant pas terminé, on s'est empressé d'y travailler pour tâcher de mettre cet ouvrage à l'abri d'un coup de main.

On a commencé au fort à blinder la porte et les évents du magasin à poudre, et la garnison a travaillé à se former quelques chétifs abris sur les emplacements que chaque corps devait défendre.

Les batteries ont été mises en état, et l'on y a élevé quelques traverses pour couvrir les canonniers de la fusillade. On a élevé aussi des masques en avant des portes de sortie, qui sont extrêmement faibles. A défaut de gabions et de fascines pour faire ces travaux, on y a employé des caisses remplies de terre.

Les hôpitaux de la ville n'ayant pu être évacués entièrement, soixante-dix-huit malades qui s'y trouvaient ont été conduits au fort. L'ennemi a envoyé quelques troupes en reconnaissance, sur lesquelles nos batteries des enceintes basses ont tiré. Il n'a fait aucun mouvement dans la nuit du 18 au 19, et ses postes sont restés dans les mêmes positions. Nous avons eu un pionnier de tué.

Dans la journée du 19, l'ennemi s'est porté en force sur la hauteur Saint-Michel. Il a refoulé tous nos postes avancés, et s'est emparé des deux redans commencés en avant de l'ouvrage à cornes. Nous avons entrepris vainement de les réoccuper; dans cette tentative un officier du cent trentième régiment a été tué, et un autre a été blessé.

A la faveur des postes avancés qu'il occupait, et des couverts que lui offrait le terrain, l'ennemi s'est établi à portée de pistolet de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel. Ayant reconnu le mauvais état de cet ouvrage, la nullité de ses communications, et l'insuffisance de l'appui qu'il tirait du fort principal, il résolut de l'attaquer de vive force. A cet effet, il réunit pendant le jour ses colonnes derrière les plis du terrain qui le couvraient, et à six heures et demie du soir, quatre

bataillons en débouchèrent et attaquèrent à la fois le front de l'ouvrage à cornes, la branche de gauche et la gorge. Le second bataillon du trente-quatrième régiment de ligne, qui défendait cet ouvrage, fit tous les efforts possibles pour repousser l'ennemi; mais le grand développement des fortifications ne lui ayant pas permis de garder tous les points accessibles, et le palissadement de la gorge n'étant pas achevé, il n'a pu empêcher les Anglais de pénétrer jusque dans le terre-plein, sous le feu soutenu de toutes les parties du fort principal. Les défenseurs, accablés par le nombre, sont cependant parvenus à se frayer un passage à la baïonnette, et sont rentrés dans le fort, mais non pas sans avoir éprouvé des pertes graves. M. Thomas, chef de bataillon, a été grièvement blessé, et notre perte totale s'élève à cent quarante-deux hommes tués ou blessés, dont cinq officiers.

*1<sup>re</sup> Nuit, du 19 au 20 septembre.* Dès que l'ennemi se fut rendu maître de l'ouvrage à cornes, il s'établit dans le fossé du front, et, débouchant par la poterne, il se porta par un zigzag jusqu'à la gorge, où il travailla avec activité, malgré le feu le plus vif de toutes nos batteries. Au jour, il était à peu près à couvert dans les deux communications qu'il avait entreprises dans le terre-plein de l'ouvrage, et sur la branche gauche; il n'a riposté par aucun feu.

*Journée du 20 septembre.* L'ennemi a continué de perfectionner ses travaux sous le feu soutenu de notre artillerie et de notre fusillade. Nous avons établi deux pièces de 12 sur la courtine du réduit, pour contre-

battre la batterie de brèche que nous supposions que l'ennemi avait commencée à la gorge de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel, et qui se trouvait masquée par les palissades de la gorge que nous n'avons pu détruire. On a percé une nouvelle communication pour arriver à couvert à l'église San-Roman, parce que celle qui existait était vue de l'ennemi.

Le personnel de l'artillerie étant insuffisant, on y a adjoind comme auxiliaire le petit bataillon de la garde de Paris.

Le manque d'eau nous a obligé de rationner la garnison à deux pintes par homme, et à abattre les bestiaux en approvisionnement, pour n'avoir pas à les abreuver.

2<sup>e</sup> *Nuit, du 20 au 21 septembre.* L'ennemi a continué ses travaux sur la hauteur de Saint-Michel, contre lesquels notre artillerie a soutenu son feu pendant toute la nuit. De notre côté, nous avons continué à travailler. La batterie supérieure du magasin à poudre a été armée d'un obusier et de deux pièces de 8.

Nous n'eûmes, dans les vingt-quatre heures, qu'un homme de blessé.

*Journée du 21 septembre.* L'ennemi a continué ses travaux, et nous notre feu.

3<sup>e</sup> *Nuit, du 21 au 22 septembre.* L'ennemi a commencé sur la hauteur de Saint-Michel une batterie qu'on suppose destinée à prendre de revers les défenses du camp retranché, et il a exécuté ce travail malgré notre feu qui a été des plus vifs (1).

---

(1) Le lieutenant-colonel du génie anglais Jones John, dans sa relation du siège de Burgos, fait observer que cette prétendue

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, huit hommes de blessés.

*Journée du 22 septembre.* De grands mouvements ont eu lieu dans les environs du fort, et l'ennemi a fait des transports de gabions et de fascines sur la hauteur de Saint-Michel; d'où l'on conclut qu'il poursuit avec activité l'établissement de ses batteries. Il a continué à perfectionner ses communications, tant dans l'intérieur de l'ouvrage à cornes que sur la branche de droite. Notre artillerie a placé une troisième pièce de 12 sur la courtine du réduit. Cette batterie, et toutes celles du front d'attaque, y compris la batterie Napoléon, ont fait un feu des plus vifs sur les travaux de l'ennemi. Nous avons entrepris une communication du donjon à l'église de la Blanca, afin de couvrir le terre-plein du réduit contre le feu de l'ennemi dans la lutte des batteries.

*4<sup>e</sup> Nuit, du 22 au 23 septembre.* A onze heures du soir, l'ennemi s'est porté sur le camp retranché avec des

---

batterie dont parle le gouverneur n'est autre chose qu'une partie du parapet de la tranchée, qui, se trouvant sur le roc, avait exigé une gabionnade. Qu'au jour, le château ayant dirigé tous ses feux sur ce point, le passage y devint fort dangereux; qu'alors un des ingénieurs qui se trouvaient dans la tranchée eut l'idée de faire enlever les gabions pour faire voir aux défenseurs qu'il n'y avait point de batterie, et que le feu du château cessa aussitôt. L'auteur cite ce fait pour prouver combien un feu soutenu peut retarder l'exécution des travaux de siège, et par conséquent combien il est nécessaire, lorsque le feu de la place est en pleine activité, de cacher à l'ennemi la position des batteries de brèche jusqu'au moment où elles doivent jouer.

échelles, et a cherché à l'emporter de vive force. Il a fait son attaque en deux colonnes, l'une du côté de la ville, la seconde sur le front de la route de Santander. Cette dernière colonne donna l'assaut avec résolution, et fut reçue avec vigueur par cinq compagnies du deuxième bataillon du trente-quatrième de ligne. Quelques-uns des assaillants, parvinrent jusque sur le parapet, mais ils furent culbutés, et le reste fut mis en fuite par notre fusillade et par des obus chargés que nous roulâmes dans le fossé. La colonne qui attaqua du côté de la ville fut reçue avec la même vigueur, et ne put descendre la contrescarpe. Elle se retira alors dans les premières maisons, d'où elle fit un feu très-vif sur le fort; elle fut en revanche vivement battue par notre artillerie. L'ennemi a beaucoup souffert dans cette action, et a laissé dans les fossés les échelles qu'il avait apportées, et une quarantaine de morts, dont trois officiers. Il a dû remporter un grand nombre de blessés, si l'on en juge par les débris abandonnés sur les points qu'il a attaqués.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, a été d'un officier et de huit hommes tués, d'un officier et douze hommes blessés.

*Journée du 23 septembre.* Au jour, notre artillerie ayant aperçu une batterie que l'ennemi avait établie sur la hauteur de Saint-Michel, y dirigea son feu et la ruina en peu de temps (1).

A midi, le général anglais envoya un parlemen-

---

(1) Voir la note précédente.



taire pour demander la permission de retirer ses morts et de les enterrer. Le gouverneur ordonna qu'ils seraient portés par un détachement de la garnison à deux cents toises de la contrescarpe : cette opération amena une suspension d'armes de trois heures. Le reste du jour fut employé comme de coutume à faire un feu continu d'artillerie de tous les points des fronts attaqués, pour retarder la marche des travaux de l'ennemi.

5° *Nuit, du 23 au 24 septembre.* L'ennemi, débouchant des maisons du faubourg de San-Pedro, a entrepris à la sape volante une communication pour gagner les ravins et les chemins creux qui bordent l'enceinte du camp retranché, et s'est approché jusqu'à dix toises de l'escarpe. On a fait dans la place divers travaux d'artillerie pour battre le logement de l'ennemi.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, a été de quatre hommes tués et de quinze blessés.

*Journée du 24 septembre.* L'ennemi ayant crénelé l'église et les maisons du faubourg de San-Pedro, a fait un feu très-vif sur nos ouvrages, et a rendu pour le moment nos batteries inhabitables. Il a continué à cheminer contre le camp retranché, et s'en est approché sans en être vu.

6° *Nuit, du 24 au 25 septembre.* L'ennemi s'est approché de la contrescarpe du camp retranché vers la pointe du corps de garde crénelé, à laquelle on suppose qu'il a intention d'attacher le mineur. Notre artillerie a lancé quelques obus, et la garnison s'est tenue sous les armes dans l'attente d'un assaut.

## 534 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

Les pièces qui armaient le camp retranché n'ayant plus d'effet sur les travaux de l'ennemi, vu leur proximité, on les a rentrées dans l'intérieur du fort. Au jour, l'ennemi se trouvait établi sur la contrescarpe même du camp retranché.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, a été de six hommes tués et de seize blessés, dont un officier.

*Journées du 25 septembre.* Présument toujours que l'ennemi ferait brèche par la mine, nous préparâmes plusieurs moyens de chicane pour repousser l'assaut. Une pièce de 4 fut disposée dans le seul emplacement de l'enceinte supérieure qui pût voir le débouché de la brèche; on pratiqua des banquettes dans le parapet, l'on construisit des augets pour jeter à la main des obus dans le fossé, et l'on établit des traverses avec des futailles et des caisses remplies de terre, pour empêcher l'ennemi de s'étendre dans les terre-pleins. On commença à miner les piliers du clocher de San-Roman, qui domine la seconde enceinte, afin de le faire sauter dans le cas où la garnison serait forcée d'évacuer ce poste.

L'ennemi fit un feu très-vif pendant tout le jour, et tira de la batterie qu'il avait établie sur le penchant de la hauteur de Saint-Michel, et près de la branche gauche de l'ouvrage à cornes.

*7<sup>e</sup> Nuit, du 25 au 26 septembre.* L'ennemi prolongea sur la droite le logement qu'il avait commencé sur le glacis du camp retranché, et poussa plusieurs zigzags sur la pente de la hauteur de Saint-Michel, pour se rapprocher du fort.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, a été de deux hommes tués et deux blessés.

*Journée du 26 septembre.* L'ennemi a continué ses travaux, tant sur les glacis du camp retranché que sur la pente de la hauteur Saint-Michel; ceux-ci ont eu beaucoup à souffrir du feu de notre artillerie.

*8<sup>e</sup> Nuit, du 26 au 27 septembre.* L'ennemi a essayé de pousser un nouveau cheminement sur la partie basse du camp retranché; mais il a été obligé de l'abandonner par suite de notre feu. Il a continué à descendre par un double zigzag de la hauteur de Saint-Michel,

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, a été d'un homme tué et deux blessés.

*Journée du 27 septembre.* Les travaux entrepris la veille par l'ennemi n'ont pu avancer, tant en raison de leur peu de perfection qu'à cause de notre feu.

*9<sup>e</sup> Nuit, du 27 au 28 septembre.* L'ennemi a ouvert une première parallèle de la hauteur de Saint-Michel au faubourg de San-Pedro; il a conduit ce travail avec une telle activité, qu'au jour il était entièrement à couvert.

Nous estimons, dans les vingt-quatre heures, deux hommes de blessés.

*Journée du 28 septembre.* L'ennemi a perfectionné les travaux qu'il avait entrepris dans la nuit, et il a continué l'attaque souterraine qu'on suppose qu'il dirige contre le camp retranché. Des dispositions ont été prises pour repousser l'assaut.

*10<sup>e</sup> Nuit, du 28 au 29 septembre.* L'ennemi a continué ses travaux et nous notre feu.

536 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

Notre perte a été d'un homme tué et de quatre blessés.

*Journée du 29 septembre.* L'ennemi a travaillé à ses communications. Le grand nombre d'obus que nous lui avons jetés, au moyen de quelques petites bouches à feu, a paru l'inquiéter et a ralenti son travail.

11<sup>e</sup> *Nuit, du 29 au 30 septembre.* L'ennemi a continué ses zigzags sur la partie haute du camp retranché. Ce travail a été contrarié par notre feu, qui a dû lui faire perdre beaucoup de monde, si l'on en juge par les débris d'armes et d'outils qu'il a abandonnés.

A une heure et demie du matin, l'ennemi a donné le feu aux fourneaux qu'il avait établis sous le terre-plein du camp retranché, entre la traverse et le magasin à poudre; mais les poudres ayant été placées trop bas, la brèche ne s'est point trouvée praticable, et l'ennemi, après s'être présenté pour donner l'assaut, a été obligé de faire sa retraite dans ses tranchées sous notre feu meurtrier. Il faisait insulter en même temps le front de la ville par une forte colonne, qui, reçue vigoureusement, a eu aussi peu de succès que la première: On a profité du reste de la nuit pour former sur la brèche un masque en sacs à terre.

Nous avons eu un homme tué et neuf de blessés.

*Journée du 30 septembre.* L'ennemi a continué à perfectionner sa parallèle et ses communications. S'étant aperçu que nous avions conservé, sur l'un des contre-forts attachant à la brèche, un petit logement d'où nous pouvions flanquer le pied de cette brèche, il démasqua

une nouvelle batterie, armée de pièces de 24, de 16 et de 8, établie sur la hauteur de Saint-Michel, et ruina en peu d'instants notre logement; ce qui lui offrit le moyen d'arriver à couvert au pied de la brèche et d'y travailler pour en adoucir le talus.

Nous avons construit des banquettes aux saillants de la contrescarpe de la seconde enceinte, pour flanquer les deux coupures.

12<sup>e</sup> Nuit, du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre. L'ennemi a construit une quatrième batterie et y a amené trois bouches à feu.

Nous avons eu trois hommes de tués et quatre de blessés.

*Journée du 1<sup>er</sup> octobre.* La batterie construite la nuit précédente par l'ennemi, étant vue de flanc du crochet de la partie basse du camp retranché, on y a établi une pièce de 4 et un obusier qui ont tiré avec vigueur sur la batterie ennemis, et l'ont ruinée en quelques heures.

13<sup>e</sup> Nuit, du 1<sup>er</sup> au 2 octobre. L'ennemi a continué ses travaux, et a reporté sa batterie, détruite pendant le jour, sur un autre emplacement un peu plus à gauche.

Nous avons eu six hommes de tués et huit de blessés.

*Journée du 2 octobre.* L'ennemi a continué les zig-zags qu'il avait entrepris pour descendre de la hauteur de Saint-Michel. Notre artillerie n'a pas pu contrarier ce travail, ses embrasures n'ayant ni la direction ni la plongée nécessaires; elle doit les refaire la nuit prochaine.

L'ennemi, écrasé par nos projectiles creux, a été obligé d'abandonner la batterie qu'il avait commencée la nuit précédente; notre canon n'a pu tirer contre cette batterie qu'il ne voyait que sous un angle trop aigu.

Nous remarquâmes qu'une colonne de deux à trois mille hommes venait rejoindre l'armée assiégeante, et quelques autres mouvements nous firent présumer que l'ennemi méditait une nouvelle attaque.

*14<sup>e</sup> Nuit, du 2 au 3 octobre.* La nuit étant très-mauvaise, l'ennemi a peu travaillé, mais il a enlevé l'artillerie qu'il avait dans la dernière batterie qu'il avait entreprise, et il a renoncé d'y travailler.

Nous avons eu un homme de tué et deux de blessés.

*Journée du 3 octobre.* Le temps s'est remis au beau, et l'ennemi a repris ses travaux; il a perfectionné sa parallèle et ses communications de la hauteur Saint-Michel.

Nous avons construit une palanque dans le fossé du front de la ville, et nous avons ouvert un débouché près la porte de la ville dite de Saint-Gil, pour communiquer au fond du fossé.

*15<sup>e</sup> Nuit, du 3 au 4 octobre.* Quelques indices nous ayant fait penser que l'ennemi travaillait à une seconde attaque souterraine dans la partie basse du camp retranché, nous jetâmes dans le fossé des paquets d'artifices pour l'éclairer, et nous continuâmes à diriger un feu nourri sur tous les points où nous entendions travailler.

Notre perte, dans les 24 heures, a été d'un homme tué et de deux blessés.

*Journée du 4 octobre.* L'ennemi a dirigé le feu de toutes les pièces de la batterie qu'il avait sur la croupe de la hauteur de Saint-Michel, afin de faire ébouler les terres de la brèche ouverte par la mine à la partie haute du camp retranché : nous avons contrarié ce feu autant que possible par celui de nos batteries.

Dans la matinée, l'ennemi a placé un obusier derrière le moulin de las Huelgas, une pièce de 8 derrière la maison du Roi, et une pièce de 4 dans le champ de la ville sur la rive droite de l'Arlanzon; pendant toute la journée il a fait un feu soutenu de ces bouches à feu.

A cinq heures et demie du soir, l'ennemi donna le feu à la mine qu'il avait préparée sous la partie basse du camp retranché : l'explosion fut très-forte; aussitôt une colonne de grenadiers se porta brusquement sur la brèche, tandis qu'une autre colonne assaillait en même temps la brèche anciennement faite un peu plus loin. L'ennemi, malgré notre feu dirigé sur lui à brûle-pourpoint, nous força par ses efforts redoublés à nous retirer derrière nos coupures. Ce fut en vain qu'il tenta de nous en déloger, mais il resta maître des deux brèches et du camp retranché.

Nous avons commencé un retranchement en arrière de l'emplacement que nous supposons que la nouvelle brèche devait occuper, mais ce retranchement se trouvait si peu avancé que nous ne pûmes nous en servir.

16<sup>e</sup> *Nuit, du 4 au 5 octobre.* L'ennemi, profitant de la nuit, qui mit fin à l'action, couronna les deux brèches, et retourna contre le fort une partie des parapets

du camp retranché ; il poussa ensuite une sape sur les saillants de la troisième enceinte , et ouvrit une tranchée qui enveloppa le front d'attaque. Nous continuâmes de tenir derrière les coupures et dans les petits logements pratiqués aux saillants de la contrescarpe.

A deux heures , l'ennemi fit une nouvelle tentative pour nous déloger de nos coupures ; mais il fut si bien reçu par notre fusillade qu'il n'osa pas arriver jusqu'à nous.

Notre perte a été de vingt-sept hommes tués et de quarante-deux blessés. Celle de l'ennemi doit avoir été très-grande , à en juger par les hommes tués qui sont restés dans l'ouvrage dont il s'est emparé.

*Journée du 5 octobre.* L'ennemi a continué ses travaux dans les parties hautes et basses du camp retranché , et il s'est établi dans le fossé de la contre-garde. Le gouverneur , voulant le chasser , fit sortir une compagnie de voltigeurs du trente-quatrième régiment , une compagnie du cent trentième , et un détachement de la deuxième compagnie de pionniers : ces troupes marchèrent à l'ennemi avec la plus grande audace , et tuèrent à la baïonnette tous ceux qui ne furent pas assez lestes pour se retirer. Nous réoccupâmes le camp retranché , où nous restâmes jusqu'à ce que les travaux de l'ennemi furent rasés. Nous nous retirâmes ensuite lentement , emportant les gabions , les armes et les outils que les Anglais avaient abandonnés. Cette expédition fut très-meurtrière pour l'ennemi.

*17<sup>e</sup> Nuit , du 5 au 6 octobre.* L'ennemi , ayant réoccupé le camp retranché , recommença ses travaux pour



s'y loger. Il établit à l'un des saillants de la partie supérieure une communication qui devait se prolonger jusqu'à la contrescarpe de la deuxième enceinte, et il démasqua une nouvelle batterie de quatre bouches à feu sur la hauteur de Saint-Michel.

Le fossé de la deuxième enceinte sur le front attaqué étant à la disposition de l'ennemi, on y établit un barrage en palissades pour la sûreté des postes établis dans les petits logements pratiqués aux saillants de contrescarpe.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, dix-sept hommes de tués et quarante-huit de blessés.

*Journée du 6 octobre.* L'ennemi fit feu de sa nouvelle batterie sur la pointe de la deuxième enceinte, pour ruiner le palissadement et faire ébouler le talus de l'escarpe : les pièces qu'il avait placées sur la rive gauche de l'Atlanzon soutinrent cette batterie, qui fut dirigée ensuite contre le flanc de la contre-garde afin d'y faire brèche. Nous entreprîmes aussitôt deux coupures de ce côté, pour renfermer l'ennemi dans le débouché de la brèche et l'obliger à la couronner. On creusa aussi trois fourneaux sous les trois saillants du camp retranché, où l'on supposait que l'ennemi devait s'établir. Nous eûmes beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi dans ces divers travaux.

*18<sup>e</sup> Nuit, du 6 au 7 octobre.* De part et d'autre, la nuit fut employée à accélérer les travaux commencés. Le manque de matériaux nous obligea de découvrir plusieurs baraques pour avoir des bois propres à faire des augets, d'employer des pièces de drap destinées à

l'habillement, pour confectionner les saucissons, et du bois vert pour faire les fusées.

Notre perte a été de cinq hommes tués et neuf blessés.

*Journée du 7 octobre.* L'ennemi fit une portion de tranchée de sa droite à sa gauche dans le camp retranché. Notre artillerie se trouva trop élevée pour inquiéter ce travail d'une manière efficace.

La brèche du flanc de la contre-garde permettant à l'ennemi de prendre à dos une des coupures voisines, on fut obligé de détruire cette coupure et d'en faire une autre plus en arrière.

*19<sup>e</sup> Nuit, du 7 au 8 octobre.* L'ennemi continuant ses travaux dans le camp retranché contre la deuxième enceinte, et paraissant même y vouloir diriger une attaque souterraine, le gouverneur ordonna une nouvelle sortie. Trois compagnies de grenadiers, deux sections de voltigeurs, et un détachement de pionniers et de travailleurs, débouchèrent avec rapidité, et marchèrent avec une telle précision sur les débouchés par lesquels l'ennemi communiquait à sa parallèle, que tout ce qui se trouvait dans le camp retranché, hormis deux officiers anglais et trente-six soldats faits prisonniers, fut passé à la baïonnette par les voltigeurs et enterré dans les tranchées. Nos troupes, après avoir comblé les travaux de l'ennemi, firent leur retraite en bon ordre. Nous eûmes dans cette sortie un officier et dix hommes de tués, deux officiers et vingt hommes de blessés.

*Journée du 8 octobre.* L'ennemi revint dans le camp

retranché, et, posté derrière les parapets, il fit un grand feu sur la place. La batterie de brèche qu'il avait établie à la gorge de l'ouvrage à cornes de Saint-Michel continua à tirer sur le pan coupé de l'angle de la contre-garde, et dans l'après-midi la brèche se trouva praticable.

Il était fort difficile de rétablir le retranchement construit au sommet de cette brèche; on se contenta d'établir sous les décombres un chapelet de bombes, afin de faire sauter l'ennemi au moment où il entrerait dans la contre-garde.

20° *Nuit, du 8 au 9 octobre.* La garnison, s'attendant à un assaut, resta toute la nuit sous les armes derrière la brèche et sur le parapet; mais, soit que l'ennemi ne se crût pas assez sûr de ses débouchés, soit qu'il eût mal jugé la brèche, il ne tenta aucune attaque. Il employa la nuit à se porter par un zigzag dans le fossé de la partie haute du camp retranché et à pousser un boyau à la sape volante dans le terre-plein de la partie basse, pour intercepter par ses feux notre communication à cet ouvrage. Nous travaillâmes une partie de la nuit à couronner la brèche avec des sacs à terre.

Nous avons eu onze hommes de tués et vingt et un de blessés.

*Journée du 9 octobre.* L'ennemi a poussé son cheminement dans la partie basse du camp retranché jusqu'auprès de la première coupure, dont il espérait s'emparer, pour nous faire évacuer ensuite les petites places d'armes que nous occupions encore sur la contrescarpe de la deuxième enceinte. Pour éviter d'être

tournés derrière cette coupure, nous y fîmes aussitôt un crochet en retraite sur la gauche.

La batterie qu'avait l'ennemi sur la croupe de Saint-Michel tira à boulets rouges contre les bâtiments du fort; il y mit le feu, mais nous parvînmes presque aussitôt à l'éteindre.

*21<sup>e</sup> Nuit, du 9 au 10 octobre.* La brèche étant praticable nous nous attendions à être attaqués; mais l'ennemi ne bougea point. Nous travaillâmes avec activité à escarper le pied de la brèche.

Notre perte, dans les vingt-quatre heures, fut de trois hommes tués et de quinze blessés.

*Journée du 10 octobre.* L'ennemi, qui toute la nuit n'avait cessé de faire une vive fusillade, recommença au jour son tir à boulets rouges. Le feu prit à des caisses dans la salle d'armes, qu'il a fallu évacuer, et nous fûmes obligés de brûler les armes hors de service, ne sachant où les placer.

Depuis plusieurs jours, le temps était extrêmement pluvieux, et la garnison, qui depuis le commencement du siège était sans abris et toujours de service, souffrait beaucoup. Un tambour du trente-quatrième passa à l'ennemi.

*22<sup>e</sup> Nuit, du 10 au 11 octobre.* La nuit se passa sans aucun événement, et l'ennemi ne fit aucun travail ostensible; nous présumâmes qu'il dirigeait une attaque souterraine sous le flanc de la contre-garde le long du mur du camp retranché.

Nous eûmes quatre hommes de tués et quatre de blessés.

*Journée du 11 octobre.* L'ennemi continua de tirer à boulets rouges pour détruire nos établissements.

*23<sup>e</sup> Nuit, du 11 au 12 octobre.* Le temps, qui avait été très-mauvais dans la journée, devint affreux pendant la nuit, et le soldat, constamment sous les armes et sans abri, souffrit beaucoup.

L'ennemi prolongea, à la sape volante, un logement qu'il avait commencé près de la contre-garde.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, quatre hommes de tués et quatre de blessés.

*Journée du 12 octobre.* La pluie continua de tomber avec violence, et nous fûmes obligés de renouveler les saucissons des fourneaux que nous avions préparés sous le terre-plein de la deuxième enceinte. L'ennemi ne cessa de tirer à boulets rouges.

*24<sup>e</sup> Nuit, du 12 au 13 octobre.* L'ennemi ne fit aucuns travaux apparents.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, quatre hommes de tués et huit de blessés.

*Journée du 13 octobre.* Nous entreprîmes un retranchement sur la rampe du réduit, pour arrêter l'ennemi lorsqu'il donnerait l'assaut à la deuxième enceinte.

*25<sup>e</sup> Nuit, du 13 au 14 octobre.* La nuit s'est passée sans aucun événement.

Nous avons eu un homme de blessé.

*Journée du 14 octobre.* L'ennemi reprit le feu de toutes ses batteries de Saint-Michel et de la rive droite de l'Arlançon; nous y ripostâmes avec vigueur. Sur le soir, nous entendîmes scier du bois dans le fossé de la première enceinte, près du point où nous soupçonnions

546 DÉFENSE DU CHATEAU DE BURGOS.

qu'il dirigeait une attaque souterraine; nous en conclûmes que ses fourneaux étant chargés, il s'occupait de les bourrer, ou qu'il débitait du bois pour faire des châssis de mine.

26<sup>e</sup> *Nuit, du 14 au 15 octobre.* Nous supposâmes que l'ennemi continuait son attaque souterraine sous la traverse du camp retranché. L'approvisionnement en viande diminuant considérablement, le gouverneur ordonna qu'il n'en serait plus distribué par jour qu'un quart de ration à chaque soldat.

Nous eûmes un homme de tué et deux de blessés.

*Journée du 15 octobre.* L'ennemi a fait tous ses efforts pour démonter, par son artillerie, notre batterie principale établie au donjon; mais nous ripostâmes avec une telle vivacité, qu'après une lutte d'une demi-heure l'ennemi fut obligé de cesser son feu.

Nous perçâmes six embrasures dans la fausse braie du donjon, afin de battre le terre-plein du réduit dans la partie où l'ennemi avait commencé une brèche à la courtine. Nous fîmes également deux crochets, pour servir de retranchement contre cette même brèche, à la communication établie dans le terre-plein du réduit et aboutissant à l'église de la Blanca.

27<sup>e</sup> *Nuit, du 15 au 16 octobre.* L'ennemi ne fit aucun mouvement ostensible.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, sept hommes de blessés.

*Journée du 16 octobre.* L'ennemi a tiré sur la brèche du réduit.

28<sup>e</sup> *Nuit, du 16 au 17 octobre.* L'ennemi travailla au

logement qu'il avait fait derrière la traverse du camp retranché. Nous pensâmes qu'il continuait à pousser une galerie souterraine. Nous entendîmes pendant la nuit un grand mouvement de voitures.

Nous eûmes quatre hommes de blessés.

*Journée du 17 octobre.* L'ennemi a fait un feu continu de toutes ses batteries, et a cherché principalement à agrandir la brèche de la contre-garde, et celle du réduit, qui le soir même se sont trouvées praticables.

Les travaux de l'ennemi derrière la première coupure du camp retranché nous donnant la certitude qu'il y préparait une mine, nous préparâmes une fougasse pour faire sauter son logement. Elle était finie à sept heures du soir, lorsque l'ennemi fit jouer, près de notre traverse, un fourneau, qui ne fit d'autre effet que de l'ébranler et d'abattre une portion de la palissade. L'ennemi se présenta pour emporter cette traverse; ce qui donna lieu à une vive fusillade, sans autre résultat que quelques hommes blessés de part et d'autre.

*29<sup>e</sup> Nuit, du 17 au 18 octobre.* Nous travaillâmes à déblayer le pied de la brèche du réduit et à jeter les terres du côté opposé, pour faire un nouveau masque derrière la brèche de la contre-garde.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, un homme de tué, deux officiers et quinze hommes de blessés.

*Journée du 18 octobre.* L'ennemi fit dès le matin un feu vigoureux de toutes ses batteries pour perfectionner les brèches, et il réunit dans ses tranchées huit bataillons, divisés en trois colonnes, pour donner l'assaut.

A quatre heures du soir, au feu d'une mine préparée sous la terrasse de l'église de San-Román, qui fit sauter tout le mur crénelé qui entourait cette église, les trois colonnes de l'ennemi s'ébranlèrent et se portèrent brusquement, la première sur la brèche de San-Roman, la seconde sur la pointe de la deuxième enceinte, et la troisième sur la brèche de la contre-garde du côté de Saint-Michel. La compagnie qui était à San-Roman, n'ayant pu arrêter l'ennemi, se replia derrière la seconde enceinte, et l'on mit aussitôt le feu aux poudres qui étaient placées dans l'église : l'explosion fut telle que cette église s'écroula en entier et écrasa un grand nombre d'Anglais qui y étaient entrés, tandis que le feu de la demi-lune battait en flanc toute la colonne. L'ennemi épouvanté se retira en désordre dans les maisons de la ville d'où il était sorti.

La seconde colonne, qui tentait l'escalade de la deuxième enceinte, fut reçue avec tant de vigueur qu'elle échoua également.

L'attaque seule de la brèche de la contre-garde, que fit la troisième colonne, et pour laquelle l'ennemi avait réservé ses meilleures troupes, réussit un instant, et quelques Anglais pénétrèrent jusque dans le terre-plein du réduit. Mais le combat changea bientôt de face, et l'ennemi fut renversé aux cris de vive l'Empereur, après avoir vu massacrer sur la brèche ceux qui s'étaient le plus avancés. Ce succès fut dû en partie à M. Villermet, capitaine des voltigeurs du trente-quatrième, qui fut tué à la fin du combat.

L'action a duré une heure. Parmi les hommes tués



que l'ennemi a perdus sur la brèche, se trouve un major hanovrien. Nous eûmes onze hommes de tués et trente de blessés.

*30<sup>e</sup> Nuit, du 18 au 19 octobre.* Nous présumions que l'ennemi tenterait un nouvel assaut; en conséquence la garnison s'est tenue constamment sous les armes.

*Journée du 19 octobre.* Nous avons entrepris une nouvelle traverse, pour couvrir la communication de la demi-lune à la deuxième enceinte, dans le cas où l'ennemi viendrait à forcer le front de San-Roman, que nous ne pouvions garder qu'avec peu de monde.

Dans la matinée, une sortie de la garnison eut lieu pour reprendre le poste de San-Roman; l'ennemi en fut chassé, et nous détruisîmes le logement qu'il y avait commencé.

*31<sup>e</sup> Nuit, du 19 au 20 octobre.* Vers neuf heures du soir, l'ennemi profitant du mauvais temps, et croyant surprendre le poste de la petite traverse que nous occupions encore dans le camp retranché, se présenta avec des échelles pour l'escalader, mais il fut reçu par une si vive fusillade qu'il se retira sans rien tenter.

Nous eûmes un homme de tué et six de blessés.

*Journée du 20 octobre.* L'ennemi s'étant de nouveau établi à San-Roman, une seconde sortie eut lieu pour reprendre ce poste et y établir des fougasses. La garde ennemie fut mise en fuite, après avoir perdu six ou huit hommes tués ou blessés, et nos troupes ne se retirèrent qu'à la nuit.

On commença un fossé au pied de la brèche du réduit pour en augmenter l'escarpement.

*32<sup>e</sup> Nuit, du 20 au 21 octobre.* La garnison passa toute la nuit sous les armes dans l'attente d'un nouvel assaut, que l'on avait lieu d'appréhender par le grand nombre de troupes ennemies que l'on avait vu entrer dans les boyaux.

Nous eûmes, dans les vingt-quatre heures, un homme de tué et huit de blessés.

*Journée du 21 octobre.* L'ennemi avait réoccupé San-Roman; mais ne s'étant pas assez avancé pour être en prise à nos fougasses, nous n'y mîmes pas le feu, et nous fîmes une nouvelle sortie sur ce point pour en construire deux autres. Cette sortie, soutenue par le feu de nos batteries, a eu le même succès que celles qui avaient déjà eu lieu. Nous fîmes cinq prisonniers.

Nous vîmes pendant le jour beaucoup de mouvements de troupes sur les hauteurs du côté de la route de France, ce qui nous fit penser que les armées étaient en présence, et nous donna l'espoir d'une prompte délivrance.

Nous eûmes, dans la journée, un homme de tué et deux de blessés.

*33<sup>e</sup> Nuit, du 21 au 22 octobre.* L'ennemi est resté assez tranquille dans ses tranchées; mais on a entendu beaucoup de bruit dans la ville et dans les environs.

*Journée du 22 octobre.* Une demi-heure avant le jour, on entendit une forte explosion qui eut lieu sur la hauteur de Saint-Michel, et la fusillade cessa presque en même temps sur tout le front d'attaque. On reconnut au jour que l'ennemi s'était retiré et battait en retraite, après avoir mis le feu à l'arsenal de la ville,

où il était resté beaucoup d'objets lors de la retraite de l'armée. Le gouverneur envoya aussitôt en ville deux compagnies d'élite, avec un détachement de pionniers, pour éteindre l'incendie : ces troupes y réussirent en sacrifiant une aile du bâtiment, et firent encore quelques prisonniers. A dix heures du matin, l'avant-garde de l'armée française parut à Villafrias ; à onze heures elle fut reconnue, et entra dans la ville.

Tel est le narré fidèle des événements qui ont eu lieu pendant le siège, qui a duré trente-cinq jours. L'ennemi a fait cinq brèches, soit par la mine, soit par le canon, et a livré cinq assauts, dont un seul lui a réussi. De notre côté, nous avons fait cinq sorties, qui toutes ont été couronnées de succès. Une voix unanime porte la perte de l'ennemi à plus de deux mille hommes. La nôtre a été de seize officiers et six cent sept sous-officiers et soldats, dont trois cent quatre ont été tués ou sont morts des suites de leurs blessures.



**SIÈGE**  
**DE CASTRO-URDIALES,**  
**PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DU NORD,**  
**EN 1813.**



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|  | Pages.     |
|--|------------|
| État de la Biscaye. — Importance de Castro-Urdiales. — Des préparatifs sont faits pour assiéger cette place.....   | 557        |
| Le général Foy se porte en Biscaye, et marche sur Castro-Urdiales. — Il disperse une partie des bandes de Mendizabal, communique avec Santoña, et en tire des moyens de siège..... | 558        |
| Investissement de Castro-Urdiales. — Description de cette place et de ses fortifications.....  | 560        |
| Établissement des batteries. — Choix du point d'attaque.   | 561        |
| Ouverture de la tranchée et travaux de cheminements...   | 562        |
| La brèche est ouverte. — Assaut donné à la ville et au château. — Nos troupes occupent la place.....   | 563        |
| Perte des assiégés et des assiégeants.....   | 566        |
| Le général Foy se met de nouveau à la poursuite des bandes qu'il rejette sur Santander.....  | <i>Id.</i> |

FIN DE LA TABLE.

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

1911

1912

1913

1914

1915

1916

1917

1918

1919

1920

1921

1922

1923

1924

1925

1926

1927

1928

1929

1930

1931

1932

1933

1934

1935

1936

1937

1938

1939

1940

1941

1942

1943

1944

1945

1946

1947

1948

1949

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

2000

2001

2002

2003

2004

2005

2006

2007

2008

2009

2010

2011

2012

2013

2014

2015

2016

2017

2018

2019

2020

2021

2022

2023

2024

2025



---

SIÈGE  
DE CASTRO-URDIALES;

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE DU NORD,

EN 1813.

---

LA Biscaye était en feu. Mendizabal avait réuni sous son commandement les bandes nombreuses qui infestaient cette province, et avec les nouvelles levées qu'il avait faites il se trouvait à la tête de dix mille hommes. Castro-Urdiales était devenu son point d'appui : il y recevait par mer des armes, des munitions, que les Anglais lui faisaient passer, et au moyen de ces secours il tenait la campagne, interceptait les communications le long de la côte, bloquait Santoña, menaçait Bilbao, et poussait ses excursions jusque sous les murs de Vitoria et de Burgos. Plusieurs fois le général Caffarelli, commandant de l'armée du Nord, avait reçu du ministre de la guerre l'ordre de faire le siège de Castro-Urdiales, afin de réta-

blir la tranquillité dans le pays; mais le manque de forces suffisantes l'avait toujours forcé d'ajourner cette opération.

Vers le milieu du mois de mars, le général Clausel ayant pris le commandement de l'armée du Nord, vint à Bilbao, et se porta, le 22, sur Castro-Urdiales. Il en fit la reconnaissance avec la division italienne du général Palombini, et communiqua par Loreda avec Santoña, dont on était depuis longtemps sans nouvelles. Mais inquiet des entreprises de Mina sur les routes de Bayonne et de Pampelune, il revint le 26 à Bilbao, d'où il se porta en Navarre, laissant au général Palombini le soin de faire les préparatifs nécessaires pour assiéger Castro-Urdiales.

Au mois d'avril, le roi Joseph, qui avait porté son quartier général à Valladolid, détacha de l'armée de Portugal les divisions Foy, Barbot, Taupin et Sarrut, pour renforcer l'armée du Nord et dégager ses derrières. Les divisions Barbot et Taupin rejoignirent le général Clausel en Navarre, et les deux autres se portèrent en Biscaye, où le général Foy prit le commandement supérieur. Ce général arriva le 24 avril à Bilbao : il se trouvait à la tête d'environ quatorze mille hommes. Le général Rouget, gouverneur de cette ville, était parvenu à y réunir pour le siège de Castro-Urdiales quatre pièces de gros calibre, de la poudre, des

projectiles, des madriers pour les plates-formes, trente échelles, des outils, des sacs à terre, et un approvisionnement de quatre mille rations de biscuit; de plus, 2,000 francs se trouvaient en caisse pour les travaux du génie.

Le général Foy laissa sur le Rio Deba la brigade Ausserac, qui fut chargée de contenir les bandes du Guipuscoa et de garder la côte; et, avec le reste de ses troupes, il se porta le 25 avril sur Castro-Urdiales; le soir même, il vint camper en vue de cette place. Il en fit la reconnaissance le lendemain; mais voulant avant toute autre opération se débarrasser des bandes qui tenaient la campagne, il laissa la division italienne sous les murs de Castro-Urdiales pour faire les préparatifs du siège, et marcha sur Ampuero, où Mendizabal, avec les bandes d'Herrero et de Campillo, avait pris une forte position sur la rive gauche de l'Ason. Le 29 avril, il attaqua cette position, dispersa les Espagnols et communiqua avec Santoña, où il fit entrer un convoi de cinq cents bœufs. Il reçut en échange du général Lameth, gouverneur de cette place, un détachement de canonnières, trois pièces de 16, trois de 12, un mortier de six pouces, des outils et des vivres, qui furent débarqués sur la côte près de Cerdigo. Ces renforts, et la défaite d'une partie des troupes de Mendizabal, lui permettant de commencer le siège de Castro-Urdiales, il re-

vint le 4 mai sous les murs de cette place, et il établit son quartier général à Campijo, laissant en observation à Trucios la division Sarrut, moins deux bataillons.

De son côté, le général Palombini avait fait arriver de Portugalette, par les routes difficiles de Sommorostro et d'Otanés, le matériel réuni à Bilbao. L'équipage de siège se trouva ainsi composé de douze pièces de gros calibre, avec un approvisionnement de trois cents coups.

Le général Foy fit aussitôt compléter l'investissement de la place. Les troupes françaises prirent poste à l'ouest et au midi, depuis le cap Ravanal jusqu'à la montagne de San-Pelayo, et trois bataillons italiens, sous les ordres du général Saint-Paul, furent placés à l'est sur la route de Bilbao. Le général Palombini resta en observation à Portugalette, avec deux bataillons italiens, pour couvrir le siège de ce côté, où la présence des Anglais faisait craindre un débarquement.

Castro-Urdiales est une ville de trois mille âmes, située sur le bord de la mer, au pied de la montagne de San-Pelayo. Ses fortifications ne consistent qu'en un mur flanqué de tourelles, de quinze à vingt pieds de haut et large de six. Le château, qui sert de réduit, s'élève à l'extrémité de la ville sur un rocher qui s'avance dans la mer. Le port se trouve au pied du château : il est très-étroit et

presque à sec à marée basse; mais les bâtiments légers mouillent en sûreté dans la rade. La ville étant dominée par la montagne de San-Pelayo et par divers contre-forts qui s'en détachent, on peut s'approcher à demi-portée de fusil de l'enceinte, et découvrir la banquette de la muraille. La place était armée de vingt-sept bouches à feu, et défendue par une garnison de douze cents hommes d'élite, presque tous des bataillons d'Iberia. Sept bricks anglais et quelques chaloupes canonnières protégeaient la ville du côté de la mer.

La première opération que le général Foy crut devoir entreprendre, après avoir fait l'examen des lieux, fut l'établissement, à la pointe du cap Ravanal, d'une batterie dite du Roi de Rome, de deux pièces de 12, pour enfler dans toute sa longueur la courtine de la ville qui fait face à la montagne. Deux autres batteries dites du Prince Eugène furent commencées en face de la porte Santa-Catalina, sur une hauteur dominant à la fois la ville, le château et le port. Ces batteries furent armées de deux obusiers, d'un mortier et de trois pièces de campagne. On élargit le chemin qui y conduisait, et l'on construisit, à portée, des portions de tranchées pour y placer quelques tirailleurs.

Le chef de bataillon Plazanet, commandant du génie, proposa et fit adopter le projet d'attaquer la place par la partie de l'enceinte qui avoisine le

couvent de Saint-François, parce que les chemine-  
ments sur ce point étaient les plus faciles, et  
qu'on trouvait à moins de deux cents mètres de la  
muraille une grande maison carrée, qui offrait un  
point d'appui pour une parallèle en avant de la-  
quelle il y avait sur la lisière des vignes un em-  
placement convenable pour une batterie de brèche.  
On pouvait d'ailleurs arriver facilement à cette  
parallèle, du chemin de Campijo, à la faveur des  
plis du terrain et de quelques portions de tran-  
chées.

1<sup>re</sup> NUIT, du 6 au 7 mai.

Le capitaine du génie Vauvilliers traça la pre-  
mière parallèle jusqu'à la maison carrée, et la fit  
exécuter à la sape volante dans toute sa longueur.  
A la pointe du jour, lorsque l'ennemi aperçut nos  
travaux, il fit un feu de mousqueterie très-vif, et  
les Anglais débarquèrent de l'artillerie sur un îlot  
voisin du château pour y établir une batterie.

2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> NUITS, du 7 au 9 mai.

On perfectionna la première parallèle, d'où l'on  
déboucha pour gagner, en avant de cette parallèle,  
l'emplacement de la batterie de brèche dite Impé-  
riale, que l'artillerie commença pour trois pièces  
de 16 et une de 12.

Au jour, les batteries du Roi de Rome et du  
Prince Eugène commencèrent à tirer sur la place  
et sur la flottille. La première de ces batteries pro-

duisit peu d'effet à cause de sa trop grande distance, et elle fut réduite au silence par le feu des Anglais.

4<sup>e</sup> NUIT, du 9 au 10 mai.

On travailla avec activité à la batterie de brèche, où le capitaine d'artillerie Cayot fut tué.

5<sup>e</sup> NUIT, du 10 au 11 mai.

Le capitaine du génie Vauvilliers, débouchant de la gauche de la première parallèle, fit établir à la sape volante une deuxième parallèle, à moins de cinquante mètres de la muraille, à la faveur d'un mur qui bordait le chemin de Campijo à la ville. Les sapeurs italiens, dirigés par le capitaine du génie Vacani, exécutèrent en même temps une large coupure dans les vignes, depuis la maison carrée jusqu'au pied de la muraille, afin d'offrir un chemin facile aux colonnes d'assaut. Cette opération hardie se fit à plusieurs reprises dans les moments où l'ennemi cessait de tirer; elle fut si bien conduite qu'elle ne nous coûta pas un seul homme.

A la pointe du jour, la batterie de brèche se trouvant armée et approvisionnée, ouvrit son feu, secondée par celui des autres batteries. A trois heures après midi, elle avait fait à l'enceinte une brèche de dix mètres de large, et elle avait même détruit en partie le couvent de San-Francisco qui se trouvait en arrière. On entendit alors de grands

cris dans la ville. La plus grande partie des habitants, effrayés d'un assaut prochain, se sauvèrent dans le château ou s'embarquèrent, et les Anglais retirèrent les pièces qu'ils avaient placées dans l'îlot près de la ville. Néanmoins la garnison continua un feu très-vif de toutes les parties de l'enceinte. Le général Foy ordonna que l'assaut aurait lieu le soir même, à sept heures et demie.

6<sup>e</sup> NUIT, du 11 au 12 mai.

Les compagnies d'élite des deuxième et sixième légers, des soixante-cinquième, soixante-neuvième et soixante-seizième de ligne, furent rassemblées dans la tranchée et partagées en deux colonnes : la première, composée des grenadiers, et formant un bataillon sous les ordres du major Larousse, prit poste dans la première parallèle, derrière la maison carrée; la deuxième, formée des voltigeurs, sous les ordres du chef de bataillon Godin, fut placée dans la deuxième parallèle à portée de la brèche. Le chef de bataillon du génie Plazanet fut chargé de guider la première colonne, et le capitaine du génie Vauvilliers la seconde. Le trente-neuvième régiment fut placé en réserve pour soutenir ces colonnes.

Une troisième colonne, formée de huit compagnies d'élite des deuxième léger, quatrième et sixième de ligne italiens, sous les ordres du chef de bataillon Magistelli, fut réunie derrière un ma-



melon près de la porte de Bilbao, pour tenter l'escalade contre l'angle de l'enceinte voisin de cette porte. Cette colonne, précédée d'un détachement de sapeurs portant des échelles, était dirigée par le capitaine du génie Vacani.

Au signal donné par toutes les batteries, les trois colonnes s'élancent au pas de course. L'ennemi n'a que le temps de faire deux décharges incertaines; d'un côté la brèche est franchie, et de l'autre les échelles sont dressées. Les Espagnols épouvantés fuient, les uns vers la mer, les autres vers le château. Nos soldats les poursuivent la baïonnette dans les reins, faisant main basse sur tous ceux qu'ils peuvent atteindre.

La confusion était extrême dans le château. Resserés dans un si petit espace sous le feu de nos batteries, et craignant l'escalade, la garnison et les habitants se précipitèrent dans la petite île Sainte-Anne pour gagner au plus vite la flottille anglaise.

L'obscurité de la nuit et l'agitation de la mer rendirent cette retraite très-difficile. Nos voltigeurs, embusqués derrière les rochers du rivage ou sur le faite des maisons de la ville, tuèrent un grand nombre de fuyards, et les bricks anglais eux-mêmes coulèrent bas plusieurs barques en faisant feu pour protéger leur arrivée. Cependant l'ennemi détruisit une partie de son artillerie et de ses magasins; à deux heures et demie du matin

il n'avait plus que cent hommes dans le château. L'escarpement du rocher sur lequel ce château est situé en rendait l'escalade fort difficile; néanmoins le capitaine de voltigeurs Guingret, du sixième léger, suivi de sa compagnie, ayant fait appliquer une échelle contre la muraille, parvint sur la terrasse par une embrasure : tout ce que l'on trouva encore d'Espagnols fut tué ou précipité dans la mer.

La ville fut saccagée. Elle serait devenue tout entière la proie des flammes, si les officiers, après la prise du château, n'eussent fait arrêter le progrès de l'incendie. La garnison perdit dans cette nuit trois cents hommes. Notre perte, pendant tout le siège, ne fut que de cinquante hommes tués ou blessés. On trouva dans la place vingt-sept bouches à feu, dont sept pièces de 24, qui furent aussitôt désenclouées et tournées contre la mer; mille boulets, bombes ou obus, deux mille cartouches d'infanterie et quatre mille deux cents livres de poudre (1).

Dès le lendemain de la prise de la ville, le général Foy, y laissant les troupes italiennes, se porta à la poursuite des bandes qui s'en étaient rapprochées pendant le siège; et, manœuvrant de concert avec le général Sarrut, qui était resté en observation à Trucios, il les rejeta dans les montagnes de

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

Santander. Il revint ensuite à Bilbao, et le général Sarrut se dirigea sur Orduña, pour rejoindre l'armée de Portugal.

Sur ces entrefaites, le général Palombini reçut l'ordre de se rendre en Italie avec son état-major, pour faire partie de la nouvelle armée d'observation. Ses troupes formèrent, sous les ordres du général Saint-Paul, la deuxième brigade de la division Sévéroli qui se trouvait en Aragon.

# ÉTAT

## DES TROUPES EMPLOYÉES AU SIÈGE DE CASTRO-URDIALES.

### 1<sup>re</sup> DIVISION, général Foy.

|   |   |  |
|---|---|--|
| 1 <sup>re</sup> brigade,<br>général Menu. | { 6 <sup>e</sup> léger..... 2 bataill. 860 h. prés.<br>{ 09 <sup>e</sup> de ligne..... 2 1542                 |  |
| 2 <sup>e</sup> brigade,<br>général Bonté. | { 30 <sup>e</sup> de ligne..... 2 870<br>{ 76 <sup>e</sup> id..... 2 897<br>{ 106 <sup>e</sup> id..... 3 1416 |  |
| Détachement,<br>division Sarrut.          | { 2 <sup>e</sup> de ligne..... 1 } 900<br>{ 65 <sup>e</sup> id..... 1   |  |

### DIVISION ITALIENNE, général Palombini.

|   |   |                        |
|---|---|------------------------|
| 1 <sup>re</sup> brigade,<br>général Saint-Paul. | { 2 <sup>e</sup> léger..... 1 762<br>{ 4 <sup>e</sup> de ligne..... 2 834<br>{ 6 <sup>e</sup> id..... 2 778 |                        |
| Cavalerie.....                                  | } Dragons Napoléon..... 1 off. 122 hom. 124 ch.   |                        |
| <b>TOTAL.....</b>                               |   | <b>9000 h. 124 ch.</b> |

## ARTILLERIE.

### ÉTAT-MAJOR.

Cayot, capitaine, commandant de l'artillerie (tué).  
 Besser, lieutenant.  
 Alexandre, capitaine italien.

### TROUPES.

|                       |   |  |  |
|-----------------------|---|--|--|
| Artillerie à pied...  | { Regiment de la marine.<br>{ 1 <sup>er</sup> régiment italien...   | Détachement....   1 off. 50 hom. prés.<br>9 <sup>e</sup> compagnie....   2 54                                  |  |
| Artillerie à cheval.. | { 2 <sup>e</sup> régiment.....<br>{ 1 <sup>er</sup> régiment italien...   | 3 <sup>e</sup> compagnie...   1 63 77 ch.<br>1 <sup>re</sup> compagnie...   1 30 35                            |  |
| Train.....            | { 5 <sup>e</sup> bataill. principal...<br>{ 6 <sup>e</sup> bataillon <i>bis</i> .....<br>{ 1 <sup>er</sup> bataillon italien... | 2 <sup>e</sup> compagnie...   1 78 102<br>4 <sup>e</sup> id.....   1 68 90<br>2 <sup>e</sup> id.....   1 80 80 |  |
| <b>TOTAUX.....</b>    |   | <b>8 off. 401 h. 284 ch.</b>   |  |

GÉNIE.

ÉTAT-MAJOR.

Plazanet ( Charles ), chef de bataillon , commandant du génie.

Vauvilliers , capitaine.

Vacani, id. italien.

Guaragnoni, id. id.

TROUPES.

Sapeurs italiens . . . | 5<sup>e</sup> compagnie . . . . . { Roncelli, capitaine . . . . . } 1 off. 68 hom.



**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**





---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

N° 1.

*Rapport du général Foy au général Clausel, commandant de l'armée du Nord, sur le siège de Castro-Urdiales.*

Castro-Urdiales, le 12 mai 1813.

Mon général,

Vous avez désiré que Castro-Urdiales fût enlevé à l'ennemi. Cette place est située dans une presqu'île; elle a une enceinte flanquée de tours, qui ferme l'isthme, et un château servant de réduit. La garnison était composée de douze cents hommes des bataillons d'Iberia; elle était armée de vingt-sept bouches à feu; sept bricks anglais et trois chaloupes canonnières espagnoles appuyaient sa défense: il fallait de la grosse artillerie pour prendre Castro.

L'équipage de siège formé à Saint-Sébastien n'ayant pu arriver par mer, et étant d'ailleurs incomplet, j'ai dû chercher des ressources en matériel d'artillerie dans l'arsenal de Santoña. M. le général Charles Lameth, commandant cette place, m'a prodigué les moyens de tous genres dont il pouvait disposer. Il a fait établir en vingt-quatre heures un équipage de siège de trois pièces de 16, trois de 12 et un mortier de six pouces;

il a fourni des cartouches, des outils, des vivres, des canonniers, etc. C'est à son zèle pour le service de l'Empereur que je dois tout le succès de mon opération.

L'équipage de Santoña est arrivé par mer à Islarès, le 1<sup>er</sup> mai; la marine anglaise n'a pas essayé de troubler cette opération.

Le transport de l'artillerie d'Islarès à Castro, par des sentiers à peine praticables pour les bêtes de somme, a employé beaucoup de temps et de travail. La première division de l'armée de Portugal a porté presque tout à bras. Campée devant Castro-Urdiales, douze jours avant le siège, elle a dû faire de fréquents détachements, qui ont eu le double objet de procurer des vivres et de dissoudre le rassemblement des bandes. Le 29 avril, le trente-neuvième régiment d'infanterie et la compagnie de voltigeurs du soixante-seizième ont défait complètement à Maron les bandes réunies de Campillo et d'Herrero. Cette affaire fait honneur à MM. le colonel Thevenet, le chef de bataillon Duploin, le lieutenant Arrighis du trente-neuvième, et à M. le capitaine Montauvillet du soixante-seizième.

Le 3 mai, la quatrième division de l'armée de Portugal, après avoir jeté cinq cents bœufs dans Santoña pour l'approvisionnement de cette forteresse, est venue prendre position à Trucios, afin de tenir en respect les bandes de Biscaye et de la province de Santander qui étaient en mouvement pour sauver Castro. M. le général de division Sarrut m'a prêté un bataillon du deuxième léger et un du soixante-cinquième pour

prendre part aux travaux; M. le colonel Campi, du soixante-cinquième, commandait ces deux bataillons: il a servi utilement pendant le siège.

En même temps, M. le général Palombini a envoyé de Bilbao au camp devant Castro, la brigade italienne de M. le général Saint-Paul, deux obusiers et trois pièces de 6.

Le 4 mai, la place a été bloquée par terre; on a coupé l'aqueduc qui alimentait les fontaines. Les bricks anglais ont longé la côte, et ont jeté sur les villages une grêle de boulets, qui ont fait beaucoup de bruit et point de mal; ils ont répété la même scène chaque jour, et jusqu'au moment où notre artillerie a été mise en batterie. Alors deux obusiers ont suffi pour leur faire prendre le large.

Dans la nuit du 6 au 7, on a ouvert la tranchée: elle est arrivée, par la droite, à cent trente toises de la muraille. Le 7 au matin, les travailleurs étaient parfaitement à couvert.

En même temps, on construisait la batterie du Roi de Rome, destinée à prendre à revers les défenses des assiégés, et la batterie Eugène, destinée à inonder la place de bombes et d'obus.

Dans la nuit du 7 au 8, on a poussé en avant une sape dont la tête est arrivée à soixante-dix toises de l'enceinte; c'est l'emplacement de la batterie Impériale, destinée à battre en brèche la muraille vers le milieu de l'isthme.

La construction de la batterie Impériale a exigé deux nuits de travail. Depuis le jour de l'ouverture de la

tranchée, l'ennemi n'a pas cessé de faire nuit et jour un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie sur les travaux.

Le 9 au matin, les batteries Eugène et du Roi de Rome ont commencé à tirer; elles ont acquis sur-le-champ la supériorité du feu, quoique l'artillerie de la place fût plus nombreuse et d'un plus fort calibre que la nôtre : elles ont d'emblée démonté plusieurs pièces.

Les Anglais s'étaient mis hors de la portée du canon; ils ont débarqué, sur un îlot voisin de Castro et insignifiant pour sa défense, trois pièces de gros calibre qu'ils ont fait servir par leurs canonniers.

Le 10 au soir, la batterie Impériale fut achevée. Pendant la nuit, deux brigades de sapeurs ont été jusqu'au mur de l'enceinte de la place, couper les vignes, abattre les murs de clôture, et tracer le chemin par lequel on devait arriver à la brèche projetée. Ce travail périlleux a été exécuté avec calme sous un feu assez vif de mousqueterie et de mitraille. On doit des éloges à MM. les capitaines du génie Vauvilliers et Vacani, qui en ont été chargés, et à MM. Fayet, capitaine, Kloosterhuis et Varnier, sous-lieutenants du soixante-cinquième, qui l'ont protégé à la tête d'un détachement, et qui y ont coopéré.

Le 11, à la pointe du jour, la batterie Impériale a commencé à battre la muraille et les tours de Castro. Vers trois heures après midi, l'éboulement des pierres avait rempli le chemin creux qui lui sert de fossé; la brèche ayant trente pieds de large, j'ai pensé qu'elle était praticable; les Anglais en ont porté le même

jugement; car, après l'avoir examinée avec soin, ils ne se sont pas crus en sûreté dans leur îlot : ils ont remarqué leur artillerie et regagné leurs vaisseaux. Nos gardes de tranchée ont entendu distinctement les cris d'indignation que le départ des Anglais a fait proférer à la garnison et à la population de Castro.

Le 11 mai, à huit heures du soir, les compagnies d'élite des bataillons employés au siège de Castro ont été disposées pour enlever la place d'assaut et par escalade. Les compagnies de voltigeurs des deuxième et sixième légers, du soixante-cinquième, du soixante-neuvième et du soixante-seizième, réunies en un bataillon, sous les ordres de M. le major Larousse, ont été formées à la droite de la batterie de brèche; les compagnies de grenadiers des mêmes régiments, réunies en bataillon sous les ordres de M. le chef de bataillon Godin, du deuxième léger, ont été formées en avant du centre de la parallèle; le trente-neuvième était en réserve derrière ces deux bataillons. Quatre compagnies de voltigeurs et quatre compagnies de carabiniers italiens, réunies en bataillon sous les ordres du chef de bataillon Magistelli, étaient embusquées derrière un mamelon, à cent toises de la porte de Bilbao; ces troupes étaient munies d'échelles et prêtes à escalader la muraille à l'endroit où on les attendait le moins. A un signal donné par le feu de toutes les batteries de siège, Français et Italiens se sont élancés au pas de course, les uns vers la brèche, les autres vers l'angle du rempart voisin de la porte de Bilbao. En un instant les échelles ont été appliquées; et la brèche s'est trouvée franchie. Je n'avais

compté que sur le succès d'une attaque; elles ont réussi toutes deux. Les troupes espagnoles qui garnissaient le rempart ont à peine eu le temps de faire deux décharges incertaines; épouvantés par les cris de vive l'Empereur, dont l'air était rempli, et par l'élan des troupes, les Espagnols se sont enfuis, les uns vers la mer, les autres dans le château : tous ceux qui ont été atteints ont été tués à coups de baïonnette.

Pendant la nuit, la garnison réfugiée dans le château a fait un feu continuel sur la ville; une partie s'est embarquée : nos voltigeurs embusqués dans les rochers ont tué un grand nombre de ceux qui étaient sur les barques. Les bricks anglais en ont coulé plusieurs en faisant feu sur nous pour les protéger. A deux heures et demie du matin, il ne restait plus que cent Espagnols dans le château. M. le capitaine Guingret du sixième léger, à la tête de sa compagnie de voltigeurs, a appliqué une échelle à la muraille et est entré par une embrasure : tout ce qui était dans le fort a été tué ou précipité dans la mer.

L'ennemi avait eu le temps pendant la nuit de détruire une partie de son artillerie et de ses magasins de vivres.

Le siège et l'assaut de Castro nous ont coûté cinquante hommes tués ou blessés; l'ennemi en a perdu six fois autant. Je ne puis assez faire l'éloge de la constance que les troupes ont déployée dans les travaux, ainsi que de la gaieté et de l'enthousiasme avec lesquels elles se sont précipitées à l'attaque de vive force.

Le personnel de l'artillerie était insuffisant; les canonniers ont suppléé au nombre par l'habileté et le dévouement. M. le capitaine Cayot, commandant l'artillerie de siège, a été tué dans la batterie de brèche; le lieutenant de l'artillerie française Besser, les lieutenants de l'artillerie italienne Erba, Paccessiarotti et Peruzo ont bien servi. Le lieutenant Portales de l'artillerie de marine a rendu des services signalés; il a transporté l'équipage de siège d'Islarès à Castro, opération où il a eu à vaincre des difficultés sans cesse renaissantes. Après la mort du capitaine Cayot, il l'a remplacé dans le commandement de la batterie impériale. Le siège a été dirigé par M. le chef de bataillon du génie Charles Plazanet, officier d'un grand mérite, et dont le zèle égale la capacité. Il a été parfaitement secondé par M. le capitaine du génie Vauvilliers et par MM. les capitaines du génie italien Vacani et Guaragnoni. M. Vacani a fait les travaux préliminaires au siège, et a fixé les idées dans la direction à suivre pour la marche des cheminements. Les sapeurs italiens, formés par l'expérience des sièges de Catalogne, se sont montrés aussi habiles qu'intrépides.

Je dois des éloges particuliers à M. le général Saint-Paul, commandant la brigade italienne; à M. le major Larousse, du sixième léger; à M. le chef de bataillon Godin, du deuxième léger; à M. le chef de bataillon Magistelli, commandant les voltigeurs du sixième léger; à M. Bérard, capitaine des carabiniers, du deuxième léger; à M. Villain, lieutenant de grenadiers au

580      SIÈGE DE CASTRO-URDIALES.

soixante-seizième; à M. Cestari, lieutenant au sixième de ligne italien.

Je sollicite les grâces de S. M. en faveur de ceux qui ont fait des actions remarquables; j'ai l'honneur de vous adresser les mémoires de proposition.

*Signé* : FOY.



**DÉFENSE**  
**DE SAINT-SÉBASTIEN,**  
**PAR LES TROUPES FRANÇAISES,**  
**EN 1813.**



# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

|  | Pages.     |
|--|------------|
| État de Saint-Sébastien. — Le roi Joseph envoie dans cette place le général Rey et une partie des troupes de la garnison de Burgos.....  | 588        |
| Le général Foy évacue la Biscaye, et complète, en se retirant, la garnison de Saint-Sébastien. — La place est bloquée du côté de terre par un corps espagnol, sous les ordres de Mendizabal..... | 589        |
| Description de la ville et de ses fortifications.....  |            |
| Le gouverneur fait entreprendre de grands travaux de défense.....  | 591        |
| L'ennemi dirige contre le couvent de Saint-Bartholomé une première attaque, qui est repoussée avec perte.....  | 597        |
| Plusieurs détachements arrivent par mer dans la place, pour renforcer la garnison.....   | <i>Id.</i> |
| L'ennemi entreprend divers travaux. — Une escadre anglaise vient mouiller en vue du port.....  | 598        |
| La garnison fait une sortie, et ramène des prisonniers.  | 599        |
| Des approvisionnements de toute espèce arrivent par mer dans la place, malgré l'escadre anglaise.....  | 601        |
| L'ennemi élève plusieurs batteries contre le couvent Saint-Bartholomé. — Il dirige contre ce couvent une nouvelle attaque, qui est repoussée.....  | 602        |
| Continuation des travaux de défense. — Un corps anglo-portugais, sous les ordres du général Graham, vient camper devant la place, et commence les opérations du siège.                           | <i>Id.</i> |
| Ouverture de la tranchée. — Construction de batteries sur la rive droite de l'Uruméa, pour battre en brèche la muraille de l'est dite de la Zurriola.....  | 604        |

|  |     |
|--|-----|
| Le gouverneur fait retrancher les maisons situées en arrière du front d'attaque.....   | 605 |
| L'ennemi bat en brèche le couvent de Saint-Bartholomé.   |     |
| — Il y donne l'assaut, mais il est repoussé.....   | 606 |
| Les Anglais élèvent de nouvelles batteries contre la ville.  |     |
| — Ils continuent à battre le couvent de Saint-Bartholomé.  |     |
| — Ils attaquent ce couvent, et en restent maîtres après une lutte des plus opiniâtres.....   | 609 |
| L'ennemi entreprend de nouvelles batteries contre la ville. — Il se loge dans les ruines du faubourg Saint-Martin, et chasse le poste qui gardait la redoute du Rondeau, située dans la presqu'île.....  | 613 |
| Les Anglais ouvrent leur feu contre la ville, et battent en brèche la muraille de l'est. — Ils ouvrent la tranchée dans la presqu'île contre le front de terre.....  | 615 |
| Une sommation est adressée au gouverneur, qui refuse de se rendre.....   | 616 |
| Les assiégeants et les assiégés continuent leurs travaux.  |     |
| — Lord Wellington vient visiter les travaux du siège.....  | 617 |
| Continuation du tir en brèche.—L'ennemi ouvre la muraille de l'est en un nouveau point, pour tourner les défenses de la première brèche.....   | 618 |
| Le gouverneur fait ses dispositions pour repousser l'assaut.....   | 619 |
| L'ennemi renverse une portion de la contrescarpe de l'ouvrage à cornes du front de terre, et s'avance à la fois contre cet ouvrage pour y donner l'escalade, et contre les brèches. — Il échoue complètement, et éprouve de très-grandes pertes..... | 623 |
| Lord Wellington accourt de son quartier général de Lezaca sous Saint-Sébastien pour reconnaître l'état des choses. — Il transforme le siège en blocus, et fait rombarquer la plus grande partie de son matériel de siège.....                        | 626 |
| La garnison continue avec activité ses travaux de défense; elle reçoit de Saint-Jean de Luz des secours en hommes et en munitions.....   | 628 |
| L'ennemi reçoit des renforts. — Il réarme ses batteries, et en construit de nouvelles.....   | 631 |
| De nouveaux secours arrivent dans la place. — L'ennemi   |     |

DES MATIÈRES.

585

|   |     |
|---|-----|
| reprend son feu, et perfectionne les anciennes brèches.   | 633 |
| Lord Wellington vient de nouveau visiter les travaux du siège. — Un détachement anglais s'établit dans la petite Ile Sainte-Claire, située à l'entrée du port.....                              | 634 |
| État de la place. — Les Anglais font une attaque générale. — Ils sont repoussés trois fois, et éprouvent des pertes énormes. — L'explosion d'un dépôt d'obus oblige les défenseurs à céder..... | 637 |
| La garnison se retire dans le château. — Les Anglais, maîtres de la ville, s'y livrent aux plus grands excès.....   | 643 |
| Situation critique des défenseurs. — L'ennemi établit de nouvelles batteries, qui bouleversent bientôt toutes les défenses du château.....  | 646 |
| La garnison est contrainte à capituler.....   | 649 |
| État des pertes des assiégeants et des assiégés.....  | 651 |

FIN DE LA TABLE.



---

# DÉFENSE DE SAINT-SÉBASTIEN,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1813.

---

**S**AINT-SÉBASTIEN était resté dans un état complet d'abandon. Depuis longtemps nous ne considérons cette place que comme un simple lieu d'entrepôt, et nous en avons retiré successivement la plus grande partie du matériel pour servir aux sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, et pour armer les places de Santoña et de Castro-Urdiales : maîtres en effet de toute l'Espagne, nous ne pensions pas qu'un jour Saint-Sébastien serait exposé à soutenir un siège. Le retour des armées françaises sur l'Èbre rendait à cette place toute son importance. Elle pouvait exercer une grande influence sur la route de Bayonne, dont elle se trouve distante d'une lieue et demie, et à laquelle elle communique par un chemin qui aboutit à

Ernani; et, si les Anglais s'en fussent emparés, elle leur eût offert un excellent point d'appui pour leurs opérations, et un port pour y débarquer tous leurs moyens de guerre.

Il était donc indispensable de remettre au plus tôt Saint-Sébastien en état de défense. Ce ne fut cependant que le 19 juin, deux jours seulement avant la bataille de Vitoria, que le roi Joseph y envoya le général Rey avec une partie de la garnison de Burgos et les soldats éclopés ou infirmes. Ce général arriva le 22 à Saint-Sébastien, après avoir escorté jusqu'à Ernani un convoi considérable, dirigé sur Bayonne. A peine y était-il entré qu'il vit la place encombrée d'une foule d'employés et d'émigrants espagnols, au nombre desquels se trouvaient plusieurs ministres d'Espagne, et les principaux officiers de la couronne, qui, sur l'ordre du roi Joseph, avaient quitté Vitoria le jour même de la bataille pour se réfugier à Saint-Sébastien : en moins de deux jours la population de la ville, de huit mille quatre cents habitants qu'elle était en temps ordinaire, se trouva presque doublée. Le gouverneur vit avec effroi ce surcroît de population dévorer les ressources de la place, au moment où, par la perte de la bataille de Vitoria, il se trouvait exposé à être bloqué. Il n'eut donc pas à balancer d'enfreindre la volonté du Roi, en renvoyant ces malheureux réfu-



giés, victimes de leur dévouement à notre cause, bien qu'il lui répugnât de les exposer à tomber entre les mains de leurs implacables ennemis. Leur arrivée en France paraissait d'autant moins probable que la garnison était trop faible pour leur donner la moindre escorte jusqu'à la frontière.

Cette pénible situation s'aggrava encore le 26, lorsque le gouverneur reçut, à une heure du matin, une lettre du général Foy qui, forcé de quitter la Biscaye, s'était retiré avec sept ou huit mille hommes sur les hauteurs d'Andouain en arrière de Tolosa, où il tenait encore l'ennemi en échec. Cette lettre était ainsi conçue :

« Général, je ne puis espérer de conserver long-  
 « temps ma position ; je me bats depuis trois jours  
 « contre des forces trop supérieures, ayant devant  
 « moi le général Graham avec trois divisions an-  
 « glaises, deux divisions espagnoles et une brigade  
 « portugaise. Je pense opérer ce matin ou dans la  
 « journée ma retraite sur Ernani, où je ne tiendrai  
 « pas. Votre place va donc être livrée à ses pro-  
 « pres ressources ; prenez vos mesures en consé-  
 « quence. »

Cette nouvelle jeta la consternation au milieu des réfugiés, qu'il fallut sans plus tarder éloigner de la place. En moins de deux heures, la multitude d'émigrants, avec un nombre considérable de voitures, sous la seule escorte d'une centaine d'hom-

mes malingres des dépôts de la garde royale espagnole, prit le chemin d'Ernani pour y rejoindre la route de Bayonne. Les ministres, les officiers de la couronne et plusieurs familles s'embarquèrent sur les chaloupes, les trincadours et autres bâtiments qui se trouvaient dans le port, et se dirigèrent sous la seule garde de la Providence vers Saint-Jean de Luz. Le destin voulut que les deux convois arrivassent sans accident à leur destination.

Le départ de tant de bouches inutiles soulageait la place; mais elle se trouvait encore dans une situation fort critique. Le général Rey manquait d'argent, de canonniers et d'approvisionnements de toute espèce. Heureusement qu'il lui était resté une compagnie de sapeurs et une compagnie de pionniers venues avec lui de Burgos, ainsi que le chef de bataillon du génie Pinot. Il envoya aussitôt le capitaine Doat, son aide de camp, auprès du général Foy à Andouain, pour lui rendre compte de sa position et lui demander des troupes. Le général Foy dirigea le 27 au matin sur Saint-Sébastien un bataillon du trente-quatrième de ligne, un dépôt du premier de ligne, les capitaines d'artillerie Duhamel et Daugueraud, et quarante et un canonniers, et lui-même vint, dans la soirée, visiter la place; il y laissa encore un bataillon du soixante-deuxième et un bataillon du vingt-deuxième, en échange de cinq cents recrues du cent

vingtième de ligne, qui faisaient partie de la garnison : le général Rey se trouva à la tête de deux mille trois cents hommes.

Le 28, un nouveau détachement de seize canonniers entra dans la place, et, ce jour-là même, le général Foy effectua sa retraite sur Irun. A deux heures après midi, un corps espagnol de sept à huit mille hommes, sous les ordres de Mendizabal, devançant les troupes anglaises, parut sur les hauteurs de Saint-Martin, et sur la rive droite de l'Uruméa. La place se trouva ainsi bloquée par terre, avant même d'avoir été mise en état de défense; mais elle conserva encore longtemps sa communication par mer avec Saint-Jean de Luz, où le capitaine de frégate Depoge, commandant de la marine, fit armer plusieurs trincadours pour le service des dépêches et le transport des approvisionnements (1).

La ville de Saint-Sébastien est bâtie au pied du mont Orgullo, promontoire situé à l'extrémité d'une presqu'île, qui se trouve, d'un côté, bordée par la mer et de l'autre par l'embouchure de l'Uruméa. Cette presqu'île forme à l'ouest, avec le mont Igueldo qui parallèlement à elle s'avance dans la mer, une baie de douze cents mètres d'ouverture, où peuvent mouiller des bâtiments du commerce

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 1 et 2.

et même des frégates. Au milieu de la passe, se trouve la petite île Sainte-Claire, avantageusement située pour défendre l'entrée du port. A marée haute la ville, baignée sur ses flancs, n'est accessible que par l'isthme, où elle est couverte par un front bastionné d'un grand relief, et par un ouvrage à cornes; mais ces fortifications sont plongées et vues dans toute leur longueur, des hauteurs environnantes qui se trouvent à portée du canon. Le reste de l'enceinte est formé d'un mur fort élevé de huit pieds d'épaisseur, couronné d'un chemin de ronde avec un petit mur d'appui. Sur le front de l'est dit de la Zurriola, cette muraille est entièrement vue des pentes du mont Ulia et des dunes qui s'étendent sur la rive droite de l'Uruméa. Elle n'est flanquée dans cette partie que par le petit bastion Saint-Elme, et par les deux mauvaises tours de los Hornos et las Mezquitas. Une mer profonde et les escarpements du mont Orgullo achèvent de couvrir la ville du côté du nord. Le château de la Mota, qui sert de réduit à la ville, s'élève au sommet du mont Orgullo, à cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer : on y arrive par les rampes de Saint-Elme et de Santa-Maria. Ce château consiste seulement en un donjon fort étroit, ayant à sa droite la batterie de la Reine, et à sa gauche celle du Mirador, toutes deux formant sur la crête de la montagne une ligne de défense

du côté de la ville. En raison de leur grand commandement, ces ouvrages peuvent battre par-dessus la ville tout le terrain de la presqu'île. D'autres batteries se trouvent encore çà et là sur la pente de la montagne pour la défense de la rade et du port.

La garnison n'avait pas d'autres abris voûtés que ceux du cavalier de la courtine du front de terre et quelques casemates dans les bastions de Saint-Jean et de Saint-Jacques. Il n'existait aucun blindage pour les malades et les approvisionnements. La ville était aussi menacée de manquer d'eau, car la seule fontaine qu'elle possédât était alimentée par un aqueduc prenant les eaux de l'Uruméa à une lieue en amont, et cet aqueduc avait été coupé par l'ennemi dès son arrivée devant la place. Les puits étaient d'ailleurs remplis de vase, et ne fournissaient pour la plupart qu'une eau saumâtre et fort mauvaise.

Le premier soin du gouverneur fut d'occuper le couvent de Saint-Bartholomé, situé sur un plateau, en tête de la presqu'île, afin d'avoir le temps de raser les nombreux couverts que présentait le terrain en avant du front de terre, et de détruire les faubourgs de Saint-Martin et de Sainte-Catherine, d'où l'ennemi aurait pu plonger du faite des maisons dans les ouvrages de la place. Ce couvent, ainsi que le plateau, fut gardé par un bataillon, appuyant sa gauche à l'escarpement du cimetière,

du côté de l'Uruméa, et sa droite à l'estran du port. Un détachement de quarante hommes occupa sur la rive droite de l'Uruméa la tête du pont de Santa-Catalina, et, un peu plus loin, le couvent de San-Francisco. Vingt-cinq hommes prirent poste dans l'île Sainte-Claire, où ils retranchèrent la chapelle. Enfin, on s'empressa de remplir les deux citernes du château qui avaient été mises à sec pour être réparées. Pour ce travail pénible, on employa des femmes qui allaient puiser l'eau avec des seaux dans l'Uruméa à quelque distance de la place, et qui la montaient par des chemins difficiles jusqu'au château.

Dès le 27 juin, le gouverneur avait assemblé les chefs des divers services de la place pour aviser aux moyens de pourvoir aux besoins de la défense. Le colonel de Sentuary, commandant d'armes, le commissaire des guerres Robert, et son adjoint Barbier-Duguily, réglèrent, de concert avec les autorités municipales, les réquisitions de matériaux, d'outils, d'argent et de vivres à faire dans la ville pour la garnison. Les habitants, au lieu de se montrer de mauvaise volonté, comme on pouvait le craindre, se conduisirent avec une loyauté et un dévouement sans bornes. Dans la nuit, le commissaire des guerres Robert s'était embarqué sur un petit bâtiment pour se rendre à Bayonne, afin d'y solliciter des secours.

Dans la soirée du 28, on mit le feu aux deux faubourgs de Saint-Martin et de Sainte-Catherine qu'on n'avait pas le temps de démolir. On évacua pendant la nuit le couvent de San-Francisco, et l'on brûla le pont de l'Uruméa, la garnison étant trop faible pour conserver des postes aussi éloignés. Les sapeurs, les pionniers et trois cents hommes d'infanterie furent employés par le chef de bataillon Pinot, commandant du génie, aux divers travaux de la défense. On commença à fortifier le couvent de Saint-Bartholomé, dans le clocher duquel on monta une pièce de 4. On crénela à sa droite quelques maisons qui pouvaient le flanquer, et l'on fit deux coupures sur la route d'Ernani pour empêcher l'ennemi de s'étendre vers le faubourg Saint-Martin. A sa gauche, on commença dans le cimetière une lunette en terre, qui compléta l'occupation du plateau, d'où l'on pouvait battre les hauteurs en avant de Saint-Bartholomé, et prendre de revers les approches de l'ennemi sur la rive droite de l'Uruméa. On fit des communications dans la presqu'île. On rasa toutes les constructions voisines de la place, et l'on abattit tous les arbres qu'on trouva pour faire des blindages, des palissades, des gabions ou des fascines. On arracha les palissades qui entouraient le parc aux bois de la marine, situé près du faubourg de Sainte-Catherine, pour les replanter dans

le chemin couvert du front de terre. On retira des décombres des faubourgs incendiés les bois et les fers qui pouvaient être utilisés. On blinda les puits qui donnaient la meilleure eau. On organisa, pour la confection des barrières, des chevaux de frise, et des outils, des ateliers de charpentiers et de menuisiers dans lesquels on employa les ouvriers d'art de la garnison, et ceux qui se trouvaient parmi les habitants.

De son côté, l'artillerie ne perdit pas un instant pour réarmer la place et refaire les plates-formes. Le matériel ne consistait qu'en soixante-seize bouches à feu, dont treize dans les batteries du mont Orgullo, quarante-cinq dans les ouvrages de la place et dix-huit en réserve(1); et comme elle n'avait qu'une centaine de canonniers, le gouverneur leur adjoignit cinquante soldats choisis dans l'infanterie. On commença à élever sur la courtine du front de terre des traverses, pour mettre les pièces et les canonniers à l'abri des batteries d'enfilade que l'assiégeant pouvait établir dans les dunes de la rive droite de l'Uruméa. On numérotâ les batteries; on construisit à portée de petits magasins pour y déposer les munitions, et l'on organisa un atelier pour la réparation des armes et des affûts.

Le 29 juin, à sept heures du soir, l'ennemi, qui

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 3.



sentait l'importance du couvent de Saint-Bartholomé, s'avança en deux colonnes, pour l'emporter de vive force. Le bataillon du vingt-deuxième, qui le défendait, fit bonne contenance, et, soutenu par le bataillon du soixante-deuxième placé en réserve dans le faubourg Saint-Martin, il s'élança sur l'ennemi qu'il mit en désordre, et le poursuivit à la baïonnette jusque dans ses lignes. Par suite de cet échec, les Espagnols se bornèrent dès lors à se tenir en observation et à inquiéter nos travaux par le feu de leurs tirailleurs et de leur artillerie. Nous eûmes deux hommes de tués et six de blessés.

Le 1<sup>er</sup> juillet, le poste de Guétaria, que nos troupes occupaient encore sur la côte, fut évacué par ordre du maréchal Jourdan, major général du roi Joseph : deux cent cinquante chasseurs de montagne qui s'y trouvaient et un détachement du cent dix-neuvième de ligne rentrèrent par mer à Saint-Sébastien. L'ennemi s'empara du port du Passage où était resté un détachement de cent trente hommes, qui furent faits prisonniers. Ce port devint pour l'ennemi un lieu de dépôt, et il y fit arriver par mer tous ses moyens de siège. Un petit bâtiment, venant de Saint-Jean de Luz, entra à Saint-Sébastien, et y débarqua le capitaine d'artillerie Hugon, quarante-six canonniers et onze ouvriers d'artillerie. La force de la garnison se

trouva alors portée à environ trois mille hommes (1).

Le gouverneur signifia à la municipalité qu'elle eût, sous sa responsabilité, à faire sortir de la place dans les quarante-huit heures les femmes, les enfants, et tous ceux qui n'auraient pas de moyens de subsistance assurés pour la longueur présumée du siège. On continua avec activité les travaux de défense. On fit une sape pour couvrir la communication du faubourg Saint-Martin au couvent de Saint-Bartholomé, où l'on renversa par quelques fougasses le mur du jardin qui présentait un couvert dangereux.

L'ennemi se rapprochant du couvent de Saint-Bartholomé, s'établit dans des mesures qu'il crénela et d'où il fit une très-vive fusillade sur nos postes. Il forma aussi quelques retranchements près du couvent de la Antigua, où il plaça une pièce de 4 et un obusier, qui tirèrent sans succès sur les embarcations que nous avions dans le port. Sur la plage de la rive droite de l'Uruméa, et dans le couvent de San-Francisco, il s'avança pendant la nuit par une tranchée jusqu'à la tête du pont de Santa-Catalina, où il plaça des tirailleurs pour tourmenter nos travailleurs employés à la démolition des faubourgs et au palissadement du che-

---

(1) Voir les états du personnel à la fin de la relation.

min couvert du front de terre; mais notre canon parvint à le déloger, et nous pûmes continuer nos travaux.

Le 2 juillet, l'ennemi reçut d'Ernani plusieurs convois. Nous nous hâtâmes de compléter nos préparatifs de défense dans l'attente d'une attaque prochaine. Les travailleurs du génie ne suffisant pas, le gouverneur leur adjoignit cent hommes du vingt-deuxième de ligne et les deux cent cinquante chasseurs de montagne arrivés de Guétaria. On commença à mettre en état de défense le château de la Mota que le bataillon du premier de ligne fut chargé de garder. La fusillade ne discontinuait pas, et depuis trois jours nous avons eu huit hommes de tués et seize hommes de blessés.

Le 3 juillet, une frégate anglaise, une corvette, deux bricks et une quinzaine de péniches se présentèrent en vue du port qu'ils bloquèrent, mais non assez étroitement pour que nos braves marins de Saint-Jean de Luz ne pussent de temps en temps y arriver à la faveur de la nuit. N'ayant aucune nouvelle de ce qui se passait au dehors, le gouverneur résolut de faire une sortie pour reconnaître les positions de l'ennemi, et faire quelques prisonniers. A neuf heures du soir, une colonne de trois cents hommes du vingt-deuxième, sous les ordres du chef de bataillon Dessailly, déboucha du couvent de Saint-Bartholomé pour atta-

quer l'ennemi de front sur la route d'Ernani. Le chef de bataillon Blancard déboucha en même temps du faubourg Saint-Martin, avec quatre cents hommes du soixante-deuxième, se porta le long de l'Uruméa, et gravit les hauteurs pour tourner l'ennemi par sa droite, tandis que du côté opposé, une troisième colonne, forte de deux cents chasseurs de montagne, sous les ordres du chef de bataillon de Lupé, se dirigeait par l'estran du port sur le couvent de la Antigua. Un détachement de sapeurs et de pionniers, sous les ordres des capitaines du génie Saint-George et Montréal, suivait la colonne du centre, qui était appuyée par une réserve de deux cents hommes.

La colonne de droite, bien que partie après les autres, fut celle qui donna l'éveil à l'ennemi, et le détermina à se replier. Nous le poursuivîmes environ une lieue; nous lui tuâmes quelques hommes, et nous lui fîmes douze prisonniers. L'arrivée d'une forte colonne espagnole nous força de nous replier. La fusillade devint alors très-vive; néanmoins nous n'eûmes que trois hommes de tués et onze de blessés. Nous rentrâmes dans la place à une heure du matin. Les prisonniers nous apprirent que le corps du blocus était composé de huit bataillons espagnols, sous les ordres de Mendizabal; qu'Ernani était occupé par trois bataillons anglais ou portugais, par une

compagnie de sapeurs galiciens, et par quelques canonniers; que Longa se trouvait avec deux mille hommes au port du Passage, où les Anglais formaient un équipage de siège.

Du 4 au 6 juillet, l'ennemi continua à tirer sur toute la ligne. Nous eûmes dans ces trois jours six hommes de tués et quatorze de blessés.

Le commissaire des guerres Robert, qui était sorti de la place le 27 juin, y rentra par mer le 6 juillet, avec un détachement du quarante-deuxième, un détachement du vingt-deuxième, un chirurgien, et un convoi considérable de farine, de riz, de lard et d'eau-de-vie (1).

Une division ennemie qui passait à Ernani vint renforcer momentanément les troupes du blocus. Le 7 juillet à midi, cette division démasqua, sur la hauteur en face du couvent de Saint-Bartholomé, une batterie de cinq pièces de 8 et de deux obusiers de six pouces qui, jusqu'à six heures du soir, lancèrent sur le couvent des boulets rouges et des obus sans pouvoir l'incendier. L'artillerie de la place et la pièce de 4 qui se trouvait dans le clocher du couvent répondirent vivement. Vers onze heures du soir, l'ennemi vint reconnaître nos avant-postes; mais, les trouvant sur leurs gardes, il se retira après avoir échangé quelques coups de

---

(1) Voir pièces justificatives, nos 4, 5, 6 et 7.

fusil. Nous eûmes quatre hommes de tués et dix de blessés.

Le 8, l'ennemi établit une nouvelle batterie de campagne, de deux pièces de 8 et d'un obusier, pour enfler le mur de la face ouest du couvent de Saint-Bartholomé, et pour battre plus avantageusement le clocher. Il tira toute la journée, tant de cette batterie que de celle établie la veille, mais sans pouvoir faire brèche.

Nos travaux de défense furent poussés avec activité. On continua le palissadement du front de terre, et l'on construisit des rampes pour monter du fossé de l'ouvrage à cornes dans les places d'armes rentrantes. Le gouverneur fit retirer toutes les armes qui se trouvaient chez les habitants, et les fit déposer dans une des salles de la maison commune. Il nomma une commission de cinq membres, sous la présidence du colonel Sentuary, commandant d'armes, pour la surveillance des approvisionnements de siège. On fit des épreuves pour arriver à confectionner le pain le plus avantageusement possible avec les farines mises en réquisition dans la ville ou tirées de Bayonne, et le résultat de ces épreuves fit gagner un certain nombre de rations.

Le 9, les troupes anglo-portugaises, sous les ordres du lieutenant général sir T. Graham, parurent devant la place. Elles se composaient de la

cinquième division anglaise, d'une brigade allemande faisant partie de la première division, et d'une brigade portugaise, en tout dix mille hommes. Les Espagnols cédèrent aux Anglais les postes avancés et la direction du siège (1). Le jour même, l'investissement fut resserré, et l'ennemi travailla avec activité à se retrancher sur la hauteur en face du couvent de Saint-Bartholomé. A cinq heures du soir, deux colonnes s'approchèrent de ce couvent pour le reconnaître, refoulant nos postes avancés; mais elles furent reçues si vigoureusement qu'elles se retirèrent en désordre, poursuivies de près par nos grenadiers et nos voltigeurs.

Notre perte dans les quarante-huit heures fut de deux hommes tués et de huit blessés.

Le 11, nous entreprîmes au rond-point, dans la presque île, la redoute du Rondeau, afin d'appuyer la communication de la place avec le couvent de Saint-Bartholomé, et de défendre la presque île elle-même après la prise de ce couvent. On acheva de masser la lunette en terre entreprise dans le cimetière de Saint-Bartholomé, et l'on fit une rampe pour y conduire de l'artillerie. On termina le palissadement du chemin couvert de la place.

De son côté, l'ennemi continuait ses travaux,

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 8.

tant sur la hauteur en avant du couvent de Saint-Bartholomé que dans les dunes de la rive droite de l'Uruméa. Il fit arriver du port du Passage vingt pièces de 24, approvisionnées à quinze cents coups; six pièces de 18 et six obusiers de huit pouces, approvisionnés à mille coups; quatre mortiers de dix pouces, quatre caronades de soixante-huit livres, avec une quantité assez grande de bombes, et quatre mille outils.

Lord Wellington vint d'Ernani faire la reconnaissance de la place, et déterminer le choix du front d'attaque. Lors du siège de 1719, le maréchal de Berwick avait établi ses batteries sur la rive droite de l'Uruméa, à moins de six cents mètres de l'enceinte, et, pendant qu'elles ouvraient la muraille de l'est, dite de la Zurriola, il avait poussé ses cheminements dans l'isthme et couronné le chemin couvert du front de terre : la garnison se rendit dès que la brèche fut praticable. Lord Wellington adopta le même plan d'attaque, qui lui offrait l'avantage à marée basse, où l'Uruméa est guéable et laisse à sec sur la rive gauche un espace considérable, de pouvoir faire arriver ses colonnes d'assaut jusqu'au pied de la muraille de l'est.

1<sup>re</sup> NUIT, du 11 au 12 juillet.

Sur la hauteur qui domine le couvent de Saint-Bartholomé, l'ennemi commença, derrière une haie fort épaisse, deux batteries, savoir :



Le n° 1, de trois pièces de 24 et de deux de 18, pour battre en brèche le couvent.

Le n° 2, de deux obusiers de huit pouces, pour ruiner le parapet et les défenses de la lunette du cimetière.

2<sup>e</sup> NUIT, du 12 au 13 juillet.

L'ennemi entreprit au mont Ulia, sur la rive droite de l'Uruméa, la batterie n° 3, de quatre obusiers de huit pouces et de deux pièces de 24. Cette batterie avait assez de commandement pour plonger les ouvrages du château et prendre de revers le front de terre.

Nous eûmes dans les quarante-huit heures dix hommes de tués et vingt et un de blessés.

3<sup>e</sup> NUIT, du 13 au 14 juillet.

L'ennemi chemina pour se rapprocher du bord de l'Uruméa et gagner l'emplacement des batteries n° 5 et 6.

Le gouverneur, voyant l'attaque se dessiner contre la muraille de l'est, fit ses dispositions en conséquence. Toutes les maisons attenantes à cette muraille furent crénelées et retranchées pour la défense des brèches. On mura la porte de secours et le débouché de quelques égouts dont l'ennemi aurait pu profiter pour s'introduire dans la place. On entreprit une coupure sur la courtine du front de terre pour empêcher l'ennemi de s'étendre de ce côté, lorsqu'il aurait pénétré par les brèches. On

commença à préparer des traverses en retirades dans les rues situées en arrière du front menacé, pour assurer la retraite de la garnison dans le château et défendre pied à pied le terrain de la ville. Ces traverses, construites avec des tonneaux remplis de terre ou revêtues en pierres sèches, eurent neuf ou dix pieds de hauteur, et l'on creusa en avant un fossé de douze pieds de large et six de profondeur : on crénela aussi les maisons qui pouvaient les flanquer.

A la pointe du jour, l'ennemi tira de ses deux batteries n<sup>os</sup> 1 et 2, contre le couvent de Saint-Bartholomé et contre la lunette du cimetière. Les murs du couvent, quoique bons, ne résistèrent pas longtemps, une partie des planchers s'écroulèrent, et, à six heures du soir, toute la face du côté de l'ouest se trouva ouverte. Les défenseurs s'empressèrent de fermer par des barricades toutes les issues des brèches dans l'intérieur du couvent. On crénela les murs de refend; on plaça sous les décombres des brèches, des caisses remplies de poudre et d'artifices, et l'on disposa, à portée, des obus et des grenades pour rouler sur l'ennemi au moment de l'assaut. Enfin, pour éviter toute surprise du côté de la gorge, le gouverneur plaça une réserve de quatre cents hommes dans le faubourg Saint-Martin, et tint un autre corps disponible dans l'ouvrage à cornes du front de terre. Ce

même jour, lord Wellington partit pour Ernani, laissant au général Graham la conduite du siège.

4<sup>e</sup> NUIT, du 14 au 15 juillet.

Au lieu de donner l'assaut au couvent de Saint-Bartholomé, l'ennemi employa la nuit à réparer ses batteries et à les approvisionner. Il établit sur la rive droite de l'Uruméa, près d'un moulin qui se trouvait en avant du couvent de San-Francisco, une batterie de campagne de cinq pièces de 9, et de deux obusiers de cinq pouces et demi, pour battre de revers la gorge du couvent et celle de la lunette du cimetière, laquelle laissait à découvert une partie de son terre-plein.

Au jour, cette batterie joignit son feu à celui des deux batteries n<sup>os</sup> 1 et 2, et nous incommoda beaucoup. A une heure après midi, l'ennemi, impatient de nous renfermer dans l'enceinte de la place, résolut d'emporter de vive force nos postes extérieurs. Il déboucha donc en trois colonnes : celle de droite marcha contre la lunette du cimetière ; celle du centre se porta sur les brèches du couvent, et celle de gauche attaqua les petites maisons crénelées qui flanquaient le couvent, menaçant de pénétrer dans le faubourg Saint-Martin. Mais, sur tous les points, l'ennemi fut reçu avec vigueur et contraint de se retirer. Le chef de bataillon Thomas, qui défendait le couvent avec quatre cents hommes, fit alors une sortie à la tête

des grenadiers et des voltigeurs du trente-quatrième de ligne, et poursuivit les Anglais la baïonnette dans les reins jusque dans leurs batteries, tandis qu'à la droite une partie de la réserve s'avancait bien au delà des postes d'investissement. Dans leur élan, ces troupes eussent pu enclouer les pièces de l'ennemi, et raser tous ses travaux, si le gouverneur qui était accouru ne les eût fait rentrer, dans la crainte qu'en les laissant s'engager elles ne payassent trop cher leur succès. Cette brillante affaire, qui prouva la valeur des troupes de la garnison, nous coûta huit hommes tués et cinquante-neuf blessés. L'ennemi, auquel nous fîmes cinq prisonniers, nous laissa plus de cent cinquante morts sur le terrain. Notre artillerie fit toute la journée un feu très-vif, et éprouva plusieurs accidents : une pièce de 24 en fer, qui éclata, tua un canonier et en blessa un autre; plusieurs affûts se rompirent par suite de leur état de vétusté.

Une chaloupe nous arriva de Saint-Jean de Luz, malgré la forte croisière ennemie qui gardait la côte, depuis le port du Passage jusqu'à Saint-Sébastien.

5° NUIT, du 15 au 16 juillet.

Sur la rive droite de l'Uruméa, l'ennemi ayant poussé ses cheminements jusqu'à la laisse de haute mer, y établit trois batteries :

Le n° 4, de onze pièces de 24, pour battre en

brèche la muraille entre les tours de las Mezquitas et de los Hornos.

Le n° 5, de quatre pièces de 24, pour ruiner les défenses.

Le n° 6, de deux pièces de 24, pour enfler la courtine du front de terre.

Au jour, l'ennemi reprit son feu contre le couvent de Saint-Bartholomé et contre la lunette du cimetière. Il ruina la voûte et le portail de l'église, et mit le feu en plusieurs points avec ses boulets rouges et ses obus. Malgré nos efforts, nous ne pûmes éteindre l'incendie, et, vers la fin de la journée, l'édifice se trouva consumé presque en entier et accessible sur la moitié de son développement; la lunette du cimetière fut aussi fort endommagée. Cependant nos troupes ne voulurent pas abandonner ces ouvrages sans en avoir fait payer cher la possession à l'ennemi. Le gouverneur fit retirer la pièce de 4 qui se trouvait dans le clocher du couvent, et préparer des fougasses sous les murs du côté de la place. Il pressa l'achèvement de la redoute du Rondeau dans la presqu'île, et fit entreprendre sur la route même une communication en zigzag pour y arriver.

6<sup>e</sup> NUIT, du 16 au 17 juillet.

L'ennemi continua ses travaux.

Le gouverneur voulant s'assurer s'il ne serait pas possible d'aller attaquer les batteries de l'en-

nemi sur la rive droite de l'Uruméa, lorsqu'elles seraient armées, fit sonder la rivière par six nageurs, depuis son embouchure jusqu'au pont de Santa-Catalina. On reconnut ainsi l'existence de plusieurs gués; mais ils variaient à chaque marée, et le fond en était si mouvant qu'il y aurait eu du danger à y faire passer des colonnes. Il aurait fallu d'ailleurs, avant d'arriver à la rivière, traverser un assez grand espace obstrué de quartiers de rochers très-glissants, à cause d'une mousse gluante qui les recouvrait, et à travers lesquels il aurait été fort difficile de marcher. Le gouverneur renonça donc à son projet.

Notre perte, dans les quarante-huit heures, fut de huit hommes tués et de quinze blessés.

Au jour, l'ennemi recommença à tirer contre le couvent de Saint-Bartholomé et la lunette du cimetière. Le gouverneur, s'attendant à un nouvel assaut, plaça un fort poste à la redoute du Rondeau, et une réserve de huit cents hommes au faubourg Saint-Martin, avec les sapeurs et les pionniers, sous les ordres du chef de bataillon du génie Pinot. Le chef de bataillon Blancard, du soixante-deuxième, devait avec une partie de cette réserve appuyer la lunette du cimetière, et surveiller les mouvements de l'ennemi le long de l'Uruméa. Le chef de bataillon Dessailly, du vingt-deuxième, avec l'autre partie, devait couvrir la

droite du couvent de Saint-Bartholomé sur la route d'Ernani et sur le chemin du couvent de la Antigua. La position menacée était elle-même défendue par quatre cents hommes, sous les ordres du chef de bataillon de Lupé.

A midi et demi, l'ennemi, ayant suspendu son feu, s'avança en trois colonnes, précédé d'une nuée de tirailleurs, qui s'embusquèrent dans les broussailles. La colonne de droite attaqua la lunette du cimetière; mais, arrêtée sur la contrescarpe, elle resta longtemps exposée à notre feu. La colonne du centre, qui se portait contre le couvent, fut un moment arrêtée par un grand feu allumé sur les décombres de la brèche et par une vive fusillade partant tant du couvent que des petites maisons crénelées sur la droite. La colonne de gauche parvint à s'emparer de ces maisons, et celle du centre put alors pénétrer dans le couvent. La colonne de gauche, continuant son mouvement, s'avança par la route d'Ernani dans le faubourg Saint-Martin; mais nos réserves s'avancèrent et rétablirent le combat. Le capitaine du génie Saint-George, à la tête d'un détachement de sapeurs, de grenadiers du vingt-deuxième et de quelques soldats du trente-quatrième et du soixante-deuxième, s'élança sur l'ennemi, et rentra par la gorge dans le couvent d'où il chassa les Anglais, qui y perdirent beaucoup de monde. En même temps le capitaine

du génie Montréal et le lieutenant Saint-Jeame du vingt-deuxième reprirent, avec un détachement de voltigeurs, les maisons crénelées qui se trouvaient à notre droite, et la position se trouva ainsi réoccupée sur tout son front ; mais ce succès ne fut pas de longue durée. L'ennemi, ayant envoyé des troupes fraîches, s'empara de nouveau des maisons crénelées et du couvent avant que nous eussions eu le temps de faire jouer les fougasses que nous y avions préparées. Les défenseurs de la lunette du cimetière durent alors se retirer, ce qu'ils firent à temps, car une forte colonne de grenadiers ennemis marchait déjà sur le faubourg de Saint-Martin, pour nous couper le chemin de la ville. Les Anglais, restés maîtres du plateau de Saint-Bartholomé, tentèrent même de nous chasser de la redoute du Rondeau, qu'ils assaillirent, soutenus par quelques pièces de campagne. Mais leurs efforts vinrent s'y briser, et ils se retirèrent avec une perte considérable. Nos troupes rentrèrent dans la place, ne laissant qu'un poste de trente hommes dans la redoute du Rondeau, et quelques tirailleurs dans les maisons ruinées qui se trouvaient en avant.

Cette affaire, qui dura quatre heures, et dans laquelle soixante pièces d'artillerie furent en jeu sur l'espace resserré de la presqu'île, présenta le tableau d'une grande bataille. Nous eûmes quarante hommes de tués et deux cents de blessés. Parmi



les morts, se trouvèrent le capitaine du génie Montréal et le lieutenant de pionniers Dardas, le capitaine Donzon du soixante-deuxième, et le lieutenant Saint-Jeame du même régiment. Le chef de bataillon Pinot, commandant du génie, reçut à l'épaule une blessure grave qui le mit hors d'état de continuer son service. Le chef de bataillon Des-sailly du vingt-deuxième, qui commandait la réserve, fut aussi blessé, ainsi que le capitaine Doat, aide de camp du gouverneur. Le capitaine Blot, du soixante-deuxième, et le lieutenant du génie Goblet, qui défendaient la lunette du cimetière, se firent remarquer par leur bravoure et leur sang-froid. L'ennemi avait été obligé de mettre en ligne six mille hommes. Il resta longtemps exposé au feu de la place, et ses pertes furent considérables. Nous lui fîmes quatorze prisonniers (1).

7<sup>e</sup> NUIT, du 17 au 18 juillet.

L'ennemi s'établit dans le couvent de Saint-Bartholomé. Il dirigea les pièces de ses batteries n<sup>os</sup> 1 et 2 contre la ville, et commença à mi-côte de la hauteur deux nouvelles batteries pour battre le front de terre de la place, savoir :

Le n<sup>o</sup> 7, de deux obusiers.

Le n<sup>o</sup> 8, de quatre pièces de 18.

Il maintint ses tirailleurs dans les ruines du fau-

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 9.

bourg Saint-Martin, ainsi que dans les dunes qui se trouvent à droite et à gauche.

Ses opérations sur le front de terre ne l'empêchèrent pas de pousser avec activité, sur la rive droite de l'Uruméa, la construction des batteries qu'il destinait à nous porter des coups plus décisifs. Sur cette rive, il arma les batteries n<sup>os</sup> 3, 5 et 6, et en entreprit deux nouvelles, savoir :

Le n<sup>o</sup> 9, de quatre caronades de 68, pour lancer des boulets creux derrière les brèches, et nous empêcher d'en approcher.

Le n<sup>o</sup> 10, de quatre mortiers de dix pouces, qui avait le même but.

Nous retirâmes du front de terre les pièces à barbette qui se trouvaient trop exposées, en raison du voisinage de l'ennemi. On plaça une pièce de 4 dans la tour de las Mezquitas, et deux pièces de 4 dans la tour de los Hornos, pour tirer à mitraille contre les logements de l'ennemi sur la rive droite de l'Uruméa. On se mit à retrancher les demi-bastions de l'ouvrage à cornes, et l'on continua les travaux intérieurs de la ville. On commença à déparer les rues dans l'attente du bombardement, et l'on prépara des réservoirs sur plusieurs points, afin d'avoir l'eau sous la main en cas d'incendie.

Nous eûmes trois hommes de blessés.

8<sup>e</sup> NUIT, du 18 au 19 juillet.

L'ennemi se logea dans le faubourg Saint-Martin,

et il fit une communication en zigzag pour y descendre du plateau de Saint-Bartholomé. Il arma sur ce plateau ses batteries n<sup>os</sup> 7 et 8, et le n<sup>o</sup> 4 de la rive droite de l'Uruméa.

9<sup>e</sup> Nuit, du 19 au 20 juillet.

A l'entrée de la nuit, l'ennemi attaqua la redoute du Rondeau, et força le poste qui s'y trouvait de rentrer dans la place. Il retourna le parapet de cet ouvrage, et fit deux grands boyaux pour y communiquer.

A huit heures du matin, les batteries ennemies n<sup>os</sup> 3, 4, 5 et 6 de la rive droite de l'Uruméa, armées de vingt-quatre pièces, et les n<sup>os</sup> 7 et 8 de la rive gauche, armés de six pièces, ouvrirent leur feu contre la place. La batterie n<sup>o</sup> 4, armée de onze pièces de 24, battit en brèche la muraille entre les tours de las Mezquitas et de los Hornos. Mais cette muraille avait deux mètres cinquante centimètres d'épaisseur; elle était de bonne maçonnerie, et la batterie s'en trouvait fort éloignée. Elle ne fut que faiblement endommagée; seulement le parapet, qui n'avait qu'un mètre trente centimètres, fut renversé. Nous concentrâmes nos feux sur cette batterie qui, en peu d'instants, eut deux pièces mises hors de service et trois autres réduites au silence par l'éboulement des embrasures. La batterie n<sup>o</sup> 5 tira aux défenses. La batterie n<sup>o</sup> 3, bien qu'à quinze cents mètres de

la place, obtint quelques avantages à raison de sa position élevée; elle plongeait l'ouvrage à cornes et la grande courtine où nous n'avions aucun abri contre les feux courbes. Les batteries n<sup>o</sup> 7 et 8 nous causèrent également plusieurs dommages.

10<sup>e</sup> NUIT, du 20 au 21 juillet.

L'ennemi travailla à réparer ses batteries. Il déboucha de la redoute du Rondeau par une parallèle qu'il étendit vers sa droite en avant du faubourg ruiné de Sainte-Catherine, à une distance de cent mètres de la crête du chemin couvert. L'obscurité de la nuit et un sol de sable favorisèrent ce travail qui, cependant, se trouva peu avancé au jour; un orage ayant dispersé les travailleurs anglais.

Au jour, l'ennemi reprit son feu, qu'il suspendit à onze heures du matin pour envoyer sommer le gouverneur de se rendre; mais dix minutes après le retour du parlementaire, la canonnade recommença et dura toute la journée. Un grand nombre de nos pièces furent démontées, et plusieurs de nos affûts brisés. Toutes les embrasures construites en maçonnerie furent détruites, et leurs éclats mitent hors de combat un assez grand nombre de canonniers. Le soir, après douze heures de feu, le mur battu en brèche n'était pas encore écroulé. On commença des coupures à droite et à gauche de la brèche, et l'on amassa tout auprès des obus

et des boulets creux pour être roulés sur les colonnes ennemies au moment de l'assaut.

Nous eûmes; dans cette journée, douze hommes de tués et trente et un de blessés.

11<sup>e</sup> NUIT, du 21 au 22 juillet.

L'ennemi répara ses batteries, acheva sa parallèle, et fit à la gauche une communication. Ayant découvert l'aqueduc qui entrait en ville par-dessous le bastion de droite de l'ouvrage à cornes, il s'avança par cette voie jusqu'à la contrescarpe, près de laquelle il logea, pour la renverser, trente barils de poudre de quatre-vingt-dix livres.

Nous travaillâmes aux coupures des extrémités de la brèche, et nous formâmes quelques blindages le long de la contrescarpe du front d'attaque. Plusieurs embarcations chargées d'outils, de sacs à terre et de différents objets d'approvisionnements, nous arrivèrent de Saint-Jean de Luz, malgré la croisière anglaise; elles amenaient le chef de bataillon Brion, nommé commandant de l'artillerie de la place, et le chef de bataillon Gillet, nommé commandant du génie en remplacement du chef de bataillon Pinot, grièvement blessé le 17 juillet.

Au jour, l'ennemi reprit son feu et continua de battre en brèche avec dix pièces de 24 de sa batterie n<sup>o</sup> 5. Le soir, la muraille se trouva renversée sur une étendue de cinquante mètres. La

brèche paraissait praticable; mais comme le pied de la muraille était chaussé d'un empierrement pour prévenir les affouillements de la mer, l'ennemi n'avait pu battre qu'au-dessus; il en résultait que, du côté de la ville, il se trouvait une contrescarpe intérieure de quatre à cinq mètres de haut, suffisante pour empêcher l'ennemi de déboucher dans la ville. En quinze heures et demie, la batterie de brèche avait tiré trois mille cinq cents boulets avec dix pièces de 24, ou moyennement trois cent cinquante coups par pièce : on trouve peu d'exemples d'un tir aussi précipité.

Nos batteries eurent encore beaucoup à souffrir dans cette journée. Les capitaines d'artillerie Hugon et Dangueraud furent légèrement blessés.

Lord Wellington vint au camp sous Saint-Sébastien, et visita les travaux du siège.

Nous eûmes dix hommes de tués et vingt-sept de blessés.

12<sup>e</sup> NUIT, du 22 au 23 juillet.

Les embarcations arrivées la veille repartirent pour Saint-Jean de Luz, emportant quelques blessés.

L'ennemi, ayant transporté les deux pièces de sa batterie n° 6 dans la batterie n° 4, commença, au jour, à tirer de celle-ci avec douze pièces de 24, qui bientôt achevèrent de rendre la brèche praticable. Ensuite ces pièces furent dirigées plus à

droite pour ouvrir une nouvelle brèche entre la tour de los Hornos et le bastion Saint-Elme. Le général Graham, qui avait appris que cette partie de la muraille était plus faible que toute autre, espérait pouvoir tourner par cette nouvelle brèche les retranchements que nous avions faits en arrière de la première. L'activité du tir de l'ennemi fut telle qu'à la fin du jour cette nouvelle brèche se trouvait à peu près praticable sur une largeur d'environ dix mètres. Comme notre feu était faible, l'ennemi tira peu de sa batterie n° 5; mais, de sa batterie n° 3, il continua d'écraser la ville et le château. Ses batteries n° 9 et 10 ouvrirent leur feu et jetèrent des boulets creux et des bombes derrière les brèches pour nous empêcher d'en approcher; et, en quelques heures, ces deux batteries eurent mis le feu aux maisons voisines. L'incendie se propagea rapidement et détruisit une partie des retranchements que nous avions préparés pour soutenir l'assaut. Les habitants se réunirent à nous pour couper le feu. Nous n'avions malheureusement que peu d'eau pour l'éteindre, et l'ennemi qui tirait sans cesse nous fit perdre beaucoup de monde: si le vent se fût élevé, Saint-Sébastien tout entier aurait été la proie des flammes.

Présumant que l'ennemi ne tarderait pas à donner l'assaut, le gouverneur fit ses dispositions pour le repousser. Il chargea l'adjudant comman-

dant de Songeon, chef de l'état-major, ayant sous ses ordres le lieutenant du génie Goblet, de défendre à la gauche la petite brèche, avec cinq compagnies du vingt-deuxième, une des chasseurs de montagne, une du soixante-deuxième et les sapeurs; cette troupe avait pour réserve cent hommes du premier de ligne et cent cinquante du cent dix-neuvième. A la droite, le colonel de Sentuary, commandant d'armes, ayant sous ses ordres le capitaine du génie Saint-George, fut chargé de défendre le front de terre, avec le bataillon du trente-quatrième, quatre cents hommes du soixante-deuxième, et un détachement de sapeurs ou pionniers : deux compagnies des chasseurs de montagne et une compagnie du vingt-deuxième formèrent la réserve. Le gouverneur se tint au centre, à la grande brèche, avec le commandant du génie Gillet et les compagnies de grenadiers et de voltigeurs des vingt-deuxième, trente-quatrième et soixante-deuxième régiments, ayant pour réserve les pionniers et deux compagnies des chasseurs de montagne. Le capitaine Pavy fut chargé de garder le château avec les hommes isolés et quelques troupes du premier de ligne, dans la crainte d'un débarquement. Les officiers d'artillerie furent répartis dans les diverses batteries. Le lieutenant de roi et les adjudants de place se tinrent à la porte de terre, aux poternes et aux barrières de



l'avancée pour la surveillance des communications.

- Tout le monde bivouaqua à son poste dans l'attente de l'assaut.

13<sup>e</sup> NUIT, du 23 au 24 juillet.

Nous travaillâmes toute la nuit à retrancher les brèches, ainsi qu'à disposer l'artillerie pour les flanquer. Deux pièces armaient le flanc casematé du cavalier du front de terre. Une pièce de campagne se trouvait sur la branche gauche de l'ouvrage à cornes; deux autres, dans le fossé de la grande courtine. Deux pièces du flanc du Mirador voyaient aussi les brèches, et l'on avait remis en batterie une pièce de 24 dans la tour de las Mezquitas, deux pièces de 4 dans la tour de los Hornos, et deux autres pièces sur le flanc droit du bastion Saint-Elme. En outre, on monta deux pièces de campagne sur le cavalier du front de terre qui, par son commandement de douze à quinze pieds sur les autres ouvrages, pouvait battre au loin les abords des brèches. Deux autres pièces furent placées dans le fossé de la grande courtine, derrière une coupure faite à la gorge de l'ouvrage à cornes. Comme les Anglais, pour arriver aux brèches, devaient longer le pied de la fausse braie couvrant la branche gauche de l'ouvrage à cornes, on disposa le long du parapet de cette fausse braie, des boulets creux et des obus pour être jetés sur eux au moment de leur passage.

L'ennemi, de son côté, s'était disposé à donner l'assaut; mais il craignit que l'incendie des maisons situées en arrière des brèches ne l'empêchât de déboucher lorsqu'il serait arrivé sur le rempart, et il donna contre-ordre à ses colonnes d'attaque.

Au jour, les Anglais firent de toutes leurs batteries un feu terrible tant sur les brèches que sur la ville. Ils lancèrent une immense quantité de boulets creux, renfermant jusqu'à quatre cents balles (1). L'incendie des maisons voisines des brèches faisait toujours des progrès et nous gênait beaucoup. Nous fûmes obligés d'abandonner la plupart de ces maisons et d'établir en arrière une nouvelle ligne de postes crénelés.

14<sup>e</sup> NUIT, du 24 au 25 juillet.

L'ennemi ouvrit en avant de la parallèle dans la

(1) L'adjudant commandant de Songeon, chef de l'état-major de la place pendant le siège, fait dans ses rapports les remarques suivantes :

« Ces projectiles nous causèrent beaucoup de mal. Il serait à désirer qu'on s'occupât dans nos arsenaux d'en confectonner de semblables. Quand nos obus ou boulets creux ne peuvent contenir que soixante ou soixante-dix balles, il paraîtrait ridicule d'assurer que ceux de l'ennemi en contiennent jusqu'à quatre cent onze, si la vérification n'en avait été faite sur un obus de sept pouces quatre lignes. Mais cela ne surprendra pas si l'on considère que l'épaisseur du nôtre est très-grande, tandis que celle du boulet creux de l'ennemi n'est que de six lignes au plus. »

presqu'île une tranchée, pour soutenir par des tirailleurs l'escalade qu'il devait donner à l'ouvrage à cornes. Contre son ordinaire, il entretint toute la nuit un feu continu d'artillerie; ce qui nous fit penser que l'attaque aurait lieu à la pointe du jour, au moment de la marée haute. En effet, à cinq heures du matin, la mine pratiquée dans l'aqueduc sous le terre-plein du chemin couvert, au demi-bastion de droite de l'ouvrage à cornes, fit explosion et renversa la contrescarpe. Les colonnes anglaises débouchèrent aussitôt de la parallèle de la presqu'île, pour se porter partie aux brèches de la muraille de l'est, et partie sur l'ouvrage à cornes.

Ici, la mine avait frayé un passage à l'ennemi, qui se précipite dans le chemin couvert et dans le fossé, où il dresse ses échelles. Nos feux de flancs, qui étaient restés intacts, sont alors démasqués, et ils criblent de mitraille la colonne anglaise, sur laquelle ceux des nôtres qui bordent le parapet de la demi-lune font tomber à bout portant une grêle de balles. Les échelles de l'ennemi sont renversées avec tout ce qu'elles portent, et le plus grand désordre se met dans la colonne, qui est enfin forcée de se retirer après avoir essuyé une perte énorme.

A l'attaque principale, l'ennemi avait dû, pour nous aborder, s'avancer à découvert de notre artil-

lerie sur un espace de plus de deux cents mètres, le long de la rive gauche de l'Urumiéa. Le terrain était coupé de flaques d'eau et hérissé de rochers recouverts de plantes marines qui le rendaient très-glissant. L'ennemi avait en outre à longer la fausse braie de la branche gauche de l'ouvrage à cornes, dont le parapet était garni de projectiles destinés à être lancés sur son passage.

Les défenseurs montrèrent un sang-froid admirable. Ils attendirent que la colonne anglaise, forte de deux mille hommes, se fût assez avancée pour qu'aucun des moyens de destruction qu'ils avaient en leur pouvoir ne fût perdu, et ce ne fut qu'au moment où la tête de la colonne touchait au pied de la brèche, qu'ils commencèrent à faire usage des projectiles accumulés sous leurs mains. Tout à coup la colonne ennemie est accueillie en tête et sur ses flancs avec une quantité innombrable de bombes, d'obus et de grenades, aux éclats desquels les pièces tant du bastion Saint-Elme que de la tour de los Hornos, de celle de las Mezquitas, et du cavalier, se trouvant démasquées, ajoutent les ravages de leur mitraille. Ainsi surpris et écrasés sous cette affreuse tempête de projectiles, les Anglais hésitent, se troublent, et bientôt ne forment plus qu'une masse confuse au sein de laquelle l'artillerie fait des ravages épouvantables. Dans cette situation désespérée, les plus braves s'élancent sur

la brèche, où ils trouvent sous les baïonnettes de nos grenadiers une mort honorable ; le reste cherche son salut dans la fuite, exposé encore au feu de toutes les batteries de la place : un petit nombre seulement parvient à se retirer.

Le général Graham tenait prêtes d'autres colonnes pour venir en aide à la première ; mais les fuyards de celle-ci jetèrent dans ces dernières tant de désordre et d'épouvante, qu'il fut impossible de les faire déboucher. Les Anglais, songeant à sauver leurs blessés que la marée montante menaçait d'une mort inévitable, arborèrent un pavillon blanc, et ne firent pas en vain un appel à notre humanité : nous leur accordâmes une suspension d'armes d'une heure. Afin que l'ennemi ne profitât pas de cette occasion pour mieux reconnaître la brèche, nos soldats ramassèrent ceux des blessés qui étaient restés au pied de la muraille, et les transportèrent à l'hôpital, où ils furent traités comme nos propres blessés. Pendant cette opération, nos canonniers se tinrent, la lance allumée, prêts à faire feu pour repousser toute surprise. L'ennemi perdit dans cet assaut près de deux mille hommes, dont cent dix-huit faits prisonniers sur la brèche, parmi lesquels se trouvèrent le colonel de Royal Irlandais, blessé à mort, et un officier du génie. Le lieutenant-colonel Fletcher, commandant du génie anglais fut grièvement blessé, ainsi que deux

de ses officiers. Un autre officier de la même arme fut tué. Quant à nous, nous n'eûmes que dix-huit hommes de tués et quarante-neuf de blessés, perte bien faible en comparaison de celle de l'ennemi. Le chef de bataillon Dessailly, du vingt-deuxième, et le capitaine Bidon, commandant des sapeurs, furent tués sur les brèches (1).

15<sup>e</sup> NUIT, du 25 au 26 juillet.

L'échec sanglant du matin avait jeté le découragement parmi les Anglais, qui restèrent toute la nuit dans l'inaction.

Nous continuâmes nos travaux. Il nous arriva de Saint-Jean de Luz un petit bâtiment apportant des dépêches et dix mineurs.

Au jour, l'ennemi reprit son feu et ne cessa de tirer. Il embarqua ses blessés, et il envoya à nos avant-postes un nouveau parlementaire pour avoir le nom de ses officiers et de ses soldats faits prisonniers.

A la nouvelle de l'échec de la veille, lord Wellington était parti en toute hâte de son quartier général de Lezaca, pour venir examiner l'état des choses. Il arriva au camp sous Saint-Sébastien à deux heures après midi, et donna des ordres pour suspendre le siège jusqu'à l'arrivée d'un renfort d'artillerie et de munitions.

Nous parvînmes, avec le secours des habitants,

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 10 et 11.

à éteindre l'incendie, qui menaçait d'embraser toute la ville.

16<sup>e</sup> NUIT, du 26 au 27 juillet.

Les mouvements que faisait le maréchal Soult vers Saint-Jean Pied de Port pour reprendre l'offensive et secourir les garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien, déterminèrent lord Wellington à rapprocher de la frontière une partie des troupes du siège qui, dès lors, fut converti en blocus. A tout événement, il fit désarmer la plupart de ses batteries pour en envoyer les pièces au port du Passage, où il les fit embarquer. L'ennemi ne conserva que deux pièces de 24 dans la batterie de brèche, et deux obusiers de huit pouces dans celle du mont Uliá. Les tranchées restèrent sous la garde de huit cents hommes; le reste des troupes se tint hors de la portée du canon.

Au jour, ayant aperçu les préparatifs de l'ennemi, le gouverneur voulut s'assurer si c'était une véritable retraite, et, à cet effet, il ordonna une sortie. Trois compagnies, suivies d'un détachement de sapeurs ou pionniers, débouchèrent de l'ouvrage à cornes sous les ordres du chef de bataillon de Lupé, et se portèrent sur la gauche de la parallèle dans la presqu'île : une autre colonne de cent cinquante hommes se dirigeait en même temps sur la droite de cette parallèle. L'ennemi, abattu par le combat de la veille, ne fit qu'une

faible défense; nos troupes le chassèrent au delà des faubourgs de Saint-Martin et de Sainte-Catherine, où elles se maintinrent pendant que les travailleurs, dirigés par le capitaine du génie Saint-George, rasaient les tranchées. Mais comme nous n'avions à notre disposition que quatre-vingts pelles ou pioches, nous ne pûmes effacer qu'une partie des travaux de l'ennemi.

Dans cette affaire, les Anglais eurent un assez grand nombre d'hommes tués ou blessés, et nous leur fîmes cent quatre-vingt-neuf prisonniers, dont trois officiers. Nous eûmes six hommes de tués et trente-deux de blessés (1).

Les jours suivants, l'ennemi tira à mitraille pour inquiéter nos travaux, et ses tirailleurs entretenaient constamment la fusillade. Il répara ses tranchées et ses batteries qui, construites dans le sable, étaient sujettes à de fréquents éboulements. Quant à nous, nous travaillâmes avec la plus grande activité à réparer toutes nos défenses. Nous fîmes de nouveaux retranchements derrière les brèches, et, comme toutes les maisons qui en étaient voisines étaient détruites au point de ne pouvoir plus être occupées, nous construisîmes, le long de la première rue parallèle à cette partie de l'enceinte, un mur fort épais de quinze pieds de haut, et le pro-

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 12.



longeâmes vers la droite jusqu'à la grande courtine du front de terre : on l'établit avec les débris des maisons ruinées et les pavés des rues. Ce travail immense, sur lequel l'ennemi tira sans discontinuer, nous coûta un assez grand nombre de sapeurs et de pionniers. On perfectionna les retranchements entrepris dans l'ouvrage à cornes ; l'on rétablit en pierres sèches la partie de la contrescarpe que l'ennemi avait renversée, et l'on entreprit plusieurs galeries de mine sous les glacis du demi-bastion de gauche. On fit de nouvelles traverses sur les remparts, et l'on forma de nouveaux abris. On pratiqua aussi dans la ville de nouvelles coupures qui furent armées de pièces marines, et l'on creusa plusieurs tranchées sur le mont Orgullo pour se ménager des communications qui pourraient au besoin servir à la défense. L'artillerie remit en état une partie de son matériel.

|| Pendant près de trois semaines, il ne se passa rien d'important. Nous poussions de temps en temps des reconnaissances dans la presqu'île pour inquiéter l'ennemi et nous assurer de ses dispositions. Rien ne plaisait tant à nos soldats que ces petites agressions. Ils s'élançaient sur les détachements anglais et portugais avec une confiance qui les rendait invincibles, et chaque fois ils laissaient à l'ennemi quelques traces fâcheuses de leurs visites.

Malgré la croisière anglaise, il nous arrivait journellement des trincadoures venant de Saint-Jean de Luz, qui nous amenaient des outils, des objets d'approvisionnement, et quelques détachements pour renforcer la garnison (1).

Le 15 août, la garnison fêta la Saint-Napoléon. L'artillerie tira plusieurs salves de toutes ses pièces, et le soir le château fut illuminé. Les Anglais purent y lire *Vive l'Empereur*, en lettres hautes de six pieds. Ceux-ci jugeant le moment favorable pour tenter une surprise, s'avancèrent à minuit jusqu'au pied des brèches et sur les glacis de l'ouvrage à cornes; mais, reçus avec vigueur, ils se retirèrent aussitôt.

On n'avait cessé de tirailler depuis le commencement du blocus, ce qui nous coûta seize hommes tués et soixante blessés. A plusieurs reprises, l'ennemi avait paru vouloir reprendre ses travaux pour tenir la garnison en haleine. Il préparait une grande quantité de gabions et de fascines indispensables pour soutenir, dans un terrain de sable, les parapets de ses tranchées et de ses batteries. Dès le 6 août, il avait commencé à ramener devant la place son équipage de siège. Le 19 et les jours suivants, il reçut d'Angleterre des pièces et une quantité considérable de muni-

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 13, 14, 15, 16 et 17.

tions. Il compta alors cinquante-six pièces de 24, quatorze de 18, un mortier de douze pouces, seize mortiers de dix pouces, dix-huit obusiers de douze pouces, et douze caronades de 68, en total cent dix-sept bouches à feu. Ayant reçu aussi un renfort de troupes et deux compagnies de sapeurs, il se disposa à pousser le siège avec vigueur,

La garnison, qui avait été renforcée de quelques détachements, comptait deux mille six cent dix-neuf hommes sous les armes (1). Elle avait eu depuis le commencement du siège huit cent cinquante hommes de tués ou de blessés, dont quarante et un officiers (2). Elle comptait encore soixante pièces en batterie, quatre mortiers et trois obusiers; et ses magasins étaient assez bien pourvus de vivres et d'approvisionnements de toutes sortes.

43<sup>e</sup>, 44<sup>e</sup>, 45<sup>e</sup> et 46<sup>e</sup> Nuits, du 22 au 26 août.

L'ennemi réoccupa en force ses tranchées et reprit ses travaux de siège. Dans la nuit du 23 au 24, il entreprit sur la hauteur de Saint-Bartholomé deux nouvelles batteries, savoir :

Le n<sup>o</sup> 11, de six pièces de 18.

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 18.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 19.

Le n° 12, de sept pièces de 24 et de deux obusiers de huit pouces.

Ces deux batteries devaient faire brèche au demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, à la face droite du bastion Saint-Jean, et à la partie de la courtine en arrière de ce bastion, ouvrages qui se présentaient en amphithéâtre.

Sur la rive droite de l'Uruméa, les anciennes batteries furent réarmées ainsi qu'il suit :

Le n° 3, de deux obusiers de huit pouces, pour plonger les défenses de la ville et du château.

Le n° 4, de six pièces de 24, de quatre caronades de 68, et de cinq obusiers de huit pouces, pour perfectionner les anciennes brèches à la muraille de l'est.

Le n° 5, d'un mortier de douze pouces et de cinq mortiers de dix pouces, pour tirer sur les défenses en arrière des brèches et écraser le château.

Le n° 9, agrandi pour quinze pièces de 24, dont six furent placées à gauche des anciennes embrasures, et cinq à droite, devait prolonger les anciennes brèches, et ouvrir la face gauche du bastion Saint-Jean.

Le n° 10, de quatre mortiers de dix pouces, devait écraser le château.

Le n° 13, de six mortiers de dix pouces, était destiné au même objet.

L'ennemi entreprit aussi deux puits de mine à

la droite de sa parallèle dans l'isthme, pour prévenir les attaques souterraines que nous pourrions diriger contre lui.

De nouveaux approvisionnements nous arrivèrent de Saint-Jean de Luz par les efforts de nos intrépides marins qui, pendant la nuit, parvenaient à passer entre les bâtiments de la croisière ennemie (1).

Dans la nuit du 24 au 25, le gouverneur voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, fit faire une petite sortie qui ramena une douzaine de prisonniers. Nous eûmes par eux quelques détails sur la composition des troupes employées au siège et sur leurs travaux. Le gouverneur fit partir son aide de camp, le capitaine Doat, pour en instruire le maréchal Sault (2).

Le 26 août, soixante-trois bouches à feu, dont vingt-neuf mortiers ou obusiers, tonnèrent de toutes parts contre la malheureuse ville de Saint-Sébastien. Les batteries n<sup>os</sup> 11 et 12 de la hauteur Saint-Bartholomé battirent en brèche le demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, la face droite du bastion Saint-Jean, et la courtine en arrière; mais, placées à une trop grande distance, elles ne firent que peu d'effet. Les trente pièces des

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 20, 21, 22, 23, 24, 25 et 26.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 27 et 28.

batteries n<sup>o</sup> 4 et 9, établies sur la rive droite de l'Uruméa, battirent en brèche les tours de los Hornos et de las Mezquitas, la face gauche du bastion Saint-Jean et la tête de la courtine haute : elles endommagèrent aussi la fausse braie de la branche gauche de l'ouvrage à cornes. Les batteries n<sup>o</sup> 3, 5, 10 et 13, firent tomber dans nos ouvrages une grêle de bombes, d'obus et de boulets creux. Nous ne pûmes lutter longtemps contre une masse aussi formidable d'artillerie, et plusieurs de nos pièces furent réduites au silence. Nous ripostâmes aux boulets creux de l'ennemi par des bombes remplies de balles, mais elles firent peu d'effet (1). Le feu prit en plusieurs endroits de la ville. Les malheureux habitants se réfugièrent dans les caves, dans les églises, et derrière les maisons les moins exposées aux projectiles. Saint-Sébastien offrait alors le plus affreux spectacle (2).

47<sup>e</sup> NUIT, du 26 au 27 août.

Lord Wellington étant venu dans la journée

---

(1) A cette occasion, le lieutenant-colonel du génie John Jones dit dans sa relation du siège de Saint-Sébastien :

« Nous pûmes nous convaincre plus tard que l'ennemi avait perdu du monde particulièrement par la mitraille sphérique, qu'il s'efforça d'imiter en tirant des bombes ordinaires, remplies de petites balles, qui éclataient au-dessus de la tête de nos troupes ; mais cela ne produisit pas l'effet qu'il s'en promettait. »

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 22.

visiter les tranchées, et ayant jugé que les batteries n<sup>os</sup> 11 et 12 de la hauteur Saint-Bartholomé étaient trop éloignées pour faire brèche au bastion Saint-Jean, fit construire, dans la parallèle de l'isthme, une nouvelle batterie de brèche, n<sup>o</sup> 14, de quatre pièces de 24; et afin de nous couper la seule communication qui nous restât par mer, il fit débarquer un détachement de deux cents hommes dans la petite île Sainte-Claire, située à l'entrée du port : ce détachement s'empara de l'île, et fit prisonnier notre poste de vingt-cinq hommes qui la gardait.

Nous travaillâmes à enlever les débris aux brèches du demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes et de la face droite du bastion Saint-Jean que l'ennemi ne pouvait battre jusqu'au pied. On forma quelques obstacles au sommet des brèches de la muraille de l'est, et l'on déblaya, du côté de la ville, le pied de cette muraille qui formait une contrescarpe intérieure de 12 à 15 pieds de hauteur, en arrière de laquelle se trouvait le grand mur crénelé construit sur la ligne des maisons ruinées (1).

Au jour, l'ennemi reprit son feu avec une nouvelle activité.

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 30.

48° NUIT, du 27 au 28 août.

Nous tentâmes une petite sortie pour enclouer les pièces de la nouvelle batterie de brèche n° 14; mais l'ennemi se tenant sur ses gardes, nos troupes furent obligées de rentrer. Nous travaillâmes à enlever les décombres du pied des brèches à l'ouvrage à cornes et au bastion Saint-Jean.

Au jour, l'ennemi reprit son feu pour rendre les brèches praticables et ruiner nos défenses. Il faisait aussi une vive fusillade de sa parallèle de l'isthme. Lord Wellington vint de nouveau visiter les tranchées.

49° NUIT, du 28 au 29 août.

L'ennemi poussa une sape en avant de sa parallèle de l'isthme, près de la batterie n° 14. La croisière anglaise avait été renforcée depuis plusieurs jours, et redoublait de soin pour intercepter l'arrivée des petits bâtiments qui nous étaient envoyés de Saint-Jean de Luz (1). Néanmoins, le capitaine Doat, aide de camp du gouverneur, parvint à rentrer dans la place, amenant un convoi de bombes et d'obus.

Au jour, la batterie n° 14 joignit son feu à celui des batteries n° 11 et 12 contre le front de terre. Notre artillerie dirigea le sien sur cette bat-

---

(1) Voir pièces justificatives, n°s 31 et 32.



terie, où elle démontra une pièce; mais les autres batteries de l'ennemi réduisirent bientôt les nôtres au silence (1).

50<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup> Nuits, du 29 au 31 août.

L'ennemi ne cessa de tirer, tant sur les brèches que sur les défenses de la ville et du château.

Le 30 au matin, presque tous nos feux étaient éteints. La ville ne présentait plus qu'un amas de décombres sur lequel la formidable artillerie de l'ennemi ne cessait de vomir la destruction et la mort. Depuis cinq jours, une foule de nos braves étaient tombés sous des coups auxquels nous ne pouvions plus répondre. La face droite du demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes était ouverte sur la moitié de sa longueur. Les deux anciennes brèches du corps de place n'en formaient plus qu'une, augmentée encore de tout l'espace qu'avait occupé le bastion Saint-Jean qui se trouvait entièrement effacé. La portion de la courtine située en arrière était également renversée. Cet ensemble de ruines présentait un développement de deux cent cinquante mètres qu'on cherchait vainement à retrancher. Tous les obstacles qu'on s'efforçait d'établir pendant la nuit sur le haut des brèches, étaient au jour balayés par les nombreuses batteries de la rive opposée.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 33.

Cette situation critique, loin d'intimider nos soldats, ne faisait qu'irriter leur courage. Réduits à recevoir la mort sans pouvoir la donner, ils attendaient l'instant de l'assaut comme celui de la vengeance.

Enfin, l'ennemi reconnaissant qu'il n'avait plus rien à détruire, travailla à se préparer des débouchés assez rapprochés des brèches pour éviter une catastrophe comme celle du 25 juillet. A cet effet, de l'extrémité de la sape avancée qu'il avait dirigée de la droite de sa parallèle, il creusa trois puits de mine profonds de huit pieds, et chargés chacun de cinq cent quarante livres de poudre, pour renverser le mur du quai, à droite de sa batterie n° 14, et y faire une rampe qui lui permît de descendre sur la plage. Le premier de ces puits confinait au mur, le second se trouvait à vingt-cinq pieds en arrière du premier, et le troisième était à quarante pieds en arrière du second.

Le 31, à deux heures du matin, l'explosion des mines nous annonça que l'instant décisif approchait. Nos combattants, armés chacun de plusieurs fusils, volèrent à leurs postes; des rivalités s'établirent entre eux pour occuper les points les plus périlleux et avoir les moyens les plus destructeurs. *Ils n'entreront pas!* était pour tous le cri de ralliement.

Le jour vint éclairer les préparatifs de l'ennemi.

Les trois mines avaient totalement renversé le mur du quai; et leurs entonnoirs, d'environ trente pieds de diamètre, ayant été reliés entre eux par une gabionnade, formaient un débouché commode aux colonnes d'attaque.

Nos canonniers étaient à leurs pièces; les grenadiers et les voltigeurs occupaient les extrémités de la brèche, qu'on ne pouvait défendre qu'à la baïonnette; d'autres troupes placées en arrière bordaient le retranchement en maçonnerie construit sur la ligne des maisons ruinées. Les défenseurs de l'ouvrage à cornes avaient également tout disposé pour repousser l'assaut qu'ils croyaient devoir être donné au demi-bastion de gauche; mais l'ennemi n'attaqua pas ce point, et il eut à s'en repentir.

Enfin, entre dix et onze heures, les assiégeants, renforcés de douze cents hommes d'élite que lord Wellington avait détachés de son armée, montrant la tête de leurs colonnes, débouchèrent rapidement de la droite de la parallèle dans l'isthme. Toutes ces colonnes dédaignant d'attaquer les ouvrages avancés, se dirigèrent le long de la plage jusqu'au pied des brèches du bastion Saint-Jean et de la grande courtine, dans le but de tourner notre retranchement intérieur et les traverses que nous avions préparées dans la ville. C'était là que nous les attendions. Nous fîmes jouer deux fourneaux qui renversèrent sur le

milieu de la colonne ennemie une partie du mur de quai ; ce fut le prélude du massacre. A ce signal, deux pièces que nous avons conservées avec soin dans le cavalier casematé du front de terre, sont démasquées et dirigées avec habileté sur la brèche du bastion Saint-Jean. Les défenseurs du demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, ne se voyant pas attaqués, accourent alors sur la longue branche de gauche de cet ouvrage, et garnissent aussi la fausse braie. De là ils prennent de revers la colonne assaillante arrêtée en tête par nos grenadiers, battue en flanc par les pièces du cavalier, et balayée dans toute sa longueur par une pièce de 16 remise en batterie dans le bastion Saint-Elme. En ce moment, le capitaine d'artillerie Gorse, pour compléter la destruction de l'ennemi, accourt avec une pièce de 4 qu'il a fait enlever au bastion de droite de l'ouvrage à cornes, et la fait monter à découvert sur le terre-plein du demi-bastion de gauche du même ouvrage. Là, elle vomit, à cent mètres de distance, la mitraille sur les masses anglaises, qui, foudroyées de toutes parts, furent bientôt anéanties par tous ces feux dont elles n'avaient pas soupçonné l'existence.

Cependant la persévérance des assaillants égale le courage des assiégés. Trois colonnes subissent successivement le même sort, et viennent entasser leurs morts sur cet étroit théâtre de carnage.

Pendant ce temps-là, un corps de cinq cents Portugais débouchant des dunes, traversait à gué l'Uruméa, près de son embouchure, et venait s'offrir à découvert aux coups des batteries du Prince, du Mirador, du bastion Saint-Elme, et à ceux de l'infanterie qui bordait la partie de la muraille de l'est attenante à ce dernier bastion. Cette colonne, qui semblait ne nous être livrée que pour détourner nos boulets des troupes anglaises; ne remplit que trop bien son but, malheureusement pour elle; car elle essuya une perte considérable avant d'arriver à la brèche, qu'elle devait attaquer entre la tour de los Hornos et le bastion Saint-Elme.

Il y avait déjà trois heures que s'était engagée cette lutte opiniâtre dans laquelle la valeur des assiégeants et des assiégés brillait du plus vif éclat, lorsque l'ennemi, qui ne voulait pas laisser sans résultat tant de sacrifices, se décida à tenter un dernier effort pour emporter la place. Il disposa de nouvelles forces, et pendant qu'elles se portaient au pied des brèches, il dirigea sur le sommet de la courtine haute le feu de toutes ses batteries de la rive droite de l'Uruméa, pour contraindre nos grenadiers à se réfugier derrière les traverses. La grande élévation de la courtine lui permettait de tirer ainsi sans crainte de nuire à ses troupes accumulées au pied des brèches. Le feu durait depuis vingt minutes, quand, par une fatalité déplorable, un obus ennemi

communiqua le feu à un amas de projectiles creux et de cartouches qui se trouvaient à proximité de la brèche, et qui en éclatant mirent hors de combat la plus grande partie de ses intrépides défenseurs.

Cette explosion occasionna parmi nous un instant de trouble que l'ennemi saisit pour se précipiter sur les brèches. Cependant les grenadiers qui restaient, revenus de leur premier étonnement, et soutenus de quelques hommes du bataillon de chasseurs de montagne accourus avec le gouverneur, firent encore payer cher aux Anglais ces ruines déjà tant arrosées de leur sang. Une résistance si longue et si vive nous avait nécessairement occasionné des pertes irréparables. Nos réserves étaient épuisées, nos armes hors de service, et de nouvelles colonnes se disposaient à s'élancer sur la poignée de braves que nous avions conservés. Toutes ces considérations firent une loi au gouverneur de mettre fin à un combat devenu dès lors tout à fait inégal. Il donna donc l'ordre de la retraite, qui s'opéra lentement. Comme nos réserves n'étaient pas suffisantes pour garnir les traverses construites au débouché des rues, nous renoncâmes au projet de défendre la ville pied à pied. Néanmoins l'ennemi, qui s'y précipitait en masse et en désordre, éprouva encore de grandes pertes, particulièrement à l'attaque des dernières barricades de l'église Sainte-Marie, situés

au pied du mont Orgullo, où le gouverneur tint ferme jusqu'à ce que tous les postes extérieurs se fussent repliés et eussent pris position.

A cinq heures du soir, la garnison se trouva ainsi réunie sur le mont Orgullo. Elle n'occupait plus en ville que le couvent de Sainte-Thérèse, lequel couvrait le débouché des deux rampes de Sainte-Marie et de Saint-Elme conduisant au château (1).

Dans cette journée l'ennemi eut, d'après le rapport même du général Graham, deux mille cinq cent soixante-treize hommes de tués ou de blessés (2). Au nombre de ces derniers, se trouvèrent le lieutenant général Leith et les deux majors généraux Oswald et Robinson. Le lieutenant-colonel Fletcher, commandant du génie, et deux autres ingénieurs furent tués sur la brèche. Le lieutenant-colonel Burgoyne, qui commandait en second le génie, et deux autres ingénieurs furent blessés. La perte de l'ennemi eût été bien plus grande encore, si une mine de douze cents livres de poudre, préparée sous les décombres de la tour de los Hornos, eût éclaté; mais le saucisson qui aboutissait dans le retranchement intérieur se trouva coupé pendant l'attaque, et l'on ne put y mettre

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 34 et 35.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 36 et 37.

le feu. De notre côté nous perdîmes deux cent cinquante hommes tués, et deux cent soixante-dix faits prisonniers, la plupart blessés, qu'on fut obligé d'abandonner dans l'église Saint-Vincent, faute de pouvoir les loger au château; seulement on les recommanda à l'humanité du général Graham. Nous eûmes à regretter parmi les morts, le chef de bataillon Gillet, commandant du génie; le chef de bataillon Cramaille, du 1<sup>er</sup> de ligne; le chef de bataillon de Lupé, des chasseurs de montagne; le capitaine du génie Saint-George, et le lieutenant des pionniers Wertvein. Le capitaine d'artillerie Gorse, qui, avec sa pièce de 4, avait si puissamment contribué à la défense des brèches, fut grièvement blessé, de même que le capitaine Pavy, commandant du château. Le gouverneur, les colonels de Songeon et de Sentuary, et le chef de bataillon Blancard, du soixante-deuxième, furent blessés légèrement, ainsi que le chef de bataillon Brion, commandant de l'artillerie, les capitaines Hugon et Daugueraud, et le lieutenant Mallet, de la même arme.

La garnison se trouvait réduite à douze cent quatre-vingts hommes sous les armes; elle avait à garder quatre cents prisonniers, et comptait trois cent soixante-six blessés. Le mont Orgullo lui offrait une belle position; mais le château était fort petit, et l'on y trouvait à peine assez d'abris à



l'épreuve de la bombe pour les munitions et les vivres. Les pentes de la montagne ne présentaient que le roc nu; on n'avait que peu d'eau, et les soldats manquaient d'ustensiles de cuisine et d'effets de campement; ils furent obligés de bivouaquer derrière les anfractuosités du rocher et dans les parties les moins exposées au feu de l'ennemi. Des postes occupèrent les redans des rampes, les batteries du Mirador, du Prince, de la Reine et des Dames, et aussi quelques tranchées sur le front d'attaque.

Les Anglais, maîtres de la place, s'occupèrent à la rattacher à leur parallèle par deux communications : l'une, partant de la gauche, joignait le saillant de la demi-lune de l'ouvrage à cornes, l'autre aboutissait à la porte de terre.

Le reste de cette journée les ennemis cessèrent de nous inquiéter pour se répandre dans la ville. La population de Saint-Sébastien fut alors en proie à toutes les horreurs d'une place prise d'assaut, et les soldats anglais ternirent, par leurs excès, la gloire qu'ils avaient acquise dans le siège. Plongés dans l'ivresse la plus dégradante, le pillage, le viol et le meurtre furent pendant trois jours leurs délassements. Enfin, un incendie général couronna ces scènes d'atrocités, et acheva de détruire, dans cette malheureuse ville, tout ce que l'artillerie y avait épargné. Les habitants se pressaient dans les

dernières maisons qui se trouvaient au pied du château sous notre canon, et implorait par leurs cris une protection que nous ne pouvions leur donner (1).

52<sup>e</sup> et 53<sup>e</sup> NUITS, du 31 août au 2 septembre.

Le 1<sup>er</sup> septembre, l'ennemi reprit son feu sur le château, espérant d'un moment à l'autre que nous demanderions à capituler. Quant à nous, nous tirions à peine, notre artillerie étant presque anéantie, et nous n'avions aucun moyen de la réparer (2). De trente et une bouches à feu qui armaient le château et les batteries du mont Orgullo, nous n'en avons plus que sept en état du côté de la terre; savoir : une pièce de 16, deux pièces de 4, trois mortiers de douze pouces; et un obusier de huit pouces sans projectiles; et du côté de la mer, il ne nous restait dans la batterie de Santa-Clara que trois pièces de 24 et une de 18 pour défendre la côte constamment menacée par un vaisseau de ligne, deux frégates et une foule de péniches.

Nous étions écrasés par les bombes et les obus de l'ennemi, et nous ne savions où mettre à couvert le peu de munitions qui nous restait. Nos malades et nos blessés, que nous avions cherché à

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 38.

(2) Voir pièces justificatives, n<sup>o</sup> 39.

mettre à l'abri derrière les rochers, étaient atteints à chaque instant. Comme nous en avions entassé un assez grand nombre dans un petit magasin à poudre et dans une baraque attenante, nous cherchâmes à préserver cet asile en y arborant un drapeau noir, et pour plus de garantie nous placâmes nos prisonniers en vue autour du bâtiment. Mais l'ennemi n'eut aucun égard à cet appel fait à son humanité. Il dirigea ses coups sur ce point, où, en outre de nos soldats mutilés, ses bombes écrasèrent trente-huit des siens. Nos soldats irrités d'un tel acte de barbarie demandaient à grands cris de rentrer dans la ville; mais cette attaque nous eût coûté des sacrifices inutiles, car nous n'eussions pu nous y maintenir.

#### 54<sup>e</sup> NUIT, du 2 au 3 septembre.

Un parlementaire apporta une sommation de se rendre au général Rey, qui la rejeta. L'ennemi; voyant la résolution où nous étions de nous défendre, et jugeant que ses batteries de la rive droite de l'Uruméa étaient trop éloignées pour pouvoir ruiner nos défenses, en entreprit trois nouvelles.

Le n<sup>o</sup> 15, de dix-sept pièces de 24, dans le terre-plein de l'ouvrage à cornes du front de terre, pour battre en brèche le château, ainsi que les batteries du Prince et de la Reine.

648 DÉFENSE DE SAINT-SÉBASTIEN.

Le n° 16, de trois pièces de 18, au pied de la redoute du Rondeau, contre les défenses basses.

Le n° 17, de deux pièces de 24 et d'un obusier, dans l'île Sainte-Claire, pour battre le derrière du château et les pentes du mont Orgullo.

En même temps, l'ennemi tourna contre le Mirador trois pièces de 24 de sa batterie n° 14.

Nous inquiétâmes autant que possible les travailleurs ennemis par notre fusillade, faible et seul moyen qui nous restât.

55°, 56°, 57° et 58° NUITS, du 3 au 7 septembre.

L'ennemi continua de travailler à ses nouvelles batteries, et ne cessa de nous lancer une immense quantité de bombes et d'obus. Il disposa toutes les parties supérieures des clochers et des maisons qui restaient encore debout, pour y placer des tirailleurs au moment où il livrerait l'assaut.

59° NUIT, du 7 au 8 septembre.

L'ennemi termina l'armement et l'approvisionnement de ses nouvelles batteries. A neuf heures du matin il ouvrit son feu contre le château avec cinquante-neuf pièces, dont vingt-huit mortiers ou obusiers des batteries 3, 4, 5, 10, 13, 14, 15, 16 et 17. Ce qui nous restait d'artillerie fut à l'instant réduit au silence. Les murs du Mirador et de la batterie de la Reine furent promptement détruits.

Une bombe fit sauter un dépôt de munitions et de projectiles creux, une autre détruisit une partie des fours de la manutention des vivres, et le donjon, qui antérieurement avait beaucoup souffert, ne présenta bientôt plus qu'un monceau de décombres.

En peu d'heures notre position ne fut plus tenable. Après toutes les pertes qu'elle avait éprouvées, la garnison ne pouvait suffire pour garnir toute l'étendue de la ligne de défense à laquelle l'ennemi se disposait à donner l'assaut sur plusieurs points. Le réduit était inhabitable, et les tranchées que nous avions creusées pour nous garantir, se trouvant en prise dans toutes les directions à l'artillerie ennemie, étaient autant de tombeaux où s'entassaient les cadavres de nos soldats. Vouloir tenir encore, c'eût été vouer à une mort inévitable le peu de braves qui avaient survécu à tant de dangers, et le conseil de défense avait déjà reconnu, à l'unanimité, depuis trois jours, qu'il était impossible de résister plus longtemps (1). A midi, le gouverneur hissa le drapeau blanc et envoya l'adjutant commandant de Songeon pour traiter de la capitulation. A son arrivée, sir Graham l'embrassa, et, lui présentant une plume, lui dit : « Monsieur le co-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 40.

« lonel, lorsqu'on s'est défendu ainsi que vos  
 « troupes l'ont fait, on n'est pas vaincu, et l'on a  
 « le droit de dicter des conditions; écrivez-les. . . .  
 « — Monsieur, répondit le chef d'état-major du  
 « général Rey, nous ne demandons que les hon-  
 « neurs de la guerre et le transport en France de  
 « nos blessés. Nous ne pouvons exiger d'autres  
 « conditions, car il ne nous reste plus même un  
 « boulet pour soutenir la négociation dont je suis  
 « chargé. » La capitulation fut signée aux condi-  
 tions demandées (1).

La garnison sortit le lendemain avec les hon-  
 neurs de la guerre, mais elle resta prisonnière. De  
 trois mille deux cents hommes, elle était réduite  
 à dix-huit cent cinquante-huit, dont quatre cent  
 quatre-vingt-un malades ou blessés (2). Le général  
 Rey envoya le lieutenant du génie Goblet au ma-  
 réchal Soult, pour lui annoncer la chute de Saint-  
 Sébastien, et lui remettre une copie de la capitu-  
 lation.

Dans l'état où la place se trouvait avant le siège,  
 elle était réputée pouvoir tenir huit ou dix jours  
 contre des moyens ordinaires. Mais les Anglais  
 l'attaquèrent avec des ressources immenses; et  
 cependant ils mirent à s'en emparer soixante-

(1) Voir pièces justificatives, nos 41 et 42.

(2) Voir pièces justificatives, n° 43.

treize jours, dont trente-six de tranchées ouverte et trente-neuf de brèche, et ils eurent à livrer neuf assauts, dont six au corps de place.

La perte des assiégeants fut très-considérable. Celle que mentionne le lieutenant-colonel anglais John Jones, dans son journal de siège, est de trois mille huit cent dix hommes. Mais ce nombre est au-dessous de la vérité, car le général Graham, dans son rapport du 1<sup>er</sup> septembre, avoue avoir perdu jusqu'à ce jour cinq mille soixante-neuf hommes (1); et à ce nombre il faudrait ajouter encore les pertes qu'il éprouva jusqu'à la fin du siège. La consommation en munitions est de soixante-dix mille huit cent trente et un boulets, bombes ou obus, et de cinq mille cinq cent soixante-dix-neuf barils de poudre de quatre-vingt-dix livres.

La moitié de la population de Saint-Sébastien périt dans le siège. De six cents maisons qui formaient la ville, sept ou huit seulement restèrent sur pied, ainsi que deux paroisses et deux couvents; quinze cents familles furent ruinées et se trouvèrent sans asile et sans subsistance. On évalua à deux cents millions de réaux la perte qu'éprouvèrent les habitants.

Une des mesures qui contribua le plus à prolonger la résistance de la place, ce fut de confier

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 36.

constamment la défense des mêmes ouvrages aux mêmes officiers et aux mêmes soldats. Pendant toute la durée du siège, les troupes restèrent sans être relevées sur les différents points qu'on leur avait assignés, ce qui leur permit d'en connaître ainsi parfaitement le côté faible. Ce mode de défense est extrêmement fatigant, et il ne répartit pas également les dangers du siège; mais l'esprit de la garnison était tel, que chaque corps brigua l'honneur d'avoir le poste le plus périlleux.

Les officiers qui prirent part à cette belle défense payèrent presque tous de leur sang la gloire qu'ils y acquirent. Près de la moitié des canonniers succombèrent à leurs pièces. Tous les officiers du génie furent tués, à l'exception du chef de bataillon Pinot, grièvement blessé, et du lieutenant Goblet. La compagnie de sapeurs, de cent dix hommes qu'elle comptait au commencement du siège, n'en avait plus vingt présents sous les armes.

Une tombe qui s'élève sur la hauteur de Saint-Bartholomé, en face de Saint-Sébastien, atteste que les Anglais n'eurent pas à déplorer des pertes moins sensibles : elle renferme les corps de quatre de leurs ingénieurs qui trouvèrent la mort en dirigeant les travaux d'attaque. Six autres furent blessés.



Napoléon, sur la demande du maréchal Soult (1), n'hésita pas à récompenser le courage malheureux, et la plupart des officiers de la garnison reçurent, dans les prisons mêmes d'Angleterre, leur nomination à un grade supérieur.

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 44.

---

---

## ÉTAT

DES TROUPES COMPOSANT LA GARNISON DE SAINT-SÉBASTIEN.

---

### ÉTAT-MAJOR.

Rey ( Emmanuel ), général de brigade, gouverneur (blessé).  
De Songeon, adjudant commandant, chef de l'état-major (blessé).  
De Sentuary, colonel, commandant d'armes (blessé).  
Labarthe, chef de bataillon espagnol, lieutenant de Roi.  
Doat, capitaine; aide de camp du général Rey (blessé).  
Boisset, capitaine, adjudant de place.  
Pavy, capitaine, commandant du château de la Mota (blessé).  
Prado, lieutenant espagnol.

### INFANTERIE.

|  |             |                |
|--|-------------|----------------|
| 1 <sup>er</sup> régiment de ligne..... | I bataillon | 219 hom. prés. |
| 22 <sup>e</sup> id.....                | I           | 464            |
| 34 <sup>e</sup> id.....                | I           | 434            |
| 62 <sup>e</sup> id.....                | I           | 612            |
| 119 <sup>e</sup> id.....               | Dét.        | 195            |
| Chasseurs de montagne.....             | I           | 255            |
| Gendarmes.....                         |             | 9              |
| Marius.....                            |             | 22             |
| Soldats isolés de divers corps.....    |             | 244            |
| Espagnols.....                         |             | 19             |
|  |             | <hr/>          |
|  | Total.....  | 2673 h.        |

**ARTILLERIE.**

**ÉTAT-MAJOR.**

Brion, chef de bataillon, commandant de l'artillerie (arrivé le 23 juillet) (blessé).  
 Hugon, capitaine (blessé).  
 Fallon, id.  
 Duhamel, id.  
 Daugueraud, id. (blessé).  
 Mallet, lieutenant (blessé).  
 Gorsq, id. (arrivé le 26 juillet) (blessé).  
 Jannot, garde.

**TROUPES.**

|                                    |            |
|------------------------------------|------------|
| Canoniers de divers régiments..... | 165 hom.   |
| Ouvriers d'artillerie.....         | 11         |
| <b>TOTAL.....</b>                  | <b>166</b> |

**GÉNIE.**

**ÉTAT-MAJOR.**

Pinot, chef de bataillon, commandant du génie (blessé).  
 Gillet, chef de bataillon (arrivé le 22 juillet) (tué).  
 Saint-George, capitaine (tué).  
 Montréal, id. (tué).  
 Gobelet, lieutenant (arrivé le 15 juillet).  
 Dusillon, adjudant.  
 Barault, garde.  
 Fournier, id.  
 Vieille, id. (blessé).

**TROUPES.**

|  |  |                      |
|--|--|----------------------|
| La 9 <sup>e</sup> comp. du premier bataill. de sapeurs | { Bidon, capitaine (tué).<br>" " " " }                                       | 1 off. 143 hom.      |
| La 2 <sup>e</sup> comp. de pionniers.....              | { Brenanot, capitaine...<br>Dardat, lieutenant (tué).<br>Wertvein, id. id. } | 2 135                |
| <b>TOTAL.....</b>                                      |  | <b>4 off. 248 h.</b> |

ADMINISTRATION.

|  |    |
|--|----|
| Robert, commissaire des guerres faisant fonctions d'ordonnateur. |    |
| Barbier-Duquilly, adjoint.                                       |    |
| Officiers de santé et pharmaciens.....                           | 16 |
| Employés militaires, boulangers, etc.....                        | 53 |

RÉSUMÉ.

|                     |             |
|---------------------|-------------|
| État-major.....     | 8           |
| Infanterie.....     | 2673        |
| Artillerie.....     | 173         |
| Génie.....          | 281         |
| Administration..... | 70          |
| <b>Total.....</b>   | <b>3185</b> |

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

*Tome IV.*

42



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Rapport fait au ministre de la guerre par le chef de bataillon Pinot, commandant du génie à Saint-Sébastien, sur l'état de cette place.*

**Saint-Sébastien, le 27 juillet 1813.**

**Monseigneur,**

Parti de Burgos avec les officiers du cinquième gouvernement, je me suis rendu à Saint-Sébastien avec ces officiers, afin d'y attendre les ordres de Votre Excellence sur ma destination ultérieure. Cette place étant sur le point d'être attaquée, j'ai cru devoir y rester pour concourir à sa défense, puisqu'il n'y avait aucun officier supérieur désigné pour y commander le génie, et que le lieutenant du génie Saint-George qui s'y trouve n'aurait pu suffire au service. J'ai gardé avec moi M. Montréal, lieutenant du génie, et les gardes Dusillon, Fournier, Barault et Vielle.

Je crois devoir informer Votre Excellence de l'état de situation où se trouve Saint-Sébastien. Il n'y existe aucun approvisionnement de siège. Les travaux indispensables pour la défense, tels que palissadements,

abris, communications, etc., n'ont pas été entrepris, et nous devons tout faire dans cette place qui est mal située, mal construite et sans ressources. Si le résultat de la défense n'était pas conforme à l'idée qu'on pourrait en avoir prise, on devrait l'attribuer entièrement à l'état d'abandon et de dénuement dans lequel se trouve la place. En arrivant j'ai commencé à faire, à la queue des glacis, des démolitions indispensables, et j'ai entrepris quelques travaux pour les besoins les plus pressants; mais je n'ai pour toute ressource en ouvriers que la neuvième compagnie du premier bataillon de sapeurs et la deuxième compagnie de pionniers. Je suis d'ailleurs sans argent, les caisses de Saint-Sébastien n'ayant pu m'en fournir. Je supplie Votre Excellence de croire que si le zèle et le dévouement peuvent tout, l'issue de cette affaire sera conforme au bien du service de Sa Majesté.

Daignez, Monseigneur, etc.

*Signé* : PINOT.

---

N° 2.

*Lettre du général Rey, gouverneur de Saint-Sébastien,  
au ministre de la guerre.*

Saint-Sébastien, le 29 juin 1813.

Monseigneur,

Hier, à sept heures du matin, le général Foy ayant effectué sa retraite sur Oyarsun, l'ennemi a paru de



vant la place à deux heures après midi, et a pris poste sur les hauteurs du chemin d'Ernani. Depuis ce moment, il n'a cessé de tirailler, et nous avons eu dans la journée et dans la nuit seize hommes mis hors de combat. Il a fait des efforts pour s'emparer de l'hôpital Saint-Martin, qui est retranché et gardé par le bataillon du vingt-deuxième, et vers onze heures du soir, il a tiré quelques coups de canon de petit calibre et sept ou huit obus. Ce poste nous est indispensable, afin de pouvoir achever la majeure partie de nos ouvrages extérieurs ; car, dès que l'ennemi en sera maître, on sera obligé de se renfermer dans la place. Par tous les travaux qu'on est obligé de faire on reconnaît bien l'insuffisance de la garnison. Il nous faudrait quatre ou cinq mille hommes, et, malgré mes instances les plus vives, M. le général de division Foy n'a pas même voulu en porter le nombre à trois mille cinq cents : je n'ai que deux mille trois cents et quelques hommes. M. le général Foy a retiré hier, sans les remplacer, cinq cents gendarmes qui se trouvaient ici. Il nous a fait une visite d'une demi-heure et n'a pu prendre qu'une bien faible idée de l'état de la place et du nombre de troupes nécessaires à sa défense. Les denrées qui se trouvent au port ne peuvent être emmagasinées au fort, faute de moyens de transport. Je n'ai encore rien reçu de Bayonne des demandes que j'ai adressées à M. le général Lhuillier pour les vivres et les approvisionnements du génie et de l'artillerie. Nous manquons de tout, et nous n'avons pas un seul ouvrier en fer ou en bois. Deux officiers du génie et des canonniers me sont absolument nécessaires. J'ai

ordonné de remplir les citernes du fort, mais elles sont loin de pouvoir l'être bientôt, vu leur éloignement de la rivière et nos autres travaux. Les munitions que nous avons sont toutes dans les baraques ou maisons non abritées; elles seront portées dans une casemate que nous avons au fort. Depuis hier on a pu abriter environ sept cents tonneaux de poudre.

Cette nuit deux chasse-marées chargés de farine sont entrés dans le port. On aperçoit au loin deux bricks. L'ennemi paraît avoir reçu des renforts.

Je prie Votre Excellence de compter sur mon zèle et sur mon dévouement. M. le chef de bataillon Pinot et M. le colonel de Songeon servent avec la plus grande activité.

Hier au soir, j'ai fait brûler le pont et le faubourg Sainte-Catherine, ainsi que le faubourg Saint-Martin et les maisons qui pouvaient nuire à la défense de l'hôpital. C'est une chose fâcheuse, mais indispensable.

L'armement est poussé avec toute l'activité que le permet le peu de moyens que nous avons.

Je prie, etc.

*Signé* : REY.

N° 3.

*État de l'armement de la place de Saint-Sébastien, au  
28 juin 1813.*

| Désignation des bouches à feu. |                     | Calibre.     | Nombre | En état de service. | A réparer.                       | Observations.  |
|--------------------------------|---------------------|--------------|--------|---------------------|----------------------------------|--|
| Pièces en bronze.              |                     | de 24.....   | 1      | 1                   | "                                | En batterie.   |
|                                |                     | de 16.....   | 9      | 9                   | "                                | Id.  |
|                                |                     | de 12.....   | 1      | 1                   | "                                | Id.  |
|                                |                     | de 8.....    | 1      | 1                   | "                                | Id.  |
|                                | de siège.....       | de 6.....    | 6      | 6                   | 1                                | Cinq en batterie.<br>Il n'y avait pas<br>d'affût pour le<br>sixième. |
|                                |                     | de 12.....   | 4      | 4                   | "                                | En batterie.   |
|                                | de bataille.....    | de 8.....    | 7      | 7                   | "                                | Id.  |
|                                |                     | de 4.....    | 12     | 4                   | 8                                | Six en batterie.   |
|                                |                     | de 2.....    | 3      | 3                   | "                                | Non en batterie.   |
|                                |                     | de 8.....    | 1      | 1                   | "                                | En batterie.   |
|                                | Coulevrines.....    | de 3.....    | 3      | 3                   | "                                | Non en batterie.   |
|                                |                     | de 2.....    | 2      | "                   | 2                                | Id.  |
|                                | Obusiers.....       | de 8 p.....  | 1      | 1                   | "                                | En batterie.   |
|                                |                     | de 5 p 3 l.  | 1      | 1                   | "                                | Id.  |
|                                |                     | de 12 p..... | 5      | 5                   | "                                | Id.  |
| Mortiers.....                  | de 12 p.....        | 2            | "      | "                   | A longue portée.<br>En batterie. |  |
| Pierriers.....                 | de 14 p.....        | 2            | "      | "                   | En batterie.                     |  |
|                                | de 24.....          | 11           | 11     | "                   | Id.                              |  |
|                                | de 18.....          | 4            | 4      | "                   | Id.                              |  |
| de siège.....                  | de 12.....          | 2            | 2      | "                   | Id.                              |  |
| Pièces en fer....              |                     | de 8.....    | 8      | 7                   | 1                                | Id.  |
|                                |                     | de 8.....    | 2      | 2                   | "                                | Id.  |
|                                | de marine.....      | de 2.....    | 2      | "                   | 2                                | Non en batterie.   |
|                                | Mortiers à semelle. | de 12 p..... | 2      | "                   | 2                                | Id.  |
| TOTAL.....                     |                     |              | 92     | 76                  | 16                               |  |

NOTA. La place renfermait en outre six ou sept mille fusils, pistolets, sabres, baïonnettes, piques, pertuisanes, etc.

*Situation du magasin des approvisionnements de réserve de la place de Saint-Sébastien,  
à l'époque du 15 août 1813.*

|  | NOMBRE DE QUINTAUX DE |         |        |           |        |        |       |        |        |        | PINTES DE       |           |        | Biscuit<br>en<br>rations<br>de<br>sur pied<br>dix-huit<br>onces. | Viande<br>fraîche<br>sur pied<br>par tête. | Quinzeux<br>de<br>chandelles. |
|--|-----------------------|---------|--------|-----------|--------|--------|-------|--------|--------|--------|-----------------|-----------|--------|--|--|-------------------------------|
|  | Froment.              | farine. | riz.   | haricots. | sel.   | lard.  | bois. | huile. | savon. | vin.   | eau-de-<br>vie. | vinaigre. |        |  |  |                               |
| Il existait en magasin au 1 <sup>er</sup> juillet 1813                           | 81                    | 231,92  | 137,46 | "         | 146,43 | "      | 42,43 | "      | "      | "      | 6,681           | 652       | 65,892 | 71   | 8  |                               |
| Reçu d'une réquisition frappée sur la ville de Saint-Sébastien.....              | "                     | "       | 157    | 120       | "      | 187    | "     | "      | 69,838 | 17,208 | 2,368           | "         | "      | "  | "  |                               |
| Id. d'envois de France.....  | "                     | 2082,30 | 101,62 | "         | "      | 284,76 | "     | 73,50  | "      | "      | 2,160           | 2,160     | "      | "  | "  |                               |
| Id. de l'évacuation de Guetaria.....   | "                     | "       | "      | "         | "      | "      | "     | 52,72  | "      | 2,116  | "               | "         | "      | "  | "  |                               |
| Total des recettes.....  | 81                    | 4394,82 | 396,08 | 120       | 146,43 | 471,76 | 42,43 | 73,50  | 52,72  | 69,838 | 25,005          | 5,180     | 65,892 | 71   | 8  |                               |
| <i>Dépenses.</i>   |                       |         |        |           |        |        |       |        |        |        |                 |           |        |  |  |                               |
| Expédié sur Guetaria et le Passage.....  | "                     | 212,50  | 40     | "         | "      | 10     | "     | "      | "      | 800    | 1,864           | "         | 24,000 | "  | "  |                               |
| Consommation pendant le mois de juillet et les quinze premiers jours d'août..... | "                     | 2056,50 | 158    | 44        | 41     | 276    | 6,50  | 20,08  | 15 "   | 40,154 | 15,640          | 1,220     | 12,557 | 48   | 1,45                                       |                               |
| Total de la dépense.....   | "                     | 2,269   | 198    | 44        | 241    | 86     | 6,05  | 20,08  | 15 "   | 40,354 | 17,504          | 1,220     | 36,557 | 48   | 1,45                                       |                               |
| Reste en magasin au 16 août 1813.....  | 81                    | 2122,82 | 198,08 | 76        | 105,43 | 185,76 | 35,93 | 52,82  | 37,72  | 28,884 | 7,501           | 3,990     | 29,335 | 23   | 6,55                                       |                               |

Certifié par l'adjudant commandant, chef de l'état-major,  
*Signé : CHEVALIER DE SONGEON.*

*État des bouches à feu, affûts et munitions existant dans la place de Saint-Sébastien,  
du 28 juin au 16 août 1813.*

| DÉSIGNATION.                                   | Bouches à feu de tout calibre. | Affûts de tout calibre. | PROJECTILES DE TOUT CALIBRE. |       |         |                      |  |                    |                  | Poudre de guerre (kil.) | Cartouches d'infanterie |                        |
|--|--------------------------------|-------------------------|------------------------------|-------|---------|----------------------|--|--------------------|------------------|-------------------------|-------------------------|------------------------|
|  |                                |                         | Boulets non sabotés.         | Obus. | Bombes. | Balles de fer battu. | Cartouches à boulets et à balles de fer battu. | Grappes de raisin. | Grenades à main. |                         |                         | Torcs des projectiles. |
| Il existait en 28 juin 1813 .....              | 95                             | 107                     | 62,034                       | 7,620 | 2,200   | 20,395               | 10,053   | 416                | 238              | 93,856                  | 80,380                  | 1,314,016              |
| Il est arrivé de France du 28 juin au 16 août. | 2                              | "                       | 938                          | "     | "       | "                    | "  | "                  | "                | 968                     | "                       | "                      |
| TOTAL.....                                     | 97                             | 107                     | 53,092                       | 7,620 | 2,200   | 20,395               | 10,053   | 416                | 238              | 94,844                  | 80,380                  | 1,314,016              |
| Il a été détruit et consommé.....              | 33                             | 64                      | 12,188                       | 6,135 | 2,037   | 13,043               | 2,181  | 248                | 238              | 36,030                  | 50,067                  | 381,516                |
| Il reste au 16 août 1813.....                  | 64                             | 43                      | 41,794                       | 1,485 | 163     | 7,352                | 7,872  | 168                | "                | 58,814                  | 30,313                  | 932,500                |

Nota. Sur trente trois bouches à feu, de tout calibre, portées hors de service sur l'état ci-dessus, treize sont propres à recevoir des lumières, vingt sont totalement hors de service.

Sur soixante-quatre affûts, de tout calibre, portés hors de service, dix-huit pourront être réparés; quarante-six ont été brisés par le feu de l'ennemi; on travaille à la réparation de ceux qui en sont susceptibles, et l'on en construit trois nouveaux.

Certifié par l'adjudant commandant, chef de l'état-major.  
Signé: CARVALLO DE SUNCHEON.

## N° 6.

*Situation des approvisionnements de l'hôpital militaire  
de Saint-Sébastien, au 16 août 1813.*

|  | QUANTITÉS.                                 |         | TOTAL<br>des<br>recettes. | QUANTITÉS.                              |                           |
|--|--|---------|---------------------------|---|---------------------------|
|  | Existant<br>au 1 <sup>er</sup><br>juillet. | Reçues. |                           | con-som-<br>més<br>jusqu'au<br>16 août. | Restant<br>au<br>16 août. |
|  | k. g.                                      | k. g.   |                           | k. g.                                   | k. g.                     |
| Racines de jalap entières et en poudre.      | 7 020                                      | » »     | 7 020                     | » 064                                   | 6 956                     |
| Ipecacuanha en poudre.                       | » 170                                      | » »     | » 170                     | » 60                                    | » 110                     |
| Émubarbe.                                    | » 282                                      | » 412   | » 695                     | » 282                                   | » 413                     |
| Reglisse.                                    | » »  | 65 500  | 65 500                    | 40 »                                    | 25 500                    |
| Écorce de cannelle de Ceylan ou de<br>Chine. | » »  | 2 »     | 2 »                       | 2 »                                     | » »                       |
| Quinquina entier et en poudre.               | » »  | 64 »    | 64 »                      | 13 107                                  | 50 893                    |
| Seu de Levant ou indigène.                   | 5 144                                      | » »     | 5 144                     | 2 316                                   | 2 828                     |
| Safran.                                      | » 26                                       | » 16    | » 42                      | » 42                                    | » »                       |
| Fruits d'amandes douces.                     | » »  | 3 »     | 3 »                       | » 38                                    | 2 968                     |
| Girofle.                                     | » 64                                       | » »     | » 64                      | » 22                                    | » 42                      |
| Tamarin.                                     | » »  | 1 192   | 1 192                     | 1 192                                   | » »                       |
| Manne.                                       | 4 72                                       | » 500   | 4 592                     | 4 592                                   | » »                       |
| Gomme arabique.                              | 1 792                                      | » 500   | 2 292                     | » 587                                   | 1 705                     |
| Scammonée en poudre.                         | 1 99                                       | » »     | 1 099                     | » 152                                   | » 947                     |
| Cire.  | 1 430                                      | 4 250   | 5 680                     | 3 87                                    | 1 805                     |
| Camphre.                                     | » 517                                      | 1 32    | 1 579                     | 1 579                                   | » »                       |
| Cantharides entières et en poudre.           | » 472                                      | » 96    | » 568                     | » 48                                    | » 520                     |
| Poudre cathartique.                          | 2 693                                      | » »     | 2 693                     | » 705                                   | 1 988                     |
| Électuaires diascodium.                      | » 330                                      | » 750   | 1 080                     | 1 080                                   | » »                       |
| Thériaque.                                   | 2 578                                      | 2 500   | 5 078                     | » 168                                   | 4 910                     |
| Opium brut et gommeux.                       | » 500                                      | » 80    | 0 580                     | » 463                                   | » 117                     |
| Alcool de cochléaria.                        | » »  | 1 92    | 1 192                     | 1 192                                   | » »                       |
| Sulphurique distillé.                        | » 542                                      | » »     | » 542                     | » 542                                   | » »                       |
| Acide sulphurique.                           | 8 »  | » »     | 8 »                       | 8 »                                     | » »                       |
| Muriate d'ammoniaque.                        | » 818                                      | » 625   | 1 443                     | 1 202                                   | » 241                     |
| Mercure sur-oxygène.                         | » 618                                      | » »     | » 618                     | » 18                                    | » 600                     |
| Hydrate d'argent fondu.                      | » 26                                       | » 16    | » 42                      | » 24                                    | » 18                      |
| Potasse.                                     | » 398                                      | » 750   | 1 148                     | » 522                                   | » 628                     |
| Oxyde d'antimoine hydrosulphure<br>rouge.    | » 719                                      | » »     | » 719                     | » 32                                    | » 687                     |
| Sulfate de soude.                            | » »  | 4 500   | 4 500                     | 3 500                                   | 1 »                       |
| Tartrite acide de potasse.                   | 6 222                                      | » 692   | 6 914                     | 6 914                                   | » »                       |
| Ammoniaque caustique.                        | » 250                                      | » »     | » 250                     | » »                                     | » 250                     |
| Antimoine de potasse.                        | » 376                                      | » »     | » 376                     | » 28                                    | » 348                     |
| Carbonate d'ammoniaque.                      | » 500                                      | » »     | » 500                     | » 500                                   | » »                       |
| Miel.  | » »  | 23 500  | 23 500                    | 23 500                                  | » »                       |
| Cassonnade.                                  | » »  | 292 500 | 292 500                   | 242 »                                   | 50 500                    |

Certifié par l'adjudant commandant, chef de l'état-major,

Signé : CHEVALIER DE SONGEON.

## N° 7.

*État des objets de consommation arrivés de France à  
Saint-Sébastien, depuis le 1<sup>er</sup> juillet jusqu'au 16 août  
1813.*

| DÉSIGNATION DES OBJETS. |   | QUANTITÉS.         | Jours<br>de<br>leur arrivée. | OBSERVATIONS. |
|-------------------------|---|--------------------|------------------------------|---------------|
| Pour l'hôpital.....     | Charpie.....                              | 100 kil.           | Le 1 <sup>er</sup> août.     |               |
|                         | Linge à pansement.<br>Id., plus petits... | 250 id.<br>150 id. |                              |               |
|                         | Chemises.....                             | 1,500 id.          | Le 12 août.                  |               |
|                         | Pelles.....                               | 000                | Le 21 juillet                |               |
| Outils pour le génie.   | Pics à hoyaux.....                        | 200                |                              |               |
| Sacs à terre.....       | 800                                       |                    |                              |               |
|                         | Cious.....                                | 1,320              | Le 1 <sup>er</sup> août.     |               |

Certifié par l'adjudant commandant,  
chef de l'état-major.

*Signé*: CHEVALIER DE SONGEON.

## N° 8.

*Lettre d'un officier anglais campé devant Saint-Sébastien, extraite des journaux anglais du 2 août 1813.*

Le 19 juillet 1813.

Nous poussons avec vigueur le siège de Saint-Sébastien ; car nous savons que l'ennemi assemble une armée pour le faire lever. On doit tout espérer, lord Wellington ayant confié le siège à ses favoris le colonel Dickson, de l'artillerie, et le major Smith, du génie, tous les deux du plus grand mérite. O'Donnel bloque Pampelune avec dix mille Espagnols.

Une partie de l'armée de Galice est devant Saint-Sébastien ; mais elle fait peu de chose. Le service du siège est fait par la cinquième division anglaise appartenant à sir James Leith, qu'on attend journellement d'Angleterre. En son absence, c'est le général Oswald qui commande, ayant sous ses ordres les généraux Pringle, Robinson, Hay et Bradford, qui se sont souvent distingués et qui sont très-estimés.

Le héros de Barosa, Graham, a la surveillance générale du siège. Il commande toutes les troupes anglaises, portugaises et espagnoles qui y sont employées.

Dans l'affaire du couvent, qui a eu lieu le 15, le général Bradford avait le commandement, et les troupes employées étaient toutes portugaises. L'ennemi est déterminé à faire une vigoureuse résistance, à en juger par la résolution qu'il montre à défendre les restes endom-



magés de cet édifice, qui d'ailleurs n'est nullement nécessaire à la défense de la ville, et qui est commandé presque entièrement par le terrain que nous occupons. Bref, ce siège nous coûtera beaucoup de monde. Dans la seconde attaque faite contre le couvent, le 17, il a été emporté par le neuvième régiment conduit par le colonel Cameron.

Nous savons maintenant, d'une manière positive, que Saint-Sébastien a une garnison de deux mille hommes, composée en partie des troupes qui ont défendu si bravement Burgos l'année dernière. Une brigade allemande, sous les ordres du colonel Halket, a été envoyée de la première division pour aider la cinquième dans le service du siège, et l'on dit que le reste de la première division arrivera incessamment.

Lord Wellington a marché en avant avec toute son armée, et il est sur le point d'attaquer l'armée française, qui occupe une forte position en avant de Bayonne. La consternation est prodigieuse en France par suite des progrès de nos armées.



## N° 9.

*Lettre du général Graham à lord Wellington, extraite des journaux anglais du 2 août 1813.*

Ernani, le 18 juillet 1813.

Le couvent de Saint-Bartholomé et l'ouvrage qui y est adjacent, du côté de l'escarpement de la rivière, ont été pris d'assaut d'hier.

Ces deux postes, situés dans une forte position, bien fortifiés et occupés par un corps de troupes considérable, ne pouvaient être abordés que de front, et, pour être attaqués avec des chances de succès, il a fallu en détruire autant que possible les défenses.

Une colonne, commandée par le major général Hay, fut postée sur la droite pour attaquer la redoute; elle était formée des piquets du quatrième régiment de chasseurs, sous les ordres du lieutenant Antonio de Quairos, de cent cinquante hommes du treizième régiment portugais, sous les ordres du capitaine Almeida, soutenus par trois compagnies du neuvième régiment sous les ordres du lieutenant-colonel Crawford, et elle avait pour réserve trois compagnies d'Écossais royaux, commandées par le capitaine Augeinbeau. Le général Bradford commandait la colonne de gauche, composée de deux mille hommes du treizième régiment portugais, sous les ordres du major Snodgrass, du même régiment, et deux cents hommes du cinquième de chasseurs, sous les ordres du lieutenant-colonel Macneagh, soutenus par le neuvième régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Camezon. Toutes ces troupes étaient sous les ordres du général Oswald.

Vers dix heures du matin, la colonne de gauche commença l'attaque contre le couvent, tandis que celle de droite passait les ravins près de la rivière. Ces deux attaques ont eu lieu avec une telle vigueur et une telle détermination que tous les obstacles ont été surmontés sans une perte aussi forte que celle à laquelle on devait s'attendre.

L'ennemi fut chassé en désordre jusqu'au bas de la montagne, entraînant avec lui un renfort considérable qui venait de lui être envoyé de Saint-Sébastien, et il prit la fuite par le village brûlé de Saint-Martin. Malgré les efforts des officiers supérieurs qui avaient reçu du général Oswald l'ordre de ne pas dépasser Saint-Martin, plusieurs détachements de nos troupes, entraînés par leur impétuosité à poursuivre l'ennemi, se sont avancés jusqu'au pied du glacis, et ont éprouvé quelques pertes inévitables dans leur retour à Saint-Martin.

Je dois assurer V. S. que dans cette occasion, comme dans les autres, le général Oswald a conduit cette opération de la manière la plus convenable; je suis également obligé aux généraux Hay et Bradford de leur conduite dans les attaques qui leur avaient été confiées.

Je ne puis terminer cette lettre sans exprimer ma parfaite satisfaction à l'égard de tous les officiers, et de ceux de l'artillerie royale.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : GRAHAM.

---

N° 10.

*Lettre du général Rey au ministre de la guerre.*

Saint-Sébastien, le 25 juillet 1813.

Monseigneur,

Le 22, le général anglais qui commande le siège m'a envoyé un parlementaire que j'ai refusé de recevoir, quoique la brèche fût praticable.

Le 23 et le 24, l'ennemi a continué son feu avec trente ou trente-cinq bouches à feu. Il a ouvert deux nouvelles brèches et ruiné toutes les maisons qui se trouvent en arrière du front de la Zurriola, depuis la grande courtine jusqu'au bastion Saint-Elme. Dès le 23, il avait mis le feu sur plusieurs points de la ville, et il l'a alimenté les jours suivants par le jet continu de ses bombes et de ses obus.

Ce matin 25, à quatre heures, les Anglais, profitant de la conduite des eaux de la ville, y ont établi une mine qui a renversé la contrescarpe et bouleversé la place d'armes rentrante du chemin couvert. A ce signal, des colonnes d'attaque se sont élancées. Mais partout l'ennemi a été reçu avec la plus grande vigueur, et mis en fuite : tout ce qui a abordé les brèches a été tué ou blessé. Ce fait d'armes fait le plus grand honneur à la garnison de Saint-Sébastien, et j'aurai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence, dans mon premier rapport, les noms des braves qui se sont particulièrement distingués.

J'estime que les Anglais ont perdu de quatorze à quinze cents hommes, tant aux brèches que dans le chemin couvert de l'ouvrage à cornes. Le général anglais m'ayant demandé à faire enterrer ses morts, j'ai accordé une suspension d'armes d'une heure pour faire cette opération. Nos troupes ont fait sur la brèche ou à son pied un assez grand nombre de prisonniers, dont treize officiers; ces prisonniers assurent que dix de leurs officiers ont été tués, entre autres le général major qui commandait la première colonne.

M. le colonel de Songeon, à qui j'avais confié le commandement de la gauche de mes opérations, tandis que je dirigeais celles du centre et de la droite, m'a parfaitement secondé. M. le chef de bataillon Blanchard, du soixante-deuxième de ligne, qui commande les postes extérieurs; M. Gillet, chef de bataillon du génie; MM. Goblet et Saint-George, officiers du génie; M. le capitaine Doat, mon aide de camp, et M. le chef de bataillon Brion, commandant l'artillerie, ont rendu de grands services.

J'aurai l'honneur de faire connaître à S. Exc. M. le duc de Dalmatie, dans un rapport particulier, les noms de MM. les officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués dans cette journée, afin qu'il veuille bien solliciter pour eux les grâces de l'Empereur; je recommande ces braves à votre bienveillance. M. le chef de bataillon Desailly, du vingt-deuxième de ligne, a été tué sur la brèche; M. le capitaine Bidon, commandant les sapeurs, a été tué au poste d'honneur.

Notre perte ne passe pas quarante hommes mis hors de combat.

J'écris très à la hâte à Votre Excellence. M. le maréchal duc de Dalmatie m'a fait l'honneur de me mander qu'il se mettrait prochainement en mouvement pour forcer l'ennemi à lever le siège.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

## N° 11.

*Lettre du général Rey au ministre de la guerre.*

Saint-Sébastien, le 26 juillet 1813.

Monseigneur,

Un officier parlementaire s'est présenté cette après-midi pour demander des renseignements sur plusieurs officiers prisonniers. Il paraissait très-inquiet sur le sort du colonel du premier régiment royal, qui a été blessé mortellement sur la brèche. Cet officier a confirmé ce que les prisonniers avaient déjà dit, que leurs plus belles compagnies de grenadiers avaient totalement été détruites dans l'assaut d'hier. Il est certain que les Anglais ont perdu à cet assaut, un colonel, quatre lieutenants-colonels ou majors, quarante-deux officiers, et dix-neuf cents sous-officiers ou soldats tués, blessés ou prisonniers. L'officier parlementaire nous a remercié, au nom de son général, des soins qu'il nous a vu prendre de ses blessés. L'ennemi a embarqué aujourd'hui trente-six chaloupes de blessés. Son feu s'est ralenti, et il n'a jeté que quelques obus sur les maisons incendiées, ce qui me fait présumer qu'il commence à embarquer ses troupes.

La moitié de la ville est totalement détruite par le feu, et la plus grande partie des maisons restantes sont extrêmement endommagées. On n'a pu encore parvenir à arrêter l'incendie; si le vent s'élevait, le reste de la ville serait perdu.

Les Anglais ont consommé une quantité prodigieuse

de munitions avec leurs quarante-cinq bouches à feu constamment en action; la proximité de leur flotte pouvait seule suffire à cette consommation.

Je continue à faire barricader les rues de la ville, que je compte défendre pied à pied, si toutefois j'étais forcé de quitter ma première ligne. Votre Excellence peut compter que la garnison de Saint-Sébastien fera son devoir et continuera de donner des preuves de son absolu dévouement à notre auguste Empereur.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

*P. S.* J'avais oublié de parler à Votre Excellence des échelles dont s'étaient munies les troupes ennemies pour l'attaque des brèches et de l'ouvrage à cornes; nous nous en sommes emparés.

N° 12.

*Lettre du général Rey au ministre de la guerre.*

Saint-Sébastien, le 27 juillet 1813.

Monseigneur,

Ce matin, à quatre heures, en faisant une tournée des postes avancés de gauche avec M. le colonel de Songeon qui les commande, je me suis aperçu que plusieurs chaloupes quittaient les dunes de la rive droite de l'Uruméa pour rejoindre la croisière, et je me suis aussitôt convaincu que les batteries de brèche établies dans

ces dunes étaient désarmées. Je me suis aussitôt rendu aux postes avancés du front de terre où l'ennemi avait cessé également ses travaux et ne tirait plus. Je me suis alors décidé à faire faire une sortie pour aller à la découverte. J'ordonnai donc aux deux compagnies de chasseurs de montagne du troisième bataillon, aux voltigeurs du soixante-deuxième régiment, et aux sapeurs qui étaient aux travaux, de marcher rapidement sur les tranchées, et de détruire ou prendre tout ce qu'ils rencontreraient : l'artillerie reçut l'ordre de protéger ces troupes. Ainsi que je l'avais présumé, l'ennemi a été surpris, et tout ce qui se trouvait dans la tranchée a été égorgé. Nos troupes se sont portées d'un côté jusqu'au pont brûlé de Sainte-Catherine, et de l'autre jusqu'au faubourg de Saint-Martin, et sont ensuite rentrées en ville, après avoir comblé une partie des tranchées.

Cette opération a été parfaitement conduite par M. le chef de bataillon Blanchard. Nous avons fait quatre-vingt-un prisonniers, dont neuf officiers ; et cent quarante hommes anglais, qui voulaient passer la rivière, se sont noyés.

Notre artillerie a fait beaucoup de mal à l'ennemi, qui, en moins d'une heure, a perdu plus de douze cents hommes, c'est-à-dire, presque tout ce qui était de tranchée. Nos troupes ont agi avec la plus grande vigueur. Les chasseurs de montagne, le soixante-deuxième et les sapeurs méritent les plus grands éloges. M. le lieutenant Dugas, des chasseurs de montagne, s'est particulièrement fait remarquer en s'élançant un des premiers dans la parallèle, où il a été blessé. L'ennemi n'a riposté à



notre feu qu'avec cinq pièces de bataille, savoir : une au mont Ulia, une à l'ancienne batterie de brèche, une au couvent Saint-Bartholomé, et deux en avant de ce couvent. L'ennemi a commencé ses préparatifs pour lever le siège. Malgré tous nos efforts, l'incendie continue ses ravages, le vent ayant augmenté : cette ville méritait un meilleur sort.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

~~~~~  
N° 13.

*Lettre du général Rey au maréchal Sault, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 2 août 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence, que, dans la nuit du 29 au 30, j'ai fait une petite sortie qui a ramené six soldats anglais; l'ennemi a eu une quinzaine d'hommes tués ou blessés. Cette nuit, une nouvelle sortie a fait sept prisonniers, dont un sergent très-intelligent de la légion britannique : je le crois sortant des régiments napolitains. Il était arrivé depuis trois jours de Vitoria. Il m'a assuré que Wellington, qui se trouve dans les montagnes de la Navarre, avait demandé beaucoup d'artillerie de celle qui nous avait été prise à Vitoria, et qu'on la lui a envoyée conduite par des bœufs; que le général Castaños est à Tolosa avec trois

ou quatre mille hommes; que des renforts ont été envoyés dans les montagnes, et qu'on s'attend que les Français attaqueront bientôt. S'ils sont victorieux, dit-il, il y aura beaucoup de désertion.

L'ennemi ne conserve sur les sables de la rive droite de l'Uruméa, et au mont Ulia, que cinq pièces, dont deux obusiers : si je pouvais réunir cent nageurs, j'aurais cherché à faire enclouer ces pièces. Il travaille lentement aux batteries qu'il a entreprises à la Antiqua et près de Saint-Bartholomé, où il conserve six pièces, dont un obusier. La facilité avec laquelle il forme ses tranchées dans le sable m'a déterminé à ne rien entreprendre de sérieux pour les combler. Pour arriver à ce résultat, il faudrait plusieurs heures de travaux qui, faits sous la mitraille, nous occasionneraient des pertes graves sans obtenir un avantage assez grand pour les balancer. La garnison est animée du meilleur esprit, et il est essentiel de lui conserver jusqu'à de nouvelles attaques cette supériorité qu'elle a sur l'ennemi. J'ai lieu d'espérer, Monseigneur, que si les Anglais se présentent de nouveau, ils seront bien reçus.

J'ai fait réparer la contrescarpe à la place d'armes rentrante de l'ouvrage à cornes qui avait été renversée par l'ennemi lors de l'attaque du 25 juillet : on remplacera également les palissades qui manquent au chemin couvert. On a ouvert plusieurs galeries de mine pour s'opposer aux travaux que l'ennemi pourrait tenter, et l'on s'occupe chaque jour de rendre les brèches impraticables, en réparant la nuit ce que l'ennemi détruit pendant le jour. Les traverses pour la défense de la ville

sont achevées, et nous nous en servirons, je pense, avec succès, si nous y sommes forcés.

Le nombre de nos blessés et de ceux qui ont été pris à l'ennemi s'élève à quatre cent quatre-vingts, sans compter un grand nombre de soldats légèrement blessés et traités à la chambre.

Hier matin, malgré la croisière anglaise, composée de neuf voiles, de quatre transports et de douze péniches, il nous est arrivé de Saint-Jean de Luz deux trincadoures, une chaloupe et une lanche, conduisant six officiers de santé, un officier d'artillerie et quatre canonniers. Ces bâtiments ont débarqué deux tonneaux de linge, neuf cents pelles rondes et plusieurs caisses de clous. Le temps étant favorable, je ferai partir ce soir les deux trincadoures; je conserverai la chaloupe pour mes prochaines dépêches.

Dans ma position, tout doit être employé pour me maintenir le plus longtemps possible dans la place, afin d'attendre le résultat de vos opérations. Votre Excellence peut compter que rien ne sera oublié pour remplir cette attente, et que nous mériterons votre bienveillance en nous rendant dignes des grâces de notre auguste Empereur.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

## N° 14.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 7 août 1813, à quatre heures du soir.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 2 au soir par le retour de deux trincadoures qui étaient arrivées dans la nuit du 31 juillet au 1<sup>er</sup> août.

Dans la journée du 3, l'ennemi a beaucoup tiré dans le port, avec l'intention de couler les bâtiments qui s'y trouvent. Il a coupé quelques mâts, et un de ses boulets a endommagé la trincadoure *la Biscaye*; mais un travail de deux ou trois heures suffira pour la réparer : je pense qu'il croyait que les deux trincadoures parties la veille étaient encore dans le port. L'ennemi a beaucoup augmenté le nombre de ses travailleurs sur la hauteur de Saint-Bartholomé, et il lance constamment des boulets creux sur nos travailleurs et sur la ville.

Le 4, l'ennemi a continué ses travaux sur la hauteur de Saint-Bartholomé, et a entrepris une grande communication, qui le conduira à couvert, de ses camps dans les ouvrages avancés. Plusieurs généraux ou officiers supérieurs ont été aperçus en reconnaissance, à portée de canon de la place. Une frégate venant de l'ouest a apporté des munitions.

Le 5, l'ennemi a travaillé avec beaucoup d'activité à achever ses batteries sur la hauteur de Saint-Bartho-

lomé, et à perfectionner ses communications. Il a renforcé ses postes du côté du couvent de San-Francisco. Vers quatre heures de l'après-midi, nous avons vu arriver par la route d'Ernani un convoi d'artillerie, composé de vingt pièces, de six obusiers et de cinq caissons.

Dans les journées du 4 et du 5, l'ennemi a paru très-occupé à confectionner des gabions et des fascines. Il a montré la même activité le 6, et paraît avoir l'intention de faire de nouveaux travaux à la batterie de brèche. Il a lancé des obus et des boulets creux, et pendant la nuit il a beaucoup agrandi la batterie de quatre pièces qu'il avait établie le 23, à gauche de la batterie de brèche, sans doute pour ouvrir à la fois le septième bastion de gauche, la fausse braie, le bastion Saint-Jean et toute la partie de la muraille qui se trouve à la droite de la brèche. Aujourd'hui, même activité dans ses travaux, et il est probable qu'il se dispose à reprendre le siège.

Notre artillerie a constamment cherché à inquiéter les travailleurs de l'ennemi, et nos travaux ont été poussés avec activité. On a achevé de perfectionner la traverse du septième bastion de droite. On a palissadé l'ouverture qui se trouve près de la mer entre le bastion du cavalier, la contre-garde et le chemin couvert de l'ouvrage à cornes. On a fortifié le derrière des brèches, et l'on s'est occupé des moyens d'améliorer l'armement des divers ouvrages et de plusieurs travaux partiels devant concourir à la défense de la place. Je puis assurer à Votre Excellence que tout le monde travaille avec la plus grande activité à se mettre en mesure de bien

recevoir l'ennemi. Votre Excellence peut compter que la garnison, qui est animée du meilleur esprit, fera son devoir.

Il serait bien à désirer, Monseigneur, que le gouvernement adoptât comme moyen de défense les boulets creux. Ce projectile, que l'ennemi a trouvé le moyen de faire éclater à volonté, nous fait beaucoup de mal : n'en ayant pas, nous mettons dans nos obus une soixantaine de balles, ce qui nous réussit assez bien. Nous aurions grand besoin des dix mille sacs à terre que vous m'aviez annoncés : j'écris à M. Depoge pour qu'il fasse en sorte de me les faire arriver. La santé du soldat est bonne. Les autorités locales se conduisent parfaitement.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer, etc.

Signé : REY.

N° 15.

*Lettre du capitaine de frégate Depoge, commandant de la marine à Saint-Jean de Luz, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Jean de Luz, le 8 août 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que, depuis le 15 juillet dernier, j'ai rendu compte tous les jours à M. le général comte Gazan, chef de l'état-major, des mouvements du port, de ceux de la division ennemie sur cette côte, ainsi que des objets qui ont été

expédiés pour Saint-Sébastien. J'aurai l'honneur d'adresser à l'avenir ces rapports directement à Votre Excellence.

Le 6, à huit heures du soir, j'expédiai pour Saint-Sébastien deux trincadoures, sur lesquelles j'avais fait embarquer six ballots, contenant quinze cents chemises, deux barriques de souliers, huit ballots de linge à pansement, et huit artilleurs. A minuit, les trincadoures étaient rendues à deux lieues dans le N.-O. de Fontarabie, où elles trouvèrent les vents d'ouest joli frais. A une heure, leurs efforts pour avancer devenant inutiles, elles rentrèrent au Socoa à deux heures trois quarts.

Hier à huit heures du soir, j'expédiai de nouveau ces trincadoures. A minuit, elles étaient rendues à une lieue et demie dans le nord de Saint-Sébastien, lorsqu'elles eurent connaissance de six bâtiments, dont trois à la voile. A minuit et un quart, elles furent aperçues du bâtiment le plus au large, qui les chassa jusque par le travers de Fontarabie, et les força de rentrer au Socoa ce matin à quatre heures.

Il est extrêmement difficile, Monseigneur, de faire ces expéditions avec succès, lorsque surtout la lune éclaire toute la nuit.

Une petite lanche que j'avais expédiée le premier de ce mois pour Saint-Sébastien, a fait son retour ce matin à quatre heures et demie. Le patron était porteur d'une dépêche de M. le général Rey pour Votre Excellence. J'ai remis aussitôt cette dépêche à la mairie.

D'après le rapport que je reçois de Saint-Sébastien,

il y a devant cette place deux frégates, deux bricks, une goëlette, un lougre et sept ou huit lanches armées par les Anglais, qui se tiennent toutes les nuits entre les bâtiments et la terre. Il y a dans le port du Passage cinq bricks, dont un de guerre ; dans la rade de Guetaria, quatre transports, et dans celle de Fontarabie, un brick et un cutter.

Il reste dans le magasin du Socoa dix mille sacs à terre, six cents pelles, douze cents planches, un baril de clous et huit ballots de linge à pansement. Il y a aussi onze canonniers destinés pour Saint-Sébastien. J'en ai fait embarquer huit sur les trincadoures qui ont relâché ce matin, et qui partiront ce soir, si le temps le permet.

J'avais remis la première dépêche de Votre Excellence pour M. le général Rey, au capitaine d'une trincadoure. La dernière dépêche ne m'a été remise qu'hier soir, à huit heures un quart, et les trincadoures étaient alors parties. J'expédierai cette dépêche ce soir par la petite lanche, excellente embarcation, ou par les trincadoures.

Depuis quarante-huit heures on n'a pas entendu tirer le canon de Saint-Sébastien, et il est très-difficile de l'entendre lorsque les vents sont dans la partie du N.-E. au S.-E.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : DEPOGE.



## N° 16.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 9 août 1813.

Monseigneur,

J'ignore si la chaloupe que j'ai dépêchée le 7 au soir est arrivée à sa destination. J'avais l'honneur de vous rendre compte que, depuis le 3, l'ennemi avait multiplié ses travaux, tant sur les sables de Saint-François que sur la hauteur de Saint-Bartholomé. Ce matin, il a démasqué dix nouvelles embrasures en avant de sa batterie de brèche. Cinq de ces pièces voient le chemin des rondes de la Zurriola et le bastion Saint-Elme. Les autres sont dirigées contre la partie de droite de la brèche, le bastion Saint-Jean, la fausse braie et le demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes. Deux nouvelles embrasures ont également été démasquées contre le front de terre à la redoute de Saint-Bartholomé. L'ennemi continue ses travaux avec activité; ses préparatifs sont considérables, et il est à croire, qu'après tant de sacrifices, il prendra tous les moyens pour réussir. Votre Excellence peut être certaine que la garnison fera son devoir et se défendra avec vigueur.

Dans ma dernière dépêche, j'avais l'honneur de vous mander que le 4, il était arrivé au camp derrière Saint-Bartholomé un parc de treize pièces, dont six obusiers. Une frégate venant du nord apporta des munitions; et hier au soir il est arrivé au Passage, ve-

nant de l'ouest, onze gros transports chargés : j'ignore s'il y avait des troupes à bord.

Cette nuit, on a entendu une fusillade en mer. Je crains que ce ne soit quelque bateau qui m'apportait des dépêches ; c'est ce qui me détermine à faire partir une embarcation ce soir, pour prévenir que ce bateau n'est point arrivé.

L'ennemi continue à tirer des obus et des boulets creux. Un officier de grenadiers du vingt-deuxième a été tué aujourd'hui ; je le regrette beaucoup.

J'attends avec impatience des nouvelles de France, et je désire fort en recevoir directement de Votre Excellence.

On travaille beaucoup pour se mettre dans le meilleur état de défense et opposer à l'ennemi le plus d'obstacles possibles. Nul doute qu'une partie des moyens de défense que nous avons préparés ne soient détruits par les nouvelles dispositions de l'ennemi. Nous ferons tout pour y suppléer.

Du 10 au soir.

La mer a été tellement mauvaise la dernière nuit, et les vents si contraires, qu'il n'a point été possible au bateau de partir. J'espère qu'il pourra sortir ce soir.

Je prie Votre Excellence d'agrées, etc.

Signé : REY.

## N° 17.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 11 août 1813.

Monseigneur,

J'ai reçu cette nuit les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 4 et le 9 du courant, ainsi qu'un envoi de quinze cents chemises, un ballot de linge de pansement et neuf canonnières. J'écris à M. l'intendant général de nous faire passer de la viande salée dont nous avons besoin, et des moutons pour les hôpitaux. Je prie Votre Excellence de nous faire parvenir, outre les sacs à terre demandés, des pioches, dont nous manquons totalement; le peu qu'on nous enverra nous sera très-utile.

Nous ne cessons pas un instant de travailler..... Je puis assurer Votre Excellence que jour et nuit nous sommes occupés des moyens qui doivent améliorer notre situation.

Le bateau que j'avais fait sortir hier a été chassé à une lieue et demie, et obligé de rentrer dans le port.

Je compte faire partir ce soir les deux trincadoures et la chaloupe. Je ferai évacuer avec ces transports vingt malades dont la guérison ne peut être prompte. Je craindrais, Monseigneur, de hasarder les prisonniers anglais qui, s'ils étaient repris, pourraient donner des renseignements sur la situation intérieure de la place,

étant obligé de les occuper à divers travaux. Ils sont bien surveillés et ils me rendent des services. Lorsque les nuits seront plus longues , et le passage plus facile, je tâcherai d'en faire évacuer une partie sur Saint-Jean de Luz.

J'ai fait connaître à la garnison ce que Votre Excellence veut bien me dire de flatteur pour elle, et elle n'oubliera rien pour mériter votre bienveillance et les grâces de notre auguste Empereur.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

*P. S.* L'ennemi continue de nous jeter quelques obus et boulets creux. Il travaille avec activité à établir ses batteries et à faire des gabions.

## N° 18.

*État de situation des troupes formant la garnison de  
Saint-Sébastien, à l'époque du 15 août 1813.*

| DÉSIGNATION DES CORPS.                                 | Présents sous les armes. |                            | A l'hôpital. |                            | Prisonniers. |                            | Effectif.  |                            |             |
|--------------------------------------------------------|--------------------------|----------------------------|--------------|----------------------------|--------------|----------------------------|------------|----------------------------|-------------|
|                                                        | Officiers.               | Sous-officiers et soldats. | Officiers.   | Sous-officiers et soldats. | Officiers.   | Sous-officiers et soldats. | Officiers. | Sous-officiers et soldats. | Total.      |
| Officiers et employés de l'état-major.....             | »                        | »                          | »            | »                          | »            | »                          | 5          | »                          | 5           |
| Id. du génie.....                                      | »                        | »                          | »            | »                          | »            | »                          | 5          | 3                          | 8           |
| Officiers de santé et pharmaciens.....                 | »                        | »                          | »            | »                          | »            | »                          | 21         | »                          | 21          |
| Employés militaires, boulangers, etc.....              | »                        | »                          | »            | »                          | »            | »                          | 13         | 40                         | 53          |
| Gendarmerie.....                                       | »                        | 8                          | »            | »                          | »            | »                          | »          | 8                          | 8           |
| Artillerie à pied.....                                 | 8                        | 145                        | »            | 7                          | »            | »                          | 8          | 152                        | 160         |
| Sapeurs.....                                           | »                        | 89                         | »            | 9                          | »            | »                          | »          | 98                         | 98          |
| Mineurs.....                                           | »                        | 9                          | »            | 1                          | »            | »                          | »          | 10                         | 10          |
| 1 <sup>er</sup> régiment de ligne.....                 | 11                       | 190                        | »            | 9                          | »            | »                          | 11         | 199                        | 210         |
| 22 <sup>e</sup> id.....                                | 19                       | 385                        | »            | 48                         | »            | »                          | 19         | 433                        | 452         |
| 34 <sup>e</sup> id.....                                | 13                       | 386                        | »            | 29                         | »            | »                          | 13         | 415                        | 428         |
| 62 <sup>e</sup> id.....                                | 17                       | 591                        | »            | 103                        | »            | »                          | 17         | 694                        | 711         |
| 119 <sup>e</sup> id.....                               | 3                        | 175                        | »            | 21                         | »            | 4                          | 3          | 200                        | 203         |
| 3 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs de montagne..... | 9                        | 195                        | »            | 36                         | »            | »                          | 9          | 231                        | 240         |
| Pionniers.....                                         | 2                        | 95                         | »            | 15                         | »            | »                          | 2          | 110                        | 112         |
| Soldats marins.....                                    | »                        | 21                         | »            | »                          | »            | »                          | »          | 21                         | 21          |
| Isolés de divers corps.....                            | »                        | 220                        | »            | 17                         | »            | »                          | »          | 237                        | 237         |
| Espagnols.....                                         | 8                        | 10                         | »            | 1                          | »            | »                          | 8          | 11                         | 19          |
| <b>TOTAUX.....</b>                                     | <b>90</b>                | <b>2519</b>                | <b>»</b>     | <b>296</b>                 | <b>»</b>     | <b>4</b>                   | <b>134</b> | <b>2862</b>                | <b>2996</b> |
| Prisonniers de guerre anglais et portugais.....        | »                        | »                          | »            | »                          | »            | »                          | 6          | 292                        | 298         |

Certifié par l'adjudant commandant,  
chef de l'état-major,

*Signé* : CHEVALIER DE SONGEON.

## N° 19.

*État des mouvements de l'hôpital de Saint-Sébastien,  
du 1<sup>er</sup> juillet au 15 août inclus 1813.*

| DÉSIGNATION<br>DES CORPS.                          | QUANTITÉS DE MALADES                                  |                                                           |                                                           |                                                            |                                                          | restant<br>le soir<br>du<br>15 août. |
|----------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------|--------------------------------------|
|                                                    | restant<br>le matin<br>du<br>1 <sup>er</sup> juillet. | entrés<br>du<br>1 <sup>er</sup> juillet<br>au<br>15 août. | sortis<br>du<br>1 <sup>er</sup> juillet<br>au<br>15 août. | évacués<br>du<br>1 <sup>er</sup> juillet<br>au<br>15 août. | morts<br>du<br>1 <sup>er</sup> juillet<br>au<br>15 août. |                                      |
| État-major de la place.....                        | 1                                                     | "                                                         | "                                                         | "                                                          | "                                                        | 1                                    |
| 1 <sup>er</sup> régiment d'infanterie de ligne..   | 5                                                     | 73                                                        | 45                                                        | 8                                                          | 8                                                        | 24                                   |
| 22 <sup>e</sup> id. id.....                        | 11                                                    | 117                                                       | 58                                                        | 3                                                          | 11                                                       | 48                                   |
| 34 <sup>e</sup> id. id.....                        | 5                                                     | 75                                                        | 41                                                        | 3                                                          | 8                                                        | 29                                   |
| 62 <sup>e</sup> id. id.....                        | 1                                                     | 206                                                       | 73                                                        | 17                                                         | 29                                                       | 101                                  |
| 119 <sup>e</sup> id. id.....                       | "                                                     | 26                                                        | 7                                                         | "                                                          | 8                                                        | 11                                   |
| 3 <sup>e</sup> bataillon de chasseurs de montagne. | "                                                     | 77                                                        | 36                                                        | "                                                          | 9                                                        | 32                                   |
| 5 <sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied.....   | "                                                     | 2                                                         | "                                                         | 1                                                          | 1                                                        | 1                                    |
| 6 <sup>e</sup> id. id.....                         | "                                                     | 3                                                         | 2                                                         | 3                                                          | "                                                        | 1                                    |
| 7 <sup>e</sup> id. id.....                         | "                                                     | 22                                                        | 7                                                         | 5                                                          | 4                                                        | 10                                   |
| 8 <sup>e</sup> id. id.....                         | "                                                     | 8                                                         | 3                                                         | 2                                                          | 2                                                        | 3                                    |
| 4 <sup>e</sup> compagnie d'ouvriers d'artillerie.  | "                                                     | 2                                                         | "                                                         | "                                                          | "                                                        | 2                                    |
| 1 <sup>er</sup> bataillon de sapeurs.....          | 1                                                     | 26                                                        | 16                                                        | 1                                                          | 1                                                        | 9                                    |
| 3 <sup>e</sup> compagnie de mineurs.....           | "                                                     | 1                                                         | "                                                         | "                                                          | "                                                        | 1                                    |
| 2 <sup>e</sup> id. de pionniers.                   | 1                                                     | 29                                                        | 9                                                         | 19                                                         | 4                                                        | 15                                   |
| Gendarmerie impériale, 4 <sup>e</sup> escadron..   | "                                                     | 2                                                         | "                                                         | 1                                                          | "                                                        | 1                                    |
| Canonniers espag..                                 | "                                                     | 1                                                         | "                                                         | "                                                          | "                                                        | 1                                    |
| Service de santé...                                | 1                                                     | 1                                                         | 1                                                         | "                                                          | "                                                        | 1                                    |
| Infirmiers des hôpitaux de la place..              | "                                                     | 4                                                         | "                                                         | "                                                          | "                                                        | 4                                    |
| Prisonniers anglais.                               | "                                                     | 86                                                        | 8                                                         | "                                                          | 15                                                       | 69                                   |
| Id. portugais.....                                 | "                                                     | 17                                                        | "                                                         | "                                                          | 2                                                        | 15                                   |
| TOTAUX.....                                        | 26                                                    | 778                                                       | 306                                                       | 63                                                         | 102                                                      | 373                                  |

**Certifié par l'adjudant commandant,  
chef de l'état-major,**

**Signé : CHEVALIER DE SONGEON.**

## N° 20.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 15 août 1813.

Monseigneur,

La chaloupe que j'avais expédiée hier a été obligée de rentrer.

Trois trincadoures sont arrivées cette nuit chargées de cent pioches, d'un baril de clous, de sacs à terre et de trois cents boulets de 12. J'ignore en vertu de quel ordre on m'a envoyé ces projectiles, car je n'en ai jamais demandé.

J'écris à M. l'intendant général pour avoir des médicaments.

Des chaloupes anglaises sont venues dans la journée prendre les troupes qui étaient à bord des frégates.

L'ennemi a continué activement ses travaux. Il a recommencé avec plus d'activité que ces jours derniers à nous lancer des obus et des boulets creux. Nous continuons nos travaux intérieurs.

Je désire que la chaloupe puisse sortir et arriver heureusement.

Les trincadoures ne pourront partir que la nuit prochaine.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signe* : REY.

## N° 21.

*Lettre du capitaine de frégate Depoge, commandant de la marine à Saint-Jean de Luz, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Jean de Luz, le 18 août 1813.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence, par ma lettre d'hier, que le 16, à huit heures du soir, j'avais expédié pour Saint-Sébastien une trincadoure sur laquelle j'avais fait embarquer quatorze caisses d'obus. A dix heures, cette trincadoure se trouvant entre le cap Figuiier et celui d'Enfer, à une lieue et demie de terre, aperçut un bâtiment sous voiles qu'elle évita en ralliant un peu la côte. A minuit, étant par le travers du Passage, elle eut connaissance de trois frégates et de deux bricks placés à l'ancre, dans une direction S.-E. et O.-N. depuis la terre jusqu'à une lieue au large; elle évita également cette ligne en passant en dehors. A deux heures un quart du matin, le 17, et au moment de se présenter à l'entrée du port, elle aperçut deux chaloupes stationnées sous le phare de Saint-Sébastien; elle n'hésita pas à tenter de forcer l'entrée; mais, entourée par douze chaloupes ennemies, qui formaient une chaîne depuis le château jusqu'au phare, elle fut obligée de revenir sur ses pas, vivement chassée par ces chaloupes jusque devant le port de Guetaria où elles l'ont abandonnée à cinq heures et demie. La trinca-



douze se trouvait alors à portée de canon d'un brick qui sortait de ce dernier port et qui l'obligea de courir au nord environ neuf lieues ; elle n'évita ce bâtiment qu'à la faveur du calme. A onze heures, elle aperçut une frégate venant du nord-ouest et dirigeant sa route sur le Passage. Pour l'éviter elle fut obligée de courir à l'est ; et à trois heures et demie, elle rentra au Socoa, après avoir fait à la rame vingt-cinq lieues dans dix-neuf heures. Elle repartira ce soir si le temps le permet.

Les trois trincadoures que j'avais expédiées le 13 au soir pour Saint-Sébastien ne sont pas encore de retour ; c'est ce qui me fait présumer, Monseigneur, que l'entrée du port est étroitement bloquée.

Hier, au coucher du soleil, il y avait à l'ancre à leur mouillage ordinaire devant Saint-Sébastien, quatre frégates et deux bricks ; en rade de Fontarabie, un cutter et un brick, et entre Saint-Sébastien et Guetaria, un brick et un lougre à la voile. On ne voit ce matin que les deux bâtiments qui sont en rade de Fontarabie. Depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, une canonnade assez vive a eu lieu à Saint-Sébastien ; on entend encore tirer ce matin, mais le feu n'est pas aussi vif.

J'ai reçu ce matin, Monseigneur, les deux dépêches de Votre Excellence, en date d'hier. Celle qui y était jointe pour M. le général Rey partira ce soir, pour peu que le temps le permette.

Si je m'en suis permis, Monseigneur, d'expédier pour Saint-Sébastien les trois cents boulets de 12, ce n'a été que d'après l'invitation de M. le général Berge, qui

694 DÉFENSE DE SAINT-SÉBASTIEN.

m'écrivit le 13 de ce mois, que cette demande était faite par M. le général Rey. Je ne me suis jamais permis de rien expédier sans ordre, et j'ose assurer Votre Excellence que je suivrai ponctuellement ce qu'elle me prescrit.

Je vais m'occuper tout de suite de la table des marées : demain j'aurai l'honneur de l'adresser à Votre Excellence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : DEPOGE.

---

N° 22.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 18 août 1813.

Monseigneur,

J'ai lieu d'espérer que la chaloupe que j'ai expédiée le 16 sera arrivée heureusement.

Le temps étant favorable, je compte faire partir ce soir les trois trincadours; je ferai embarquer vingt et un malades, dont plusieurs amputés. Je recommande ces braves gens à M. le capitaine Depoge. M. Robert, faisant fonction d'ordonnateur, écrit à Bayonne pour qu'on en ait soin. M. Moulin, chirurgien major, nous est extrêmement utile; sur vingt-quatre amputations, dont une de deux bras, il a eu le bonheur de réussir complètement dans dix-sept: j'aurai l'honneur de recom-

mander dans le temps cet officier de santé à la bienveillance de Votre Excellence.

L'ennemi continue toujours de travailler sur divers points. Il a six embrasures totalement démasquées à la redoute du cimetière ; je pense que les quatre autres le seront demain. S'il arme toutes les batteries qu'il a rétablies ou construites, nous aurons un beau feu.

Hier, il est entré au Passage, venant de l'ouest, trois chasse-marées et deux transports. Le soir, sur les cinq heures, on aperçut dans l'ouest un convoi d'une trentaine de voiles. Les vents ayant été contraires, ce n'est qu'aujourd'hui dans l'après-midi que la plus grande partie des bâtiments se sont rapprochés de la côte pour entrer au Passage. Le temps étant brumeux, on n'a pu reconnaître qu'une vingtaine de bâtiments, tous bricks ou trois-mâts. On n'a pu apercevoir si ces bâtiments avaient des troupes à bord. Trois frégates et deux bricks composaient la croisière.

L'ennemi continue son tir. Nous cherchons à inquiéter ses travaux le plus possible par des bombes et des obus. J'écris à M. le général de division Tirlet pour le prier de nous envoyer des bombes de douze pouces, et des obus de huit et de six pouces ; ce sont les espèces de projectiles qui nous manquent, et que nous pouvons employer le plus utilement. . . . .

Dans le dernier envoi, il s'est trouvé deux mille huit cents sacs à terre qui, avec les deux mille deux cents reçus, forment un total de cinq mille ; ce qui est déjà moitié de la quantité annoncée. J'attends impatiemment les médicaments que j'ai demandés à M. l'intendant

général, nous en avons un grand besoin ; j'en recommande l'envoi à M. Depoge. Les hôpitaux vont bien. Je prie Votre Excellence d'avoir la bonté de recommander que dans tous les transports on joigne des moutons pour les hôpitaux.

Un officier de voltigeurs du soixante-deuxième a été tué aujourd'hui à la demi-lune. Je vous prie, Monseigneur, d'accorder les remplacements demandés par les corps, cela est bien nécessaire dans la circonstance.

Nous continuons toujours nos travaux. Je désire que Votre Excellence puisse s'assurer bientôt par elle-même combien la garnison a dû travailler et combien elle avait de choses à créer.

Heureusement nos puits n'ont éprouvé aucun accident ; ils nous fournissent l'eau nécessaire.

*Signé* : REY.

---

N° 23.

*Lettre du capitaine Depoge, commandant de la marine à Saint-Jean de Luz, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Jean de Luz, le 19 août 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence qu'hier, à huit heures du soir, je fis repartir la trincadoure sur laquelle étaient chargées les quatorze caisses d'obus desti-

nées pour Saint-Sébastien, et j'expédiai aussi la petite lanche *la Hardie* avec deux ballots de sacs à terre et les dépêches de Votre Excellence. Mais à peine ces deux bâtiments étaient-ils endus par le travers de Fontarabie, qu'ils trouvèrent les vents du S.-O. joli frais, qui les forcèrent de rentrer au Socoa, à onze heures et demie. Ils repartiront ce soir, si le temps le permet, et si je vois la moindre possibilité à ce qu'ils puissent gagner leur destination avant le jour.

Hier, à deux heures après midi, Monseigneur, on aperçut huit voiles venant de l'ouest, parmi lesquelles on distinguait une frégate. Ces bâtiments firent route pour le Passage, et une partie y entra avant la nuit. On aperçoit ce matin deux frégates, trois corvettes, deux goëlettes et un cutter, tenant à petites voiles à l'entrée de ce port. Je présume que ces bâtiments veulent aussi y entrer dans la journée.

D'après le rapport des pêcheurs, il y avait hier, au coucher du soleil, quatre frégates et deux bricks mouillés devant Saint-Sébastien. Un brick et un cutter qui sont toujours à l'ancre en rade de Fontarabie, communiquèrent hier à midi avec une péniche expédiée par un brick qui se trouvait en calme entre le Passage et Fontarabie.

Hier, depuis quatre heures du matin jusqu'à deux heures après midi, le canon de Saint-Sébastien s'est fait entendre. Le feu a été très-vif et très-soutenu. On n'a rien entendu ce matin.

Je n'ai pu, Monseigneur, achever ce matin la table des marées, parce que je ne connaissais pas la diffé-

fence qu'il y a de la pleine mer entre Andaye et Biration; j'aurai l'honneur de l'adresser ce soir à Votre Excellence.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : DEPOGE.

---

N° 24.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 24 août 1813.

Monseigneur,

J'ai reçu les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 17 et le 21 août. Depuis le 20 l'ennemi a continué de travailler, soit dans les tranchées, soit dans les batteries. Ce matin on a aperçu dans les sables de la rive droite de l'Uruméa dix-huit nouvelles embrasures, ce qui en porte le nombre total à trente-quatre, non compris les six du mont Ulia. Les deux dernières nuits, les postes des brèches ont entendu des voitures qui ont probablement porté dans les batteries les objets d'approvisionnement; des chaloupes ont également débarqué divers objets qui ont été conduits dans les batteries et dans une maison blanche située en arrière. L'ennemi ne montre en ce moment que quatre pièces dans les sables et deux au mont Ulia; mais comme il y a des embrasures masquées, on doit croire que plusieurs sont armées. Les moyens qu'il a d'ailleurs à sa disposition

lui permettent de faire l'armement de ses batteries aussi rapidement qu'il le voudra.

L'ennemi a sept pièces à Saint-Bartholomé. La batterie de la redoute paraît achevée; mais j'ignore si elle est armée. Hier j'ai aperçu du donjon, à environ une lieue, entre Aza et Oyarzun, une masse d'au moins douze à quinze cents hommes habillés de rouge; il m'a paru que ces troupes étaient réunies pour une revue. On voit aussi assez de monde dans les maisons en arrière des camps.

Je ne pourrai, Monseigneur, vous donner aujourd'hui aucun renseignement exact sur la force des troupes que l'ennemi a devant la place. Les gardes et les travailleurs sont Anglais et Portugais, et, depuis quelque temps, leur nombre est assez considérable. Aucun déserteur ne s'est présenté, et je n'ai envoyé aucun émissaire pour avoir des nouvelles; il ne serait pas rentré. Il y a longtemps que je n'ai fait de sorties: je crains d'en faire parce qu'elles me donneraient des prisonniers qu'il faudrait nourrir, ou m'occasionneraient des pertes qui, dans ma position, me seraient sensibles; cependant, ce soir ou demain j'en organiserai une pour tâcher d'enlever un poste et avoir des nouvelles; mais les officiers ne veulent rien dire, et les soldats ne savent presque rien. Dès que j'aurai quelques renseignements qui me paraîtront mériter une attention particulière, j'en ferai part à Votre Excellence.

On pourrait présumer, Monseigneur, que l'ennemi, en réunissant contre la place une aussi grande masse d'artillerie, aurait l'intention de livrer l'assaut après vingt-quatre ou trente-six heures de feu, afin de dégar-

nir pendant moins de temps sa ligne d'opération pour renforcer ses colonnes, et vous dérober ce mouvement : mais Votre Excellence connaissant ses projets les déjouera. Nous ferons de notre côté tout ce qu'il faudra pour une vive défense.

Je vous prie d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

~~~~~  
N° 25.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 24 août 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que cette nuit, à deux heures, quatre trincadoures et une chaloupe portant des dépêches sont entrées dans le port, malgré la croisière ennemie. Ces bâtiments étaient chargés de deux cent vingt-quatre obus de huit ou de six pouces, de médicaments, de trois caisses de chandelles et de dix-huit moutons, dont trois sont morts dans la traversée. Deux canonniers sont arrivés par la même voie. Le vent est contraire pour renvoyer les trincadoures ; je ferai partir la chaloupe, s'il est possible.

M. le commandant d'artillerie écrit à M. le général Berge à Saint-Jean de Luz, pour qu'il envoie des bombes de douze pouces et des obus de huit pouces. J'ai chargé



M. le commissaire des guerres, faisant fonction d'ordonnateur, d'écrire à M. l'intendant général, et de lui envoyer un état détaillé d'une demande de deux mois d'approvisionnements de réserve, pour être prêt à nous être expédié dès que les circonstances le permettront. J'ai au fort autant de denrées en tout genre que peuvent le permettre les locaux destinés à les abriter; il en est de même pour les munitions.

On travaille sans cesse, et les brèches sont dans un bon état de défense. Nos travaux en tout genre sont considérables.

J'ai l'honneur de joindre ici, Monseigneur, le rapport de la vigie du 20 au 24 de ce mois, indiquant la force de la croisière ennemie, ainsi que le nombre des bâtiments entrés au port du Passage ou qui en sont sortis.

Je donne des ordres pour qu'on fasse attention si on n'entend pas le canon du côté de Santoña.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer, etc.

Signé : REY.

---

N° 25.

*Lettre du général Lhuilliers, commandant de la onzième division militaire et de la place de Bayonne, au ministre de la guerre.*

Bayonne, le 24 août 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que M. le maréchal duc de Dalmatie a pris un arrêté, le

23 de ce mois, pour qu'il soit fourni un équipage de vingt chaloupes sardinières, qui sera exclusivement destiné à entretenir les communications avec Saint-Sébastien, et à transporter dans cette place les objets d'approvisionnement qui auront cette destination. Cet équipage devra être armé et réuni dans les eaux du fort Socoa, sous les ordres de M. le capitaine de frégate commandant la marine sur ce point. Il doit y avoir, en sus des marins nécessaires à la manœuvre, un détachement de quinze hommes armés de bons fusils et de cent cartouches chacun. Tous ces hommes doivent être pris dans l'inscription de la marine de l'arrondissement de Bayonne. Les trincadoures employées à la communication avec Saint-Sébastien doivent continuer à être affectées au service. Je suis chargé d'exécuter les dispositions ordonnées par M. le maréchal duc de Dalmatie, et Votre Excellence peut être assurée que j'y apporterai tous mes soins. ....

.....  
*Signé* : BARON LHUILLIERS.

~~~~~  
 N° 27.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 25 août 1813.

Monseigneur,

La chaloupe que je voulais expédier hier n'a pu sortir du port, à cause de la grosse mer. Ainsi que j'avais eu

l'honneur de l'annoncer à Votre Excellence, j'ai donné des instructions à M. le chef de bataillon Blanchard du soixante-deuxième régiment, commandant les postes avancés, pour faire faire une sortie sur les ouvrages de l'ennemi. Cette sortie a détruit un poste de trente hommes, et a ramené un officier de Brunswick grièvement blessé, huit Anglais du quatrième régiment, et quatre Allemands de la légion de Brunswick. Les détachements de grenadiers et de voltigeurs qui ont donné dans cette circonstance se sont distingués, J'aurai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence ceux de ces militaires qui se sont le plus particulièrement fait remarquer. Nous avons eu quatre hommes grièvement blessés.

Les prisonniers que j'ai interrogés séparément assurent que la cinquième division anglaise se trouve toujours devant la place ; qu'elle est commandée par M. le général Oswald, ayant sous ses ordres MM. le généraux Hay et Robinson ; qu'elle se compose des quatrième, neuvième, trente-huitième, quarante-septième et quarante-neuvième régiments anglais, d'une brigade portugaise, d'un bataillon de chasseurs royaux, et de deux compagnies de la légion de Brunswick. D'après leur aveu, les régiments ne compteraient que six à sept cents hommes, et ils pensent que M. le général de division Graham n'est pas éloigné avec la première division : ce général commande toutes les troupes du siège. Ces prisonniers disent encore que la batterie de la redoute est terminée, mais non armée ; qu'on attendait l'artillerie d'un jour à l'autre, et qu'on attaquera aussitôt après. Ils ne savent rien de ce qui se passe dans les dunes de Saint-François, attendu que ce

sont les Portugais qui gardent cette partie; ils ignorent également ce qui se passe sur la ligne. Parmi eux se trouve un artificier de la deuxième compagnie du deuxième bataillon. Il est arrivé depuis trois jours au Passage avec soixante-dix hommes de son régiment. Il était parti de Portsmouth vers la fin de juillet avec le dernier convoi, composé de quarante voiles. Il sait qu'il s'y trouvait des détachements pour les divers corps de l'armée; mais il n'en connaît pas le nombre. Il croit qu'une partie des bâtiments étaient chargés de munitions, d'armes, de vivres et d'effets d'habillement. Un vaisseau les escortait; il ne sait pas s'il y avait d'autres bâtiments armés.

L'ennemi a travaillé activement à Saint-Bartholomé, où nos batteries l'ont beaucoup inquiété. Je joins ici le rapport de la vigie pour la journée du 25.

Je vous prie, Monseigneur, d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

---

N° 28.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 25 août 1813.

Monseigneur;

Les dépêches que j'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. étant importantes, j'ai cru devoir faire partir M. le capitaine Doat, mon aide de camp, pour vous les porter,

afin d'être sûr qu'elles seront anéanties en cas de malheur.

Je ne doute pas, Monseigneur, d'après les préparatifs considérables que fait l'ennemi, que lorsqu'il commencera ses opérations, il n'ait l'intention de pousser vivement sa nouvelle attaque, et de tout sacrifier pour réussir. Il cherchera à détruire complètement la muraille de la Zurriola, depuis la courtine du front de terre jusqu'à la batterie Saint-Elme, et à ruiner toutes les maisons en arrière. Profitant alors du moment de la marée basse, où la rivière est guéable en un ou deux points, et s'avancant directement des sables, sans craindre des feux de flanc, s'il a détruit la pièce de Saint-Elme, il attaquera les brèches en cherchant à nous forcer principalement du côté de Saint-Elme, pour arriver sur la rampe du fort avant nos troupes, réparties sur le reste de la ligne. En conséquence, j'ai fait fortifier le premier tournant de cette rampe. Je ne pourrai cependant y mettre que peu de monde, obligé de garder également tout le développement de la place et du fort. Les troupes qui se trouvent aux postes avancés du front de terre auraient aussi une retraite difficile, si l'ennemi venait à percer sur quelques points et arrivait avant elles à la porte du Cavalier, par où ces troupes doivent rentrer pour gagner, par la rue du Port, la rampe de Sainte-Thérèse. Le bataillon du trente-quatrième régiment, placé au port, doit protéger la retraite de ces postes, si lui-même il n'est pas vivement attaqué, et garder ensuite la rampe de Santa-Clara et une partie du chemin de ronde du fort. Dans cet état de choses, Monseigneur, conviendrait-il à la gar-

nison de Saint-Sébastien de soutenir un second assaut. Elle y est décidée ; mais alors la défense du fort ne peut-elle pas être compromise ?

Voici l'emplacement des troupes ;

Le bataillon du trente-quatrième de ligne garde le port, le chemin de ronde, le cavalier, et la courtine jusqu'à la porte de terre.

A la droite de la grande brèche et à la courtine de gauche, se trouvent les compagnies de grenadiers des vingt-deuxième et soixante-deuxième de ligne.

Le bastion Saint-Jean est défendu par une compagnie du vingt-deuxième ; et, à la gauche de la grande brèche, se trouvent les voltigeurs du même régiment.

A la droite de la seconde brèche, j'ai encore placé une compagnie du vingt-deuxième ; deux autres compagnies du vingt-deuxième occupent les retranchements élevés derrière la brèche.

À la gauche de la seconde brèche, se trouve une compagnie des chasseurs de montagne ; cent soixante, ou cent quatre-vingts hommes du soixante-deuxième gardent les derrières de la brèche et le bastion Saint-Elme.

Cent hommes du premier régiment et soixante hommes du cent dix-neuvième sont placés derrière les traverses de la ligne des brèches.

Quarante hommes du premier régiment sont chargés de la garde des forçats et des prisonniers.

Au fort se trouvent deux cent soixante-dix hommes du premier régiment, ou des soldats isolés.

Les portes sont gardées par deux cent vingt hom-

mes du soixante-deuxième, et par soixante hommes du cent dix-neuvième régiment.

La réserve est composée de deux compagnies des chasseurs de montagne, formant environ cent seize hommes, de quatre-vingt-cinq sapeurs et de quatre-vingt-cinq pionniers. Cette réserve devra fournir un poste pour défendre le retranchement de la rampe du Mirador, et renforcer même la garnison du fort, si cela était nécessaire.

La place se trouvant dans la situation détaillée ci-dessus, je prie V. Exc. de me donner ses ordres sur la conduite que j'aurai à tenir. J'aurai l'honneur de vous faire observer qu'à la fin du mois nous serons obligés de tirer nos vivres du fort.

Je supplie V. Exc. de croire que la demande que j'ai l'honneur de lui soumettre, et qui n'est connue que de moi, ne changera en rien les dispositions de vigueur que j'ai prises pour faire une défense des plus opiniâtres.

J'ai l'honneur, etc.

*Signé* : REY.

~~~~~  
N° 29.

*Lettre du général Rey au maréchal Sout, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 26 août 1823.

Monseigneur,

L'ennemi a commencé ce matin, à huit heures, à battre en brèche avec trente pièces, dont il a porté le nombre dans la journée jusqu'à quarante-cinq, tant des sables

et du mont Ulia que de Saint-Bartholomé. Toute la journée son feu a été des plus vifs, et il continue. Il le dirige sur le demi-bastion de gauche, la fausse braie, le bastion Saint-Jean, l'extrémité de la courtine de gauche, et la muraille de la Zurriola, jusqu'au delà de la seconde brèche, vers Saint-Elme. Il lance aussi force bombes, obus et boulets creux sur les postes avancés, la courtine et la ville. Il a trente-huit embrasures achevées aux sables et au mont Ulia, et vingt-neuf à Saint-Bartholomé, et il travaille encore à une batterie de mortiers ou d'obusiers. On s'aperçoit déjà des effets du tir sur les murailles : j'attends la nuit close pour faire reconnaître d'une manière positive la situation des brèches, et y faire travailler, si, comme je l'espère, l'ennemi cesse son feu; dans le cas contraire on fera ce qu'on pourra.

Nous avons éprouvé beaucoup de dégâts dans nos moyens de défense, principalement aux traverses de la courtine; les parties qui avoisinent les brèches ont été les plus endommagées. Toutes les pièces de cette courtine sont démontées ou réduites au silence. Notre perte est assez considérable. La ville a beaucoup souffert, et il est à croire que l'ennemi augmentera encore son feu. Hier, à la tombée de la nuit, nous avons aperçu du côté d'Assa et d'Ernani beaucoup de troupes qui arrivaient. Il en arrive encore ce matin; les hauteurs de Saint-François et de Saint-Bartholomé en sont couvertes.

J'espère que mon aide de camp aura remis ce matin de bonne heure mes dépêches à V. Exc. Je vais tâcher de faire partir les quatre trincadours où seront embarqués quatorze malades, deux officiers et six sous-officiers an-



glais prisonniers de guerre ; je veux ôter des chefs aux prisonniers.

La croisière était ce soir d'un vaisseau , de trois frégates , de six corvettes ou bricks , et l'on aperçoit dans l'ouest neuf bâtimens assez forts. Il est possible qu'au moment de l'attaque la croisière anglaise nous inquiète fortement.

Nous nous tenons prêts à tout événement , et tout le monde est à son poste. Aucune disposition ne peut être arrêtée avant de voir le résultat des attaques de l'ennemi. En revenant des brèches , j'ai été légèrement blessé au cou d'un éclat d'obus : c'est l'affaire de quelques jours de soins.

C'est M. le capitaine Henry , commandant les grenadiers du soixante-deuxième , qui a dirigé la sortie de la nuit dernière : il s'y est distingué.

La brèche est praticable au bastion Saint-Jean.

J'ai l'honneur de vous prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

---

N° 30.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult , duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien , le 27 août 1813.

Monseigneur,

L'ennemi a recommencé à tirer ce matin à la petite pointe du jour avec cinquante bouches à feu. Il n'a tiré la nuit que pour empêcher nos travaux , qui n'ont pas cessé. Il y a deux brèches praticables au demi-bastion

de gauche, de l'ouvrage à cornes, une grande brèche au bastion Saint-Jean, et une grande brèche à la muraille de la Zurriola, qui s'étend de la courtine du front de terre jusqu'à l'ancienne brèche de gauche, près du bastion Saint-Elme. La mer étant basse à sept ou huit heures du soir, l'ennemi donnera peut-être l'assaut cette nuit, et le renouvellera plusieurs fois s'il est nécessaire, à moins que quelque mouvement de notre armée ne le force à une diversion ; ses dispositions font croire qu'il attaquera en force et avec ténacité. M. le chef de bataillon Blanchard, commandant du soixante-deuxième et des postes avancés, a été blessé à la figure par un éclat d'obus, ce qui l'empêchera de servir pendant quelque temps. M. le capitaine du génie Saint-George a été blessé grièvement d'une balle à la tête.

L'ennemi s'est emparé cette nuit, à la marée haute, du poste de la petite île de Santa-Clara. Ce poste, composé de vingt et un hommes, commandés par un officier des estimés du trente-quatrième de ligne, avait des vivres pour un mois. Il est probable qu'il l'a surpris en débarquant sur des points regardés comme très-difficiles. L'ennemi, en établissant une batterie sur ce rocher, nous fera perdre beaucoup de monde, et sa fusillade même sera très-mériterie. Si nous sommes obligés de nous renfermer dans le fort, nous y souffrirons beaucoup, car il ne s'y trouve pas un seul abri : toutes les troupes seront obligées de bivouaquer, sans pouvoir se couvrir, faute de terre, des feux de terre et de mer. Je ne pourrai mettre à l'abri que cent malades. J'aurai des vivres pour vingt ou vingt-cinq jours ; mais l'eau me manquera bien avant ce temps. Il

est à craindre même que l'ennemi ne parvienne à détruire la fontaine qui s'y trouve : je tâcherai de l'abriter. L'ennemi commence déjà à écraser ce fort de ses projectiles creux. Il fait du mal à nos travailleurs, et cherche à faire sauter quelques magasins à poudre.

Je désire bien que mon aide de camp puisse rentrer et m'apporter vos ordres. S'il est possible de faire partir cette nuit de Saint-Jean de Luz une chaloupe, je vous prie de l'ordonner.

Je puis vous assurer, Monseigneur, que, quel que soit le sort destiné à la garnison de Saint-Sébastien, elle aura servi notre auguste Empereur avec le plus absolu dévouement, et que ce siège lui fera honneur. Retiré dans le fort, je ne pourrai plus vous donner aucune nouvelle. Il est possible cependant que quelques petits bâtiments venant de Saint-Jean de Luz, et s'approchant par un temps très-calme, abordent ou échouent en se faisant reconnaître de la batterie de la Berloque.

Les quatre trincadoures parties hier sont sorties du port sans ordres et sans mes dépêches; le capitaine qui les commande n'a jamais voulu les attendre, malgré l'ordre du chef de bataillon Thomas, qui commande le port; il devait embarquer deux officiers anglais et sept sous-officiers prisonniers.

Si j'avais dans ce moment un renfort d'un bon bataillon de six cents hommes, cela faciliterait bien mes opérations.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

*P. S.* Une bombe vient de tomber dans un magasin

à poudre renfermant cent quatre-vingt-dix mille cartouches d'infanterie : heureusement qu'il n'y en a eu que dix mille de brûlées.

---

N° 31.

*Lettre du capitaine de frégate Depoge, commandant de la marine à Saint-Jean de Luz, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Jean de Luz, le 27 août 1813.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur d'informer V. Exc. que l'aide de camp de M. le général Rey était parti ce soir à sept heures et demie pour Saint-Sébastien sur la petite lanche; un capitaine du génie, destiné pour cette place, a profité de la même occasion; et j'ai fait charger à bord de cette frêle embarcation le complément des dix mille sacs à terre.

Ce matin, de quatre heures à sept heures, la canonnade a été forte et continue; on a même entendu la fusillade pendant près d'une demi-heure; ce rapport m'a été fait par le guêteur du sémaphore, et j'en ai informé V. Exc. dans le rapport que j'ai eu l'honneur de lui adresser aujourd'hui.

D'après le rapport du capitaine Chairto, commandant la trincadoure *le Saint-Laurent*, qui n'est rentrée au Socoa qu'à quatre heures cette après-midi, on entendait encore à neuf heures une forte canonnade à Saint-Sé-

bastien : cet officier était alors à huit lieues dans le nord-est de la place, et il m'a rapporté avoir vu plusieurs frégates tirer sur le château. Il n'a pas pu reconnaître si les bâtiments étaient embossés ou à la voile, parce qu'ils étaient couverts par la fumée.

Il a été impossible, Monseigneur, d'expédier ce soir les trincadoures; les équipages étaient trop fatigués pour faire le trajet avec succès. Ils repartiront demain au soir avec un chargement de bombes de douze pouces et d'obus de huit pouces.

Je suis avec un profond respect, etc.

Signé : DEPOGE.

N° 32.

*Lettre du capitaine de frégate Depoge, commandant de la marine à Saint-Jean de Luz, au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Jean de Luz, le 28 août 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que la petite lanche que j'avais expédiée hier soir avec l'aide de camp de M. le général Rey, est rentrée ce matin à cinq heures et demie au Socoa.

A minuit, étant rendue par le travers du Passage, elle a eu connaissance de quatre lanches qui, dès qu'elles l'ont aperçue, ont mis des feux. Elle a néanmoins continué sa route, et elle a doublé la ligne des

bâtiments qui étaient à l'ancre et à la voile entre le Passage et Saint-Sébastien ; mais lorsqu'elle a été rendue près de l'entrée du port, elle a encore trouvé sept lanches ou péniches, et ces embarcations ont également mis des feux qui ont été répétés par celles qui étaient plus près de terre. Voyant alors qu'elle ne pouvait pas entrer dans le port, elle a été obligée de relâcher.

Une lanche expédiée hier soir de Saint-Sébastien par M. le général Rey est rentrée ce matin au Socoa. Le patron était porteur de deux dépêches adressées à Votre Excellence et que j'ai remises tout de suite à la mairie.

D'après le rapport qui m'a été fait par le capitaine de port de Saint-Sébastien, il y avait hier, au coucher du soleil, un vaisseau, deux frégates, un brick et un lougre, mouillés à demi-lieue dans le N.-E. de la place. Deux corvettes et un cutter croisaient à la même distance, et trois bâtimens de transport se sont tenus toute la journée à une portée et demie de canon de l'entrée du port. Ce sont sans doute ces trois derniers bâtimens que le capitaine de la trincadure entrée hier dans l'après-midi croyait avoir vu tirer sur le fort ; le vent venait de terre et ils étaient couverts par la fumée. Il y a en rade de Guetaria trois bâtimens qui y sont mouillés depuis plusieurs jours ; et l'on croit que les équipages sont occupés à réparer les fortifications.

La petite île de Santa-Clara, qui est au milieu de l'entrée du port de Saint-Sébastien, est occupée depuis hier matin par l'ennemi, ce qui rend l'entrée de ce

port beaucoup plus difficile; et j'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence, que si la garnison était forcée de se retirer au château, il ne serait plus possible de communiquer avec la place, parce que l'ennemi, étant maître de la ville, le serait aussi du port.

J'expédierai ce soir, Monseigneur, quatre trinquadoures et la petite lanche; trois seront chargées de bombes, et la quatrième d'obus de huit pouces.

On n'aperçoit ce matin que trois bâtiments à la voile, par le travers du Passage, et, à la pointe de Fontarabie, un bâtiment qui a appareillé de cette rade, où deux autres se trouvent encore à l'ancre.

Les vents sont de la partie du S.-O. petit vent. On n'entend pas tirer le canon de Saint-Sébastien. On ne l'a pas entendu non plus la nuit dernière.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : DEPOGE.

~~~~~  
N<sup>o</sup> 33.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 29 août 1812.

Monseigneur,

M. le capitaine Dost, mon aide de camp, est arrivé heureusement ce matin à une heure.

Hier et aujourd'hui l'ennemi a fait un feu épouvantable d'artillerie; de plus de soixante-dix pièces; mor-

tiers ou obusiers. Le fort est écrasé de projectiles, et la presque totalité des édifices du donjon est détruite. Vous ne pouvez, Monseigneur, vous faire une idée de la quantité de bombes et d'obus que l'ennemi y lance. Dans la ville, c'est une grêle continuelle d'éclats d'obus, de boulets creux et de balles. Hier matin l'ennemi a démasqué une batterie de quatre pièces de 27, qu'il avait établie à cent toises de la place, au delà de son boyau le plus avancé de droite, et il en construit une nouvelle plus rapprochée encore de nos ouvrages. La face et le flanc du bastion sont entièrement ruinés. L'extrémité gauche de la courtine présente une brèche très-praticable, qui s'étend jusqu'à la première brèche, et la totalité de la muraille entre la première et la deuxième brèche se trouve ouverte, en sorte qu'il n'existe plus maintenant qu'une seule brèche depuis le bastion Saint-Jean jusqu'à la gauche de la deuxième brèche. Tous les obstacles qu'il avait été possible de créer pour la défense de ces brèches ont été détruits. L'ennemi a dans ses camps beaucoup de monde, et ce matin encore nous avons vu arriver une colonne de deux mille hommes. Il cherchera probablement à donner l'assaut la nuit prochaine. Toutes nos dispositions sont prises, pour faire en sorte de le repousser, et le soldat est bien disposé. Si, malgré tous nos efforts, et vu les forces de l'ennemi, nous sommes forcés d'abandonner la ville, nous tâcherons de nous réfugier dans le fort. J'ai si peu de monde que quand tous mes postes sont placés, il ne me reste plus que deux réserves de cent vingt-cinq hommes chacune. Nous avons



fait beaucoup de pertes; elles s'augmentent à chaque instant, et elles seront bien plus grandes encore, quand nous serons retirés dans le fort, où nous nous trouverons sans abris et sans moyens d'en former. Pour augmenter encore ses feux, l'ennemi établit de nouvelles batteries à la Antigua, au rocher de Santa-Clara, et au fanal; toutes sont dirigées contre le fort ou ses communications. Voilà exactement, Monseigneur, quelle est notre position; vous devez voir s'il est urgent que Votre Excellence arrive promptement. Ce dont vous pouvez être certain, c'est que tous nos efforts seront employés pour repousser vivement l'ennemi. Quel que soit le sort qui attende la garnison de Saint-Sébastien, cette garnison aura bien rempli son devoir. Je le répéterai à Votre Excellence, je suis bien secondé par M. le colonel de Songeon et par MM. les chefs de corps. Je désire vivement être bientôt à même de solliciter de Votre Excellence les récompenses auxquelles ces officiers ont droit par leurs bons services. Tout le monde est animé du dévouement le plus absolu pour notre auguste Empereur. Dans aucune circonstance son nom immortel n'aura été invoqué au milieu d'un plus grand nombre de bombes, d'obus et de boulets creux.

Je prie Votre Excellence d'avoir la bonté de prévenir le ministre de la guerre de notre position et de ce qu'a fait la garnison de Saint-Sébastien, pour mériter que notre auguste souverain dise d'elle qu'il en est content.

Vers quatre heures, on a aperçu dans les batteries cinq généraux, parmi lesquels on a cru reconnaître

Wellington ; aussi le feu a-t-il été redoublé, s'il est possible.

Je prie Votre Excellence d'agréer, etc.

*Signé* : REY.

-----  
N° 34.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Au fort de Saint-Sébastien, le 31 août 1813.

Monseigneur,

Ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à Votre Excellence par le capitaine Doat, mon aide de camp, parti le 29 au soir, et qui, je l'espère, aura pu passer à travers la croisière, l'ennemi, au lieu de nous attaquer le 30, nous a attaqués le 31, à dix heures et demie du matin. Les dispositions étaient prises pour le bien recevoir. A peine les troupes ennemies avaient-elles commencé à déboucher de leurs boyaux, qu'une mine chargée de huit cents livres de poudre, préparée en avant du bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, a sauté ; elle doit leur avoir fait éprouver une perte considérable, car elle ne se trouvait qu'à quatre toises des premiers boyaux, et a occasionné les plus grands dégâts. L'ennemi s'est présenté, sur plusieurs colonnes, à la brèche du bastion Saint-Jean, à celle de la grande courtine et le long de la Zurriola, en s'étendant vers le bastion Saint-Elme. Sur tous les points, il a été reçu avec la plus grande vigueur. Une pièce de 12, conser-

vée avec beaucoup de soin sur le cavalier, et une pièce de 8, établie dans l'intérieur de la casemate du même cavalier, ont été dirigées sur l'ennemi avec le plus grand succès par M. le capitaine d'artillerie Duhamel, officier très-distingué ; ces pièces, qui prenaient l'ennemi en flanc sur la brèche de Saint-Jean, lui ont fait éprouver une perte très-considérable. D'un autre côté, les défenseurs de l'ouvrage à cornes, sous les ordres du capitaine Blot du soixante-deuxième, se sont réunis dans le bastion de gauche de cet ouvrage, et ont écrasé l'ennemi par leur fusillade ; tandis qu'une pièce de 4, établie au centre même de ce bastion par M. le capitaine d'artillerie Gorse, qui l'avait amenée avec beaucoup de peine du bastion de droite, faisait aussi dans les rangs de l'ennemi les plus grands ravages. M. Gorse, officier d'un grand mérite, a été blessé grièvement dans l'action, et il a perdu tous ses canonniers. Des colonnes portugaises qui ont voulu passer à gué la rivière, pour attaquer de front la brèche de gauche, ont été repoussées, et ont éprouvé de grandes pertes, tant par la fusillade des défenseurs de la brèche que par le feu de l'artillerie du fort et d'une pièce de 16 conservée au bastion Saint-Elme.

Il n'y a pas d'exemple peut-être, Monseigneur, d'un assaut qui ait duré aussi longtemps, et où l'on se soit battu avec autant d'acharnement. Commencé à dix heures et demie, il a duré jusqu'à deux heures et demie sans la moindre interruption. On s'y est même battu à coups de pierres. L'ennemi, repoussé quatre fois des brèches, a constamment renouvelé ses attaques par de

nouvelles colonnes. De notre côté, nos faibles réserves ont soutenu les troupes placées sur les brèches. Il est bien malheureux que la faiblesse de la garnison ne nous ait pas permis d'avoir quelques troupes de plus pour assurer le succès de cette journée, qui, quoique l'ennemi nous ait forcés à rentrer dans le fort, n'en est pas moins une des plus glorieuses pour la garnison.

Malheureusement l'explosion d'un dépôt de cartouches d'infanterie et de boulets creux, qui se trouvait sur la courtine, nous a occasionné des pertes, et a jeté parmi nous un moment de confusion. Mais l'enthousiasme et la bravoure des compagnies d'élite a empêché l'ennemi de pouvoir profiter de cet événement; car il n'a pas gagné un pouce de terrain, et ce n'est que longtemps après, que l'ennemi, ayant réuni dans les décombres derrière les brèches des forces considérables, a fait plier le centre, et nous a forcés de songer à la retraite.

M. le colonel de Songeon, qui commandait à la gauche, m'a parfaitement secondé à la tête des troupes sous ses ordres : il a repoussé par deux fois l'ennemi sur la brèche, où il a été légèrement blessé d'un coup de feu et de plusieurs contusions.

MM. les chefs de bataillon Cramaille, du premier de ligne, de Lupé, des chasseurs de montagne, et Gillet, du génie, ont été grièvement blessés.

A six heures du soir, les troupes de la garnison, après avoir défendu les traverses qui devaient assurer leur retraite dans le fort, étaient réparties dans les positions qu'elles devaient occuper autour de ce fort,

où, se trouvant sans abris, elles auront beaucoup à souffrir des feux croisés de l'ennemi.

La journée du 31 août, quoique fâcheuse pour la garnison, la couvre de gloire, et l'ennemi sera étonné lorsqu'il connaîtra combien peu de monde lui était opposé. Dans un rapport plus détaillé, j'aurai l'honneur de vous faire connaître tous les braves qui se sont distingués; le nombre en est grand. Chefs, officiers, soldats, tous ont rivalisé de zèle et de dévouement. Je prie Votre Excellence de solliciter pour eux les grâces de l'Empereur; ils s'en sont rendus dignes. J'estime notre perte à quatre cents hommes hors de combat, dont vingt officiers. Celle de l'ennemi doit être immense.

Cette place, dans un dénûment absolu de toutes choses, et dans le plus mauvais état, n'en a pas moins soutenu, avec la plus grande vigueur, les efforts de l'ennemi pendant soixante-trois jours, dont cinquante-six de tranchée ouverte. Pour mon compte, Monseigneur, j'ai tout fait pour mériter la confiance dont j'ai été honoré par l'Empereur.

Je vous prie, etc.

*Signé* : REY.

.....  
N° 35.

*Lettre du général Rey au maréchal Sault, duc de Dalmatie.*

Au fort de Saint-Sébastien, le 31 août 1813.

Monseigneur,

A une heure, la marée étant basse, des colonnes anglaises ont monté à l'assaut; elles ont été repoussées

*Tome IV.*

46

aux cris de vive l'Empereur ; par deux fois, des colonnes portugaises très-fortes se sont présentées, et deux fois elles ont été repoussées, soit à la droite, soit à la gauche. Le feu était si vif que malheureusement des obus et des boulets creux, placés aux traverses sur la courtine, et des cartouches d'infanterie, ont pris feu, et tous nos grenadiers, sapeurs, et chasseurs de montagne, ont été brûlés ou tués. Malgré ce malheur, mes postes avancés sont rentrés, et la ville a été défendue pied à pied. A sept heures, au moment où je vous écris, je rentre dans le fort, après avoir soutenu la retraite de toutes mes troupes. Je pense que l'ennemi sera assez juste pour dire que sans l'explosion de nos obus, de nos boulets creux et de nos cartouches, il n'eût jamais pénétré dans la ville.

Infanterie, artillerie, tout le monde a fait son devoir ; sans ce malheur, l'ennemi n'aurait pas obtenu le soi-disant succès qu'il a eu sur nous.

Au moment de l'explosion, nous avions neuf officiers anglais faits prisonniers dans les deux premiers assauts ; ce sont de braves gens qui ont donné franchement.

L'ennemi a fait des pertes immenses ; la nôtre est considérable, surtout à cause de l'explosion.

Je tiendrai dans le fort jusqu'à la dernière extrémité. Nos moyens en artillerie sont nuls, et nos projectiles creux sont épuisés. Nous n'avons que quelques baïonnettes et des cartouches ; nous les emploierons. Que Votre Excellence voie notre situation, et qu'elle fasse un effort, s'il est possible, pour nous secourir. La garnison de Saint-Sébastien a fait son devoir : je vous re-

commande, Monseigneur, les braves gens qui restent. J'ai fait de grandes pertes, car tout le monde se disputait l'honneur de combattre sur la brèche; je n'ai été malheureusement que blessé légèrement.

Je vous prie de dire à Sa Majesté que la garnison de Saint-Sébastien mérite ses bontés et ses grâces. Je vous attends, Monseigneur, et je ne puis vous dire jusqu'à quelle époque je pourrai prolonger ma défense, car je ne connais pas encore toutes mes pertes. Mais je vous le certifie, sans l'explosion de nos obus et de nos boulets creux, l'ennemi n'aurait pas pénétré dans la ville.

Les compagnies d'élite qui étaient sur la courtine ne comptent chacune que dix hommes, et c'est porter leur force au plus haut.

J'ai l'honneur, etc.

*Signé* : REY.

---

N° 36.

*Rapport du général Graham à lord Wellington, extrait des journaux anglais du 15 septembre 1813.*

Oyarzun, le 1<sup>er</sup> septembre 1813.

Milord, conformément aux ordres de V. S., en date du jour précédent, par lesquels elle me prescrivait d'attaquer la brèche de Saint-Sébastien, qui s'étendait depuis la tour extérieure jusqu'à la courtine aboutissant au bastion Saint-Jean, et qui comprenait les faces mêmes de ce bastion, l'assaut a eu lieu hier à onze heures du matin. J'ai l'honneur d'informer V. S. que la persévé-

rance héroïque de toutes les troupes engagées a été à la fin couronnée de succès,

La colonne d'attaque était formée de la seconde brigade de la cinquième division commandée par le major général Robinson ; elle était soutenue par plusieurs détachements , et elle avait pour réserve le reste de la cinquième division , composée de la brigade portugaise du major général Sprye , et de la première brigade , sous les ordres du général Hay , ainsi que du cinquième bataillon de chasseurs de la brigade du général Bradford , sous les ordres du major Hill. Toutes ces troupes se trouvaient sous la direction du lieutenant général sir James Leith , commandant la cinquième division.

Ayant tout arrangé avec le général Leith , je passai l'Uruméa pour me porter aux batteries de l'attaque de droite , où l'on pouvait voir distinctement tout ce qui se passerait , et d'où les ordres de faire feu dans les batteries , selon les circonstances , pouvaient être immédiatement donnés.

En débouchant de la droite des tranchées , la colonne a été comme auparavant exposée au feu meurtrier des bombes et de la mitraille , et une mine que l'ennemi a fait sauter dans l'angle gauche de la contrescarpe de l'ouvrage à cornes , a fait beaucoup de dommage , mais n'a point arrêté l'ardeur des troupes qui marchaient à l'assaut. Il n'y eut jamais de chose aussi trompeuse que l'apparence extérieure de la brèche , et sans entrer dans aucuns détails , on ne saurait concevoir les difficultés insurmontables qu'elle présentait. Nonobstant sa grande étendue , il n'y avait qu'un seul point par où il fût



possible d'entrer, et encore il fallait y défilér sur un seul rang. La muraille non terrassée formait du côté de la ville une contrescarpe intérieure, qui avait au moins vingt pieds de hauteur, en sorte qu'il n'y avait d'autre point accessible que l'étroite ouverture faite à la courtine même, à son extrémité, où elle joignait cette muraille. Pendant la suspension des opérations du siège, causée par le manque de munitions, l'ennemi avait préparé tous les moyens de défense imaginables, et il avait élevé des retranchements et des traverses dans l'ouvrage à cornes, sur les remparts de la courtine, et dans l'intérieur même de la ville vis-à-vis de la brèche, d'où il se tenait prêt à vomir un feu destructeur sur les deux flancs de cette brèche, et sur le débouché de l'étroite ouverture de la courtine.

Ce fut en vain qu'on essaya tout ce qu'on pouvait attendre de la bravoure la plus déterminée des troupes qu'on faisait sortir successivement des tranchées. Aucun soldat n'a pu arriver vivant à l'ouverture; et quoique la pente de la brèche offrît un abri contre la mousqueterie de l'ennemi, les décombres ne permirent pas aux ingénieurs, malgré tous les efforts qu'ils firent, d'exécuter sur cette brèche un logement pour mettre à couvert les troupes qui étaient exposées aux bombes et à la mitraille des batteries du château; ce travail avait été prescrit par les instructions de V. S.; mais eût-il réussi, on n'aurait jamais pu former un logement sûr, sans occuper une partie de la courtine.

Dans cet état presque désespéré de l'attaque, et après avoir consulté le colonel Dickson, commandant

l'artillerie royale, je fis diriger contre la courtine le feu de nos batteries, qui fut soutenu avec une précision sans exemple, les coups passant à quelques pieds seulement au-dessus de nos troupes, et j'acceptai l'offre que me fit le général Bradford de passer la rivière à gué près de son embouchure, avec une partie de la brigade portugaise. Le premier bataillon du treizième régiment, sous les ordres du major Snodgrass, et un détachement du vingt-quatrième régiment, sous les ordres du lieutenant-colonel Macbean, exécutèrent ce mouvement à découvert, sous la mitraille, de la manière la plus brillante. Le major Snodgrass attaqua et emporta la petite brèche qui se trouvait la plus voisine du bastion Saint-Elme, et le détachement du lieutenant-colonel Macbean s'empara de la droite de la grande brèche. Je ne dois point passer sous silence qu'une pareille offre m'a été faite par le premier régiment portugais de la brigade du général Wuhon, commandé par le lieutenant-colonel Fearon; et que les généraux Bradford et Willon m'ont pressé, dès le commencement, d'employer leurs brigades respectives dans l'attaque; je dois d'autant plus faire mention d'eux, qu'ils avaient pris beaucoup de part aux fatigues de l'attaque de droite.

Remarquant alors l'effet du feu de nos batteries si admirablement dirigé contre la courtine, et bien que l'ennemi fût couvert, j'ordonnai de faire un grand effort pour se rendre maître de la brèche, tandis qu'on donnerait l'assaut à l'ouvrage à cornes.

C'est la deuxième brigade de la cinquième division,

sous les ordres du général Charles Greville, qui fut chargée de cette opération. Elle sortit des tranchées, et le troisième bataillon des Écossais royaux, sous les ordres du lieutenant-colonel Barnes, soutenu par le trente-huitième, sous les ordres du lieutenant-colonel Miles, arriva heureusement pour donner l'assaut à la brèche de la courtine, au moment où une explosion que le feu de notre artillerie avait occasionnée sur le rempart, répandait la confusion parmi les ennemis. Le passage, quoique étroit, fut forcé après un combat très-vif. Dans ce moment, les troupes qui attaquaient l'autre extrémité de la brèche, forcèrent les barricades établies au sommet de la muraille, et pénétrèrent dans les maisons adjacentes. C'est ainsi qu'après un assaut qui dura environ deux heures, et après avoir vaincu les plus grands obstacles, nous parvînmes dans la ville. Il était impossible de contenir l'impétuosité des troupes : en moins d'une heure, l'ennemi fut chassé des différentes traverses qu'il avait établies dans les rues, et obligé, après avoir essuyé une grande perte, à se retirer au château.

Quoique V. S. doive être persuadée que les troupes étaient toutes animées d'une bravoure pleine d'enthousiasme, et qu'elles ont droit aux plus grands éloges, néanmoins, je suis sûr que V. S. désire connaître plus particulièrement ceux qui ont eu, par leur position, l'occasion de se distinguer.....

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé* : GRAHAM.

728 DÉFENSE DE SAINT-SÉBASTIEN.

Ci-joint l'état des pertes :

|                                             |             | Tués.                                                                                                                            | Blessés.                                                                                                                                                      | Égarés ou pris.                                              |             |
|---------------------------------------------|-------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------|-------------|
| Du 28 juin au<br>31 août.....               | Anglais...  | 1 lieut.-colonel.<br>2 majors.<br>6 capitaines.<br>16 lieutenants.<br>8 enseignes.<br>31 sergents.<br>1 tambour.<br>503 soldats. | 3 off. d'état-major.<br>2 lieut.-colonels.<br>1 major.<br>16 capitaines.<br>38 lieutenants.<br>11 enseignes.<br>54 sergents.<br>6 tambours.<br>973 soldats.   | 1 lieutenant.<br>40 soldats.                                 | 2465        |
|                                             |             | 568                                                                                                                              | 1103                                                                                                                                                          | 41                                                           |             |
|                                             | Portugais.. | 2 capitaines.<br>1 lieutenant.<br>5 enseignes.<br>9 sergents.<br>1 tambour.<br>171 soldats.                                      | 1 lieut.-colonel.<br>1 major.<br>10 capitaines.<br>10 lieutenants.<br>13 enseignes.<br>39 sergents.<br>1 tambour.<br>619 soldats.                             | 1 soldat.                                                    | 2673        |
|                                             |             | 189                                                                                                                              | 694                                                                                                                                                           | 1                                                            |             |
|                                             | Anglais...  | 3 capitaines.<br>2 lieutenants.<br>3 sergents.<br>43 soldats.                                                                    | 1 lieut.-colonel.<br>2 majors.<br>6 capitaines.<br>13 lieutenants.<br>3 enseignes.<br>25 sergents.<br>284 soldats.                                            | 2 sergents.<br>30 soldats.                                   |             |
|                                             |             | 51                                                                                                                               | 334                                                                                                                                                           | 32                                                           |             |
| Du 31 août au<br>1 <sup>er</sup> septembre. | Portugais.. | 3 capitaines.<br>2 lieutenants.<br>1 enseigne.<br>5 sergents.<br>1 tambour.<br>76 soldats.                                       | 1 colonel.<br>1 lieut.-colonel.<br>7 capitaines.<br>4 lieutenants.<br>9 enseignes.<br>21 sergents.<br>1 tambour.<br>342 soldats.                              | 1 sergent.<br>52 soldats.                                    | 2673        |
|                                             |             | 88                                                                                                                               | 396                                                                                                                                                           | 53                                                           |             |
|                                             | Espagnols.. | 1 colonel.<br>10 capitaines.<br>5 lieutenants.<br>2 enseignes.<br>12 sergents.<br>231 soldats.                                   | 4 off. d'état-major.<br>3 colonels.<br>3 lieut.-colonels.<br>2 majors.<br>11 capitaines.<br>28 lieutenants.<br>31 enseignes.<br>49 sergents.<br>1196 soldats. | 1 capitaine.<br>3 lieutenants.<br>1 enseigne.<br>36 soldats. |             |
|                                             |             | 261                                                                                                                              | 1327                                                                                                                                                          | 41                                                           |             |
|                                             |             |                                                                                                                                  |                                                                                                                                                               | <b>Total général.....</b>                                    | <b>2669</b> |

## N° 37.

*Lettre de lord Wellington au ministre de la guerre.*

Lezaca, le 7 septembre 1813.

Milord, le feu a été ouvert le 26 août contre la place de Saint-Sébastien et a été dirigé contre les tours qui flanquaient la muraille de l'est, contre le demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, et contre l'extrémité de gauche de la courtine qui se trouve en arrière du front de terre.

Le général Graham avait ordonné que l'on s'établît dans l'île de Santa-Clara; ce qui eut lieu dans la nuit du 26 : le poste ennemi qui occupait cette île fut fait prisonnier. Le général Graham se loue particulièrement du capitaine Cameron, commandant le détachement, chargé de cette opération, ainsi que du capitaine Henderson du génie.

La conduite du lieutenant James Arbuthnot, de la marine royale, qui commandait les bateaux, est digne d'éloges, ainsi que celle du lieutenant Bell des soldats de marine.

Tout ce qu'il était possible d'exécuter pour faciliter les approches des brèches ouvertes aux murs de la ville, ayant été effectué le 30 août, et une nouvelle brèche ayant été faite à l'extrémité de la courtine, la place a été assaillie le 31, à onze heures du matin, et elle a été emportée. Notre perte a été considérable. Le lieutenant général James Leith, qui n'avait rejoint l'armée

que depuis deux jours, et les majors généraux Oswald et Robinson ont été malheureusement blessés sur la brèche. Le colonel sir Richard Fletcher, du génie, a été tué par une balle à l'entrée des tranchées. La mort de cet officier et celle du lieutenant-colonel Crawford, du neuvième régiment, sont des pertes sensibles pour le service de S. M.

J'ai l'honneur de joindre ici le rapport du général Graham : Votre Seigneurie remarquera avec plaisir que l'opération qu'il a dirigée offre un nouvel exemple de la valeur et de la persévérance des officiers et des troupes de S. M.

Tous les rapports font l'éloge de la conduite du détachement de la dixième brigade portugaise, sous les ordres du major Snodgrass, qui a passé l'Uruméa à gué, et donné l'assaut à la brèche, sur la droite, malgré tout le feu qui a été dirigé contre lui du château et de la ville.

La garnison est retirée au château, laissant environ deux cent soixante-dix prisonniers en notre pouvoir. J'espère avoir sous peu le plaisir d'apprendre à V. S. que nous sommes maîtres de ce poste.....

J'ai l'honneur, etc.

*Signé :* WELLINGTON.

## N° 38.

*Manifeste de la junte de Saint-Sébastien, du chapitre ecclésiastique et du consulat, publié le 16 janvier 1814, sur l'assaut livré à cette place par les Anglo-Portugais, le 31 août 1813, et les jours suivants.*

La ville de Saint-Sébastien a été incendiée par les troupes assiégeantes, après avoir éprouvé de la part de ces troupes un sac horrible, et tel qu'on n'en a pas d'idée dans l'Europe civilisée..... A l'entrée des alliés, la joie, l'affection et le patriotisme des loyaux habitants de Saint-Sébastien, longtemps comprimés par la sévérité des Français, éclata de toutes les manières; mais, insensibles à des démonstrations aussi sincères, aussi pathétiques, ils y répondirent par des coups de fusil tirés contre ces mêmes croisées et balcons d'où partaient ces félicitations, et sur lesquels périrent un grand nombre d'habitants, victimes de l'expression de leur amour pour la patrie; présage terrible de ce qui devait suivre..... Ces horreurs n'étaient que le prélude de beaucoup d'autres, dont le souvenir seul fait frémir. O jour à jamais malheureux ! ô nuit cruelle ! on négligea jusqu'aux précautions que semblaient exiger la prudence et l'art militaire dans une place dont l'ennemi occupait le château, pour se livrer à des excès inouis, et tels que la plume se refuse à les décrire. Le pillage, l'assassinat, le viol, furent poussés à un point incroyable, et le feu que l'on découvrit pour la première fois à l'entrée de la nuit, après la retraite des

Français, vint mettre le comble à ces scènes d'horreur. On n'entendait de toutes parts que des cris de détresse, des femmes que l'on violait, sans avoir égard à leur tendre jeunesse ou à leur vieillesse respectable; des épouses outragées sous les yeux de leurs époux, des filles déshonorées en présence de leurs parents. Une fille fut victime de la brutalité du soldat sur le cadavre de sa mère, et d'autres crimes plus horribles encore; et que la pudeur nous empêche de nommer, furent commis dans cette journée. Jetons un voile sur ce triste tableau, et portons nos regards sur un autre non moins déplorable. Nous avons vu égorger des citoyens innocents, et même ayant bien mérité de la patrie. D. Domingo de Goycochea, ancien et respectable ecclésiastique, et un grand nombre d'autres que nous nous dispenserons de nommer, furent assassinés. L'infortuné Joseph de Larramaga fut tué, essayant, après avoir été volé, de sauver sa vie et celle de son jeune fils, qu'il tenait dans ses bras. Un grand nombre de personnes mouraient chaque jour des mauvais traitements qu'elles avaient reçus. Les citoyens qui ne furent ni tués, ni blessés, eurent à souffrir de mille manières, et beaucoup d'entre eux furent dépouillés et laissés entièrement nus. . . . . Poursuivis par les soldats, ils enviaient le sort de quelques personnes qui avaient trouvé un asile momentané sur les toits ou dans les cloaques. . . . Ces excès durèrent plusieurs jours, sans qu'on prit aucun moyen pour les arrêter. . . . . Ils paraissaient autorisés par les chefs, puisque les effets volés dans la ville étaient vendus publiquement à la vue et dans le



voisinage du quartier général. . . . Lorsqu'on croyait la spoliation terminée, les Anglais et les Portugais trouvant que les flammes ne faisaient pas assez de progrès, jetèrent dans les maisons un mélange d'artifices au moyen desquels le feu se propagea avec une rapidité effrayante. . . . C'est de cette manière qu'a péri la ville de Saint-Sébastien. De six cents et quelques maisons qu'elle renfermait, il n'en reste que trente-six, et il est remarquable que ces maisons se trouvent toutes voisines du château qu'occupait l'ennemi. Les deux églises paroissiales ont aussi été conservées, attendu qu'elles servaient aux vainqueurs de caserne et d'hôpital. Tout le reste a été livré aux flammes. . . . . Quinze cents familles errent sans pain, sans asile, traînant une existence pire que la mort. Effets, meubles, marchandises, tout a été la proie de la rapacité et de l'incendie. . . . Saint-Sébastien n'existe plus. . . . O malheureuse ville ! honneur du Guipuscoa !. . . . toi qui avais donné tant de preuves de ta constance, qui avais regardé les Anglais comme tes libérateurs, pouvais-tu croire que tu serais détruite par les mêmes mains qui devaient rompre tes chaînes ! A combien de dangers les habitants s'étaient-ils exposés pendant les cinq années qu'a duré l'occupation française ! Lorsque, le 25 juillet, nous vîmes arriver des prisonniers anglais et portugais, nous volâmes à leur secours ; les femmes les plus délicates couraient à l'hôpital pour leur prodiguer des soins et leur distribuer du linge et des vivres. La récompense de tant de fidélité et de dévouement a été la destruction de notre ville.

Nous répondons sur notre tête de l'exacte vérité de cette relation que nous vous présentons, et que nous avons tous signée.

---

N° 39.

*Rapport fait au général Rey, gouverneur de Saint-Sébastien, par le chef de bataillon Brion, commandant de l'artillerie de cette place.*

Au fort de Saint-Sébastien, le 4 septembre 1813.

Mon général,

Au moment de mon arrivée à Saint-Sébastien, le 22 juillet dernier, j'eus l'honneur de vous rendre compte verbalement du mauvais état dans lequel se trouvait l'artillerie de cette place. Je vous rendis également compte le 25 du même mois, après que la garnison eut victorieusement repoussé un assaut, qu'il était temps de demander des projectiles creux, si l'on voulait ne pas en manquer totalement; pour repousser une seconde attaque. Je m'occupai ensuite, conjointement avec les officiers sous mes ordres, de faire réparer les affûts, qui la plupart se trouvaient dans un tel état de vétusté qu'on aurait dû les mettre hors de service. Cependant ce qui restait d'artillerie dans la place le 26 août, se trouvait en assez bon état. A huit heures du matin, l'ennemi, démasquant cinquante-sept embrasures, se mit à élargir les deux brèches qu'il avait déjà faites, et à en pratiquer d'autres, tant sur la

tête de la courtine que sur les faces du bastion Saint-Jean. Il fit de plus un tel feu sur toutes les parties des ouvrages, que, le 31 août, la totalité de nos pièces se trouvèrent hors d'état de pouvoir lui riposter.

J'ai l'honneur, mon général, aujourd'hui 4 septembre, de vous faire un rapport sur la situation où se trouve l'artillerie du fort, qui a été détruite en même temps que celle de la place, et qui actuellement est nulle pour une défense quelconque. Les trente et une bouches à feu qui y étaient placées, tant pour la défense de la place que pour celle de la côte, ont été détruites par le feu de l'ennemi, ou se sont brisées dans le tir, et leurs affûts ne peuvent plus être réparés. Il ne reste plus du côté de la place que trois mortiers de douze pouces, un obusier de huit pouces, qui se trouve sans projectiles, une pièce de 6, et deux de 4, dont les affûts tombent de vétusté, et qui s'écraseront au premier coup; et, pour défendre la côte, trois pièces de 24, et une de 18, qui sont prises en flanc par une batterie de cinq pièces que les Anglais ont placée sur le rocher de Santa-Clara.

Il existe environ douze milliers de poudre, dans un magasin du donjon, pour le service des quatre canons de la côte, journallement menacée par un vaisseau, trois frégates, et une immense quantité de péniches anglaises, qui tâchent d'effectuer un débarquement. Ce magasin est assez solide; mais il n'est pas sain, et l'ennemi place, dans ce moment, au centre de la courtine, dix bouches à feu, qui pourront le battre en brèche et le faire sauter en deux fois vingt-

quatre heures. Il n'y a nul endroit pour abriter les poudres qui s'y trouvent, car aujourd'hui même une bombe vient de tomber dans un magasin que je croyais bon, et a mis le feu à soixante-trois boulets creux qui s'y trouvaient : heureusement personne n'a été blessé. Les autres magasins, qui sont presque tous en bois, et dans lesquels il y a des cartouches d'infanterie, sont très-peu sûrs ; déjà les boulets, les bombes et les obus de l'ennemi, qui se croisent en tout sens, y ont fait des ouvertures, et les pluies les ont mis en grande partie hors de service.

Je me résume donc en vous annonçant que, depuis le 31 août, l'artillerie n'a plus de moyens pour seconder la défense du fort qui, aujourd'hui, se trouve attaqué :

1° Par cinq pièces placées sur le rocher de Santa-Clara, qui battent tout le grand front du devant et du derrière de la montagne, et la partie du sud-ouest ;

2° Par quatre pièces qui, placées sur une montagne au nord, se croisent avec celles du rocher de Santa-Clara, et battent en même temps les deux grands flancs et la face du nord-est ;

3° Par vingt mortiers ou obusiers qui, placés sur les sables à l'est, enfilent le front qui fait face à la ville et détruisent le donjon, ainsi que l'escalier qui y conduit, à tel point qu'il serait impossible en ce moment d'y aller chercher des poudres ;

4° Enfin, par huit bouches à feu qui, placées sur la courtine, vont couper toute communication entre la batterie de la Reine et la batterie du Prince.

*Signé* : BRION.

## N° 40.

*Procès-verbal de la délibération du conseil de défense de la garnison de Saint-Sébastien, en date du 5 septembre 1813.*

Aujourd'hui 5 septembre 1813, nous officiers supérieurs et particuliers réunis en conseil de défense, sur la convocation de M. le général Rey, commandant en chef, dans un local situé au donjon du fort Lamotte, après avoir mûrement examiné et discuté la position dans laquelle se trouve le fort, soit sous le rapport de l'artillerie et des munitions de toute espèce, soit sous le rapport des subsistances et des établissements, soit sous le rapport des fortifications, soit enfin sous celui de la force active, disponible, qui, s'élevant au nombre de trois mille trois cents hommes à l'époque du 1<sup>er</sup> juillet dernier, se trouve en ce jour, par suite des diverses attaques et sorties exécutées pendant soixante-huit jours, réduite à douze cents hommes, toutes les armes comprises, ce qui est bien constaté par les divers rapports remis à cet effet à M. le général Rey ;

Considérant la nullité absolue de notre artillerie, la presque totale destruction de nos fortifications, le malheureux et déplorable état de nos hôpitaux et de nos blessés, le peu d'eau-de-vie qui reste en magasin, la mauvaise position occupée par notre infanterie qui, sans abri, est constamment sous les armes, et écrasée sous les projectiles de l'ennemi ;

Considérant que, depuis cinq jours, nous sommes attaqués :

1° Par cinq pièces d'artillerie qui, placées sur le rocher de Santa-Clara, battent les grands flancs du devant et du derrière de la montagne, ainsi que la face du sud-ouest ;

2° Par quatre pièces qui, placées sur le mont Ulia, croisent leurs feux avec la batterie de Santa-Clara, et battent en même temps les deux grands flancs et la face nord-est ;

3° Par vingt mortiers et obusiers qui, placés sur les sables à l'est, enfilent en même temps toute la face du côté de la ville et détruisent le donjon et son escalier, au point qu'il serait en ce moment impossible à l'artillerie d'y aller chercher des poudres, si nos pièces pouvaient encore manœuvrer ;

4° Par l'artillerie des anciennes batteries de brèche, tant des sables que de Saint-Bartholomé ; et enfin par huit bouches à feu qui, placées sur la courtine de l'ouvrage à cornes, vont couper toute communication entre la batterie de la Reine et la batterie du Prince ;

Considérant enfin le peu de moyens à opposer à l'immensité des forces de l'ennemi qui, dans peu d'heures, aura anéanti toutes nos défenses et ce qui nous reste de braves qui méritent d'être conservés à la France, pour récompense du dévouement dont ils ont donné tant de preuves pendant la durée du siège ;

Arrêtons à l'unanimité, qu'à compter de ce jour, et vu les circonstances relatées dans ce procès-verbal, M. le général Rey est dûment autorisé à mettre fin au siège, en proposant à l'ennemi une capitulation aussi honorable que possible, et ce, à l'instant où il jugera

que la garnison ne peut plus supporter l'effet cruel des feux auxquels elle est exposée.

Fait et clos sans désemparer, après lecture, les jour, mois et an que dessus.

*Signé* : BLOTS, capitaine commandant le soixante-deuxième régiment.

THOMAS, chef de bataillon, commandant le trente-quatrième régiment.

Le chevalier de SANTUARY, colonel commandant d'armes.

B. DUQUILIE, commissaire des guerres, greffier du conseil.

GOBLET, lieutenant, commandant le génie.

BRION, chef de bataillon, commandant l'artillerie.

Le chevalier de SONGEON, chef d'état-major.

Pour copie conforme,

Le général commandant les troupes,

*Signé* : REY.

---

N° 41.

*Lettre du général Rey au maréchal Soult, duc de Dalmatie.*

Saint-Sébastien, le 7 septembre 1813 au matin.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence de la journée du 31 août, dans laquelle la brave

garnison de Saint-Sébastien a soutenu un assaut de quatre heures consécutives, qui a coûté à l'ennemi plus de trois mille hommes. Il a eu deux généraux de blessés, et il a perdu beaucoup d'officiers. Les jours suivants jusqu'au 4 septembre, dix-sept mortiers et neuf obusiers ont continuellement lancé sur le fort une quantité considérable de projectiles qui ont mis le donjon dans un tel état de destruction, qu'il était impossible d'y conserver un seul homme.

Le 5 et le 6, l'ennemi a continué son feu. Il avait travaillé depuis le 1<sup>er</sup> à une grande batterie de dix-sept pièces de canon, qu'il avait placée au bas de la courtine de l'ouvrage à cornes. Il avait établi aussi deux nouvelles batteries dans la presqu'île près du Rondeau. Sa batterie de brèche était dirigée contre le fort, et il avait augmenté sa batterie du mont Ulia et celle de Santa-Clara.

Le 7, l'ennemi augmenta son feu de projectiles creux, qui écrasa nos troupes sans abri, nos hôpitaux et nos magasins. Dès le 5, le conseil de défense reconnut qu'il était impossible, dans l'état où nous nous trouvions, de résister plus longtemps à l'ennemi, n'ayant pas une pièce d'artillerie en état de tirer, et le donjon se trouvant dans un état complet de destruction.

Le 8 au matin, l'ennemi ayant achevé la grande batterie qu'il avait entreprise sur la courtine de l'ouvrage à cornes, il a commencé à tirer sur tous les points avec soixante-deux bouches à feu. En moins de quatre heures la batterie du Mirador, celle de la Reine, et toutes les murailles du fort ont été ouvertes.



N'ayant pas le moindre espoir de résister plus longtemps, j'ai cru, ainsi que j'y étais autorisé par le conseil de défense, devoir accepter la capitulation honorable qui deux fois m'avait été offerte par M. le général Graham, et que j'avais refusée.

J'ai l'honneur, Monseigneur, de joindre ici la capitulation et le procès-verbal de la délibération du conseil de défense. En résistant trois jours de plus que ce conseil ne le demandait, notre situation était devenue encore plus fâcheuse, et le soldat, qui se voyait écrasé sans pouvoir se défendre, ne montrait plus cette ardeur qui l'animait auparavant.

Les officiers anglais, en prenant possession du fort, ont été étonnés de l'état de destruction dans lequel ils l'ont trouvé.

La brave garnison de Saint-Sébastien, réduite à peu près au tiers de la force qu'elle avait au commencement du siège, a soutenu, pendant soixante-treize jours, tous les efforts d'un ennemi nombreux, qui a déployé contre elle les plus grands moyens d'attaque. Votre Excellence a tout fait pour la secourir; n'ayant pu réussir, il a fallu succomber.

Les généraux et officiers anglais disent hautement que c'est la résistance la plus opiniâtre qui se soit faite depuis le commencement de la guerre.

Je vous supplie donc, Monseigneur, d'avoir la bonté, en mettant sous les yeux de l'Empereur la conduite de la brave garnison de Saint-Sébastien, de demander pour elle, que Sa Majesté daigne, conformément à son décret de 1811, prescrire au ministre de la guerre

de prendre de suite des mesures pour en assurer promptement l'échange. Je sollicite vivement cette grâce pour elle.

Je vous prie, Monseigneur, d'appuyer vivement auprès de l'Empereur l'obtention des récompenses que je demande pour les braves qui se sont plus particulièrement distingués.

Je vous supplie, etc.

*Signé* : REY.

N° 42.

Convention proposée pour la capitulation du fort Lamotte, à Saint-Sébastien, d'une part, par l'adjudant commandant chevalier de Songeon, chef d'état-major des troupes françaises stationnées dans ledit fort, chargé des pleins pouvoirs de M. le général Emmanuel Rey, commandant en chef lesdites troupes ;

Et d'autre part, par MM. le colonel Delancey, quartier-maître général ; le colonel Dickson, commandant l'artillerie, et le lieutenant-colonel Bouverey, chargés des pouvoirs de M. le lieutenant général chevalier de Graham ;

Lesquels, après avoir changé leurs pleins pouvoirs, sont convenus de ce qui suit, savoir :

ARTICLE I<sup>er</sup>. Les troupes impériales et royales françaises, formant la garnison de Saint-Sébastien (du fort Lamotte) se ren-

Accordé.

dront prisonnières de guerre aux troupes de S. M. Britannique et alliées.

ART. II. Elles seront embarquées sur les vaisseaux de S. M. Britannique, et conduites directement en Angleterre, sans être obligées de faire route sur terre, si ce n'est pour se rendre, au plus loin, au port du Passage.

Accordé.

ART. III. MM. les officiers généraux, supérieurs, officiers des troupes et de l'état-major, ainsi que les divers employés des services de santé et d'administration, conserveront leur épée et tous leurs équipages; les sous-officiers et soldats conserveront leurs bagages.

Accordé.

ART. IV. Les femmes, les enfants et les vieillards sexagénaires non militaires seront, ainsi que les autres non combattants, renvoyés en France, en conservant leurs équipages comme la garnison.

Accordé pour les femmes et les enfants; les vieillards et les non combattants seront examinés.

ART. V. Les blessés et les malades français seront traités selon leur rang, et soignés à l'instar des officiers et soldats anglais.

Accordé.

ART. VI. Les troupes françaises défilèrent demain à midi, 9 du courant, de la forteresse, par la porte du Mirador, avec armes et bagages et tambours battants, jusqu'à la porte de terre, où elles déposeront leurs armes. Les officiers de tout grade conser-

Accordé.

veront leur épée; les domestiques militaires ou autres conserveront leurs chevaux et leurs bagages, et les soldats leurs équipages, comme il est dit dans l'article 3.

ART. VII. Un détachement de cent hommes des troupes de S. M. Britannique et alliées occupera ce soir la porte de la batterie dite le Mirador; et pareil détachement occupera celle dite du Gouverneur. Ces deux portes seront à cet effet évacuées par les troupes françaises, aussitôt que la présente capitulation aura été acceptée et ratifiée par les deux généraux commandants.

Accordé.

ART. VIII. Les plans, mémoires et tout ce qui a rapport aux fortifications, seront remis à un officier de S. M. Britannique. Des officiers seront également nommés de part et d'autre, pour remettre et régler tout ce qui a rapport à l'artillerie, au génie et aux vivres.

Accordé.

ART. IX. Le général commandant les troupes françaises sera autorisé à envoyer auprès de S. E. le maréchal duc de Dalmatie, un officier supérieur de l'état-major, qui sera accompagné d'un officier britannique de son rang, pour traiter de l'échange de la garnison. Cet officier sera porteur d'une copie de la présente capitulation.

Soumis à la décision de lord Wellington.

L'officier envoyé à M. le duc de Dalmatie sera au choix du général commandant les troupes françaises.

ART. X. S'il s'élevait quelques difficultés dans l'exécution des articles de la capitulation, ils seront toujours interprétés en faveur de la garnison française.

Accordé.

Fait et clos ce 8 septembre 1813.

*Signé* : CHEVALIER DE SONGEON, adjudant  
commandant.

DELANCEY, colonel, quartier-maître général.

BOUVEREY, lieutenant-colonel.

DICKSON, lieutenant-colonel,  
commandant l'artillerie.

Pour copie conforme :

Le général commandant les troupes impériales.

*Signé* : REY.

Approuvé :

*Signé* : GRAHAM, lieutenant général.

COLLIER, commandant l'escadre  
devant Saint-Sébastien.

## N° 43.

*État de situation des troupes composant la garnison de Saint-Sébastien, le 8 septembre, au moment de la capitulation.*

| DÉSIGNATION DES CORPS.         | PRÉSENTS<br>sous les<br>armes.                 |      | Hors<br>de combat.                             |     | TOTAL. | OBSERVATIONS.                                                                                                                                                                                  |
|--------------------------------|------------------------------------------------|------|------------------------------------------------|-----|--------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
|                                | Officiers.<br>Sous-officiers<br>et<br>soldats. |      | Officiers.<br>Sous-officiers<br>et<br>soldats. |     |        |                                                                                                                                                                                                |
| État-major.....                | 7                                              | »    | 1                                              | »   |        | Beaucoup de promotions ayant eu lieu parmi les troupes de la garnison jusqu'aux derniers moments du siège, on ne peut conclure de cet état, comparé à celui du 15 août, la perte en officiers. |
| Infanterie. {                  | Un bataillon du 1 <sup>er</sup> de ligne....   | 7    | 213                                            | 2   | 57     |                                                                                                                                                                                                |
|                                | Id. du 22 <sup>e</sup> .....                   | 12   | 196                                            | 4   | 82     |                                                                                                                                                                                                |
|                                | Id. du 34 <sup>e</sup> .....                   | 9    | 215                                            | 3   | 80     |                                                                                                                                                                                                |
|                                | Id. du 62 <sup>e</sup> .....                   | 11   | 297                                            | 8   | 108    |                                                                                                                                                                                                |
|                                | Id. du 119 <sup>e</sup> .....                  | 1    | 95                                             | 1   | 25     |                                                                                                                                                                                                |
| Chasseurs de montagne.....     | 2                                              | 72   | 2                                              | 40  |        |                                                                                                                                                                                                |
| Dépôt d'hommes convalescents.. | 1                                              | »    | »                                              | »   |        |                                                                                                                                                                                                |
| Artillerie.. {                 | État-major.....                                | 6    | 1                                              | 1   | »      |                                                                                                                                                                                                |
|                                | Troupes.....                                   | »    | 68                                             | »   | 21     |                                                                                                                                                                                                |
| Génie... {                     | État-major.....                                | 1    | 2                                              | »   | 1      |                                                                                                                                                                                                |
|                                | Sapeurs.....                                   | »    | 19                                             | »   | 32     |                                                                                                                                                                                                |
| Troupes.. {                    | Pionniers.....                                 | »    | 46                                             | 1   | 12     |                                                                                                                                                                                                |
| Administration et employés...  | 14                                             | 83   | »                                              | »   |        |                                                                                                                                                                                                |
| TOTAL.....                     | 71                                             | 1306 | 23                                             | 458 | 1858   |                                                                                                                                                                                                |

## N° 44.

*Lettre du maréchal Soult, duc de Dalmatie, au ministre de la guerre.*

Bayonne, le 12 septembre 1813.

Monsieur le Duc,

J'ai parcouru aujourd'hui la ligne de Saint-Jean de Luz à Cambo, où je fais élever des ouvrages ; et je me suis rendu à Bayonne, pour voir l'état des travaux, et pour faire entreprendre ceux du grand camp retranché en avant du front d'Espagne, au sujet duquel j'aurai l'honneur de faire un rapport particulier à Votre Excellence, à mon arrivée de Bayonne. J'ai reçu par M. Goblet, lieutenant du génie, diverses lettres de M. le général Rey, ex-commandant de Saint-Sébastien, sous la date du 31 août et du 10 de ce mois. L'une de ces dernières renferme copie de la capitulation qu'il a approuvée le 8, en vertu de laquelle il a remis le fort de Saint-Sébastien aux troupes anglaises, et s'est rendu prisonnier avec le restant de sa garnison. Cette lettre renferme aussi une copie de la délibération du conseil de défense, qui l'autorise à faire des propositions pour obtenir la capitulation la plus honorable, et une copie d'une lettre du commandant de l'artillerie, en date du 4.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copies de toutes ces lettres, rapports, états et capitulation. Je la prie de vouloir bien les mettre sous les yeux de l'Empereur, en sollicitant les grâces de Sa Majesté en

faveur des militaires de tous grades qui composaient les restes de cette vaillante garnison.

Le général Rey s'est conduit, pendant ce siège mémorable, avec la plus grande distinction. Il a perdu les deux tiers de sa garnison. Il a soutenu quatre assauts, et il était sans défense lorsqu'il a capitulé : les conditions qui lui ont été accordées sont honorables; il ne pouvait en obtenir d'autres. Les ennemis ont admiré sa valeur, et les bonnes dispositions qu'il a faites pour résister, dans une mauvaise place, à tous leurs efforts. Ils n'ont pas trouvé, dans la ville, ni dans le fort, une seule pièce en état de faire feu. Les munitions et les vivres étaient presque épuisés, les blessés n'avaient aucun abri. C'est à l'appui de tous ces titres que j'invoque en sa faveur un témoignage éclatant de la satisfaction de Sa Majesté.

Je sollicite aussi les grâces de l'Empereur en faveur de l'adjudant commandant Songeon, chef d'état-major du général Rey, et généralement en faveur de tous les militaires encore existants de cette garnison, et des familles de ceux qui ont succombé au champ d'honneur. Le général Rey désigne, dans les deux états ci-joints, ceux qui en sont le plus dignes.

M. le général Rey sollicite encore que Votre Excellence veuille bien faire payer à madame son épouse ce qui lui est dû pour appointements et traitements extraordinaires. J'ai l'honneur de vous prier, Monsieur le Duc, d'être favorable à cette demande.

Enfin, M. le général Rey invoque pour lui et sa garnison le bénéfice du décret impérial qui prescrit



que les garnisons des places qui se seront défendues avec honneur soient immédiatement échangées. Je supplie Votre Excellence de vouloir bien prendre à ce sujet les ordres de Sa Majesté.

L'officier du génie qui m'a apporté ces lettres est le seul qui soit resté des officiers de son arme, ainsi que vingt sapeurs; les autres ont été tués. Il a donné parole qu'il se reconstituerait prisonnier, s'il n'était point échangé. Je vais le retenir, et envoyer en place un lieutenant anglais.

J'ai l'honneur, etc.

*Signé :* MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.



**DÉFENSE**  
**DE PAMPELUNE,**

**PAR LES TROUPES FRANÇAISES,**

**EN 1813.**



---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                                                              | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Description de Pampelune et de ses fortifications.....                                                                                                                                                                       | 755    |
| Les troupes françaises, battues à Vitoria, viennent se reformer sous les murs de la place. — Le roi Joseph complète la garnison de Pampelune, et se retire à Roncevaux..                                                     | 757    |
| L'ennemi se présente devant Pampelune. — Le gouverneur fait mettre la place en état de défense.....                                                                                                                          | Id.    |
| Une division anglaise, sous les ordres du général Picton, vient former le blocus de la ville.....                                                                                                                            | 761    |
| Les assiégés font successivement plusieurs sorties,.....                                                                                                                                                                     | 762    |
| Un corps espagnol de dix mille hommes, sous les ordres de Charles O'Donell, vient relever devant Pampelune la division anglaise du général Picton.....                                                                       | 764    |
| La garnison continue à faire de fréquentes sorties. — Le gouverneur fait tout préparer pour démanteler la place. — Précautions prises par l'ennemi pour arrêter la garnison dans le cas où elle tenterait de s'échapper..... | 765    |
| Le maréchal Soult débouche de Saint-Jean Pied de Port, à la tête de soixante mille hommes, pour débloquer Pampelune. — Le gouverneur fait faire de fortes sorties.....                                                       | 766    |
| L'avant-garde de l'armée française paraît sur les hauteurs de Huarte. — L'ennemi fait filer ses bagages. — La garnison s'attend à être délivrée.....                                                                         | 768    |
| Le combat continue. — Nouvelle sortie des assiégés...                                                                                                                                                                        | 769    |
| L'armée française s'éloigne. — La garnison perd l'espoir d'être secourue.....                                                                                                                                                | 770    |
| L'armée espagnole de Galice, sous les ordres de don Carlos de España, vient relever devant Pampelune les troupes de Charles O'Donell.....                                                                                    | 771    |

754 TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

|                                                                                                                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La garnison continue à faire de fréquentes sorties. — Don Carlos de España est blessé.....                                                                                                            | 773 |
| La disette fait des ravages dans la place. — Nouvelle sortie de la garnison, pour reconnaître si elle peut espérer de s'ouvrir un passage les armes à la main. — Difficultés de cette entreprise..... | 774 |
| La misère est à son comble dans la ville.....                                                                                                                                                         | 776 |
| Le gouverneur se décide à envoyer un parlementaire pour traiter de la capitulation.....                                                                                                               | 777 |
| Les négociations, d'abord rompues, sont ensuite reprises.....                                                                                                                                         | 778 |
| La place capitule. — La garnison reste prisonnière.....                                                                                                                                               | Id. |

FIN DE LA TABLE.

---

# DÉFENSE DE PAMPELUNE,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1813.

---

**P**AMPELUNE, capitale de la Navarre, est une ville de quinze mille âmes, qui est située sur l'ancienne route de Bayonne à Madrid par Saint-Jean Pied de Port. Éloignée de plus de quinze lieues de la nouvelle route qui passe par Irun et à laquelle elle communique par les deux embranchements de Tolosa et de Vitoria, elle n'a que peu d'action pour la défense de cette route; néanmoins, elle était pour nous un lieu de dépôt fort utile au delà des Pyrénées, et elle renfermait un matériel considérable.

Elle est bâtie sur la rive gauche de l'Arga, en pièce de torrent souvent guéable, qui l'enveloppe au nord et à l'est. De ce côté elle n'est fermée que

par une muraille non terrassée qui couronne l'escarpement de la rivière. Mais sur les autres points, plus exposés aux attaques, son enceinte est bastionnée, revêtue, et entourée d'un fossé avec chemin couvert et demi-lunes. La lunette de Saint-Bartholomé, située à l'angle des fronts sud et est de la place, et au bord de l'escarpement de l'Arga, bat une partie du vallon de cette rivière, et a une belle découverte sur tous les fronts du sud : cette lunette est revêtue, fermée à la gorge par un mur crénelé et bastionné, et munie de quelques souterrains à l'épreuve de la bombe. Sur la droite, et pour préserver la ville d'un commandement dangereux, se trouvent les forts de l'Infant et du Prince, ouvrages en terre fort imparfaits et non achevés.

La citadelle occupe un beau plateau au S.-O. de la ville, dont elle forme la principale défense. C'est un pentagone régulier de cent quatre-vingts mètres de côté extérieur, avec escarpe et contrescarpe revêtues, et entouré de chemins couverts dont plusieurs sont minés. On y trouve des casernes pour mille hommes, dont une partie sont voûtées à l'épreuve de la bombe; des logements pour les officiers, des magasins, et tous les accessoires nécessaires à la défense.

Pampelune n'avait habituellement que deux mille huit cents hommes de garnison, et depuis



près de dix-huit mois cette place était en quelque sorte bloquée par Mina, qui faisait fusiller tous les individus qui cherchaient à y introduire des vivres. Tel était l'état des choses lorsque, le 23 juin au matin, le bruit de la perte de la bataille de Vitoria commença à se répandre dans la ville; bientôt après, l'on vit arriver quelques officiers et les troupes de l'avant-garde qui confirmèrent cette triste nouvelle. Le général Cassan, nommé gouverneur, et entré seulement depuis quelques jours dans la place, s'empessa de prendre les mesures d'ordre que nécessitaient les circonstances. Le roi Joseph arriva le soir même à Pampelune, et y séjourna le 24. Il en repartit le 25, à une heure du matin, avec sa garde et l'armée du Centre, pour aller rejoindre à Roncevaux l'armée du Midi, qui dès la veille s'était mise en mouvement: l'armée de Portugal s'était déjà portée par un mouvement de flanc sur Irursun, et avait gagné les bords de la Bidasoa.

Vers midi, peu d'instants après le départ des dernières troupes du roi Joseph, nous vîmes arriver par la route de Tolosa la tête de l'avant-garde ennemie. Beaucoup d'habitants profitèrent du moment où les communications étaient encore libres pour sortir de la ville.

La garnison, augmentée de soldats isolés qui étaient restés dans la place, se trouvait portée à

trois mille cinq cent cinquante et un hommes (1), nombre bien inférieur à ce qu'exigeait l'étendue des ouvrages. Les magasins de vivres étaient mal approvisionnés, et l'on n'avait du pain et du biscuit que pour soixante-dix-sept jours. Le gouverneur fit entreprendre sur-le-champ des travaux pour augmenter ses moyens de défense. Les postes extérieurs rentrèrent dans la place, et il ne resta que cent hommes au faubourg de la Rochepea, pour empêcher l'ennemi d'approcher de cette partie de l'enceinte qui était mal flanquée. On brûla ou l'on démolit plusieurs maisons qui offraient des couverts dangereux, entre autres le magasin à poudre situé en avant du pont Saint-Pierre, qui d'abord avait été retranché contre les bandes, mais qui aurait pu servir de point d'appui à l'ennemi pour diriger une attaque régulière contre l'enceinte : on en retira cinq mille palissades qui furent fort utiles dans la place.

Les forts du Prince et de l'Infant furent abandonnés, comme n'étant pas susceptibles d'être défendus. Des postes furent assignés aux différents corps de la garnison sur les courtines et dans les bastions, où les troupes bivouaquèrent. Deux bataillons du 52<sup>e</sup> occupèrent l'esplanade de la citadelle. Deux escadrons de gendarmerie furent

---

(1) Voir à la fin de la relation l'état en personnel.

chargés de garder les fronts de la Madeleine. Le bataillon des soldats isolés prit poste sur les fronts de la Rochepea. Le bataillon du 117<sup>e</sup> fut placé à la citadelle. Enfin une réserve se tint avec deux pièces de canon sur la place d'armes de la ville.

On mit en état les ponts-levis; on répara les parapets du corps de place et le palissadement du chemin couvert; on prépara des blockhaus pour servir de réduits dans les places d'armes rentrantes, et l'on détruisit les escaliers de la contréscarpe; que l'on remplaça par des échelles. Les murs qui séparent les fossés de la ville de ceux de la citadelle furent crénelés et disposés pour la fusillade. Des caponnières furent construites dans les fossés pour communiquer aux ouvrages extérieurs, et les poternes inutiles furent murées. On creusa aussi une cunette au pied de l'escarpe; et l'on couronna d'une fraise la courtine du front de la Madeleine qui n'était pas à l'abri d'une tentative d'escalade. On creusa également un fossé au pied des flancs bas des bastions de la citadelle, et l'on planta sur les parapets une forte palissade percée de créneaux. En même temps, pour donner plus de confiance à la garnison, on ferma à la gorge les deux bastions 4 et 5 de la citadelle pour servir de réduits, et l'on fit un retranchement intérieur dans deux des autres bastions les plus exposés à l'attaque. On rémit en état les anciennes

galeries de mine, et l'on en entreprit de nouvelles tant à la ville qu'à la citadelle, soit pour intimider l'ennemi qui ne devait pas manquer d'avoir connaissance de ces travaux par les déserteurs, soit pour faire sauter les fortifications de la place, si la garnison était obligée de se retirer. On répara les fours et les moulins à bras, ainsi que les pompes à incendie, et l'on fit des blindages le long des murs des églises pour servir d'abris à la garnison. Tous ces travaux furent dirigés par le major Legentil, commandant du génie, et les officiers sous ses ordres. Les sapeurs et les mineurs qui se trouvaient dans la place étant en trop petit nombre, ils furent aidés par des travailleurs tirés de la garnison, qui le soir allaient rejoindre leurs corps aux postes qui leur étaient assignés.

De son côté l'artillerie s'occupait des moyens de compléter l'armement de la place; les canoniers réparèrent des plates-formes, percèrent des embrasures, et remplacèrent un certain nombre d'affûts qui se trouvaient vermoulus. On forma des magasins blindés à portée de chaque batterie pour recevoir les munitions. On éleva des traverses dans les bastions et sur les courtines. Des pièces légères furent mises en batterie dans les places d'armes saillantes des chemins couverts, et deux mille cinq cents piques furent distribuées le long

des parapets des courtines, pour servir à repousser toute tentative d'escalade. De plus, le colonel Doguereau, commandant de l'artillerie, prévoyant le cas où l'armée française arriverait sans artillerie au secours de la place, en traversant les montagnes, fit préparer un parc complet de campagne, de quarante bouches à feu.

Dès le 26 juin, une division anglaise, commandée par le général Picton, vint faire l'investissement de la place, et occuper, par un fort poste, la maison Rouge, afin de couvrir le chemin de Roncevaux qu'avait pris le reste de l'armée anglo-portugaise.

Le 28, l'ennemi s'empara du couvent de Saint-Pierre, situé à peu de distance du faubourg de la Rochepea; mais nos troupes reprirent ce couvent, qui resta à notre disposition toutes les fois que nous voulûmes y revenir. Les Anglais rassemblèrent un grand nombre d'échelles à Burlada et Villaba, sans doute pour faire une tentative d'escalade; projet auquel ils renoncèrent en voyant la contenance assurée de la garnison.

Le 30 juin, le gouverneur s'étant aperçu que l'ennemi faisait filer un troupeau de bœufs au pied du mont San-Cristoval, envoya le chef de bataillon Wander-Capellen, avec cent hommes d'infanterie et quarante chevaux, pour s'en emparer; mais les Anglais, qui occupaient en force la

maison Rouge et les hauteurs d'Ansoain, firent manquer ce coup de main, dont le succès aurait été d'autant plus utile à la garnison qu'elle manquait de viande, et que déjà la ration en était réduite à quatre onces.

Le 1<sup>er</sup> juillet, à une heure du matin, le gouverneur, voulant démasquer les abords de la place en avant de la porte de France, fit faire une sortie de deux cents hommes d'infanterie et de cinquante chevaux pour aller brûler le faubourg de la Madeleine. Nos troupes occupèrent ce faubourg et attaquèrent un poste que l'ennemi avait à la maison Souza, située au delà sur le chemin de Burladâ. Après avoir fait de vains efforts pour s'emparer de ce poste où l'ennemi s'était retranché, elles rentrèrent dans le faubourg qu'elles incendièrent, et coupèrent les arbres les plus rapprochés de la place.

Le gouverneur, qui sentait de plus en plus la nécessité d'épargner les vivres, fit sortir de la ville un grand nombre d'habitants, et des visites domiciliaires eurent lieu dans chaque maison pour connaître les ressources en comestibles qui s'y trouvaient. Mais quelques recherches que l'on pût faire, il ne fut jamais possible de faire verser par la ville dans nos magasins plus de denrées que celles qui avaient été portées au mois de juin sur l'état général des subsistances. L'ESPACE DE BLOCUS

que Mina avait formé autour de la place pendant près de dix-huit mois, avait été exécuté avec rigueur, en sorte que les habitants n'avaient pu s'approvisionner.

L'ennemi n'avait encore établi autour de la place que des postes à grande portée de canon; mais craignant l'effet de nos sorties dont il avait connu de bonne heure le danger, il commença à élever des batteries et des redoutes sur les hauteurs de Mendillori, de Mutilloa, de Cordovilla, de Barañain et de Sainte-Lucie. L'éloignement où se trouvaient ces premiers travaux les rendait peu dangereux; néanmoins, comme ils pouvaient servir de points de départ pour des cheminements dirigés contre l'enceinte, nous travaillâmes avec une nouvelle activité à terminer nos préparatifs de défense.

Dès les premiers jours du blocus, le manque de fourrages pour les chevaux et les bœufs du parc avait forcé le gouverneur à faire sortir deux fois par semaine, et ensuite tous les deux jours, des fourrageurs qui allaient ramasser le peu de paille, de légumineuses ou de blé, resté sous les murs de la place. De son côté, l'ennemi moissonnait la nuit autant qu'il le pouvait. Il fit même plusieurs tentatives pour incendier les blés qui déjà avaient été ravagés lors du passage de l'armée; et, croyant que nous étions réduits aux derniers expédients pour vivre, il mit beaucoup d'acharnement à maintenir

ses postes près de la place et à repousser nos fourrageurs. D'un autre côté, le gouverneur n'était pas fâché d'avoir cette occasion d'aguerrir la garnison par de petits combats; et si nos fourrageurs venaient à être repoussés, il les faisait renforcer et revenir à la charge jusqu'à ce qu'ils eussent terminé leur opération, afin de ne pas laisser à l'ennemi la seule apparence d'un succès.

Indépendamment de ces petites expéditions, le gouverneur fit plusieurs grandes sorties pour détruire les travaux des Anglais, avoir des nouvelles, et reconnaître jusqu'à quel point il pouvait espérer de forcer le passage, s'il recevait l'ordre de faire sauter la place et de rejoindre l'armée.

Une de ces sorties eut lieu le 11 juillet. L'adjudant commandant Maucune se porta en avant de la porte de Taconera avec trois cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux, et un certain nombre de fourrageurs. L'ennemi se montra en force avec deux pièces, mais il fut contenu par le canon de la place qui démonta une de ses pièces. Nos troupes firent un fourrage complet, après quoi elles rentrèrent en ville. Nous eûmes trois hommes de tués et vingt de blessés.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, un corps de dix mille Espagnols, venu d'Andalousie sous les ordres de Charles O'Donell, releva la division anglaise du général Picton.



Le 15 juillet, deux cents moissonneurs, pris parmi les soldats de la garnison, et appuyés par deux cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux sous les ordres du chef d'escadron de gendarmerie Germain, se portèrent en avant de la porte Saint-Nicolas. L'ennemi, qui occupait le fort du Prince, en fut chassé par une compagnie de grenadiers du 52<sup>e</sup> régiment; et quoiqu'il y revînt ensuite avec des forces supérieures, nos moissonneurs terminèrent leur opération et rentrèrent dans la place avec les troupes qui les protégeaient. Nous eûmes six hommes de tués et dix-neuf de blessés.

Le 19, une expédition semblable eut lieu en avant du faubourg de la Madeleine, sous la protection de cent cinquante hommes d'infanterie, et de tous les gendâmes à cheval, commandés par le colonel Vincent. Un feu très-vif s'engagea entre nos éclaireurs et les avant-postes de l'ennemi, qui bientôt s'avança au nombre de douze à quinze cents hommes d'infanterie et avec cent vingt chevaux. Mais nos troupes firent si bonne contenance que, appuyées par le feu de la place, elles tinrent les Espagnols en échec, et donnèrent le temps aux moissonneurs d'achever leur opération. L'ennemi s'était retiré ne laissant que quelques tirailleurs; mais bientôt réunissant un corps de cavalerie derrière la maison Rouge, il débouche soudain avec trois escadrons sur nos derrières. Le colonel Vin-

cent, prévenu à temps, s'élance au-devant de lui à la tête des gendarmes à cheval, et, appuyé par un peloton d'infanterie, il fait une charge si vigoureuse qu'il le met en déroute, lui fait perdre près de cent cinquante hommes, le poursuit jusqu'à la maison Rouge, et ramène sept prisonniers : nous eussions pu en prendre beaucoup plus, mais il eût fallu les nourrir, ce qui aurait diminué nos approvisionnements. Nous eûmes un homme de tué et neuf de blessés. Intimidés par ce coup de vigueur, les Espagnols restèrent longtemps sans oser rien entreprendre contre nos avant-postes; et craignant que nous ne missions à exécution le projet que nous avions formé de faire sauter la place, et de nous ouvrir un passage les armes à la main pour rentrer en France, ils retranchèrent tous les villages et toutes les maisons qu'ils occupaient; ils établirent leurs postes sur plusieurs lignes les unes derrière les autres, jusqu'à la distance de trois lieues de la ville; ils firent des coupures sur toutes les routes, et placèrent des signaux sur les plus hautes montagnes.

Cependant le maréchal Soult, inquiet du sort des garnisons de Pampelune et de Saint-Sébastien, s'était préparé à faire un grand effort pour les secourir. Il déboucha le 25 juillet de Saint-Jean Pied de Port avec six divisions, tandis que trois autres divisions, sous les ordres du général Drouet,

s'avançaient par le col de Maya. Le 26, un feu très-vif de mousqueterie et d'artillerie se fit entendre dans la direction de Zubiri. Le général Cassan ne doutant pas de l'approche de l'armée française, fit attaquer, dans la nuit du 26 au 27, le poste qu'avait l'ennemi à la maison Rouge sur la route de Roncevaux; mais nos troupes ne purent s'emparer de ce poste qui était retranché, et durent se contenter, en se retirant, de mettre le feu aux couvents des capucins. Nous eûmes un homme de tué et cinq de blessés.

Une sortie plus considérable eut lieu le 27, à sept heures du matin. L'adjutant commandant Maucune se porta vers la maison Souza, en avant du faubourg de la Madeleine, avec cinq cents hommes et cent chevaux, tandis qu'une autre colonne de deux cents hommes, soutenue par une pièce de 4, se portait sur la gauche pour menacer la maison Rouge, et qu'un détachement occupait la maison Garcia, située à quatre cents mètres, dans la presqu'île formée par l'Arga, entre la ville et la maison Rouge. L'ennemi fut culbuté de toutes parts et chassé avec vigueur jusqu'à Villaba. Nos sapeurs incendièrent la maison Souza, et détruisirent les tranchées et les batteries que les Espagnols avaient élevées dans la plaine. La fusillade était fortement engagée de notre part sur toute la ligne de l'ennemi, lorsque nous enten-

dimes une vive canonnade dans la direction d'Oricain, et bientôt nous aperçûmes sur les contreforts des montagnes, du côté de Huarte, les feux de mousqueterie de l'avant-garde française.

A l'instant les remparts de Pampelune furent couronnés des soldats de la garnison, ranimés par l'espoir d'être bientôt débloqués, et appelant de leurs cris leurs libérateurs ; l'espérance agitait tous les cœurs. Il est difficile de se figurer cette scène d'enthousiasme et un spectacle plus touchant et plus animé.

L'ennemi faisait évacuer ses magasins, et nous vîmes filer au pied du mont San-Cristoval, par le chemin de Villaba à Berrioplano, beaucoup de bagages et de blessés. Les troupes espagnoles qui bloquaient la place s'empressaient aussi de désarmer leurs batteries et de détruire leurs munitions. Tout nous faisait donc espérer que la retraite de l'ennemi était décidée, et que le lendemain nous serions délivrés. Nos troupes firent une ample moisson, et ne rentrèrent dans la place qu'à six heures du soir. Nous eûmes, dans cette journée, trois hommes de tués et quarante-six de blessés. Le soir, les montagnes de Zubiri et d'Esteribar furent éclairées des feux de l'armée française, et formèrent pour nous le spectacle le plus pittoresque et le plus consolant. La nuit se passa dans l'attente des événements.

Le combat recommença le 28 de grand matin. Lord Wellington avait fait arriver à marches forcées des troupes d'Irun et de Lesaca, et se trouvait à la tête de plus de cinquante mille hommes. Le gouverneur fit faire une nouvelle sortie de cinq cents hommes et de cent chevaux, sous les ordres du chef de bataillon Roussel, qui alla s'établir en avant du faubourg de la Madeleine : cette sortie fit encore une bonne moisson. Plusieurs déserteurs ayant appartenu à des corps français, profitèrent de la confusion qui régnait dans l'armée ennemie pour venir nous rejoindre. Ils nous assurèrent que les magasins de Huarte avaient été livrés aux soldats anglais, dans la crainte où était l'ennemi d'être forcé à les laisser au pouvoir des nôtres, et que tout était disposé pour la retraite. A trois heures, la canonnade et la fusillade étaient devenues beaucoup plus vives dans la direction d'Arré. Présument que la droite de notre armée voulait s'avancer de ce côté jusqu'aux cols formés par le mont San-Cristoval et le mont Escava, d'où il lui était facile de nous donner la main, le gouverneur fit rentrer la colonne du chef de bataillon Roussel, et se prépara à faire une grande sortie au moment favorable. Mais le jour se passa sans voir arriver les nôtres, et il nous fallut ajourner nos espérances au lendemain.

Le 29 ne fut pas plus heureux pour nous. Dès le matin, le feu s'éloigna peu à peu, et le mouve-

ment que l'ennemi fit en avant nous annonça la retraite de notre armée. Néanmoins, le gouverneur fit sortir par la porte Saint-Nicolas quatre cent cinquante hommes d'infanterie et tous les gendarmes à cheval, sous les ordres du chef d'escadron Caux. Nos troupes s'emparèrent du fort du Prince que l'ennemi avait évacué; et, après avoir fait une bonne moisson, elles rentrèrent en ville, ayant eu six hommes de blessés.

Le 30 juillet, l'armée ennemie reprit ses anciennes positions, et les équipages qui, le 27, avaient été envoyés sur les derrières, retournèrent à Huarte; nous dûmes perdre tout espoir d'être débloqués. La garnison en fut affectée, et tomba un moment dans l'abattement qui suit ordinairement les grandes émotions. Peu à peu, cependant, elle reprit courage et se sentit plus que jamais animée du désir de se signaler par une belle défense. Ce jour-là même, une nouvelle sortie de trois cent quarante hommes d'infanterie et de quatre-vingt-dix gendarmes à cheval se porta à sept heures du matin au fort du Prince et dans les environs, et ne rentra qu'à six heures du soir, rapportant du blé, des légumes, du fourrage et du bois. Nous eûmes quatorze hommes de blessés.

Sur la demande de Charles O'Donell, commandant des troupes du blocus, le gouverneur envoya au camp espagnol trois chirurgiens de la place, et

des médicaments, pour soigner les blessés français faits prisonniers dans les dernières affaires qui avaient eu lieu entre les deux armées.

Dans les premiers jours du mois d'août, un corps espagnol de quinze à vingt mille hommes, venant de Galice, remplaça les troupes d'O'Donell devant Pampelune. D. Carlos d'España prit le commandement du blocus. De plus, Mina, qui se trouvait à la tête de douze mille hommes et de cinq cents chevaux, se tenait en observation dans les défilés des Pyrénées, pour fermer le passage à la garnison si elle eût tenté de s'échapper.

Nous avons achevé nos travaux; l'armement était complet, le soldat montrait le meilleur esprit, et tout nous faisait espérer les plus brillants résultats en cas d'attaque; mais l'ennemi n'osa rien entreprendre. Le repos qu'il nous laissa fut employé à réparer la lunette Saint-Bartholomé et le parapet des fronts de la Rochepea et de la porte Neuve.

Chaque jour de nouvelles sorties nous procuraient de nouvelles ressources, mais elles nous coûtaient quelques braves. Le mois d'août se passa ainsi. L'ennemi ouvrit des portions de tranchée à l'angle du jardin de la maison Rouge et près de Burlada, pour couvrir ses communications dans la plaine de Villaba. Les vivres commençaient à devenir rares, et quoiqu'il restât à peine six mille

âmes dans la ville, le gouverneur, voulant diminuer le nombre des bouches inutiles, fit sortir une partie des habitants; mais l'ennemi tira dessus et les força de rentrer. Le manque d'argent pour la solde et les travaux détermina le gouverneur à frapper la ville d'une contribution de cent mille francs, et il fit verser dans la caisse de la guerre les fonds de la douane et des autres administrations.

Le 15 août, la fête de Napoléon fut célébrée en grande pompe par la garnison, et plusieurs salves de cinquante coups de canon furent tirées à boulets sur les batteries de l'ennemi. Comme on commençait à manquer de viande, le gouverneur fit garder les bœufs qui restaient pour nourrir les malades, et fit distribuer à la garnison de la viande de cheval, à raison de quatre onces par homme. On supprima également la distribution de vin, que l'on remplaça par de l'eau-de-vie. La ration de riz fut réduite à une once. L'hôpital militaire se trouvant en prise à la batterie ennemie de Mendillori, fut transféré à l'hôpital civil, situé près de la longue courtine de la Rochepea.

Dans les premiers jours du mois de septembre, l'ennemi ayant fait quelques mouvements de troupes, le gouverneur voulut connaître ce qui restait devant la place. En conséquence, l'adjutant commandant Maucune sortit par la porte de France avec six cents hommes et deux pièces de 12, et se



porta en avant du faubourg de la Madeleine, couvrant ses flancs par une centaine d'hommes détachés en tirailleurs dans les vignes, en avant de la lunette Saint-Bartholomé, au moulin de Caporoso, au couvent de Saint-Pierre et à la maison Garcia. L'ennemi fut délogé de la maison Souza, et, peu après, le capitaine du génie Daguenet, à la tête de cinquante sapeurs, s'empara de la maison Lorenza, située plus en avant, mais il ne put réussir à y mettre le feu. Un corps de cavalerie espagnole s'étant avancé, l'adjudant commandant Maucune se porta à sa rencontre à la tête d'un détachement de quatre-vingts gendarmes à cheval, le mit en déroute et le poussa jusqu'au pied de la montagne de San-Cristoval. D. Carlos de España, commandant en chef des troupes du blocus, furieux de cette retraite précipitée, sort de Villaba à la tête de trois cents cavaliers; mais cette colonne est elle-même sabrée par nos gendarmes et mise en déroute. D. Carlos fut blessé grièvement à la cuisse, et serait tombé en notre pouvoir, s'il n'avait été entraîné par les fuyards. Deux officiers, plusieurs dragons et huit chevaux du régiment de Villaviciosa restèrent en nos mains. A deux heures après midi, après que nos fourrageurs eurent fait une bonne récolte, nos troupes se retirèrent en bon ordre, malgré les feux d'artillerie et de mousqueterie de l'ennemi.

Nous eûmes huit hommes de tués et soixante-douze de blessés, dont six sapeurs (1). Une autre colonne forte de deux cents hommes, qui avait débouché de la citadelle pour faire une diversion, s'empara du fort du Prince, où elle prit des vivres et divers ustensiles, après quoi elle rentra.

Dans les premiers jours d'octobre, les vivres étaient presque épuisés. Les chiens, les chats et les animaux les plus immondes étaient devenus des mets exquis. Les soldats recherchaient toutes espèces d'herbes et de racines, et plusieurs s'empoisonnèrent en mangeant de la ciguë. De plus, le service était très-pénible, car les troupes étaient constamment au bivouac, et n'avaient qu'un jour de repos sur deux. L'honneur et la raison pouvaient seuls soutenir le courage du soldat : quelques hommes néanmoins désertèrent, entre autres quinze Espagnols et quelques soldats des départements réunis à la France. Le gouverneur entretenait la garnison dans l'espoir d'être débloquée ou de s'ouvrir un passage les armes à la main, après avoir fait sauter la place; et ce projet flattant beaucoup les soldats qui s'indignaient à l'idée de se rendre prisonniers, il voulut reconnaître s'il avait quelques chances de succès, et si l'ennemi était en mesure de l'arrêter. En conséquence, le 10 oc-

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 1.

tobre, l'adjudant commandant Maucune sortit avec six cent cinquante hommes d'infanterie et quelques gendarmes à cheval, les seuls qui eussent encore conservé leurs chevaux. Cette colonne se porta dans la plaine de Burlada, en avant du faubourg de la Madeleine, et s'empara de la maison Souza. Mais les Espagnols, qui se tenaient cachés à cause du mauvais temps, montrèrent beaucoup de troupes, et engagèrent une très-vive fusillade. Leur cavalerie se développa avec audace et sabra plusieurs de nos tirailleurs. L'adjudant commandant Maucune eut son cheval tué sous lui, et aurait été fait prisonnier sans quelques gendarmes qui le délivrèrent. Néanmoins, le feu des remparts tint l'ennemi, et nos troupes rentrèrent dans la place. Nous eûmes quatre hommes de tués et soixante-quinze de blessés. Une autre colonne de deux cents hommes avait fait une diversion sur le fort du Prince, qu'elle occupa pendant plusieurs heures.

Cette sortie nous convainquit des difficultés que nous éprouverions à forcer les lignes du blocus. L'ennemi se tenait sur ses gardes; il avait considérablement renforcé ses postes par de nouvelles troupes; il avait formé de nouvelles coupures sur les routes, et établi des télégraphes et des signaux de nuit sur les montagnes. Cependant le gouverneur se serait décidé à tenter le passage,

s'il eût été assuré que cette mesure serait approuvée par le maréchal Soult; mais, n'ayant pas reçu d'ordres, bien qu'il en eût demandé par quelques hommes affidés qui étaient porteurs de lettres chiffrées, il n'osa rien tenter, et se décida à conserver la place tant qu'il aurait une once de pain dans les magasins. Malheureusement ce jour de détresse n'était pas éloigné, et nous voyions en frémissant s'approcher l'heure où nous serions contraints de capituler.

L'ennemi, de son côté, ne négligeait aucun moyen de nous ôter l'espoir d'être secourus. Il nous avait instruits des efforts infructueux du maréchal Soult et de la chute de Saint-Sébastien. Il nous avait fait connaître les progrès de lord Wellington au delà des Pyrénées, et il n'avait pas manqué de nous annoncer les désastres de nos armées en Allemagne. Mais toutes ces nouvelles furent reçues par nous avec une juste défiance, et elles n'influèrent en rien sur la résolution que nous avions prise de nous défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Cependant la garnison s'affaiblissait chaque jour. Elle comptait plus de mille malades et huit cents blessés, et le scorbut, qui s'était déclaré dans les hôpitaux, y faisait d'affreux ravages. La famine était à son comble dans la ville. Les soldats n'avaient plus la force de se tenir debout ni de porter

leur fusil; ils ressembloient à des spectres ambulants. Plusieurs se traînèrent pour demander du pain jusqu'aux avant-postes de l'ennemi, qui les renvoyèrent avec mépris, en leur disant de retourner à Pampelune pour s'y faire enterrer, puisque le gouverneur ne voulait pas se rendre. La misère n'était pas moins grande parmi les habitants, et plusieurs moururent de faim.

Tel était l'état des choses le 24 octobre, lorsque le gouverneur, après avoir pris l'avis du conseil de défense, jugea qu'il était temps d'entrer en négociation pour la reddition de la place. En conséquence, il envoya l'adjudant commandant Maucune au quartier général de D. Carlos d'España. Ce général, qui n'était pas encore remis de sa blessure, refusa toute espèce d'entretien avec l'adjudant commandant Maucune, et délégua le lendemain, pour traiter avec lui, quelques officiers anglais et espagnols. Les discussions furent orageuses et durèrent deux jours. Lord Wellington ayant fait savoir qu'il voulait que la garnison fût prisonnière et transportée en Angleterre, et qu'aucune capitulation ne pourrait être conclue sur des bases contraires à cette résolution, les négociations furent rompues. La garnison était indignée d'une condition aussi dure. Le gouverneur fit transporter tous les malades à la citadelle; il fit charger les mines préparées sous les remparts, et brûler sur les

glacis, en présence des postes ennemis, une grande quantité de caissons et d'affûts. Tous les Français parurent décidés à s'ensevelir sous les ruines de la ville, ou à se faire jour à travers les rangs de l'ennemi.

Cette démonstration fit d'abord quelque effet, et l'ennemi en parut ébranlé; mais, trop bien informé de notre misère, il se rassura et ne voulut point lâcher sa proie. D. Carlos d'España fit jeter à nos avant-postes une lettre adressée au gouverneur, pour le rendre responsable de toute détermination désespérée qu'il pourrait prendre (1). Pour répondre à cette lettre, le général Cassan fit tirer plusieurs coups de canon sur les postes ennemis.

Cependant, la rupture des négociations et une nouvelle réduction dans la ration avaient jeté les soldats dans un abattement qu'on ne peut exprimer. La désertion prit un caractère alarmant, et la sûreté de la place était compromise. Le 29 octobre, le gouverneur jugea qu'il ne pouvait tarder plus longtemps à entrer en arrangement, et fit sortir un nouveau parlementaire qui se rendit au quartier général espagnol. D. Carlos envoya le lendemain aux avant-postes ses délégués. La capitulation fut signée le 31 au soir (2), et la place fut

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 2.

(2) Voir pièces justificatives, n° 3.

livrée à l'ennemi le 1<sup>er</sup> novembre à deux heures de l'après-midi, après qu'on eut distribué aux soldats les dernières onces de biscuit qui restaient en magasin.

Dans ce blocus, qui dura trois mois, la garnison perdit cinq cent dix hommes, non compris plus de huit cents blessés et mille malades restés aux hôpitaux. Elle tira huit mille cent sept coups de canon, et un grand nombre de bombes et d'obus. Ses vigoureuses sorties donnèrent à l'ennemi, dès le commencement du blocus, une haute opinion de sa vigueur et de sa force, ce qui l'obligea de laisser près de vingt mille hommes pour la contenir. Elle mit une célérité incroyable à exécuter tous les travaux de défense. Elle supporta les plus grandes privations avec un courage héroïque, et, par sa conduite, elle mérita les éloges mêmes de l'ennemi (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n° 4.

---

# ÉTAT

DES TROUPES COMPOSANT LA GARNISON DE PAMPELUNE.

---

## ÉTAT-MAJOR.

Le baron Cassan, général de brigade, gouverneur.

Le baron de Maucune, adjudant commandant, chef de l'état-major.

Vincent, colonel de gendarmerie.

Germain, lieutenant-colonel de gendarmerie.

Wander-Capellen, chef de bataillon, commandant de la place.

Mortemart, chef de bataillon, commandant de la citadelle.

Pomade, lieutenant, aide de camp du général Cassan.

## INFANTERIE ET CAVALERIE.

|                                                    |               |             |
|----------------------------------------------------|---------------|-------------|
| 52 <sup>e</sup> régiment.....                      | 2 bataillons. | } 3361 hom. |
| 117 <sup>e</sup> id.....                           | 1 id.         |             |
| Détachements de divers corps.....                  | 1 id.         |             |
| 3 <sup>e</sup> légion de gendarmerie à cheval..... | 1 escadron.   |             |

## ARTILLERIE.

### ÉTAT-MAJOR.

Doguerau, colonel, commandant de l'artillerie.

Chauveau, capitaine.

L'Archantel, lieutenant.

### TROUPES.

|                        |                              |                            |
|------------------------|------------------------------|----------------------------|
| Artillerie à pied..... | 6 <sup>e</sup> régiment..... | 3 <sup>e</sup> compagnie.  |
| Ouvriers.....          | .....                        | 12 <sup>e</sup> compagnie. |

## GÉNIE.

### ÉTAT-MAJOR.

Legentil, major, commandant du génie.

Daguenet, capitaine.

### TROUPES.

|              |                    |                         |         |
|--------------|--------------------|-------------------------|---------|
| Sapeurs..... | 1 détachement..... | { Callot, lieutenant. } | 50 hom. |
| Mineurs..... | 1 détachement.     | " " "                   |         |



## **PIÈCES JUSTIFICATIVES.**



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Extrait du journal de la Corogne du . . septembre 1813.*

On ne peut se faire une idée de l'audace de cette poignée de forcenés qui composent la garnison de Pampelune. Le 9 de ce mois, six cents d'entre eux sont sortis de la place comme des furieux, ont sabré et culbuté tous nos postes, forcé les lignes du blocus et pénétré jusqu'au quartier général, où ils ont blessé grièvement notre brave général D. Carlos d'España, commandant en chef du blocus, qui, à la tête de 300 hommes de cavalerie et d'une nombreuse infanterie, n'a pu les arrêter. Ils ont enlevé à la tête de sa compagnie l'intrépide capitaine D. Jose Quesada, commandant une compagnie d'élite du régiment de Villaviciosa, et tous les cavaliers qui ont voulu le défendre. Enfin, après avoir tout ravagé pendant la journée, ils sont rentrés le soir dans Pampelune, emportant, comme de coutume, tout ce qui leur convenait. On assure que trois cents de ces téméraires ont pénétré jusqu'à l'Écumbéri et menacent Tolosa. Il est bien plus que temps que lord Wellington avec sa grande armée prenne des mesures vigoureuses pour réduire ces forcenés; autrement nos hôpitaux de Vitoria ne seront bientôt plus à l'abri de leurs entreprises.

## N° 2.

*Lettre de D. Carlos d'España au général Cassan.*

J'ai appris avec horreur que l'on travaillait depuis plusieurs jours à faire des fourneaux sous les remparts de la place pour les bouleverser. Cette nouvelle m'a d'autant plus surpris que je m'étais persuadé que votre caractère et vos vertus militaires ne vous permettraient pas de prendre une si indigne résolution qu'un vil désespoir pourrait seul suggérer.

Vingt-cinq mille baïonnettes, non compris celles de l'armée, et quinze cents cavaliers, vous attendent au sortir de la place et dans les défilés des Pyrénées. Peine de mort est portée contre celui qui dans ce cas présenterait un prisonnier. Les retranchements qu'on a semés sur les chemins arrêteront votre marche, et je me suis assuré que l'emplacement et la disposition de ces ouvrages ne seront connus ni de votre souverain, ni de vous, ni d'aucune autre personne à vos ordres. D'ailleurs, si quelqu'un parvenait à s'échapper à la fureur et à la vengeance de mes soldats, il périrait infailliblement de la main des paysans qui sont armés et qui seront avertis de votre marche dans moins d'un quart d'heure, jusqu'à dix lieues tout autour de cette place.

## N° 3.

*Capitulation de Pampelune.*

Le général de brigade Cassan, baron de l'Empire, officier de la Légion d'honneur, gouverneur des place et citadelle de Pampelune, pour S. M. I. et R. Napoléon, et le maréchal de camp don Carlos de España, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandant général des troupes espagnoles et alliées formant le blocus desdites place et citadelle, ont nommé, pour discuter et arrêter les articles de la capitulation aux termes de laquelle ces mêmes place et citadelle seront remises au pouvoir des susdites troupes, savoir :

M. le général Cassan, M. l'adjutant commandant L. de Maucune, baron de l'Empire, membre de la Légion d'honneur, chef de l'état-major ; et M. le général de España, M. le brigadier don François Denis Vives, commandant général du troisième district de la ligne du blocus, M. le capitaine du génie Goldfinch, au service de S. M. B., et M. le colonel don Ventura de Mena, chef de l'état-major de la deuxième division du quatrième corps d'armée espagnole.

Ces officiers se sont réunis entre les avant-postes de la place et ceux des troupes du blocus, dans le local de l'hôpital de Saint-Pierre, et, après avoir échangé leurs pouvoirs respectifs, sont convenus, aujourd'hui 31 octobre 1813, des articles suivants, sauf la ratification de leurs généraux :

**ARTICLE 1<sup>er</sup>.** La garnison sortira de la place avec tous les honneurs de la guerre. La garnison française sortira de la place avec tous les honneurs de la guerre.

honneurs de la guerre, pour rentrer en France, et elle sera escortée jusqu'aux avant-postes de l'armée française par un détachement de l'armée alliée.

La garnison s'engage à ne pas servir contre les armées alliées pendant un an et un jour, ou jusqu'à parfait échange.

**ART. II.** Les sous-officiers et soldats conserveront leurs havresacs, et les officiers leur épée et leurs propriétés.

neurs de la guerre, déposera les armes, les drapeaux et les aigles à trois cents toises de la barrière, se rendra prisonnière de guerre aux armées espagnoles et alliées, et continuera sa marche vers le port du Passage pour y être embarquée et conduite en Angleterre.

M. l'officier commandant l'escorte de la garnison dans sa marche prendra toutes les mesures convenables pour assurer l'exécution des articles de la capitulation envers toutes les personnes qui y sont comprises.

Accordé, à condition que la place et la citadelle seront remises sans qu'il y ait été commis aucune dégradation, et que l'artillerie, les projectiles et toutes les munitions restantes, seront trouvés sans qu'on ait rien fait pour les détériorer, et qu'il reste à la garnison pour trois jours de vivres.

S'il existe des mines de destruction dans les ouvrages de la place et de la citadelle, la poudre dont elles pourraient être chargées en sera retirée avant la remise de la place.

Accordé aussi puisqu'il n'existe aucun doute que la garnison française s'est comportée honorablement envers les habitants de la ville pendant le blocus, et que ceux-ci n'ont aucun grief contre elle.

**ART. III.** Les officiers de santé et les employés de l'armée française suivront la même destination que la garnison et jouiront des mêmes avantages.

Accordé, et S. E. lord Wellington, commandant en chef les armées alliées, pourra proposer à S. Exc. le général en chef de l'armée française de les échanger contre des personnes espagnoles, et nommément de la Navarre, qui sont détenues en France comme prisonnières.

**ART. IV.** Les militaires amputés et tous ceux qui sont hors d'état de reprendre du service rentreront en France au fur et à mesure qu'ils pourront supporter les fatigues du voyage.

Ils resteront prisonniers de guerre jusqu'à leur échange, et suivront la même destination que la garnison.

**ART. V.** Les malades qui resteront à l'hôpital seront traités avec tous les soins dus à leur état; il restera avec eux le nombre d'officiers de santé et d'employés nécessaire; et aussitôt qu'ils seront parfaitement rétablis, ils suivront la destination de la garnison, eux et les personnes restées pour les soigner.

Accordé.

**ART. VI.** Il sera fourni par l'armée alliée le nombre de voitures, chevaux ou mulets, nécessaires pour le transport des bagages et des hommes éclopés.

Accordé en tout ce qui pourra être fourni par le pays.

**ART. VII.** Le logement et les vivres seront fournis aux troupes de la garnison dans les lieux d'étape, conformément aux règlements, par les soins et aux frais de l'armée alliée.

L'armée alliée fera faire aux troupes de la garnison toutes les fournitures en vivres qu'elle pourra leur procurer dans le voyage.

Le logement sera fourni dans les gîtes de la route.

**ART. VIII.** Les militaires de

Accordé.

La garnison étant très-affaiblis par les privations qu'ils ont eues à supporter, les lieux d'étape sur la route qu'ils auront à suivre seront le plus rapprochés possible.

ART. IX. Les Français non combattants qui se trouvent en ce moment dans la place de Pampelune, ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre et seront libres de se rendre en France.

ART. X. Il sera accordé des passe-ports pour se rendre en France à tous les vieillards sexagénaires, aux femmes et aux enfants des militaires et employés de l'armée française.

ART. XI. Les Espagnols et les Français domiciliés en Espagne, antérieurement et postérieurement à l'an 1808, et qui, depuis cette époque, ont servi dans quelque emploi civil, ne seront aucunement inquiétés, eux ni leurs familles, dans leurs personnes, ni dans leurs biens, à cause de leur opinion ou du parti qu'ils auront pris.

Les familles de ceux d'entre eux qui, dans le courant du mois de juin dernier, ont suivi l'armée française, recevront protection pour eux et pour leurs propriétés.

ART. XII. Les officiers maintenant prisonniers de guerre à

Ils pourront être échangés contre des Espagnols de l'état civil qui sont détenus en France, et nommément des habitants de la Navarre.

Il en sera référé par le commandant général du blocus à S. E. le général en chef duc de Ciudad-Rodrigo, avec un intérêt particulier.

Ces personnes resteront sous la protection des lois sages qui gouvernent l'Espagne.

Les officiers de tout grade qui se trouvent sur parole dans la



Pampelune sur parole, n'étant pas dégagés par la présente capitulation, ils ne pourront servir contre la France ou contre ses alliés avant leur parfait échange.

place de Pampelune, ou détenus, seront remis sans échange au commandant général des troupes du blocus, car en droit tous les individus militaires qui se trouvent dans une place obtiennent leur liberté lorsque l'armée à laquelle ils appartiennent en prend possession.

ART. XIII. Il sera nommé de part et d'autre des commissaires pour remettre et prendre possession des objets concernant l'artillerie, le génie et l'administration générale.

Accordé. Les plans appartenant à la place et autres papiers publics seront fidèlement consignés aux commissaires espagnols par ceux de la place.

ART. XIV. M. le général gouverneur de la place aura la faculté d'envoyer un officier de Pampelune, par le chemin le plus court, à S. Exc. le général en chef de l'armée française, pour lui transmettre la présente capitulation et lui en faire connaître les motifs. Cet officier sera suffisamment escorté pour sa sûreté jusqu'aux avant-postes de l'armée française et ne sera pas considéré comme prisonnier.

Accordé.  
Cet officier ne pourra être d'un grade au-dessus de celui de capitaine.

Il sera considéré comme prisonnier de guerre sur parole jusqu'à son échange, qui pourra avoir lieu de suite contre un officier du même grade de l'armée espagnole.

Toutes les dépêches dont il sera porteur devront être ouvertes.

ART. XV. Aussitôt que l'échange de la ratification sera fait, les commissaires nommés conformément à l'article XIII de la présente capitulation seront admis dans la place pour y remplir leur mission.

Accordé.

Le même jour, et immédiatement après l'échange des ratifications, des détachements des

troupes du blocus pourront occuper la porte de secours de la citadelle et la porte de France en ville; et, pour éviter toute espèce de désordre et de confusion, les troupes du blocus ne pourront entrer dans la place et la citadelle qu'après que les troupes françaises en seront sorties.

ART. XVI. La garnison sortira de la place le premier novembre à deux heures de l'après-midi, par la porte Neuve.

Accordé.

ART. XVII. Il est bien entendu que la garnison de Pampelune jouira de tous les avantages qui pourraient lui être garantis par un armistice ou tel autre arrangement qui aurait été convenu entre S. M. l'empereur et roi Napoléon et les puissances coalisées avant la ratification de la présente capitulation.

Refusé.

ART. XVIII. S'il s'élevait quelques discussions sur l'exécution des articles de la présente capitulation, l'interprétation en serait toujours faite à l'avantage de la garnison.

Accordé.

#### RÉPONSES.

Il ne sera donné aux personnes désignées ci-contre aucune facilité de la part de la garnison pour s'expatrier.

ARTICLES IMPOSÉS à la garnison par MM. les officiers de l'armée alliée fondés de pouvoirs.

Aucun Espagnol, sans distinction de sexe ni de classe, ne pourra suivre la garnison française dans sa destination, et il restera sous la protection des lois quel qu'il soit, civil ou militaire.

Les prisonniers de guerre dont il est mention dans cet article seront rendus à l'armée alliée, ainsi que les déserteurs, s'il y en a.

Il sera d'autant plus facile de satisfaire à cette demande, lorsque les deux nations viendront à traiter de leurs intérêts respectifs, qu'il est dû beaucoup au gouvernement français pour les contributions arriérées de la Navarre, et que même la ville et plusieurs habitants de Pampelune doivent ensemble, à l'époque du 1<sup>er</sup> janvier de l'année courante, pour divers objets, la somme de trois cent trente mille six cent quatorze réaux de vellon.

Tous les prisonniers de guerre, sans exception, et les déserteurs appartenant aux armées espagnole et alliée seront remis immédiatement, après la ratification de la capitulation, aux troupes desdites armées, sans échange.

L'emprunt forcé de vingt mille duros levé pendant le blocus sur les habitants de Pampelune, dont les fonds ont été employés au payement de la solde des troupes de la garnison, n'ayant pu être recouvré pour cause de l'occupation du pays par les armées alliées, cet objet sera reconnu comme une créance de l'Espagne sur le gouvernement français, et devra entrer en compensation lorsqu'à la paix les intérêts des deux nations seront réglés.

Fait double devant Pampelune, le jour, mois et an que dessus, et avons signé.

*Signé* : FRANÇOIS DENIS VIVES.

BARON DE MAUCUNE.

W. GOLDFINCH.

VENTURA DE MENA.

La présente capitulation ratifiée dans toutes ses parties. A Pampelune, le 31 octobre 1813.

Le général gouverneur,

*Signé* : BARON CASSAN.

Apravado y ratificado por mi mariscal de campo de los exercitos nacionales de España, cavallero del real

orden militar de San-Luis y de San-Juan de Jerusalem, comandante general del cuerpo de exercito que forma el bloqueo de la plaza de Pamplona en virtud de la autorisacion del Excelentisimo Señor general en xefe de los exercitos aliados y nacionales de España, duque de Ciudad-Rodrigo.

En el Campamento al frente de Pamplona à las cinco de la tarde del dia treinta y uno de octubre de mil ocho cientos y trece.

*Signé* : D. CARLOS DE ESPAÑA.

N° 4.

*Rapport du général Cassan , gouverneur de Pampelune, au ministre de la guerre , sur la défense de cette place.*

Pampelune, le 1<sup>er</sup> novembre 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'adresser à V. Exc. une copie de la capitulation que le manque absolu de subsistances m'a mis dans la pénible nécessité de conclure pour la ville et la citadelle de Pampelune, le 31 octobre, après un blocus très-resserré pendant cent vingt-neuf jours.

Le commandement de cette place me fut confié par M. le général baron Clausel, commandant l'armée du nord de l'Espagne, le 18 juin dernier, au moment de son départ pour se porter sur l'Èbre avec une partie de son armée et deux divisions de l'armée de Portugal. On était bien loin de prévoir alors que Pampelune serait bientôt exposé à un siège régulier; mais le 23 du

même mois, le bruit courut en ville dès le matin, qu'une bataille donnée à Vitoria le 21 avait eu pour résultat la retraite des armées commandées par S. M. C. le roi Joseph Napoléon; et, comme on était à la recherche des auteurs de cette nouvelle que rien ne pouvait accréditer, une colonne que l'on aperçut sur la route de Tolosa, et que l'on prit d'abord pour un convoi venant de France, quoiqu'il n'en eût point été annoncé, nous fit soupçonner la vérité; bientôt après, des officiers venant faire le logement du roi, de ses ministres et de sa garde, nous la confirmèrent.

J'ordonnai alors des dispositions pour recevoir S. M., et je fis prendre toutes les mesures convenables pour éviter, autant que possible, dans la ville, la confusion souvent inévitable d'un grand mouvement de troupes.

Le roi fit son entrée dans la place à huit heures du soir, y séjourna le 24, et en partit le 25, à une heure du matin, pour se rendre par Zubiri à Roncevaux avec ses troupes, et avec l'armée du Midi, qui s'était mise en mouvement dès la veille.

L'armée de Portugal avait pris à gauche, le 23, pour se porter par Irursun dans la vallée de Bastan, ayant laissé la plus grande partie de sa cavalerie en tête des deux armées du Midi et du Centre.

Pendant le séjour de S. M. C. à Pampelune, je lui donnai tous les renseignements que je possédais sur la situation de la place et sur nos ressources, et je lui remis l'état des approvisionnements de siège et du matériel de l'artillerie.

L'armée du Centre, qui, le 24, avait remplacé l'armée

du Midi sous les murs de la place, se mit en marche pour Roncevaux le 25, à trois heures du matin. Son arrière-garde était encore en vue, lorsque l'on aperçut, débouchant de Barioplano, la tête de l'avant-garde de l'armée ennemie, dont quelques cavaliers qui étaient venus nous observer de trop près furent reçus à coups de canon.

Les troupes qui se trouvaient disséminées en Navarre ont été emmenées, savoir : celles qui étaient à Irursum, à l'Écomberi et à Ariba, ont suivi un bataillon du cent et unième régiment, qui se rendait de Pampelune à Tolosa, le 18 juin; celles qui occupaient Roncevaux et Orbeicota, ont suivi les armées du Midi et du Centre; et celles qui étaient à Logroño et à Tudela, ont été recueillies par l'armée du Nord qui, d'après tout ce que j'ai pu en savoir depuis, s'est retirée par Logroño, Lodoso et Tudela, vers Saragosse, d'où elle a dû se rendre à Jaca.

Livrés dès le 25 juin à nos propres ressources, nous dûmes nous occuper sans délai d'augmenter nos moyens de défense, et l'on y travailla sur-le-champ. Tous les postes extérieurs furent retirés, à l'exception de celui du faubourg de la Rochepea, que nous avons toujours occupé. Tous les bois et ustensiles du moulin à poudre furent portés à la citadelle. Ce moulin avait été entouré d'un fossé et d'un rang de palissades, ce qui avait suffi dans le temps contre les insurgés; cet établissement était d'ailleurs sous le feu de la place; mais comme, dans les circonstances où nous nous trouvions, l'ennemi aurait pu profiter de ce point d'appui

pour favoriser un coup de main contre le faubourg et le front de la Rochepea, on s'empressa de le démanteler et d'en enlever les palissades qui nous furent d'une grande utilité pour les divers retranchements et coupures qu'il fallait exécuter en ville. Deux mille cinq cents piques furent retirées de l'arsenal et placées sur le parapet des courtines de la place, pour repousser toute tentative d'escalade. Il fut formé un conseil de défense composé de M. l'adjudant commandant baron de Maucune, chef d'état-major du troisième gouvernement; de MM. les colonels Doguerau, de l'artillerie, baron Grenier, du cinquante-deuxième régiment, et Vincent, de la troisième légion de gendarmerie; de M. le major du génie Legentil; de MM. les chefs de bataillon Wander Capellen, commandant de la place, et Mortemart, commandant de la citadelle, et de M. le commissaire des guerres Stouhlen, faisant les fonctions [de commissaire ordonnateur du troisième gouvernement.

Les ouvrages qui avaient été faits à l'époque du 18 juin mettaient seulement la place à l'abri d'une surprise; il fallut donc y ajouter ceux que nécessitait la probabilité d'un siège régulier. Comme d'ailleurs il n'était plus temps de s'occuper de mettre en état les ouvrages extérieurs de la place, pour éloigner les attaques, et que ces ouvrages, eussent-ils été d'une bonne défense, n'auraient pu être occupés, à cause de la faiblesse de la garnison, on se borna à l'exécution des travaux nécessaires pour assurer la défense de l'enceinte, ainsi que celle des demi-lunes et contre-gardes,

Les bastions n<sup>os</sup> 4 et 5 de la citadelle furent aussitôt retranchés à la gorge, pour servir de réduit, dans la supposition où l'ennemi serait parvenu à forcer la brèche. Deux autres bastions du front d'attaque présumé de la citadelle furent retranchés et palissadés, l'un d'une épaule à l'autre, et le second, où se trouvait un cavalier, par quatre coupures établies dans le fossé, sur les deux faces et les deux flancs de ce cavalier. Dans la suite, on pratiqua neuf mines au corps de place, dont quatre à la ville et cinq à la citadelle. Ces mines avaient trois objets : le premier, d'en imposer à l'ennemi qui, indubitablement, devait en être informé par les déserteurs; le second, d'être prêt à faire sauter les fortifications dans le cas où l'armée venant nous débloquer, le général en chef en eût donné l'ordre; et le troisième, de capituler sur les décombres de la place, si, après avoir épuisé toutes nos ressources, l'ennemi avait eu la prétention de nous forcer de nous rendre à discrétion.

Les travaux du génie et de l'artillerie furent exécutés avec autant de précision que de célérité. Indépendamment des auxiliaires donnés à ces deux corps, des hommes de corvée pris sur la garnison leur furent adjoints pour être employés aux divers ouvrages pendant le premier mois. Ces hommes ne quittaient les ateliers que pour aller passer la nuit aux postes assignés aux corps dont ils faisaient partie. Les troupes ont bivouaqué sur les courtines et dans les bastions, presque toutes les nuits, pendant la durée du blocus; et, afin de ménager la santé des soldats, qui étaient extrêmement fatigués par de fréquentes sorties, par les



travaux et le service journalier, on fit construire quelques abris pour qu'ils pussent se mettre à couvert dans les temps pluvieux. Deux bataillons de la garnison étaient en réserve pendant la nuit sur la place d'armes, au bivouac comme le reste des troupes, pour se porter, en cas d'attaque brusque, sur les points menacés. Les troupes de la citadelle avaient aussi leur réserve pour le même but : ces dispositions ont eu lieu tout le temps du blocus, même la nuit qui suivit le moment où la capitulation fut signée.

Pendant les journées des 25, 26 et 27 juin, l'armée ennemie suivit en grande partie le mouvement de nos armées en longeant le mont San-Cristoval et le mont Escava, toujours hors de portée du canon de la place, pour aller prendre à Villava le chemin de Roncevaux. L'ennemi avait fait occuper la maison Rouge, pour appuyer ses mouvements. Des divisions parurent prendre la direction des vallées de Bastan et de Lanz, et d'autres troupes se dirigèrent par Orcoyen, les deux Gizurs et Noain, vers Tafala, sans doute dans l'intention de joindre l'armée du Nord à Saragosse, ainsi que nous l'annonça un déserteur anglais.

Un corps anglais sous les ordres du lieutenant général Picton fit l'investissement de la place. Les mouvements de ce corps, les dispositions qu'il prit dès le 26 juin pour occuper tous les couverts aux environs de la place, la construction de batteries sur les points dominants, et l'établissement, le 4 juillet, de postes en avant de ces batteries, s'exécutèrent avec tant de célérité, malgré notre feu, qu'il ne nous resta aucun doute

que nous serions bientôt attaqués. La garnison s'y attendait, et sa contenance n'en fut que plus ferme : aussi en a-t-elle toujours imposé à l'ennemi, qui cependant connaissait l'insuffisance de notre nombre pour garder tout le développement de la place. Il n'a jamais osé entreprendre d'attaque sérieuse ; il s'est borné à tirer presque tous les jours, et très-souvent la nuit, sur les postes établis dans les ouvrages avancés, et à lancer des obus et des boulets sur la place.

Dans la nuit du 13 au 14 juillet, les troupes anglaises du général Picton furent remplacées autour de la place par des troupes espagnoles venues de l'Andalousie, sous les ordres du général Charles O'Donnell. Celles-ci furent remplacées à leur tour dans les premiers jours d'août par d'autres troupes espagnoles venant de la Galice, au nombre d'environ vingt mille hommes, sous les ordres du général D. Carlos d'España. Le 28 juin, l'ennemi ayant voulu établir un poste au couvent de Saint-Pierre, situé entre les Capucins et le faubourg de la Rochepea, il en fut promptement délogé, et depuis, ce couvent est resté vacant et à notre disposition, toutes les fois que nous avons fait des sorties de ce côté-là.

Le 30, je tentai de faire enlever un troupeau de bœufs qui longeait le mont San-Cristoval, et à cet effet, je fis sortir cent hommes d'infanterie et quarante chevaux, commandés par M. le chef de bataillon Wander Capellen ; mais l'ennemi, qui occupait en force la maison Rouge et les hauteurs d'Ausoain, fit manquer ce coup de main.

Le 1<sup>er</sup> juillet, à une heure du matin, deux cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux, commandés par un officier supérieur, sortirent de la place par la porte de France, pour aller brûler le faubourg de la Madeleine, et tenter préalablement d'enlever un détachement que l'ennemi avait à la maison Souza, située à deux cent cinquante toises plus avant sur le chemin de Burlada. Cette expédition ne put pas réussir; l'ennemi s'était fortement barricadé et se défendit avec vigueur. Il lança beaucoup de grenades sur nos voltigeurs, qui tentèrent de forcer la porte, mais sans leur faire éprouver de perte. A leur retour, nos troupes mirent le feu au faubourg de la Madeleine, et apportèrent en ville, chez un prêtre qui remplissait depuis longtemps les fonctions d'aumônier de la garnison, les objets les plus précieux qui furent trouvés dans l'église; les maisons étaient évacuées depuis quelques jours.

Le même jour dans la matinée on coupa les arbres les plus rapprochés de la place, et l'on détruisit les couverts dont l'ennemi aurait pu profiter.

Le 11, un détachement qui était allé fourrager en avant de la porte Taconera, ayant été repoussé, je fis sortir de suite pour le soutenir trois cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux, sous les ordres de M. l'adjudant commandant de Maucune, chef d'état-major: il ne convenait pas en effet de laisser à l'ennemi l'avantage qu'il avait obtenu d'abord. On l'aborda franchement, et on le repoussa sur tous les points; et, malgré tous les moyens qu'il employa pour empêcher

nos fourrageurs de continuer leur opération, il ne put jamais y parvenir. Nos troupes lui firent tête avec beaucoup de résolution ; il avait fait avancer deux pièces de neuf, mais qui furent bientôt réduites au silence par le feu de la place. Une de ces pièces fut démontée par un de nos boulets. Les bonnes dispositions de M. de Maucune, sa fermeté et celle des troupes donnèrent le temps de faire un fourrage complet. L'ennemi a dû beaucoup souffrir du feu de notre mousqueterie et de notre artillerie : pendant l'action, plusieurs de ses boulets et obus tombèrent en ville, mais sans faire de mal. Nos troupes rentrèrent en bon ordre. Nous eûmes dans cette affaire trois hommes de tués et vingt de blessés, dont un officier, deux chevaux de tués et deux de blessés.

Le 15, deux cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux étant sortis, sous les ordres de M. Germain, chef d'escadron de gendarmerie, pour aller protéger deux cents moissonneurs de la garnison, qui s'étaient portés en avant de la porte Saint-Nicolas, il fallut déloger l'ennemi du fort du Prince, et s'y maintenir. Une compagnie de grenadiers du cinquante-deuxième régiment fut chargée de cette expédition, qui fut exécutée parfaitement. Mais l'ennemi fit avancer des troupes fraîches, et, protégé par le feu de ses batteries de Mondillori et de Cordovillas, il força nos soldats de se replier avec la moisson qu'ils avaient eu le temps de faire. L'ennemi perdit beaucoup de monde pour reprendre le fort, qui fut longtemps disputé. De notre côté, nous eûmes six hommes de tués et dix-neuf de blessés.

Le 19, cent soixante hommes d'infanterie, sous les

ordres de M. le colonel Vincent, et tous les gendarmes à cheval disponibles, sortirent pour aller couvrir cent moissonneurs de la garnison, qui devaient se porter en avant du faubourg de la Madeleine. A peine nos troupes furent-elles rendues dans le champ qu'elles devaient exploiter, que la fusillade s'engagea entre nos éclaireurs et les avant-postes de l'ennemi, qui bientôt après fit déboucher une colonne de douze à quinze cents hommes et de cent vingt chevaux. Mais nos batteries du front de la Madeleine tirèrent avec tant de précision, et notre détachement fit si bonne contenance, que les Espagnols ne purent faire aucun progrès, et nos moissonneurs continuèrent leur opération. Peu de temps après, l'ennemi, ne voulant pas rester plus longtemps exposé au feu de notre artillerie, se retira, et ne conserva que ses postes ordinaires, avec lesquels les nôtres continuèrent d'échanger quelques coups de fusil. Cependant on s'aperçut qu'il réunissait un corps de cavalerie derrière la maison Rouge, en faisant venir de ses cantonnements des cavaliers par groupe de dix et de vingt. Tout à coup, se croyant sûr de faire avec succès un houra sur nos moissonneurs et les postes placés pour les protéger, il déboucha impétueusement avec trois escadrons, forts chacun d'environ quatre-vingts hommes, ayant en tête la compagnie d'escorte du général en chef, Charles O'Donell, que l'on reconnaissait à ses colbacks; mais M. le colonel Vincent, que j'avais fait prévenir à temps, se mit à la tête de la gendarmerie à cheval, et, appuyé par un fort peloton d'infanterie, avec lequel marcha le chef de

bataillon Roussel à travers un feu de mousqueterie des plus nourris, il fit une charge si vigoureuse, malgré l'infériorité du nombre, que l'ennemi fut sabré et culbuté jusque près de la maison Rouge et de Burlada. On lui prit deux cavaliers, cinq fantassins et quatre chevaux. De l'aveu de ces prisonniers, il doit avoir eu dans cette journée au moins cent cinquante hommes mis hors de combat : plusieurs de ses morts restèrent sur le champ de bataille. Cette charge fit beaucoup d'honneur au colonel Vincent et aux braves gendarmes. L'infanterie qui les a soutenus n'a pas moins de part aux éloges mérités dans cette action, pendant laquelle notre artillerie tira parfaitement, et contribua beaucoup au succès obtenu sur la supériorité du nombre. Nous eûmes un homme de tué et neuf de blessés, dont un officier ; deux chevaux de tués et deux qui furent pris. Notre moisson fut abondante ce jour-là, pendant lequel on fit aussi un fourrage général.

Le 26, un feu de mousqueterie et d'artillerie très-vif se fit entendre dans la direction de Zubiri, depuis quatre heures du soir jusqu'à neuf heures. Nous dûmes croire que notre armée s'avancait, et, dans cette supposition, l'occupation de la maison Rouge pouvant nous être fort avantageuse pour inquiéter l'ennemi dans sa retraite, je la fis attaquer la même nuit, à onze heures, par deux cents hommes d'infanterie et vingt sapeurs munis de haches et de fascines incendiaires : cette colonne était commandée par le capitaine Roland, du cinquante-deuxième régiment. Mais ce poste avait été bien retranché, et il fut défendu avec tant d'opiniâtreté

que notre attaque ne put pas réussir. Nos troupes durent se borner à mettre le feu aux Capucins ; mais après leur retraite , l'ennemi parvint à l'éteindre. Nous eûmes dans cette expédition un homme de tué et deux de blessés.

Le 27, dans l'espoir que notre armée s'avancerait, sinon pour nous débloquent ce jour-là, du moins jusqu'en vue de la place, je fis sortir, sous les ordres de M. l'adjudant commandant de Maucune, sept cent cinquante hommes d'infanterie, douze sapeurs, munis d'outils et portant des fascines incendiaires, cent chevaux et une pièce de 4, dans l'intention d'attirer l'attention de l'ennemi de notre côté, de brûler la maison Souza et de faire une bonne moisson. Je donnai l'ordre à M. le chef de bataillon Marin, du cinquante-deuxième régiment, qui sortait avec M. de Maucune, de se porter à gauche du couvent de Saint-Pierre, avec deux cents hommes d'infanterie et la pièce de 4, afin de menacer la maison Rouge, et d'attirer l'ennemi à lui. Cet officier disposa très-bien sa troupe, et fit si bon usage de sa pièce de canon, que l'ennemi, qui s'avancait en force pour le déborder, fut arrêté sur place et vigoureusement contenu. Une autre pièce de 4, qui avait été placée en avant de la barrière de la porte de France, et vingt-cinq hommes établis dans la maison Garcia, située à environ deux cents toises de la place, dans la presque île formée par l'Arga, entre la ville et la maison Rouge, inquiétèrent beaucoup tout ce qui sortait de cette dernière maison pour se porter vers nos moissonneurs, et firent cesser le feu d'un détachement embusqué

dans le couvent des Capucins. M. l'adjudant commandant de Maucune, qui s'était porté en avant du faubourg de la Madeleine avec quatre cent cinquante hommes, la cavalerie et les sapeurs, s'empara de la maison Souza, y fit mettre le feu, et fit abattre plusieurs pans du mur du jardin. Après avoir repoussé l'ennemi sur tous les points, à la tête de la cavalerie, il fit travailler à la moisson, qui fut très-abondante, malgré le feu des batteries de l'ennemi et celui d'une forte ligne de tirailleurs soutenus par de gros pelotons. Nos troupes, qui étaient sorties à sept heures du matin, ne rentrèrent qu'à six heures du soir et en très-bon ordre. Nous eûmes deux hommes de tués et quarante-sept de blessés, dont un officier; deux chevaux de tués et deux de blessés. La perte de l'ennemi dut être beaucoup plus considérable, car l'artillerie de la place, ce jour-là comme toutes les fois qu'elle en a eu l'occasion, tira parfaitement bien.

Dans cette affaire, qui fait honneur à M. l'adjudant commandant de Maucune, MM. le chef de bataillon Marin, du cinquante-deuxième régiment, Calté, capitaine de gendarmerie à cheval, et Aubert, sous-lieutenant au cinquantième régiment d'infanterie légère, se sont fait remarquer.

Pendant l'action, la canonnade s'était fait entendre dans la même direction que la veille, mais plus près de la place. Nous vîmes filer beaucoup de bagages et de blessés, et vers les sept heures du soir l'ennemi réunit de fortes masses sur le plateau qui se trouve à droite de Huarte, et couronna le mont Saint-Michel, entre



Huarte et Villava, ainsi que le mont Escava et les montagnes qui s'étendent en avant d'Arré. Il désarma ses batteries, et mit le feu à ses munitions. Tout nous portait donc à croire que sa retraite était décidée, et que la levée du blocus était assurée pour le lendemain. Quelques coups de canon, que nous vîmes tirer à droite de Huarte, nous indiquèrent l'approche de notre armée, et redoublèrent l'espoir de la garnison, qui brûlait du désir de seconder les braves qui venaient à son secours. A neuf heures, on vit les feux de bivouacs des deux armées. Une partie de la nôtre couronnait les montagnes en deçà d'Oliogui et au-dessus de Garraiz.

Le 28, les deux armées étaient en présence et en vue de la place, occupant les mêmes positions que la veille. La canonnade et la fusillade avaient commencé dès le grand matin. L'ennemi s'était considérablement renforcé, car j'estimai qu'il avait de quarante-cinq à cinquante mille hommes en ligne, et j'ai su depuis que lord Wellington était arrivé en personne avec beaucoup de troupes qu'il avait amenées à marches forcées d'Irun et de Lesaca.

Je fis sortir, à six heures du matin, cinq cents hommes d'infanterie et cent chevaux, sous les ordres de M. le chef de bataillon Roussel, pour aller s'établir en avant du faubourg de la Madeleine et occuper l'ennemi; mais celui-ci ayant évité un engagement, parce que l'artillerie de la place le tenait en échec, on mit la sortie à profit pour faire une bonne moisson. L'ennemi tira beaucoup sur la ville, surtout de sa batterie

Sainte-Lucie. Des déserteurs, ayant appartenu à des corps français, profitèrent de la confusion qui régnait dans l'armée ennemie pour venir nous joindre ; ils nous assurèrent que les magasins de Huarte avaient été abandonnés aux soldats anglais, dans la crainte où était lord Wellington d'être forcé de les laisser au pouvoir des nôtres, et que tout paraissait disposé pour une retraite. Vers les trois heures après midi, la canonnade et la fusillade étant devenues plus vives dans la direction d'Arré, je présurai que la droite de notre armée voulait forcer ce point et déboucher par les cols du mont San-Cristoval et du mont Escava, d'où il lui eût été facile de nous donner la main. Je fis alors rentrer le détachement que j'avais fait sortir, afin de le réunir aux autres troupes de la garnison disponibles, pour faire au moment favorable une vigoureuse sortie avec du canon. J'avais fait préparer, pour être remis à l'armée, un parc de campagne de quarante bouches à feu, composé de quatre pièces de 12, six de 8, vingt-six de 4, et quatre obusiers de six pouces, avec leurs caissons et approvisionnements de toute espèce ; matériel que je devais au zèle et à l'activité de M. le colonel Dogueraud, officier d'artillerie d'un grand mérite. Mais nous ne pûmes être secourus encore ce jour-là, et il fallut remettre nos espérances au lendemain, qui ne fut pas plus heureux pour nous.

Dès le matin, le feu s'éloigna peu à peu, et le mouvement que l'ennemi fit en avant nous annonça la retraite de notre armée. Cependant je fis sortir quatre cent cinquante hommes d'infanterie et tous les gen-

darmes à cheval, sous les ordres de M. Caux, chef d'escadron de gendarmerie, pour aller s'emparer du fort du Prince et moissonner dans les environs. Ce fort étant évacué, on fit sauter un donjon en très-bonne maçonnerie qui était au centre; on en rapporta cent cinquante grenades chargées et une quarantaine d'outils de sape. Nous eûmes six hommes de blessés dans cette occasion par les tirailleurs ennemis.

Le 30, à la suite d'une vive fusillade qui se fit entendre dans le lointain, le reste de l'armée ennemie, qui était encore en vue, ayant marché en avant avec les équipages et les chevaux de main qui, le 27, s'étaient portés sur les derrières, nous dûmes perdre tout espoir d'être débloqués. La garnison en fut affectée, mais elle ne perdit rien de son ardeur ni du bon esprit qui l'a toujours animée. Ce jour-là même encore, comme dans plus de quarante sorties qu'elle fit dans le courant du blocus pour des reconnaissances et pour se procurer des moyens de subsistance, elle fit preuve de résolution. Trois cent quarante hommes d'infanterie et quatre-vingt-dix gendarmes à cheval que je fis sortir à sept heures du matin, sous les ordres de M. le chef d'escadron Germain, se maintinrent dans le fort du Prince et dans les environs, où ils firent une moisson très-abondante, et ne rentrèrent qu'à six heures du soir, malgré les attaques réitérées de l'ennemi et la feu de plusieurs de ses batteries. Nous eûmes quatorze hommes de blessés.

M. l'adjudant commandant baron de Maucune, chef d'état-major du troisième gouvernement, devant avoir

l'honneur d'adresser à Votre Excellence un journal contenant le détail des événements survenus pendant le blocus, je me bornerai à citer encore deux sorties principales, qui ont eu lieu du 31 juillet au 31 octobre.

Le 9 septembre, voulant obliger l'ennemi à montrer ses forces, et en même temps faire faire un fourrage général, je fis sortir cinq cents hommes d'infanterie, cinquante sapeurs, deux pièces de douze, et la gendarmerie à cheval, commandée par M. le chef d'escadron Caux, le tout sous les ordres de M. l'adjutant commandant baron de Maucune. Ces troupes furent disposées de la manière suivante : cinquante hommes d'infanterie allèrent se poster en tirailleurs dans les vignes, entre la lunette Saint-Bartholomé et la batterie qu'avait l'ennemi à Mendillori ; trente hommes allèrent occuper le couvent de Saint-Pierre ; vingt hommes furent placés à la maison Garcia dans la presqu'île, et vingt hommes dans le moulin de la Tejeria dit Caporoso, et dans une petite maison brûlée, à cent toises en avant, vers la maison Souza. Cela fait, M. l'adjutant commandant baron de Maucune, ayant ses deux flancs gardés, passa le pont de la Madeleine, avec le reste de son infanterie, deux pièces de 12 et quatre-vingts gendarmes à cheval, les seuls disponibles depuis qu'on avait commencé à distribuer de la viande de cheval, et il alla s'établir en avant du faubourg. Après avoir placé une ligne de tirailleurs dans les chemins creux qui se trouvaient entre lui et la maison Rouge, il fit attaquer d'abord la maison Souza, d'où l'ennemi fut délogé promptement. Il s'empara ensuite de la maison Lorenza,

située à environ cent quarante toises en avant ; mais ce fut en vain que les sapeurs , commandés par M. le capitaine du génie Daguenet et le lieutenant de sapeurs Callot, tentèrent d'y mettre le feu , parce que l'ennemi en avait retiré toutes les matières combustibles. Pendant ce temps-là , les cinquante hommes qui s'étaient portés en avant de la lunette Saint-Bartholomé , chassèrent l'ennemi d'une briqueterie située sur la rive gauche de l'Arga , et y mirent le feu. Les hommes postés au couvent de Saint-Pierre et à la maison Garcia inquiétèrent les détachements qui venaient d'Ansoain et d'Artica , ainsi que les postes des Capucins et de la maison Rouge. Les cent hommes de piquet au faubourg de la Rochapea se tinrent sous les armes , et prêts à entrer en action si le cas se fût présenté.

M. l'adjudant commandant baron de Maucune , après avoir laissé en réserve , en avant du faubourg de la Madeleine , M. le chef d'escadron Caux avec les deux pièces de 12 , une réserve d'infanterie et quelques cavaliers , s'était porté , avec le restant des gendarmes à cheval , au-devant d'un corps de cavalerie ennemie qui avait débouché de la maison Rouge dans l'intention de sabrer nos tirailleurs. Ne voulant pas laisser à ce corps le temps de porter les premiers coups , il le chargea vigoureusement , le mit en déroute , et le poursuivit jusqu'auprès de Villava. Dans cette charge , l'ennemi eut plusieurs hommes de tués et de blessés , et nous lui primes un capitaine , un maréchal des logis , un brigadier et un dragon , tous quatre du régiment de Villaviciosa , et huit chevaux. L'intention de M. de Mau-

cune était de revenir par la droite pour ramasser des hommes d'infanterie qui se sauvaient du côté de Villava, entre lui et la rivière; mais l'ennemi ayant fait sortir deux cents hommes de cavalerie de Burlada, et ayant en même temps repris avec des forces bien supérieures aux nôtres les maisons Lorenza et Souza et la briqueterie, M. de Maucune se retira avec les tirailleurs sur la réserve qu'il avait laissée près du faubourg de la Madeleine. De là, il partit avec de l'infanterie, et reprit la maison Souza, qu'il était important de conserver pour protéger nos fourrageurs qui n'avaient pas cessé de travailler. A deux heures après midi, le fourrage étant complet, nos troupes se retirèrent en bon ordre, malgré le feu de mousqueterie et d'artillerie de l'ennemi.

Pendant cet engagement, des détachements sortis de la ville et de la citadelle, sous les ordres de M. le capitaine Jacquemart, du cent dix-septième régiment, avaient attaqué et pris avec beaucoup de résolution le fort du Prince, où ils trouvèrent du pain et quelques ustensiles; mais, attaqués ensuite par des forces considérables, ils firent leur retraite en bon ordre. Dans cette journée, notre artillerie fit beaucoup de mal à l'ennemi, et fit taire deux pièces de quatre qu'il avait placées à l'angle du jardin de la maison Rouge et près de Burlada. Les Espagnols firent de grands efforts pour reprendre leurs postes avancés; et, à l'attaque qu'ils firent pour déloger nos sapeurs et nos grenadiers de la maison Lorenza, le général don Carlos d'España, commandant en chef du blocus, vint en personne ani-

mer ses troupes : il faillit être pris, après avoir été blessé d'une balle à la cuisse.

Cette affaire, qui n'eut pas tout le succès que nous en attendions, puisque nous ne pûmes pas incendier la maison Lorenza, ni abattre le mur et les arbres du jardin attenant, fut dirigée avec beaucoup de distinction par M. l'adjudant commandant baron de Maucune. Les troupes se conduisirent à merveille; parmi les officiers je dois citer particulièrement MM. les capitaines Pradeau, Barat, Guérin, l'adjudant-major Bailly, le lieutenant Mesnier, tous cinq du cinquante-deuxième régiment; le capitaine de gendarmerie Looa, qui eut son cheval blessé sous lui; le lieutenant Siccard, du même corps; le lieutenant de sapeurs Callot, le capitaine Jacquemart, du cent dix-septième régiment, et le lieutenant Pomade, mon aide de camp. La perte de l'ennemi a été considérable. Nous eûmes en tout huit hommes de tués et soixante-douze de blessés, dont un officier.

Le 10 octobre, comme depuis quatre jours on apercevait peu de monde autour de la place, je me déterminai à pousser une reconnaissance générale aussi loin qu'il serait possible de le faire. En conséquence, je fis sortir, sous les ordres de M. l'adjudant commandant baron de Maucune, six cent cinquante hommes d'infanterie et le peu de cavalerie qui nous restait. Ces troupes furent réparties de la manière suivante : cinquante hommes se portèrent en avant de la lunette Saint-Bartholomé, pour tirer sur les postes qu'avait l'ennemi en deçà de la redoute de Mandillori;

vingt hommes occupèrent le moulin de la Tejera, pour couvrir le flanc droit du faubourg de la Madeleine; cent hommes s'avancèrent jusqu'au couvent de Saint-Pierre, pour provoquer les détachements ennemis qui occupaient les Capucins, la maison Rouge et les villages d'Ansoain et d'Artica; quelques gendarmes à cheval se dispersèrent en tirailleurs entre le couvent de Saint-Pierre et le moulin de Santa-Engracia, en avant duquel furent placés cent cinquante hommes d'infanterie, avec ordre de faire des démonstrations d'attaque sur la redoute de Sainte-Lucie; le reste des troupes se porta en avant du faubourg de la Madeleine. L'ennemi, que le mauvais temps avait fait tenir caché pendant quelques jours, se montra en force sur tous les points, et nos troupes eurent fort à faire. Elles s'emparèrent néanmoins de la maison Souza, qu'elles conservèrent pendant toute l'action, et M. de Maucune, avec la cavalerie, soutenue par deux cents hommes d'infanterie, balaya toute la partie de plaine qui s'étend entre la maison Rouge et Burlada. Les redoutes de Mendillori, de Burlada et d'Escava, nouvellement établies, firent un très-grand feu, et dans une charge M. de Maucune eut son cheval tué sous lui. A l'instant, des cavaliers ennemis l'entourèrent, et l'auraient vraisemblablement fait prisonnier sans le secours de deux gendarmes à cheval et d'un sapeur du cinquante-deuxième régiment, qui malheureusement fut pris.

Pendant le combat, je fis jeter plusieurs bombes sur la maison Rouge; et deux cents hommes, sortis de la



citadelle, sous les ordres du capitaine Jacquemart, s'emparèrent du fort du Prince, où ils se maintinrent contre des forces très-supérieures. Les cent cinquante hommes qui avaient été placés en avant du moulin de Santa-Engracia, inquiétèrent beaucoup la redoute de Sainte-Lucie ; mais l'ennemi ayant envoyé des troupes contre eux, ils furent forcés de se replier. Un parti de cavalerie se disposait même à les charger, lorsque M. de Maucune, qui ramenait les troupes du faubourg de la Madeleine, s'en étant aperçu, marcha à eux avec les gendarmes à cheval et rétablit le combat.

Le but de la sortie étant rempli, j'ordonnai la retraite, qui s'exécuta dans le meilleur ordre possible. Cette sortie, que M. l'adjutant commandant baron de Maucune a conduite avec beaucoup d'intelligence et de valeur, comme toutes celles dont il a eu le commandement, nous causa une perte de quatre hommes tués, de soixante-quinze blessés, dont quatre officiers, et de deux soldats faits prisonniers. Nos troupes se sont battues avec l'intrépidité qui les distingue, et ont fait beaucoup de mal à l'ennemi. Je dois citer comme s'étant particulièrement fait remarquer le capitaine Barut, le sous-lieutenant Somis, du cinquante-deuxième régiment ; Jacquemart, capitaine au cent dix-septième régiment ; Decaën, lieutenant au cent quatorzième ; le lieutenant Pomade, mon aide de camp ; le sergent Colonge, du cent treizième ; et le sergent Gosselin, du cent dix-septième.

La garnison n'étant pas, bien s'en fallait, en nombre proportionné au développement de la place, et devant

cependant faire une aussi bonne défense que si elle eût été au complet, j'ai toujours évité de l'exposer à des pertes notables; c'est pourquoi je n'ai jamais fait attaquer les redoutes de l'ennemi. Une pareille entreprise nous eût coûté du monde, et nous eût exposés à voir nos colonnes coupées, les redoutes se trouvant à une distance de plus de huit cents toises. D'ailleurs l'ennemi aurait eu bientôt rétabli ce que nous lui aurions détruit, et, eussions-nous été heureux une fois, nous n'aurions pas les moyens de renouveler ces sortes d'attaques.

Dès le 25 juin, j'avais fait arrêter et garder à vue MM. le baron d'Armendaris, maréchal de camp, Ramirez, brigadier, Bodet, colonel, Jean de Miguel, lieutenant-colonel, et Firmin Mengos, officier de cavalerie, tous cinq prisonniers de guerre sur parole. A ma sortie de Pampelune, je leur ai signifié qu'ils ne devaient point se croire dégagés de leur serment par l'effet de la capitulation, et qu'ils s'exposeraient à être traduits à un conseil de guerre s'ils étaient pris les armes à la main avant leur échange, parce qu'ils auraient dû être conduits en France, et que ce n'était que par déférence qu'on les avait laissés dans leur pays.

Le 26 juin, le 9 et le 16 juillet, voulant diminuer la consommation des vivres, je fis sortir un grand nombre d'habitants; j'en fis sortir également le 7 août; mais l'ennemi tira impitoyablement sur eux, en tua un et en blessa deux, ce qui força les autres de rentrer, et par humanité je les reçus. Malgré cela, la ville était déjà réduite aux deux tiers de sa population ordinaire.

Le 28 juin, j'ordonnai de transporter de la ville à la citadelle les caisses, les papiers et les magasins, tant du gouvernement, des corps et des tribunaux, que des différentes administrations civiles ou militaires des deux nations.

Ce même jour, et le 9 août, je fis faire le recensement des habitants, et j'ordonnai des visites domiciliaires pour reconnaître les ressources en comestibles qui pouvaient se trouver dans chaque maison. Cette opération se fit à la fois dans les seize quartiers de la ville par un membre de la municipalité, un commissaire de quartier, un officier de la garnison et un employé de l'administration de l'armée. Mais quelques recherches que l'on pût faire, il ne fut jamais possible de faire verser par la ville dans nos magasins plus de denrées que celles qui se trouvent portées sur l'état général des subsistances, que je joins ici sous le n° 8. L'espèce de blocus déclaré par Mina s'exécutait rigoureusement depuis près de dix-huit mois : quelques paysans ayant été tués et d'autres mutilés par les insurgés pour avoir été rencontrés apportant des denrées à Pampelune, il n'en venait plus depuis ces atrocités, et les habitants ne pouvaient s'approvisionner.

Le 2 août, sur la demande qui m'avait été adressée la veille par le général espagnol commandant les troupes devant Pampelune, je lui envoyai trois chirurgiens et un infirmier, avec des médicaments et du linge, pour soigner les blessés de notre armée qui avaient été pris dans les dernières affaires. Ces employés n'avaient pas encore rejoint la garnison lorsqu'elle est sortie de la place, mais on m'a assuré que nos blessés étaient

très-bien traités, et que bon nombre d'amputations avaient réussi.

Le 5, le payeur n'ayant pas de fonds, circonstance dont j'avais rendu compte, le 24 juin, au maréchal Jourdan, chef d'état-major de S. M. C. le roi Joseph Napoléon, je frappai la ville d'un emprunt de quatre cent mille réaux de vellon. Cette somme, jointe à celle que quelques jours après je fis verser dans la caisse du payeur par la douane, par diverses autres administrations et par les corps, dans les caisses desquels je ne crus pas devoir laisser de fonds, vu les chances que nous avions à courir, me mit à même de faire payer un mois de solde à la garnison et aux employés des différentes administrations civiles et militaires des deux nations, et de faire donner des à-compte à quelques fournisseurs créanciers du gouvernement, au génie et à l'artillerie, qui avaient employé à l'acquit d'anciennes créances l'argent mis à leur disposition par M. le général baron Clausel. M. le receveur Pierron et M. le payeur Rivals produiront les comptes de recette et de dépense de ces sommes, et M. Pellou, secrétaire interprète de l'intendance, fournira tous les documents sur la vérification, la vente et l'emploi du tabac appartenant à la douane, dont une partie n'ayant pas pu être vendue fut distribuée à la garnison à dater du 20 septembre.

Le 15 août, jour anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur et Roi, fut célébré avec tout l'appareil que permettaient les circonstances où nous nous trouvions. La veille, au coucher du soleil, une salve de

cinquante coups de canon tirés à boulet sur les batteries de l'ennemi avait annoncé cette fête si chère aux Français. Cette salve fut répétée le 15 au lever du soleil et à midi. Une messe et un *Te Deum* furent chantés en musique à la cathédrale, où s'étaient rendues les autorités civiles et militaires. Après cette cérémonie, il y eut grande parade, et les troupes défilèrent aux cris de vive l'Empereur ! Le soir, après avoir fait la visite des hôpitaux, je réunis chez moi, au nombre de quarante, les principales autorités et les chefs de corps pour assister à un banquet, où j'eus l'honneur de porter un toast à S. M. l'Empereur et à la famille impériale. Cette santé fut annoncée à l'ennemi par plusieurs coups de canon, et accueillie avec enthousiasme par tous les convives. La garnison reçut en gratification une ration de viande et une ration d'eau-de-vie, et les hommes détenus pour faute de discipline furent mis en liberté.

Le 16 août, j'ordonnai qu'il serait distribué dès le lendemain de la viande de cheval, afin de conserver le plus longtemps possible la viande de bœuf pour le service des hôpitaux. J'avais prescrit, par arrêté du 13 du même mois, des dispositions concernant la vérification, l'estimation et le mode de paiement des chevaux pris pour être abattus.

Le 1<sup>er</sup> septembre, j'ordonnai de former deux dépôts des soldats isolés de toutes armes qui se trouvaient dans la place, afin de leur faciliter les moyens de participer à la solde payée aux autres troupes de la garnison.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence, joints

à une autre lettre en date de ce jour, 1<sup>er</sup> novembre, les procès-verbaux dressés pour constater la formation de ces dépôts et l'organisation de leurs conseils d'administration. Les hommes isolés étaient trop nombreux pour être mis en subsistance dans des corps sans entraver leur administration. Ils avaient été réunis jusqu'alors sous le commandement d'un capitaine et d'autres officiers, qui étaient chargés de les surveiller, de les diriger pour le service, et de leur faire distribuer les subsistances avec régularité.

Le 9 septembre, je chargeai M. Pellou, secrétaire de l'intendance, de faire publier et afficher que l'indigo et le tabac déposés au magasin de la douane seraient vendus, le tabac au prix fixé jusqu'à ce jour, et l'indigo au plus offrant et dernier enchérisseur.

Le 23, j'ordonnai que le tabac qui n'avait pu être vendu serait distribué à la garnison tous les cinq jours à dater du 25, et je chargeai M. le commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnateur, de veiller à ce que cette distribution se fit avec régularité, après qu'il aurait lui-même fait constater la quantité disponible.

Le 5 octobre, le général don Carlos de España, commandant le blocus, m'envoya un brigadier qui avait ordre de recevoir mes propositions si je désirais en faire relativement au sort de la place. Ma réponse fut négative. J'avais déjà reçu de ce général, et pour le même objet, plusieurs lettres, dont Votre Excellence trouvera ci-joint copie, ainsi que de mes réponses.

Le 13, j'ordonnai à tous les corps de la garnison de se pourvoir, dans les magasins du gouvernement et

des corps, de tous les effets d'habillement et de petit équipement dont ils avaient besoin. L'événement a prouvé qu'il eût été imprudent de ne pas disposer de ces effets. En suppliant Votre Excellence de vouloir bien ordonner que ces effets soient une gratification pour les corps qui en ont reçu, je remplis la promesse que je leur fis de vous demander qu'ils leur fussent délivrés à ce titre.

Le 23 octobre, nos ressources en subsistances touchaient à leur fin. Presque tous les chevaux et toutes les bêtes de somme avaient été mangés, et les herbes de toute espèce ainsi que les animaux les plus immondes étaient recherchés avec avidité par nos soldats. Plusieurs d'entre eux s'étant mépris sur la qualité des herbes, s'empoisonnèrent : un seul en mourut ; mais sans des secours administrés à temps, ils auraient infailliblement tous péri. Des symptômes de scorbut commençaient en outre à se montrer dans les hôpitaux. Toutes ces circonstances me mirent dans la nécessité de réunir le conseil de défense, pour lui faire connaître notre situation, et il fut résolu d'entamer des négociations pour traiter de la reddition de la place. En conséquence, M. l'adjudant commandant baron de Maucune se rendit, le 24, au quartier du général commandant le blocus, avec mes instructions, pour faire les premières ouvertures. Il devait se borner ce jour-là à s'assurer si le général espagnol était assez autorisé pour traiter, et il devait tâcher de sonder ses dispositions. N'ayant pas pu le voir, il dut se rendre, le 25, à Arica, où il fut reçu par trois officiers supérieurs, munis

de pleins pouvoirs. Il présenta ceux que je lui avais donnés, et les conférences commencèrent. Les débats furent longs ; mais les premières conditions imposées ne pouvant sous aucun rapport convenir à l'honorable conduite de la garnison, je fis rompre les négociations ; et quoique je ne dusse raisonnablement pas songer à tenter de forcer les lignes de l'ennemi pour joindre l'armée, puisque la troupe était réduite à un état d'épuisement si déplorable qu'à peine aurait-elle pu faire une lieue, et que je n'avais pas un seul cavalier monté ni aucun moyen de transports, je pris des dispositions pour en imposer encore à l'ennemi. Je donnai l'ordre aux officiers de réduire leur bagage au plus petit volume possible. Cent cinquante cartouches furent distribuées à chaque homme. On commença à démonter et à entasser les fourgons, les caissons et les affûts des pièces de campagne comme pour y mettre le feu ; on chargea les mines, et enfin l'on fit toutes les démonstrations pour faire croire à l'ennemi que nous voulions nous faire une trouée dans ses rangs. Ces dispositions produisirent le meilleur effet sur l'esprit des habitants, et je ne doutai point que leur appréhension de voir sauter la place ne se communiquât au dehors. Malheureusement la désertion s'était manifestée de manière à me faire prévoir des suites fâcheuses ; pénétré d'ailleurs de l'impossibilité de prolonger la défense au delà du 31, et convaincu qu'après avoir fait tout ce qu'il est humainement possible de faire, nous ne succombions pas sans obtenir cette portion de gloire qui accompagne toujours le courage malheureux, je me



déterminai, le 30, à rouvrir les négociations, à la suite desquelles fut conclue la capitulation que j'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence.

A l'exception de quelques lâches qui nous ont abandonnés aux époques les plus difficiles du blocus, et parmi lesquels il n'y a pas eu de chirurgien, comme l'a prétendu dans une de ses lettres le général don Carlos de España, la garnison s'est parfaitement bien conduite, et je n'ai eu qu'à me louer de ses services. Sa constance dans les travaux, comme dans les longues privations qu'elle a supportées, et son intrépidité dans les nombreuses sorties qu'elle a faites, ont excité l'admiration de nos ennemis. Elle s'estimerait heureuse si S. M. l'Empereur et Roi pouvait être satisfait de son dévouement : la récompense des braves est d'avoir bien servi leur souverain et leur pays.

Il est de mon devoir, Monseigneur, de recommander aux bontés de Votre Excellence et à la bienveillance de l'Empereur les officiers et sous-officiers que j'ai désignés comme s'étant distingués. Je dois citer d'une manière particulière M. le colonel Doguerau, officier d'artillerie d'une grande expérience et d'un zèle infatigable; M. le colonel Grenier, du cinquante-deuxième régiment; M. le colonel Vincent, de la gendarmerie; M. le major Legentil, du corps impérial du génie; et MM. les chefs de bataillon Vander Capellen, commandant de la place, et Mortemart, commandant de la citadelle. Tous ces officiers ont servi avec beaucoup de distinction.

L'assistance de M. l'adjudant commandant baron de

Maucune, chef d'état-major du troisième gouvernement, m'a été d'un grand secours. Votre Excellence remarquera qu'il a commandé dans presque toutes les sorties principales, où il a déployé beaucoup de bravoure et d'expérience. Son zèle et son activité sont d'autant plus méritoires que depuis deux mois il est atteint de douleurs qui le font beaucoup souffrir, surtout lorsqu'il monte à cheval : c'est un excellent officier, très-dévoué à Sa Majesté.

Les subsistances ont été administrées avec beaucoup d'économie, tant celles que nous avons en magasin, que celles que nous avons faites de vive force. Ces récoltes eussent été sans doute beaucoup plus abondantes, si le séjour à Pampelune de la plus grande partie de la cavalerie de l'armée du Nord, dans les premiers jours de juin, et le passage des armées du Midi et du Centre, ne nous eussent privés des ressources que nous offraient les environs. Les réductions qui eurent lieu sur les rations ont commencé le 29 juin, et ont continué d'avoir lieu progressivement, de telle manière que dans les derniers jours du blocus la ration n'était composée que de quatre onces de pain, quatre onces de viande de cheval, et une once de riz. Votre Excellence pourra se convaincre de cette vérité par l'inspection du tableau général des subsistances, qui prouve aussi qu'au moyen de ces réductions et des produits de la récolte nous avons prolongé la défense de la place de quarante-sept jours. La consommation moyenne était de cinq mille cinquante rations par jour, tant pour la garnison et les hôpitaux que pour les employés des

différentes administrations des deux nations. De plus, trois mille sept cent quatre-vingt-dix-sept individus, militaires et employés, qui sortent aujourd'hui de la place, ont reçu chacun douze onces de pain et dix onces de biscuit pour la subsistance de trois jours; c'était tout ce qui nous restait en magasin, déduction faite de ce que nous laissons pour l'hôpital.

Je ne dois pas laisser ignorer à Votre Excellence que la disette des vivres m'a mis dans la nécessité d'accorder des secours à l'hôpital civil et aux habitants les plus indigents. Il leur a été délivré en somme, douze cent trente-six rations complètes de pain.

Les hôpitaux militaires ont été bien servis et aussi bien approvisionnés que les circonstances ont pu le permettre. Dès les premiers jours de l'investissement, on eut la précaution de les placer dans les quartiers les moins exposés au feu de l'ennemi et les plus sains, et l'on a toujours eu le soin de réserver de la viande de bœuf pour les malades. Il reste encore pour les habitants deux mille six cent quatre-vingt-seize rations de viande sur pied, que j'ai ordonné de faire remettre au directeur des vivres, ainsi que de la farine, du vin, de l'eau-de-vie, du riz, du linge à pansement et autres approvisionnements pour environ huit jours; ce service est donc assuré jusqu'à ce que l'ennemi ait le temps d'y pourvoir. Dans aucun temps, la mortalité parmi les fiévreux n'a jamais dépassé les bornes ordinaires; le plus de blessés que nous avons perdus, sont ceux qui nous sont venus des armées, les 23 et 24 juin. Notre perte a été de cinq cent dix hommes, savoir : cent vingt-six

tués, cent quatre-vingt-quatre morts d'anciennes blessures, soixante-dix morts par suite de la fièvre, et cent trente déserteurs, dont quinze Espagnols.

Je suis obligé de laisser ici trois cent soixante-dix fiévreux ou blessés; je fais rester pour les soigner quinze officiers de santé et quatorze employés et sous-employés de l'administration, auxquels j'ai ordonné que l'on payât un mois de la solde arriérée, sur les derniers fonds qui restaient dans la caisse du payeur.

Le chef d'état-major, le colonel directeur de l'artillerie, le major commandant le génie, et le commissaire des guerres faisant fonctions d'ordonnateur du troisième gouvernement, auront chacun l'honneur d'adresser à Votre Excellence son rapport particulier sur ce qui le concerne. De mon côté, je joins ici les pièces que je crois indispensables de vous adresser :

1° La capitulation.

2° Ma correspondance avec le général commandant le blocus.

3° Trois arrêtés concernant l'emprunt de quatre cent mille réaux de vellon, la mise en consommation de la viande de cheval et la formation en dépôt des isolés de toutes armes, ainsi que deux ordres du jour que j'ai donnés, l'un le 25 août, jour où l'on trouva le premier placard de l'ennemi adressé aux soldats de la garnison, et l'autre, le 3 octobre, lorsque la désertion commença à se manifester.

4° La copie de deux lettres des 17 et 18 juin, qui m'ont été adressées par M. le général baron Clausel, commandant de l'armée du Nord.

5° La copie de deux lettres du 24 juin, que m'a adressées le maréchal Jourdan, chef d'état-major de S. M. C., et la copie d'une lettre que j'eus l'honneur de lui écrire le même jour, relativement aux finances et à l'évacuation d'un certain nombre de malades qui se trouvaient dans les hôpitaux.

6° La copie de trois billets que j'ai expédiés à MM. les maréchaux Soult et Jourdan, les 2 et 16 juillet, et le 26 septembre.

7° Six placards de l'ennemi, tels qu'ils ont été trouvés à différentes époques pendant le blocus, par les patrouilles extérieures.

8° Le tableau général des subsistances, depuis le 18 juin jusqu'au 31 octobre inclusivement.

9° Les copies des instructions et pleins pouvoirs que j'ai donnés le 23 octobre à M. l'adjudant commandant baron de Maucune, pour le charger des négociations relatives à la reddition de la place.

10° Une copie de la délibération du conseil de défense en date du 31 octobre.

11° Un plan de la place et des environs de Pampelune, sur lequel sont tracés les ouvrages de l'ennemi, et la position des armées française et anglaise, les 27, 28 et 29 juillet.

12° Une copie de la lettre que j'écris aujourd'hui à M. le maréchal Soult, duc de Dalmatie, en lui envoyant la copie de la capitulation.

13° Trois états relatifs à l'emprunt de quatre cent mille réaux de vellon, et aux versements faits dans la caisse du payeur des fonds provenant de la vente des

tabacs et de l'indigo trouvés dans les magasins de la douane.

Les officiers espagnols entrés hier soir dans la place, aux termes de la capitulation, pour inventorier et recevoir le matériel de l'artillerie et du génie, m'ont assuré que nous avons tenu en échec pendant tout le temps du blocus près de dix-neuf mille hommes, et qu'ayant été obligés de faire un service très-actif, ils avaient perdu beaucoup de monde par l'effet de notre feu et des maladies.

M. Pellou, secrétaire interprète de l'intendance de la Navarre, et M. Sallet, chef de division de la police à Pampelune, m'ont été très-utiles, chacun dans sa partie; ils suivent l'un et l'autre la destinée de la garnison.

Agréé, Monseigneur, etc.

*Signé* : CASSAN.

**DÉFENSE**  
**DU FORT DE MONZON,**  
**PAR LES TROUPES FRANÇAISES,**  
**EN 1813 ET 1814.**





---

# TABLE ANALYTIQUE

## DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                                                                                                                                  | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Description du fort de Monzon et de ses moyens de défense.....                                                                                                                                                   | 831    |
| Investissement de ce fort. — L'ennemi commence le siège, et entreprend plusieurs galeries de mine pour faire brèche.                                                                                             | 833    |
| Le garde du génie Saint-Jacques dirige avec industrie les travaux de défense.....                                                                                                                                | 835    |
| Les premières galeries de l'ennemi sont bouleversées par nos contre-mines.....                                                                                                                                   | 837    |
| L'assiégeant entreprend de nouvelles galeries. — Il tente de s'emparer du fort par escalade, mais il est repoussé....                                                                                            | 838    |
| Le garde du génie Saint-Jacques bouleverse à plusieurs reprises les mines de l'ennemi.....                                                                                                                       | 839    |
| Les Espagnols portent leur attaque du côté de la ville. — Les assiégés s'emparent de leurs galeries, qu'ils détruisent en partie.....                                                                            | 842    |
| Le commandant du fort, instruit de la reddition de Lérida et de Méquinenza, se décide à capituler après un siège de quatre mois et demi.—L'ennemi viole la capitulation en retenant la garnison prisonnière..... | 844    |

FIN DE LA TABLE.

1914

---

# DÉFENSE

## DU FORT DE MONZON,

PAR LES TROUPES FRANÇAISES,

EN 1813 ET 1814.

---

**M**ONZON est une petite ville de trois mille âmes, située en Aragon sur le chemin le plus direct qui de Saragosse conduit par Alcubières à Lérida. Elle se trouve au confluent de la Sosa avec la Cinca, et sur la rive gauche de ces deux rivières. Elle est adossée à une hauteur sur le sommet de laquelle s'élève le château, à cent dix mètres au-dessus des basses eaux de la Sosa, et où l'on arrive par une rampe pavée praticable aux voitures. Ce château renferme tous les établissements nécessaires à une garnison de deux cent cinquante hommes ; ses escarpes en maçonnerie, hautes de dix mètres et en ayant jusqu'à dix-huit dans quelques parties, reposent sur un roc, taillé presque à pic, qui le rend inatta-

### 832 DÉFENSE DU FORT DE MONZON.

quable sur la moitié de son pourtour. L'autre moitié présente une zone de terrain d'environ quatre-vingts mètres de largeur, en pente douce, terminée du côté de la campagne par des escarpements, qui, n'étant pas vus du fort, donnent la facilité de s'établir à couvert à cette distance des escarpes. La partie du château qui regarde ce terrain est la seule dont on puisse s'approcher par des attaques régulières.

Le rocher occupé par le château est séparé par un col peu profond du plateau de Santa-Quiteria, dont le niveau est inférieur d'une dizaine de mètres au terre-plein du château. Ce plateau se termine au nord par une pointe qu'occupe un ancien fort et qu'un fossé revêtu isole du reste de la hauteur. Ce fort était autrefois fermé à la gorge par l'église de Santa-Quiteria; mais depuis la destruction de cette église, il se trouve ouvert et sans moyens de défense.

Lors du siège de Lérida, en 1810, le général Suchet, commandant du troisième corps en Aragon, avait établi à Monzon son parc de siège et ses magasins. Cette position était importante à conserver, en ce qu'elle offrait aux troupes françaises, sur la route directe de Saragosse à Lérida, un point d'appui et un lieu de refuge contre les attaques des bandes qui désolaient l'Aragon. Le château avait été mis en état de défense; on y

avait construit une double caponnière pour communiquer au vieux fort, ainsi qu'une tranchée défilée partant du pied de la muraille du front du sud, et conduisant jusqu'au bord des escarpements non flanqués du ravin.

Au mois de juillet 1813, lorsque après la bataille de Vitoria le maréchal Suchet fut forcé d'évacuer le royaume de Valence et l'Aragon pour se retirer en Catalogne, il laissa dans le château de Monzon le capitaine Boutan, du quatre-vingt-unième de ligne, avec quatre-vingt-dix gendarmes à pied, deux lieutenants, un caporal d'artillerie, quatre canonniers, un chirurgien, et le garde du génie Saint-Jacques, ancien mineur qui s'était trouvé au siège de Saragosse, et qui, par sa rare intelligence et son courage, devint l'âme de la défense. Deux pièces de 8 et un obusier de six pouces formaient tout l'armement du château; les magasins étaient bien pourvus de vivres et de munitions.

La garnison de Monzon se trouva bientôt livrée à ses propres forces. Dès le 27 septembre, trois mille hommes des troupes de Mina vinrent camper sur le plateau de Santa-Quiteria, où la garnison occupait par un poste le vieux fort. Le garde du génie Saint-Jacques, qui était chargé de l'administration des vivres, fit aussitôt entrer dans le château quatre bœufs pour les malades et les blessés, et une douzaine de sacs de sucre qu'il tira de la ville.

Ce sucre servit principalement à faire une boisson qui remplaça le vin et l'eau-de-vie, dont la garnison manqua vers la fin du siège. Les chevaux du commandant et des deux officiers de gendarmerie furent abattus dans les derniers temps, pour ménager l'eau, dont la ration fut fixée par jour et par homme à une bouteille et deux tiers.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, l'ennemi vint occuper la ville, et le lendemain, à six heures du matin, il attaqua nos postes sur le plateau de Santa-Quiteria. Après une résistance opiniâtre, obligée de céder au nombre, la garnison se retira dans les ruines du vieux fort, où elle se maintint treize jours; après quoi elle fut obligée de se renfermer dans le château.

Le 10 octobre, l'ennemi commença sur le plateau de Santa-Quiteria, à quatre cent cinquante mètres du château, une batterie n° 1, qui, armée d'une pièce de 12 et d'un obusier de six pouces, ouvrit son feu le 11, à six heures du matin. L'artillerie du château répondit à ce feu, et tira jusqu'au soir. L'ennemi perdit quelques hommes, et sa batterie fut fort endommagée.

Le lendemain, un parlementaire vint sommer la garnison de se rendre. Le commandant refusa d'écouter aucune proposition.

Les Espagnols, maîtres du vieux fort, s'avan-

cèrent à la faveur des escarpements qui se trouvent au pied du château du côté du sud, et entreprirent, le 13 octobre, à quatre-vingts mètres de l'enceinte, une galerie de mine cotée 1, pour y faire brèche. Le garde du génie Saint-Jacques s'étant aperçu, fit ses dispositions pour marcher à la rencontre de l'ennemi. Les faibles moyens dont il pouvait disposer rendaient sa tâche difficile. Les seuls outils qu'il y eût dans le château consistaient en quatre pelles, trois pioches, trois haches, deux marteaux de maçon et deux scies. Il n'y avait ni chandelles, ni paniers ou chariots pour les mines, ni enclume pour réparer les outils; mais l'industrie du garde Saint-Jacques surmonta tous ces obstacles. Il demanda dans la garnison des hommes de bonne volonté pour travailler avec lui comme mineurs. Douze gendarmes, le caporal d'artillerie et deux canonniers se présentèrent; ces derniers consacrèrent à ce travail les moments où leur présence aux batteries n'était pas nécessaire. Les bœufs furent tués, et leur graisse servit à faire pour les travaux de mines, des chandelles, qui furent fabriquées par un gendarme. Un canonnier, qui était forgeron, fut désigné pour réparer les outils : une bombe lui servait d'enclume et une peau de bouc de soufflet. On chargea quelques femmes de défaire des cartouches d'infanterie, afin d'en retirer les poudres qui servirent à char-

ger les fourneaux de mine. Une cinquantaine de frondes furent fabriquées, pour lancer des pierres et des grenades.

Toutes ces dispositions étant faites, le garde Saint-Jacques, secondé par dix gendarmes et un canonnier, commença le 16 octobre un rameau *a* dans la communication qui conduit du château au vieux fort, afin de donner le camouflet à l'ennemi dans la galerie cotée 1. Le 21, l'ennemi entreprit une batterie n° 2 dans le vieux fort. La garnison l'inquiéta dans ce travail en lui envoyant plusieurs obus.

Le 26, à six heures du matin, cette batterie commença son feu avec une pièce de 16, deux de 12 et un obusier de six pouces. Notre artillerie répondit à ce feu, et en moins de deux heures elle eut démonté une pièce de 12 de l'ennemi, endommagé une autre pièce, et tué ou blessé plusieurs canonniers.

Le même jour, Saint-Jacques s'aperçut que l'assiégeant avait entrepris une seconde galerie cotée 2, parallèle à la galerie cotée 1. Il dirigea aussitôt son rameau *a* de manière à se loger entre les deux galeries pour les détruire à la fois.

Il plaça un fourneau à l'extrémité de ce rameau; mais, avant de le faire jouer, le commandant du château envoya un parlementaire pour sommer l'assiégeant de cesser ses travaux. Celui-ci ré-



pondit qu'il les continuerait. Pendant ce temps, on avait eu le soin de piocher dans le rameau, afin que l'ennemi ne se doutât pas que le fourneau était chargé.

Le 27 octobre, Saint-Jacques engagea le commandant du château à faire une fausse attaque sur l'entrée des mines de l'assiégeant, et à battre ensuite en retraite pour l'attirer sur notre fourneau. Cette manœuvre, exécutée à onze heures du soir, eut un plein succès. Le garde Saint-Jacques, saisissant le moment où les Espagnols étaient en foule au-dessus du fourneau, mit le feu aux poudres. L'explosion bouleversa les deux mines de l'ennemi, et lui fit perdre quelques hommes.

L'assiégeant, voyant ses premiers travaux souterrains détruits, entreprit deux autres mines, cotées 3 et 4. Alors le garde du génie déboucha à droite de la communication qui conduit du château au vieux fort, fit quelques mètres d'une tranchée T T, et y commença, le 2 novembre, le rameau *b*, pour marcher à la rencontre de la mine 3. Son intention était de déboucher dans cette mine, pour s'en emparer de vive force. Mais la nature du terrain l'obligeant à renoncer à ce projet, il se décida à faire sauter l'ennemi quand il le crut assez près.

Le 25 novembre, à deux heures après midi, il mit le feu au fourneau préparé dans le rameau *b*.

L'explosion fut si considérable qu'elle détruisit une partie de la galerie 3, et ensevelit dans ses décombres les mineurs espagnols.

Il restait à détruire la mine cotée 4, à laquelle l'assiégeant travaillait depuis vingt-cinq jours. Pour y parvenir, le garde Saint-Jacques fit commencer, le 26, dans la tranchée T T un puits c. Arrivé à une profondeur de seize pieds, il entra en galerie pour marcher droit sur la mine ennemie cotée 4.

Le 3 décembre, à deux heures après midi, le garde Saint-Jacques déboucha dans cette mine. Saint-Jacques et le canonnier Hivert y lancèrent des obus et des grenades; les Espagnols leur répondirent par des coups de fusil; mais après deux heures de feu, et une perte de quelques hommes éprouvée par l'ennemi, la galerie resta en notre pouvoir. Les mineurs espagnols avaient déjà fait à l'extrémité de cette galerie un retour d'où débouchaient trois rameaux, cotés 5, 6 et 7, qui s'avançaient vers la place. Quelques outils, dont la garnison avait le plus grand besoin, furent pris aux Espagnols dans ces travaux.

Dans la nuit du 4 au 5 décembre, Saint-Jacques s'aperçut que l'ennemi avait entrepris trois nouvelles galeries cotées 8, 9 et 10. Il fit prolonger de quelques pieds la tranchée T T, ouvrit un nouveau puits d, et étant parvenu à huit pieds

de profondeur, il commença un rameau dirigé sur la mine cotée 8.

Dans la nuit du 5 au 6, les Espagnols s'approchèrent du pied de l'escarpe avec deux échelles pour tenter une surprise. Le garde du génie avait eu soin de mettre sur les parapets des pièces de bois et des tas de pierres provenant de la démolition du couvent de la Trinité. La garnison n'eut plus qu'à les pousser sur l'ennemi, qui, trouvant de la résistance, abandonna son entreprise.

Le 9 décembre, le garde Saint-Jacques ayant remarqué que l'assiégeant travaillait à une mine cotée 11, dirigée sur la batterie du château, fit aussitôt creuser un puits *e* dans la cave du logement du commandant, et entreprendre la contremine *f*, pour marcher à la rencontre de cette nouvelle mine.

Le 15, à quatre heures du soir, notre rameau *d* déboucha dans la mine cotée 8. Saint-Jacques, ne voulant pas tenter de s'en emparer pendant la nuit, se retira; mais avant de partir il jeta dans cette mine, afin d'empêcher l'ennemi d'y rentrer, un obus renfermant cinq onces de soufre, auquel il mit le feu, et fit fermer ensuite le débouché de son rameau.

Le lendemain 16, il sortit du fort avec ses mineurs, le reste de la garnison bordant les parapets pour le protéger, et rentra par le rameau *d* dans

la mine cotée 8. Il ne tarda pas à rencontrer les Espagnols, retranchés à l'entrée de la communication commune aux rameaux 12, 13, 14 et 15 qu'ils avaient faits en tête des galeries 8, 9 et 10. Nos mineurs entreprirent de les chasser, se saisirent de leurs baïonnettes qui sortaient des créneaux en sacs à terre, et arrachèrent les sacs et les étançons en bois qui formaient leur barricade. Après quatre heures de combat, ils parvinrent à les repousser, et les poursuivirent jusqu'en dehors de leurs galeries.

Pendant cette attaque souterraine, quelques travailleurs de la garnison prolongeaient la tranchée T T, jusqu'au-dessus des rameaux de l'ennemi, dans le dessein de s'approfondir pour couper le ciel de ces rameaux et les combler ensuite. Ce travail réussit complètement; les quatre rameaux 12, 13, 14 et 15 furent coupés, et les mineurs assiégeants ensevelis dans leurs mines.

Le feu de l'artillerie fut soutenu de part et d'autre pendant toute la durée de cette affaire, qui fit le plus grand honneur à la garnison. Néanmoins cet avantage fut acheté par quelques pertes : un gendarme eut la cuisse emportée par un boulet, et mourut bientôt après; à côté de lui, le caporal d'artillerie fut atteint d'une balle au bras droit; enfin l'intrépide Saint-Jacques, qui le premier affrontait tous les dangers, fut blessé à la tête d'un

éclat d'obus ; mais cette blessure ne l'empêcha pas de continuer à diriger la défense avec le même zèle et le même succès.

Les mines dont nous venions de nous emparer furent ensuite détruites , à l'exception des portions de rameaux comprises entre la tranchée *TT* et la place, que le garde du génie conserva pour en faire usage au besoin. Nos mineurs prirent dans les galeries de l'ennemi beaucoup d'outils, de sacs à terre et de paniers à transporter les terres, dont ils manquaient, et qui leur furent d'un grand secours. Les jours suivants, ils exécutèrent une communication souterraine *g*, partant de la cave du commandant et communiquant aux rameaux conquis.

Notre mine *f* rencontra bientôt une galerie *12*, qui empêchait d'arriver jusqu'à la mine *11*. Le garde du génie, voulant chasser l'ennemi de cette première galerie, entreprit sur la gauche un second rameau *h*; et, quand il s'en crut assez près, il plaça à l'extrémité de ce rameau un fourneau dont l'explosion bouleversa la galerie *12* sur une grande partie de sa longueur, et ensevelit quelques Espagnols. Maître alors de l'extrémité de cette galerie, Saint-Jacques continua son rameau *f*, pour aller à la rencontre de la mine *11*.

Le 9 janvier 1814, vers onze heures du soir, le garde du génie et le canonnier Hivert sortirent du

château, portant deux obus, six grenades et une mèche allumée, qui était renfermée dans un tuyau de fer-blanc. Ils s'approchèrent sans bruit d'un évent 13, que l'ennemi avait pratiqué pour aérer sa mine 11, et qui n'était qu'à une demi-portée de pistolet du poste qui gardait cette mine. Ils mirent le feu aux obus et aux grenades, et les jetèrent dans l'évent. Ces projectiles tuèrent en éclatant quelques grenadiers espagnols qui étaient venus chercher dans la galerie un abri contre le froid.

Le 12 janvier, notre rameau *f* se trouvant fort près de la galerie 11, le garde du génie fit établir à son extrémité deux pétards, qui renversèrent la tête de cette galerie. Nos mineurs parvinrent le même jour à en détruire environ trente mètres courants, malgré un feu très-vif de mousqueterie que l'ennemi dirigea dans la mine. Le lendemain ils démolirent le reste.

L'assiégeant, rebuté de l'inutilité des travaux qu'il avait faits jusqu'alors, entreprit une nouvelle attaque d'un autre côté. La garnison s'aperçut, le 15, qu'un boyau, partant de la ville et traversant les ruines du couvent de la Trinité, se dirigeait sur la première barrière de l'avancée du château. L'ennemi avait même commencé près de là une mine cotée 14, s'avançant dans la direction du magasin à poudre, situé sous le bastion du Sud.

Le 20, il entreprit une nouvelle mine cotée 15, dirigée sous le magasin des vivres. Aussitôt, le garde du génie fit creuser, dans la communication du château au vieux fort, un puits de dix-sept pieds de profondeur, et commencer ensuite un rameau *i*, pour marcher à la rencontre de cette mine.

Les 20, 21 et 22, l'ennemi exécuta une espèce de parallèle allant de la première barrière à un angle de l'avancée vers la batterie Basse, et il commença dans cette parallèle une nouvelle mine cotée 16.

Le 25, il en entreprit une autre cotée 17, dirigée sous l'avancée et la batterie Basse.

Saint-Jacques, dont l'activité était infatigable, ne devait pas laisser longtemps l'assiégeant continuer paisiblement ses nouveaux travaux. Son projet étant bien arrêté, il fit charger plusieurs obus et grenades, fit renforcer le poste de l'avancée près de la batterie Basse, et percer un trou dans le mur de la courtine pour descendre dans le fossé sur lequel se trouvait le pont-levis de la porte d'entrée.

Tout étant prêt, le 2 février, à deux heures après midi, il descendit dans ce fossé, suivi de deux canonniers et de quatre gendarmes, portant des projectiles préparés et une petite échelle. Ils en sortirent au moyen de cette échelle, et, se glissant sans être vus dans la parallèle de l'ennemi, ils se cachèrent derrière un tas de terres qui avaient

été tirées des mines. De là, ayant aperçu des mineurs et des soldats espagnols couchés au soleil dans la tranchée, ils allumèrent les obus et les grenades, les lancèrent, et après l'explosion se précipitèrent à la baïonnette sur les Espagnols, les renversèrent, et s'emparèrent des trois mines 14, 16 et 17, que l'ennemi fut obligé d'abandonner. Quelques soldats et paysans espagnols et deux déserteurs français furent tués ou blessés dans cette action.

Le 14 février, notre rameau *i* atteignit la galerie 15, que l'ennemi fut obligé d'abandonner après une heure de combat et une perte de trois mineurs.

Le 18, un parlementaire vint sommer la garnison de se rendre, lui annonçant que Lérída et Méquinenza étaient déjà au pouvoir des Espagnols. Le commandant du château demanda qu'on lui permit d'envoyer dans ces places, avec un sauf-conduit, un de ses officiers, pour s'assurer de la vérité, et qu'on lui remît en otage un officier espagnol jusqu'au retour de celui qu'il enverrait. Cette demande ayant été accordée, l'officier se rendit dans ces places, et revint annoncer à la garnison que les Français les avaient abandonnées. Le commandant refusa cependant de se rendre prisonnier, et il obtint que sa garnison sortirait avec armes et bagages et quarante cartouches dans cha-



que giberne, emmenant une pièce de canon chargée et mèche allumée, avec un approvisionnement de soixante coups, dont trente à mitraille et trente à boulet, pour être conduite aux avant-postes de l'armée française en Catalogne.

Les Espagnols, qui ne comptaient pas respecter cette capitulation plus que celle de Lérida, ne furent pas difficiles sur toutes ces demandes. Ils prirent possession du fort, et la garnison française partit pour la Catalogne aux termes de la convention. Arrivée à Lérida, elle se vit enveloppée par cinq mille hommes de l'armée espagnole, et on lui déclara qu'elle était prisonnière. Elle fut en conséquence désarmée, et dirigée sur Taragone.

D'après le rapport du commandant du fort, les Espagnols perdirent pendant la durée du siège quatre-cent soixante hommes mis hors de combat. La garnison n'eut que dix hommes tués ou blessés. Les magasins du fort renfermaient encore, au moment de la reddition, des vivres en assez grande quantité; mais le vin et l'eau-de-vie manquaient depuis une quinzaine de jours.

Ainsi se termina le siège de Monzon. Les Espagnols, ayant employé principalement les mines comme moyens d'attaque, le rôle de la défense consista dans l'exécution de travaux souterrains à opposer à ceux de l'ennemi. Le commandant et la garnison, étrangers à ce genre de guerre, qui

exige des connaissances spéciales, n'eurent d'autre conseil et d'autre directeur que le garde Saint-Jacques : celui-ci devint donc l'âme de la défense. Guidés par lui, et soutenus par son assurance et son intrépidité, les braves gendarmes et leurs chefs ne reculèrent devant aucun danger, et exécutèrent avec une constance sans bornes tous les travaux d'une guerre de chicane, avec laquelle leur service ordinaire n'avait aucun rapport. C'est à leur dévouement, à l'imagination et au courage de leur guide, qu'on doit attribuer la constante supériorité de la défense sur l'attaque, pendant quatre mois et demi d'un siège qui mérite d'être remarqué, et dont la durée prolongée eût peut-être rebuté la constance des assiégeants, si la trahison ne leur eût assuré un succès qui échappait à leurs efforts (1).

---

(1) Voir pièces justificatives, n<sup>os</sup> 1 et 2.

---

# ÉTAT

DES TROUPES COMPOSANT LA GARNISON DU FORT DE MONZON.

---

## ÉTAT-MAJOR.

Boutan, capitaine, commandant.  
La Chapelle, chirurgien aide-major.  
Saint-Jacques, garde du génie.

## TROUPES.

|                                                                                                |                          |                |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------|----------------|
| Une compagnie du 12 <sup>e</sup> escadron de gendarmerie.                                      | { Provins, lieutenant. } | 2 off. 90 hom. |
|                                                                                                | { Couvets, id..... }     |                |
| Un détachement de la 6 <sup>e</sup> compagnie du 6 <sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied.. | »                        | 5              |
|                                                                                                |                          | <hr/>          |
| TOTAL.....                                                                                     | 2                        | 95             |



**PIÈCES JUSTIFICATIVES.**

*Tome IV.*

54



---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

---

### N° 1.

*Notes fournies par le garde du génie Saint-Jacques, sur  
la défense du fort de Monzon.*

Le premier jour du siège, aussitôt que j'ai aperçu l'ennemi, j'ai fait entrer dans le château quatre bœufs de la ville pour les malades et les blessés pendant le siège, et, de plus, une douzaine de sacs de sucre, qui nous a servi à faire de la boisson pendant les derniers jours du siège.

Une fois que le vin et l'eau-de-vie nous eurent manqué, notre boisson fut composée d'eau, de vinaigre et de sucre, le tout bouilli ensemble.

J'avais imaginé cette boisson afin d'empêcher que la garnison tombât malade par la fatigue.

Mais nous n'avons été réduits à user de cette boisson que dans les quinze derniers jours. J'avais réglé la ration de sucre à quatre onces par homme et par jour, non compris les mineurs que je faisais vivre à discrétion.

J'ai réglé, pendant toute la durée du siège, la ration d'eau à raison de vingt-cinq bouteilles par jour pour quinze hommes, non compris les mineurs.

Vers la fin de la première quinzaine du siège, j'ai fait connaître à M. le commandant et aux deux officiers de gendarmerie qu'il était nécessaire que leurs chevaux fussent tués pour ménager l'eau. Ils m'en ont demandé une déclaration par écrit; je ne la leur ai pas refusée. Le même jour, les chevaux ont été tués. Ils ont été remboursés à Toulouse, d'après les ordres de M. le duc d'Albuféra.

Au commencement du siège, je n'avais à ma disposition en outils que quatre pelles, deux marteaux de maçon, deux scies, trois haches et trois pioches.

Je n'avais ni chandelles, ni paniers pour les mines.

Je n'avais ni enclume, ni charbon pour réparer les outils.

Lorsque je m'aperçus que l'ennemi paraissait dans l'intention de nous attaquer par les mines, je demandai dans la garnison des hommes de bonne volonté pour travailler avec moi comme mineurs.

Il se présenta douze gendarmes, le caporal d'artillerie, et deux canonniers, pour les moments où ils ne seraient pas de service à leurs batteries.

Dès que l'ennemi eut commencé ses travaux de mine, je fus obligé de faire tuer les bœufs afin d'en employer la graisse à faire des chandelles à l'usage des contre-mines. Ces chandelles furent fabriquées par un gendarme.

J'avais désigné un canonnier, qui était forgeron, pour faire les réparations des outils; il se servait d'une bombe pour enclume et d'une peau de bouc pour soufflet.

J'ai fait faire du charbon, pour les réparations des outils, avec du bois de l'approvisionnement.



Les deux premières mines que j'ai prises à l'ennemi m'ont procuré des pioches, trois marteaux de maçon, quatre pelles et dix paniers à terre.

Il m'arrivait souvent de me servir de toute la garnison nuit et jour, pour protéger les mineurs et les attaques. Alors je faisais travailler les femmes de la garnison à déblayer les terres des contre-mines.

Le reste du temps, c'était elles qui étaient chargées de faire le pain. Je les ai employées aussi à démolir les cartouches d'infanterie, qu'il fallait défaire pour avoir la poudre nécessaire pour les contre-mines.

Dans la nuit du 5 au 6 décembre 1813, l'ennemi s'est porté au pied du fort avec des échelles pour monter à l'assaut. J'ai préparé sur les parapets des pièces de bois et des tas de pierres, provenant de la démolition du couvent de la Trinité, que j'avais fait entrer d'avance dans le fort, lesquelles nous ont bien servi dans cette occasion, attendu que nous n'avions que la peine de pousser à la main sur l'ennemi les pierres, les grenades et obus.

Cette attaque n'est pas consignée dans le journal du siège. Il y a bien d'autres choses que l'on a oublié d'y mettre; nous avons une si grande quantité de travaux à faire à la fois, que nous n'avions pas toujours le temps de tout écrire.

J'avais fait faire d'avance cinquante frondes pour lancer des pierres, et plusieurs militaires même ont lancé des grenades avec leur fronde; ce qui a bien réussi.

Nous avons encore beaucoup de vivres à l'époque de la remise du fort, excepté le vin et l'eau-de-

vie qui nous manquaient depuis une quinzaine de jours.



N° 2.

*Rapport fait au ministre de la guerre par le capitaine  
Boutan, commandant du fort de Monzon.*

Juillet 1819.

Le 27 septembre 1813, l'ennemi vient camper sur le plateau dit de la Fontaine, à neuf cents toises du château. La nuit suivante, il prend position dans la ville.

Le 28, à six heures du matin, l'ennemi attaque nos avant-postes. Nous voulons le repousser de ses positions; mais il est en force, et nous sommes obligés de nous retirer. Nous nous sommes maintenus dans les ruines du vieux fort jusqu'au 10 octobre.

Le 10 octobre, l'ennemi commence une batterie n° 1, sur la pointe du plateau de la poudrière, à trois cents toises du château.

Le 11, l'ennemi commence le siège à six heures du matin, par un feu très-vif de sa batterie, qui est armée d'une pièce de 12 et d'un obusier de six pouces. Nous ripostons avec les deux pièces de 8 et un obusier de six pouces. Le feu dure avec la même vivacité; nous faisons perdre à l'ennemi quelques hommes, et nous démolissons sa batterie.

Le 12, l'ennemi vient en parlementaire nous faire la

proposition de rendre le fort. On lui fait répondre que non.

Le 13, le garde du génie Saint-Jacques s'aperçoit que l'ennemi, profitant de l'escarpement du ravin qui sépare le château, du plateau de la poudrière, commence une mine du côté du vieux fort.

Le 16, le garde du génie réunit tous les outils qui sont dans le château, et entreprend, dans la communication qui conduit de la poterne du château au vieux fort, un rameau de mine *a*, avec dix gendarmes faisant fonctions de mineurs, et un canonnier.

Le 21 octobre, les Espagnols commencent une batterie n° 2, sur la pointe du vieux fort.

Le 23, nous envoyons plusieurs obus à l'ennemi. Le canonnier Ogliero est blessé.

Le 26, l'ennemi démasque, à six heures du matin, le feu de sa batterie n° 2. Elle est armée d'une pièce de 16, de deux pièces de 12, et d'un obusier de six pouces. Nous lui ripostons avec deux pièces de 8. A huit heures du matin, une pièce de 12 de l'ennemi est démontée. Sa batterie est en partie démolie, plusieurs de ses canonniers sont tués et blessés.

Le même jour, le garde du génie s'aperçoit que l'assiégeant a ouvert une seconde mine 2, qui, ainsi que la première 1, est dirigée contre le château. L'entrée en est à quinze pieds environ de distance de la première. Il se décide, d'après cela, à diriger son rameau de manière à se trouver entre les deux mines de l'ennemi.

Le 28, le garde du génie, jugeant que son rameau *a*

est assez avancé pour atteindre et détruire les mines de l'ennemi, fait charger un fourneau.

La mine étant chargée, le commandant du fort envoie un parlementaire à l'ennemi pour l'engager à suspendre ses travaux. Il fait répondre que l'on se défend.

Quoique la contre-mine soit chargée, le garde du génie a soin de continuer à faire travailler, pour que l'ennemi n'ait pas connaissance qu'elle est prête à jouer.

Le 29 octobre, le garde du génie propose au commandant du fort de faire une fausse attaque, et de battre ensuite en retraite pour attirer l'ennemi sur la contre-mine qui est chargée.

Le commandant fait exécuter le projet du garde du génie, et à l'instant où l'ennemi est en foule sur la contre-mine (vers onze heures du soir environ), le garde du génie y met le feu et la fait sauter. Son explosion détruit les deux mines de l'ennemi, et beaucoup de militaires et de paysans périssent dans les mines et au-dessus.

Le 2 novembre, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi travaille à deux nouvelles mines 3 et 4. Il juge que la première est très-près du fort. Il débouche en conséquence de la grande communication du château au vieux fort, fait quelques mètres de tranchée, et entreprend une nouvelle contre-mine *b*, pour aller à la rencontre de l'ennemi, et s'emparer de vive force de sa nouvelle mine. Mais lorsqu'il est à peu près à cinquante ou soixante pieds, la nature du terrain l'oblige de renoncer à la prendre d'assaut. Il se décide

alors à la faire sauter. En conséquence, il fait préparer de suite et charger un fourneau.

Le 25, à deux heures du soir, on donne le feu à ce fourneau. L'explosion de cette mine est si considérable, qu'elle détruit celle de l'ennemi, et fait périr les mineurs et les paysans qui s'y trouvaient.

Le 26 novembre, nous creusons, dans la tranchée ouverte précédemment, un puits *c* de seize pieds de profondeur, pour nous diriger vers l'autre mine de l'ennemi, à laquelle il travaille depuis vingt-cinq jours.

Le 3 décembre, à deux heures après midi, nous sommes entrés dans la mine de l'ennemi 4, par notre contre-mine *c*, à force d'obus, de grenades à main et de coups de fusil.

L'ennemi a voulu faire beaucoup de résistance, de manière que le feu a été très-vif pendant deux heures. Cinq mineurs et plusieurs grenadiers et paysans y ont été tués. Nous y avons trouvé quelques outils dont nous nous sommes emparés.

Le même jour, nous nous sommes emparés, sur une longueur de soixante pieds, de la mine de l'ennemi 4, et de trois rameaux 5, 6 et 7. Ces rameaux n'étaient pas à plus de quarante pieds du mur du fort. Le garde du génie et le sieur Hivert, canonnier, étant entrés dans la mine de l'ennemi, ces braves militaires, quoiqu'ils y fussent seuls, allumèrent leurs obus et grenades à main, avec le seul moyen d'une chandelle, et en chassèrent l'ennemi, malgré la fusillade de ses grenadiers.

La nuit du 4 au 5, le garde du génie s'étant aperçu

que l'ennemi avait commencé plusieurs autres mines 8, 9 et 10, fait prolonger la tranchée de quelques pieds, ouvre un nouveau puits *d*, de huit pieds de profondeur, et fait commencer un rameau pour rencontrer l'ennemi.

Le 9 décembre, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi fait commencer une autre mine 11, sur la pointe qui est du côté de la ville, appelée la place Saint-Jean, et qu'il la dirige sous la batterie des pièces de 8, et sous la caserne et la grande citerne. Le garde du génie fait de suite creuser dans la cave du commandant du fort un puits *e*, pour rencontrer cette nouvelle mine de l'ennemi au moyen du rameau *f*.

Le 15 décembre, à quatre heures du soir, notre rameau du puits *d* rencontre une mine de l'ennemi 8. Ne nous trouvant pas en état de résister hors du château pendant la nuit, et obligé d'abandonner la mine de l'ennemi, et de se retirer dans le château jusqu'au lendemain matin, le garde du génie avant de partir fait remplir par le caporal d'artillerie un obus de cinq onces de soufre, et le jette dans la mine pour empêcher l'ennemi de travailler pendant la nuit; et, pour que l'odeur du soufre reste dans cette mine et empêche l'ennemi d'y rentrer, il en fait bien boucher l'entrée.

Le 16 décembre, le garde du génie descend du château avec ses mineurs; la garnison est sous les armes et sur le rempart pour les protéger. Il rentre dans la mine 8, éventée la veille, y continue ses travaux d'attaque, et ne tarde pas à y rencontrer la communication des trois mines 8, 9 et 10. A dix heures du ma-

tin, nos mineurs rencontrèrent l'ennemi qui était retranché dans la communication commune à ces trois mines. Ils le repoussèrent de ses retranchements, prirent les baïonnettes qui sortaient des créneaux en sacs à terre, et arrachèrent les sacs et les étançons en bois. Ils se rendirent maîtres des mines à force d'obus et de grenades à main, et poursuivirent l'ennemi jusqu'en dehors de ses galeries. Le feu a duré pendant quatre heures dans les souterrains. Pendant ce temps, nous avons continué la tranchée T pour occuper le terrain au-dessus des rameaux 12, 13, 14 et 15, et les isoler des trois galeries 8, 9 et 10. Malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie de l'ennemi, nous sommes parvenus à couper à la sape le dessus des rameaux 12, 13, 14 et 15, et à en empêcher l'entrée à l'ennemi en y faisant tomber les terres. Les mineurs de l'ennemi, auxquels nous avons par là coupé la retraite, ont été enterrés sous les ruines de leur mine, ainsi que les soldats et les paysans.

Dans cette action, le garde du génie a été blessé à la tête d'un éclat d'obus.

Un gendarme a eu, sur le rempart, la cuisse emportée d'un boulet de canon, et en est mort.

A côté de lui, le caporal d'artillerie a été atteint au bras droit d'une balle de fusil.

Nous avons rencontré et pris dans les mines beaucoup d'outils, de sacs à terre, et de paniers à transporter les terres, dont nous manquions entièrement et qui nous ont bien servi.

Nous nous sommes de suite occupés à détruire et à

barricader, avec des pièces de bois de sapin, les rameaux 12, 13, 14 et 15; mais le garde du génie en a conservé différentes parties du côté du fort pour en faire usage au besoin.

Distances auxquelles les quatre rameaux pris à l'ennemi le 16 décembre se trouvaient du pied du mur du fort.

Rameau 12 — neuf pieds.

Rameau 13 — vingt-cinq pieds.

Rameau 14 — quarante-cinq pieds.

Rameau 15 — de vingt-cinq à trente pieds.

Le garde du génie fait un<sup>e</sup> communication *g* de la cave du commandant du fort à ces mines et rameaux.

Notre rameau *f* avait rencontré à neuf pieds du rempart une mine ennemie 12, qui nous embarrassait beaucoup pour continuer à marcher sur la mine ennemie 11.

Le garde du génie fit alors commencer un second rameau *h* sur la gauche, à vingt-cinq pieds de l'autre, et y fit charger un fourneau.

Pendant que l'on chargeait ce fourneau (1), le garde du génie fit toujours continuer à piocher pour entretenir les mineurs de l'ennemi dans leur mine. A onze heures du matin, il y fait mettre le feu. L'explosion a été si forte qu'elle a formé un entonnoir considérable, et a détruit une grande longueur de la mine 12 de l'ennemi, dans laquelle ont péri ses mineurs.

---

(1) Nous avons été obligés de démolir dix mille cartouches pour compléter la charge de cette mine.



Après cette explosion, le garde du génie fait continuer le rameau *f*.

Le 9 janvier, le garde du génie et le canonnier Hivert sortent du fort à onze heures du soir, avec deux obus, six grenades à main, et une mèche allumée dans un tuyau de fer-blanc. S'étant approchés à petit bruit d'un respirail 13, qu'il y avait à la mine 11, à demi-portée de pistolet du poste qui était de garde à cette mine, ils allument les obus et les grenades, les lancent dans le respirail, et y tuent plusieurs grenadiers qui étaient couchés dans la mine pour se garder du froid.

Le 12 janvier, nous avons rencontré la mine 11, que l'ennemi dirigeait sous la batterie des pièces de 8. Nous l'avons percée avec deux grands pétards, qui ont renversé les mineurs de l'ennemi. Le même jour, nous avons démoli quatre-vingt-seize pieds de cette mine, malgré le feu des batteries et celui de cinquante grenadiers qui la gardaient dans le souterrain et en dehors.

Le lendemain, nous sommes descendus et avons démoli le restant de cinquante pieds.

Le 15 janvier, le garde du génie s'aperçoit que l'ennemi a commencé un boyau, qui débouche d'une rue de la ville, passe à travers les ruines du couvent de la Trinité, et se dirige sur la première porte du fort, et qu'il a même commencé, tout près de la première barrière, une nouvelle mine 14, qu'il dirige sous le magasin à poudre.

Le 20, l'ennemi commence une nouvelle mine 15 pour aller sous le magasin aux vivres. Le garde du génie

fait aussitôt creuser, dans la grande communication du château au vieux fort, un puits de dix-sept pieds de profondeur, et fait commencer un rameau *i* pour rencontrer cette nouvelle mine.

Du 20 au 22 janvier, l'ennemi établit une parallèle, qui va de la première barrière à l'angle de l'avancée, et il commence une nouvelle mine 16, à cinquante pieds de distance de celle qui est cotée 14.

Le 25, il en commence une troisième cotée 17, qu'il dirige sous l'avancée et la batterie Basse.

Le 2 février, le garde du génie fait charger plusieurs obus et grenades à main. Il fait renforcer le poste de l'avancée, et fait faire un trou dans le mur de l'avancée pour descendre dans le fossé de la coupure; il fait en même temps préparer une petite échelle pour escalader le mur de ce fossé, à l'extrémité de la parallèle ennemie, qui s'étend depuis la première barrière jusqu'à l'angle de l'avancée, et que l'ennemi n'a établie que pour faire déboucher de là ses trois mines 14, 16 et 17.

Ces préparatifs se trouvent terminés vers les deux heures de l'après-midi. Alors, le garde du génie, deux canonniers et quatre gendarmes, faisant fonctions de mineurs, font une sortie par le fossé de la coupure de l'avancée. Après avoir monté la petite échelle, et être entrés dans la parallèle ennemie, ils se cachent derrière un tas de terres que l'ennemi avait sorties de ses mines.

Un moment après, une partie des mineurs et grenadiers ennemis étant dans la tranchée couchés au soleil, nos hommes allument leurs obus et grenades à main, les lan-

cent dans la tranchée, et s'y précipitant à la baïonnette, ils s'emparent de trois mines que l'ennemi a été forcé d'abandonner, malgré le feu de la batterie n° 2, qui est sur la pointe du vieux fort. Deux déserteurs français au service de l'ennemi, un prêtre, et plusieurs grenadiers et paysans ont été tués ou blessés dans cette attaque.

Ces mines étaient gardées par vingt-cinq grenadiers.

Nous y avons pris plusieurs outils.

Le 14 février, nous sommes entrés dans la mine 15. Le combat souterrain y a duré une heure, à la suite duquel nous avons chassé l'ennemi de la mine. Il y a perdu trois de ses mineurs qui ont été tués.

Le 18 février, l'ennemi nous a envoyé un parlementaire pour nous sommer de nous rendre prisonniers, nous annonçant que Lérida et Méquinenza n'étaient plus occupés par les Français. Nous avons demandé d'envoyer à Lérida un officier de la garnison, afin de connaître si véritablement les Français avaient abandonné ces deux places, et nous avons exigé qu'un officier espagnol restât en otage jusqu'à ce que le nôtre fût de retour.

Notre officier étant revenu, nous a déclaré que c'était la vérité. Néanmoins, nous avons refusé de nous rendre prisonniers, et avons demandé à sortir avec armes et bagages, quarante cartouches dans chaque giberne, une pièce de canon chargée et mèche allumée, avec un approvisionnement de soixante coups, dont trente à mitraille et trente à boulet, et de rejoindre ainsi l'armée française en Catalogne.

L'ennemi a consenti à toutes nos demandes; mais, malheureusement, il a violé ensuite les lois de la guerre.

864 DÉFENSE DU FORT DE MONZON.

Nous sommes arrivés à Lérida aux conditions de la capitulation. L'ennemi s'y trouvant au nombre de cinq mille hommes avec plusieurs pièces de canon , il nous a forcés de nous rendre prisonniers, et après nous avoir dévalisés, il nous a conduits à Tarragone.

Pendant les quatre mois et demi que ce siège a duré contre trois mille hommes de la troupe de Mina, la perte de l'ennemi a été de quatre cent soixante hommes mis hors de combat; il a dépensé 90,000 francs dans ses travaux d'attaque.

De notre côté, nous n'avons eu que dix hommes tant tués que blessés.

FIN.

---

## ERRATA.

---

Page 59, ligne 5, toutes les facultés, *lisez* : toutes leurs facultés.

Page 137, ligne 4, Les officiers supérieurs charges, *lisez* : Les officiers supérieurs chargés.

Page 218, ligne 27, Terruel, *lisez* : Teruel.

Page 252, ligne 1, Des la chute de Valence, *lisez* : Dès la chute de Valence.

Page 262, ligne 21, avec quinze cents hommes, *lisez* : avec quinze mille hommes.

Page 378, ligne 6, du général Napier, *lisez* : du colonel Napier.

Page 397, ligne 18, l'inondation du Revillas, *lisez* : l'inondation du Rivillas.

Page 500, ligne 26, Vellermet, *lisez* : Villermet.















